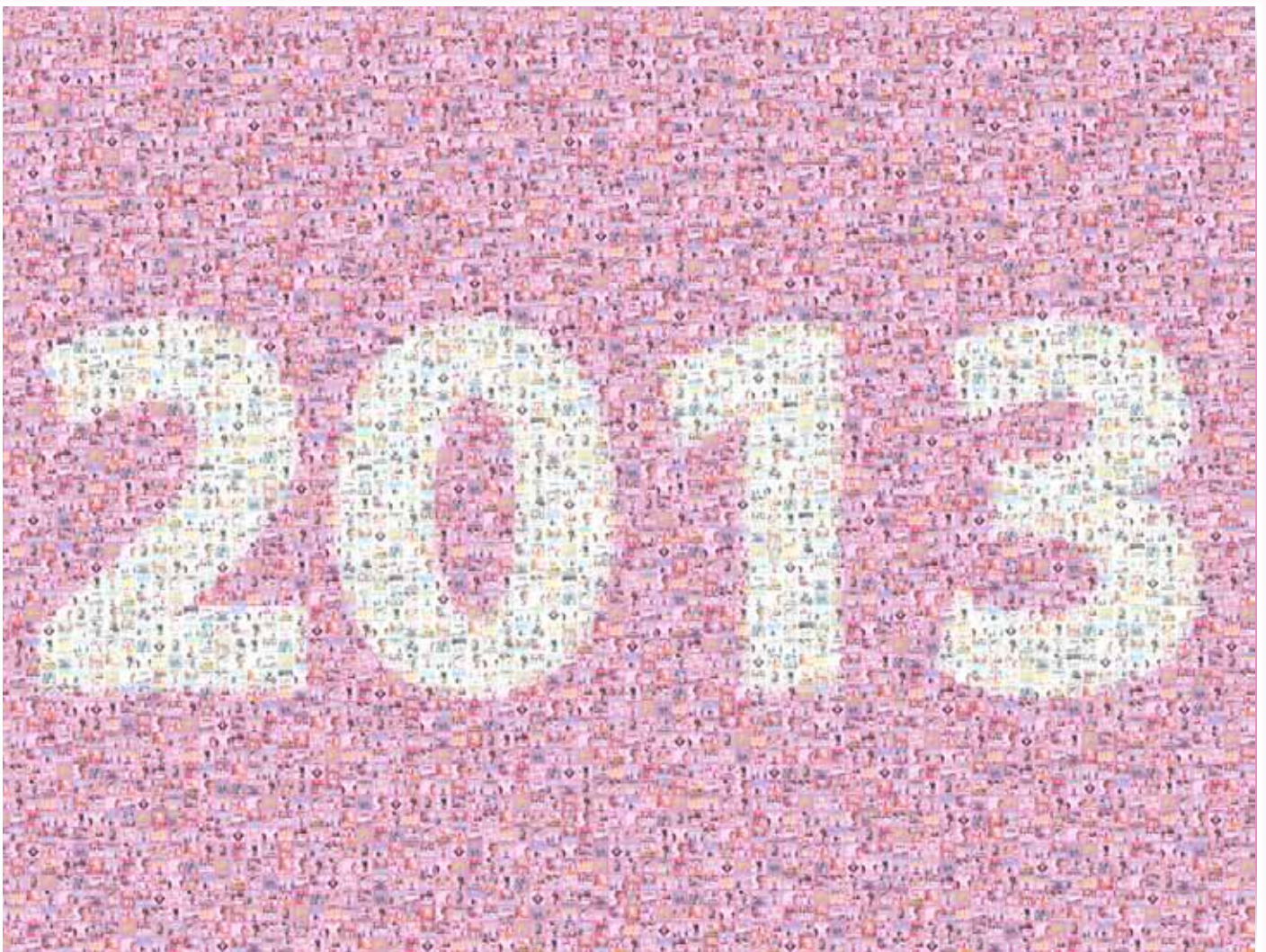


2013 AU CINÉMA

CRITIQUES, STATISTIQUES, BILAN,...



QUE RETIENDRA-T-ON DE L'ANNÉE 2013 AU CINÉMA ?

C'EST LA QUESTION RITUELLE QUI COMMENCE À AGITER L'AMATEUR DE SEPTIÈME ART QUAND LES FÊTES DE FIN D'ANNÉE APPROCHENT À GRAND PAS ET QUE L'ON SE RETOURNE SUR LES DOUZE DERNIERS MOIS. CE N'EST JAMAIS AISÉ DE RÉPONDRE À CETTE INTERROGATION, SURTOUT QUAND ON A VISIONNÉ PLUS DE CENT CINQUANTE FILMS ET QUE L'ON N'A PLUS FORCÉMENT EXACTEMENT EN TÊTE LES IMAGES ET LES AMBIANCES DE CHACUN DES LONGS MÉTRAGES... EN MÊME TEMPS, QUAND ON OUBLIE FACILEMENT UN FILM, C'EST FORCÉMENT QU'IL N'A PAS MARQUÉ AUTANT QU'ON AURAIT PU L'ESPÉRER. ET, AU CONTRAIRE, CERTAINS LONGS MÉTRAGES, OU DES SÉQUENCES BIEN SPÉCIFIQUES, RESTENT DANS LES MÉMOIRES PENDANT LONGTEMPS. CETTE ANNÉE, PARTICULIÈREMENT, DONNER UNE RÉPONSE À LA QUESTION INITIALE APPARAÎT COMME UNE OPÉRATION COMPLEXE TANT 2013 RESTERA À JAMAIS UNE CUVÉE OÙ LA QUESTION DE LA **SURVIE** A CÔTOYÉ DE PRÈS DES **POLÉMIQUES** EN TOUT GENRE. UNE DRÔLE D'ANNÉE DONT L'ON PEUT DIRE DE MANIÈRE UN PEU LANGUE DE BOIS QU'ELLE A ÉTÉ EN **DEMI-TEINTE...**

MÊME SI ON PEUT FAIRE DIRE CE QUE L'ON VEUT AUX CHIFFRES, **CEUX DU BOX-OFFICE ONT GLOBALEMENT ÉTÉ MAUVAIS** ET, SI TROIS FILMS SORTIS EN CETTE FIN D'ANNÉE (HUNGER GAMES 2, LA REINE DES NEIGES OU LE HOBBIT 2) RELÈVENT UN PEU LE NIVEAU ET ATTIRENT EN MASSE LES GENS DANS LES SALLES, 2013 N'EN RESTERA PAS MOINS UNE ANNÉE QUE L'ON PEUT QUALIFIER DE FAIBLE OÙ LE LEADER EN NOMBRE D'ENTRÉES (MOI, MOCHE ET MÉCHANT 2) DÉPASSE À PEINE LES 4,5 MILLIONS DE BILLETS VENDUS (CE QUI N'EST PAS

LOIN D'ÊTRE INÉDIT). EN MÊME TEMPS, **PEU DE FILMS AURONT VRAIMENT SU RÉELLEMENT M'ÉBLOUIR** ET AUCUN DESTINÉ VRAIMENT AU GRAND PUBLIC N'A ÉTÉ DE QUALITÉ SUFFISANTE POUR RÉUNIR CRITIQUE ET PUBLIC. IL Y A MÊME EU DES RATAGES ASSEZ PHÉNOMÉNAUX POUR DES LONGS MÉTRAGES QUI SE VOULAIENT JUSTEMENT ÊTRE DES COMÉDIES POPULAIRES ET RASSEMBLEUSES. DES GENS QUI S'EMBRASSENT OU FONZY SONT LES DEUX EXEMPLES QUI ME VIENNENT LE PLUS RAPIDEMENT EN TÊTE. ET J'AURAI VU UN NOMBRE CONSÉQUENT DE FILMS MOYENS, MÉDIOCRE ET, PARFOIS, MAUVAIS. PARFOIS, ON SE DEMANDE MÊME COMMENT DES PROJETS PEUVENT TROUVER DES FINANCEMENTS. MAIS PLUS ON VOIT DE FILMS, PLUS LES CHANCES D'EN VISIONNER DES MAUVAIS EST GRANDE... **IL N'EN RESTE PAS MOINS QUE 2013 NE RESTERA PAS DANS LES MÉMOIRES, MALGRÉ QUELQUES PÉPITES DONT ON REPARLERA DANS CE BILAN...**

EN 2013, IL AURA BEAUCOUP ÉTÉ QUESTION DE SURVIE ET CECI À DIFFÉRENTS NIVEAUX. TOUT D'ABORD AU CŒUR MÊME DES SUJETS DE BEAUCOUP DE FILMS. HUNGER GAMES, L'UN DES PLUS GROS SUCCÈS DE CETTE FIN D'ANNÉE, NOTAMMENT CHEZ LES ADOLESCENTS, SE BASE ENTièrement SUR CETTE NOTION MÊME DE SURVIE ET ESSAIE DE LUI DONNER UNE VISION PLUS POLITIQUE. MAIS, SURTOUT, DEUX DES LONGS MÉTRAGES LES PLUS RÉUSSIS DE L'ANNÉE SONT DE VÉRITABLES SURVIVAL, QUI PLONGENT LE SPECTATEUR DANS UN UNIVERS PARTICULIER AFIN DE SUIVRE LE PARCOURS D'UN HOMME ET D'UNE FEMME QUI SE BATTENT POUR NE PAS MOURIR EN MILIEU HOSTILE. IL S'AGIT ÉVIDEMMENT DE GRAVITY ET DE ALL IS LOST QUI, CHACUN À LEUR FAÇON, ET DE BELLE MANIÈRE, RÉUSSISSENT

LEUR PARI EN NOUS ENTRAÎNANT DANS LES RECOINS DE LIEUX INCROYABLES (L'ESPACE ET LA PLEINE MER) MAIS AUSSI DANS CELLES DES RESSOURCES QUE POSSÈDENT LES HUMAINS. MAIS LA SURVIE S'EST AUSSI JOUÉE SUR LE TERRAIN MÉDIATIQUE QUAND, EN TOUTE FIN D'ANNÉE 2012, LE PRODUCTEUR VINCENT MARAVAL A ALLUMÉ UNE MÈCHE CONCERNANT LE TROP GROS SALAIRE DES ACTEURS FRANÇAIS PAR RAPPORT AU BUDGET, CE QUI, À TERME, POURRAIT ÊTRE DANGEREUX ET MENACERAIT, DONC, SA SURVIE. TOUTE L'ANNÉE, LES RÉACTIONS ONT ÉTÉ NOMBREUSES ET SI J'AI DU MAL À ME POSITIONNER RÉELLEMENT SUR LE FOND DU PROBLÈME, **CELA DÉMONTRE QUE LES POLÉMIQUES « AUTOUR » DES LONGS MÉTRAGES ONT ÉTÉ PLUS NOMBREUSES CETTE ANNÉE QUE CELLES SUR LES FILMS À PROPREMENT PARLER.** CELA VIENT AUSSI DU FAIT QU'IL N'EXISTE PAS DE VRAIES BONNES ÉMISSIONS GRAND PUBLIC TRAITANT DES ŒUVRES QUI SORTENT À LA FOIS DE FAÇON PRÉCISE MAIS AUSSI COMPRÉHENSIBLE PAR TOUS...

SI UN FILM DEVAIT RÉSUMER À LUI SEUL TOUTES CES PROBLÉMATIQUES, CE SERAIT SANS DOUTE CELUI QUI A LE PLUS FAIT PARLER, EN BIEN COMME EN MAL, ALORS QU'IL N'A FINALEMENT ATTIRÉ « QU'UN TOUT PETIT MILLION DE SPECTATEURS DANS LES SALLES. IL S'AGIT BIEN ÉVIDEMMENT DE LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES I ET II, OBJET CINÉMATOGRAPHIQUE SUBLIME, VIRTUOSE PAR MOMENTS, DÉROUTANT, RÉVÉLANT UNE ACTRICE INCROYABLE (ADÈLE EXARCHOPOULOS) ET DONNANT À UNE AUTRE SANS DOUTE LE RÔLE DE SA VIE (LÉA SEYDOUX). BEAUCOUP DE CHOSES ONT ÉTÉ DITES ET ÉCRITES SUR CE LONG MÉTRAGE MAIS ASSEZ PEU SUR SON CARACTÈRE PUREMENT CINÉMATOGRAPHIQUE. PAR CONTRE,

LES CONDITIONS DE TOURNAGE, LE THÈME DE L'HOMOSEXUALITÉ OU LA LONGUEUR DES SCÈNES DE SEXE ONT ÉTÉ DES OBJETS DE DÉBATS SANS FIN ET DE POLÉMIQUES SOUVENT VAINES. N'AT-ON PAS OUBLIÉ DANS TOUTES CES DISCUSSIONS L'ESSENTIEL ? **A SAVOIR QUE LE FILM ÉTAIT TOUT SIMPLEMENT GRAND ET QU'IL ÉTAIT D'UNE FORCE VISUELLE ET ÉMOTIONNELLE INCROYABLE. ET QUE, POUR CE GENRE D'ŒUVRE, LE CINÉMA (FRANÇAIS, EN L'OCCURRENCE) DOIT SURVIVRE.**

UN VŒU POUR 2014, EN PLUS, ÉVIDEMMENT, DE VOIR DES TRÈS BONS FILMS : QUE LES MÉDIAS QUI TRAITENT DU SEPTIÈME ART (QU'ILS SOIENT « SPÉCIALISÉS » OU NON) S'INTÉRESSENT AVANT TOUTE CHOSE AUX QUALITÉS CINÉMATOGRAPHIQUES DE CHACUN DES LONGS MÉTRAGES PRÉSENTÉS. IL Y A DÉJÀ TANT DE CHOSES À DIRE LÀ-DESSUS TANT LE CINÉMA EST RICHE DES INTERPRÉTATIONS QU'IL SUSCITE ET DES ÉMOTIONS QU'IL PROCURE. IL N'EST AUCUNEMENT BESOIN DE CRÉER, SOUVENT ARTIFICIELLEMENT, DES DÉBATS DE SOCIÉTÉ QUI N'ONT PAS LIEU D'ÊTRE. JE SUIS SÛR QUE BEAUCOUP DE FILMS DE QUALITÉ VONT SORTIR L'AN PROCHAIN ET OFFRIR AUX SPECTATEURS L'OCCASION DE PARLER DE CINÉMA, DE VRAI. POUR NE PAS QU'ON RETIENNE PRINCIPALEMENT FIN 2014 POLÉMIQUES OU DISCUSSIONS SANS FINS... **LA SURVIE DU SEPTIÈME ART EN DÉPEND AUSSI GRANDEMENT.**

VIVE 2014, ET SURTOUT, ALLEZ AU CINÉMA !

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

SOMMAIRE

ÉDITO 2

SOMMAIRE 4

JANVIER 7

L'HOMME QUI RIT	8
LE MONDE DE CHARLIE	10
THE MASTER	12
FOXFIRE - CONFESSIONS D'UN GANG DE FILLES	14
UNE HISTOIRE D'AMOUR	16
JACK REACHER	18
ALCESTE À BICYCLETTE	20
DIANGO UNCHAINED	22
RENOIR	24
BLANCANIEVES	26
ZERO DARK THIRTY	28
LINCOLN	30

FÉVRIER 33

HAPPINESS THERAPY	34
GANGSTER SQUAD	36
7 PSYCHOPATHES	38
HITCHCOCK	40
SHADOW DANCER	42
LES MISÉRABLES	44
PASSION	46
FLIGHT	48
DIE HARD : BELLE JOURNÉE POUR MOURIR	50
ELEFANTE BLANCO	52
MÖBIUS	54

MARS 57

WEEK-END ROYAL	58
DES ABEILLES ET DES HOMMES	60

UNE CHANSON POUR MA MÈRE	62
À LA MERVEILLE	64
AU BOUT DU CONTE	68
NO	70
SPRING BREAKERS	72
THE SESSIONS	74
20 ANS D'ÉCART	76
11.6	78
JAPPELOUP	80
THE PLACE BEYOND THE PINES	82
LE MONDE FANTASTIQUE D'OZ	84
40 ANS : MODE D'EMPLOI	86
MYSTERY	88
LA RELIGIEUSE	90
LES AMANTS PASSAGERS	92
LES GAMINS	94

AVRIL 97

EFFETS SECONDAIRES	98
PERFECT MOTHERS	100
DEAD MAN DOWN	102
LA MAISON DE LA RADIO	104
DES GENS QUI S'EMBRASSENT	106
MARIAGE À L'ANGLAISE	110
LE TEMPS DE L'AVENTURE	112
PROMISED LAND	114
OBLIVION	116
LES ÂMES VAGABONDES	118

MAI 121

IRON MAN 3	122
TRANCE	124
MUD - SUR LES RIVES DU MISSISSIPPI	126
L'ÉCUME DES JOURS	128
STOKER	130
SOUS SURVEILLANCE	132
LE POUVOIR	134

GATSBY LE MAGNIFIQUE	136
LE PASSÉ	138
ONLY GOD FORGIVES	140
SONG FOR MARION	142
VERY BAD TRIP 3	144

JUIN 147

L'ATTENTAT	148
THE ICEMAN	150
OH BOY	152
THE CALL	154
THE BLING RING	156
STAR TREK INTO DARKNESS	158
LE GRAND MÉCHANT LOUP	160
LA GRANDE BOUCLE	162
MAN OF STEEL	164
A VERY ENGLISHMAN	166
MOI, MOCHE ET MÉCHANT 2	168
LES BEAUX JOURS	170

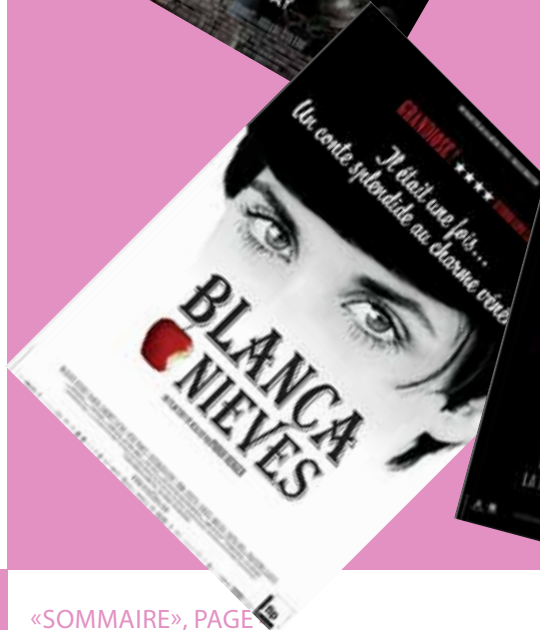
JUILLET 173

LES PETITS PRINCES	174
WORLD WAR Z	176
LE CONGRÈS	178
MONSTRES ACADEMY	180
HIJACKING	182
PACIFIC RIM	184
METRO MANILA	186
INSAISSISSABLES	188

AOÛT 191

LES SALAUDS	192
KICK-ASS 2	194
JEUNE ET JOLIE	196
ALABAMA MONROE	198
ELYSIUM	200
GRAND CENTRAL	202

SEPTEMBRE	205	NOVEMBRE	271	RÉCAPITULATIF	344
UNE PLACE SUR LA TERRE	206	BLOOD TIES	272	BILAN	354
LES GARÇONS ET GUILLAUME,	208	ATTILA MARCEL	274	RÉCOMPENSES TOTALES	354
À TABLE !	208	INSIDE LLEWYN DAVIS	276	RÉCOMPENSES FRANCE	356
ILO ILO	210	QUAI D'ORSAY	278	RÉCOMPENSES ÉTRANGERS	357
TIREZ LA LANGUE, MADEMOISELLE	212	EN SOLITAIRE	280	UN ... AU CINÉMA EN 2013	358
WHITE HOUSE DOWN	214	CARTEL	282	J'AI AIMÉ / JE N'AI PAS AIMÉ	361
GIBRALTAR	216	THOR 2 : LE MONDE DES TÉNÉBRES	284	L'ABÉCÉDAIRE 2013	362
DIANA	218	LA VÉNUS À LA FOURRURE	286		
EYJAFJALLAJÖKULL	220	SNOWPIERCER -	288		
9 MOIS FERME	222	LE TRANSPERCENEIGE	288		
JIMMY P. - PSYCHOTHÉRAPIE D'UN INDIEN		VIOLETTE	290	QUELQUES STATISTIQUES	364
DES PLAINES	224	CAPITAINE PHILLIPS	292	GRAPHIQUE DE	
MA VIE AVEC LIBERACE	226	IL ÉTAIT TEMPS	294	L'ÉVOLUTION DES NOTES	364
LE MAJORDOME	228	HEIMAT 1 - CHRONIQUE D'UN RÊVE	296	NOMBRES DE FILMS VUS PAR CINÉMAS	365
ELLE S'EN VA	230	AVANT L'HIVER	298	MOYENNES DES NOTES VUS PAR CINÉMAS	365
LES AMANTS DU TEXAS	232	CASSE-TÊTE CHINOIS	300	NOMBRES DE FILMS VUS PAR RÉSEAU	366
BLUE JASMINE	234	THE IMMIGRANT	302	MOYENNES DES NOTES VUS PAR RÉSEAU	366
RUSH	236	LA MARCHÉ	306	NOMBRE DE FILMS VUS PAR PROVENANCE	367
SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE	238			MOYENNES DES NOTES VUS PAR	
PLAYERS	240			PROVENANCE	367
OCTOBRE	243	DÉCEMBRE	309	NOMBRES DE FILMS VUS PAR MOIS	368
MON ÂME PAR TOI GUÉRIE	244	LA REINE DES NEIGES	310	MOYENNES DES NOTES VUS PAR MOIS	368
LA VIE DOMESTIQUE	246	HENRI	312	NOMBRES DE FILMS VUS PAR JOUR DE LA	
PARKLAND	248	JE FAIS LE MORT	314	SEMAINE	369
LA VIE D'ADÈLE - CHAPITRES 1 ET 2	250	LE CINQUIÈME POUVOIR	316	MOYENNES DES NOTES VUS PAR JOUR DE LA	
PRISONERS	254	100% CACHEMIRE	318	SEMAINE	369
SHÉRIF JACKSON	256	HUNGER GAMES - L'EMBRASEMENT	320	NOMBRE DE FILMS VUS PAR GENRE	370
GABRIELLE	258	ZULU	322	MOYENNES DES NOTES VUS PAR GENRE	370
AU BONHEUR DES OGRES	260	THE LUNCHBOX	324	LES 20 CHIFFRES DE L'ANNÉE	371
GRAVITY	262	ALL IS LOST	326		
FONZY	264	A TOUCH OF SIN	328		
L'EXTRAVAGANT VOYAGE DU JEUNE ET		LE GÉANT ÉGOÏSTE	330		
PRODIGIEUX T.S. SPIVET	266	BELLE ET SÉBASTIEN	332		
MALAVITA	268	SUZANNE	334		
		MANDELA - UN LONG CHEMIN VERS LA			
		LIBERTÉ	338		
		16 ANS... OU PRESQUE	340		
		TEL PÈRE, TEL FILS	342		



JANVIER

<i>L'HOMME QUI RIT</i>	8
<i>LE MONDE DE CHARLIE</i>	10
<i>THE MASTER</i>	12
<i>FOXFIRE - CONFESSIONS D'UN GANG DE FILLES</i>	14
<i>UNE HISTOIRE D'AMOUR</i>	16
<i>JACK REACHER</i>	18
<i>ALCESTE À BICYCLETTE</i>	20
<i>DJANGO UNCHAINED</i>	22
<i>RENOIR</i>	24
<i>BLANCANIEVES</i>	26
<i>ZERO DARK THIRTY</i>	28
<i>LINCOLN</i>	30



L'HOMME QUI RIT

Jean-Pierre AMÉRIS

Date de sortie : **26-12-2012** Vu le : **03-01-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Gwynplaine a été défiguré très jeune : une cicatrice donne l'impression qu'il rit en permanence. Abandonné de tous, il est recueilli avec Déa, orpheline aveugle, par Ursus, un forain qui va faire de leur vie un spectacle dont Gwynplaine devient vite une vedette que tout le monde s'arrache.

CRITIQUE :

Pour bien débiter l'année 2013 au cinéma, je me disais qu'il n'y avait rien de tel que le dernier film réellement intéressant de l'année précédente et que je n'avais pas eu le temps d'aller voir. Une adaptation de Victor Hugo est forcément un évènement, puisqu'on tient là l'un des plus grands auteurs (si ce n'est tout simplement le plus grand) Français de l'histoire. Je n'ai jamais lu *L'homme qui rit* mais je connaissais cet ouvrage comme l'une des œuvres les plus importantes de son auteur, notamment pour son pan politique et philosophique. Jean-Pierre Améris, un lyonnais qui s'occupe de ce livre du bisonin le plus célèbre, c'est forcément plus qu'intéressant surtout que le réalisateur m'avait plutôt charmé avec ses *Emotifs anonymes* et son côté volontairement « vieux jeu » et intimiste. Là, il s'attaque à quelque chose de plus ambitieux, peut-être, mais surtout, de plus conséquent tant dans le fond que dans la forme. Et, à mon goût,

il ne réussit pas du tout ce qui pourrait s'apparenter à un grand écart. Cela donne à cet *Homme qui rit* un aspect beaucoup plus triste qu'autre chose.

Ce qui est peut-être le plus impressionnant, c'est que je n'ai pas lu le livre et que je n'en connais même pas l'histoire véritable mais j'ai senti pendant tout le film que le scénario passait à côté d'un grand nombre d'éléments. En effet, de nombreuses pistes sont lancées maladroitement sans être suivies d'effet ou d'autres pourraient être exploitées et ne le sont pas. Il y a visiblement tout l'aspect politique qui est évacué, si ce n'est dans ce passage au Parlement qui est bien plus pathétique qu'autre chose, car il tombe un peu comme un cheveu sur la soupe et ne s'inscrit donc aucunement dans le récit. D'ailleurs, faire un film d'une heure et demi sur un bouquin d'environ 700 pages prouve qu'il y a forcément un problème quelque part. Ce qui intéresse visiblement les scénaristes, c'est vraiment le destin de cet « homme qui rit », mais de façon un peu détachée du contexte. D'ailleurs, on suit Gwynplaine de son enfance jusqu'à sa mort. Il porte sur lui les horreurs qu'il a subies. Mais son destin n'est pas vraiment intéressant car, justement, le scénario oublie tout ce qu'il représente et l'image de quoi il est dans ce monde qui semble un peu à part et dur à définir tant dans le temps que dans l'espace. En tant que spectateur, on le suit, parce qu'on est bien obligé mais ses aventures ne nous intéressent finalement guère, car elles sont trop déconnectées de tout ce qui se passe autour.

Ce problème vient aussi du manque d'incarnation des héros de cette histoire. Si on excepte un peu Gérard Depardieu qui essaie un peu de se donner (même si je ne comprends pas la moitié de ce qu'il dit), les trois autres personnages principaux sont plutôt mal interprétés ou, en tout cas, mal dirigés. Christa Thérêt semble toute perdue, Emmanuelle Seigner en fait des tonnes et Marc-André Grondin ne parvient pas à relever le niveau en restant particulièrement et tristement neutre alors que son personnage extraordinaire aurait mérité un bien autre traitement. Et l'autre souci, c'est que par rapport à ces gros trous dans le scénario qui impliquent sans doute aussi ces problèmes de jeu, la réalisation, elle, est beaucoup trop démonstrative et outrancière, comme

pour contrebalancer ces faiblesses. Tout, absolument tout, est surligné, notamment avec un usage beaucoup trop important d'une musique qui plombe plus qu'autre chose la plupart des scènes. Enfin, l'esthétique choisie par le réalisateur est d'une laideur sans nom. On peut se dire qu'il y a là un vrai choix artistique qu'il faut saluer mais c'est très moche à l'œil du spectateur...

Toute image est passée à travers une sorte de filtre gris/marron et les décors sont la plupart du temps très sombres. Ceux-ci ne sont pas réussis et ils sont même en carton pâte puisqu'on voit clairement à un moment une tombe bouger quand un personnage s'assoit dessus. Vraiment, ça faisait longtemps que je n'avais pas vu un tel massacre visuel. Et cela jusqu'au bout puisque la dernière séquence est absolument terrible, tant sur le fond que la forme d'ailleurs, avec musique et tout le tintamarre. Dernier symbole d'un film qui passe largement à côté de son but, s'il en avait un...

VERDICT :

Trop démonstratif et outrancier, cette adaptation du roman de Victor Hugo est en grande partie ratée. Il n'y a pas grand-chose à en tirer, et même le jeu d'acteurs ne sauve pas vraiment l'ensemble. Première (grosse) déception de l'année.

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

LE MAQUILLAGE

le monde de Charlie

D'APRÈS LE ROMAN CULTE

THE FIRST WIVES OF THE FIRST WIVES OF THE FIRST WIVES
LE MONDE DE CHARLIE - UN FILM DE STEPHEN CHBOSKY
19 DÉCEMBRE

ON NE PASSE QU'UNE SEULE FOIS À L'ÂGE ADULTE



LE MONDE DE CHARLIE

Stephen CHBOSKY

Date de sortie : 02-01-2013 Vu le : 04-01-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Charlie rentre tout juste au lycée mais il est d'une rare timidité, il vient de vivre un drame et il a beaucoup de mal à s'intégrer. Patrick, en dernière année, et sa demi-sœur, Sam, vont le prendre sous leur aile pour lui permettre de s'ouvrir.

CRITIQUE :

Le cinéma américain actuel a ceci de bien qu'il nous offre en même temps de vrais blockbusters, financés complètement par les grandes majors et où le réalisateur a plus ou moins de latitude mais aussi des long-métrages indépendants. Indépendants, pourquoi ? Parce qu'ils ne sont pas produits par les grands studios, justement. Il y a toujours une forme de bataille presque idéologique entre les deux même si, parfois, la limite est un peu dure à véritablement tracer. Il y a quand même toute une frange de ce cinéma qui se revendique complètement « indé » et qui en utilise tous les codes, au risque que ça devienne un peu trop visible. Si

vous voulez un exemple type, *Le monde de Charlie* est une très bonne explication de cet état de fait, tant dans la façon de réaliser que dans la distribution même. A partir de son propre livre (et on peut dire sans trop s'avancer, de sa propre vie, du moins en partie), Stephen Chbosky tire un film qui lie une pure actrice de blockbuster obligée de passer à autre chose (Emma Watson), un vrai acteur issu de la « filière indépendante » et qui en devient l'un des étendards (Ezra Miller) et un dernier qui fait un peu la jonction (Logan Lerman). Et cette sorte de fusion donne un film qui, s'il se laisse regarder, ne déplace pas non plus des montagnes, loin de là.

Pendant une année scolaire, on suit donc la vie de ce jeune homme de quinze ans qui découvre le lycée après un été qui l'a vu connaître un drame personnel. En même temps, c'est surtout la vie qu'il va apprendre. Ainsi, on peut parler du *Monde de Charlie* comme d'un véritable film d'apprentissage. En huit mois, il va connaître ses premiers émois amoureux, la découverte de vrais amis, tout cela en essayant de régler ses propres problèmes personnels : bref, c'est le passage de l'âge enfant à l'âge adulte en accéléré. D'ailleurs, le scénario insiste bien sur cet aspect puisque tous les passages obligés d'une année y passent et ils sont parfois montrés de façon un peu trop nette (la messe de Noël puis celle de Pâques par exemple, les différents bals du lycée...). Mais, le problème principal, c'est qu'en une grosse heure et demie, c'est un peu compliqué de faire tenir toutes les évolutions que connaît ce jeune personnage. Il y a donc des coupes et des passages vraiment raccourcis. Le réalisateur ne s'intéresse qu'à certains passages clés. Et tout cela donne une drôle d'impression que je pourrais résumer ainsi : à la fin du film, on a presque le sentiment d'avoir assisté à un long résumé de ce qui pourrait être une série. Il y a en effet tout dans cette histoire pour en faire de nombreux épisodes : des personnages plutôt attachants et avec chacun leur caractère, des histoires d'amour croisées, des fêtes alcoolisées, des parents un peu absents, des frères et sœurs, des vraies questions... En insistant un peu plus sur l'aspect purement scolaire (complètement absent dans le film), on tient un très bon script qu'il ne reste plus qu'à un peu étoffer...

Ce côté presque résumé fait que l'histoire de ce jeune homme n'a pas vraiment le temps d'être ennuyeuse (il se passe assez souvent quelque chose même si certains épisodes sont redondants) mais, en contre partie, elle n'est pas vraiment très intéressante car tous les aspects de sa vie sont un peu traités de manière superficielle. Parce qu'en plus, entre sa grande sœur, son frère, ses problèmes personnels, ses parents, son prof, ses amis,... il y a un nombre très important d'éléments qui sont évoqués mais pas toujours développés. Ca en devient même

parfois un peu le bazar tant les sujets sont lancés sans être suivis par la suite. Cela donne un rythme assez étrange qui, par moments, n'avance pas beaucoup et qui, à d'autres, file à la vitesse du vent. Du côté des acteurs, on peut se demander pourquoi, comme toujours dans les films et séries de l'autre côté de l'Atlantique, il faut que ce soit des acteurs beaucoup plus âgés que les personnages qu'ils interprètent (ici 20 ans pour 16 ans). C'est une manie que j'ai du mal à m'expliquer sinon qu'ils ont besoin d'acteurs un peu plus confirmés pour jouer leur rôle ou qu'ils ne font pas confiance à des plus jeunes. Mais sinon, ce Logan Lerman est pas mal, alors qu'Emma Watson assure tranquillement, sans trop faire de vagues, il faut bien le dire. Elle doit aussi se faire une place à côté d'Ezra Miller qui prouve film après film (notamment *Another Happy Day*) qu'il est bien l'un des jeunes acteurs à suivre en ce moment.

Mais ce qui m'inquiétait le plus avant de voir ce film, c'était le fait que ce soit l'écrivain lui-même qui adapte son livre, de plus quand on sait que celui-ci est en partie autobiographique. En effet, ce type d'expérience ne m'a jamais semblé très heureux car je trouve qu'il y a un manque évident de recul sur ce qu'on a soi-même écrit. Là, on sent que Stephen Chbosky y met beaucoup de lui, parfois un peu au détriment de sa propre histoire. Il tombe d'abord dans le piège de l'adaptation de roman qui est pleine de voix-off. Forcément, c'est un peu compliqué de passer à côté mais, tout de même, elle est ici un peu trop présente et on a vraiment l'impression qu'elle remplit gentiment les passages que le scénario ne veut pas développer, ce qui est toujours agaçant. Mais ce qui m'a le plus gêné dans la façon de faire du réalisateur, c'est sa manière de montrer de façon parfois beaucoup trop nette qu'il veut faire un film indépendant, dont il utilise beaucoup de codes (le type de musique, des scènes un peu moins classiques au milieu d'un ensemble plutôt conventionnel). Ça clignote parfois tellement de partout que c'en est presque suspect. Mais bon, *Le monde de Charlie* permet de passer un moment plutôt pas désagréable mais qui est loin d'être inoubliable. Comme la plupart des films américains qui se revendiquent clairement comme indépendants que j'ai pu voir ces derniers temps, d'ailleurs...

VERDICT :

Dans la lignée de nombreux films indépendants américains, *Le monde de Charlie* n'est pas un long métrage déplaisant mais il n'y a pas non plus grand-chose à véritablement en tirer, si ce n'est la performance assez géniale d'Ezra Miller.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

EZRA MILLER



THE MASTER

Paul Thomas ANDERSON

Date de sortie : 09-01-2013 Vu le : 09-01-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Quand il rentre de la guerre du Pacifique, Freddie n'est plus vraiment lui-même. Il boit beaucoup et a surtout de gros problèmes d'instabilité émotionnelle. Lorsqu'il rencontre Lancaster Dodd, celui qu'on appelle « The Master », il va y trouver une façon de se recadrer.

CRITIQUE :

Au fil des années, Paul Tomas Anderson a réussi à se forger une réputation telle que ses films sont maintenant attendus par beaucoup de monde (dont moi, avouons-le) et constituent de véritables événements. Son dernier a été présenté à Venise en septembre dernier, et a reçu un accueil assez mitigé de la critique, il faut bien le dire, même s'il n'est au final passé à côté de la distinction suprême que pour une raison de règlement qui l'empêchait de cumuler Lion d'or et récompense pour les interprétations. En même temps, avec son précédent film, *There will be blood*, le réalisateur plaçait la barre assez haut avec cette histoire d'homme qui se construit par le pétrole avec dans le rôle principal un Daniel Day Lewis de

très haute volée. C'était assez incroyable de maîtrise mais aussi porté par une sorte de mouvement interne qui lui donnait un côté presque fascinant. Ce film avait aussi pour lui un vrai fil directeur que l'on tirait tout le long. Pour *The Master*, c'est beaucoup moins le cas même si c'est bien l'histoire de ce Freddie Quell que l'on suit. Mais, du fait du lien particulier qu'il tisse avec le « Maître », c'est plus à une succession de séquences que l'on assiste. Et tout cela donne un film par moments stupéfiant, à d'autres moins emballant et dans l'ensemble plutôt costaud.

Ça commence très fort avec ce qui s'apparente à un prologue de presque une demi-heure, avec très peu de paroles. On y voit la fin de la guerre pour cet homme qui semble déjà bien détraqué avec ses dernières heures sur une plage au milieu du Pacifique, le trajet en bateau puis son difficile retour à la vraie vie avec d'abord des tests puis la recherche de travail pour lequel il ne semble pas vraiment fait. Toutes ces séquences nous permettent de cerner un peu mieux ce Freddie Quell, dont la principale caractéristique semble être une véritable instabilité psychique. Cela lui fait faire parfois un peu n'importe quoi (se battre avec un client par exemple). Par contre, s'il semble avoir un don, c'est celui de faire soi-même une vraie gnôle de qualité (ce qui, visiblement, à cette époque, n'est pas inutile). C'est filmé de façon magnifique, avec de longs plans très fluides, une vraie volonté de faire un gros travail sur le cadre et la lumière. En trente minutes, on a à peu près cerné le personnage, aussi grâce à la performance hallucinante de Joaquin Phoenix, autant en parler tout de suite. Après presque quatre ans d'« absence » puisqu'il avait annoncé une fausse retraite, le voilà (enfin) de retour dans un rôle qui lui convient à merveille d'homme complètement névrosé, à la démarche très particulière. Il est vraiment excellent de bout en bout, donnant à son personnage une vraie consistance et pas seulement un aspect ou l'idée de quelque chose. Il confirme en tout cas que, de sa génération, il n'y en n'a pas beaucoup (si ce n'est aucun) qui sont à ce niveau de performance. Je suis vraiment pressé de voir ses nouveaux rôles, notamment dans le nouveau James Gray, qui commence sérieusement à se faire désirer...

En fait, le film débute véritablement lorsqu'il se retrouve par hasard à San Francisco sur un bateau en partance pour New York. Il s'avère que c'est le bateau où a lieu le mariage de la fille de Lancaster Dodd. La première scène de rencontre entre les deux hommes est décisive et marque un vrai tournant pour le long métrage dans son en-

semble. C'est une longue séquence où les deux personnages se jaugent, l'un en posant des questions et l'autre en y répondant. Au fur et à mesure, le rythme s'accélère et une forme de tension monte peu à peu. Ça devient toujours plus fort et le visage de Freddie transmet de plus en plus d'émotions alors que les interrogations se font plus précises et personnelles et qu'il revit dans sa tête certains événements. C'est tout simplement immense dans la manière de réaliser en cadrant parfaitement la caméra au discours. A partir de là, une drôle de relation va naître entre les deux hommes, faite de hauts et de bas. Parce que ce Lancaster Dodd n'est pas n'importe qui. Il « dirige » une sorte de secte ou en tout cas, ces idées sont suivies par un certain nombre de personnes. D'ailleurs, il engage par ce voyage une sorte de tour des Etats-Unis où il se rend chez certains de ses fidèles pour prêcher une forme de bonne parole. Aux Etats-Unis, il y a eu une vraie polémique autour du fait de savoir le degré de ressemblance entre cet homme et celui qui a véritablement fondé l'Eglise de la Scientologie. Mais cela ne nous intéresse pas, comme dirait l'autre... C'est aussi après cette longue séquence que le film commence à devenir un peu plus énigmatique et moins cadré. Il raconte moins une histoire suivie qu'une forme d'évocation de quelque chose de plus évanescent.

En ce sens, ce film n'est pas vraiment facile d'accès et je comprends tout à fait qu'il puisse décontenancer. D'ailleurs, à certains moments, je l'ai moi-même été un peu. Parfois, le propos s'emballe et s'embrouille un peu, quelques passages traînent ainsi un peu en longueur et tout n'est pas toujours très clair. Personnellement, j'ai abordé ce film plus par le côté plastique que par ce qu'il racontait véritablement. Bien sûr, la forme et le fond ne doivent pas être dissociés ainsi car les deux sont intimement liés. Mais *The Master* a quelque chose d'assez difficilement explicable qui tient presque d'un aspect vraiment hypnotique ou en tout cas intimement sensible. Cela est loin d'être illogique étant donné ce qui se passe au cœur du long-métrage mais, en tant que spectateur, même si on n'est plus toujours attentif exactement à ce qui se dit (la séance a commencé à vingt-deux heures quinze et *The Master* dure plus de deux heures), il est très dur de se détacher complètement de l'image. Cela tient à la façon de réaliser à la fois très maîtrisée et souvent inventive de Paul Thomas Anderson, au surgissement de scènes parfois incroyables qui invite à toujours rester en alerte (dans la cellule où a lieu ce déchainement de **violence** physique et verbale), à la beauté brute des certaines images (la moto dans le désert) mais aussi à la partition de Jonny Greenwood, qui s'inscrit parfaitement dans toute la logique du film avec ses mélodies lancinantes et répétitives. Finalement, si on y regarde bien, l'affiche (que j'aime beaucoup) dit pas mal de choses sur le film en lui-même et sur son côté hypnotique et fascinant.

En plus de Joaquin Phoenix, dont on a déjà pu parler, les autres acteurs du casting sont au top (d'ailleurs, ce n'est pas un hasard si les trois principaux ont reçu chacun une nomination pour les Oscars). Philip Seymour Hoffman confirme qu'il est bien actuellement l'un des meilleurs acteurs au monde en campant un Lancaster Dodd charismatique et impressionnant. Par contre, je ne m'explique pas comment il peut être nommé en tant que meilleur acteur dans un second rôle. Ce personnage a tout de même une place plus qu'importante dans le film et on le voit presque autant que Freddie Quell. Je ne comprendrai jamais, je pense, la façon de déterminer si un acteur est un premier ou un second rôle tant cela me semble parfois obscur. Amy Adams, par contre, elle, a un vrai second rôle, dont elle s'acquitte parfaitement, mélange habile d'une forme de discrétion mais aussi de poigne de fer quand il le faut. A ces trois acteurs, le réalisateur doit une grande partie de la force de son long-métrage mais il sait aussi parfaitement les mettre en scène et les diriger. Les mérites sont donc partagés et *The Master* en devient une jolie réussite qui manque peut-être un peu parfois de nerf mais qui a pour lui le fait de rester longtemps en tête et de travailler pendant un certain temps le spectateur. Et c'est typiquement le genre de films qui mériterait sans doute un second visionnage, si j'avais un peu de temps libre, ce qui n'est pas forcément le cas en ce moment. Mais si jamais je trouve, on ne sait jamais, ça serait avec plaisir...

VERDICT :

***The Master* est un film qui marque profondément. S'il ne s'aborde pas facilement, il est d'une très belle beauté plastique. Certains passages sont un peu longs, mais, dans l'ensemble, c'est quand même du très bon cinéma. La distribution est simplement immense.**

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

JOAQUIN PHOENIX

FOX FIRE

CONFESSIONS D'UN GANG DE FILLES

CRITIQUES

FOX FIRE - CONFESSIONS D'UN GANG DE FILLES

Laurent CANTET



Date de sortie : 02-01-2013 Vu le : 06-01-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Au cœur de l'Amérique des années 1950, un groupe de filles, mené par une leader charismatique, Legs, décident de créer un gang pour se rebeller contre ce qu'elles considèrent comme une société machiste. Pour le meilleur et pour le pire...

CRITIQUE :

Laurent Cantet a trouvé un bon moyen d'échapper à une forme de « pression » qui aurait pu suivre son premier film post-Palme d'Or, obtenue pour *Entre les murs*. En plus, il a pris un certain temps, comme pour digérer ou trouver un vrai bon sujet, ce qui l'exposait nécessairement un peu plus. Comment a-t-il donc fait pour s'en sortir ? Tout simplement en allant tourner aux Etats-Unis et au Canada un film tiré d'un livre déjà adapté il y a une quinzaine d'années et narrant l'histoire de jeunes filles qui décident de ne plus se laisser faire, suite à plusieurs humiliations en tous genres subies par les garçons ou les hommes de leur ville. Dans le cinéma actuel,

les films avec pour personnages principaux des filles, réunies en groupe, ce n'est pas ce qui manque mais, c'est très rare que ce ne soient pas dans le cadre de comédies. Là, c'est loin d'être le cas puisque c'est un véritable gang qui va se constituer autour d'un noyau de cinq filles, et que l'on va suivre. Il y a déjà dans ce titre un peu à rallonge une volonté presque documentaire ou naturaliste, comme pouvait l'être en partie *Entre les murs*. Finalement, ce *Foxfire* s'avère un film dont il ressort vraiment quelque chose même s'il n'est pas complètement réussi.

En fait, ce long-métrage s'inscrit dans une forme de paradoxe du à quelques failles dans l'écriture du scénario. Expliquons donc rapidement cet état de fait. Tout en trainant en longueur par moments, ce film de quand même plus de deux heures et demi reste dans l'ensemble un petit peu trop superficiel. Le long-métrage a pour objet de montrer comment et pourquoi a pu se former un gang de filles et jusqu'où celui-ci a pu aller pour se faire respecter. C'est un vaste programme que Laurent Cantet décide donc de prendre en main et de porter à l'écran. Il se donne largement le temps mais, justement, cela s'avère sans doute un piège. Il ne cible en effet peut-être pas assez des événements précis ou l'évolution d'une personne en particulier. Deux filles sont tout de même plus particulièrement mises en avant : Maddy, la narratrice (qui revient sur son expérience passée à travers une voix-off, encore...) et Legs, la meneuse de tout le groupe. Mais c'est bien le destin de toute cette troupe qui grossit peu à peu qui nous est donné à voir. Cela donne donc une construction parfois un peu étrange et même bancal mais aussi quelques longueurs évitables. Par rapport à son précédent film, on peut voir quelques similitudes, notamment dans cette volonté de s'intéresser à des adolescents qui se cherchent et qui essaient de s'affirmer, parfois un peu maladroitement.

Le scénario n'hésite pas à montrer combien le combat de ces jeunes filles est à la fois profitable (dans le cadre du sort des femmes en général) mais aussi pervers par les besoins induits par la vie en collectivité. C'est dans cette contradiction que le film avance toujours et le réalisateur la maîtrise plutôt pas mal et réussit vraiment à en tirer quelque chose. Car de ce film on ne ressort pas indifférent. Ce *Foxfire* dégage vraiment quelque chose qui tient sans doute à la réalisation elle-même qu'à un casting impeccable. Je dois avouer que j'aime beaucoup la manière de réaliser de Laurent Cantet : c'est sans esbroufe aucune et au plus près de la réalité. C'est parfois presque documentaire, même si c'est moins le cas que dans son film précédent. De plus, il nous offre une vraie plongée dans l'Amérique des années 50 avec un vrai travail sur les décors, les voitures et le look en général (coupes de che-

veux, habits). Là encore, ce n'est pas tape-à-l'œil mais on sent que c'est très travaillé. Du côté du casting, il y a une vraie révélation avec Raven Adamson qui dégage un charisme incroyable. On comprend très bien pourquoi toutes ses camarades la suivent, même quand elle part un peu en n'importe quoi. En tant que spectateur, on en ferait presque de même, c'est pour dire...

VERDICT :

Pas dénué de quelques longueurs, *Foxfire* possède tout de même une vraie force et nous offre une belle plongée au cœur d'une certaine vision des *fifties* américaines. Le casting, lui, est impeccable avec notamment cette Raven Adamson dont on pourrait bien vite réentendre parler...

NOTE : 15**COUP DE CŒUR :****RAVEN ADAMSON**



UNE HISTOIRE D'AMOUR

Hélène FILLIÈRES

Date de sortie : 09-01-2013 Vu le : 11-01-2013

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Un banquier très riche a une maîtresse avec laquelle il entretient une relation très étrange. C'est une histoire d'amour pas comme les autres qui finira par les détruire tous les deux.

CRITIQUE :

Pour son premier film, l'actrice Hélène Fillières ne s'empare pas de prime abord d'un sujet facile, c'est le moins que l'on puisse dire. Pire que ça, on peut véritablement parler de projet particulièrement casse-gueule. Il s'agit d'un fait-divers qui avait fait grand bruit il y a huit ans (un très riche banquier retrouvé mort dans une combinaison en latex et dont la maîtresse était la meurtrière). Cet événement avait déjà été repris dans plusieurs livres dont l'un, *Sévère* de Régis Jauffret, source d'inspiration

plus particulière de la réalisatrice. Sauf qu'elle décide d'intituler son long-métrage *Une histoire d'amour*. De fait, d'amour, il en sera question pendant tout le film mais sous une forme étrange, violente, et difficilement appréhendable. C'est en fait une relation bizarre à souhait car complètement destructrice qu'Hélène Fillières veut nous montrer. Et pour jouer les rôles de ce « couple », ce sont Benoît Poelvoorde (que l'on n' imagine pas au premier abord en banquier un peu détraqué) et Laetitia Casta (que l'on revoit de plus en plus au cinéma) qui sont de la partie. Beau casting pour un film vraiment étrange et qui ne peut laisser indifférent. De mon côté, je suis loin d'être fan même si je reconnais à la réalisatrice le fait d'assumer jusqu'au bout un projet compliqué et une façon de le traiter singulière. C'est déjà ça même si ce projet en lui-même m'a beaucoup moins séduit.

Quand je parle juste précédemment de « jusqu'au bout », il faut bien s'entendre. Le film dure à peine une heure et quart, ce qui n'est tout de même pas loin d'être complètement scandaleux. En fait, ça en dit surtout beaucoup sur la manière dont le scénario passe à côté de beaucoup d'éléments dans cette histoire. On peut considérer cette façon de ne presque rien expliquer sur les personnages comme le premier parti-pris du film, scénaristique ici. De fait, surtout dans les quarante premières minutes, les trois personnages principaux que sont le banquier, sa maîtresse et le compagnon beaucoup plus âgé de celle-ci (ils n'ont pas de noms, comme s'ils étaient autant l'incarnation de quelque chose que de véritables personnages à part entière), évoluent sans une seule tentative d'éclaircissement de leurs véritables relations ou de leur nature intime. Les séquences s'enchaînent, dans un ordre qui ne paraît pas vraiment chronologique et une vraie part de mystère demeure donc volontairement. En déstructurant la chronologie, le scénario participe aussi de cette volonté de brouiller quelque peu le tout. C'est à la longue assez énervant surtout quand on se rend compte que le scénario avance dans le dernier tiers du film quelques embryons d'éléments qui permettraient de mieux saisir les personnages. Car il y a selon moi véritablement quelque chose à faire avec de telles personnalités, qui, aussi peu compréhensibles, en deviennent caricaturales et perdent donc une grande part de leur intérêt. C'est surtout le cas pour ce banquier, à la fois pervers et violent et traversé de vraies pulsions autodestructrices. Il est plutôt bien interprété par Poelvoorde mais il est trop « déréalisé » pour que le spectateur se penche réellement sur son cas. Laetitia Casta, elle, campe avec talent une femme qui semble plus perdue qu'autre chose, plus intéressante mais qui manque de profondeur.

Mais cette manière de faire de ces personnages presque des ombres s'inscrit dans une volonté de mise en scène plus globale. En effet, dans sa réalisation, Hélène Fillières fait évoluer les trois protagonistes principaux dans des décors très épurés et froids ainsi que dans une lumière souvent sombre. Il y a ainsi un vrai travail sur la

géométrie avec une volonté jamais démentie de mettre en valeur des formes très nettes et droites dans un cadre où la caméra est presque toujours en mouvement (longs couloirs, embrasures de porte). Même les quelques scènes en extérieures donnent la même impression de froideur avec des places vides et des bâtiments en béton gris. Un nombre très important de séquences se déroule dans la pénombre (surtout quand le banquier et sa maitresse se trouvent les deux) et la réalisatrice gère plutôt pas mal le jeu de lumières qui offre quelques visions sur les visages des personnages. Mais à force de trop en faire dans ce style, ça devient quelque peu lassant pour le spectateur qui a parfois l'impression de revoir les mêmes scènes et ça en devient presque un film d'ambiance, où les personnages perdent encore de l'intérêt. C'est bien sûr pour insister sur cette relation complexe entre le banquier et sa maitresse, faite d'amour, de haine, de dégoût, d'envie, et de violence... Le tout finira par dégénérer peu à peu entre les deux, jusqu'à ce geste fatal, précédé d'une réplique devenue célèbre. Il ne faut pas s'arrêter à l'aspect moral de ce film, mais plutôt le voir comme une vision partielle de ce que peut être un amour total et surtout destructeur. *Une histoire d'amour* parle de cela en manquant souvent de finesse et sans aller beaucoup plus loin qu'une simple évocation. C'est là que se situe le principal reproche que l'on peut faire à un film qui aurait mérité beaucoup plus d'approfondissement des personnages et des situations pour avoir un réel intérêt.

VERDICT :

A partir d'une histoire réelle et de son interprétation, Hélène Filières signe un film qui a pour lui une vraie volonté de s'en tenir à un projet. Mais il manque beaucoup trop de choses et certains choix sont trop étranges pour que ce soit un film réussi.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LA FAÇON DONT LA RÉALISATRICE ASSUME SON PARTI-PRIS



JACK REACHER

Christopher McQUARRIE

Date de sortie : 26-12-2012 Vu le : 14-01-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Un terrible assassinat vient d'être commis avec cinq personnes abattues en pleine rue. James Barr est le coupable idéal puisque toutes les preuves contre lui sont réunies. Lors de son interrogatoire, il ne demande qu'une chose : « trouvez Jack Reacher ». Quand ce dernier se fait connaître, une course poursuite pour découvrir la vérité va démarrer.

CRITIQUE :

Le réalisateur de ce film, Christopher McQuarrie, dont c'est le deuxième long-métrage après une expérience en 2000 avec une sorte de western revisité (*Way of the gun*), est surtout connu pour son travail de scénariste et plus particulièrement pour un film assez exceptionnel et qui lui a d'ailleurs permis de remporter un Oscar : le fascinant *Usual Suspects*, son mythique Keyser Söze et son retournement de situation final devenu légendaire. Il a ensuite collaboré au scénario de nombreux films, notamment de Bryan Singer mais pas que (on lui doit aussi les scripts de *The Tourist* et en partie du dernier *Mission impossible*). Là, donc, il passe derrière la caméra pour un film dont il coécrit le scénario à partir d'une série de roman mettant en action Jack Reacher, un ancien officier de la police militaire. C'est Tom Cruise qui joue ce drôle de personnage, sorte de croisement entre James Bond, Sherlock Holmes, Ethan Hunt et Jason Bourne

(pour la faire vite). L'acteur a aussi visiblement beaucoup œuvré pour tout le film puisqu'il en est le principal producteur. Il faut dire que, depuis quelques temps, il est devenu un habitué de ce genre de rôles et il y est plutôt bon. Ce n'est pas *Jack Reacher* qui apportera la preuve du contraire. Notamment parce que le film en lui-même est plutôt pas mal. Il n'y a rien de révolutionnaire, loin de là, mais dans le genre combo action-thriller, on a déjà vu bien pire et, au moins, en tant que spectateur, on ne s'ennuie pas et on passe un bon moment de cinéma.

Jack Reacher n'est pas vraiment le film d'action que l'affiche ou la bande-annonce nous vend. De l'action, il y en a, bien sûr, mais on est bien plus dans le registre du thriller puisque c'est avant tout d'une véritable enquête dont il s'agit. Un homme a été accusé à tort de meurtre et doit être sauvé. Peu à peu, c'est tout une machinerie organisée qui sera mise à jour par Reacher lui-même, aidé de l'avocate de James Barr. Les deux n'ont *a priori* rien pour s'entendre, puisqu'ils n'ont pas les mêmes motivations ni la même façon de fonctionner. Néanmoins, ils vont réussir à dénouer peu à peu les différents fils que cette enquête propose. On sent venir assez tôt ce qui va se passer dans le film, du fait d'un scénario un peu trop prévisible et de ficelles un peu grosses avec des découpes parfois assez incroyables. On s'attend alors à des retournements de situation mais ceux-ci interviennent peu, ou dans des proportions telles qu'ils ne sont guère surprenants. C'est un peu le défaut principal de ce film dont l'histoire reste assez banale avec un personnage principal qui est une sorte de figure presque mythique de ce genre de films : solitaire à la réplique facile, ancien militaire ultra-entraîné, célibataire un peu séducteur sur les bords, ... Dans ce rôle, Tom Cruise excelle, en donnant une vraie consistance à son personnage, notamment avec des répliques parfois très drôles et un sens de l'enquête assez incroyable. Mais cela reste un héros pas forcément des plus intéressants.

Sinon, au niveau de la réalisation, il n'y a pas grand-chose à redire sinon qu'on est dans quelque chose de plutôt classique pour ce genre de films. Il y a quelques montées de tension savamment orchestrées, des batailles à mains nues ou avec des armes, des meurtres plus ou moins sauvages... La poursuite dans les rues de Pittsburgh

vaut quand même le déplacement, notamment parce qu'elle est bien rythmée et qu'elle se finit de manière assez originale. La musique, composée par Joe Kraemer, s'inscrit elle aussi totalement dans l'ambiance du film et l'accompagne plutôt correctement, dans un style sombre et quelque peu martial. Le casting autour d'un Tom Cruise de presque tous les plans et qui accapare quand même beaucoup l'attention se comporte dans l'ensemble de manière décente. On y retrouve notamment une Rosamund Pike qui, dix ans après un James Bond (le pathétique *Meurs un autre jour*) se retrouve une nouvelle fois au cœur d'une grosse production américaine. Elle y est tout à fait honnête dans ce rôle d'avocate qui doit à la fois régler la question de l'innocence de son client et certains problèmes avec son père, qui s'avère être le Procureur du coin. Ce qui est peut-être le plus étrange est de voir Werner Herzog, réalisateur célèbre et acteur occasionnel, venir jouer le personnage le plus mystérieux du film. La fin de *Jack Reacher* sent la suite à plein nez, même si, visiblement, les résultats du long-métrage au box-office n'ont pas vraiment convaincu les décideurs de la Paramount. S'il y a un deuxième épisode, tant mieux car c'est plutôt un bon divertissement mais si ce n'est pas le cas, je ne risque pas de m'en réveiller la nuit !!!

VERDICT :

***Jack Reacher* est plus un thriller qu'un vrai film d'action. Dans le genre, il tient plutôt la route même si le scénario est loin d'être exceptionnel. Tom Cruise, lui, se fait plus que plaisir dans ce rôle appelé sans doute à apparaître de nouveau à l'avenir...**

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :****TOM CRUISE**



ALCESTE À BICYCLETTE

Philippe LE GUAY

Date de sortie : 16-01-2013 Vu le : 15-01-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Retiré sur l'île de Ré parce qu'il en a marre de son métier d'acteur, Serge Tanneur voit Gauthier Valence, star du petit écran, venir troubler son quotidien. Il lui propose de jouer « Le Misanthrope ». Mais qui jouera le rôle d'Alceste et celui de Philinte ?

CRITIQUE :

Au début de l'année 2011, une comédie française avait été un succès surprise pour tous les observateurs. Avec plus de deux millions d'entrées, *Les femmes du sixième étage* avait en effet réussi à réunir un public nombreux et enthousiaste. C'était paraît-il drôle, enlevé et Fabrice Luchini y était génial. « Paraît-il » parce que, de mon côté, je l'avais raté, je ne sais même plus pour quelle raison. Il fallait donc que je me rattrape et pour cela, il était nécessaire d'aller voir le nouveau film de Philippe Le Guay, réalisateur qui, lui aussi, est un peu sorti de l'ombre avec ce succès pour le moins inattendu. Jamais évident de relancer un projet juste après une telle réussite, surtout quand elle nous tombe dessus sans que l'on y soit

forcément énormément préparé. Beaucoup ont raté cette marche, soit en faisant un peu n'importe quoi, soit en attendant trop le « bon projet ». Lui a décidé de ne pas perdre de temps puisque moins de deux ans plus tard sort son nouveau film, au titre assez étrange : *Alceste à bicyclette*. Il s'agit en fait d'une idée originale de Fabrice Luchini (on peut donc s'attendre à quelque chose de loufoque) dont il coécrit le scénario avec le réalisateur. Et alors, qu'est-ce que ça donne, un *Alceste* sur une bicyclette ?

Ce long-métrage s'inscrit dans une forme de mode de porter le théâtre à l'écran. Mais deux façons de faire sont envisageables : la première est celle du théâtre filmé (*Carnage*, *Le prénom*). La seconde, plus complexe et subtile, consiste à tricoter un scénario autour d'une pièce. Alain Resnais s'était déjà prêté il y a peu à l'exercice, à sa manière (avec *Vous n'avez encore rien vu* qui reprenait et modernisait *Eurydice*) et *Alceste à bicyclette* est un peu dans le même genre même si la manière de procéder est quelque peu différente. Philippe Le Guay et Fabrice Luchini ont décidé que le texte historique de la pièce ne serait circonscrit qu'à un temps bien précis dans le film : celui des répétitions. Ainsi, s'il reste au cœur de tout le long-métrage comme enjeu principal et aussi comme point de rencontre absolu des deux personnages il n'envahit jamais complètement le récit. Un tel procédé permet à ce texte tout ce qu'il y a de plus classique (c'est du vrai pur Molière, avec alexandrins) de rester digeste. En plus, cette pièce reste une forme de fiction puisqu'on ne l'entend que des morceaux très partiels.

Plus qu'au texte en lui-même, ce sont aux deux personnages et à ce qu'ils représentent que s'intéressent les auteurs du film. Parce qu'on comprend assez vite que chacun des deux acteurs représente à sa façon une vision moderne d'Alceste ou de Philinte. C'est très clair au début mais, peu à peu, les choses vont se brouiller et on assiste à une forme de renversement des rôles assez intéressant. L'idée est plutôt bien trouvée et la façon de l'écrire permet vraiment ce renversement qui participe grandement de l'aspect drôle du film. Surtout que les deux acteurs se font visiblement plus que plaisir, notamment un Luchini qui s'offre un rôle sur mesure où il nous régale dans son style si particulier. Il faudra bien qu'il change un jour (le nombre de fois que je me suis dit ça), quoique, s'il continue d'être aussi performant ainsi, je crains qu'on ait des difficultés à le faire jouer autre chose... Lambert Wilson, lui, se met au niveau, en cabotinant un peu. Tout cela donne donc de nombreuses scènes très réussies de joutes verbales entre deux acteurs qui savent mieux que quiconque se servir des mots et jouer des sentiments.

Là où le film est aussi amusant, c'est sans la manière qu'il a de créer la rencontre entre ces deux personnages au cœur d'un microcosme bien particulier : celui de l'Île de Ré. En tout cas, ce lieu est vraiment vu comme un endroit à part et le scénario s'amuse beaucoup de cela en se moquant gentiment de cette petite société qui donne plus l'impression d'être un peu perdu et sclérosée qu'autre chose (d'ailleurs, en passant, le monde du cinéma en prend aussi pour son grade). La gérante de l'hôtel et l'agent immobilier en sont les deux meilleurs exemples. Cela donne quelques situations drôles de temps en temps mais cela aurait pu être mieux exploité, notamment à travers les personnages secondaires qui sont l'une des faiblesses du film. En effet, ils sont trop peu intéressants, notamment parce qu'ils sont traités un peu à la va-vite. Forcément, le film repose essentiellement sur le duel entre les deux acteurs mais en les mettant en relation avec notamment deux personnages féminins, *Alceste à bicyclette* s'ouvre de façon intéressante. Mais que ce soit cette italienne en instance de divorce et sur le point de déménager ou cette jeune fille voulant percer dans le cinéma porno, elles ne sont pas vraiment traitées par le scénario. Elles arrivent comme des cheveux sur la soupe et on a vraiment l'impression qu'elles servent plus à remplir le scénario qu'autre chose. Et c'est dommageable. Tout comme la fin d'ailleurs, qui n'est pas loin d'être ridicule et dont je trouve qu'elle manque de crédibilité. C'est bête, car elle m'a vraiment laissé une mauvaise impression. Mais il ne faut surtout pas oublier tous les bons mots et les séquences plutôt drôles qui jalonnent un film qui, s'il est loin d'être exceptionnel, procure tout de même pas mal de plaisir, dans son genre.

VERDICT :

Une comédie pas déplaisante même si la fin n'est, à mon sens, pas très réussie. On s'ennuie peu et quelques répliques font vraiment mouche. Fabrice Luchini se crée un rôle sur mesure où il s'en donne à cœur joie. Lambert Wilson, lui, n'est pas en reste.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

FABRICE LUCHINI



DJANGO UNCHAINED

Quentin TARANTINO

Date de sortie : 16-01-2013 Vu le : 16-01-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: WESTERN

HISTOIRE :

Le Docteur King Schultz est chasseur de prime et libère Django, esclave de son état car lui connaît visuellement ses nouvelles cibles. Ils deviennent associés et partent récupérer la femme de ce dernier, qui est détenue par Candie, un propriétaire assez terrible.

CRITIQUE :

Après le film de guerre dont il avait redéfini les contours à sa façon avec *Inglorious Basterds*, Quentin Tarantino décide de s'attaquer à ce qui est peut-être LE mythe du cinéma hollywoodien et qui en construit en tout cas une bonne partie de sa légende : le western. Pour cela, il s'appuie sur une base déjà existante (comme son film précédent d'ailleurs) puisqu'un long-métrage nommé *Django* avait vu le jour en 1966, en plein âge d'or du western américain. Mais, bien sûr, il le réinvente à sa façon, c'est-à-dire de manière forcément très particulière. Une œuvre de Tarantino provoque toujours un émoi particulier puisqu'il fait partie de ces rares réalisateurs dont la sortie d'un film est un événement international.

Moi, jusqu'à *Inglorious Basterds*, j'étais resté hermétique à la filmographie

du bonhomme, peu intéressé par ce que je voyais ou ce que l'on m'en disait. Depuis, d'ailleurs, je n'ai pas beaucoup avancé (même s'il faudrait vraiment que je m'y mette si j'en trouve le temps). Mais on entend et on lit tellement de choses sur ce réalisateur que j'ai presque l'impression d'avoir visionné chacun de ses long-métrages. Car Tarantino est bien devenu une forme de mythe, dont on a le sentiment qu'il provoque des réactions parfois irrationnelles. Et ce n'est pas *Django Unchained* qui va calmer les passions, puisqu'en plus de ses nominations multiples dans les différentes récompenses annuelles, beaucoup en parlent comme du chef d'œuvre absolu du réalisateur (il me semble déjà avoir entendu cela il y a trois ans, mais bon...). Alors, le buzz est-il mérité ?

Il faut bien répondre que, en grande partie, oui. *Django Unchained* n'est pas parfait mais, en tant que spectateur, on se prend une bonne et longue claque. Longue parce qu'elle dure quand même 2h45 (soit, en y pensant, plus de deux fois la longueur de *Une histoire d'amour*). Et ce sont 165 minutes qui sont la plupart du temps assez jouissives. On suit pendant tout ce temps l'itinéraire de Django, un esclave tout juste libéré et qui n'a qu'un projet en tête : retrouver sa femme. Autour de lui vont donc graviter de nombreux personnages. Tout le film confirme d'ailleurs le vrai talent du Quentin Tarantino scénariste pour construire des êtres assez fascinants. Ils ont tous quelque chose qui les rend plus ou moins barrés. Les trois principaux qui vont être sur la route de Django le prouvent, chacun à leur manière. Il y a d'abord le Docteur King Schultz, faux dentiste mais vrai chasseur de primes qui va arracher Django à sa condition et le prendre sous son aile. C'est un loustic de première catégorie, toujours prompt à discuter pour se sortir des situations les plus complexes et à la gâchette facile. Christoph Waltz est absolument génial dans son rôle et lui donne, avec son petit accent allemand, un charme et un humour vraiment plaisant. Il mériterait donc tout à fait d'avoir remporté un Prix aux Golden Globes et d'être nommé aux Oscars. Mais pourquoi donc en tant que second rôle ??? Je posais déjà la même question pour le cas Hoffman dans *The Master*. On le voit pendant presque tout le film et le voilà relégué ainsi à cette catégorie moins prestigieuse, c'est vraiment à n'y rien comprendre. Surtout qu'il y a de vrais seconds rôles. Ce sont ceux joués avec talent par Leonardo DiCaprio (génial en propriétaire terrien un peu sadique sur les bords) et Samuel L. Jackson (énorme dans le rôle de son majordome noir qui se permet tout, comme s'il était un blanc). Le personnage de Django, lui, est plus complexe et il se dévoile au fur et à mesure de sa folle équipée, comme s'il prenait conscience peu à peu de

ce que sa liberté peut lui apporter. Jamie Foxx rend bien l'évolution de ce personnage qui va prendre de plus en plus d'assurance jusqu'à devenir peu à peu irrésistible, symbole d'une population noire qui va aussi prendre sa place aux Etats-Unis, mais plus tardivement.

Parce que *Django Unchained* a aussi le mérite d'aborder à sa manière la question de l'esclavage et de la place des noirs dans la société américaine de cette époque (le milieu du dix-neuvième siècle). Je n'ai jamais vu un film avec autant de fois le mot « nègre » prononcé. D'ailleurs, il y a eu un début de polémique aux Etats Unis avec Spike Lee qui a annoncé qu'il n'irait pas voir le film parce qu'il considérait cette utilisation systématique du mot comme une insulte au peuple noir... Polémique absurde et totalement stérile mais bon, ça fait toujours parler. Ce nouveau film confirme en tout cas la fascination non démentie de Tarantino pour la violence. Pendant tout le long-métrage, ça canarde pas mal et dans tous les sens mais le summum est atteint dans l'une des dernières scènes, carnage complètement fou qui en devient totalement grotesque tant il est dans l'exubérance. C'est d'ailleurs évidemment assumé par le réalisateur qui en rajoute même volontairement en surjouant certaines morts. D'un côté, c'est parfois un peu gênant d'autant en voir, mais c'est pris tellement en dérision qu'il faut bien avouer d'un autre côté que c'est assez jouissif. Tout comme l'humour qui traverse tout le film. Le personnage du Docteur en est un vecteur important puisqu'avec ses bons mots, sa bonhomie permanente et son accent allemand, il est la cause de quelques quiproquos et de répliques mythiques. Il y a aussi tout un passage qui m'a inévitablement fait penser aux meilleurs moments des Monty Python, avec cette discussion absurde autour de masque faits avec des sacs. Ça ne sert absolument à rien pour le film mais c'est juste de l'humour gratuit comme Tarantino peut se le permettre et, en tant que spectateur, ça ne se refuse pas.

On sait qu'on ne changera pas Quentin Tarantino, que ce soit dans ses thèmes ou sa manière de réaliser (d'ailleurs, le veut-on vraiment ?). Certaines séquences sont tout simplement hallucinantes et on a vraiment l'impression qu'il est le seul à pouvoir faire ce genre de choses. Il a, comme pas mal de metteurs en scène, des manies qu'il nous ressort assez souvent comme par exemple le zoom instantané. C'est parfois un peu *too much* mais, dans l'ensemble, j'ai trouvé le tout plus maîtrisé que dans *Inglorious Basterds* qui me semblait par moments plus foutraque. Sans doute aussi cela vient-il de la structure plus linéaire du film. Quentin Tarantino possède toujours ce don pour faire de très très longues séquences qui se déroulent dans un seul lien (comme le début de son précédent long-métrage). Ici, c'est celle du repas qui dure bien vingt minutes à elle toute seule. Elle est un concentré d'enjeux et on ne se rend pas forcément compte de sa longueur parce que la caméra et les points de vue changent beaucoup. Par contre, au cours du film, il y a ci et là des longueurs qui auraient pu être évitées. Ce n'est jamais bien long, mais, au total, je pense qu'il y a peut-être une petite demi-heure en trop. Néanmoins, on ne s'ennuie jamais véritablement car, avec Tarantino, on se dit qu'il peut toujours se passer quelque chose et qu'il est donc obligatoire d'être attentif. De plus, le talent du bonhomme pour habiller musicalement ses films n'est plus à démontrer. Là encore, il utilise à la fois du Morricone (forcément) mais aussi des chansons anciennes tout à fait dans l'ambiance ou encore des sortes de reprises modernes. Dans ce mélange, il y a quelques pépites qui donnent de la force à certaines séquences, comme son générique initial par exemple. Prélude à un film tout de même plutôt costaud et qui procure une bonne dose de plaisir. Tarantinesque à souhait...

VERDICT :

Tarantino signe un western complètement déjanté, traversé de quelques fulgurances mais aussi plombé par des longueurs évitables. Les acteurs se font visiblement plaisir, entraînés par une réalisation qui reste quand même de haute volée.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

CHRISTOPH WALTZ



RENOIR

Gilles BOURDOS

Date de sortie : 02-01-2013 Vu le : 18-01-2013

Au cinéma : LES VARIÉTÉS (BELLEGARDE-SUR-VALSERINE)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Andrée, jeune femme, vient se proposer pour devenir modèle du grand peintre Auguste Renoir. Mais en entrant dans la famille, elle rencontre aussi Jean, blessé au cours de la guerre et qui va se découvrir une vocation de cinéaste.

CRITIQUE :

Renoir, c'est un nom intimement lié à l'art français de la fin du dix-neuvième siècle au début du vingtième. C'est une famille qui a donné au pays l'un de ses plus grands peintres et l'un de ses plus fameux cinéastes, rien que ça. Et c'est à la période charnière où les destins se croisent que Gilles Bourdos (réalisateur du plutôt décrié *Et après*) s'attaque. Son projet de Gilles Bourdos est, au premier abord, assez compliqué : montrer en même temps la fin de vie du peintre Auguste Renoir, le début de la vocation de son fils Jean, devenu par la suite l'un des plus grands cinéastes au monde, et tout cela à travers les yeux d'Andrée Heuschling qui fut le der-

nier modèle de l'un et la première muse de l'autre. C'est sur le papier tout de même assez costaud – représenter au cinéma la vie d'un peintre et d'un cinéaste, ça paraît être une idée un peu folle. Et je me disais que ça pouvait donner quelque chose d'assez enthousiasmant si c'était réussi. Mais on a l'impression que le réalisateur s'y perd un peu, tiraillé qu'il est dans ce trio aux relations complexes. Et son film perd beaucoup de sa force et de l'intérêt qu'il pouvait avoir.

C'est en fait cette Andrée qui est au cœur du film puisque c'est elle qui crée le lien entre les deux Renoir qui semblent en compétition pour cette jeune fille plutôt sûre d'elle. S'installe alors une drôle de relation à trois, avec aussi, en plus mais sans que ce soit plus développé que cela, le deuxième frère, qui semble un peu délaissé par tout le monde. Mais on ne comprend pas toujours ce qui se passe véritablement entre eux trois, le film étant par moments très (trop, sans doute) elliptique. Il rate un peu son objet premier : celui de montrer la manière dont cette jeune femme a bouleversé beaucoup de choses dans la vie de deux générations de Renoir, notamment en se perdant un peu trop dans la vie de cette maison provençale où le nombre de servantes est incroyable. Selon moi, il y avait la possibilité et le besoin de beaucoup plus se recentrer sur les trois personnages principaux et de moins se disperser. Michel Bouquet, dans ce rôle de patriarche, est une nouvelle fois exceptionnel. Il est si rare que c'est un vrai plaisir de le voir évoluer. J'ai par contre beaucoup moins été convaincu par les deux jeunes acteurs, notamment dans leur façon de s'exprimer qui fait, selon moi, beaucoup trop moderne : entre une Christa Thérêt avec qui j'ai de plus en plus de mal et un Vincent Rottiers beaucoup trop effacé pour donner une vraie consistance à son personnage, j'ai été bien plus déçu qu'autre chose...

Par contre, là où le film est intéressant, c'est dans sa façon d'être construit comme une succession de véritables tableaux. C'est surtout vrai dans une première moitié qui s'inscrit tout à fait dans cette réalité : la caméra bouge très lentement, de façon presque imperceptible et nous fait découvrir peu à peu ce que l'on veut voir dans son ensemble, comme un œil qui scrute attentivement une œuvre picturale. C'est un procédé qui n'est pas une mauvaise idée, mais qui, à la longue, devient un peu fatigant. Surtout que, parfois, ça se justifie vraiment (paysages naturels magnifiques, natures mortes dans la cuisine) et parfois beaucoup moins (choses beaucoup plus banales), ce qui fait perdre un peu de sa « magie » au procédé, que l'on voit comme systématique et non plus comme véritablement symbolique d'une dimension picturale. Certaines séquences en deviennent donc un peu barbant...

La musique qui se surajoute à tout cela est plutôt dans le ton même si on sent que Desplat ne s'est pas non plus trop foulé sur cette affaire-là. C'est plus du vite fait bien fait qu'autre chose. Mais bon, avec lui, ça suffit souvent largement...

VERDICT :

Sur un projet ambitieux, le film se perd un peu trop pour être réussi. L'esthétique très picturale n'est pas une mauvaise idée mais le rythme est trop lent pour donner vraiment vie à tout le long-métrage...

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****MICHEL BOUQUET**



BLANCANIEVES

Pablo BERGER

Date de sortie : **23-01-2013** Vu le : **23-01-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

L'histoire de Blanche Neige est transposée à l'Espagne des années 20. Carmen a perdu sa mère à sa naissance et son père, immense torero blessé à vie, s'est remarié avec une belle-mère terrible... S'échappant, Carmen va rencontrer une troupe de nains toreros...

CRITIQUE :

C'est fou qu'en moins d'un an, j'aie eu la possibilité d'aller voir au cinéma trois adaptations différentes de l'un des plus fameux contes des frères Grimm, *Blanche Neige*. Il y avait la version « rose bonbon », la version « guerrière », et voici donc la troisième, sans aucun doute la plus surprenante, mais aussi la plus réussie. Mais bon, dire cela n'est pas forcément un compliment, car, par rapport à ces deux prédécesseurs, ce n'était pas vraiment compliqué. Parce qu'il faut bien dire que les studios américains nous avaient gâtés en 2012 avec deux films qui ne valaient pas grand-chose, chacun dans leur style, et qui, surtout, ne faisaient pas honneur à ce conte à la fois universel et intemporel. Il aura donc fallu que ce soit

un réalisateur espagnol qui s'empare de l'histoire et la réinvente complètement pour qu'on ait un vrai bon film. Parce que là où à la fois Tarsem Singh puis Rupert Sanders restaient dans des univers finalement assez proche de ce qui est dans l'imaginaire collectif (même époque, mêmes décors, même Royaume à reconquérir des mains d'une belle-mère acariâtre). Pour *Blancanieves*, c'est très différent tant dans la forme que dans le fond. Et le réalisateur a le mérite d'assumer jusqu'au bout ces différences et d'en faire finalement une très jolie réussite.

Pablo Berger, lui, a la bonne idée de ne rien prendre de tout ce qui apparaît comme évident au premier abord, de n'utiliser que la structure narrative et les éléments clés (belle mère, nains,...) et de les insérer dans un tout autre contexte : l'Espagne des années 20. Tout cela dans un style particulier : film en noir et blanc et muet. C'est donc un projet ambitieux, et même un peu fou sur le papier. Forcément, après dix minutes de film, on ne peut pas s'empêcher de penser à *The Artist*, le film français multi-récompensé l'an dernier qui avait remis au goût du jour le noir et blanc et le muet au cinéma. Immense succès critique et public, le long-métrage de Michel Hazanavicius aurait-il relancé une mode ? Je ne sais pas mais, ce que l'on peut dire, c'est que ce film espagnol s'est forcément décidé et construit avant le triomphe de Dujardin et Cie. En effet, c'est le type de projet assez compliqué à monter et sans doute à financer aussi. Il demande beaucoup de temps et pas seulement une petite année et demi. On ne peut donc pas faire ce procès à Pablo Berger. Par contre, là où c'est presque encore plus « osé » que le film français, c'est de se servir d'une histoire connue de tous et de la réinventer de cette manière. En plongeant cette Blanche Neige dans l'Espagne des années 20, au temps où les toreros étaient des immenses vedettes, ce film permet vraiment d'avoir une nouvelle vision du conte et notamment de son aspect profondément dramatique.

Parce que ce *Blancanieves* est avant tout un film sur la mort. Celle-ci y a largement sa place et prend beaucoup d'importance dans le scénario : peu à peu, tous les personnages importants meurent, de façon plus ou moins terrible et c'est profondément cela qui constitue la base de tout le film. En ce sens, il me semble que ce long métrage n'est pas qu'une adaptation mais bien une réécriture de tout le conte en insistant sur des éléments un peu différents, tout en conservant, et c'est très important, tous les personnages et événements clés qui font que l'on s'identifie à l'histoire. Et c'est dans l'ensemble drôlement bien réécrit, c'est le moins que l'on puisse dire. Le personnage de Blanche Neige prend une autre dimension, celle d'une spécialiste de la tauromachie, ce qui est

en soit assez cocasse. Mais ça passe bien parce que ça a un vrai sens dans toute l'histoire (pour le lien avec son père notamment). La rencontre avec des nains toreros (je ne sais pas si de telles personnages ont déjà existé pour de vrai) s'inscrit donc dans une forme de logique, bien qu'elle paraisse absurde au premier abord. La belle-mère, elle, est particulièrement terrible, et même pire que ça. Il y a certaines séquences avec elles qui ne font pas forcément avancer le scénario mais qui nous donnent une image assez formidable de cette femme : perverse, sadique et manipulatrice.

Le réalisateur réussit en tout cas parfaitement son pari car son film en noir et blanc, muet, et dans un format d'image plus qu'inhabituel (le cadre forme un carré) est une vraie réussite et fait passer beaucoup d'émotions. Bien sûr, les acteurs en rajoutent, mais c'est aussi un peu le but de ce genre de films, où presque tout doit passer par des visages dans l'obligation d'être extrêmement signifiants. Il y a dans ce *Blancanieves* finalement très peu de paroles (on s'entend bien, ce sont des paroles écrites), ce qui prouve que le scénario est bien construit et parvient à montrer le maximum par l'image. Aussi, il faut bien avouer que tout le monde connaît l'histoire de base et s'attend donc à ce qui peut se passer. C'est par moments assez virtuose, notamment dans le lien intime et très important ici entre la musique, le rythme et le montage. Il y a un vrai talent chez ce Pablo Berger pour, à partir d'une scène apparemment anodine ou pas forcément utile, faire un véritable exercice de style avec cette bande son entêtante à souhait. Certaines séquences sont ainsi très entraînantes et ont un aspect presque envoutant pour le spectateur, qui se retrouve malgré lui dans une forme de « transe » impressionnante. Le revers de la médaille, c'est que c'est quelquefois un peu *too much*. Mais c'est parfaitement assumé et c'est bien ainsi. Je suis allé le voir un soir tard, dans un état de fatigue avancé, en me disant que si je m'endormais, ce n'était pas si grave que ça étant donné que ça ne constituait pas le film le plus attendu de mon côté. Et ça m'a vraiment plu et intrigué d'un bout à l'autre. Et je ne me suis jamais ennuyé. Ce qui montre bien la qualité de l'objet cinématographique. Olé !!

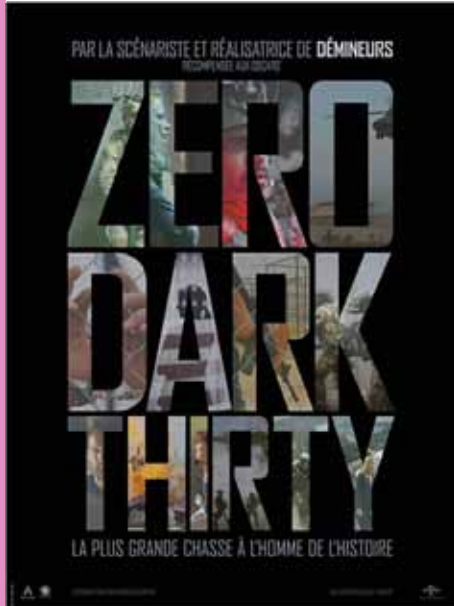
VERDICT :

Assez impressionnant dans la manière radicale qu'il a de prendre en main et de réinventer une histoire archi-connue, ce film a un vrai charme, quelque chose d'envoutant, qui transporte le spectateur dans de drôles de recoins de son âme. La première belle surprise de l'année.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

L'ADAPTATION OSÉE D'UN CLASSIQUE



ZERO DARK THIRTY

Kathryn BIGELOW

Date de sortie : **23-01-2013** Vu le : **27-01-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Pendant dix ans, une équipe de la CIA, et plus précisément une femme, a traqué Oussama Ben Laden, considéré comme l'instigateur des attentats du 11 septembre. Jusqu'à cette nuit de mai 2011 où l'opération Neptune's Spear a été lancée.

CRITIQUE :

Hollywood est sans cesse sur le qui-vive en matière d'événements adaptables au cinéma et les films basés sur des faits réels sont devenus monnaie courante. Ce qui s'est passé dans le monde ces dix dernières années, et notamment la guerre en Irak, a ainsi fourni une matière plus qu'intéressante dont des réalisateurs se sont emparés (Kathryn Bigelow, déjà, avec *Démineurs* ou encore Paul Greengrass avec *Green zone*). Cette fois-ci, ce n'est pas sur un événement en particulier que la seule réalisatrice oscarisée veut revenir mais bien sur quelque chose qui se passe beaucoup plus en filigrane et qui, par contre, permet d'expliquer et de

comprendre un grand nombre de faits qui se sont déroulés partout dans le monde depuis le 11 septembre 2001. Il s'agit de la traque d'Oussama Ben Laden par une équipe, et plus particulièrement par une enquêtrice dont on ne connaît que le prénom, Maya. Le projet était assez ancien puisqu'un premier scénario sur ce sujet avait été écrit et s'apprêtait à être filmé quand l'opération militaire a eu lieu. Les plans de la réalisatrice et du scénariste ont donc été bouleversés mais ils ont décidé très vite de se servir de cette mort dans le script et d'en faire finalement le point final (c'était donc presque plus pratique pour faire une vraie conclusion...). Basé sur des faits réels, ce qui est annoncé dès le départ, *Zero Dark Thirty* est une œuvre assez impressionnante, bien que manquant parfois un peu de liant et se perdant donc un peu dans un scénario extrêmement riche, peut-être trop.

On peut d'abord se demander si le fait d'avoir réécrit en « catastrophe » le scénario ne fait pas perdre une bonne partie de la puissance du film. En effet, on a parfois l'impression de voir des séquences qui auraient bien plus trouvé leur place dans le premier projet pré-opération militaire. Elles sont plus générales et s'écartent un peu du point central de l'histoire : la traque de Ben Laden. Cela montre bien sûr que cette enquête sans fin, menée par un tout petit groupe, connaît des échecs et ne permet pas d'endiguer le terrorisme, loin de là, puisque, dans le monde entier, des attentats continuent à être commis. Mais à force de trop vouloir montrer de choses différentes, le film a un peu tendance à se perdre et à en oublier son objet premier. *Zero Dark Thirty* est divisé en cinq chapitres, d'environ une demi-heure chacun, et qui sont autant d'évolutions dans l'enquête sur Ben Laden et, surtout, sur le lieu où il se trouve. Il y a de vraies ellipses temporelles puisque, pendant presque six ans, rien ou presque n'a avancé dans cette traque pourtant incessante. Maya pense tenir une piste mais personne ne veut véritablement la croire et elle manque de preuves matérielles. C'est un peu par hasard qu'elle va voir son idée de départ réactivée. A partir de là, l'enquête se fait moins virtuelle et beaucoup plus réelle puisque ce sont des techniques de terrain qui sont utilisées (filature, écoutes,...). Le film prend alors véritablement de l'ampleur, ce qui est moins net auparavant.

Pendant une heure et demie, on est donc dans quelque chose de moins « palpable » et de pas facilement appréhendable. Je trouve que le tout manque un peu de nerf par moments et les ellipses sont trop nombreuses pour qu'on se mette réellement dans l'histoire. On change tout le temps d'endroits, de période, de personnes,... Ce n'est pas forcément évident de toujours suivre ce qui se passe et on a l'impression de rater certains éléments.

Par contre, là où c'est assez intéressant, c'est dans la manière de montrer le poids et le rôle d'une personne dans une traque de cette ampleur, notamment pour le symbole qu'elle représente. Cette femme va essayer de remuer ciel et terre, elle risque sa vie, et va perdre des amis, dans ce combat contre le terrorisme mais aussi, parfois, contre sa propre hiérarchie. Le film a aussi beaucoup fait parler de lui pour la place qu'il donne à la torture. En effet, on se rend bien compte après avoir vu *Zero Dark Thirty* que des méthodes assez terribles ont été utilisées pour faire avouer certaines personnes et ainsi pouvoir poursuivre l'enquête. La réalisatrice ne cache rien de tout cela et débute notamment le film par une séquence assez terrible de torture dans tout ce qu'elle a de pire : à la fois physique et psychologique. On aura droit à quelques passages comme cela, assez durs à supporter, mais qui font malheureusement partie intégrante de cette histoire. En ce sens, on peut parler de *Zero Dark Thirty* comme d'un film coup de poing, qui permet de prendre conscience de certaines réalités crues. De là à en faire des polémiques pas possibles... Du moment que le scénario se base sur des éléments du réel et que, d'ailleurs, le gouvernement a reconnu l'usage de la torture dans les interrogatoires, je ne vois pas bien où est le problème. C'est au spectateur de se faire une idée sur ce qu'il a devant les yeux. D'ailleurs, en mettant dès le début à la suite, des extraits de voix tirées du 11 septembre puis l'épisode de torture, le scénario montre bien l'horreur que l'on trouve dans les deux camps. C'est à partir de ce contraste que le film se construit et essaie de rendre de la manière la plus minutieuse possible ces dix années d'enquête.

Le tout est filmé de manière quasi-documentaire avec une caméra qui, volontairement, fait pas mal de mouvements. Cette façon de faire colle bien à un tel sujet. D'ailleurs, pendant toute l'opération militaire finale, on a l'impression de se trouver immersion totale avec ces soldats : on peut parfois voir à travers leurs yeux avec ces lumières nocturnes. Kathryn Bigelow a aussi, dans sa réalisation, un vrai talent pour faire monter la pression lors de certaines séquences. En tant que spectateur, on sent peu à peu qu'il va se passer quelque chose mais ce n'est pas forcément la musique qui, comme souvent, nous flèche le tout. Non, c'est beaucoup plus subtil que ça puisqu'elle se sert du rythme (avec un imperceptible ralentissement) ou des changements de points de vue pour mettre en place cette forme de suspense. Pour ce qui est de l'habillage musical, Kathryn Bigelow fait avec ce qui se fait de mieux sur le marché aujourd'hui, c'est-à-dire Alexandre Desplat. Ce dernier nous offre une partition honnête, qui est tout à fait dans l'ambiance recherchée et qui n'écrase jamais l'image. Jessica Chastain, elle, prouve une nouvelle fois qu'elle est bien une excellente actrice. Elle montre en tout cas parfaitement l'évolution de son personnage, au départ très mal à l'aise devant les actes de torture commis et qui va finalement prendre de plus en plus d'assurance dans un monde presque exclusivement masculin afin de se faire respecter et d'imposer ses choix. Les toutes dernières séquences sont assez révélatrices de l'effet que tout cela a pu avoir sur le personnage.

D'après pas mal de bruits différents, elle devrait récupérer cette année la statuette de meilleure actrice, ce qui ne serait pour le coup pas immérité. Pour ce qui est du film dans son ensemble, malgré d'indéniables qualités, il ne me semble pas vraiment atteindre le niveau qu'on aurait pu espérer...

VERDICT :

En choisissant de raconter dans un style quasi-documentaire dix ans de traque, Kathryn Bigelow s'attaque à un projet plus qu'ambitieux. Assez formidable à certains moments, son film pêche un peu parfois par manque de liant, notamment dans sa première partie. Mais ça reste quand même pas mal du tout et Jessica Chastain y est excellente.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

JESSICA CHASTAIN



LINCOLN

Steven SPIELBERG

Date de sortie : **30-01-2013** Vu le : **28-01-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

Alors qu'il attaque son second mandat comme Président des Etats-Unis, Abraham Lincoln se donne pour mission de mettre fin à la guerre de sécession. Pour cela, il ne voit qu'une solution : abolir l'esclavage, cause principale de tous ces troubles.

CRITIQUE :

Décidément, les américains aiment leurs Présidents puisque presque tous ont fait l'objet de films. Lincoln, l'un des plus emblématiques de ceux-ci (il fait partie des quatre Présidents sculptés sur le Mont Rushmore, ce qui classe déjà le bonhomme) a déjà été utilisé au cinéma, à peu près dans toutes les situations. On le trouve aussi bien chez John Ford que dans *La nuit au musée 2* ou pire, dans *Abraham Lincoln, chasseur de vampires*, l'an dernier, qui m'avait tout l'air d'être l'un des plus gros nanars de ces derniers temps. Steven Spielberg, lui, décide d'adopter un angle assez différent puisqu'il ne s'intéresse pas à la vie de Lincoln dans son ensemble

mais bien plus à une partie très spécifique de celle-ci, située vers la fin, au début de son deuxième mandat de Président, lorsqu'il a tout fait pour abolir l'esclavage. Ce n'est qu'à cela que s'intéresse le scénario et, par exemple, pas du tout à sa mort, qui est annoncée à la fin et permet de clore le film mais qui paraît anecdotique. Dans la filmographie du réalisateur qui n'aime rien tant que s'interroger sur l'histoire du monde et de son pays à travers des angles assez précis et parfois un peu décalés (comme le montrait son dernier film, *Cheval de guerre*), un film sur un Président américain plus que célèbre n'a rien de surprenant. Il en tire un long métrage qui, s'il ne m'a pas transporté, m'a marqué par ce que je pourrais considérer comme sa « beauté classique ».

Je préfère être honnête d'entrée de jeu : je n'ai pas vu ce film dans de très bonnes conditions. J'étais extrêmement fatigué et si le premier et le dernier tiers sont passés assez facilement, il n'en n'a pas du tout été de même avec toute la partie centrale. J'ai beaucoup piqué du nez et j'ai du faire un nombre incalculable de micro-sommeils. C'est très dommageable et je le regrette sincèrement. Si je trouve le temps, un jour, je retournerai peut-être voir ce film dans un état de fatigue beaucoup moins avancé pour pouvoir en profiter davantage et mieux le juger aussi. Néanmoins, je me demande tout de même si le fait que j'aie ainsi craqué ne vient pas du film en lui-même. En effet, une semaine plus tôt, j'étais allé voir *Blancanieves* dans un état presque encore pire que celui-là et, pourtant, le film m'a emporté par son énergie. En fait, je pense que *Lincoln* est typiquement un long-métrage qu'il faut voir dans de bonnes conditions car c'est un film où les dialogues sont très nombreux et ce sont eux qui dessinent l'« intrigue », bien plus que ce qui se passe à l'image. Cette dernière accompagne véritablement les discours tenus par les différents personnages mais ne montre pas grand-chose par elle-même. En ce sens, ce n'est pas un long-métrage extrêmement vivant et il ne se passe finalement presque rien, si ce n'est des discussions autour de cette question de l'abolition de l'esclavage. J'ai trouvé personnellement que c'était un peu trop bavard par moments, mais, forcément, quand on n'est pas toujours en état de tout suivre, ça agace assez vite de voir des bonhommes parler...

Là où *Lincoln* est intéressant, c'est dans la façon qu'a ce film d'être un formidable démonstrateur de l'idée de « naissance d'une nation ». On voit vraiment à travers ces dialogues tout ce que l'Amérique a à la fois de formidable mais aussi de terrible. Ainsi, il y a beaucoup de ponts avec les Etats Unis actuels, à peine voilés et même plutôt mis en valeur. C'est en ce sens plutôt réussi. Après, du point de vue de la réalisation, c'est du Spielberg : c'est

extrêmement bien filmé, l'image est magnifique,... De ce côté-là, il n'y a absolument rien à redire. Ça reste excessivement classique, mais c'est, comme je le disais plus haut, d'une vraie « beauté classique ». Et parfois, on ne demande pas autre chose, même si le long-métrage est parfois presque un peu « désincarné ». Comme (presque) toujours lorsque Daniel Day Lewis joue, ce dernier est immense. Il est tellement rare au cinéma qu'il faut profiter à plein de son talent. Là, il donne à ce Lincoln une vraie profondeur. Il recevra dans moins d'un mois sans aucun doute l'Oscar du meilleur acteur et deviendra ainsi le premier à avoir été triplement récompensé. Sans doute mérité pour un comédien qui choisit ses rôles avec grand soin (c'est pourquoi je ne m'explique toujours pas le désastre *Nine*) et qui ne tourne maintenant qu'avec les plus grands. Après, pour moi, c'est toujours le problème des récompenses pour les acteurs dans des biopics, même si le fait qu'il n'y ait aucune image filmée du vrai Lincoln change un peu la donne ici. De toute manière, Daniel Day Lewis est grand, et ça, c'est un fait que personne ne peut contredire. Je ne sais pas quel est son prochain projet (qui sortira sans doute dans trois ou quatre ans) mais je lui fais confiance pour ne pas se tromper...

VERDICT :

Un film porté par un grand Daniel Day Lewis, formellement plutôt réussi et pas inintéressant dans le fond. Par contre, il faut le voir quand en est en forme, sinon, certains passages peuvent s'avérer être de vrais calvaires...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

DANIEL DAY LEWIS



FÉVRIER

<i>HAPPINESS THERAPY</i>	34
<i>GANGSTGER SQUAD</i>	36
<i>7 PSYCHOPATHES</i>	38
<i>HITCHCOCK</i>	40
<i>SHADOW DANCER</i>	42
<i>LES MISÉRABLES</i>	44
<i>PASSION</i>	46
<i>FLIGHT</i>	48
<i>DIE HARD : BELLE JOURNÉE POUR MOURIR</i>	50
<i>ELEFANTE BLANCO</i>	52
<i>MÖBIUS</i>	54



HAPPINESS THERAPY

David O. RUSSELL

Date de sortie : 30-01-2013 Vu le : 01-02-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Pat sort après huit mois d'hôpital psychiatrique et retourne vivre chez ses parents. Il n'a qu'un seul but dans la vie : reconquérir sa femme. Il rencontre alors Tiffany, une jeune femme veuve et pas forcément nette sur les bords...

CRITIQUE :

Il y a deux ans, je me souviens m'être pris une sacrée claque cinématographique en visionnant *Fighter*, film de boxe, mais avant tout basé sur la notion de famille. C'était touchant, prenant et superbement interprété, notamment par un Christian Bale hallucinant. Le réalisateur, c'était David O. Russell. Cette année, il revient avec un film que l'on pourrait qualifier à la fois de très différent du précédent (ce n'est notamment pas le même registre) mais qui a un certain nombre de points communs, comme nous le verrons. On peut presque voir ces deux longs métrages comme formant une sorte de diptyque autour du thème de la famille. En tout cas, depuis

pas mal de temps, on entend parler de ce *Silver Linings Playbook*, drôlement traduit en français par *Happiness therapy*. On l'annonce comme la meilleure comédie américaine de puis un bail (ce n'est pas la première fois que j'entends parler d'un film de cette façon), comme le film qui transforme Bradley Cooper et qui fait de Jennifer Lawrence la nouvelle star d'Hollywood. Finalement, c'est un film qui m'a laissé un goût étrange : à la fois réussi sur un grand nombre de points mais auquel il manque réellement quelque chose pour atteindre un niveau encore supérieur. C'est quelque peu frustrant, en somme.

Ce qui est déjà assez marquant dans ce film, c'est le fait que ce soit une véritable comédie dramatique. En effet, elle part de sujets assez graves – la perte de l'amour, la mort du mari – autour desquels elle construit un scénario de comédie avec ses retournements de situation, ses quelques invraisemblances et son côté très charmant. Il y a aussi quelques touches d'humour, quand même, mais c'est un humour parfois assez grinçant et un peu décalé. On ne rit jamais vraiment à gorge déployée. En ce sens, ce n'est pas un film que l'on peut qualifier de « drôle », loin de là. C'est même un peu toujours sur une forme de corde raide, entre drame et humour. C'est aussi une comédie romantique puisque c'est la rencontre entre deux êtres que tout n'oppose pas forcément, car les deux ne sont pas très nets, mais qui n'auraient pas vraiment du se rencontrer. Entre ce Pat qui a beaucoup de mal à se refaire et qui court avec un sac poubelle sur ses vêtements et cette Tiffany qui a connu une période de débauche sexuelle suite au décès de son mari, *a priori*, ça ne devrait pas coller. Mais il y a vraiment quelque chose et là, où le film est fort, c'est de nous montrer les petites touches, de nous suggérer pas mal de choses et nous signaler subtilement certaines évolutions.

C'est aussi et surtout un film sur la famille et on peut donc le considérer comme une forme de pendant à *Fighter*. C'est d'abord la mère de Pat qui vient le sortir et le chercher et le ramène dans son foyer d'enfance. Le lien avec son père – un fan hystérique de l'équipe de foot US des Eagles de Philadelphie – est très important et conditionne pas mal de choses dans le film. En quelques scènes avec le frère, on comprend aussi un grand nombre d'éléments. De plus, ce n'est pas un hasard s'il rencontre Tiffany chez la sœur de celle-ci. La question de la famille est à la fois toujours en toile de fond mais aussi centrale car c'est le foyer de Pat, là où il finit toujours par revenir et se protéger, en quelque sorte. La contrepartie est que c'est parfois un peu bordélique et ça part dans tous les sens. En effet, c'est une famille plutôt expressive et, à certains moments, honnêtement, ça devient vraiment

trop le bazar avec tout le monde qui parle en même temps. Ça a un côté vivant mais il faut vraiment suivre. Et ça participe un peu du côté frustrant de ce film dont on a l'impression qu'il pourrait finalement être encore bien plus réussi si quelques éléments (que j'ai moi-même un peu de mal à définir) avaient été plus travaillés ou en tout cas mis en lumière de manière différente. Toute cette forme d'ambiguïté sur ce film se retrouve dans l'une des dernières séquences du film et qui en constitue le *climax* (mais je ne vous dirais pas ce que c'est). C'est plutôt bien filmé, c'est assez émouvant, ça constitue bien son rôle de scène « somme » qui résume à peu près tout le film. Mais on a vraiment le sentiment que ça aurait pu être un tout petit peu mieux, plus marquant. En gros, que ça aurait pu dégager quelque chose d'autre. En ce sens, c'est forcément frustrant...

Dans sa réalisation, David O. Russell accompagne plutôt bien l'histoire. Il lui donne un rythme et une couleur particulière. Il a aussi quelques manies (notamment le zoom) qui sont à la longue un peu agaçantes, mais au final, ça passe quand même bien. Au niveau des acteurs, il n'y a absolument rien à redire si ce n'est qu'ils sont géniaux. J'ai été personnellement impressionné par la prestation de Bradley Cooper qui donne de vraies émotions à son personnage. Face à lui, Jennifer Lawrence est excellente mais parfois presque un peu éclipsée par son partenaire. Pour ce genre de films, il faut aussi de très bons personnages secondaires et Robert De Niro campe un père caricaturalement drôle, tellement à fond dans sa passion qu'il en oublie tout le reste. Chris Tucker fait quelques apparitions remarquées et les autres personnages sont vraiment bien « croqués ». Il y a un vrai talent chez ce réalisateur pour créer des personnages et diriger parfaitement les acteurs pour qu'ils les interprètent au mieux. C'est l'une des grandes réussites d'un film réussi mais frustrant.

VERDICT :

Jolie comédie qui s'avère plus frustrante qu'autre chose. S'il y a vraiment une réelle émotion qui traverse tout le film, on a aussi toujours l'impression qu'il manque un petit quelque chose pour faire basculer ce long-métrage dans une autre dimension. Mention spéciale à tous les acteurs et notamment Bradley Cooper et Jennifer Lawrence.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE CASTING DANS SON ENSEMBLE



GANGSTER SQUAD

Ruben FLEISCHER

Date de sortie : 06-02-2013 Vu le : 04-02-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Au tournant des années 1940, Mickey Cohen, truand venu de Chicago, veut faire main basse sur Los Angeles. Il est plutôt bien parti jusqu'à ce qu'un groupe secret formé de policiers ne soit déployé et sabote peu à peu toutes ses opérations. La guerre est alors déclarée...

CRITIQUE :

Gangster Squad est un film qui a fait parler de lui depuis un sacré bout de temps. Déjà, quand le casting s'est constitué peu à peu, on a assez vite compris que ce n'était pas pour rigoler et qu'on tenait là quelque chose de vraiment prometteur. Des acteurs et actrices en vogue (Ryan Gosling, Emma Stone), un autre qui est toujours très bon (Josh Brolin) et des comédiens devenus quasiment des figures tutélaires du métier (Sean Penn et Nick Nolte), tout cela dans un film de gangsters, ça ne pouvait qu'être excitant sur le papier. Une fois le tournage terminé, le long métrage est revenu sous le feu de l'actualité pour des motifs malheureusement beaucoup moins réjouissants. En effet, suite à la tuerie dans une salle de cinéma

aux Etats-Unis, la sortie de *Gangster Squad* a été repoussée de plus de trois mois. Pourquoi ? Pour permettre au réalisateur de retourner différemment une partie du film afin de supprimer une séquence qui se déroulait justement dans une salle obscure et qui voyait une bataille au pistolet entre les deux clans. La Warner Bros. a décidé que ce n'était pas possible dans ce contexte. Ou quand la réalité rattrape toujours la fiction... Il a donc fallu encore attendre un peu plus que prévu pour pouvoir découvrir en salle un film qui commençait sérieusement à se faire désirer. Et même si on ne s'ennuie pas une seconde et qu'on ne peut pas dire que ce film soit raté, loin de là, je lui ai trouvé un peu trop de défauts pour qu'il me satisfasse complètement...

On a en tout cas le droit à un vrai long métrage d'ambiance et cela à différents niveaux. D'abord parce que c'est un vrai film de gangsters, comme aiment les faire les Américains. L'atmosphère générale est forcément très sombre car beaucoup de choses se passent la nuit et le travail de reconstitution du Los Angeles de l'immédiat après-guerre est parfaitement réussi. De ce côté-là, il n'y a pas de soucis, c'est une véritable plongée dans cette époque, ses voitures, ses dancings et ses femmes au teint diaphane. Ça défouraille de tous les côtés et le rythme est haletant avec cette histoire mettant aux prises la bande de Mickey Cohen avec des sortes de vengeurs masqués, qui sont en fait de la Police, mais plus vraiment. En presque deux heures, on n'a vraiment pas le temps de s'ennuyer, c'est le moins que l'on puisse dire puisque tout se passe à mille à l'heure. En plus, ce réalisateur parvient parfaitement à gérer le rythme en commençant très fort pour mettre tout de suite le spectateur dans une frénésie d'action qui ne le lâchera plus beaucoup jusqu'à la fin. Il introduit donc quelques touches d'humour, plus ou moins noir, comme ce raccord qui reste dans les mémoires... Vous ne pourrez pas le rater si vous voyez le film. La musique, elle, s'insère parfaitement dans le film, donnant aux scènes d'action ce supplément d'« âme ». C'est donc la plupart du temps assez jouissif, mais cela a une contrepartie qui est un peu plus fâcheuse et qui tient surtout dans la façon dont est construit le film et, donc, surtout d'un scénario pas vraiment à la hauteur.

En effet, si cette traque est montrée de façon très linéaire, on a surtout l'impression que le film reste en surface de ce qui a pu réellement se passer. En tant que spectateur, on a le sentiment de survoler les événements plus que de vraiment rentrer dedans. Ainsi, on voit la façon dont sont recrutés les membres de ce « contre-gang », quelques actions « coups de poings » puis le dénouement de cette histoire. Mais tout cela se passe à une vitesse

folle et il y a quelques raccourcis un peu fâcheux et un manque de surprises assez incroyable. C'est simple, on voit venir à peu près tout. Pour ne prendre qu'un exemple, la manière dont le personnage interprété par Ryan Gosling accepte finalement de rejoindre cette bande se voit à des kilomètres et c'en est presque gênant. Dans l'ensemble, le scénario est cousu de fil blanc et il comporte des invraisemblances et des passages qui ne semblent pas très crédibles. Mais bon, il faut que ça file, donc le réalisateur ne s'arrête pas trop à ces incohérences, pourtant parfois criantes. Et puis, ce qui m'a le plus dérangé, c'est cette manière de mener le long métrage vers un final trop attendu. Comme dans les films de super-héros, il y a une forme de montée dramatique et une élimination progressive de toutes les aides du méchant pour finir dans un duel au corps à corps. Là, il y a, pour renforcer cette image d'ascension dans la dramaturgie, un immeuble qu'il faut prendre et donc monter les étages... Ouais, bon, je pense qu'on aurait largement pu éviter une telle façon de faire déjà vue et revue.

Ce qui est aussi un peu gênant, c'est que tout est un peu trop amplifié. Il faut bien dire que Ruben Fleischer n'est pas le roi de la sobriété. Alors, parfois, ça passe puisque certaines séquences sont assez incroyables – comme celle qui voit une bataille se dérouler dans le noir, seulement transpercé de raies de lumière avec des coups de pistolets – mais, à d'autres moments, c'est beaucoup plus discutable. Le réalisateur a un vrai faible pour les ralentis et il nous en sert parfois certains qui sont à la limite du ridicule. Dans ce bon dosage pas toujours facile à trouver entre une forme d'esthétique un peu différente de ce qu'on voit d'habitude et le grand n'importe quoi, Ruben Fleischer a un peu du mal à se positionner. Dans le jeu d'acteurs, il y a aussi quelques performances qui sont dans l'excès. C'est surtout le cas pour Sean Penn qui surjoue pendant tout le long le méchant en se servant d'un phrasé un peu ralenti et surtout de mimiques assez incroyables. C'est marrant cinq minutes, mais, peu à peu, on a de plus en plus de mal à voir ce personnage comme autre chose qu'une caricature. Du côté des policiers, Josh Brolin, lui, campe un vrai flic intègre jusqu'au bout, à la limite de la caricature lui-aussi. Le policier interprété par Ryan Gosling a le mérite d'être le plus nuancé puisqu'il s'emmourache de la copine de Mickey Cohen (Emma Stone, parfaite dans un tel rôle). Avec son visage mutique et ses petits sourires en coins, Gosling est plutôt pas mal, même s'il ne révolutionne pas non plus les codes du genre. On a presque l'impression qu'il pourrait faire un peu mieux... C'est finalement un long-métrage qui laisse une sensation assez étrange : on en ressort plutôt conquis, parce qu'on est dans l'ambiance mais, quand on y pense un peu plus tard, les défauts commencent à remonter à la tête et l'impression d'ensemble est beaucoup moins nette... Mais si vous aimez voir canarder dans tous les sens sans trop avoir à réfléchir, alors vous vous ferez plaisir.

VERDICT :

Film survitaminé, ce *Gangster Squad* est ultra rythmé, parfois génial et souvent jouissif. Mais la réalisation en fait parfois un peu trop et le scénario manque globalement de finesse. Au final, on passe quand même un bon moment de cinéma.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

L'AMBIANCE QUI HABITE TOUT LE FILM



7 PSYCHOPATHES

Martin McDONAGH

Date de sortie : 30-01-2013 Vu le : 05-02-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE POLICIÈRE

HISTOIRE :

Marty est scénariste à Los Angeles. Mais il est clairement en manque d'inspiration pour son nouveau film dont il a pourtant le titre : 7 Psychopathes. Mais, peu à peu, la réalité va lui donner de vraies idées avec notamment son ami Billy, kidnapeur de chiens.

CRITIQUE :

Martin McDonagh est l'homme qui a réalisé il y a presque cinq ans maintenant (Dieu, que le temps passe vite) l'une des meilleures comédies noires de ces dernières années : *Bons baisers de Bruges*. C'était assez loufoque mais surtout très drôle avec un Colin Farrell et un Brendan Gleeson déchainés en tueurs à gages perdus dans une ville, Bruges, qu'ils ne connaissaient pas et qui les déprimaient plus qu'autre chose. Depuis l'Irlandais McDonagh, qui est aussi dramaturge, était justement retourné du côté du théâtre pendant que son frère, John Michael, sortait *L'Irlandais*, film que j'avais raté en fin d'année 2011 mais qui me faisait plutôt envie, en croyant d'ailleurs qu'il était de Martin, bref... Et puis voilà qu'arrive ce

7 Psychopathes, dont le casting et la bande annonce étaient plus qu'alléchants. Je me disais que si on retrouvait si ce n'est qu'un peu de l'esprit qui habitait son premier long-métrage, alors, il y avait vraiment possibilité de faire des étincelles. Sur le papier, ça se tenait donc largement, mais, malheureusement, dans les faits, ça ne fonctionne pas du tout et si *7 Psychopathes* est un film qui ne ressemble à pas grand-chose d'autre, c'est aussi malheureusement un raté assez phénoménal et, donc, une sacrée déception.

Le problème, en fait, c'est que je n'ai pas grand-chose à dire sur ce film tant il m'a paru vide et creux. J'ai toujours du mal à comprendre la véritable idée de scénario du film qui, justement, lie l'écriture d'un scénario à des situations qui se passent réellement. Pas bête sur le principe, me direz-vous. Ça n'a en fait ni queue ni tête tant c'est tout simplement n'importe quoi du début à la fin. Il y a bien des psychopathes mais pas forcément là où on le croit et, au bout d'un moment, je n'ai même plus vraiment cherché à comprendre le tout. On est entraîné dans une sorte de course poursuite entre des kidnappeurs de chiens et le propriétaire de l'un d'eux, truant prêt à tout pour récupérer sa progéniture (car il y tient vraiment beaucoup...). C'était tellement absurde que j'ai abandonné (un peu lâchement sans doute). Là où *Bons baisers de Bruges* était, à ce que je m'en souviens, une comédie bien trousseée parce qu'il y avait un fil conducteur, on ne peut pas en dire autant de *7 Psychopathes*. Certains personnages rentrent dans l'histoire et en sortent aussi vite. Celui interprété par Olga Kurylenko est l'exemple parfait : elle a une scène qui dure trois minutes chrono et c'est fini aussi vite, sans que l'on comprenne vraiment pourquoi. Il y a des personnages tout simplement hallucinants qui débarquent comme ce Vietnamien complètement loufoque qui revient à la fin dans une séquence que l'on ne peut qualifier que de lunaire.

C'est donc un film extrêmement déroutant, sans doute trop. Mais le problème est qu'il peine vraiment à faire rire. Quelques scènes arrachent un ou deux sourires, soit parce qu'on sent une certaine distanciation avec ce que le film montre, ce que permettent ces deux niveaux que sont l'écriture du scénario et les événements qui se déroulent vraiment, soit parce qu'un ou deux dialogues valent le détour. Mais dans l'ensemble... Et, si on veut voir beaucoup d'hémoglobine pour pas cher, c'est ici que ça se passe. C'est bien sûr fait exprès et complètement assumé mais, moi qui n'aime pas beaucoup ça, je n'ai pas vraiment apprécié toutes ces séquences « gratuites » de sang à volonté. La réalisation, elle, n'offre rien de véritablement neuf ou extraordinaire, notamment dans

le rythme général qui est, étrangement, assez lent. Dans cette mélasse scénaristique, les acteurs se débattent autant qu'ils peuvent entre un Woody Harrelson qui en fait des tonnes dans le rôle du gangster sensible, un Sam Rockwell qui, au bout de dix minutes, devient juste insupportable ou un Colin Farrell qui semble trainer sa peine là au milieu. Il n'y a que Christopher Walken et sa dégaine générale assez incroyable qui ressorte un peu du lot. Ça fait tout de même bien peu, et cela résume bien la faiblesse assez criante de ce film. En fait, je n'ai qu'un conseil à vous donner : regardez la bande-annonce. Elle dit beaucoup du film, met les passages les plus drôles et le tout est monté avec talent. Les 110 minutes de plus que l'on trouve dans le film sont bien plus décevantes qu'autre chose...

VERDICT :

Un film qui part dans tous les sens et où l'on sent qu'absolument rien n'est maîtrisé. Même les acteurs, mis à part Christopher Walken, semblent perdus dans un scénario abracadabrant. On est vraiment tout près du très grand n'importe quoi.

NOTE : 10**COUP DE CŒUR :****CHRISTOPHER WALKEN**



HITCHCOCK

Sacha GERVASI

Date de sortie : 06-02-2013 Vu le : 06-02-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

Alfred Hitchcock a rencontré un grand succès avec *La mort aux trousses*. Mais il ne sait pas vraiment quoi faire pour son film suivant. On le presse de toute part mais, au fond de lui, ce qui l'intéresse, c'est d'adapter le livre *Psychose*. Malgré les difficultés, il va tenir à son projet, coûte que coûte...

CRITIQUE :

Quand pour un premier film, un réalisateur « s'attaque » à un monstre sacré du cinéma et, plus particulièrement, à son film le plus célèbre et le plus emblématique, c'est assez déroutant. Il faut tout de même souligner le caractère « couillu » et ambitieux de l'opération, même si j'ai tendance à penser que c'est plus un film de studio qu'autre chose. Par cela, j'entends que la Fox avait sans doute en tête de faire un film sur le fameux auteur britannique et qu'ils ont par la suite trouvé un réalisateur d'accord pour se mettre à la tâche. C'est donc différent des cas où une personne porte véritablement un projet du début à la fin. Je ne sais pas exactement comment ça s'est passé mais je le sens vraiment comme cela, question d'intuition. Pour ne pas faire un *biopic* habituel, il a été décidé de s'intéresser

qu'à une partie très courte de la vie d'Alfred Hitchcock : le tournage de *Psychose*, son plus grand succès et le film où on trouve la scène la plus emblématique de son cinéma : celle de la douche. Ce n'est pas forcément la plus mauvaise idée du siècle mais le souci est que si ce film n'est pas vraiment déplaisant, on ne peut pas dire non plus qu'il soit véritablement exaltant, loin de là.

En fait, en ne se basant que sur quelques mois de la vie du réalisateur, le scénario a le mérite de bien définir les contours de ce que l'on va voir. Ça ne s'éparpille pas dans tous les sens. Et cela pourrait être intéressant puisque voir le processus de fabrication d'un film, surtout culte comme celui-là, a forcément quelque chose de presque fascinant. Mais le problème est que *Hitchcock* passe largement à côté de tout cela en s'intéressant plutôt aux à-côtés. Ceux-ci ont bien sûr leur importance dans la fabrication du long-métrage mais on a plus l'impression d'assister à une suite d'anecdotes qu'à une histoire dont le fil se déroule de façon claire, avec un vrai fond. Ça manque donc la plupart du temps d'intérêt et on s'ennuie au final bien assez. *Hitchcock* a aussi un côté assez brouillon puisque tout s'enchevêtre de manière parfois un peu désordonnée. Mais, rendons à César ce qui appartient à César, ce côté un peu foutraque vient aussi de l'aspect sans aucun doute le plus intéressant du film : la façon dont sont mêlés l'histoire de la fabrication du film et la relation intime entre Alfred Hitchcock et sa femme, Alma Reville. En fait, avec ce film, on se rend compte que, derrière le génie de l'homme, il y avait aussi une femme qui l'a beaucoup accompagné au cours de cette aventure, que ce soit en relisant son scénario, en lui donnant des conseils ou en le remplaçant même en plateau lorsqu'il était malade. Cette Alma tient le rôle le plus intéressant de tout le film car il est le plus ambigu, le moins « formaté ». C'est en fait le personnage que l'on a le plus envie de découvrir en visionnant le film, bien plus que ce Hitchcock qui paraît bien plus effacé. Dans sa réalisation, Sacha Gervasi, lui, a une petite tendance à être un peu trop démonstratif. Il surajoute toujours au discours une image ou un effet qui renforce ce qui est dit. Par exemple, pour montrer l'angoisse qui saisit le réalisateur à la pensée de son projet, Gervasi se sent obligé de faire intervenir le véritable tueur qui a inspiré l'histoire. Ce dernier lui parle et lui donne presque des conseils. Personnellement, je déteste ce genre de séquences qui montrent souvent l'impuissance d'un scénario pour montrer efficacement les choses... Ce côté très démonstratif est évidemment dans un souci de bien faire les choses et on ne peut pas blâmer le réalisateur mais ce n'est pas vraiment réussi.

Sur le personnage d'Alfred Hitchcock en lui-même, interprété par Anthony Hopkins (vous remarquerez que ce sont les mêmes initiales), on peut se demander s'il n'y a pas une petite tromperie sur la marchandise. En effet, bien qu'il ne soit pas à proprement parler mauvais, l'acteur en fait tellement pour imiter le sujet du film (notamment avec la bouche en cul de poule) que ça en perd tout naturel et qu'on se croirait dans une sorte de « Musée Grévin animé ». Et, en plus, comme pour ce type de musée, la ressemblance est plus que discutable. On a affublé Anthony Hopkins de quelques artifices de costume mais, à aucun moment, on voit le moindre petit rapport avec Hitchcock, ce qui tout de même est un peu gênant. La preuve ultime que ce rôle titre est quand même pas loin d'être un ratage se trouve dans la non nomination d'Anthony Hopkins à l'Oscar du meilleur acteur. Pourtant, depuis quelques années, ce genre de rôle (imitation d'un personnage connu) est plus que favorisé au moment des récompenses, ce qui a un peu le don de m'agacer, je vous l'accorde. Cette année, rien du tout pour le comédien, ce qui pourrait presque passer pour un camouflet. Helen Mirren, elle, par contre, a été un peu plus reconnue puisqu'elle a obtenu quelques nominations, assez méritées à mon goût car elle a un jeu très fin. C'est, comme nous l'avons dit précédemment, le rôle le plus intéressant du film, et de loin, au point où l'on peut se demander si ce long métrage n'aurait finalement pas du s'appeler *Alma et Alfred* ou bien *Alma*, tout simplement. Cela aurait sans doute eu plus de sens.

VERDICT :

Film qui se laisse gentiment regarder, ce *Hitchcock* ne restera pas non plus dans les mémoires. Un peu trop fouillis et superficiel, le film manque à la fois de nerf et d'un vrai fond intéressant. Même l'interprétation d'Anthony Hopkins est quelque peu fade...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

HELEN MIRREN



SHADOW DANCER

James MARSH

Date de sortie : **06-02-2013** Vu le : **10-02-2013**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Colette vit à Belfast avec ses frères, membres de l'IRA, et son fils. Suite à un attentat manqué qu'elle a tenté de commettre à Londres, elle se voit proposer un terrible choix : passer 25 ans en prison ou espionner les siens pour le compte des Anglais...

CRITIQUE :

Ce film me faisait envie pour plein de raisons. D'abord, cette période de pleine activité de l'IRA m'a toujours beaucoup intéressée et il y a finalement assez peu de films qui traitent véritablement de cela. Ensuite, c'était une bonne occasion de revoir Andrea Riseborough, actrice découverte grâce à Madonna (il faut bien le dire), puisqu'elle est l'un des seuls intérêts du précédent film de cette dernière, *W.E.* Pour ce qui est de Clive Owen, qui lui fait face dans *Shadow Dancer*, c'est toujours un plaisir de le voir évoluer, lui qui choisit ses films avec parcimonie et qui n'a pas tourné dans une grosse production depuis pas mal de temps. Tout cela réuni me

donnait vraiment des espoirs pour ce film, mais, malheureusement, ceux-ci ont été en grande partie déçus.

Shadow Dancer a pour lui un côté assez classieux, en ce sens que la réalisation est soignée, l'image plutôt pas mal, la musique bien dans le ton. Il n'y a pas vraiment de défaut de ce côté-là. Mais c'est presque un peu trop car on a l'impression que derrière cette façade, pas grand-chose ne bouge et c'est là le plus dommage. C'est comme si le réalisateur se réfugiait derrière une forme d'artifice pour quelque peu cacher le vide de ce qu'il a à montrer, ou pas, justement, c'est bien le problème. Parce que le scénario est plus que léger et c'est un des soucis principaux de ce film. En plus d'une heure et demie, il ne se passe vraiment pas grand-chose. En plus, les seuls événements un peu importants qui arrivent, on s'y attend quand même plus ou moins. D'autres arrivent un peu comme des cheveux sur la soupe. En fait, de ce film, ce qui est le plus étonnant, c'est l'impression qu'il laisse pendant toute la projection : pendant plus d'une heure et demie, on se demande quand il va réellement se lancer. On a le sentiment d'avoir devant nos yeux une longue introduction qui nous emmènerait vers quelque chose d'autre. Mais rien ne vient et on reste dans ce faux rythme installé dès le début. Le réalisateur prend son temps, sans doute trop, pour montrer ce qu'il souhaite. Mais il ne parvient jamais réellement à inscrire son long métrage dans quelque chose de plus intéressant et captivant pour le spectateur.

Si le réalisateur avait la volonté de faire un thriller, c'est très clair que c'est raté dans les grandes largeurs. Mais je ne suis pas persuadé que c'était vraiment son but. En effet, en s'intéressant plus particulièrement à ce personnage qu'est Colette, il fait plutôt glisser son film du côté du drame, plus ou moins intimiste. Mais, là encore, c'est en partie raté car il n'arrive jamais à trouver la véritable distance avec cette jeune femme pour que le spectateur s'intéresse à elle et cherche vraiment à comprendre ce qui se passe dans sa tête. Car le dilemme qui lui est proposé est assez terrible. Mais le scénario ne va véritablement jamais essayer de comprendre en profondeur. On en reste à un niveau trop superficiel. De plus, quelques éléments manquent un peu de clarté. Par contre, ce que l'on peut dire en positif de la réalisation, c'est qu'elle parvient à garder une ambiance très sombre de bout en bout du long métrage. Il n'y a pas vraiment d'échappatoires dans cette lutte des indépendantistes et surtout celle de Colette qui se voit confronter à des choix terribles. Mais c'est justement le plus frustrant car on a envie d'en savoir plus sur ce qui se passe en son for intérieur et les conséquences que cela pourrait avoir à l'extérieur. De cela, on passe largement à côté. En insistant beaucoup sur les visages, James Marsh oblige ses acteurs à jouer de

façon très juste et les deux principaux font largement le boulot. Clive Owen développe un jeu minimaliste, presque trop, mais bien dans le ton. Andrea Riseborough, elle, traverse ce film avec une certaine grâce, tant elle semble presque détachée du monde qui l'entoure et des événements qui surviennent dans ce film qui déçoit finalement en grande partie les attentes qu'on pouvait légitimement fonder.

VERDICT :

***Shadow Dancer* est un drôle de long métrage, dans l'ensemble assez classieux. Mais on a surtout l'impression que ce film ne démarre jamais véritablement. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que cela est plus que frustrant.**

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****ANDREA RISEBOROUGH**



LES MISÉRABLES

Tom HOOPER

Date de sortie : 13-02-2013 Vu le : 13-02-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM MUSICAL

HISTOIRE :

Jean Valjean est un ancien bagnard qui a brisé sa liberté conditionnelle et s'est construit une vie d'honnête homme. Alors que son ancien geôlier, Javert, le retrouve, il fait la promesse à Fantine de prendre soin de Cosette, sa jeune fille...

CRITIQUE :

Les Misérables de Victor Hugo est un tel monument de la littérature qu'il a connu un nombre d'adaptation complètement fou. Rien qu'au cinéma, on peut en compter une bonne trentaine, sans parler de la dizaine de téléfilms ou autres séries pour le petit écran. Il faut dire qu'il y a à peu près tout dans ce livre foisonnant et notamment un grand nombre de personnages devenus mythiques et rentrés dans l'imagerie collective (Cosette, Gavroche ou Jean Valjean). Au tout début des années 1980, deux Français (Schönberg à la musique et Boublil aux paroles) s'étaient attaqués à une réécriture en comédie musicale de l'œuvre originelle. Suc-

cès immense en France, traduction en anglais, accueil formidable à Londres et New York... Il paraît même que c'est la comédie musicale qui, dans l'histoire, a attiré le plus de personnes à travers le monde... N'en jetez plus, il y avait plus que de quoi faire un film. On parle donc, si on y réfléchit bien, de l'adaptation d'une adaptation. Pour ce qui s'apparenterait presque à un concept, c'est Tom Hooper qui a décidé de s'y coller. Tout auréolé d'un succès public et critique avec le plutôt bon *Le Discours d'un Roi*, le réalisateur anglais n'a pas eu peur d'aller se frotter à un travail qui semble aussi fastidieux et, en un sens, presque absurde. Et bien, au final, j'aurais peut-être préféré qu'il reste dans quelque chose de plus classique et conventionnel parce que ces *Misérables* ne m'ont guère transporté, c'est le moins que l'on puisse dire.

L'un des soucis majeurs de ces *Misérables* version Tom Hooper, tient dans le principe même du film : adapter une comédie musicale. En effet, cette dernière est nécessairement écrite et scénarisée en fonction des limites propres de l'interprétation dans une salle. Il y a par exemple, comme dans les opéras, beaucoup de solos où les personnages expriment leurs états d'âme (ce qui me semble toujours aussi peu naturel, mais passons, c'est un artifice et acceptons-le comme tel). Sur scène, ça peut encore passer mais, au cinéma, c'est beaucoup plus compliqué et Tom Hooper a un peu de mal à se sortir de ce piège dans lequel il s'est enfermé avec son projet. Il opte pour deux solutions distinctes qui, malheureusement, ont chacune leurs défauts. La première est peut-être la moins mauvaise : celle du plan fixe sur le visage et on ne bouge plus la caméra. La seconde, c'est de donner l'illusion du mouvement alors qu'en fait ce ne sont que des allers et retours du personnage. Dans les deux cas, cela m'a posé quelques soucis mais, quand même, la deuxième solution prend un peu le spectateur pour un demeuré, ce qui n'est jamais agréable parce qu'on comprend assez vite que, sans autres idées de mise en scène, le réalisateur balade le personnage d'avant en arrière sans autre but que celui de faire passer le temps... En plus, comme dans toute comédie musicale, il faut que chaque personnage ait son « numéro ». Alors, ça fait forcément des longueurs en cœur de film parce que certains passages ne servent pas à grand-chose dans le déroulé globale de l'histoire mais sont là pour permettre à chacun des personnages de participer. Enfin, étant donné qu'il faut nécessairement réduire le nombre de personnages, on se retrouve avec des invraisemblances puisque tout le monde se retrouve tout le temps, même de la manière la plus improbable possible. Bref, adapter une comédie musicale, ce n'est pas forcément la meilleure chose à faire dans l'absolu.

Il n'y a que trop peu de moments d'émotions alors que, justement, cette œuvre totale, qui se déroule sur une longue période, mêlant tout plein de personnages, à la croisée entre drame intimiste et Histoire, devrait être le terreau parfait pour de grandes envolées. Rien de tout cela et ce ne sont que quelques passages, un peu éparpillés en cours de film, et souvent assez fugaces qui nous procurent la petite dose d'émotion qu'on est en droit d'attendre. Il y a tout de même un passage, plutôt au début, celui où Fantine chante le – redevenu – fameux *I dreamed a dream*, qui est assez intense. D'ailleurs, c'est typiquement le genre de séquence où peuvent se gagner des récompenses, ce qu'Anne Hathaway ne se prive d'ailleurs pas de faire puisqu'elle a tout raflé cette année en attendant l'Oscar qui lui tend les bras. Même si on la voit assez peu, elle est la seule (avec Hugh Jackman, un peu) à donner véritablement vie à son personnage. En fait, je pense que tout cela vient de l'aspect assez incroyablement « boursoufflé » de l'ensemble. Tom Hooper ne lésine pas sur les moyens : costumes, décors, ... Il s'en donne à cœur joie pour recréer le Paris (et la France en général) du début des années 1800. Mais bon, n'en fait-il pas un peu trop ? Sans doute, si, puisqu'il noie un peu les personnages : soit on ne voit que leur tête, soit ils sont perdus dans ce trop plein de décors et de costumes... *Les Misérables* confirme en tout cas ce célèbre adage « *trop de tout tue le tout* » (ou quelque chose qui y ressemble) avec force.

Pour les parties chantées (autant le dire, à peu près tout le temps), le réalisateur a fait un choix à la fois technique et artistique, sans que l'on sache trop lequel a primé sur l'autre, mais là n'est pas vraiment le problème, en soi. Il s'agit en fait de la volonté de capter les voix en direct lors du tournage. Intention louable (pour faire plus vrai, sans doute) mais qui a des conséquences moins heureuses d'un point de vue strictement cinématographique. En effet, le réalisateur se sent obligé d'aller toujours au plus près des visages. On a donc droit à une farandole de plans serrés. Au bout d'un moment, ça en devient lassant et c'est presque un peu gênant de voir aussi peu d'originalité dans la façon de faire. Je pense que même les fans les plus énamourées de Hugh Jackman en auront marre de pouvoir étudier le moindre grain de peau de leur idole... C'est même à croire que pour prendre le son en direct, il n'y avait pas d'autres moyens et des micros plus performants. Ce qui pourrait parfois avoir un aspect plus intéressant en utilisant justement des plans plus larges se transforme en simple une galerie de portraits. A mon sens, c'est un peu bêta...

Etant donné que *Les Misérables* est avant tout un film musical et se revendique comme tel, il est tout de même nécessaire de juger cet aspect des choses. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que je suis plus que mitigé à ce propos. Et cela pour plusieurs raisons. La première tient dans l'écriture même de cette comédie musicale. Honnêtement, musicalement, c'est quand même loin d'être exceptionnel et même assez pauvre, sans parler du mélange franco-anglais parfois assez indigeste. A part un ou deux morceaux, le reste ne ressemble pas à grand-chose et beaucoup trop de moments sont presque identiques. Même si on trouve tout de même un travail sur les thèmes (chaque personnage important a une mélodie particulière) qui peuvent parfois s'entremêler, il n'y a pas grand-chose à se mettre sous la dent. Parfois, c'est même un peu du *gloubi-boulga* musical. Et quand c'est interprété par des acteurs qui ne sont pas forcément faits pour la chanson, ça en devient carrément un peu compliqué pour les oreilles. La palme revient à Russel Crowe qui a clairement du mal à changer un tant soit peu de ton. Hugh Jackman s'en sort moins péniblement même si c'est loin d'être extraordinaire. Sacha Baron Cohen et Helena Bonham Carter en font tellement des tonnes qu'ils sont injugeables à mes yeux. C'est finalement la jeune garde qui s'en sort le mieux. Eddie Redmayne est pas mal, Anne Hathaway est assez bouleversante et Amanda Seyfried, pour le peu qu'on l'entend, a l'air d'avoir plutôt une jolie voix. Dans l'ensemble, ça reste plus que moyen et c'est quand même pour le moins gênant dans l'optique d'un film musical, bien sûr. Victor Hugo s'en retourne-t-il pour autant dans sa tombe ? Je crois que depuis maintenant plus de cent cinquante ans, on a fait subir à son œuvre incroyable un nombre incroyable de supplices en tous genres. Alors, un de plus ou un de moins, ce n'est plus ça qui compte... Mais quand même, cette version des *Misérables* restera plutôt dans le bas du panier.

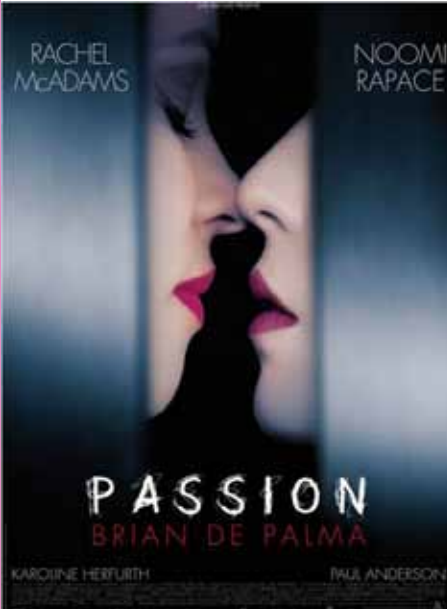
VERDICT :

Cette adaptation d'une comédie musicale souffre de défauts majeurs et du trop peu d'émotions qu'elle suscite. Elle est en partie sauvée par quelques jolis passages et par certains de ses interprètes. Mais cela reste quand même très moyen.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

ANNE HATHAWAY



PASSION

Brian DE PALMA

Date de sortie : **13-02-2013** Vu le : **14-02-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

Dans une grande multinationale, Isabelle est très admirative de sa chef, Christine. Entre elles va peu à peu s'installer un jeu pervers de séduction et de manipulation qui va mener à l'irréparable...

CRITIQUE :

Cela faisait un sacré temps que l'on n'avait pas vu celui qui est pourtant l'un des auteurs les plus importants de ces trente dernières années, l'Américain Brian de Palma. En effet, depuis 2006 et son *Dahlia Noir* (film dont j'ai un plutôt bon souvenir), et mis à part son faux documentaire *Redacted* un an plus tard, De Palma avait déserté les plateaux de cinéma. On le disait fâché avec son pays d'origine qui n'a pas été tendre avec lui, notamment pour la sortie de son dernier film que beaucoup ont considéré comme une attaque en règle de l'armée américaine. Il n'est donc

guère étonnant de le retrouver seulement cinq années plus tard dans un projet bien plus européen qu'américain puisque c'est une coproduction franco-allemande, qui plus est tournée à Berlin. C'est aussi et surtout le remake d'un film français (*Crime d'amour*), le dernier d'Alain Corneau, sorti il y a deux ans et demi et qui m'avait à l'époque particulièrement déplu. *Passion* est enfin une forme de retour aux sources pour un réalisateur qui s'est avant tout fait connaître pour ses thrillers psychologiques que certains qualifient d'« hitchcockiens ». Tous ces ingrédients mis bout à bout, de façon un peu éparse, je l'avoue, pouvaient-ils donner un vrai bon film ? Et bien, si *Passion* n'a rien de déshonorant, on est tout de même loin d'avoir un grand long métrage.

Clairement, Brian de Palma choisit de revisiter le film d'Alain Corneau et de ne pas le transformer en profondeur. La structure est la même avec deux parties assez distinctes : une première où le jeu pervers se met en place entre les deux personnages principaux, auxquels il faut ajouter deux rôles plus secondaires mais qui ont aussi une vraie importance dans tout ce qui se passe. Ensuite, après le meurtre, on rentre dans quelque chose d'assez différent, plus sur le mode du pur thriller ou du film policier. Et comme pour *Crime d'amour*, j'ai préféré la première partie à la seconde. Le scénario est donc toujours aussi bancal et c'est tout de même dommageable que De Palma n'ait pas plus que cela remédié à ce problème. Mais, bizarrement, ça passe un peu mieux ici. Sans doute parce que l'Américain a plus d'idées de réalisation que Corneau. Il est en effet plutôt bon pour mêler le rêve à la réalité, et pour un peu perdre le spectateur dans les recoins d'un scénario qui me semble tout de même toujours aussi nébuleux et tiré par les cheveux. Là où De Palma est assez intéressant, c'est dans la manière dont il donne une vraie importance à la séquence centrale du film. Elle est vraiment le pivot du film même s'il en fait quelque chose d'assez étrange avec ce *split screen* qui divise l'écran en deux entre ce qui se passe aux différents endroits et qui concernent les personnages principaux d'un côté et un ballet de l'autre. Alors, je dois bien avouer que je n'ai toujours pas véritablement compris ce qui se passait et que ça m'a plus interloqué qu'autre chose (surtout que, en soi, le ballet a le don de me fasciner tant je trouve cela complètement « hors du monde ») mais c'est tout de même une séquence qui se laisse largement regarder, et c'est même assez impressionnant sur le principe et dans la façon de faire.

La réalisation laisse tout de même beaucoup trop de place à mon goût à la musique. En plus, celle-ci est assez étrange puisqu'elle est dans un style qui ne correspond pas forcément à ce qui se déroule sous nos yeux. De Palma a aussi une petite tendance à être un peu trop démonstratif et à renforcer par pas mal d'effets de réalisa-

tion tout ce qu'il veut montrer. On frise même parfois l'overdose comme par exemple cette lumière passée par des stores qu'il nous ressort un trop grand nombre de fois. Les deux actrices principales s'en donnent en tout cas à cœur joie dans ce jeu de manipulation où chacun semble jouer un rôle. Rachel McAdams, dans un rôle un peu à contre-emploi par rapport à ce qu'on a l'habitude de voir d'elle, se régale vraiment et joue parfaitement cette chef qui s'amuse avec délectation à la fois de ses subordonné(e)s mais aussi de tout le monde en général. Noomie Rapace, elle, a suffisamment de talent pour donner une vraie consistance à son personnage bien plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. Il faut quand même dire que le film repose principalement sur leurs épaules. Et elles s'en tirent très bien. Tant mieux car, dans l'ensemble, c'est un film qui ne m'a pas vraiment enchanté et qui m'a même laissé un peu sur ma faim. Car je persiste à penser qu'en gardant la première partie, en la développant un peu et en faisant une deuxième partie moins « grand-guignolesque », il y a vraiment quelque chose à tirer de cette idée de départ plus qu'intéressante. Allez, il n'y a pas un réalisateur prêt à en faire une nouvelle version. Et pourquoi pas une comédie musicale, après tout ?

VERDICT :

Un *remake* meilleur que l'original même s'il n'y a pas non plus de quoi sauter au plafond loin de là. Brian de Palma fait parfois de drôles de choix, assez difficilement déchiffrables même s'il dirige plutôt très bien ses deux actrices principales.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES DEUX ACTRICES PRINCIPALES



FLIGHT

Robert ZEMECKIS

Date de sortie : 13-02-2013 Vu le : 15-02-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Le capitaine Whip Whitaker réussit l'exploit de poser son avion alors qu'il y a eu de vrais soucis en vol. Il est salué comme un héros. Mais, assez vite, l'enquête va montrer que Whitaker n'était peut-être pas dans son état normal pendant le vol.

CRITIQUE :

Depuis 2000, Robert Zemeckis avait lâché quelque peu le cinéma « conventionnel » pour se donner à fond dans des films un peu mixtes entre animation et capture traditionnelle (*Le Pôle Express* ou *Le drôle Noël de Scrooge*) comme il l'avait d'ailleurs expérimenté il y a plus de vingt ans avec le complètement fou *Qui veut la peau de Roger Rabbit* ? Mais, pour beaucoup de monde, Zemeckis reste le réalisateur de la trilogie *Retour vers le futur* ou du quand même assez fascinant *Forrest Gump*. Mais 2013 marque un tournant, comme si, après toute cette période où il a beaucoup travaillé sur le motion capture, il avait décidé de redevenir plus « sé-

rieux » et moins « farfelu », c'est à un drame sur un personnage en proie à une addiction à l'alcool qu'il s'intéresse ici. Changement radical, forcément, mais qui est loin d'être inintéressant et dont il se sort plutôt pas mal. Sans vouloir faire dans le jeu de mots à deux francs six sous, on peut presque parler d'un « atterrissage » en grande partie réussi.

Ce qui est plutôt réussi dans ce long-métrage, c'est la manière dont il lie de façon naturelle film grand spectacle et drame beaucoup plus intimiste. En effet, la première demi-heure est très impressionnante car on est vraiment dans le genre du film catastrophe le plus pur : l'avion a un souci et le pilote doit tout faire pour poser au mieux son appareil. Toute cette séquence est vraiment formidable dans la façon dont le réalisateur gère parfaitement le rythme et la tension qui se font forcément jour dans ce genre de situation. En alternant entre les passagers, le pilote et l'aspect technique, il réussit parfaitement à générer une vraie angoisse chez le spectateur. C'est aussi le cas parce qu'il n'utilise presque aucun plan d'extérieur mais reste toujours à l'intérieur de ce cockpit. Toute cette partie du long métrage relève vraiment du grand art mais, en fait, grâce à la première séquence (le pilote qui se réveille dans sa chambre d'hôtel), on comprend bien que là ne sera pas l'enjeu principal de ce film. En effet, si ce pilote a réussi à poser brillamment son avion (avec un nombre de victimes limité), c'est plutôt à une descente aux enfers progressive que l'on va devoir observer puisque cet homme, tout brillant professionnellement qu'il soit, est aussi un alcoolique invétéré.

Et c'est bien là que le film prend toute sa dimension. Car ce personnage de pilote est forcément très ambigu (pilote de génie mais presque jamais dans son état normal) et donc nécessairement intéressant. Denzel Washington est génial dans un tel rôle où il rend justement très bien les deux facettes d'un personnage que le spectateur a finalement du mal à véritablement apprécier ou détester. Il est un peu entre deux eaux, à la recherche de lui-même. Pour le faire évoluer, le scénario invente une histoire d'amour un peu bidon, il faut bien le dire puisqu'il s'entiche d'une droguée repentie qu'il rencontre à l'hôpital (au cours d'une scène totalement lunaire avec un cancéreux qui sort des répliques légendaires pendant cinq minutes). Il y a aussi quelques autres personnages secondaires assez marquants comme ce copain de débauche interprété par John Goodman, assez légendaire sur ce coup-là. En tout cas, cette facette ambiguë à ce personnage donne un petit côté irrévérencieux à tout le film qui s'amuse à jouer autour de cette question de l'alcool et de ce que l'addiction à celle-ci induit forcément.

Ainsi, la simple armoire à boisson d'une chambre d'hôtel devient l'objet d'un suspense cinématographique (boira, boira pas ?). Le rythme est ainsi très bien conservé car, au-delà du dénouement de cette affaire, le scénario propose au personnage central un grand nombre de « petits défis ».

On peut juste regretter les cinq dernières minutes de ce long métrage. Elles sont vraiment affligeantes : c'est le retour d'une morale très américaine avec un discours lénifiant sur l'alcoolisme et ses conséquences. Je trouve particulièrement dommageable qu'après plus de deux heures où cette question était traitée de manière plutôt fine, toutes ces paroles gâchent le tout en ramenant de façon beaucoup trop nette ce problème à une question de manichéisme un peu bête et méchant. Ah, si le film avait pu se terminer cinq minutes plus tôt, quelle n'aurait pas été ma joie... Car, dans l'ensemble, *Flight* est un film bien rythmé, qui pose un certain nombre de questions de manière plutôt intelligente et qui donne à réfléchir au spectateur puisque celui-ci se retrouve dans une situation complexe par rapport au sentiment qu'il éprouve pour le personnage principal. C'est dommage d'avoir gâché en partie cela. Mais bon, je retiens aussi tout le reste, plutôt de bonne facture.

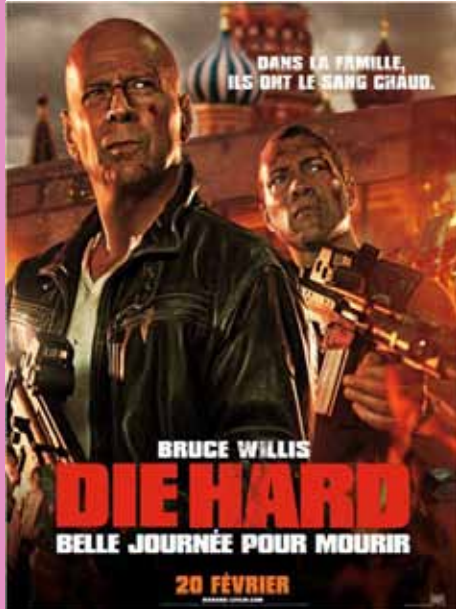
VERDICT :

Un film assez impressionnant dans la façon qu'il a d'aborder la question de l'alcoolisme. Dommage que les cinq dernières minutes gâchent beaucoup de choses. Denzel Washington, lui, est très bon.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

DENZEL WASHINGTON



DIE HARD : BELLE JOURNÉE POUR MOURIR

John MOORE

Date de sortie : 20-02-2013 Vu le : 20-02-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

John McClane reprend du service en se rendant à Moscou afin de libérer son fils avec lequel les rapports sont compliqués. Mais, en fait, celui-ci est un agent du CIA en mission pour exfiltrer un riche magnat et empêcher le déclenchement d'une guerre nucléaire.

CRITIQUE :

En 2007, Bruce Willis reprenait du service pour un quatrième volet de la saga *Die Hard* qui avait un peu révolutionné le film d'action au tournant des années 90, notamment grâce à son succès relativement étonnant chez les critiques. En trois films, ce policier qui n'a pas peur d'employer des méthodes peu conventionnelles, avait déjà sauvé des personnes d'un gratte-ciel, d'un aéroport et d'une machination dans tout New York. Un quatrième opus avait donc vu le jour douze ans plus tard, ceci s'expliquant facilement par le grand succès qu'avaient rencontré les trois premiers films mais aussi par le manque d'inspiration actuel des scénaristes hollywoodiens. Le succès de cet épisode, avec un Bruce Willis toujours

gaillard pour déjouer les plans de hackers surentraînés, signifiait forcément que l'acteur serait de nouveau de retour puisque, actuellement, quand un film marche un tant soit peu, le choix n'est pas laissé : il faut faire une suite. Cette fois-ci, c'est en Russie, sur les traces de son fils, que McClane se rend. Et ce qu'on peut dire, c'est que les « vacances » du policier new-yorkais ne vont pas être de tout repos. Le spectateur, lui, par contre, peut tranquillement débrancher le cerveau. Parce que mis à part des scènes d'action parfois spectaculaires, il n'y a pas grand-chose de plus à retirer...

Ce nouveau *Die Hard* n'est pourtant pas le film le plus déplaisant de l'histoire, loin de là, car il remplit plutôt bien son office de défouloir, ou de « vide-cerveau », c'est selon. Je suis le premier à dire qu'il y a un besoin de ce genre de films, même s'il ne faut pas en abuser... Mais le problème, c'est qu'il ne dépasse jamais ce stade et ne reste finalement qu'une sorte de délire que l'on peut qualifier de bourrin, viril et plutôt jouissif. A quoi ou à qui en incombe la faute ? A plusieurs paramètres que je m'en vais expliquer. Le premier est un scénario abraca-dabrantesque, qui multiplie les retournements de situation (auxquels on s'attend, en plus) et qui met en scène cette bonne vieille Russie, toujours pratique pour les intrigues un peu foireuses. En même temps, cela faisait (presque trop) longtemps que l'on n'avait plus eu droit aux histoires de nucléaire militaire et autres oligarques démoniaques-. Il suffisait juste de demander et de miser sur le peu d'autres idées du côté des scénaristes. En fait, tout est fait selon le schéma habituel (j'ai l'impression de me répéter avec ça), à savoir l'élimination progressive des méchants de plus en plus importants et puissants pour en arriver à un duel final. Pas de surprises de ce côté-là puisqu'on est tout à fait dans ce genre de cadre. Au cours de ce qui est finalement une vaste course poursuite, un grand nombre d'incohérences se font jour comme celle de la distance entre Moscou et le lieu du duel final (je ne vous dis rien car j'éventerais le peu de surprise). Les deux héros font ce trajet en voiture en très peu de temps, visiblement, alors que, dans la « vraie vie », ce n'est pas la porte à côté. Et si c'était la seule incohérence, encore... Mais ce qui est le plus fascinant dans ce film, c'est la manière dont il concentre tous les clichés sur le film d'action. C'est presque à se demander si ce n'est pas fait exprès parce que, à un tel niveau, ça confine presque à la caricature.

On trouve en effet absolument tout ce que l'on peut attendre d'un « vrai » film d'action, sans que le réalisateur, qui semble sans idée aucune, n'apporte d'aucune façon une touche personnelle. On a déjà parlé du scénario et de la structure globale du film, n'y revenons pas, même si c'est particulièrement symptomatique... Pour le plaisir, on va se faire une petite vérification pour voir si tout est bon :

1. **Poursuite** : fait assez tôt dans le film, dans les rues de Moscou et, ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a de la voiture (Peugeot, assez souvent) qui vole dans tous les sens ;
2. **Batailles à l'arme lourde** : ça ne manque pas pendant tout le film et on trouve même des armes un peu partout pour ne pas être à court de munitions (ça serait trop bête) ;
3. **Scènes d'action vertigineuses** : les deux héros passent à travers toutes sortes de vitres et dégringolent les étages à la douzaine sans trop de dommages apparents, le tout filmé le plus souvent au ralenti ;
4. **Méchants bien méchants** : pas de soucis, ils sont bien mauvais, avec un humour discutable et la tête qui va avec leur rôle ;
5. **Humour** : John McClane est un professionnel de la réplique qui tue et n'hésite pas à en user avec son fils comme avec ses ennemis. C'est parfois assez drôle parce que complètement décalé ;
6. **Bimbo sexy** : ça attaque presque d'entrée par une scène incroyable de ce personnage arrivant sur une moto et se changeant d'une combinaison en cuir à une robe. Ça ne sert absolument à rien mais c'est presque « offert par la maison », tellement que ça m'a fait rire ;
7. **Problèmes annexes pour le héros** : il doit aussi gérer sa vie de famille parce que c'est quand même pour retrouver son fils qu'il est parti à Moscou. Alors, tout en défouillant du Russe, il règle les soucis qui existent avec son fils. Ce n'est pas de la grande philosophie mais il faut bien combler le manque de coups de feu ;
8. **Musique** : Marco Beltrami nous sort une partition tout à fait dans le ton général de ce type de films. Pas déplaisante mais dont on ne retient absolument rien, notamment un thème ;
9. **Acteur célèbre** : Bruce Willis semble en pilotage automatique dans ce film. Il assure le job sans forcer (et en étant sans doute beaucoup doublé). Jay Courtney (sorte de Tom Hardy du pauvre) fait son entrée dans ce monde, sans montrer un charisme à soulever les montagnes.

Bref, tout y est, sans aucun doute. Mais cela ne donne pas pour autant un bon film tant celui-ci semble réalisé et joué sans âme. Le sixième opus est pourtant déjà dans les cartons, ce qui ne me rassure qu'à moitié.

VERDICT :

Sans autres idées que de faire un film d'action comme on en a déjà vu des dizaines, ce cinquième épisode de la saga *Die Hard* a le mérite de ne pas être ennuyant. Mais, tout de même, il n'y a pas grand-chose à en tirer de plus.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

QUELQUES RÉPLIQUES PLUTÔT DRÔLES

ELEFANTE BLANCO

Pablo TRAPERO

Date de sortie : 20-02-2013 Vu le : 21-02-2013

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Après une mission qui se termine mal en Amazonie, le père Nicolas est recueilli par le père Julian qui s'occupe d'un bidonville de Buenos Aires, aidé de Luciana, assistante sociale. Ensemble, ils vont tout faire pour aider les habitants du quartier.

CRITIQUE :

Carancho, le précédent film de Pablo Trapero, m'avait mis une bonne claque dans la tête il y a tout juste deux ans. J'avais trouvé vraiment intéressante cette manière de marier avec succès une histoire d'amour et un thriller et la maîtrise du réalisateur m'avait marqué. Pablo Trapero était capable de nous offrir quelques séquences vraiment incroyables, au cœur d'un film très bien rythmé bien qu'un peu complexe parfois dans sa construction. Le réalisateur argentin revient cette année avec *Elefante Blanco*, du nom d'un immense bâtiment (un hôpital en construction) autour duquel s'est installé une sorte de bidonville. C'est dans celui-ci

que des prêtres et une assistante sociale essaient de combattre la violence du quartier, notamment en faisant construire par les habitants des logements. La présence de Ricardo Darin, acteur découvert par *Dans ses yeux* et qui brille aussi dans *Carancho*, ainsi que celle, plus surprenante, de Jérémie Rénier renforçaient mon envie d'aller voir ce film. Et, en fait, il m'a plus déçu qu'autre chose, peut-être parce que, par rapport au long métrage précédent de Trapero, *Elefante Blanco* est beaucoup moins brillant et plus « prévisible ».

La première chose qui m'a marqué dans ce film et son relatif manque d'ampleur. En effet, alors que le sujet pouvait plutôt pousser à quelque chose d'assez « grandiloquent », c'est un peu l'inverse qui se produit puisque *Elefante Blanco* est un film qui ne parvient pas à prendre une réelle dimension. Le long métrage de Pablo Trapero n'est pas raté non plus car il soulève beaucoup de questions, lance des pistes et en suit quelques unes. Mais, dans l'ensemble, il est assez décevant car, justement, il ne va pas vraiment au fond des choses et reste, dans une certaine mesure, assez superficiel, tant sur la problématique de ce quartier et du rôle que des prêtres peuvent avoir sur une violence endémique, que sur celle plus intime de la foi et du sacerdoce, notamment évoquée avec ce père Nicolas qui se pose visiblement de plus en plus de questions après sa rencontre avec Luciana. Leur relation évolue peu à peu et cela est montré de manière assez subtile. Le spectateur comprend bien qu'il se passe quelque chose et une forme de suspense naît pour savoir si l'attirance que le prêtre ressent pour ce qui s'apparente à une collègue va lui faire franchir le pas. Mais, là encore, on est comme frustré car les choses sont précipitées et pas véritablement bien amenées par un scénario qui, parfois, s'emballe un peu sans que l'on sache trop pourquoi alors qu'à d'autres moments, justement, il reste bloqué sur des éléments de moindre importance. En fait, on ne comprend pas toujours où le film veut vraiment en venir. C'est tout de même la question de la perte des repères qui est au centre du film, mais elle est traitée de tellement de manières que cela devient inaudible. En multipliant les pistes, il finit par perdre quelque peu le spectateur et donc à perdre aussi de son intérêt.

Là où, par contre, *Elefante Blanco* est assez intéressant, c'est dans sa manière presque documentaire de montrer ce bidonville et la vie qui s'y déroule. Il n'hésite pas à insérer dans son film comme des petites « vignettes » qui sont autant de séquences assez courtes nous permettant, en tant que spectateur, d'appréhender ce quartier qui semble assez particulier. Il y a quand même aussi quelque chose qui se dégage de ce film et qui est assez difficilement explicable. On pourrait le rapprocher d'une forme de « lame de fond émotionnelle » dans le sens

où presque tout est contenu et sort parfois par petites touches. Pablo Trapero prouve aussi avec ce film qu'il possède toujours un vrai sens pour mettre en scène des séquences assez formidables. Il est notamment maître pour faire de très longs plans qui suivent des personnages en mouvement et qui sont autant de véritables plongées dans un univers. Je garde particulièrement ce très long plan séquence qui accompagne le prêtre joué par Jérémie Rénier chez une narcotrafiquante : depuis la porte d'entrée, jusqu'à la sortie, en passant par de nombreuses pièces et contrôles en tout genre. C'est assez incroyable de maîtrise et de force narrative car en un plan, on voit et on comprend tout. Il sait aussi parfaitement diriger les acteurs, que ce soit une Martina Gusman efficace, un Jérémie Rénier qui se fond bien dans la masse et un Ricardo Darin toujours aussi génial. Vraiment, je suis fan de cet acteur qui, avec son regard particulièrement perçant, nous offre toujours de vraies belles performances. J'aimerais bien voir cet acteur sortir de ses frontières et tourner un film à l'étranger, tout comme ce réalisateur qui pourrait se servir de son vrai sens de la réalisation pour d'autres types de projets.

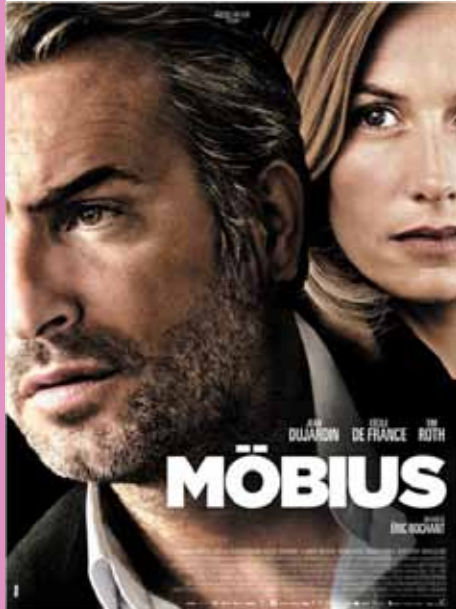
VERDICT :

Un film pas inintéressant mais loin d'être exaltant, notamment pour son côté un peu trop « formaté ». Pablo Trapero a quand même un vrai don pour filmer des grandes scènes et Ricardo Darin est toujours aussi bon.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

RICARDO DARIN



MÖBIUS

Eric ROCHANT

Date de sortie : **27-02-2013** Vu le : **27-02-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ESPIONNAGE

HISTOIRE :

Alice est une surdouée de la finance qui travaille dans la banque monégasque d'un riche homme d'affaires russe. Elle est recrutée par les services secrets russes pour surveiller ce dernier. Lorsqu'elle rencontre Gregory, le chef de cette mission, les événements vont prendre une autre tournure.

CRITIQUE :

Eric Rochant, cinéaste qui a connu très vite le succès au début des années 90 (César du meilleur premier film en 1990 pour *Un monde sans pitié*) avait quelque peu délaissé le cinéma depuis plus de dix ans, si ce n'est une comédie sans trop d'intérêt au premier abord (*L'école pour tous*). Il s'était plutôt tourné vers la télévision avec la réalisation de nombreux épisodes de la série *Mafiosa* sur Canal+. Cela lui a visiblement redonné envie de retrouver le grand écran. Et pour cela il s'attaque à un projet assez ambitieux avec deux têtes d'affiche renommées chez nous, à savoir Cécile de France, assez discrète ces derniers temps (pour cause de grossesse, je crois), et surtout Jean Dujardin, dont c'est le vrai retour au cinéma, exactement un an après son Oscar du meilleur acteur obtenu en 2012. Eric

Rochant signe aussi le scénario d'un film qui a tout, sur le papier, pour être un vrai film d'espionnage avec des agents russes, l'univers trouble de la finance (surtout à Monaco) et la CIA par-dessus le marché. C'est bien le cas mais pas que, et c'est pourquoi *Möbius* est un film assez particulier, qui ne m'a ni vraiment plu ni vraiment déplu. Pour moi, ce long métrage est donc ce que l'on peut appeler un film moyen qui se laisse regarder mais que je pourrais bien avoir oublié dans une semaine ou deux...

En fait, ce qui est assez déroutant dans *Möbius*, c'est que c'est bien plus un long métrage sur la passion amoureuse qu'un vrai film d'espionnage. Bien sûr, on peut dire que cette histoire d'amour entre deux personnes donne une dimension supérieure à tout le scénario. En effet, Gregory et Alice devraient se fuir et même ne jamais véritablement se rencontrer puisqu'ils sont tous deux impliqués à des degrés divers dans tout le processus d'espionnage. Le fait qu'ils tombent amoureux complique nécessairement la donne. Mais la manière dont est construit le scénario et la façon dont il est mis en scène nous indique que c'est bien ce couple qui est au cœur du film. Leurs scènes d'amour sont les véritables climaxes du film. D'ailleurs, le réalisateur prend bien le temps pour les tourner, ce qui donne à ces séquences un aspect un peu étrange, puisqu'elles sont à la fois très intenses et presque déréalisées. Mais Eric Rochant veut bien insister sur le fait que là se trouve bien la clé de son film, et non autre chose. D'ailleurs, j'ai tendance à penser que la première séquence (la plus longue), intervient à peu de choses près au milieu du film, preuve supplémentaire de l'importance qui lui est accordée. Autour, le scénario mêle de façon parfois un peu désordonnée des questions financières, politiques et diplomatiques. On ne s'y retrouve pas toujours et c'est en fait bien l'histoire d'amour entre deux protagonistes clés de cette affaire qui est le vrai fil conducteur et qui va tout faire basculer dans les enquêtes qui sont menées. Dans l'ensemble, on peut dire que le côté « espionnage » du film n'est pas forcément très réussi.

Möbius aborde aussi la question des malversations financières, mais de façon très succincte. Il faut dire que, sans explications qui peuvent ressembler à un cours d'économie, rentrer dans ce genre de problématiques s'avère souvent compliqué pour le commun des mortels. Là, même en spectateur pas forcément connaisseur, on comprend rapidement les rouages et ce n'est donc pas un problème. Par contre, ce qui en est un peu plus, ce

sont les quelques longueurs qui parcourent ce film. En effet, à certains moments, on s'ennuie un peu trop pour un film d'espionnage, notamment parce que le réalisateur ne gère pas toujours bien la question du rythme. Le tout se déroule finalement à vitesse réduite et il y a peu ou pas de suspense, et presque pas d'action, si ce n'est une petite scène de bataille dans un ascenseur (classique et pas forcément très bien tournée, qui plus est). C'est tout de même assez étrange, tout comme cette idée de faire d'Emilie Dequenne un agent russe. Elle est vraiment très peu crédible et plombe un peu l'ensemble. Enfin, la force du scénario ne repose pas sur les dialogues, c'est le moins que l'on puisse dire. Ils sont même parfois un peu limites. Ce qui semble important pour Rochant, c'est l'ambiance qu'il donne à son film car, dans l'ensemble, le tout est très sombre avec un jeu de couleurs qui tire vers le gris, comme s'il y avait un filtre. Ce n'est pas mon esthétique préférée, mais bon, cela permet de préserver une certaine ambiance, dira-t-on...

Si le personnage interprété par Jean Dujardin n'est pas forcément le plus enthousiasmant de tous les temps car on en a déjà vu de nombreux comme lui et que l'acteur ne lui donne pas une dimension supérieure, c'est très différent pour celui d'Alice, qui, lui, pour le coup, revêt beaucoup plus d'intérêt. En effet, c'est un mélange assez détonnant de force et de faiblesse. On peut voir dans toute la première partie du film qu'elle est extrêmement sûre d'elle, voire même arrogante. Elle sait parfaitement jouer de son intelligence et de son physique pour obtenir ce qu'elle veut. Mais, en même temps, elle tombe amoureuse très vite, presque comme une jeune fille, ce qui montre bien une forme de faiblesse que l'on n'imaginerait pas forcément au premier abord. C'est rare d'avoir dans des scénarios des rôles de femmes aussi intéressants. A différents niveaux, elle me fait penser à Vesper Lynd (Eva Green) dans *Casino Royale*, la dernière *James Bond Girl* qui avait véritablement un rôle central (et non celui de potiche) dans la saga de 007. On regretterait presque parfois que le film ne se focalise pas véritablement sur elle car elle est un personnage qui pourrait encore être creusé davantage et duquel il y a vraiment quelque chose à faire. Je trouve cela un peu dommage car cela aurait pu donner un souffle supplémentaire à un film qui en manque parfois un peu.

VERDICT :

Vrai-faux film d'espionnage, *Möbius* ne trouve jamais véritablement son rythme tout en conservant une ambiance assez sombre. Ce n'est pas forcément déplaisant mais, parfois, on aurait peut-être envie d'autre chose. Cécile de France et Jean Dujardin, eux, font le job.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE PERSONNAGE D'ALICE



MARS

<i>WEEK-END ROYAL</i>	58
<i>DES ABEILLES ET DES HOMMES</i>	60
<i>UNE CHANSON POUR MA MÈRE</i>	62
<i>À LA MERVEILLE</i>	64
<i>AU BOUT DU CONTE</i>	68
<i>NO</i>	70
<i>SPRING BREAKERS</i>	72
<i>THE SESSIONS</i>	74
<i>20 ANS D'ÉCART</i>	76
<i>11.6</i>	78
<i>JAPPELOUP</i>	80
<i>THE PLACE BEYOND THE PINES</i>	82
<i>LE MONDE FANTASTIQUE D'OZ</i>	84
<i>40 ANS : MODE D'EMPLOI</i>	86
<i>MYSTERY</i>	88
<i>LA RELIGIEUSE</i>	90
<i>LES AMANTS PASSAGERS</i>	92
<i>LES GAMINS</i>	94



WEEK-END ROYAL

Roger MICHELL

Date de sortie : 27-02-2013 Vu le : 03-03-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Jun 1939, Franklin Delano Roosevelt s'apprête à accueillir le premier voyage d'un souverain anglais sur le territoire américain. Mais au milieu de toutes ces femmes (sa mère, sa femme, sa secrétaire, sa maitresse), s'occuper de politique internationale est quelque peu complexe...

CRITIQUE :

On peut se demander si cela ne commence pas à ressembler à une mode aujourd'hui chez les cinéastes : celle de s'intéresser à de petits moments d'histoire, et d'en faire des films. Alors que, globalement, depuis les débuts du cinéma, il y avait justement une volonté de plutôt voir les faits historiques d'un point de vue global, il semblerait qu'on assiste à un changement. Et s'il y a bien quelqu'un qui, depuis deux ans, intéresse plus particulièrement le cinéma, c'est bien George VI. En effet, ce dernier, qui a été Roi d'Angleterre pendant douze années au cœur du vingtième siècle, a une nouvelle fois droit à un film qui traite de l'un des épisodes de sa vie. On avait bien sûr pu le voir dans *Le Discours d'un Roi*, dont il était le personnage central, mais aussi dans *W.E.* de Madonna, qui traitait, lui, plutôt de son frère, Edouard (qui a abdicé juste avant son couronnement pour vivre son histoire d'amour). Néanmoins, George, qui lui a succédé, avait aussi une place dans le film (et pas la plus reluisante, autant que je m'en souviens). C'est encore sous un nouvel angle que *Week-end royal* s'intéresse au dernier Roi d'Angleterre (car, en 1952, à sa mort, c'est sa fille Elizabeth qui a hérité du trône et qui, depuis, ne l'a toujours pas quitté...). En effet, c'est à travers les yeux américains que l'on va (re)découvrir ce personnage. Et c'est le réalisateur Roger Michell qui s'y colle. Celui-ci s'est surtout fait connaître par la fameuse comédie romantique *Coup de foudre à Notting Hill*. Il faut bien avouer que, depuis, sa carrière est un peu plus confidentielle. Et ce n'est pas avec ce long métrage qu'il va se relancer, loin de là car *Week-end royal* est l'un des films les moins réussis que j'ai pu voir ces derniers temps.

Le projet de ce film est, pour la faire vite, de nous montrer la petite histoire (Roosevelt et les femmes) dans la grande (le destin du monde à l'aube de la deuxième guerre mondiale) et d'essayer d'établir une connexion entre les deux. C'est toujours un peu le même procédé qui est utilisé : ne pas faire un film uniquement historique, au risque d'être ennuyeux, mais l'agrémenter d'anecdotes moins connues et d'histoires plus croustillantes afin de créer une sorte de connivence entre les spectateurs et des personnages historiques un peu mythifiés avec le temps. Mais, ça ne fonctionne pas du tout... Là, ce sont les relations de Roosevelt avec les femmes qui sont au cœur du film. Il faut dire que le bonhomme est servi entre une mère autoritaire, une femme qui s'éloigne de lui autant que possible, une secrétaire avec qui les liens sont ambigus et cette cousine, venue au départ pour le divertir et avec qui la relation va au fil du temps évoluer. C'est d'ailleurs cette dernière, Daisy (Laura Linney, correcte, sans plus) qui va nous conter l'histoire plus intime de Roosevelt (un Bill Murray pas exceptionnel mais qui sauve tout de même un tout petit peu l'ensemble), celle censée intéresser davantage le spectateur. Je dis bien « conter » car, pendant tout le film, c'est bien une *voix-off* qui nous accompagne et, dans ce cas-là, on peut presque parler de cas d'école. Daisy raconte son histoire en introduisant les événements qui vont suivre et ce procédé de narration revient tout de même assez souvent. A chaque fois, on a vraiment l'impression que c'est une « astuce » de scénario qui permet de cacher au mieux le manque d'idées et de continuité dans l'histoire. Deux trois phrases par ci-par là et ça permet de passer à autre chose tout gentiment, sans que le spectateur ne se rende compte de l'absurdité de l'enchaînement. Personnellement, je ne suis pas dupe...

Le premier quart d'heure, presque exclusivement narré par la *voix-off* est sans doute le pire du film. On y voit comment, peu à peu, la relation va évoluer entre Roosevelt et sa cousine pour terminer dans une séquence assez terrifiante tant la suggestion est mal amenée. Et tout y passe : musique à l'eau de rose (c'est une constante de tout le film), vues infinies sur les paysages de la campagne américaine (tournée en Angleterre, mais bon), petites allusions pas fines pour un rond,... C'est à la fois pittoresque et pitoyable. Il n'y a absolument aucune idée de réalisation. Tout a déjà été vu et revu un nombre incalculable de fois. Et la suite ne relève pas beaucoup le niveau, c'est le moins que l'on puisse dire. On reste dans un rythme étrange, où l'humour est beaucoup trop peu présent, même si l'arrivée du couple royal redonne un petit coup de fouet à l'ensemble. Mais le soufflé retombe malheureusement trop vite. Car, en voulant lier histoire et Histoire, le film se perd plus qu'autre chose. Il n'arrive pas à gérer le lien entre les deux. Au final, aucun de ces aspects n'est réellement intéressant et on peine véritablement à voir le rapport entre deux choses totalement différentes. En fait, très vite, l'histoire de cette cousine ne nous intéresse plus du tout et on est un peu plus intrigué par cette relation entre Roosevelt et le Roi. Une rencontre en tête à tête se profile mais, là encore, c'est la déception qui domine devant une séquence qui n'apporte pas grand-chose. La fin est bâclée comme si, une nouvelle fois, le scénario ne sachant plus trop où aller, il avait été décidé de couper au plus vite, avec trois phrases d'une banalité confondante en *voix-off*, comme on expédie les affaires courantes.

Le film veut montrer, entre autre, comment le destin de la deuxième guerre mondiale s'est joué au cours d'un week-end dans la résidence d'été du Président américain, notamment parce qu'il n'a presque pas été question de politique internationale mais plutôt de la façon d'établir une vraie amitié entre deux hommes, incarnation de leur pays respectif. Si cette visite a vraiment eu lieu, elle a aussi été précédée d'un passage par la Maison Blanche, ce qui n'est, historiquement parlant, pas anodin. Ensuite, il est aussi réel que la relation entre Roosevelt et George VI a joué un rôle au cours des années suivantes. Mais, le problème, c'est que, tel que montré dans ce film, c'est à une véritable réécriture de l'histoire à laquelle nous avons droit. D'après ce scénario, s'il n'y avait pas eu ce week-end, les Etats-Unis ne seraient jamais rentrés en guerre et venus se battre en Europe. Quiconque ayant fait un minimum d'histoire sait que les Américains se sont mis en ordre de bataille après avoir été attaqués sur leur sol par les Japonais (l'attaque de Pearl Harbor). Avant cela, ils étaient plus que réticents, week-end à Hyde Park ou non. Bref, ce n'est pas vraiment cela du point de vue historique... Ce n'est pas non plus forcément le rôle d'un film, je suis bien d'accord mais, lorsque l'on finit son œuvre par des phrases qui se veulent une explication historique, il est important d'être un tout petit peu exact dans ce que l'on raconte. Mais, au pire, si le reste était bon, ça pourrait passer. Mais là, ce n'est pas le cas du tout. *Week-end royal* est donc un raté dans les grandes largeurs.

VERDICT :

Ce *Week-end royal* est en tout point oubliable. En voulant insérer la petite histoire dans la grande, Roger Michell passe complètement à côté d'un sujet qui pouvait (et qui devait) être beaucoup mieux traité. C'en est même assez désespérant...

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :

BILL MURRAY, MAISSANS CONVICTION...



DES ABEILLES ET DES HOMMES

Markus IMHOOF

Date de sortie : 20-02-2013 Vu le : 04-03-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DOCUMENTAIRE

HISTOIRE :

Einstein a, paraît-il, dit un jour : « Si les abeilles disparaissent, les humains disparaîtront quatre semaines plus tard ». Observant que de plus en plus d'abeilles meurent dans le monde, le réalisateur part à la recherche de réponses sur ces phénomènes parfois inexplicables.

CRITIQUE :

Je dois bien avouer que les documentaires ne sont pas, a priori, les premiers films sur lesquels je me jette. D'abord pour une raison assez simple : le nombre assez faible qui est diffusé dans les salles de cinéma. Ce n'est en effet pas le genre le plus représenté dans les programmes hebdomadaires. Même si je me trouve plutôt mauvaise langue sur cette affaire car UGC essaie d'en projeter tout de même assez souvent. C'est donc bien moi qui me refuse le plus souvent à y aller. La raison principale est assez simple et je m'en vais la donner : j'ai toujours l'impression que voir un documentaire devant ma télévision, un soir où je m'ennuie un peu, aura le même intérêt que de me rendre au cinéma pour le visionner. C'est sans doute en partie faux car si, justement, un documentaire

est produit pour le cinéma, c'est qu'il doit avoir un intérêt sur grand écran. Je me suis donc laissé tenter par Des abeilles et des hommes qui, dès le titre (assez différent de l'original More than honey) veut se démarquer du simple documentaire animalier (par exemple Chimpanzés, en salle actuellement) en mettant au cœur du film la relation entre les humains et ces petites bestioles si importantes pour le fonctionnement de notre planète. En un sens, ce long métrage a confirmé ce que je pensais des documentaires et de leur intérêt sur grand écran. Même si Des abeilles et des hommes a été loin de me déplaire et m'a même impressionné par moments, cela reste un objet assez « plat » et donc pas vraiment exaltant.

Personnellement, je ne connaissais pas grand-chose aux abeilles. J'avais un grand-père qui faisait un peu de miel et j'aime bien ça, le miel. Mais, à part ça (et vous avouerez que c'est bien peu), j'étais vraiment ignorant. Au moins, ce documentaire m'aura-t-il appris beaucoup de choses sur la manière dont ces animaux vivent, dont elles se reproduisent, sur l'obéissance à la Reine, sur les cycles de vie... Et le moins que l'on puisse dire, c'est que ces petites bestioles ont des drôles de manières et, à leur manière, possèdent une forme d'intelligence (sensorielle, surtout). Je me suis couché moins bête, ce qui n'est pas rien, et, dans l'ensemble, presque tous les moments presque « documentaire animalier » m'ont vraiment intéressé. Il faut aussi dire qu'ils sont servis par des images très étonnantes car on se plonge véritablement au cœur des ruches, on suit en l'air des essaims d'abeille et on découvre avec énormément de précision leur « mode de vie ». C'en est parfois impressionnant de voir ces bestioles aussi grosses à l'écran. Il y a une façon de filmer qui se rapproche presque de celle de la fiction, avec des séquences très construites (travellings, vues panoramiques, poursuites...). Je me demande même comment certaines séquences ont pu être tournées tant elles semblent techniquement relativement complexe. Je pense qu'il n'y a pas d'effets spéciaux particuliers et donc je trouve cela assez fascinant de pouvoir filmer de cette façon ces animaux.

Mais, comme déjà dit précédemment, Des abeilles et des hommes n'est pas qu'un « documentaire animalier », sans quoi son intérêt serait bien moindre. Ça se veut aussi un film sur la relation entre les hommes et les abeilles. Car si ces dernières sont essentielles pour la pollinisation, et donc pour la santé de notre planète, les

humains ont aujourd'hui la maîtrise sur elle puisqu'ils contrôlent tout le cycle de vie et créent artificiellement de nouveaux essaims... Mais cela a un effet pour le moins néfaste sur les différentes espèces d'abeilles, au sein desquelles la mortalité explose sans que l'on sache toujours l'expliquer. Pour montrer ces phénomènes à l'œuvre aujourd'hui, le réalisateur (petit-fils d'apiculteur, précisons-le tout de même) se rend à différents endroits du monde pour, justement, mesurer cette relation, en interrogeant un éleveur intensif aux Etats-Unis, quelqu'un qui le fait de façon plus artisanal dans les Alpes Suisse ou des Chinois qui sont obligés de polliniser leurs plantes à la main du fait du manque total d'abeilles. Le tout se termine en Australie où des recherches sont menées afin de mieux comprendre et protéger les dernières espèces « pures ». Ainsi, le film pose de vraies questions sur l'avenir de l'abeille aujourd'hui (et, donc, si on suit Einstein, sur l'avenir de l'homme...).

Mais c'est là que, selon moi, le documentaire se fourvoie un petit peu. En effet, on ne perçoit finalement pas si bien que cela le propos du film puisque le tout est un peu fouillis. Le réalisateur mélange de façon un peu trop désordonnée à mon goût tous les éléments et cela manque d'un vrai fil directeur qui permettrait de soutenir l'ensemble et de lui donner plus de force. De plus, il n'accorde pas la même place à chacun des intervenants alors que des choses intéressantes auraient pu être tirées. Ainsi, toute la partie sur les recherches actuelles se retrouve tout à la fin du film, comme si c'était un peu mis de côté. Alors qu'il me semble que c'est essentiel et que c'est justement au cœur du propos. Ainsi, on peut dire que ce documentaire a peut-être un souci dans son scénario. D'ailleurs, à celui-ci, il manque aussi une petite dimension supplémentaire pour sortir le film de son aspect linéaire. Il y a bien quelques images d'archives mais elles servent plus à remplir l'écran qu'elles n'ont une réelle valeur. Là où *Journal de France* réussissait justement, grâce à une forme de narration décalée, à insuffler quelque chose de « vivant », *Des abeilles et des hommes* reste un peu trop linéaire et, donc, finalement, un tout petit peu décevant sur grand écran.

VERDICT :

Un documentaire plutôt intéressant même s'il est un peu trop fouillis par moments. Mais ça reste un objet somme toute assez classique et sans grand intérêt cinématographique. On touche là les limites inhérentes à un tel documentaire.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

CERTAINS PLANS VRAIMENT IMPRESSIONNANTS



UNE CHANSON POUR MA MÈRE

Joël FRANKA

Date de sortie : **27-03-2013** Vu le : **05-03-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Alors que leur mère est très gravement malade, une famille se réunit autour d'elle-même si les liens ne sont pas toujours faciles entre chacun des membres. Grande fan du chanteur Dave, ils veulent lui offrir quelque chose de la star qui passe le soir même dans le village voisin. Mais le plan ne va pas se dérouler comme prévu...

CRITIQUE :

Il y a une mode actuellement pour le *revival* en France et c'est surtout marqué dans le domaine musical. Les tournées des anciens qui n'ont été connu que par une chanson font un tabac dans la France entière depuis quelques années maintenant et l'on peut s'interroger sur les véritables raisons qui poussent les gens à aller voir Desireless ou David et Jonathan dans des Zéniths bondés. Là n'est pas vraiment la question, me direz-vous. Et bien, en fait, c'est un peu le cas car cette « mode » est en train peu à peu de se répandre au cinéma, ce qui est loin d'être illogique. En fin d'année dernière, le long métrage *Stars 80* surfait sur cette vague, et l'assumait complètement, puisqu'une tournée est même prévue derrière. Et voilà que je vois débarquer un film avec le chanteur Dave (plus *revival*, tu meurs) en tête d'affiche (et toujours Patrick Timsit dans le coup, est-ce

un signe ?). Invité pour venir voir l'avant-première de ce long métrage, en présence des acteurs principaux et du réalisateur, je me suis donc rendu voir *Une chanson pour ma mère*. Pour dire les choses honnêtement, je ne suis pas persuadé que je serais allé le visionner si cette occasion d'avant-première ne s'était pas présentée. En effet, quand on voit l'affiche et la bande-annonce (avec une terrible faute d'orthographe, mais ce n'est pas si grave), il y a de quoi être assez peu rassuré et d'avoir presque un peu peur.

Mais il y a Dave qui, après une apparition lunaire il y a presque vingt ans dans *La cité de la peur*, se voit offrir un vrai rôle de cinéma dans un film qui, à la fois, lui est dédié, mais dans lequel il n'est aussi qu'un prétexte pour autre chose. Car *Une chanson pour ma mère* est bien plus un film sur les difficultés de la vie de famille que sur le chanteur lui-même. C'est le premier film de Joël Franka, qui, pour ses débuts derrière la caméra a lui-même écrit un scénario en s'inspirant, nous a-t-il dit avant la séance, des émissions de télé où les stars viennent à domicile. Dans ce cas-là, Dave n'a pas vraiment le choix, mais bon... Mais, clairement, ce sur quoi il veut faire son film, c'est bien la question de la famille. L'introduction du film nous présente ainsi successivement ces quatre frères et sœurs qui vont se retrouver autour de leur mère gravement malade. Entre celui que l'on sort de son monastère alors qu'il a fait vœu de silence, celui qui a décidé de quitter le cocon pour vivre « à la ville », celui qui, au contraire, est resté auprès de sa mère à la ferme et enfin celle dont le mari est quelque peu envahissant, ça nous fait une sacrée brochette. Sans compter la fille de ce couple dont l'ambition dans la vie est de devenir démineur. C'est cette équipe de gentils bras cassés qui vont tout faire pour approcher Dave lors de son concert dans le coin afin de lui demander une faveur pour leur mère (Michèle Moretti, plutôt bonne) qui, pour le coup, n'est pas bien en point.

On n'est clairement pas dans le scénario le plus original de tous les temps et à peu près toutes les ficelles de la comédie sont utilisées. On sent tout venir à dix kilomètres à la ronde et les rebondissements n'en sont donc plus vraiment. Pourtant, l'idée de départ n'est pas si bête que cela puisque placer Dave dans une situation de kidnapping par de sacrés zozos, il faut bien le dire, c'est plutôt drôle sur le principe. Mais, dans l'ensemble, cette idée n'est pas assez bien utilisée puisque tout est vraiment trop prévisible et il n'y a aucun rebondissement réellement

spectaculaire. Et pire, on sait très bien comment le tout va se finir... Il y a quelques moments drôles, néanmoins, soyons honnêtes, avec des répliques parfois assez lunaires et des situations décalées. Mais, là encore, ça manque un peu de folie, si ce n'est dans le côté assez auto-dérisoire de Dave qui n'est pas désagréable. En fait, cette famille et les personnes qui la composent sont tellement caricaturales que tout cet aspect-là du film (qui semble pourtant le plus important) est plus décevant qu'autre chose. Entre non-dits (en même temps, il y en a un qui ne peut vraiment rien dire) et rancœurs tenaces, cette famille va passer son temps à se déchirer, parfois de manière qui semble un peu artificielle (en gros, ça s'engueule pour s'engueuler) et leurs réconciliations le sont tout autant. Surtout que les personnages secondaires, eux-aussi, en font des tonnes, notamment le producteur de Dave et son assistant qui, pour le coup, sont vraiment *too much*, ce qui est drôle une ou deux fois mais pas sur la longueur... Un peu comme cette comédie douce-amère, finalement, pas désagréable mais largement oubliable. Si j'étais méchant, je dirais la même chose sur les chansons de Dave, mais je ne le serai pas !!!

VERDICT :

C'est très loin d'être la comédie du siècle mais ça se laisse regarder gentiment, sans que l'on n'ait trop à penser. Le tout manque quand même cruellement d'originalité dans le scénario et d'un petit peu d'humour supplémentaire. Mais il y a Dave.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

« VANINA, RAPPELLE-TOI... »



À LA MERVEILLE

Terrence MALICK

Date de sortie : **06-03-2013** Vu le : **06-03-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Deux personnes s'aiment, en France, puis partent s'installer aux Etats Unis où leur mariage commence peu à peu à prendre du plomb dans l'aile. Lui, en plus, reprend contact avec une amie d'enfance...

CRITIQUE :

Si vous saviez l'appréhension que j'avais avant d'aller voir ce nouveau film de Terrence Malick. En effet, son précédent m'avait fasciné et profondément marqué. Rarement j'avais ressenti pareilles émotions dans une salle de cinéma. J'avais peur de ne pas aimer ce nouveau film, d'être déçu et même énervé après un réalisateur que j'apprécie vraiment beaucoup pour l'ensemble de son œuvre. D'habitude si rare, le metteur en scène américain invisible a accéléré son rythme de production, puisque de six, sept (ou vingt ans) séparant ses films précédents, le délai est passé bru-

talement à un an et demi. C'est d'autant plus vrai qu'il est en train d'en retourner un autre avec Natalie Portman, Michael Fassbender, Ryan Gosling (avant de voir qui sera coupé au montage...) Ainsi, *A la merveille* a été présenté en septembre dernier à la Mostra de Venise, déclenchant un enthousiasme que l'on qualifiera de modeste. Presque toutes les critiques parlaient d'un film sans queue ni tête, sorte de caricature de son propre style, et sans aucun intérêt. *Studio Ciné Live* a même fait une double page (que je n'ai pas encore lu) sur le fait que *A la merveille* était une imposture, rien que ça. Ces éléments ne me rassuraient pas forcément avant d'entrer dans la salle. Mais je n'aurais raté pour rien au monde ce nouveau Malick car je me disais que si je ne pouvais ressentir si ce n'est qu'un seul dixième de l'émotion que m'avait procuré *The Tree of Life*, ça serait déjà pas mal du tout. Et, effectivement, c'est ce qui s'est produit puisque *A la merveille* n'est pas aussi grand que le film précédent de Malick. Pourtant il reste un bel objet cinématographique, pas forcément facilement appréhendable, mais qui dégage vraiment quelque chose.

Si *The Tree of Life* était une longue prière sur les questions de vie et de mort, alors *A la merveille* est une forme de continuité ou de réponse puisque, ici, c'est la notion d'amour qui est approchée. Et ce qui est assez drôle, c'est que par rapport à son film précédent, Malick nous livre ici un long métrage qui est tout à la fois plus et moins radical. En effet, ici, il n'y a pas de « digressions » sur la fabrication du monde (les fameux dinosaures, pour ceux que ça a traumatisé...) et le récit est beaucoup plus linéaire, aussi bien au niveau temporel que spatial. On suit l'histoire entre deux personnes, entre France et Etats-Unis. Mais, en même temps, *A la merveille* a cela de plus déconcertant qu'il n'y a pas vraiment de récit à proprement parler. C'est plus une succession de séquences qui construit le long-métrage qu'un film construit comme on en a l'habitude. On peut en ce sens parler d'un cinéma de bribes, où la suggestion a toute sa place, et c'est avec cela que le spectateur doit se débrouiller. Le seul véritable fil rouge, c'est la *voix-off*, spécialité de Malick, qui énonce des idées ou des sensations, sans volonté de narration véritable. A noter qu'elle est en grande partie en français ici. D'ailleurs, un personnage de prêtre intervient aussi largement dans cette « parole », ce qui montre le côté éminemment religieux qui entoure les films de Malick. Honnêtement, ici, ce n'est pas ce que je préfère parce que cette *voix-off* délivre des phrases d'une banalité parfois assez confondante. Ainsi, plus encore que *The Tree of Life*, *A la merveille* est un film qui s'appréhende difficilement et qui demande, en tant que spectateur, de vraiment se mettre dans une posture un peu différente que devant d'autres longs-métrages.

Plus qu'une véritable histoire d'amour, c'est donc une « sensation » d'histoire d'amour ou, pourrait-on presque dire, l'Amour, qui est mis en scène. Et pour cela, on peut faire confiance au réalisateur. En effet, Malick n'a pas son pareil pour filmer l'indicible. En quelques plans, il parvient à mettre en images des sentiments et c'est pour cela que je le trouve si génial. Avec lui, chaque scène prend du sens et c'est surtout dans la succession de plans parfois d'ordres très différents que se construit véritablement son film. Cela peut paraître parfois un peu lunaire mais il faut se laisser porter par un montage par moments assez déroutant. Dans *A la merveille*, il rend par exemple parfaitement compte d'une forme de désillusion ou de désenchantement du personnage féminin principal, joué par une étonnante Olga Kurylenko. On sent l'esprit de cette femme évoluer devant une Amérique qui la déçoit bien plus qu'autre chose. Ainsi, ce personnage est vraiment le plus intéressant du film car, tout en étant une femme de chair et d'os, elle est presque filmée comme une apparition, un songe, ou l'incarnation d'une idée. Lors d'un grand nombre de séquences, on a vraiment le sentiment qu'elle n'est quasiment plus humaine mais sort un peu de ce monde et en devient donc étrangère. Ainsi, le cinéma de Malick ne tourne jamais à vide et c'est parce qu'il a une façon de faire qui convoque le sensible, l'intime et des ressorts qui tiennent parfois de l'inconscient que tout le monde ne peut pas être touché de la même manière par ses films.

Pour la première fois, Malick tourne un long-métrage qui se déroule à notre époque et cela a toute son importance car c'est aussi pour lui sa première occasion de filmer le monde tel qu'il est aujourd'hui. Et si, pour la partie française, il n'y a pas grand-chose à dire, la façon dont il porte son regard sur une certaine Amérique actuelle est plus qu'intéressant. Comme toujours chez lui, c'est celle des grands espaces. On trouve encore ces plans de nature à perte de vue, mais, ici, c'est dans une forme d'urbanité qu'il arrive à saisir cette dimension spatiale. C'est la ville très étendue, composée de lotissements toujours plus grands et qui grignotent peu à peu de la terre. Mais cette Amérique montrée est loin d'être flamboyante et tout la ramène finalement à une forme de misère : la pollution est présente dans les sols, les gens sont malades et dans la misère sociale,... C'est donc une certaine Amérique de la crise qui est ici le cadre de son récit. Les magasins, et leurs rayons gigantesques, sont aussi traités par Malick qui en fait, par exemple, une piste de danse, comme pour montrer leur côté presque déréalisé. Ainsi, en plus de la Nature dont il est toujours friand (quelques plans par ci par là), le réalisateur n'hésite pas à montrer quelque chose d'assez nouveau pour lui et qui s'inscrit de façon assez vivifiante dans son cinéma. Cela participe grandement au désenchantement dont on a pu parler précédemment.

D'aucuns diront que Malick se caricature : il y a peut-être un peu de vrai là-dedans puisque, par exemple, il reprend des images de son film précédent (ce que j'avais remarqué d'ailleurs) pour les insérer au montage et on reconnaît ici parfaitement son style fait de plans incroyables, d'une véritable fluidité d'une caméra qui semble toujours un peu en apesanteur et capable de suivre les personnages dans leur moindre mouvement et d'une photographie toujours étonnamment parfaite (chaque plan est un tableau à lui tout seul). Mais, en même temps, plutôt que de parler de caricature, je pense personnellement que l'on peut dire qu'il pousse à son paroxysme un style très particulier que ce soit dans la construction même du film (ici, tout n'est qu'un long prêche) que dans la réalisation elle-même, dont nous venons déjà de parler. Toutes les intentions sont poussées jusqu'au bout. Et c'est là qu'est le charme du cinéma de Malick. Ce dernier a une réalisation qui est loin d'être consensuelle puisque ses films sont un peu toujours à la limite de tomber dans le n'importe quoi (surtout les deux derniers). Malick est une sorte d'équilibriste, toujours à flirter avec le ridicule (même moi je le reconnais) mais c'est aussi cela qui fait sa force et sa particularité : aucun film ne ressemble aux siens, de près ou de loin et ses longs métrages sont reconnaissables entre tous. D'ailleurs, cette vraie originalité fait que les réactions face à ses films sont rarement tièdes : on adore ou on déteste. Personnellement, j'ai toujours apprécié sa filmographie et notamment son dernier film, alors que d'autres l'ont trouvé grotesque et grand-guignolesque, ce que je peux tout à fait concevoir. Et ce n'est pas avec ce film que de tels jugements vont changer. En effet, ceux qui n'ont pas du tout aimé *The Tree of Life* devraient s'abstenir (et je pense que la plupart le feront), sous peine de s'agacer de nouveau.

Au rayon des petites choses qui ne vont pas vraiment dans ce film (parce qu'il y en a), la première place est occupée par l'acteur principal : Ben Affleck. S'il est devenu un bon réalisateur (même si on ne m'enlèvera pas de l'idée que *Argo* n'était pas le meilleur film de 2012), du côté acteur, c'est toujours plus que limite. Là, il n'a vraiment aucune présence et traverse le film sans qu'il ne marque véritablement aucune scène. Il ne serait pas là que ça serait la même chose. Peut-être est-ce une volonté de Malick de l'effacer au profit des deux femmes de l'histoire ? Je ne crois honnêtement pas mais je pense que l'acteur n'aide vraiment pas, c'est le moins que l'on

puisse dire, son personnage à prendre sa place au cœur du film. Le personnage de Rachel McAdams est aussi, à mon goût, trop peu exploité. Il surgit au milieu du film, là encore comme une sorte d'apparition et disparaît presque aussi vite. C'est un peu frustrant. L'autre souci que m'a posé ce film, c'est qu'en dépit d'une mise en scène magnifique, l'émotion manque quelque peu pendant tout le film. Là où *The Tree of Life* m'avait vraiment pris aux tripes, je suis resté la plupart du temps assez froid cette fois-ci. Et pour le cinéma de Malick, tout de même beaucoup basé sur le fait de procurer au spectateur des sensations particulières, on peut parler ici d'une forme de carence. Cela tient peut-être à un sujet un peu plus intimiste qui correspond moins à la « folie » du réalisateur. Ou encore au fait qu'il ait mis moins de temps à préparer et figurer son long métrage. Ou encore à une bande-son que je trouve de moindre qualité que celle de ses films précédents. Ces trois réponses peuvent s'entendre même si je me dis aussi qu'on ne peut pas faire un chef d'œuvre à chaque fois. Malick s'y essaie mais s'y casse un peu les dents. J'attends en tout cas avec impatience son nouveau projet, qui sera, j'en suis persuadé, un nouveau ravissement pour les yeux. Pour moi, c'est encore cela qui reste le plus important. Et *A la merveille* m'a encore en grande partie comblé même s'il ne m'a pas transporté.

VERDICT :

Objet cinématographique difficilement appréhendable et compliqué à expliquer, ce *A la merveille* m'a plutôt convaincu même s'il m'a manqué de l'émotion pour le faire passer au stade supérieur. Mais, bon, Malick, ça reste quand même très costaud...

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES SPLENDIDES



AU BOUT DU CONTE

Agnès JAOUI

Date de sortie : **06-03-2013** Vu le : **07-03-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Une jeune fille croit au grand amour et va le rencontrer en la personne d'un jeune compositeur qui n'a pas vraiment confiance en lui. Le père de celui-ci commence à avoir peur depuis qu'on lui a signifié la date de sa mort et la tante de la jeune fille cherche à devenir comédienne...

CRITIQUE :

« Jaoui-Bacri », c'est devenu une marque dans le cinéma français. En effet, depuis plus de vingt ans, ce couple (qui ne l'est plus depuis peu à la ville, mais cela ne nous regarde pas) écrit des scénarios et Agnès Jaoui a mis elle-même en image quatre de ces scripts depuis 2000, au rythme de un tous les quatre ans (et les années bissextiles) jusqu'à un intervalle de cinq ans pour ce dernier film. J'avoue humblement que je n'avais jamais, jusqu'à maintenant, vu un « Jaoui-Bacri ». Ça ne m'a jamais non plus trop manqué mais cela fait tout de même partie du paysage cinématographique hexagonal récent et ces films ont toujours dépassé le million d'entrées (et même bien plus pour *Le goût des autres* qui avait flirté avec la

barre des quatre millions). Etant donné le monde dans la salle lorsque je suis allé voir ce nouveau long-métrage, la donne ne devrait pas trop changer. Car cette année, j'ai décidé d'aller voir le nouveau film d'Agnès Jaoui même si, sur le principe, ce n'est pas forcément ce qui m'enchant le plus sans que je ne sache trop pourquoi : une sorte de pressentiment. Au final, ce film ne m'a pas vraiment déplu, mais il a été loin de m'enchanter, ce qui, pour un « conte » moderne, est tout de même un peu décevant.

Car, clairement, et le titre nous l'annonce d'emblée, le scénario se base sur une réécriture moderne de certains contes traditionnels. Ici, ils s'emboîtent, se répondent et sont déstructurés au possible,... On trouve ce rapport aux contes dans l'histoire globale (qui mélange un peu tout), dans les costumes (la jeune fille a tout l'attirail du parfait petit chaperon rouge), dans les noms des personnages (M. Wolf, rien que ça) ou encore dans l'esthétique (l'aspect graphique qui s'estompe avant chaque début de scène et qui rappelle les albums pour enfants). Le vice est poussé jusqu'à faire jouer une histoire de prince charmant à des jeunes élèves. On pourrait donc parler de méta-conte. C'est donc dans ce cadre que tous les personnages évoluent, dans un Paris complètement fantasmé (où la campagne côtoie les constructions en béton). Et le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est particulièrement foutraque. Ça part dans tous les sens, les histoires se mêlent, s'entremêlent et se perdent dans ce bazar joyeusement inorganisé. Il n'y a donc pas vraiment d'histoire (comme vous avez pu le constater en lisant ce résumé qui ne ressemble pas à grand-chose) mais plutôt une succession de scènes qui se rejoignent parfois parce que le hasard et les coïncidences en tous genres font bien les choses... Le problème majeur est que, dans cet enchaînement de séquences, tout n'est pas bon, loin de là et on a donc des temps forts qui suivent des temps faibles, et ainsi de suite. Trois bonnes minutes en côtoient cinq qui le sont beaucoup moins. Mais, au moins, le bon côté des choses (car il faut toujours le voir), c'est qu'on ne s'ennuie jamais véritablement parce que les passages les plus discutables ne durent jamais trop longtemps.

Plus qu'avec une vraie histoire, est-ce du côté des personnages qu'il faut chercher le vrai intérêt de ce film ? Là encore, c'est assez discutable car tous ne sont pas vraiment creusés et certains sont plutôt mal interprétés. C'est surtout le cas pour Sandro, le jeune compositeur. Son interprète, Arthur Dupont (que je ne trouvais déjà pas fameux dans *Les saveurs du Palais*) a vraiment un charisme négatif. Il ne dégage absolument rien alors que son per-

sonnage pourrait être plus intéressant. Mais là, on a juste envie de lui mettre des baffes. Par contre, Jean-Pierre Bacri, qui interprète son père, est, pour le coup, vraiment fameux. Il joue un homme complètement blasé par la vie et à l'humour plus que grinçant. Il est absolument formidable et les plus grandes tranches de rigolades ont à voir avec lui. Benjamin Biolay, dans un rôle qui convient assez bien à l'image qu'on se fait de lui (froid et hautain) est plutôt pas mal. Pour ce qui est d'Agathe Bonitzer, je ne sais pas vraiment quoi en penser car elle m'agace en même temps que je trouve qu'elle joue plutôt bien. Ça doit donc être son rôle qui est ainsi fait... Il y a des seconds rôles très amusants (cette mère qui veut rester jeune par exemple) mais tous ne sont pas vraiment développés et induisent plus de frustration qu'autre chose. En fait, ce qui fait véritablement ce long-métrage, ce sont quelques répliques assez magiques, qui sortent un peu de nulle part. On aurait envie d'en entendre plus car il y a vraiment un bon potentiel du côté du scénario, mais, là encore, ce ne sont que quelques instantanés perdus dans un flot de paroles beaucoup moins intéressantes. De ce *Au bout du conte*, on retient donc qu'il y a quelques très bons passages, mais que, au bout du compte, l'ensemble n'est pas vraiment fameux, du fait, sans doute, d'un éparpillement assumé mais un peu trop prononcé.

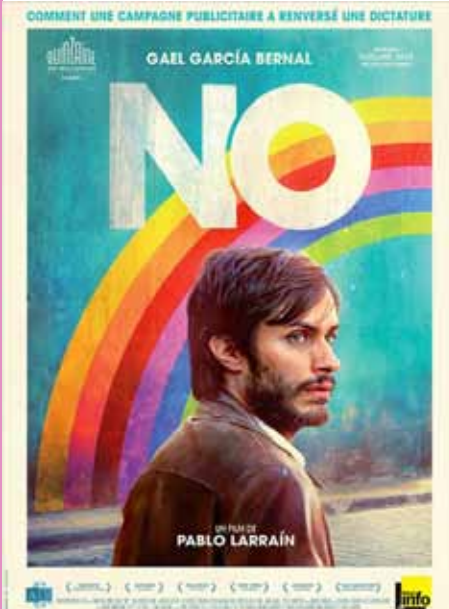
VERDICT :

Trop foutraque pour être vraiment réussi, *Au bout du conte* manque d'un vrai fil conducteur. Mais quelques répliques font vraiment mouche et Jean-Pierre Bacri, en homme désabusé par tout, est vraiment excellent.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

JEAN-PIERRE BACRI



NO

Pablo LARRAIN

Date de sortie : **06-03-2013** Vu le : **08-03-2013**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

1988, Chili. Pour légitimer son pouvoir, le Général Pinochet organise un référendum qui le fera, bien sûr, triompher. Mais le camp du NON s'organise, notamment autour d'un jeune publicitaire qui pose les bases d'une campagne télévisuelle basée sur l'optimisme...

CRITIQUE :

Pablo Larrain, le réalisateur, connaît bien la dictature du Général Pinochet et il s'y est d'ailleurs toujours intéressé à travers ses films précédents. Après avoir traité du coup d'état de 1973 qui a mis l'homme au pouvoir mais aussi de la vie sous ce régime, il a décidé de refermer une sorte de « trilogie » sur les pages sombres de l'histoire de son pays. Pour cela, c'était la fin de Pinochet qui devait donc être mise à l'écran. Et, ce qui est bien vrai, c'est que celle-ci est assez unique dans l'histoire puisque ce dernier a été déchu après un référendum qu'il avait lui-même organisé, sous la pression des occidentaux, afin de légitimer son pouvoir. Personne ne le voyait perdre et le tout ne devait être qu'une formalité. Mais les choses ne

se sont pas vraiment passées comme espérées (et redoutées par d'autres)... Pour montrer ce grand bouleversement, Larrain choisit un angle un peu décalé : celui de la campagne télé qui a bien aidé le Non à l'emporter. En effet, les opposants au régime avaient droit à quinze minutes par jour, à la télévision nationale, pour faire passer leurs idées. S'intéresser à cette campagne de cette façon n'est pas une mauvaise idée en soi. Le problème, c'est que *No* est beaucoup trop répétitif et il y manque pas mal de choses pour faire un vrai bon film.

Ce qui est intéressant, c'est de voir tout cela à travers les yeux de ce jeune publicitaire, qui est très loin d'être un illuminé. Lui travaille dans une société où son boulot, c'est de faire vendre. On l'approche pour un rôle de conseiller dans la campagne du Non et il accepte mais on sent que c'est plus le challenge intellectuel qu'un véritable engagement idéologique qui l'anime à ce moment-là. D'ailleurs, pour bien prouver cela, on voit quelques scènes avec sa compagne qui, elle, pour le coup, est dans l'opposition radicale et finit presque toujours en prison. Elle lui reproche beaucoup sa tiédeur. Cet homme qui est au centre du film a donc un côté un peu un peu ambigu qui n'est pas inintéressant et qui donne une vraie plus-value au film et qui lui évite de tomber dans le simple film de lutte. D'ailleurs, la performance toute en simplicité de Gael Garcia Bernal renforce cette impression. Avec son air également triste et presque mélancolique, il n'est clairement pas un enragé mais plutôt quelqu'un qui veut faire au mieux son travail. Mais, à mon goût, ce personnage n'est pas assez creusé. On le suit plus qu'on ne l'accompagne véritablement avec ce film. On sent que, peu à peu, il s'engage de plus en plus politiquement dans ce qu'il fait mais ce n'est jamais montré clairement et c'est en partie frustrant car il y a là un terreau qui pourrait être vraiment fertile. D'ailleurs, on pourrait faire ce reproche à tout le film puisque si on comprend bien le mécanisme de mise en place de cette campagne et son évolution au cours des semaines de diffusion, on a du mal à vraiment percevoir son impact sur la population pour en arriver à un résultat étonnant. Le film ne s'intéresse pas du tout à cela et je trouve que c'est dommageable.

Dans l'ensemble, *No* tourne en rond et au bout d'un moment, l'ensemble devient un peu long car répétitif. C'est là le problème principal d'un film qui, pourtant, ne manque pas d'un certain humour grinçant pas désagréable du tout. On a l'impression de toujours voir un peu les mêmes séquences (discussions autour de la campagne, tournage, réponse du camp du oui, intimidations...). D'ailleurs, cela est renforcé par le choix esthétique

qui est fait et qui est, au premier abord, assez déroutant. En effet, l'ensemble du long métrage est filmé avec une caméra et dans un format identique à ce qui se faisait à l'époque. On est donc très loin du numérique actuel et l'image est particulièrement mauvaise (à nos standards actuels). Au début, c'est plutôt drôle et je pensais qu'au bout d'un moment, on reviendrait à quelque chose de plus conventionnel. Mais non. Alors, forcément, à la longue, ça commence sérieusement à agacer. Mais pourquoi un tel choix ? Je pense que cela permet à Pablo Larrain d'inclure directement les images d'archives (notamment des pubs) au cœur de son long métrage. Le tout donne donc un maelstrom parfois assez difficilement déchiffrable entre ce qui tient de la « réalité » et de la fiction. C'est un parti-pris qui est culoté mais auquel je n'adhère pas car je trouve à la fois que, visuellement, ce n'est pas forcément réussi, et ensuite que cela renforce l'aspect très linéaire et répétitif de *No*. Quand je vois qu'il a été nommé à l'Oscar du Meilleur film en langue étrangère, je me dis que, cette année, la concurrence ne devait pas être bien rude parce que c'est quand même très loin d'être le film du siècle.

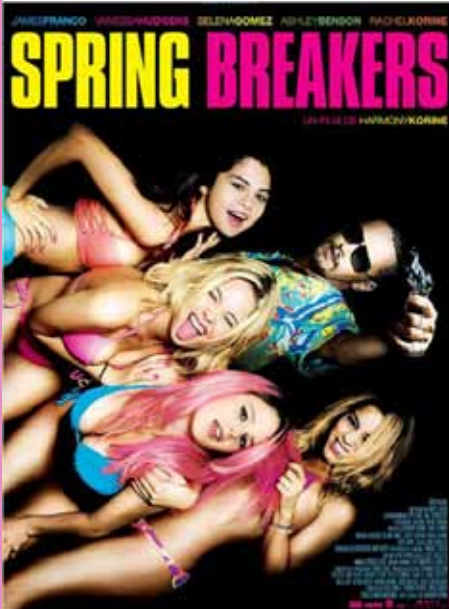
VERDICT :

Un choix esthétique discutable et un propos qui manque parfois un peu de fond ne permettent pas à *No* d'atteindre ce à quoi il pourrait prétendre : être un long métrage réellement passionnant. Personnellement, j'ai beaucoup trop décroché pour que ça me plaise vraiment.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

GAEL GARCIA BERNAL



SPRING BREAKERS

Harmony KORINE

Date de sortie : **06-03-2013** Vu le : **09-03-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Quatre jeunes filles décident de partir en Spring Break, ces grandes fêtes à ciel ouvert où tout est permis. Mais une fois arrivées là-bas, la fête qu'elles étaient venues chercher va quelque peu changer de forme.

CRITIQUE :

Harmony Korine est un peu considéré comme l'un des enfants terribles du cinéma américain actuel. A 22 ans, il signait le scénario de *Kids*, un film de Larry Clark sur la jeunesse face au SIDA. A 24 ans, il tournait son propre film, *Gummo*, qui traitait d'adolescents livrés à eux-mêmes dans une ville ravagée par une tempête. Depuis, il a continué à creuser son sillon, avec une réputation de réalisateur *borderline* qui n'est plus à refaire. Mais ses derniers films étaient plus confidentiels. Il revient cette année en force avec un film qui fait un sacré *buzz* notamment pour la présence

d'actrices très connues des adolescents mondiaux car pur produits de l'industrie de divertissement Disney : Vanessa Hudgens et Selena Gomez. Ashley Benson, elle, est plus réputée pour son rôle dans de très nombreuses séries outre-Atlantique. Rachel Korine, la quatrième larronne est beaucoup moins célèbre, mais c'est la femme du réalisateur, ce qui peut toujours être utile... Le tout saupoudré de James Franco, ce qui n'est jamais négligeable. Ce film, qui se présente au premier abord comme un nouveau « film de fête » comme *Projet X* en est le nouvel étendard, est en fait assez loin de tout ça même si cet aspect n'est pas oublié. *Spring breakers* est une forme d'hymne à la liberté d'une certaine jeunesse. Mais, dans l'ensemble, ça m'a assez peu convenu, bien que j'y reconnaisse une sorte de « geste cinématographique ». Il faut dire que c'est vraiment le type de film qui ne peut que diviser de façon net le public tant c'est un objet assez étrange et surtout particulièrement outrancier.

Le film s'ouvre sur une séquence assez hallucinante qui donne, en partie, le ton du film. On y voit, sur le son puissant d'une chanson de Skrillex, la fête battre son plein lors d'un Spring Break : tout ça au ralenti, avec seins nus à volonté, gros plan sur les fesses, alcool qui coule à flot... Ca doit durer trois minutes mais c'est déjà, en soi, assez fou et cela place d'entrée ce film dans une catégorie. Mais le réalisateur (qui scénarise aussi le long métrage) ne souhaite pas n'en rester qu'à une simple description de ces fêtes où tout est permis. Non, lui, ce qui l'intéresse, c'est plutôt les à-côtés et la manière dont, pris dans un engrenage et éprises de liberté, des personnes peuvent peu à peu sombrer dans le n'importe quoi. Ainsi, ce film dit beaucoup sur une certaine jeunesse américaine qui ressent un vrai besoin d'exprimer sa soif de liberté et sa véritable peur de s'enfermer dans une vie conformiste et bien rangée. En même temps, ces quatre jeunes filles font encore complètement leur âge, quand elles chantent à tue-tête Britney Spears et appellent leurs parents pour les rassurer. Tout est ici dans cette forme de contradiction qui dit bien une perte des repères et des priorités d'une partie de la jeunesse américaine. Pour contrer cet ennui qui les guette, elles sont prêtes à faire vraiment n'importe quoi. D'ailleurs, le film nous présente chacune des quatre protagonistes alors qu'elles sont encore dans leur université. Et, dès le départ, le scénario fait une différence entre deux d'un côté, qui semblent les meneuses, une autre qui les suit, et une quatrième plus réservée sur tout ce qui se passe. Cette distinction se poursuivra pendant tout le film, sans doute de manière un peu trop caricaturale pour avoir un véritable sens et permettre aux personnages d'être plus creusés que cela.

Pour aller là où elles rêvent d'aller (en Floride, participer à un Spring Break), elles commencent déjà par commettre un braquage, premier pas dans un engrenage qui s'avèrera de plus en plus dangereux. Arrivées sur place,

elles profitent au maximum de ce qui leur est proposé (et on retrouve donc les mêmes séquences qu'au début). Un passage chez les policiers va mettre un premier coup d'arrêt à leur folle épopée. Quand elles en ressortent, libérées par un truand local, elles ne seront plus les mêmes et, peu à peu, le groupe, soudé au départ, va se séparer. Cela commence avec Faith, la plus jeune et la plus « responsable » des quatre qui, sentant que les choses ne vont pas forcément bien tourner, préfère quitter le « navire ». C'est un vrai point de rupture dans le film et, personnellement, je pensais que cela allait redonner une sorte de coup de fouet à un ensemble qui commençait sérieusement à s'essouffler. Mais, en fait, c'est l'inverse qui se produit car j'ai trouvé la deuxième moitié extrêmement limite. Il y a beaucoup plus de longueurs, et, dans l'absolu, il ne s'y passe pas grand-chose. Et surtout, le style se fait de plus en plus outrancier.

Parce que *Spring breakers* se caractérise quand même par une esthétique assez particulière et qui ne nous quitte pas de tout le film. Cela se remarque à la fois dans le jeu de couleurs assez impressionnant : tout est presque fluo (les bikinis, les lumières,...) et toute l'histoire se déroule ainsi dans un univers très pop et acidulé. On est dans l'excès le plus total, au niveau de la réalisation dans son ensemble, avec une sur-utilisation des ralentis, un montage parfois un peu étrange et un rythme qui passe du très rapide au très lent entre deux séquences. On pourrait dire que cette mise en scène accompagne le destin tourmenté de ces jeunes filles, ce qui n'est pas faux. Mais c'est tout de même un peu trop pour moi car ça devient un peu répétitif et fatigant. La Bande Originale accompagnant le tout n'est pas mal du tout (si l'on excepte le rap et le RnB) avec ce mélange de la violence de Skrillex et du calme de Cliff Martinez. Elle renforce vraiment l'aspect de certaines séquences, en correspondant bien aux différents moments du film. Du côté des actrices, il n'y a pas grand-chose à redire si ce n'est qu'elles font plutôt le boulot dans des rôles à contre-emploi de ce qu'on les voit (enfin, pas moi) faire d'habitude. C'est un passage obligé pour ces comédiennes qui souhaitent sortir de leur image fabriquée patiemment par Disney (et les médias « spécialisés ») et devenir de vraies actrices capables de tout jouer. On peut donc presque voir, en miroir de celles qu'elles interprètent, leur décision de jouer dans *Spring breakers* comme une forme d'acte de rébellion. Face à elles, on trouve un James Franco assez génial, complètement dans l'outrance, que ce soit dans son apparence (ses dents en argent sont formidables) ou son attitude générale. Il est bien le symbole d'un film, qui malgré ses excès (et ils sont vraiment nombreux), en garde un caractère pas déplaisant.

VERDICT :

***Spring breakers* n'est pas un objet cinématographique dénué d'intérêt, mais le tout est tellement outrancier, notamment dans la réalisation, pour que je puisse y adhérer complètement.**

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE FAIT DE S'EN TENIR À UNE ESTHÉTIQUE PARTICULIÈRE



THE SESSIONS

Ben LEWIN

Date de sortie : 06-03-2013 Vu le : 10-03-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Mark O'Brien est atteint de polio depuis l'âge de six ans. Cela ne l'a pourtant pas empêché de devenir poète et journaliste. Alors que sa vie se déroule principalement dans un poumon d'acier, il cherche quand même une relation amoureuse...

CRITIQUE :

Ben Lewin n'est pas le réalisateur le plus connu des Etats-Unis, c'est le moins que l'on puisse dire. En effet, entre la réalisation de séries télé (dont *Ally McBeal*), il a mis en scène quatre films en un peu moins de quarante ans, dont aucun ne reste vraiment dans les mémoires. Son précédent a même été réalisé il y a presque vingt ans. Néanmoins, il a réussi à faire parler de lui l'année dernière en remportant notamment le Prix du public américain de la fiction au célèbre Festival de Sundance avec son nouveau film. Celui-ci a aussi été récompensé lors de cérémonies annuelles un peu moins prestigieuses, notamment pour le jeu des acteurs (Helen

Hunt a même été nommé aux Oscars pour meilleur second rôle). Il faut dire que ce *The Sessions* n'est pas un long métrage qui passe facilement inaperçu car il aborde un sujet à la fois complexe et polémique (en France, notamment) : l'assistance sexuelle pour les personnes handicapées. Car, pour son retour derrière la caméra, Ben Lewin a décidé d'adapter un article écrit par Mark O'Brien et racontant comment la rencontre avec une assistante sexuelle a changé sa vie d'homme très lourdement handicapé. Dis comme cela, ce film pourrait sembler assez glauque ou, en tout cas, dérangeant. Mais, dans les faits, il n'en est rien car Ben Lewin trouve le bon ton et la distance appropriée pour s'intéresser à cette question. Il signe ainsi un long métrage pas renversant mais vraiment de qualité.

Le film débute par ce qui semblent être des images d'archives de Mark O'Brien recevant son diplôme de l'Université de Berkeley. D'entrée, le long-métrage s'inscrit donc dans le côté « histoire vraie » qui est, il faut bien le dire, un peu agaçant. Mais, bon, en même temps, c'est le cas et c'est bien un petit moment du destin de ce poète et journaliste qui va nous être montré. Car le film adopte un angle particulier et une période précise, en ne se contentant pas de dérouler le parcours de cet homme. Non, ce qui est au cœur du film, ce sont bien ces quatre séances avec une assistante sexuelle et *The Sessions* délaisse ainsi ce qui est superflus. Le début de la vie adulte de Mark O'Brien passe en accéléré. On saisit néanmoins les souffrances de cet homme, à la fois physiques mais aussi psychologiques. Un sentiment amoureux naît par exemple avec une assistante mais cela se finit mal car les sentiments ne sont pas vraiment réciproques. Cette histoire, racontée en deux-trois minutes permet vraiment de poser des bases de compréhension du reste. C'est en fait finalement l'arrivée d'un nouveau prêtre dans la paroisse, avec qui il va construire une relation de confiance, qui va bouleverser le personnage. A partir de là, le film se ralentit bien plus et on rentre peu à peu dans le cœur du sujet : la sexualité chez une personne très lourdement handicapée.

Forcément, cela soulève des questions et le film ne les élude jamais. C'est le cas notamment du rapport à la prostitution ou encore du regard des autres. Mais en les traitant de façon très naturelle, mais aussi très fine, *The Sessions* a le grand mérite de montrer ce qu'il est possible et quel impact cela peut avoir sur une personne handicapée. Après, on reste dans un cas très particulier et le fait que ce soit une histoire vraie renforce cet aspect. Ce n'est pas forcément facilement ou automatiquement généralisable mais, au moins, ce film nous aura permis de

nous interroger sur cette problématique. Si le film n'est ni glauque ni misérabiliste, c'est en grande partie grâce au regard extrêmement doux qu'il pose sur le personnage principal mais aussi l'assistante sexuelle. De plus, Mark O'Brien a une bonne dose d'autodérision sur sa condition et cet humour, parfois grinçant, permet au film de ne jamais tomber dans la sinistrose à laquelle un tel sujet pouvait pourtant pousser. Au contraire, ce film respire une vraie sensibilité, une vraie tendresse. Quelque chose de « doux » se dégage en quelque sorte de ce film, sans que cela soit forcément simple à expliquer. Cela tient à la fois de l'ambiance, du jeu des acteurs et d'une mise en scène assez minimaliste qui place au centre le personnage principal. Il y a quand même quelques petites longueurs et des éléments un peu plus discutables, mais, dans l'ensemble, on les oublie assez vite.

De plus, dans ce film, Helen Hunt est assez formidable. Elle interprète Cheryl, cette assistante sexuelle qui va beaucoup aider Mark à prendre confiance en lui. Son rôle est loin d'être évident car son personnage est toujours à la limite émotionnellement par rapport à son client. On sent une certaine attirance tout en distance (ces rapports qu'elle dicte comme autant de diagnostics médicaux). Elle rend parfaitement les sentiments ambigus qui naissent peu à peu, notamment dans la relation avec son mari, avec qui on a l'impression qu'elle voudrait parler tout en étant incapable. John Hawkes, lui, dans un rôle plus « facile » car davantage marqué, s'en sort aussi très bien. Ses expressions de visage disent bien les sensations par lesquelles il passe. William H. Macy, lui, est impeccable dans ce rôle pas inintéressant du tout de prêtre qui va aider John en l'écoutant et en lui ouvrant à d'autres possibilités. On regrette presque un peu qu'il ne soit pas plus mis en valeur et qu'il ne serve parfois qu'à un rôle de réceptacle de la parole du personnage principal et donc de remplaçant d'une *voix-off* difficilement contournable ici). Avec la conjugaison de ces trois acteurs, *The Sessions* gagne en densité et en intérêt.

VERDICT :

Un film à la fois intelligent et « doux » sur un sujet pour le moins complexe à traiter. La performance des trois acteurs principaux, et surtout celle de Helen Hunt, donne à ce long métrage une vraie force.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

HELEN HUNT



20 ANS D'ÉCART

David MOREAU

Date de sortie : **06-03-2013** Vu le : **12-03-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Alice a pas loin de quarante ans et a tout pour devenir la nouvelle rédactrice en chef du magazine « Rebelle ». Mais elle véhicule une image de femme coincée qui ne convient pas. Lors d'une rencontre fortuite avec Balthazar, jeune étudiant en architecture, ces collègues vont croire à une improbable histoire d'amour entre eux. Leur regard va alors changer...

CRITIQUE :

Après deux films d'horreur réalisés avec son comparse Xavier Palud, David Moreau décide de s'émanciper en même temps qu'il change totalement de style. Puisque de *The Eye*, film d'épouvante franco-américain, remake d'un film hongkongais, le réalisateur passe à une comédie romantique bien française. Si je dis « bien française », c'est parce que ce genre de films n'est quand même pas loin d'être une spécialité bien de chez nous. Dernièrement, certains bons films avaient donné quelques lettres de noblesse à un genre trop souvent ramené à des films moyens, voire très moyens. On peut penser à *L'arnacœur* ou encore à *Un plan parfait*, deux comédies bien ficelées, qui mettaient en scène des histoires d'amour assez originales, grâce à des scénarios plutôt inventifs et *punchy*. Là, encore, avec *20 ans d'écart*, il y a une idée de départ plutôt pas mal, qui se base sur un phénomène dont on parle de plus en plus et qui com-

mencerait presque à devenir un mythe : celui de la cougar. Ce nouveau terme, apparu depuis quatre ou cinq ans, avait déjà droit à une série (*Cougar town* – jamais vu). On a tellement entendu parler de ce mot dans les médias – certains voyant ce phénomène comme un fait de société majeur – que cela devenait presque louche que le cinéma français ne se soit encore emparé de la question. Et bien voilà, c'est chose faite... Et vu qu'on ne fait pas les choses à moitié, c'est donc à vingt ans d'écart que nous aurons droit, ni plus, ni moins. Et tout cela donne une comédie honnête, mais beaucoup trop calibrée pour être vraiment réjouissante. Un long métrage moyen, quoi, ni plus, ni moins...

En prenant à son compte de nouveaux codes – cougar, donc, mais aussi MILF (je ne vous ferai pas la traduction, vous pourrez aller chercher pour ceux qui ne connaissent pas) – le scénario permet au film de partir sur une idée qui est en un certain sens assez originale car nouvelle. Mais ce qui est assez fascinant avec *20 ans d'écart*, c'est que ce long métrage montre comment, à partir d'une idée pas idiote (mais pas révolutionnaire non plus), on peut tout de même rester dans des schémas extrêmement classiques. Car ce qui caractérise le plus ce film, c'est bien le fait qu'il n'apporte absolument rien de nouveau à un genre qui demande pourtant à se renouveler. Alors, oui, il y a quelques moments drôles, de vrais passages de pure comédie (comme ce repas où Alice est complètement défoncée), le rythme est plutôt soutenu, certaines répliques font mouche... Par contre, je trouve personnellement un peu limite de faire le coup des turbulences sur un Rio-Paris après ce qu'il s'est passé il y a plus de trois ans... De ce fait, on ne s'ennuie guère. Mais, en même temps, on a tellement l'impression d'avoir vu ce qui se passe sous nos yeux un nombre incalculable de fois que cela en perd nécessairement de son intérêt. Au niveau du schéma narratif, c'est le degré zéro de l'inventivité entre le gars qui se fait avoir, celle qui se fait prendre à son propre jeu, la « révélation » avec une danse, la rupture, les retrouvailles avec grand discours sur le fait que l'on s'est trompé... Bon, je vous ai peut-être raconté le film, mais, le problème, c'est qu'au bout de dix minutes, on peut se le raconter de la même manière dans la salle...

Tous les clichés de la comédie romantique y passent donc, sans ménagement aucun. Et c'est dommage parce que pour certains passages, on entrevoit la possibilité de quelque chose qui sorte un peu des sentiers battus et qui défriche quelque peu des territoires inexplorés de la comédie. Mais non, beaucoup trop vite, l'ensemble est ramené dans le « droit chemin » jusqu'à dix dernières minutes absolument terribles, où presque tout ce que l'on voudrait ne pas voir s'étale devant nos yeux. Et tout ce schéma, si peu inventif, oblige le scénario à multiplier les clichés, à la fois avec les personnages secondaires (le père de Balthazar ou la sœur d'Alice) mais aussi sur l'environnement globale du film. C'est notamment le cas du monde de la mode. Je n'ai jamais mis les pieds dans une rédaction de magazine féminin mais, là, ça semble vraiment *too much* pour être vrai. Cela permet quelques bonnes situations mais tellement forcées qu'elles font plus sourire que véritablement rire. Même dans la réalisation, David Moreau ne s'interdit rien comme cette séquence assez terrible où Alice va retrouver Balthazar à la Fac. Tout y passe : la musique, le travelling qui remonte le corps d'Alice, les ralentis sur les fesses, les têtes d'ahuris des étudiants croisés, ... C'est là encore tellement prononcé que ça en perd de son intérêt.

Par contre, ça commence à faire beaucoup les comédies françaises « sauvées » par Pierre Niney. Après *Comme des frères* qu'il sortait d'une jolie ornière avec son jeu assez génial et tout en finesse, c'est maintenant à *20 ans d'écart* qu'il permet de ne pas sombrer beaucoup trop vite. Cet acteur est vraiment formidable dans sa capacité à être à la fois désarmant de drôlerie mais aussi d'une certaine mélancolie. Avec lui, tout ce qu'il fait devient co-quette. Sa première apparition vaut à elle-seule bien d'autres performances. Il est dans un avion, à chercher sa place, prise par un petit brésilien qui joue au foot. Il lui fait une petite tête marrante tout en lui lâchant un magique « *futchebol* ». Ca ne sert à rien, c'est simple comme bonjour, mais qu'est-ce que c'est drôle quand c'est joué avec autant de simplicité. Il faut dire que pour interpréter le jeune homme qui découvre un peu la vie, il a vraiment la tête de l'emploi même si, dans les faits, il a vingt-quatre ans. Mais quel talent !! On l'attend maintenant dans d'autres registres et on ne devrait pas être déçu puisqu'il est le célèbre couturier du *Yves Saint-Laurent* de Jalil Lespert. C'est une vraie occasion pour lui de démontrer une nouvelle fois son talent que l'on perçoit déjà comme probablement protéiforme. Ici, dans *20 ans d'écart*, il crève vraiment une nouvelle fois l'écran et permet au film de garder un certain intérêt jusqu'au bout.

Le couple avec Efra fonctionne pas mal même s'il manque un peu de crédibilité au niveau des âges (Niney a quatre ans de plus que son personnage et Efra quatre ans de moins). Sans Pierre Niney, honnêtement, le tout est tellement cousu de fil blanc que je pense que la fin aurait été encore plus compliquée et le film tout entier bien trop fade.

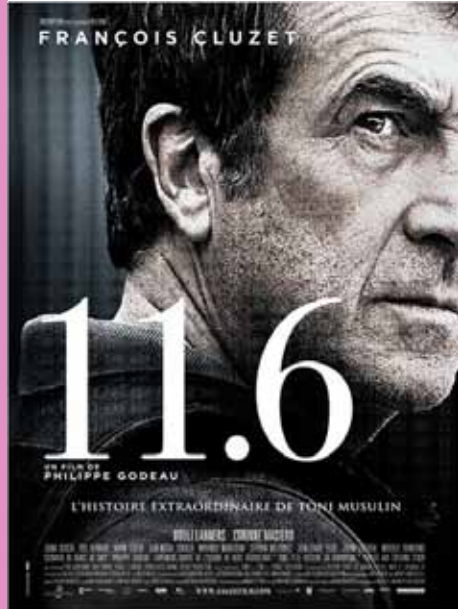
VERDICT :

Inventif dans son idée, puisqu'il surfe sur des thèmes à la mode, mais complètement banal dans la mise en image de celle-ci, *20 ans d'écart* n'est pas plus qu'une comédie romantique de plus, si ce n'est la présence de l'incroyable Pierre Niney.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

PIERRE NINEY



11.6

Philippe GODEAU

Date de sortie : **03-04-2013** Vu le : **14-03-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Toni Musulin est convoyeur de fond à Lyon depuis dix ans. Un matin de novembre, il décide de se faire la belle avec le fourgon et les 11,6 millions d'euros qui se trouvaient dedans. Et le coup était plutôt bien préparé...

CRITIQUE :

Il y a trois ans et demi, il était devenu un personnage mythique dans le paysage français, certains le voyant comme un nouveau Robin des Bois ou comme celui qui a réussi à vraiment embêter le système (je n'en suis pas, je vous le dis tout de suite). Lui, c'est Toni Musulin, convoyeur de fond qui a disparu avec plus de deux millions d'euros (sur les onze et quelques que comptait le fourgon) et qui s'est rendu une dizaine de jours plus tard aux policiers monégasques. Le plus grand mystère entoure encore cette affaire : où sont passés ces fameux deux millions ? Pourquoi s'être rendu

?... Les questions sont aussi nombreuses que les réponses sont difficiles à saisir. Pourtant, alors que Musulin est encore en prison (il a été condamné à cinq ans en appel), le cinéma s'empare déjà de cette histoire, il faut bien le dire, assez hors normes puisqu'il s'agit finalement d'un détournement de fonds sans aucune violence. Et c'est Philippe Godeau, réalisateur du plutôt honnête *Le dernier pour la route*, son premier film, qui a décidé de s'attaquer à ce que l'on pourrait qualifier de « fiction très proche de la réalité ». En effet, le scénario est basé sur un livre que Musulin lui-même a validé. Cela n'est pas sans poser quelques problèmes, surtout quand on sait le flou qui entoure encore l'affaire. D'ailleurs, on ressent cela au visionnage d'un film qui a du mal à vraiment décoller et devenir passionnant, alors que le personnage, lui, est en quelque sorte fascinant.

Ce qui est sans doute le plus fascinant dans ce film, c'est qu'on est face à un véritable scénario de fiction, qui pourrait être la base d'un vrai film d'action ou d'un thriller implacable. N'importe lequel des scénaristes aurait bien aimé écrire une telle histoire, avec sa part de mystère, son côté complètement fascinant et presque absurde. Le souci, c'est que l'on est ici face à la réalité. Et une réalité extrêmement récente et encore présente dans les mémoires collectives. Personnellement, il y a quelque chose qui me gêne dans le fait de mettre en scène aussi vite une telle histoire. Il faudrait avoir un minimum de recul afin de pouvoir mieux analyser un personnage taiseux et qui n'a rien livré (ou si peu) à la police. Il s'est même plutôt amusé avec elle. *11.6* a le mérite de ne pas prendre parti ni de juger le personnage. Le récit qui est fait a quelque chose d'assez clinique, renforcé par une esthétique très très froide (et qui ne me plaît pas des masses dans l'ensemble). Les couleurs sont presque absentes (si ce n'est la Ferrari rouge pétante) dans cette banlieue lyonnaise ainsi que dans les costumes. Le gris est bien la teinte dominante et semble indiquer que tout est, dans cette histoire, ni noir ni blanc. Ainsi, le film semble toujours un peu hésiter entre une vision très réaliste (mais ce n'est pas un documentaire) ou quelque chose d'un peu plus fictionnel. Ce dilemme, qui se pose forcément quand on s'attaque à quelque chose d'aussi récent, traverse tout le film et le réalisateur ne semble jamais véritablement en mesure d'y répondre efficacement. Sans doute parce qu'il n'a pas le matériau suffisant, étant donné le trop peu de temps de recul dont il dispose.

Le film ne peut pas se construire sur un suspense car, de fait, il n'y en n'a pas. Tout le monde connaît l'histoire et le film débute même par la rémission monégasque du convoyeur. D'autres ressorts devront donc être utilisés et c'est plutôt à la manière dont il va peu à peu imaginer et préparer son coup que *11.6* s'intéresse. Il montre en fait une partie du mécanisme qui a pu conduire Musulin (François Cluzet, très bon dans un rôle tout en intérieo-

rité et en colère rentrée) à commettre son acte. Il y a d'abord sa fascination pour les belles voitures, sa forme de pingrerie mais, surtout, les petites humiliations de ses chefs qui lui refusent des jours de congé et le traitent un peu comme n'importe qui. C'est sûr que ces éléments permettent de commencer à comprendre l'homme mais le film ne permet pas d'aller plus loin que des explications finalement assez simples. Des pistes sont lancées (une soirée branchée, une fille rencontrée) mais aussi vite délaissées, comme pour renforcer le mystère. La véritable psychologie de Musulin ne nous est pas montrée ici et il n'y a pas vraiment de tentative de le faire, là encore sans doute parce que la réalité est à la fois trop présente et trop partielle. Elle ne permet en tout cas pas vraiment de prendre des libertés trop importantes. Par contre, là où le film est vraiment intéressant, c'est dans la manière dont il montre comment, peu à peu, ayant conscience que son projet est dangereux pour ceux à qui il tient, il va tout faire pour couper les ponts. Mais c'est à sa manière, c'est-à-dire sans rien dire ou presque mais par petites touches. C'est notamment le cas avec sa copine qui finit par être excédée de son comportement mais aussi avec son collègue le plus proche qu'il va essayer d'écarter. Mais sinon, le film ne lève pas les interrogations, loin de là, et aurait presque tendance à en poser d'avantage. D'un personnage réel, le film ne souhaite pas faire un vrai « héros » de fiction et, ainsi, se perd un peu dans cet entre-deux pas forcément évident à gérer.

VERDICT :

Un film pas malhonnête mais qui arrive sans doute un peu tôt par rapport à une histoire très récente. En manquant de recul, 11.6 reste trop superficiel. Pourtant, que ce personnage est intéressant et plutôt bien interprété par François Cluzet.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

FRANÇOIS CLUZET



JAPPELOUP

Christian DUGUAY

Date de sortie : 13-03-2013 Vu le : 15-03-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

Jappeloup, c'est le nom d'un cheval qui a mené Pierre Durand au titre olympique du saut d'obstacle en 1988. Mais le chemin fut très loin d'être facile et c'est à force de persévérance que le couple s'est construit et a fini par réussir.

CRITIQUE :

Et bien, me voilà bien « embêté » au moment d'écrire cette critique... Pourquoi donc ? Il y a au moins deux raisons à cela. La première est que je pensais visionner un film sur les chevaux sans aucun intérêt et réservé aux collégiennes qui lisent *Cheval magazine* (je caricature un peu) et que, finalement, ce n'est pas le cas. J'ai eu l'impression de me faire tromper sur la marchandise, mais dans le bon sens, pour le coup... En même temps, vous devez vous demander pourquoi je suis quand même allé voir ce long métrage. Et bien, pour dire la vérité, j'ai du mal moi-même à donner une vraie réponse. Peut-être qu'au fond de moi, je suis en fait un grand

fan de cheval refoulé, mais je n'y crois pas des masses... Je pense plutôt que c'est l'aspect olympique qui m'a vraiment poussé. La deuxième raison, qui est presque encore plus « énervante », c'est que je me suis laissé avoir comme un bleu au jeu de l'émotion alors que, pourtant, tout est tellement fléché que, normalement, je deviens plus réfractaire qu'autre chose. Car oui, je l'avoue, l'histoire dans son ensemble m'a plutôt ému et *Jappeloup* ne m'a nullement ennuyé. Ce n'est pas non plus le film du siècle mais il s'en dégage vraiment quelque chose qui le rend finalement assez agréable. Après un tel verdict, qui me pousse à me poser des questions existentielles, il faut bien passer aux explications. Car moi-même, je me demande encore comment cela a pu arriver.

Pourtant, les cinq premières minutes m'ont plus qu'inquiété. On y voit (vrai de vrai) un cheval gambader au ralenti, dans les rayons de soleil, le tout avec musique de circonstance... Si tu veux faire plus cliché, tu ne peux pas t'y prendre autrement !! Forcément, j'ai pris peur en me disant que si c'était comme ça pendant deux heures, j'allais sortir avec l'envie de tuer du cheval (sans vouloir en faire des lasagnes pour autant, attention !). Mais, non, finalement, ça se calme un peu et on rentre véritablement dans l'histoire croisée de Jappeloup, un cheval auquel personne en croit véritablement et de Pierre Durand, cavalier de talent qui, lui non plus, ne croit pas vraiment en lui. Le film est en fait l'histoire d'une rencontre et des péripéties qui vont arriver à ceux que l'on peut considérer comme les deux personnages principaux du film. En effet, le scénario, écrit par Guillaume Canet, est librement inspiré d'un livre qui, lui-même, donne une certaine vision de l'histoire de Jappeloup et de son maître. On peut donc se dire qu'il y a une bonne partie romancée là-dedans. Si tout est véridique, c'est que cette aventure est réellement extraordinaire et on se demande bien comment elle a pu passer à côté du cinéma si longtemps. En effet, le scénario utilise tous les ressorts possibles : l'ascension puis la chute, la rédemption, les morts et les naissances, les coups du sort,... C'est vraiment à se demander si on n'est pas dans quelque chose de totalement inventé. Mais la force de ce scénario, justement, c'est de donner au film une grande force dramatique.

Jappeloup a vraiment quelque chose d'une fresque puisqu'on suit le cheval et son maître sur une période de presque dix ans. Et le film s'intéresse finalement plus à l'homme qu'à l'animal. Ce dernier a décidé de quitter son métier d'avocat pour revenir à ses premières amours, à savoir l'équitation, pour lui, mais aussi pour combler un père qui s'était sacrifié pour lui lors de sa jeunesse. Guillaume Canet puise dans les quelques complexités de ce personnage pour créer une histoire qui, au final, se révèle à la fois touchante et intéressante. Quelques pas-

sages passent un peu trop vite mais la façon dont nous est conté ce destin hors du commun, notamment grâce à un rythme qui ne faiblit jamais, est vraiment juste. C'est sans doute là que se trouve la grande force du film, avec, aussi, un jeu d'acteurs plutôt performant entre la présence toute en discrétion de Marie Bunel, celle assez géniale de Marina Hands (sobre et parfaite comme toujours) ou le jeu plutôt efficace de Guillaume Canet. Seul Daniel Auteuil est un peu limite à mon goût...

Je sentais très bien que j'étais en train de me faire avoir mais, malgré tout, *Jappeloup* m'a en un sens troublé. Ça me ferait presque du mal de l'avouer même si c'est aussi la magie du cinéma de pouvoir nous toucher quand on ne s'y attend pas forcément. Et puis, je pense que le fait que l'on parle de sport, de Jeux Olympiques et de médaille d'or française, moi, ça me met toujours dans tous mes états. Après, si on reste un peu plus dans le domaine de l'analyse, on ne peut que se rendre compte de toutes les ficelles qui sont utilisées, parce qu'elles sont grosses, et même parfois énormes. La mise en scène de Christian Duguay, réalisateur de télévision canadien que Guillaume Canet est allé chercher on ne sait pas trop pourquoi, est extrêmement classique avec, notamment, de ralentis lors des moments critiques (globalement, les sauts à ne pas rater). Mais, à son crédit, on peut reconnaître au réalisateur une certaine faculté à garder le rythme induit par le scénario. C'est en fait ce qu'il avait à faire et il s'en acquitte sans trop de fioritures. Cela permet en tout cas quelque chose que je n'espérais pas forcément : m'émouvoir un peu. Et c'est déjà pas mal du tout.

VERDICT :

***Jappeloup* possède une force dramatique intéressante qui en fait un film qui se laisse regarder, et même un peu plus. Le scénario y est pour beaucoup, plus qu'une réalisation assez classique. Les acteurs, eux, tiennent plutôt bien le coup.**

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

MARINA HANDS



THE PLACE BEYOND THE PINES

Derek Cianfrance

Date de sortie : 20-03-2013 Vu le : 18-03-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Luke est cascadeur à moto. Lorsqu'il découvre qu'il est aussi père d'un tout jeune enfant, il se met à commettre des braquages. Mais cela ne sera pas sans conséquences, pour lui mais aussi pour son fils...

CRITIQUE :

Après un premier film déjà loin d'être passé inaperçu en 1998 et un passage par les documentaires musicaux, Derek Cianfrance avait surtout fait parler de lui en 2010 avec son deuxième long métrage, *Blue Valentine*, histoire complexe d'un amour à la fois romantique et dramatique. C'est un film que je n'ai encore jamais vu alors que, pourtant, de l'avis de beaucoup, il s'agit d'un vrai bon long métrage, magnifié par les performances de Michelle Williams et Ryan Gosling (c'est d'ailleurs un peu le film qui a relancé la carrière de ce dernier après des années 2000 plus compliquées

qu'autre chose). Cette fois-ci, Cianfrance revient avec un long métrage dont on entend parler de lui depuis un certain temps. Il en a lui-même co-écrit le scénario et on y retrouve l'acteur canadien (et oui, Ryan Gosling nous vient du Canada...) mais aussi l'une des nouvelles coqueluches d'Hollywood, Bradley Cooper et une actrice qui choisit de plus en plus ses films et qui se trompe de moins en moins : Eva Mendes. *The place beyond the pines*, titre assez mystérieux, est finalement très compliqué à raconter car l'histoire est multiple, sur plusieurs générations et a des ramifications parfois un peu complexes. En fait, la seule chose que l'on peut vraiment dire sur ce film, c'est qu'il est construit comme une sorte de tragédie grecque revisitée. Et c'est à ce titre que ce long métrage est vraiment intéressant et vaut le coup d'œil. Tout n'y est pas parfait, mais, dans l'ensemble, il s'en dégage une grande puissance.

La première séquence (un très long plan où l'on suit de dos Luke de sa loge jusqu'à sa moto et cette cage de fer) m'a vraiment rappelé celle qui ouvre *La nuit nous appartient* (Bobby sortant de son bureau pour admirer son « œuvre », qui s'avère être une boîte de nuit). Bon présage tant ce film est encore aujourd'hui l'un de mes préférés et d'ailleurs, certains autres éléments peuvent nous y faire penser : la présence d'Eva Mendes, le côté familial, ainsi qu'une certaine ambiance générale... Mais la comparaison doit s'arrêter là car si *The place beyond the pines* est un film « classique » (à tous les sens du terme, nous y reviendrons) dans son aspect général, c'est son côté extrêmement foisonnant qui le caractérise le plus. Car ce qui est marquant avec ce long métrage, c'est le fait qu'il brasse un nombre très important de thèmes et de problématiques. D'ailleurs, c'est dur de véritablement le définir car on est toujours entre le drame, le thriller, le film noir et même le mélo par moments... Ainsi, c'est un film extrêmement ambitieux, peut-être un peu trop car il laisse un petit sentiment de frustration de ne pas voir toutes les thématiques et tous les personnages un peu plus abordés. Déjà, comme point d'appui de l'ensemble, il y a le lieu où tout ce passe, cet « endroit derrière les pins » – Schenectady, dans l'Etat de New York. Ça nous est montré comme une sorte de « trou du cul du monde », presque à l'écart de la civilisation, ou en tout cas, vivant en autarcie. Comme souvent maintenant dans les films américains, c'est une Amérique déshéritée qui nous est montrée là, celle qui vit le mieux possible de petits boulots et cherche autant que faire ce peu des échappatoires à une vie dans l'ensemble assez triste. Et cela a son importance dans tout le scénario car cela est une toile de fond à une histoire qui, elle, traite tout à la fois de paternité, de vengeance, de culpabilité, de corruption... Toutes ces problématiques sont balayées et plus ou moins creusées. Elles apparaissent ça et là et posent des enjeux parfois décisifs, ce qui nourrit forcément l'histoire globale. Le revers de la médaille c'est que de nombreux éléments

manquent d'un vrai approfondissement.

La structure du film est extrêmement intéressante et se rapproche beaucoup d'une forme très ancienne : celle des tragédies grecques, même si c'est bien sûr revisité. On distingue de façon très nette trois actes, sur deux périodes différentes et chacune de ces parties est dominée par un ou deux personnages que l'on suit plus particulièrement. D'autres protagonistes (c'est surtout le cas de Romina, à la fois copine et mère) créent une forme de lien entre ces trois chapitres qui sont à la fois distincts mais complètement liés. Car s'il y a bien quelque chose qui est important dans ce film et qui le traverse tout du long, ce sont les notions de destin et de vengeance. Ainsi, peut-être l'histoire des enfants paraît de trop mais elle s'inscrit en fait complètement dans cette logique de tragédie, où la lignée est directement impactée par les actes précédents, comme une forme de fatalité à laquelle on ne peut échapper. On peut parler en ce sens d'un drame générationnel où il n'y a pas vraiment d'histoire à proprement parler mais plutôt l'idée d'un destin qui suit son cours et touche toutes les personnes plus ou moins proches de l'affaire. Une vraie force se dégage de *The place beyond the pines*, celle-ci tenant aussi bien de la construction du film (le destin familial comme fil conducteur) que de la réalisation (il y a certains plans vraiment incroyables et une forme de maîtrise et de classe dans la mise en scène de Derek Cianfrance) ou encore que du jeu d'acteurs. Ryan Gosling n'est jamais aussi bon que dans ces rôles un peu mutiques, où tout doit passer par les silences. Bradley Cooper, lui, livre une partition sobre et réussie. On peut juste regretter quelques passages un tout petit peu long et, surtout, des thèmes complètement expédiés ou des personnages qui manquent d'épaisseur alors qu'il y avait vraiment de quoi faire quelque chose. Et si, finalement, ce film n'était pas une sorte de trilogie condensée car je pense qu'il y a là vraiment la matière pour faire trois longs métrages de qualité avec un tel matériau de départ.

VERDICT :

Ce film à la frontière du drame et du thriller est peut-être un peu trop ambitieux tant il brasse de sujets différents. Mais c'est aussi son charme, si l'on peut dire, car une grande force se dégage de l'ensemble.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA CONSTRUCTION D'ENSEMBLE DU FILM



LE MONDE FANTASTIQUE D'OZ

Sam RAIMI

Date de sortie : **13-03-2013** Vu le : **21-03-2013**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FANTASTIQUE

HISTOIRE :

Oscar Diggs est un magicien qui vivote d'un spectacle itinérant. Alors qu'il tente de fuir en montgolfière, il est pris dans une tempête et termine dans le monde fantastique d'Oz où une prophétie annonce qu'un magicien viendra redonner tout son éclat au peuple...

CRITIQUE :

Le Magicien d'Oz est un livre qui est un très grand classique de la littérature enfantine, surtout aux Etats-Unis. L'adaptation en film musical, qui date de 1939, est elle aussi mythique et a souvent sa place dans les listes des meilleurs films de tous les temps. Les chansons qui en sont tirées sont elles aussi passées à la postérité (notamment la légendaire *Over the rainbow*). *Disney*, jamais en reste quand il y a une bonne affaire à flairer, a décidé de remettre au goût du jour cette histoire fantastique, avec une adaptation qui n'est visiblement pas celle du livre originel (même si je ne l'ai jamais lu) puisque cette nouvelle version démarre bien plus tôt et raconte comment Oscar Diggs, simple magicien un peu roublard sur les bords, devient le Roi du royaume d'Oz. Il y avait, chez *Disney*, l'envie de

faire un vrai conte de fée avec un protagoniste masculin (ce qui n'est jamais évident) et l'origine du Magicien d'Oz leur offrait une très belle occasion. Pour ce nouveau film, c'est Sam Raimi qui a été mis aux commandes. Pour lui, c'est le retour à une grosse production après avoir réalisé la trilogie *Spider-Man* entre 2002 et 2007 et un film un peu plus confidentiel il y a quatre ans (*Jusqu'en enfer*). Malheureusement pour Sam Raimi, ce nouveau film ne peut pas être considéré comme un retour gagnant. Il faut dire qu'il n'est pas vraiment aidé ni par un scénario tout ce qu'il y a de plus bateau ni par un décor à respecter qui, forcément, implique une esthétique particulière, et qui n'est pas vraiment ma tasse de thé.

Ça commence pourtant bien avec un générique visuellement très étonnant et réussi puisqu'il se sert parfaitement de la 3D pour donner l'idée de profondeur recherchée. Le premier quart d'heure aussi est plutôt drôle, en noir et blanc et dans un format d'image (carré) et de son à l'ancienne. On y découvre ce Oscar Diggs, appelé Oz, dans ses œuvres : c'est un magicien qui sait faire des tours honnêtes mais qui se caractérise surtout par son côté malhonnête (que ce soit avec son public, les femmes ou son assistant). C'est d'ailleurs pour une histoire de femme qu'il se voit obligé de quitter le cirque ambulant avec une montgolfière. Jusque-là, c'est plutôt rythmé, original et sympathique visuellement. Mais, comme on pouvait malheureusement s'y attendre, c'est en arrivant dans ce fameux monde d'Oz que les choses se gâtent. Pour le coup, on repasse à un format d'image classique et en couleur. Et alors, quitte à faire, puisque les teintes sont revenues, autant s'en donner à cœur joie... Ce monde d'Oz est en effet très coloré, à l'extrême, pourrait-on dire. Et, comme c'est de coutume dans ce genre de films, on a droit à une visite guidée de tout ce qui rend cet endroit si féérique et spécial comme des bestioles et des plantes en tous genres. En ce sens, cela m'a beaucoup fait penser au *Alice au Pays des Merveilles* de Tim Burton (qui est aussi un film *Disney*, d'ailleurs). L'esthétique est presque la même et c'est à se demander si ce ne sont pas les mêmes décors qui sont utilisés. C'est à partir de là que débute véritablement l'histoire de tout le film : Oscar est en fait pris pour le fameux magicien appelé à sauver le Royaume, selon LA prophétie (parce qu'il en faut toujours une...).

Et l'histoire globale n'est pas non plus d'une originalité folle, c'est le moins que l'on puisse dire. On parle même de « méchante sorcière » et de « gentille sorcière », c'est pour dire... Le tout s'étire alors en longueur et grâce à quelques tours de magie de derrière les fagots, Oscar arrive à faire croire au plus grand nombre qu'il est bien la personne tant attendue, même si certains ont compris de quoi il en retournait. Son voyage va le conduire à rencontrer différents personnages (le singe volant, la fille de porcelaine,...) qui vont l'aider chacun leur tour dans la mission qui lui a été confiée. C'est finalement grâce à ses talents dans l'illusion qu'il vaincra (parce qu'il gagne, il n'y a pas trop de surprises de ce côté-là...). *Le monde fantastique d'Oz* est donc un film sur l'imaginaire, sur les rêves et sur la force de l'illusion. Mais, surtout, ça dégouline de bons sentiments et on entend un nombre incalculable de grandes vérités générales qui ne veulent rien dire dans l'absolu mais auxquelles on a toujours droit dans ce type de films (sur le courage, la loyauté, la bonté...). En plus, tous les personnages en font des tonnes, entre une Michelle Williams vraiment trop gentille, une Rachel Weisz trop méchante et une Mila Kunis un peu entre les deux mais qui se transforme à la moitié du film en très (très) méchante sorcière avec un rire grinçant et un accoutrement (notamment une nouvelle tête) qui est raté comme rarement. Je me suis demandé si ce n'était pas un canular. Au milieu de tout cela, James Franco traîne une certaine désinvolture et ses petites mimiques sont vraiment géniales. Il donne dans tous les cas une vraie épaisseur à un personnage, ce qui manque justement aux autres et au scénario dans son ensemble.

Dans un film que l'on peut qualifier de grotesque, il est dur de ressortir de vraies notes positives, si ce n'est, justement, un des thèmes musicaux. Dans l'ensemble, la bande originale de Danny Elfman (tiens, tiens, c'est le compositeur attitré de Tim Burton...) est loin d'être géniale car elle manque de beaucoup d'originalité mais on y entend parfois un petit motif absolument merveilleux (notamment lorsque la boîte à musique est ouverte). C'est tout simple mais qu'est ce que c'est joli ! Au bout d'un moment, je ne regardais le film que dans l'espoir de réentendre ce thème. Il revient quelques fois, à notre plus grand bonheur... Sinon, d'un point de vue technique, il n'y a pas grand-chose à redire et certaines scènes sont même particulièrement spectaculaires (comme celle où il chute en ballon dans l'eau). Mais, si c'est techniquement réussi, on peut se demander au service de quoi ? C'est bien là le problème principal d'un film à mi-chemin entre *Alice au Pays des Merveilles*, *Blanche Neige* et *Harry Potter* (un tout petit peu, mais quand même). Autant dire que ce n'est pas forcément gage de toutes les réussites et, dans l'ensemble ce *Monde fantastique d'Oz* déçoit plus qu'autre chose. Je pense définitivement que j'ai passé l'âge pour de tels films. C'est un peu malheureux mais c'est comme cela. Il y en a bien à qui ça fera plaisir : qu'ils se régaleront mais si suite il y a (parce que ce n'est jamais à exclure), ça sera définitivement sans moi.

VERDICT :

Pas loin d'être grotesque la plupart du temps, cette nouvelle adaptation de Oz a quand même pour elle une certaine qualité visuelle et un James Franco en très grande forme. Mais, dans l'ensemble, c'est quand même loin d'être magique.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

JAMES FRANCO



40 ANS : MODE D'EMPLOI

Judd APPATOW

Date de sortie : 13-03-2013 Vu le : 22-03-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Debbie vient d'avoir quarante ans mais a du mal à l'accepter. Avec son mari Pete, elle traverse une petite crise, qui n'est pas arrangée par l'environnement familial entre deux filles et des parents pas toujours faciles à vivre.

CRITIQUE :

Aussi dingue que ça puisse paraître, c'est la première fois que je vais voir un film de Judd Apatow au cinéma, lui qui est pourtant devenu l'un des papes de la nouvelle comédie américaine, d'abord en tant que producteur et scénariste, notamment de séries, puis comme réalisateur de cinéma depuis 2005 avec quatre films dont *40 ans, toujours puceau* ou *En cloque, mode d'emploi*. Ah si, en fait, je viens de me rendre compte que *Sans Sarah, rien ne va* était produit par le bonhomme : c'était une comédie honnête sans être renversante, loin de là ! Après des films marqués par un humour souvent assez gras et même un peu « pipi-caca » sur les bords

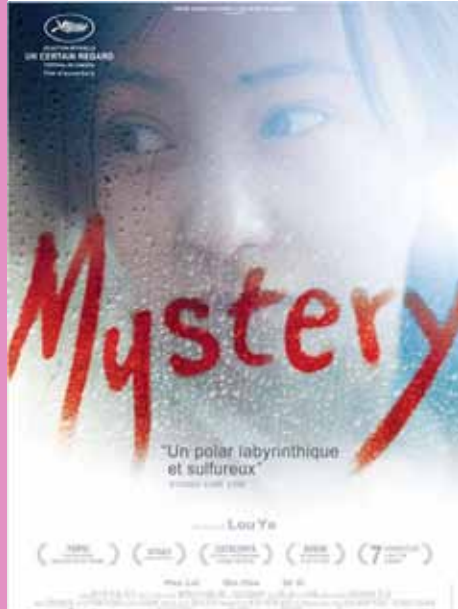
(pas autant que les frères Farrelly, tout de même), il revient avec une comédie un peu plus générationnelle et surtout plus posée et caustique. On a surtout l'impression qu'il se sert complètement de son expérience personnelle pour écrire ce scénario, lui qui a maintenant quarante-cinq ans. Cela est renforcé par le fait que le couple soit interprété par Paul Rudd, qui a joué dans de nombreux projets d'Apatow et qui est presque devenu au fil du temps son double, et Leslie Mann, propre femme du réalisateur. Et quand on sait en plus que les deux filles de ce couple sont interprétées par les propres progénitures du couple Apatow-Mann, ça en devient presque gênant pour un spectateur qui pourrait se sentir voyeur. Mais, en même temps, déjà dans ses films précédents, il introduisait un couple avec deux filles (toujours les mêmes) qui, cette fois-ci, est au cœur du long métrage. Et cette crise de la quarantaine, Apatow la fait durer sur plus de deux heures, ce qui occasionne quelques longueurs, malgré des passages assez formidables et donne au final un long métrage plutôt réussi mais loin d'être parfait.

C'est tout le problème de ce film qui alterne des temps vraiment forts – notamment des dialogues absolument hilarants avec des références générationnelles ou encore ces apparitions lunaires, notamment celle de Billie Joe Armstrong, leader du groupe *Green Day* – et d'autres beaucoup plus faibles où les longueurs se font vraiment ressentir. On a parfois l'impression que ça tourne véritablement en rond avec des personnages qui se répètent beaucoup trop et des discussions qui n'en finissent plus et qui n'apportent pas grand-chose de nouveau. Dans l'ensemble, c'est la relation avec les parents (ou plutôt les pères) qui est traitée de la façon la moins efficace. Assez vite on a compris les tentants et les aboutissants de leur histoire (Debbie le connaît très peu et Pete se sent obligé de lui envoyer de l'argent) et l'ensemble n'avance pas des masses et finit même pas être quelque peu ennuyeux. Là où le film est plus intéressant et davantage réussi, c'est dans cette façon de montrer comment ce couple traverse cette forme de crise de la quarantaine alors que les soucis s'accumulent (notamment chez Pete dont le label de musique est plus un bide qu'autre chose). Le ton, à la fois caustique et parfois désabusé, est plutôt bien trouvé et permet une analyse assez fine de certains ressorts du couple. Mais, dans une comédie, comme je le répète souvent, c'est bien le rythme qui est le plus important et en diluant le tout en plus de deux heures, Judd Apatow ne permet pas à son film d'en garder un suffisamment bon et c'est un peu dommage. Il était, à mon avis, possible de réduire quelques scènes afin de faire gagner à ce film en cohérence et en « nerf ». On passe quand même plutôt un bon moment, notamment grâce à certaines scènes vraiment géniales. Il n'y a pas grand-chose d'autre à dire sur un film qui ne me laissera pas un souvenir impérissable.

VERDICT :

Traversé de quelques passages formidables, *40 ans : mode d'emploi* manque tout de même de rythme et réserve trop de longueur pour être une vraie bonne comédie. Il y avait peut-être moyen de mieux faire.

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :****QUELQUES RÉPLIQUES**



MYSTERY

Lou YE

Date de sortie : **20-03-2013** Vu le : **25-03-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Une femme est renversée par une voiture et meurt. Une autre découvre que son mari la trompe. Et si les deux histoires n'étaient finalement pas si éloignées que cela...

CRITIQUE :

Ma dernière expérience de film chinois date maintenant d'il y a un certain temps, mais je suis loin d'en garder un bon souvenir. En effet, ce *Still Life* m'avait semblé très long et particulièrement peu intéressant. Jia Zhang Ke filmait des histoires d'êtres qui se cherchent sans fin dans une ville en proie à la destruction (du fait de la construction du grand barrage des Trois Gorges). Presque six ans plus tard, fort d'une expérience nouvelle en termes de cinéma (même si du côté des films asiatiques, je n'en

n'ai pas vu tant que cela), je retente ma chance avec, cette fois-ci, un long métrage signé de Lou Ye, artiste qui a longtemps été interdit de tourner dans son pays d'origine, surtout après le film *Une jeunesse chinoise*, que le régime en place dans le pays n'avait pas trop apprécié. Depuis, il s'était notamment occupé de réaliser *Love and Bruises*, film mi-français mi-chinois, avec notamment Tahar Rahim comme acteur principal. Presque toujours présent à Cannes, le réalisateur y a présenté l'année dernière *Mystery* dans la compétition *Un certain regard* et le film a quand même pas mal fait parler de lui. C'est seulement maintenant qu'il sort chez nous et je dois bien dire que l'objet m'intéressait plutôt sans être vraiment sûr qu'il passe bien dans une salle où je pourrais me rendre. La bonne surprise a été de voir que UGC le programmait et l'occasion était donc trop belle et à ne pas manquer. J'en suis ressorti à la fois charmé et agacé. Drôle de paradoxe, me direz-vous. Et je m'en vais l'expliquer de suite.

Cela tient dans cette façon de styliser à l'extrême toute scène, même la plus banale qui soit. Alors, forcément, ça en met parfois plein les mirettes car sur une heure et demie, il y a forcément un nombre importants de scènes qui valent le déplacement. C'est parfois un plan, un mouvement de caméra, une lumière... qui produisent un effet sympathique. Mais, en même temps, on frôle souvent l'overdose et ce film confirme que, définitivement, trop de style tue le style. Il y a par exemple quelque chose qui est assez étonnant, c'est que la caméra est toujours en mouvement. Je suis persuadé qu'il n'y a pas un seul moment dans le film où elle est posée. Alors, parfois, cela permet de belles scènes d'« action » (ce n'est pas non plus *James Bond*) ou offre au spectateur certains passages assez envoûtants mais, lorsque cela ne le justifie pas, ça donne un aspect bien plus artificiel qu'autre chose et l'effet n'est pas toujours réussi. Un passage résume bien cela (celui de la mort d'une jeune fille, je n'en dis pas plus). C'est à la fois techniquement et visuellement très étonnant mais tellement prononcé et surligné que ça en perd beaucoup de sa force. C'est donc dans le dosage qu'il y aurait pu avoir des choses à revoir. Mais c'est aussi ce qui fait souvent la particularité des films asiatiques...

Mystery est aussi un film d'ambiance avec cette ville à la fois pluvieuse et sombre dans laquelle se déroule cette histoire – ou ces histoires. Parce que *Mystery* a vraiment quelque chose d'assez étonnant dans ce qu'il raconte en mêlant ainsi une histoire policière à des intrigues amoureuses. Le rapport entre les deux est parfois un peu artificiel et la façon de passer de l'un à l'autre brutale et pas toujours évident, mais l'ensemble vaut quand même le détour car tout est plus ou moins lié et on comprend peu à peu la manière dont ça l'est, notamment avec des flashbacks. Les histoires de couple sont en elles-mêmes assez folles. Je ne peux rien en dire pour ceux qui iront voir le film mais ça semble plus incroyable qu'autre chose. Tout cela donne un ensemble qui emmène le specta-

teur dans des recoins à la fois de cette Chine moderne (où règne la corruption) mais aussi d'une certaine nature humaine. Et pour cela, *Mystery* est plutôt intéressant, en plus qu'il permet de me faire découvrir Hao Lei, actrice assez formidable dans ce film où elle joue une femme qui voit peu à peu sa vie lui échapper. Presque comme ce film qui, parfois, donne l'impression d'échapper quelque peu à un réalisateur désireux sans doute de trop bien faire. En étant un peu plus sobre, il aurait sans doute réalisé un long métrage de meilleure qualité. Car le matériau de départ est vraiment intéressant.

VERDICT :

Ultra-stylisé, parfois jusqu'à l'excès, *Mystery* n'en reste pas moins un film loin d'être inintéressant en mêlant plutôt bien histoires d'amour et enquête policière. Un long métrage assez envoûtant.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

HAO LEI



LA RELIGIEUSE

Guillaume NICLOUX

Date de sortie : 20-03-2013 Vu le : 26-03-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Au milieu du dix-huitième siècle, Suzanne a deux grandes sœurs mariées et n'est pas forcément intéressée par les hommes. On la contraint alors à prononcer ses vœux. Démarre alors une descente aux enfers...

CRITIQUE :

Adapter aujourd'hui un roman de Diderot, qui plus est une œuvre anticléricale, apparaîtrait presque comme un acte artistique anachronique ou, en tout cas, quelque peu décalé. Il faut dire que l'exercice avait déjà été fait, il y a maintenant quarante-cinq ans, par un grand cinéaste nommé Jacques Rivette. Le film avait surtout fait parler de lui pour la censure qui lui avait été imposée et la longue polémique qui en avait suivi. A l'époque, cela avait un sens quasiment politique de s'attaquer ainsi à l'Eglise. Aujourd'hui, ce n'est plus vraiment le cas, c'est le moins que l'on

puisse dire, même si, visiblement, le réalisateur a eu du mal à trouver un couvent en France qui accepte qu'on y tourne certaines scènes et qu'il a dû se rendre en Allemagne pour trouver son bonheur. On peut donc se demander pourquoi Guillaume Nicloux, réalisateur plutôt habitué aux films policiers (et metteur en scène fin 2010 d'un film que je n'avais pas vu passer sur mes radars, *Holiday*), a décidé de s'atteler à cette tâche. Là n'est pas vraiment le problème et, en soi, cette histoire peut aussi être lue comme une ode à la liberté et au choix individuel, autant que comme une critique en règle de l'Eglise en tant qu'institution. Mais le problème, c'est que Guillaume Nicloux ne fait rien véritablement ressortir de son film qui s'avère être un objet assez plat et qui, peu à peu, perd de la force qu'il aurait pu avoir.

C'est dommage car le propos de Diderot, s'il a sans doute perdu de sa force dans une société de moins en moins marquée par le fait religieux, n'en reste pas moins décapant. En mettant en scène une jeune fille (elle n'a pas encore dix-huit ans) en proie à la fois à un doute intérieur mais surtout à une hiérarchie souvent terrible avec elle, Diderot posait de nombreux problèmes et notamment celui de la liberté et le rapport à la soumission. Suzanne n'a pas le choix de sa vie puisque ses deux sœurs sont mariées et que ses parents n'ont plus vraiment de quoi en marier une troisième. Mais, en plus, au début du film, on perçoit chez cette fille un désir d'aller vers Dieu. Celui-ci se transforme au fur et à mesure qu'elle vit dans un couvent dont elle pense au départ sortir assez vite. Je trouve que l'on ne voit pas assez la modification profonde dans l'esprit de Suzanne qui devient peu à peu réfractaire au couvent et à l'institution dans son ensemble, non par dégoût de Dieu mais bien par soif de liberté et par refus d'une forme d'enfermement. D'ailleurs, cette rébellion toujours présente, sous différentes formes, va la conduire dans un cycle infernal puisque les sœurs seront de plus en plus dures avec elles. A mon sens, c'est là que le film ne va pas assez loin dans la psychologie du personnage principal et laisse de la frustration chez le spectateur. Il y aurait sans doute eu moyen de creuser un peu plus profondément pour essayer de sonder véritablement les quelques contradictions de cette jeune fille. Pourtant, Pauline Etienne, l'interprète, est excellente et elle est pour moi une vraie découverte. Elle est un parfait mélange de force et de faiblesse mêlées.

La mise en scène est assez austère et, en un sens, correspond plutôt bien au propos, notamment avec une bande originale signée de Max Richter qui s'inscrit complètement dans l'ambiance générale. Mais il manque à la réalisation un petit quelque chose pour la faire sortir d'une routine dans laquelle elle s'enferme peu à peu. On a au bout d'un moment l'impression de voir beaucoup de scènes qui se ressemblent (ce qui n'est pas absurde en

soi car c'est aussi le lot de la vie en couvent) mais surtout qui sont tournées de la même manière. Le tout est donc parfois un peu longuet car relativement linéaire. Aucune idée forte de réalisation n'émerge véritablement. Pourtant le scénario entraîne le personnage principal dans des types de tourments différents (mort d'une Mère supérieure très appréciée, haine de la suivante, amour d'une troisième) mais il y a une vraie continuité entre toutes ces étapes, de fait qu'elles se mélangent parfois un peu. La réalisation recèle aussi une sorte de paradoxe dans la manière de surligner le fait de montrer comment beaucoup de sentiments sont contenus chez Suzanne. En insistant beaucoup sur des scènes où elle se retrouve seule, il y a un côté un peu *too much* qui se fait jour. On perçoit bien les tourments intérieurs de la jeune femme mais c'est comme si, en les montrant de cette manière, le réalisateur s'exonérait un peu de véritablement les sonder et à force de suivre sans vraiment analyser le personnage, *La religieuse* rate une bonne partie de son réel intérêt. Et je le regrette sincèrement.

VERDICT :

Un film sans relief et sans vraies bonnes idées de réalisation. A force de rester sur un tel rythme, on finit un peu par s'ennuyer. Pourtant le propos aurait pu être fort et Pauline Etienne est une vraie découverte.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

PAULINE ETIENNE



LES AMANTS PASSAGERS

Pedro ALMODÓVAR

Date de sortie : **27-03-2013** Vu le : **27-03-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COÉMDIE

HISTOIRE :

Dans un avion à destination de Mexico en proie à un souci technique et effectuant des ronds au dessus de l'Espagne, le personnel naviguant et les passagers se retrouvent confrontés à une situation d'urgence. Ils la gèrent tous un peu différemment...

CRITIQUE :

Les trois derniers films de Pedro Almodóvar m'avaient plutôt plu, notamment *Etreintes Brisées* qui, pour moi, était un vrai beau long métrage, puissant et même brillant par moments. Pour *La piel que habito*, c'était plus le scénario et la façon de le traiter qui étaient osés et donnaient au final un objet cinématographique intéressant. Après une décennie consacrée à des drames ou, en tout cas, à des films assez durs, le metteur en scène espagnol le plus connu décide cette année de revenir à ses premières amours et au style qui l'a fait découvrir dans le monde entier : la comédie loufoque et folklorique comme avait pu l'être, par exemple, son premier vrai succès, *Femmes au bord de la crise de nerfs*. C'est bien qu'un

réalisateur ne reste pas toujours dans le même type de film et cherche à se renouveler, même si là, comme on l'a vu, c'est plutôt un retour à quelque chose de plus ancien. C'est aussi à se demander si cela n'a pas à voir avec la situation de son pays d'origine, l'Espagne, qui n'est pas au mieux et qui aurait donc bien besoin de rire en ce moment. Toujours est-il qu'Almodóvar a donc décidé de s'attaquer à une comédie dont il écrit lui-même le scénario. Et, de mon côté, ça n'est pas passé du tout et je trouve même dommage que le cinéaste se soit compromis dans un tel ratage. Car on est tout de même tout près d'un crash assez monumental.

Les amants passagers correspond vraiment à un type de film dans lequel il faut rentrer « corps et âme » pour l'apprécier. Si on y reste hermétique (comme moi dans cette affaire), alors l'heure et demie devient longue, très longue... Même si sur ce coup-là, je n'étais peut-être pas dans la forme de ma vie, j'ai du mal à voir comment on peut véritablement se mettre à fond dans un tel long métrage. J'avais tout de même un voisin de cinéma qui a énormément rigolé mais je pense qu'on lui aurait montré une pioche fluo dialoguant avec une girafe enrhumée qu'il aurait ri de la même manière... Parce que, personnellement, je ne me suis pas amusé une seule fois en regardant batifoler ces *Amants passagers*. Tout au plus j'ai quelque fois souri, parce que je suis bon public et que certains passages particuliers s'y prêtent, notamment cette chanson reprise en *playback* et chorégraphiée par les trois stewards. Mais la plupart du temps, l'humour est tellement lourd et vulgaire que l'on n'a pas du tout envie de rire. Le sexe tient un rôle très important dans le film et en est même le point central. Les trois stewards ainsi qu'un pilote sont homosexuels (thème cher à Almodóvar s'il en est) et le scénario joue sur absolument tous les clichés que l'on pourrait avoir. Tellement c'est outrancier, c'est sûr que l'on peut voir cela comme amusant mais, personnellement, je trouve cela bien plus grotesque et même insultant pour les homosexuels qu'autre chose. Autant parfois, on est à la limite, autant là je trouve qu'elle est ici largement dépassée et ça ne me plaît pas beaucoup.

Pendant une heure et demie (voire un peu moins, ce qui n'est ici pas trop gênant), tout le monde ne parle que de sexe et s'envoie en l'air, littéralement. Il ya les deux couples homos mais pas que, loin de là, entre une ancienne escort-girl, un couple en voyage de noces, une jeune femme qui annonce qu'elle va se faire dépuceler sur ce voyage... Cette galerie de personnages tous plus barrés les uns que les autres aurait pu être sympathique si

tout n'était pas autant amplifié et surtout aussi vulgaire, car, dans l'ensemble, ça ne vole pas haut du tout. En plus, le ton et les décors renforcent un aspect complètement criard alors que le fond du film est, lui, complètement creux. Bien sûr, ce n'est pas le but ici d'Almodovar de faire un long métrage qui dénonce ou montre vraiment quelque chose, même si la crise du pays est évoquée en filigrane. Mais, tout de même, il n'était pas obligé de nous pondre quelque chose d'aussi vide et sans intérêt. En plus, on se demande pourquoi toute l'histoire ne se passe pas uniquement dans l'avion, ce qui aurait pu avoir un minimum de sens. Non, il y a des scènes qui se déroulent à Madrid, sans que cela ait une quelconque utilité. C'est pour moi une forme d'aveu d'impuissance d'un scénario qui ne repose vraiment sur pas grand-chose. Finalement, à la fin de ce film, je me suis juste demandé s'il marquait une sorte de pause dans la carrière du réalisateur, afin de se ressourcer, ou si c'était révélateur d'un manque d'inspiration plus global. J'aurais plutôt tendance à pencher pour la première solution en espérant très fort que ce soit le cas. Car s'il nous en refait un dans le même genre, je n'irai pas perdre mon temps de cette manière. Et encore, heureusement que la musique du générique de fin (*The Look* – Metronomy) m'a plutôt fait plaisir pour me redonner un coup de boost. Sinon, j'en serais ressorti encore plus agacé, ce qui n'est pas peu dire... Allez, Pedro, tu as grillé ton joker cette fois-ci...

VERDICT :

Dans l'outrance permanente, ces *Amants passagers* ne séduisent jamais véritablement et finissent même assez vite pas désespérer. Qu'on nous rende le Almodovar des derniers films. *Por Favor*.

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :

CARLOS ARECES



LES GAMINS

Anthony MARCIANO

Date de sortie : 17-04-2013 Vu le : 28-03-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Thomas et Lola ont décidé de se marier. Il est donc temps qu'il rencontre ses parents... Le père de Lola est en pleine crise de la cinquantaine et va entraîner son futur beau-fils dans son affaire. Au point de le faire réfléchir sur le vrai sens de l'engagement...

CRITIQUE :

Il souffle décidément bien un certain vent de fraîcheur et de jeunesse sur la comédie française. De nombreux jeunes réalisateurs, parfois aidés par des humoristes qui se sont faits connaître par le biais d'internet, sont en train de réinventer certains codes, influencés qu'ils sont par ce qui est encore aujourd'hui la référence, Hollywood, mais plutôt du côté indépendant, pour le coup. Hugo Gélin (*Comme des frères*) ou Romain Lévy (*Radiostars*) sont les porte-drapeaux d'un genre qui, visiblement, plaît toujours autant au public français (il suffit de voir le nombre d'entrées de ces films). Il faudra donc compter dans cette « bande » un petit nouveau

en la personne d'Anthony Marciano, tout jeune dans le métier. Il réussit avec *Les gamins* une forme de synthèse entre une génération plus « ancienne » (avec tous les guillemets possibles) et ce renouveau évoqué plus haut. Alain Chabat est justement l'une des très grandes figures des films comiques des années 90 et 2000 et lui aussi n'est pas un vrai enfant du cinéma puisqu'il vient avant tout de la télé. Il trouve ici face à lui Max Boublil, sorte de représentant ultime des acteurs venus véritablement à l'écran après avoir été repéré et avoir bâti leur notoriété sur le web. C'est un parcours auquel il faut désormais s'habituer (ce qui n'est pas, en soi, un problème). Cela apporte forcément un renouveau pas inintéressant et *Les gamins* en est en quelque sorte une preuve, même si l'ensemble n'est pas tout à fait assez abouti.

Le problème principal de ce film, c'est que s'il est un formidable réservoir à très bons mots, dialogues lunaires, situations plus que cocasses mais aussi à scènes appelées à peut-être à devenir mythiques (la traduction du discours est un vrai *must* de comédie), tout cela s'inscrit dans un ensemble qui, lui, est tout de même beaucoup moins exaltant. L'histoire qui se déroule sous nos yeux est trop cousue de fil blanc pour apporter une vraie surprise. C'est à la fois du à ses rebondissements attendus mais aussi une forme de morale de « dessin animé » (« *crois en tes rêves* » / « *ne renonce jamais à l'amour de ta vie* »). Et c'est dommage de voir autant de (très) bonnes idées mises au service d'un scénario qui ne l'est pas autant. Cela donne surtout à la fois une vraie frustration mais aussi un petit goût d'inachevé qui m'empêche d'apprécier davantage ce film. Pourtant, on rigole, c'est le moins que l'on puisse dire, et pour une comédie, c'est déjà un immense pas de fait. Certains passages sont même de vrais très bons moments de pure comédie et un certain comique de répétition nous suit pendant tout le film. Il y a aussi un côté gentiment *trash* qui est assumé et même, à certains moments, complètement mis en valeur. C'est devenu une sorte de constante dans cette comédie française qui se renouvelle et se rajeunit de plus en plus ces dernières années.

Un des autres soucis de ce film est la sous-utilisation de Mélanie Bernier. Elle a pourtant un rôle très important par rapport au duo qui se forme peu à peu (fils – beau père). Elle est justement ce lien et, dans l'ensemble, je trouve que son personnage est loin d'être assez exploité. Il apparaît parfois mais jamais véritablement pour lui-même mais en « réaction » à ce qui se passe pour les deux bonhommes (qui sont, quand même, soyons honnêtes, les véritables gamins du film). Pourtant, cette actrice, qui n'en n'est pas à son premier rôle, loin de là,

mais pour qui c'est sans doute l'un des longs métrages où elle a le plus d'importance, a vraiment quelque chose d'assez unique dans le cinéma français actuel. Elle possède à la fois un physique que l'on ne voit pas si souvent que cela et a une vraie voix (un peu à la Scarlett Johansson) que l'on n'a pas forcément l'habitude d'entendre. On peut espérer que sa carrière, jusque-là assez confidentielle, décolle véritablement avec ce film, car si elle n'est pas assez mise à l'honneur, elle se débrouille tout de même pour se faire remarquer, ce qui n'est pas forcément évident entre une Sandrine Kiberlain lunaire et les deux loustics. Dans ce duo d'acteurs principaux, justement, Alain Chabat prouve qu'il est encore tout de même l'un des barons de la comédie à la française. Il est une nouvelle fois génial dans ce rôle de cinquantenaire qui va réapprendre à vivre (ou plutôt ce qu'il croit être revivre). Face à lui, Max Boublil se voit offrir sa première occasion dans un premier rôle, pour un film qu'il a coécrit avec un ami qui se trouve aussi être le réalisateur du film. Il dégage une certaine mélancolie qui colle assez bien à ce personnage plus perdu qu'autre chose entre ses envies, ses rêves et son amour.

La réalisation, elle, ne souffre de pas beaucoup de défauts, si ce n'est des petits problèmes de son (mais je commence à me demander si ce n'est pas moi qui ai des soucis d'oreille). Par contre, la Bande Originale est l'un des aspects très intéressants de ce film puisqu'elle reprend des chansons pop-rock actuelles (on peut reconnaître les groupes Revolver ou encore Concrete Knives) revisitées car interprétées par des chœurs d'enfant (ou de gamins...). Cela permet une certaine homogénéisation de l'univers musical, comme l'a confirmé le réalisateur à la fin de la séance. C'est bien sûr une très bonne idée et, en plus, le rendu est de bonne facture, tout en s'inscrivant parfaitement dans la logique du long-métrage. Il n'y a donc pas de fausses notes, c'est certain, mais il manque juste un scénario un peu plus béton et moins bateau pour transformer cette succession de scènes parfois hilarantes en un vrai très bon film. Il faudra quand même suivre le duo Boublil-Marciano car il y a vraiment une touche et un esprit qui peut perdurer dans un prochain film. Pour ce qui est de l'acteur, *a priori*, sa carrière est lancée puisqu'il fait partie du casting du prochain film de Danièle Thompson. C'est tout le mal qu'on lui souhaite car il a un côté plutôt sympathique. De là à faire une carrière à la Alain Chabat, il y a encore un pas. Après, tout, pour le cinéma, ce n'est encore qu'un gamin...

VERDICT :

Il y a un certain nombre de vrais bons moments mais ils s'inscrivent dans un scénario global qui, lui, manque d'originalité et de « folie ». On rigole quand même beaucoup devant cette comédie, et c'est déjà pas si mal...

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SCÈNES VRAIMENT DRÔLES



AVRIL

<i>EFFETS SECONDAIRES</i>	98
<i>PERFECT MOTHERS</i>	100
<i>DEAD MAN DOWN</i>	102
<i>LA MAISON DE LA RADIO</i>	104
<i>DES GENS QUI S'EMBRASSENT</i>	106
<i>MARIAGE À L'ANGLAISE</i>	110
<i>LE TEMPS DE L'AVENTURE</i>	112
<i>PROMISED LAND</i>	114
<i>OBLIVION</i>	116
<i>LES ÂMES VAGABONDES</i>	118

EFFETS SECONDAIRES

Steven SODERBERGH

Date de sortie : 03-04-2013 Vu le : 03-04-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE



HISTOIRE :

Emilie voit son mari Martin sortir de prison. Cela ne lui redonne pas pour autant goût à la vie, bien au contraire. Elle consulte alors le docteur Banks, psychiatre, qui lui prescrit un nouveau médicament. Mais quand Emilie se retrouve accusée du meurtre de son mari alors qu'elle ne se souvient de rien, les choses se compliquent.

CRITIQUE :

Cette fois-ci, il paraît que c'est bien le dernier film de Soderbergh pour le cinéma (puisque sa dernière réalisation, *Behind the Candelabra* ne passera pas sur grand écran mais directement à la télévision malgré un casting détonnant avec Dustin Hoffman et Matt Damon). Il faut tout de même faire attention car on est habitué aux annonces du réalisateur et, depuis qu'il dit se tâter pour arrêter de tourner, il n'a jamais été aussi prolifique : pas moins de treize réalisations depuis 2006, ce qui est un rythme absolument affolant, tout en se payant le luxe de trouver l'énergie pour être réalisateur de la seconde équipe de *Hunger Games*. Je n'ai pas eu le temps (ni forcément l'envie) de tout suivre et me suis contenté de ses deux derniers les plus importants : *Contagion* qui m'avait bien plu pour son côté extrêmement clinique et *Magic Mike* dont j'avais eu un peu de

mal à comprendre le réel intérêt. Il en revient une nouvelle fois à l'univers médical, mais cette fois-ci sous l'angle du thriller et d'une histoire moins « universelle » et cela sur un scénario de Scott Z. Burns, qui lui avait déjà écrit le scénario de *Contagion* et qui s'est surtout fait connaître pour avoir coécrit *La vengeance dans la peau*. Le tout avec un casting plus qu'excitant puisqu'on y retrouve des valeurs sûres comme Judd Law ou Catherine Zeta-Jones aux côtés de jeunes « qui grimpent » (Rooney Mara et Channing Tatum). Si le projet s'annonce plutôt bien sur le papier, qu'est-ce que ça donne dans les faits ? Et bien, dans l'ensemble, c'est plutôt pas mal même si ça n'est pas non plus complètement exaltant.

Effets secondaires débute par un long plan qui nous fait arriver dans un appartement où il y a visiblement eu un meurtre. Puis nous fait revenir directement trois mois en avant. On sait donc d'entrée que tout va se jouer autour de cette scène inaugurale. Et ce n'est pas une mauvaise idée en soi car, à partir de là, on essaie de tout lire en fonction de cet événement dont on ne sait encore rien. Mais en fait, dans *Effets secondaires*, on trouve deux films puisque le long-métrage bascule à partir de ce meurtre d'une sorte d'étude critique de l'industrie pharmaceutique et ses rouages à un véritable thriller. C'est là que ce long métrage devient vraiment intéressant et prend en quelque sorte de l'ampleur. Toute la première partie n'est pas inutile, loin de là, et permet à Soderbergh de dénoncer certains agissements à la fois des laboratoires mais aussi des médecins qui leur sont affiliés moyennant finances et divers avantages. Avec Emilie, c'est une sorte d'étude de cas qui nous est montrée puisqu'elle essaie différents traitements, encouragée qu'elle est par le Professeur Banks, qui, lui non plus, n'est pas complètement neutre sur cette question des médicaments. Mais le meurtre commis par Emilie va lui aussi l'ébranler car il se sent d'une certaine façon responsable : le médicament qu'il a prescrit aurait pu conduire à ce geste tragique. Mais c'est là que le film change d'aspect et ce n'est pas plus mal car il commençait dangereusement à ronronner, de crises en consultations.

Steven Soderbergh retrouve alors un rythme beaucoup plus intéressant pour montrer comment, peu à peu, les certitudes que le médecin (et le spectateur également) pouvait avoir commencent à se fissurer pour laisser

place à une réalité beaucoup plus complexe, tant sur le fond que sur la forme. Débute alors une véritable enquête, faite de rebondissements, de coups tordus mais aussi de bluffs monumentaux. On comprend alors progressivement tous les rouages d'une machination à tiroirs. En un sens, un tel scénario m'a un peu fait penser à *Crime d'amour/Passion* qui partait aussi un peu sur une histoire d'enquête qui, peu à peu, changeait de physionomie avec la découverte d'éléments qui mettaient en doute la « version officielle ». Mais c'est ici beaucoup moins tarabiscoté (ce qui n'est, en soi, pas très compliqué) et donc mieux maîtrisé. Au bout d'un moment, ça devient une sorte de « jeu » de manipulation entre les deux personnages principaux qui cherchent à se piéger mutuellement et les personnages annexes ne sont plus là que comme des pièces de ce jeu. La question est en fait de savoir lequel des deux sera le plus malin. Finalement, il y aura bien un vainqueur – que je vous laisse découvrir. Le dernier plan (une vraie réponse au premier) ainsi que la musique qui va avec apporte une conclusion définitive à un thriller qui aura réservé quelques surprises et des retournements de situation parfois spectaculaires.

Dans l'ensemble, Steven Soderbergh s'en sort bien dans sa réalisation même si certains passages auraient mérité un peu plus de rythme. Il a quand même un côté assez froid dans sa mise en scène (d'ailleurs, dans l'ensemble l'image est assez peu colorée) qui colle ici plutôt bien à son scénario. Dès les premières notes de musique qui retentissent en même temps que le plan d'ouverture, j'ai su que c'était Thomas Newman qui était aux manettes de la bande originale. Il faut dire que ce dernier a un style parfaitement reconnaissable qui correspond ici bien au film dans son ensemble. Enfin, grâce à ce film, Rooney Mara confirme bien tout le talent qu'on avait pu entrevoir dans la scène d'ouverture de *The social network* et surtout dans l'adaptation américaine de *Millénium*, même si le rôle était, là, beaucoup plus spécifique. Elle est parfaite dans *Effets secondaires*, puisque son personnage n'est pas aussi lisse qu'on pourrait le croire, comme on va le découvrir au fil du long métrage et la fragilité qui ressort de son visage et de son corps sert ici parfaitement le scénario. Face à elle, Jude Law fait plutôt pas mal le travail et Catherine Zeta-Jones ainsi que Channing Tatum ont des rôles plus secondaires mais s'en acquittent correctement. Si c'est vraiment le dernier film de Soderbergh (au moins avant un certain temps), on pourra dire qu'il quitte le cinéma sur une note tout à fait honorable à défaut d'être brillante...

VERDICT :

Un thriller vraiment efficace même s'il y a quelques longueurs au cœur du film. Le scénario permet tout de même de garder le spectateur en haleine jusqu'au bout et Rooney Mara prouve qu'elle sera bien une actrice à suivre dans les prochaines années.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

ROONEY MARA



PERFECT MOTHERS

Anne FONTAINE

Date de sortie : 03-04-2013 Vu le : 04-04-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Lil et Roz sont deux amies d'enfance qui sont encore très proches la quarantaine passée. Elles vont peu à peu nouer des relations de plus en plus proches avec le fils de l'autre, au risque de s'y perdre et de détruire leur amitié...

CRITIQUE :

Les films d'Anne Fontaine ne m'ont jamais vraiment fait envie. C'est un fait que je ne cherche aucunement à nier, et pourquoi le ferais-je, d'ailleurs ? Je me souviens avoir vu une partie de *La fille de Monaco*, sans être vraiment touché mais plutôt interloqué. Pourtant, nombreux sont ses longs métrages qui ont connu une certaine reconnaissance critique (*Entre ses mains* notamment). Mais, personnellement, depuis que je m'intéresse vraiment au cinéma, aucune réalisation ne m'a poussé à aller la voir, que ce soit *Coco avant Chanel* ou encore *Mon pire cauchemar*, qui, pour le coup, m'aurait beaucoup plus fait fuir qu'autre chose. Il aura donc

fallu attendre qu'Anne Fontaine quitte la France pour mettre en scène son nouveau film pour qu'il y ait de mon côté un vrai intérêt pour son projet. Il faut dire que le sujet est pour le moins brûlant puisqu'on parle ici de l'adaptation d'une nouvelle de Doris Lessing (*Les grand-mères*), racontant comment deux femmes de soixante ans, très amies, s'éprennent de leurs enfants respectifs. L'adaptation est quelque peu différente puisque les deux mères ont ici vingt ans de moins mais le propos n'en reste pas moins particulièrement gênant. Pour monter le film, Anne Fontaine a fait très tôt appel à Naomi Watts qui, en plus d'accepter de tenir l'un des rôles principaux, a permis de trouver des financements internationaux qui font de ce *Perfect Mothers* un film à moitié français et à moitié australien. Il n'en reste pas moins que c'est un long métrage assez perturbant, dans la manière qu'il a d'affronter un sujet que l'on peut qualifier sans se mouiller de « pas évident du tout ».

Anne Fontaine a un immense mérite avec *Perfect Mothers*, celui de se confronter directement à une question quasiment tabou ou en tout cas pas vraiment facile à appréhender. Le phénomène « cougar » s'installe toujours plus et la comédie française s'en est même emparée dernièrement (*20 ans d'écart*) mais, là, Anne Fontaine va beaucoup plus loin puisqu'on est tout de même tout près de l'inceste. En effet, dès le départ, il nous est montré que Lil et Roz sont extrêmement proches. On les voit jeunes filles aller se baigner ensemble. Puis, en un plan, on les retrouve vingt ans plus tard lorsque le mari de Lil décède puis encore plus tard (dans le genre artificiel, on ne fait pas mieux que ce type de séquences, surtout que la même technique est utilisée pour les enfants...). Les deux sont toujours extrêmement proches ; elles sont presque voisines et ont chacun un fils du même âge qui, forcément, sont très amis et approchent gentiment de la vingtaine. Le mari de Roz part vers Sidney pour son travail, ce qui provoque encore un bouleversement. Et c'est là que va commencer à se nouer le cœur du récit. On sent peu à peu le rapprochement de plus en plus évident entre Roz et Ian, le fils de Lil. Ce n'est pas toujours très fin dans la réalisation mais, peu à peu, les choses se mettent en place de façon implacable, jusqu'à ce moment où tout bascule. Cela est renforcé par le fait qu'ils sont surpris par Tom qui, lui, va alors décider de séduire Lil... Honnêtement, raconté comme cela, je comprends que ça puisse paraître tout à la fois glauque ou digne d'une série Z. Mais avec un tel matériau, à la fois génial et particulièrement casse-gueule, Anne Fontaine s'en tire plutôt pas mal parce qu'elle réussit à plutôt bien analyser la situation et à en faire ressortir uniquement les points vraiment intéressants, bien qu'elle manque parfois un peu de distance avec son sujet.

Les dilemmes commencent en effet à se poser et l'amitié entre les deux femmes à être mise à rude épreuve, même si, finalement, ce n'est pas le plus grand problème. Ce qui est assez amusant mais aussi intéressant dans la manière d'aborder cette question, c'est que le film ne s'intéresse à aucun moment à la problématique du regard des autres sur une situation qui semble à première vue peu normale et même dérangeante. Tout reste uniquement dans le cadre du privé, presque dans un huis-clos parfois étouffant, et la période de leur relation où tout se passe bien ne nous est pas montrée puisqu'il y a une ellipse de deux ans. Ce qui intéresse visiblement Anne Fontaine, ce ne sont pas les aspects de la vie de tous les jours mais bien plus les questions complexes qui se posent sur deux axes à la fois différents et complémentaires : la mise en place d'une forme de « ménage à quatre » assez malsain sur le principe et la problématique de la différence d'âge. C'est sans doute celle-ci qui est la mieux traitée car on voit bien comment ces deux femmes, alors qu'elles sont attachées à leurs amants, se rendent compte dès le départ que leur histoire ne pourra pas durer dans le temps. Il y a là quelque chose de presque déchirant, notamment chez Lil, dans cette manière de prendre conscience de cela mais d'avoir du mal à l'assumer quand la réalité la rattrape. Ce qui est aussi intéressant, c'est la façon dont les lieux ne sont jamais utilisés par hasard : ils ont un vrai sens, notamment ce petit passage vers la plage où l'on voit les deux amies y passer à différentes périodes (de l'enfance à l'âge adulte) et dans des configurations toujours différentes : seules, en couple, avec petits enfants... Il en est de même pour ce ponton qui est une sorte de jardin secret pour les deux femmes et qui devient finalement le symbole de ces couples.

Pour jouer ces deux femmes, qui sont véritablement les points centraux de toute l'histoire, Anne Fontaine peut compter sur deux très bonnes actrices, à savoir Naomi Watts, particulièrement impliquée sur le projet, mais aussi Robin Wright. Pour elles, cela n'a pas du être facile car ce sont loin d'être des rôles évidents et le rapport à l'âge y est très important et c'est une question qui se pose nécessairement pour les actrices ayant dépassé la quarantaine aujourd'hui à Hollywood. Mais elles sont excellentes, parfait mélange de force et de faiblesse. Pour ce qui est des deux jeunes, j'ai été beaucoup moins convaincu et je les ai même trouvé parfois assez limite... *Perfect Mothers* ne peut laisser indifférent le spectateur car il y a un aspect moral extrêmement important. Personnellement, cela m'a mis mal à l'aise car c'est montré de telle manière que l'on pourrait penser à une vraie situation d'inceste. Il y a avec un tel sujet tout pour que ce soit particulièrement casse-gueule mais Anne Fontaine évite un certain nombre de chausse-trappes. Pas tous, malheureusement, puisque sa réalisation a tendance à un peu trop insister sur les visages, parfois à la limite du trop-plein. Elle a aussi certains vrais tics de mise en scène qu'elle nous ressort assez souvent et ça en devient agaçant. Mais elle conduit plutôt bien l'ensemble du film, en gérant le rythme, bien que le tout manque un peu parfois de densité (certaines séquences s'étirent un peu trop ou se répètent) et il se dégage véritablement quelque chose de son film, qui tient sans doute davantage au sujet même qu'à la mise en scène. On n'en ressort en tout cas pas vraiment comme on y est rentré, et c'est aussi parfois le rôle du cinéma.

VERDICT :

Un film qui ne peut pas laisser indifférent, plus du fait du sujet que dans la façon de le traiter, somme toute assez classique et même parfois un peu paresseuse. Les deux actrices principales y sont excellentes.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LES DEUX ACTRICES PRINCIPALES

DEAD MAN DOWN

Niels ARDEN OPLEV

Date de sortie : 03-04-2013 Vu le : 05-04-2013

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: THRILLER



HISTOIRE :

Victor est membre d'un gang new-yorkais qui est la cible d'un mystérieux tueur qui le décime peu à peu. Il fait la rencontre de Béatrice, une voisine victime d'un accident de la route qui l'a laissée défigurée et en quête de vengeance...

CRITIQUE :

Niels Arden Oplev a gagné son ticket pour Hollywood en réalisant le premier volet de la première version cinématographique de la trilogie *Millénium*. Il livrait un film honnête, fidèle adaptation sans trop de prises de risque d'un roman bien ficelé. Visiblement, cela a plu aux décideurs américains, même si on peut se demander si ce n'est pas un arrangement lors du rachat des droits par Hollywood. Bref, en tout état de cause, après une carrière du côté du Danemark dont le point d'orgue était donc l'adaptation du livre de Stieg Larsson, voici le réalisateur qui débarque de l'autre côté de l'Atlantique, aux manettes d'un thriller au scénario origi-

nal (ce qui est devenu suffisamment rare pour être souligné). Pour ne pas être complètement perdu, il exporte aussi une partie de l'équipe qui l'avait déjà accompagné (aux décors ou à la musique par exemple) et prend pour actrice principale celle qu'il a grandement contribué à faire connaître : Noomi Rapace. En effet, la carrière de cette dernière a explosé depuis qu'elle a interprété la fameuse Lisbeth Salander. Dernièrement, les passages d'européens aux Etats Unis ne s'étaient pas forcément passés de la meilleure des manières. Il n'est que se souvenir de l'échec assez retentissant – tant critique que public, d'ailleurs – de *The Tourist*, pourtant mis en scène par le réalisateur du très brillant *La vie des autres*. Là encore, je suis resté assez circonspect devant ce film dont je n'ai pas vraiment compris dans quelle direction il cherchait vraiment à aller.

Dès le départ, on apprend à connaître Victor (Colin Farrell, égal à lui-même), membre influent d'un gang dirigé par Alphonse qu'il sauve de la mort lors d'une fusillade. Mais, en fait, assez vite, on comprend que Victor n'est pas vraiment celui qu'il prétend être. C'est surtout sa rencontre avec Béatrice, une voisine, qui va nous faire réellement prendre conscience du vrai visage de cet homme. Celle-ci est donc interprétée par Noomi Rapace, que je trouve un peu limite dans ce film. On a même parfois l'impression qu'elle est là en service commandé et qu'elle ne se donne pas à fond. A partir de là, deux histoires s'entremêlent mais elles sont traitées en parallèle plus que véritablement ensemble. En effet, elles ne se rejoignent pas vraiment, si ce n'est plus artificiellement qu'autre chose. Le seul point qu'elles ont en commun, c'est cette notion de vengeance : ces deux êtres ont un besoin viscéral de revanche par rapport à des actes qu'on a commis sur eux ou leurs proches et leur vie entière est dédiée à cette quête. *Dead man down* oscille alors toujours entre polar très noir, film de vengeance, le film d'action pure, le film de gangsters, mais aussi la romance... Parfois, le mélange des genres peut avoir du bon mais, ici, cela donne plus un aspect fouillis et quelque peu mosaïque à l'ensemble. Les séquences s'enchaînent, parfois de façon un peu automatique, et l'histoire se déroule au fur et à mesure, sans vraiment de suspense, puisque les éléments apparaissent successivement, sans laisser le temps au spectateur de se faire une petite idée par lui-même de ce qui pourrait bien se cacher derrière ce mutisme de Victor ou ces cicatrices de Beatrice.

Alors, c'est très lent par moments alors qu'il n'y a pas grand-chose à montrer et d'autres éléments semblent un peu évacués alors qu'ils pourraient avoir une certaine importance. C'est le cas par exemple de l'histoire personnelle de Beatrice, qui vit avec sa mère française (Isabelle Huppert, décidément lunaire dans des seconds rôles

ces derniers temps) et qui pourrait être mieux exploitée car il y a sans doute-là un filon à tirer. D'autres pistes sont lancées et pourraient avoir de l'intérêt mais sont presque immédiatement refermées. En voulant préserver une part de mystère, le scénario provoque surtout de la frustration car il dévoile rapidement ce qui est vraiment important et ne réserve finalement presque aucune surprise. Mais ce film donne surtout l'impression de ne jamais véritablement savoir où il va et à hésiter entre tous les styles qu'il essaie de brasser en même temps. Cela peut donner parfois quelques scènes intéressantes mais aussi une hétérogénéité souvent assez indigeste. La mise en scène de Niels Arden Oplev n'apporte pas non plus un supplément d'âme à ce film qui, finalement, pourrait se résumer à un objet cinématographique presque désincarné car rien ne lui donne véritablement de souffle.

Parfois, dans certains films, la fin permet de sauver l'ensemble. Et je ne sais pas pourquoi, mais j'avais ce fol espoir pour *Dead man down*. J'espérais un twist final qui nous permettrait de voir un peu différemment tout ce qui avait été présenté avant. Espoir plus que déçu puisque les dernières scènes se résument en fait à un jeu de massacre digne de *The expendables* ou encore de *Die Hard 5*. Dans une maison où sont rassemblés tous ses ennemis, Victor fait une entrée fracassante (voiture à travers le mur, s'il vous plaît) et mitraille tout ce qui lui tombe sous la main. En fait, ça tourne au n'importe quoi et ça ressemble plus à un aveu d'impuissance terrible de la part du scénariste. Alors qu'il avait justement évité de telles scènes pendant tout le long métrage (sauf un passage au début), il n'a aucune autre solution que d'en finir par une séquence qui ressemble plus à une boucherie qu'autre chose. En plus, elle n'est ni bien mise en scène ni vraiment intéressante cinématographiquement. C'est juste une façon de se débarrasser le plus rapidement possible de tout ce qu'on a pu construire auparavant et c'est tout de même un peu triste... Ca conclut en tout cas de manière plus que limite un film qui ne restera pas dans les mémoires car, finalement, il n'y a pas grand-chose à en retenir : ce n'est pas vraiment mauvais mais loin d'être bon ; les acteurs sont moyens ; le scénario n'offre pas beaucoup de surprises et la mise en scène n'est pas non plus extraordinaire. Il y a en tout cas les plus grandes chances que j'aie oublié ce film dans les semaines qui viennent. Mais ce ne sera pas non plus une grande perte...

VERDICT :

***Dead man down* est un thriller qui semble plus se chercher qu'autre chose. Oscillant toujours un peu pendant deux heures, ce n'est en tout cas jamais vraiment convaincant. Et la fin est pire que tout. C'est dommage car quelques passages sont pas mal...**

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

QUELQUES SÉQUENCES, MIEUX RÉUSSIES QUE LES AUTRES

LA MAISON DE LA RADIO

Nicolas PHILIBERT

Date de sortie : **03-04-2013** Vu le : **08-04-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DOCUMENTAIRE



HISTOIRE :

La Maison de la radio, à Paris, regroupe toutes les antennes du groupe Radio France. Ce documentaire nous offre une plongée en images dans cet endroit qui, justement, est entièrement réservé au son.

CRITIQUE :

En 2002, Nicolas Philibert provoquait une sorte de « séisme » dans le cinéma français puisque son documentaire *Etre et avoir*, en plus de recevoir de très nombreux prix et d'être extrêmement bien accueilli par la critique dans son ensemble, avait surtout réalisé l'exploit d'être vu par près de deux millions de spectateurs dans les salles obscures. Pour un documentaire non-animalier, c'est un record qui risque de tenir un sacré bout de temps. De plus, cela fait presque dix ans que ce long-métrage continue de défrayer la chronique puisqu'il a donné lieu à une suite judiciaire

assez importante (en gros, l'instituteur et certains parents réclamaient des droits d'auteur, étant donné le succès du film). *A priori*, l'affaire est aujourd'hui réglée, mais non sans difficultés. Pendant ce temps-là, le documentariste s'est tenu un peu à l'écart même s'il a réalisé un film – *Retour en Normandie* – où il retrouve les acteurs non professionnels ayant participé trente ans plus tôt au tournage d'un film dont il était assistant-réalisateur ainsi qu'un documentaire sur Nénette, une orang-outan du Jardin des Plantes. Mais son grand retour aux affaires est donc pour 2013 avec un documentaire – toujours – sur un lieu très intéressant puisqu'à la fois très connu (notamment pour son architecture particulière) mais aussi particulièrement mystérieux. En effet, c'est la Maison de la radio qui lui ouvre ses portes. Mais le problème est que si l'idée est absolument géniale – mettre en image un endroit où le son est produit –, le résultat est, lui, beaucoup moins convaincant.

Nicolas Philibert fait le choix de réaliser un documentaire où il n'y a aucune *voix-off*, ni aucun sous-titre (pour expliquer qui est qui, notamment). Cela a un côté assez radical : ce ne sont que les images et le montage qui doivent donner du sens. Une telle façon de faire a quelques avantages, puisqu'elle préserve notamment une forme de mystère mais elle est surtout la cause principale du relatif ratage que constitue cette *Maison de la radio*. En effet, il n'y a aucun fil directeur au cours du film, si ce n'est le fait que l'on suive ce qui se passe au cours d'une journée (on commence le matin et finit la nuit). A part cela, c'est le néant complet et on assiste bien plus à une succession de séquences qu'à un vrai documentaire construit et je trouve cela dommage et assez réducteur dans la vision même de la chose. Une fourmilière comme ce lieu, où il se passe tant de choses différentes, aurait sans doute mérité d'être mieux mis en valeur. On a l'impression que beaucoup d'éléments sont laissés de côté, notamment des aspects très techniques, alors que d'autres sont répétés de trop nombreuses fois (ah, ces enregistrements qui n'en finissent pas). Ainsi, on ne trouve pas vraiment une cohérence d'ensemble dans ce documentaire, ni dans les thèmes abordés que dans le traitement qui en est fait. Il manque à mon sens une vraie narration solide qui permette de véritablement lier le tout autour d'une problématique forte. C'est surtout l'aspect du rapport entre image et son, qui me semblait ici à la fois primordial et très intéressant que je trouve que le film ne traite pas assez, en tout cas véritablement en profondeur. Quelques passages sont tout de même assez sympathiques, car ce sont de véritables tranches de vie que l'on peut trouver un peu dans toutes les entreprises. Mais, ce qui fait la spécificité de cette Maison de la radio me semble un peu passé sous silence. Et c'est vraiment dommageable de voir une si bonne idée de départ en grande partie gâchée de cette façon. Peut-être attendais-je trop (ou différemment) de ce film mais je trouve qu'il ne remplit pas le contrat tacite qu'il passe avec

le spectateur, ce qui n'est jamais agréable.

VERDICT :

Manquant véritablement d'un fil directeur, ce documentaire n'est rien d'autre qu'une succession de séquences, parfois répétitives, au cœur d'un endroit dont on ne découvre finalement pas grand-chose. On pouvait vraiment espérer mieux.

NOTE : 11**COUP DE CŒUR :****L'IDÉE DE DÉPART DU FILM**

DES GENS QUI S'EMBRASSENT

Danièle THOMPSON

Date de sortie : 10-04-2013 Vu le : 09-04-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM CHORAL



HISTOIRE :

Roni et Zef sont deux frères très différents et qui ne sont plus trop en contact. Mais à l'occasion du mariage de la fille du premier et de l'enterrement de la femme du second, ils vont devoir se retrouver, avec toute la famille et les histoires qu'elle charrie...

CRITIQUE :

Je ne sais pas vraiment par où commencer cette critique, ni comment la conduire, tant je suis encore choqué par le « spectacle » auquel j'ai assisté. Très rarement j'ai ressenti une telle sensation devant un long-métrage : à la fois de la tristesse, de l'incompréhension et, parfois, presque de la colère. En fait, disons-le d'entrée pour que ce soit clair, *Des gens qui s'embrassent* m'a affligé à un point difficilement imaginable. Je ne m'attendais pas du tout à un grand film, loin de là, et je voyais même déjà venir de loin un probable ratage. Mais dans d'aussi grandes largeurs ? Non, car c'est difficilement envisageable, justement. Je disais même dans mon

papier mensuel que je ne ferais pas une maladie si je ne le visionnais pas. Au final, c'est plutôt l'inverse puisque c'est le voir qui n'a pas été loin de m'abattre... De Danièle Thompson, je restais sur le souvenir assez vague de deux films qui ne m'avaient pas enchanté : *La bûche*, vu il y a maintenant très longtemps, et *Fauteuils d'orchestre*, visionné en DVD et dont j'avais eu du mal à comprendre le certain engouement qu'il avait pu susciter. Il faut dire que, sur le principe, je ne suis pas le plus grand amateur des films choraux (grande spécialité de Danièle Thompson, pourtant) qui, à mon sens, sont souvent synonymes de vide puisqu'on apprend à la fois tout et rien sur des personnages qui défilent devant nous. *Des gens qui s'embrassent* n'est pas un vrai film choral mais s'en rapproche tout de même dans cette manière de mener de front différentes histoires qui impliquent des membres d'une même famille. Mais, c'est surtout un immense ratage, que l'on peut qualifier, quand on connaît le budget du film (près de 15 millions d'euros) d'accident industriel de grande ampleur.

A la base, pour faire un film correct, il faut réunir un triptyque à partir duquel tout s'articule : réalisation – scénario – comédiens. C'est autour de cela que se construit tout long-métrage. Pour dire les choses simplement, *Des gens qui s'embrassent* réussit « l'exploit » d'être mauvais sur les trois, et c'est même compliqué de déterminer ce qui est le plus médiocre, même si l'ensemble est nécessairement lié. Nous allons néanmoins tenter d'analyser un peu plus en détail tout ce qui fait de ce long-métrage une telle catastrophe, puisque c'est à la fois complètement vide et particulièrement grotesque. Parce que, ce qui caractérise peut-être le mieux ce film, c'est le fait que, plus ça avance, plus on croit toujours avoir atteint le fond. Mais cinq ou dix minutes plus tard, on se rend en fait compte que, non, tout compte fait, c'était beaucoup mieux avant... Ainsi, je vous laisse imaginer (ou pas) les dix dernières minutes... Le sujet en lui-même est tout ce qu'il y a de plus bateau : c'est une histoire de famille, dans laquelle s'imbriquent des affaires d'amour, de vie et de mort... Au niveau originalité, on a quand même déjà connu beaucoup mieux. Néanmoins, même avec une idée de départ pas forcément au top, on peut en tirer un scénario correct. Mais là, c'est le contraire : s'il y avait quelques bonnes idées, elles sont perdues au milieu d'un fatras inimaginable, fait d'une succession de scènes toutes plus absurdes les unes que les autres où l'on est censé s'accrocher à des personnages qui, très vite, nous deviennent insupportables et qui se retrouvent toujours grâce à une succession inédite de coups du sort. Le tout manque forcément de naturel car ce ne sont que des coïncidences qui ont pour but de nous faire imaginer la possibilité d'une trame qui, dans les faits, n'existe jamais. On saute même un an par ci, trois mois par là... Pour résumer au mieux, ça serait : un mariage, un enterrement,

un voyage en bateau et un repas au *Maxim's*...

Les deux frères sont un peu au cœur du film et leurs disputes (car on ne peut pas faire plus différents, forcément) le rythme de manière beaucoup trop marquée. En plus, ce qu'ils se disent relève souvent beaucoup plus du ridicule qu'autre chose. Les dialogues et les situations se font peu à peu de plus en plus absurdes, à mesure que les masques tombent et que les personnages se dévoilent... Le moins que l'on puisse dire, c'est que dans *Des gens qui s'embrassent*, le scénario n'est pas d'une finesse à toute épreuve. Ce qui est bien, c'est que tout, absolument tout, est annoncé, fléché et encore re-fléché (si toutes les routes françaises l'étaient de la même façon, le marché des GPS s'effondrerait bien vite...). En gros, on prend le spectateur pour un énorme débile qui ne pourrait pas comprendre le soupçon même d'une insinuation... Un seul exemple, celui de la mort de la femme de Zef : c'est presque un cas d'école... En plus, ce film véhicule des morales complètement absurdes : « *trompe ta cousine, elle n'en sera que plus heureuse !* » ou « *ne sois pas triste que ta femme meure, tu la retrouveras avec une plus grosse poitrine !* ». Là, j'exagère peut-être un peu sous le coup de l'énervement, mais c'est vraiment le sentiment que m'a laissé ce film. S'il y a bien un jeu à faire pendant le film (parce que, quant à faire, autant s'amuser un peu), c'est celui de la réplique la plus ridicule. Autant vous dire tout de suite que c'est une sacrée compétition qui s'engage. Elle dure du début à la fin, sans trop de temps faibles, parce que ça part vraiment dans tous les sens. Et c'est souvent grotesque : soit parce que ce sont de grandes généralités, soit parce que c'est totalement hors contexte, soit, enfin, parce que ce sont des phrases que l'on a déjà entendues au moins une bonne centaine de fois au cinéma. Certaines ressortent tout de même du lot, mais, dans l'ensemble, il y a du très lourd ! Dans ce fatras ressortent, soyons honnêtes, deux ou trois bons mots (je dis bien deux ou trois et ce n'est pas une expression générique...). Le vieux qui raconte n'importe quoi, c'est marrant dix secondes mais pas plus...

Une vraie question se pose aussi au niveau des acteurs qui jouent dans ce film. Comment certains ont pu accepter de tels rôles ? Aucun ne pourra jamais faire croire que c'est à la lecture du scénario qu'il a tout de suite accroché, etc... Alors, il y a forcément une question d'argent et je comprends tout à fait qu'ils aient besoin de vivre et de toucher des salaires (qui, ici, ne devaient pas forcément être négligeables). Mais tout de même... Je pense ici plus particulièrement à Eric Elmosnino et Monica Bellucci, pour des raisons extrêmement différentes. Le premier, depuis qu'il a été découvert par le grand public avec son interprétation césarisée de Gainsbourg, fait quand même un peu n'importe quoi et ne tourne plus vraiment dans des films de qualité. En plus, il fait toujours la même chose. Pour ce qui est de Monica Bellucci, le problème est encore tout autre : elle joue ici une femme italienne belle mais que tout le monde considère comme idiote. Elle passe son film à surjouer ce côté italien, dans un rôle de potiche indigne. Je me demande comment elle a pu accepter cela car c'en est presque déshonorant pour elle. Du côté des jeunes, il n'y a pas grand-chose à sauver non plus entre une Lou de Laâge qui n'a absolument aucun charisme ici, Clara Ponsot trop vulgaire pour être honnête et un Max Boublil qui a l'air encore plus perdu que son personnage. Au bout d'un certain moment, ça en devient même gênant pour tous ces acteurs, notamment certains que j'aime plutôt (comme Valérie Bonneton, par exemple) parce que les voir s'embourber de plus en plus n'est pas très agréable... A partir du constat implacable de leur nullité, deux solutions sont possibles : soit ils sont mal dirigés (pas impossible du tout) ou soit le texte est mauvais et il n'y a rien à en tirer (ça, c'est sûr). Dans tous les cas, c'est une catastrophe et il n'y a personne pour rattraper l'autre.

Enfin, au niveau de la réalisation, absolument rien n'est à retenir, si ce n'est une succession de faux-raccords, de décalages entre l'image et le son et d'erreurs techniques en tout genre. C'est peut-être parce que je m'ennuyais vraiment que j'en ai plus remarqué mais j'ai tout de même l'impression qu'il y a ici énormément de déchet. Et, si un seul plan devait résumer l'ensemble, ce serait celui absolument terrible de l'Eurostar (ou TGV, ça dépend des plans) surplombé d'un arc en ciel. J'ai vu ça et je me suis demandé si ce n'était pas un rêve (ou plutôt un cauchemar). Comment peut-on faire encore ce genre de plans, qui ne sert à rien et qui, là, pour le coup, donne un aspect pathétique à toute la séquence ? Je crois qu'à partir de là, je me suis vraiment dit que l'ensemble du film allait très très mal se dérouler. Et, donc, je n'ai pas été déçu. Honnêtement, depuis le mémorable *Plan de table*, je n'avais pas vu pire. Si je n'ai qu'un conseil à vous donner (et je ne suis visiblement pas le seul à voir quelques papiers), c'est de ne pas aller voir ce film : c'est une perte de temps, d'argent et des dernières illusions que vous auriez pu avoir sur Kad Merad... Après, ce qui est bien (car il faut toujours voir le bon côté des choses), c'est que voir ce genre de films redonne en quelque sorte foi dans le Septième Art puisque n'importe quelle œuvre vue après ça semblera être un chef d'œuvre... Je ne souhaite pas forcément le malheur des gens, mais il serait quand

même préférable que ce long-métrage fasse un score minable en salles, même si je sais que j'ai donné le mauvais exemple en y allant. En effet, cela incitera sans doute les producteurs à se demander ce qui les pousse à mettre de l'argent dans un tel film et, à l'avenir, qui sait, de tels ratages seront peut-être plus rares. C'est à souhaiter car une séance comme celle-ci, je ne la veux pas à grand-monde... Et j'espère que c'est d'ores et déjà le pire film que je verrai cette année. En même temps, si on tombe plus bas...

VERDICT :

Il y a rarement eu pire ces dernières années. C'est simple, *Des gens qui s'embrassent* est synonyme de vide complet et cela dans tout ce qui fait un film. Rien n'est à sauver... Pathétique, tout simplement !

NOTE : 7**COUP DE CŒUR :****NON MAIS SÉRIEUSEMENT ?**



MARIAGE À L'ANGLAISE

Dan MAZER

Date de sortie : 10-04-2013 Vu le : 11-04-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Malgré leurs différences, Nat et Josh ont décidé de se marier rapidement. Pourtant, autour d'eux, personne ne croit à leur union. Surtout que l'ex de Josh et un client pour le moins charmant de Nat s'en mêlent. Leur mariage tiendra-t-il au moins un an ?

CRITIQUE :

Décidément, ce n'est pas vraiment ma semaine. En même temps, ça m'apprendra à aller voir des comédies !! Après un film catastrophique, me voici devant un long-métrage qui ne l'est pas autant (quand même) mais qui a été très loin de me satisfaire... Pourtant, les Anglais savent y faire en comédie romantique et ils sont même quasiment passés maîtres dans ce domaine. D'ailleurs, l'affiche ne se prive pas de le rappeler en indiquant que ce film est du aux « créateurs » (terme toujours un peu étrange car ça ne signifie pas grand-chose – réalisateur ?, producteurs ?, équipe technique ? –, mais passons) de *Bridget Jones* et *Love actually*, deux films cultes

pour les amateurs du genre (dont je ne fais pas forcément partie). L'originalité tient ici dans le fait que ce soit le scénariste attitré de Sacha Baron Cohen (*Borat*, *The Dictator*) qui soit pour la première fois à la réalisation. Cela laissait espérer un côté à la fois trash et décalé qui, pour le coup, ne manque pas. *Mariage à l'anglaise* a aussi fait parler de lui en France car il a été lauréat du Grand Prix du Festival du film de comédie de l'Alpe d'Huez, manifestation qui commence peu à peu à faire son trou même si son palmarès reste parfois plus que discutable... Tous ces éléments pouvaient donc pousser à la aller voir ce que donnait ce long-métrage. Une nouvelle fois, j'aurais mieux fait de me retenir car ce *Mariage à l'anglaise* n'est pas vraiment emballant.

Pourtant, ça commence par une bonne idée : celle de débiter le film par un mariage (habituelle fin des comédies romantiques traditionnelles). Cela montre une vraie volonté de décalage et de renversement des codes. Pendant tout le film, cette réalité nous suivra (jusqu'à la fin et cette dernière scène plus que cocasse) et c'est ce qui donne à ce long-métrage son aspect sympathique. Mais, le souci, c'est qu'à force de trop vouloir se placer en contradiction avec ce que l'on voit habituellement, le scénario a tendance à partir un peu dans le n'importe quoi. Le but est en fait de savoir si ce mariage va durer et on voit successivement des épisodes de leur première année de mariage qui sont en fait racontés à une conseillère conjugale assez mythique. Le problème, c'est que, à la base, on ne comprend vraiment pas bien ce qu'ils font ensemble, tant ils sont dissemblables. On me répondra que c'est la force de l'amour mais là, vraiment, on ne peut pas y croire une seconde et ça gâche finalement un peu l'ensemble du long-métrage. *Mariage à l'anglaise* (dont le titre original est *I give it a year*, ce qui, d'ailleurs, donne une perspective différente à tout le film) est donc une succession de scénettes, soit lorsqu'ils sont les deux ensemble ou chacun de leur côté (plus souvent d'ailleurs). Parfois, ça s'enchaîne sans vraiment de transition et sans non plus de logique. On trouve parfois drôles certaines situations mais, dans l'ensemble, c'est bien plus lourd qu'autre chose et, à certains moments, ça n'a même ni queue ni tête et on se demande bien ce que ça vient faire dans le film. La scène la plus révélatrice est peut-être cette séquence d'amour à trois (très longue en plus) qui concerne de façon plus qu'indirecte le couple qui est censé nous intéresser et qui, dans les faits, n'apporte absolument rien. C'est assez interloquant et difficilement compréhensible.

Le scénario ne lésine pas sur le côté *trash* avec des répliques et des situations vraiment pas fines du tout. D'entrée de jeu, le ton est d'ailleurs donné avec ce pasteur qui n'arrive pas à prononcer la phrase tant attendu lors

d'un mariage. Le personnage du témoin est ainsi la figure ultime avec ses répliques toujours plus dégoutantes les unes que les autres et son côté vraiment très très lourd. C'est drôle cinq minutes et il en sort parfois quelques unes qui sont vraiment géniales mais, très vite, une fois qu'on a compris le mécanisme, le rire n'est plus vraiment de mise. D'ailleurs, l'ensemble manque de moments vraiment très drôles : on sourit parfois devant une idée originale ou un bon mot, mais, souvent, alors qu'on pense que ça pourrait devenir vraiment amusant, c'est gâché par une blague beaucoup plus lourde qui fait retomber aussitôt le soufflé. Une séquence pourrait être la preuve de cela : le client de Nat l'invite dans une pièce où il lui sort le très grand jeu avec notamment un violoniste et deux colombes qu'il laisse en liberté. Celles-ci vont alors commencer à voler et s'approcher dangereusement des personnages mais aussi du ventilateur. L'idée est drôle, sans aucun doute, mais cela dure pendant presque cinq minutes et au bout d'un moment, on se dit que le scénario aurait pu passer à autre chose... De plus, je ne trouve pas du tout les acteurs exceptionnels. Simon Baker surjoue son côté beau gosse, Rafe Spall est assez insignifiant, tout comme Anna Faris, d'ailleurs.

Enfin, il y a pour moi un vrai problème avec Rose Byrne qui ne colle pas du tout avec le reste du film et qui en est presque étrangère. Celle que l'on a découvert principalement par la série *Damages* semble ici un peu perdue et cela se ressent sur son personnage. Elle n'apporte aucune folie à un film qui en manquait déjà un peu... Ce *Mariage à l'anglaise* n'est donc pas une franche réussite !

VERDICT :

Très lourd par moments et finalement assez peu drôle, *Mariage à l'anglaise* déçoit beaucoup plus qu'autre chose. Il y a quelques bonnes idées, mais trop rares et pas assez mises en valeur par des acteurs pas forcément géniaux...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

CETTE ENVIE DE RENVERSER LES CODES TRADITIONNELS DE LA ROMCOM

LE TEMPS DE L'AVENTURE

Jérôme BONNELL

Date de sortie : 10-04-2013 Vu le : 12-04-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX



HISTOIRE :

Le temps d'une journée, Alix va rencontrer Douglas alors que les deux sont de passage à Paris. Entre eux va naître une passion aussi brève qu'inattendue. C'est le temps de l'aventure...

CRITIQUE :

A priori, je n'étais pas forcément le plus motivé du monde pour aller voir ce film. Comme vous le savez peut-être, Emmanuelle Devos, ce n'est pas vraiment ma tasse de thé et, honnêtement, le sujet me paraissait à la fois un peu juste mais surtout possiblement source d'un film bien casse-gueule et presque un peu voyeur. Et puis, après avoir vu quelques bons papiers et constaté que j'avais du temps et pas grand-chose d'autre à voir, je me suis décidé à aller me faire une idée par moi-même sur ce

nouveau film de Jérôme Bonnell. Ce dernier est plutôt un jeune réalisateur (moins de quarante ans), qui a commencé assez tôt à mettre en scène ses propres films et qui n'a jamais connu une vraie notoriété même si ses films ont été interprétés par des acteurs connus notamment Jean-Pierre Darroussin. J'ai l'impression que *Le temps de l'aventure*, son nouveau film, fait un peu plus de bruit, ce qui est sans doute dû à la présence d'Emmanuelle Devos, devenue au fil des années une actrice importante dans le paysage cinématographique français mais aussi à celle plus surprenante de Gabriel Byrne, acteur irlandais principalement connu pour son rôle dans *Usual suspects*. Mais c'est aussi peut-être parce que ce film n'est pas dénué de qualités que l'on en a entendu parler davantage. C'est en tout cas une théorie que je privilégierais car si je vois quand même certains défauts à ce long-métrage, je ne peux pas m'empêcher de lui reconnaître un réel intérêt et même quelque chose d'assez « envoutant ».

Ce film dégage vraiment quelque chose et on en ressort un peu groggy. Il y a une forme d'intensité qui tient à la fois à la grande brièveté de cette relation (quelques heures, tout au plus) mais aussi dans un mystère qui est savamment entretenu au cours du film puisqu'on ne sait pas grand-chose sur Alix et Doug. Cette manière de ne jamais montrer le légitime d'Alix, que l'on entend seulement au téléphone, est une bonne manière d'extraire ce film d'une dimension morale qu'il aurait très vite pu prendre et où il aurait pu se perdre. On parle quand même d'une femme qui trompe son homme mais le long métrage évite toute forme de jugement sur cette question. Ce qui est en question, ce n'est pas vraiment la problématique de la tromperie mais bien celle du désir intérieur d'Alix de vivre cette aventure sans lendemain. Pour ce qui est de Doug, c'est plutôt une forme de flou qui règne quant à sa situation actuelle. D'ailleurs, cette sorte de mystère qui règne autour de pas mal d'éléments permet au film de se concentrer au maximum sur les éléments qui font de cette histoire quelque chose d'extraordinaire pour les deux protagonistes. Néanmoins, *Le temps de l'aventure* se permet quelques digressions qui ne sont pas forcément les meilleurs passages du film, notamment celui où Alix retrouve sa sœur pour lui demander un peu d'argent. On comprend très vite que la relation entre les deux est extrêmement complexe mais cela arrive un peu comme un cheveu sur la soupe et n'apporte finalement pas grand-chose à l'histoire au cœur du film. Et que dire du conjoint de la sœur qui, pour le coup, est complètement lunaire. Dans le même genre, il y a aussi le *running-gag* du gars qui ne fait que suivre Alix. Mais lui aura une influence sur le déroulement de la rencontre des deux personnages.

Tout se passe donc en une seule journée, voire même une après-midi, entre deux personnes qui se trouvent à Paris, un peu perdues par leur situation. Elle y habite mais est en représentation à Calais et revient pour audition, lui est anglais et vient pour un enterrement. Ils se sont rencontrés furtivement dans le train venant de Calais (même si l'on sent que quelque chose se passe déjà) et vont se retrouver (pas par hasard, je vous rassure) dans les rues de Paris alors que la Fête de la musique commence à battre son plein. La manière dont ils se retrouvent, justement, est importante, car elle dit beaucoup de cette relation passionnée et instantanée à la fois. Un vrai rythme est donné par l'heure qui est très souvent indiquée (par le son ou plus souvent par l'image) car Alix a des impératifs qui vont faire de cette rencontre un moment extrêmement bref. Ce qui est amusant dans ce film, c'est la manière dont il redonne de l'importance à un objet devenu presque désuet : la cabine téléphonique. En effet, elle y passe pas mal de temps pour essayer d'appeler différentes personnes. C'est presque un mythe que l'on pouvait penser perdu qui est réinventé par ce film et c'en est amusant.

Au rayon des déceptions liées à ce film, il y a selon moi quelques vraies longueurs, parfois pas du tout justifiées (importance donnée à cet essai d'Alix par exemple) et une utilisation trop importante d'effets, notamment musicaux. Autant la musique composée pour le film que les morceaux additionnels (du classique) sont trop présents et font quelque fois perdre de la force au film en rajoutant artificiellement de l'émotion là où, justement, un peu de silence aurait sans doute fait plus d'effet. Ce film ne fait pas non plus de moi un grand fan d'Emmanuelle Devos (ça va être compliqué, même si j'ai du mal à vraiment expliquer pourquoi elle me stresse tant) mais je dois reconnaître qu'elle tient ici plutôt bien une partition qui n'est vraiment pas évidente puisque ce rôle est celui d'une femme qui va, très vite, se laisser emporter par une forme de pulsion, sans qu'elle-même ne sache véritablement pourquoi. Face à elle, elle trouve aussi du répondant avec un Gabriel Byrne assez impressionnant ici : tout en émotions rentrées et en regards appuyés, il donne à son personnage une vraie force. Il est même par moments bouleversant dans cette manière de faire passer toutes ses émotions sans aucun mot. C'est l'une des forces de ce *Temps de l'aventure* qui méritait finalement vraiment que j'y jette un œil même s'il ne m'a pas non plus complètement convaincu.

VERDICT :

Film assez intrigant dans la manière qu'il a de traiter de façon plutôt détaillé un événement finalement très bref et même soudain. Quelques défauts mais un film quand même assez marquant.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

GABRIEL BYRNE



PROMISED LAND

Gus Van SANT

Date de sortie : 17-04-2013 Vu le : 16-04-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Steve Butler est représentant pour une société qui exploite du gaz de schiste. Son travail consiste en convaincre les habitants des endroits où il passe de pouvoir forer leurs terres moyennant finance. Mais, dans une bourgade de Pennsylvanie, les choses ne vont pas se passer comme prévues...

CRITIQUE :

Ce film aurait dû être le premier réalisé par Matt Damon lui-même. En effet, au tout début du projet, c'est comme cela que les choses étaient prévues. Après s'être fait connaître par l'intermédiaire d'un scénario co-écrit avec son ami Ben Affleck en 1997 (Oscar gagné pour *Good Will Hunting*), Matt Damon s'était surtout fait connaître en tant qu'acteur même s'il avait aussi écrit (cette fois-ci avec Gus van Sant et Casey Affleck, petit frère de) le scénario de *Gerry*. Cette fois-ci, il a écrit le scénario avec un autre acteur (c'est décidément une habitude), John Krasinsky, il est aussi acteur co-producteur et avait donc décidé de passer derrière la caméra. Pour des questions d'emploi du temps, il n'a pas pu réaliser ce souhait (en confiant que ce n'était que partie remise) et a donc mis « son » film dans

les mains d'un réalisateur en qui il avait une entière confiance et qui avait mis en scène ses deux précédents scénarios : Gus van Sant. Ce dernier, après un petit passage du côté du long métrage plus intimiste avec *Restless*, retrouve un film militant comme avait pu clairement l'être son avant-dernier, *Harvey Milk*, sur la cause du droit des homosexuels aux Etats-Unis. Là, c'est un sujet tout aussi sensible, et traité de manière plus contemporaine (*Harvey Milk* s'inscrivait dans une logique plus historique) : les gaz de schiste qui font tant polémique actuellement des deux côtés de l'Atlantique. Autant le dire tout de suite, je ne suis ni partisan ni opposant à ce procédé d'extraction même si une information que j'ai pu avoir dessus (dans le cadre professionnel) ne m'a pas forcément emballé sur le principe. Après tout, là n'est pas vraiment la question et il s'agit plutôt de juger le film en tant que tel. Et c'est dans l'ensemble plutôt pas mal sans être non plus incroyable, loin de là.

Néanmoins, un élément qui ne rentre pas directement dans la conception du film mais qui l'influence tout de même doit être évoqué car il permet de comprendre pas mal de choses que je développerai plus loin dans la critique. Il s'agit de la participation visiblement importante d'Abu Dhabi au financement du film à travers la société *Film Nation*. Ce n'est pas la première fois que cette dernière participe à un long métrage puisque, dernièrement, *Contagion* ou *La couleur des sentiments* avaient aussi bénéficié de financements. Mais dans le cadre d'un film sur les gaz de schiste, cela prend un relief tout à fait différent. En effet, cet émirat possède près de 5% des réserves de gaz naturel alors que sa surface ne représente que 0,01% de la surface du globe (calcul à la louche). Il en tire une grande partie de sa richesse. On peut comprendre qu'il tienne à conserver un poids important, alors que celui-ci pourrait être menacé par l'extraction de gaz de schiste. L'investissement dans *Promised Land* ne peut donc être neutre et influe forcément sur le film, même si, visiblement, Matt Damon et John Krasinsky ont plutôt l'air déjà convaincu du danger de cette méthode. Après cette petite digression de géopolitique cinématographique qui a son importance, parlons vraiment du long-métrage en lui-même, parce qu'il y a des choses à dire...

Le scénario construit par les deux acteurs se base donc sur l'histoire d'un homme qui, justement, veut « imposer » aux habitants un forage sur leurs terres. Pour cela, il a un discours bien rodé, basé principalement sur le fait que sans cela, c'est la ville entière qui, peu à peu, s'éteindra d'elle-même. En insistant de cette manière sur

la thèse contraire de ce que l'on veut montrer, c'est une façon détournée, mais presque plus efficace, de, justement, accréditer ce que l'on cherche à « prouver ». Très vite, en effet, nous est montré le côté assez cynique et sans scrupule de cette compagnie, incarnée ici par un employé visiblement modèle. Même quand les premières voix hostiles se font jour et qu'une association écologiste débarque dans le coin, il reste droit et continue à tout faire pour que les habitants acceptent. Il est accompagné par une autre collègue qui, elle, pour le coup, est un peu plus funky, non sans s'acquitter le plus efficacement possible de sa tâche. Comme beaucoup de films ces derniers temps, *Promised Land* parle d'une Amérique déshéritée et touchée par la crise (je pense ici par exemple à *The place beyond the pines*). Dans ce long-métrage, ça va même plus loin puisque, là, ce sont les Etats-Unis rurales contemporaines, finalement peu traitées, qui sont le véritable sujet du film. En effet, pour ces habitants, la question du gaz de schiste est cruciale car elle concerne directement leurs enfants et les perspectives d'avenir. Le film interroge bien toutes ces problématiques et montre les différentes réactions qu'il est possible d'avoir face à des sommes qui peuvent parfois faire perdre la tête. Tout est tellement bien montré que c'en est presque parfois un peu scolaire.

Parce que *Promised Land* a quelque chose d'assez convenu et classique dans la façon qu'il a de dérouler son histoire un peu manichéenne, il faut bien le dire. D'ailleurs, la réalisation l'est tout autant puisqu'il n'y a pas de fioritures mais rien de bien folichon non plus... C'est un vrai film militant, qui ne prend pas vraiment de pincettes et dont la fin renforce encore cet aspect. Je n'en dis pas beaucoup plus mais je la trouve ratée car beaucoup trop caricaturale et pas assez expliquée. En plus, il y a une petite histoire d'amour bien sentie là au-milieu, qui donne un air un tout petit peu « cucul » à l'ensemble. Selon moi, le scénario dans son ensemble n'est pas assez travaillé et fait perdre au film de son pouvoir de persuasion. A trop en faire, souvent, on s'y perd... Mais, paradoxalement (ou pas), les dialogues sont, eux, très bien écrits et font donc souvent mouche. Il y a ainsi quelques très bonnes répliques, notamment avec ce duo qui, visiblement, travaille ensemble depuis un certain temps et passe son temps à se taquiner. Face à un Matt Damon plutôt convaincant, on trouve une Frances McDormand qui se faisait assez rare ces derniers temps et qui est vraiment géniale ici (de toute façon, rien que de voir sa tête me fait rire...). Il y a des situations vraiment amusantes et on rigole plutôt souvent, plus en tout cas que ce à quoi on s'attend au départ. C'est tout le paradoxe d'un film militant qui cherche vraiment à montrer quelque chose et qui, finalement, s'apprécie plus pour son humour un peu décalé que par le message qu'il veut faire passer de manière parfois un peu trop pompeuse.

VERDICT :

Film militant, ce qui ne l'empêche pas d'être drôle, bien au contraire, *Promised Land* déçoit par une structure narrative un peu trop convenue et une fin plus discutable. Ce long-métrage ne restera sans doute pas dans les mémoires.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

FRANCES MCDORMAND



OBLIVION

Joseph KOSINSKI

Date de sortie : **10-04-2013** Vu le : **17-04-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

2077, suite à une lutte sans merci entre les hommes et les Chacals, des envahisseurs extra-terrestres, la Terre ne ressemble plus à rien. Il ne reste sur la planète que quelques humains qui réparent les drones servant à protéger les machines qui extraient l'eau pour les derniers humains rescapés. Jack Harper est l'un de ces hommes.

CRITIQUE :

Autant le dire tout de suite même si je pense que vous êtes au courant, la science-fiction, c'est très loin d'être ma tasse de thé. Au fond, ça ne m'a jamais réellement intéressé (moi j'aime bien des histoires « vraies » avec de « vrais » gens) et je n'en n'ai vu finalement que peu, que ce soit au cinéma ou même en DVD. Au moins, cela a-t-il un avantage, celui de ne pas pouvoir comparer avec des classiques du genre qui font autorité et qui, forcément, réduisent tout long-métrage au statut de pâle copie ou de vague imitation. Moi, je suis en dehors de tout cela et j'apprécie le film pour ce qu'il est, une vraie nouveauté pour moi (il n'est que voir la façon dont j'ai pu « apprécier » *Prometheus* par rapport à des vrais fans de science-fiction). Et puis, je ne sais pas pourquoi mais ce film me faisait envie, quoi qu'il se passe et quoi qu'on puisse en dire. Alors, soit j'ai une

passion cachée pour Tom Cruise (ce qui n'est pas impossible, au fond), soit j'étais attiré par une esthétique qui me semblait beaucoup moins sombre que nombre de films de science-fiction où on a l'impression que tout va se passer dans le noir et que l'on ne va jamais voir un rai de lumière (*Prometheus* par exemple). Ici, même si ce n'est pas non plus un film de Jacques Demy, l'esthétique est beaucoup plus lumineuse bien que peu colorée. Et, dans son genre, *Oblivion* ne m'a pas vraiment déçu car c'est un long-métrage devant lequel on ne s'ennuie pas et qui, du point de vue de son « habillage » n'est pas inintéressant. Après, ça reste un film de science-fiction et donc, ça a beaucoup de mal à véritablement me transporter.

C'est donc Joseph Kosinski qui est aux manettes de ce long-métrage. Il s'est fait connaître en étant choisi par Disney pour réaliser *Tron : L'héritage* il y a maintenant deux ans. Cette carte de visite lui a permis de faire vivre le Comics qu'il avait écrit dans sa jeunesse à l'écran, avec un sacré budget (presque 150 millions de dollars) et une tête d'affiche de très haut-vol en la personne de Tom Cruise, qui est d'ailleurs ici égal à lui-même (personnellement, je l'aime bien, sans être fan, attention !!). Avec ça, il avait vraiment de quoi s'amuser. Et il ne s'en prive d'ailleurs pas. En effet, il nous offre une vraie plongée dans « son » univers, celui d'une Terre ravagée par des années de guerre nucléaire et les mystères qu'elle continue de distiller : qui sont les chacals ? Pourquoi une partie de navette spatiale remplie de corps humain s'écrase sur Terre ? Que sont ces souvenirs qui le hantent ? D'ailleurs, tout le film sera une vaste enquête, couplée à une histoire d'amour (il faut toujours de l'amour !!), afin de comprendre vraiment qui est ce Jack Harper. Dans cette histoire, il se passe presque toujours quelque chose puisqu'il découvre peu à peu la vérité sur le monde dans lequel il vit et change donc sa manière de le voir. Ce n'est pas non plus un vulgaire film de gun de plus, bien qu'il y ait tout de même quelques batailles, bien sûr, notamment dans une séquence qui n'est pas la meilleure car beaucoup trop brouillonne à mon goût. Si on y réfléchit bien, toute l'histoire est complètement bidon (en même temps, pour moi, tous les films de SF sont bidons...) mais, j'avais décidé de débrancher le cerveau donc ça passe plutôt pas mal surtout qu'elle n'est pas très compliquée et se comprend très facilement (parce que quand, en plus, il faut se triturer le cerveau, j'avoue que j'abandonne vite).

On ne s'ennuie donc pas devant cette forme de « frénésie scénaristique » mais, en même temps, l'ensemble manque un peu de rythme car on a l'impression que tout va toujours un peu à la même vitesse et qu'il n'y a pas véritablement de ruptures. On a parfois le sentiment de revoir les mêmes scènes (survol de la Terre notamment), sans que cela fasse forcément avancer les choses et la réalisation est plutôt convenue en général. Visuellement, c'est plutôt réussi et l'esthétique générale n'est pas désagréable (avec un côté extrêmement épuré) mais il n'y a rien non plus d'époustouflant. Par contre, dans l'ensemble, le son, lui, est vraiment incroyable. Et je pense que dans ma salle, ils avaient peut-être poussé le bouchon un petit peu loin car c'était presque comme au Futuroscope : les sièges bougeaient quand le son commençait gentiment à grimper dans les décibels. Ce n'est pas désagréable en soi et même plutôt drôle puisque ça donne à ce film un caractère encore plus futuriste. Sur-tout que la bande originale, composée par le groupe français M83, est vraiment géniale. Elle s'inscrit parfaitement dans l'univers du film et ce n'est pas seulement de la musique électronique, loin de là, mais bien une vraie bande originale, avec des styles assez différents. Certains passages sont d'une puissance incroyable et donnent à l'image un vrai plus. C'est vraiment ce que l'on attend d'une musique de films et celle-ci y répond parfaitement. *Oblivion* aussi, en un sens, répond gentiment à tout ce que l'on peut attendre d'un film de science-fiction en offrant une plongée dans un monde futuriste. Il n'y a pas grand-chose à redire sinon que ça manque peut-être d'un peu de folie.

VERDICT :

Oblivion est un honnête divertissement, sans plus. On ne s'ennuie pas pendant ces deux heures, même si ce n'est pas toujours exaltant. La bande-son, elle, est vraiment incroyable et dans l'esprit et donne pas mal de puissance à l'ensemble.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA BANDE-SON



LES ÂMES VAGABONDES

Andrew NICCOL

Date de sortie : 17-04-2013 Vu le : 19-04-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Melanie est l'une des dernières humaines à avoir résisté à ces extra-terrestres qui prennent possession des corps humain. Elle est malgré tout attrapée mais parvient à faire évoluer l'esprit qui la contrôle afin de sauver ceux qu'elle aime.

CRITIQUE :

Quand on nous survend un film comme étant celui tiré du livre de l'auteur de *Twilight*, il y a déjà un peu de quoi s'inquiéter. En effet, tout le marketing a été fait autour du fait que Stephenie Meyer soit celle qui a imaginé cette histoire. Cela a sans doute permis de rameuter toutes les adolescentes fan de Robert Pattinson du coin (je suis peut-être un peu méchant, pour le coup) et c'est un élément qu'il ne faut pas vraiment négliger dans une période où la fréquentation en salles n'est pas forcément des plus florissantes. Personnellement, je ne connais absolument rien au phénomène *Twilight* et je serais bien incapable de dire s'il y a des ressem-

blances entre la saga qui a fait connaître son auteur et le livre suivant (souvent le moins évident pour un écrivain qui rencontre le succès). Tout ce que je peux dire, c'est que ce film est clairement destiné à une cible à peu près identique... Alors, forcément, vous allez me demander pourquoi je suis allé le voir. En soi, ce n'est pas une mauvaise question et je dirais même que je me la suis posée sérieusement avant mais surtout après la séance... En fait, moi, si j'y suis allé, c'est plutôt pour le nom du réalisateur. Andrew Niccol est en effet un metteur en scène plutôt respecté qui s'était fait connaître par *Bienvenue à Gattaca* mais aussi en écrivant le scénario du *Truman Show* et qui avait surtout explosé avec son film le plus « réaliste » (mais pas le moins flippant), *Lord of War*. Son précédent long métrage (*Time Out*) m'avait pas mal déçu car je trouvais l'idée super mais le traitement fait beaucoup trop paresseux. Là, il prend les commandes d'une grosse production qui ressemble autant à une machine marketing qu'à un véritable film. Et, honnêtement, il n'en tire pas grand-chose...

Il n'est pas aidé, il est vrai, par le scénario qui n'est vraiment pas bien compliqué et que l'on peut qualifier, si l'on veut être gentil, de *cul-cul*. On est encore dans de la science-fiction (mon Dieu, que m'arrive-t-il ?) mais que l'on peut qualifier de très *soft*, voire même d'édulcorée au maximum. Le monde dans lequel tout se passe est identique au nôtre, la seule chose qui a changé, c'est le fait que les humains soient « habités » par des extra-terrestres. Là encore, l'idée de départ n'est pas forcément idiote mais la façon dont elle est utilisée, par contre, laisse beaucoup plus à désirer... Tout est en fait ramené à une histoire d'amour double (forcément, les deux esprits ne sont pas d'accord sur la personne à aimer) et cela donne des scènes parfois assez ridicules (« *embrasse-le pour te réveiller...* »). Il y a aussi la notion de famille qui est extrêmement importante, notamment avec son petit frère. On est donc dans deux clichés absolus de ce genre de films. Et puis toute cette histoire d'humains qui survivent on ne sait trop comment (ou si, par un système de miroirs), traqués qu'ils sont par des « méchants » extra-terrestres, ça va cinq minutes mais pas plus... Dans l'ensemble, il n'y a vraiment pas grand-chose de réellement intéressant dans cette histoire et même l'idée de double personnalité est traitée par-dessus la jambe. Et ce n'est pas sauvé par le jeu des acteurs, malheureusement. Pour jouer la jeune héroïne, le choix s'est porté sur Saoirse Ronan que l'on avait découvert en jeune sœur de Keira Knightley, par qui le drame arrive dans *Reviens-moi* et, depuis, elle avait tourné dans pas mal de gros films. Là, honnêtement, ce n'est pas loin d'être un très gros ratage pour elle car elle est particulièrement peu charismatique et très lisse. Elle ne dégage presque rien et, en tant que spectateur, on n'a vraiment pas envie de la suivre (ou de les suivre, c'est selon...). C'est dommage car là aurait pu résider un

petit intérêt mais il s'éteint bien vite.

En fait, si on regarde bien, il n'y a pas grand-chose à dire car c'est le type de film qui est en fin de compte assez vide. Tout ce qui doit se passer se déroule sans trop d'anicroche, la réalisation n'a absolument rien d'exceptionnel (mais ce n'est pas mauvais non plus). On peut remarquer un vrai travail intéressant sur les costumes. En même temps, quand on commence à s'intéresser sérieusement à cette question, c'est bien qu'il y a un petit problème, non ? Il manque en fait un vrai supplément d'âme à ce film. Alors vous me direz que, justement, le problème est que l'héroïne a en quelque sorte deux esprits dans un seul corps. Ça serait donc qu'elle aurait pris l'âme qui aurait pu habiter le film. Cette théorie n'est pas forcément idiote et j'irais presque jusqu'à dire qu'elle se tient !! Il paraîtrait que des suites du livre seraient déjà prévues (ce qui n'est guère étonnant). Cela signifie donc que le film connaîtra lui-aussi des suites. Mais, cette fois-ci, cela se fera sans moi car si c'est pour revoir des bellâtres combattre pour deux femmes en une, je crois bien pouvoir m'en passer... Et il faudrait qu'Andrew Niccol retrouve un sujet un peu plus sérieux pour nous refaire un vrai bon film car il en est capable, le bougre. Mais ce n'est pas avec un tel scénario qu'il allait faire grand-chose, malheureusement pour lui...

VERDICT :

A partir d'un scénario vraiment limite, Andrew Niccol n'arrive pas à tirer à grand-chose et, assez vite, on s'embourbe dans cette histoire d'amour (mal) déguisée. En plus, Saoirse Ronan ne porte en aucun cas le film. C'est donc bien décevant...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

LES COSTUMES



MAI

<i>IRON MAN 3</i>	122
<i>TRANCE</i>	124
<i>MUD – SUR LES RIVES DU MISSISSIPPI</i>	126
<i>L'ÉCUME DES JOURS</i>	128
<i>STOKER</i>	130
<i>SOUS SURVEILLANCE</i>	132
<i>LE POUVOIR</i>	134
<i>GATSBY LE MAGNIFIQUE</i>	136
<i>LE PASSÉ</i>	138
<i>ONLY GOD FORGIVES</i>	140
<i>SONG FOR MARION</i>	142
<i>VERY BAD TRIP 3</i>	144



IRON MAN 3

Shane BLACK

Date de sortie : **24-04-2013** Vu le : **05-05-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Tony Stark doit cette fois-ci faire face au Mandarin, un extrémiste qui terrorise les Etats-Unis. Iron Man se met en première ligne mais voit sa maison détruite par les hommes de main du terroriste. Il va alors devoir mener le combat d'homme à homme, ou presque...

CRITIQUE :

Pour mon « retour » au cinéma après deux semaines de « trêve », rien de tel, me disais-je, que de repartir tranquillement avec ce qui ressemblait à une valeur sûre : le troisième (et dernier) épisode autour du personnage d'Iron Man. Les deux premiers (l'un vu en DVD et l'autre au cinéma) m'avaient dans l'ensemble plu et je trouvais Robert Downey Jr. à chaque fois assez formidable, donnant un vrai bagout à un personnage qui, si on y pense un peu, a tout pour être parfaitement détestable du fait de son arrogance et de son côté éminemment flambeur. Mais il y avait vraiment quelque chose qui donnait à ces films un style un peu à part dans le genre redevenu à la mode des films de super-héros : moins « sérieux », dense

et torturé que les *Batman* de Nolan mais avec plus de consistance que des *Thor* ou *Captain America* qui, pour le coup, ressemblaient vraiment à de l'action pure emballée dans un scénario vraiment bidon. Pour ce nouvel épisode, ce n'est pas Jon Favreau qui est aux commandes (il y a visiblement eu un peu de friction chez *Marvel*) mais Shane Black, surtout connu pour avoir été au début des années 90 le pape du film d'action en tant que scénariste de *L'arme fatale* notamment. Depuis, il s'était un peu fait oublier, si ce n'est lors de la réalisation d'un film (*Kiss kiss bang bang*) avec, dans le rôle principal, Robert Downey Jr., déjà. Là, il se voit confier une énorme production, qui sera forcément l'un des grands succès au box-office de l'année. Mais, malheureusement, sans être mauvais, le long-métrage n'est pas vraiment à la hauteur des épisodes précédents, cela notamment à cause d'un scénario plus que limite.

En effet, Tony Stark remonte dans ses pensées, comme s'il faisait une psychanalyse, pour expliquer réellement les causes qui mènent à l'apparition de ce nouveau méchant, qui semble, pour le coup, encore plus puissant que les autres (même s'il n'a lui-même pas de véritables pouvoirs). On revient donc en arrière avec lui plus de dix ans en arrière pour voir le futur ennemi se faire repousser et oublier par un Stark plus flambeur que jamais lors d'une soirée. Puis c'est le retour dans le temps présent et, assez vite, les choses se gâtent car ce Mandarin a l'air d'en vouloir terriblement aux Etats-Unis alors que Stark, lui, est toujours plus contrarié par ses problèmes d'insomnie et qu'il fait tout pour sauver son couple avec une Pepper qui supporte de moins en moins la manière dont il ne semble s'intéresser presque qu'à ses armures. D'ailleurs, il y a pas mal de références aux *Avengers* dont la grande bataille finale semble avoir provoqué chez Tony Stark un changement avec une forme de recentrage sur ce qui est vraiment important pour lui, à savoir Pepper. Mais en voulant néanmoins faire de ce Mandarin un ennemi personnel, Stark se voit complètement détruire sa maison (et son laboratoire secret par la même occasion) et se retrouve donc presque sans munitions. On en revient donc à un thème – celui du dépouillement presque absolu – qui est souvent la base des derniers épisodes des sagas. Il n'est que voir *The Dark Knight Rises* qui se construisait complètement autour de cette notion.

Mais, à partir de cette forme de dépouillement que le héros atteint, le film ne va pas beaucoup plus loin et ne cherche pas à creuser cette idée. Car, d'abord, le bonhomme a toujours une solution sous la main pour s'en sortir du mieux possible (c'est un bricoleur avant tout) et que, au cours de ses longues nuits d'insomnie, il s'est quand même construit une sacrée armée avec laquelle il est difficile de perdre la moindre bataille. D'ailleurs, la grande guerre finale ne sera pas de très longue durée puisque les méchants se font assez vite atomiser par la puissance de feu de toutes ces créatures créées par ce génie qu'est Stark. Ainsi le scénario ne va pas chercher bien loin et en reste à un niveau assez superficiel, surtout que la puissance réelle du méchant provient d'un procédé un peu abracadabrantesque et toute l'histoire qui en découle a donc beaucoup de mal à réellement s'ancrer dans quelque chose de crédible (au sens d'un film de super-héros, bien sûr). Il y a pourtant une bonne idée (qui est le vrai méchant ?), que je ne peux pas vraiment dévoiler sous peine de trop en dire, mais qui, là encore, n'est pas vraiment exploitée et passe à l'as beaucoup trop vite. C'est dommage car, dans le même temps, le personnage souvent assez mythique que peut être Iron Man/Tony Stark perd lui aussi de la consistance et son légendaire sens de la répartie. Il semble presque un peu effacé et c'est tout de même dommageable qu'il lui manque alors beaucoup de ce qui faisait son charme.

Au niveau de la réalisation, Shane Black n'apporte pas grand-chose de nouveau et ne donne en tout cas pas un souffle novateur au personnage et à la saga dans son ensemble. Par contre en termes de scènes d'action (qui ne sont finalement pas si nombreuses que cela), il s'y connaît visiblement puisqu'il orchestre des séquences millimétrées et plutôt réussies. En voyant ce film, je me suis mis à me demander si je n'avais pas idéalisé les deux films précédents, mais, sincèrement, je ne crois pas et je suis persuadé qu'ils étaient bien meilleurs. Même si, comme l'annonce la petite scène habituelle de fin de générique (et oui, avec *Marvel*, il faut toujours rester, même si c'est long) « Tony Stark reviendra », il ne le fera sans doute pas seul mais avec ses nouveaux « amis ». On a en effet beaucoup de mal à imaginer le deuxième volet des *Avengers* qui se profile sans celui qui incarne sans doute le mieux le renouveau des studios et le côté plutôt *funky* qui en est la marque. Logiquement, c'est prévu pour l'année prochaine et ça devrait une nouvelle fois être un énorme succès. Logiquement, j'en serai car c'est toujours assez drôle. En tout cas, on ne s'ennuie pas. Un peu comme devant ce troisième volet d'*Iron Man*. Mais, en même temps, il est très loin de nous enchanter. Peut-être était-il temps que Tony Stark laisse son armure... De toute façon, les studios ont encore tout plein de super-héros à (re)cycler et d'énormes profits à amasser, pas de soucis pour eux.

VERDICT :

Pour conclure cette trilogie, c'est sans doute le moins bon film des trois. L'histoire est plutôt bidon et on a du mal à retrouver la verve légendaire du personnage principal. C'est un peu dommage car, du côté de l'action pure, ça reste plutôt costaud ...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES SCÈNES D'ACTION



TRANCE

Danny BOYLE

Date de sortie : **06-05-2013** Vu le : **08-05-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

Simon est commissaire-priseur mais fait aussi partie d'un gang qui veut voler un tableau très coûteux. Mais, les choses déraillent un peu et il reçoit un coup à la tête qui lui a fait perdre le souvenir de l'endroit où il a caché la toile. Il ne reste plus que l'hypnose pour tenter de résoudre le mystère...

CRITIQUE :

Après deux films très différents (*Slumdog Millionaire* et *127 heures*) plutôt réussis chacun dans leur genre, et, surtout, la mise en scène de la cérémonie d'ouverture des derniers Jeux Olympiques, qui a du lui prendre pas mal de temps, voici donc Danny Boyle de retour au cinéma avec un film au casting prometteur (Cassel, McAvoy et Dawson) ainsi qu'au titre à la fois assez mystérieux et plutôt excitant sur le principe. Suite à deux collaborations avec Simon Beaufoy à l'écriture, le réalisateur revient cette fois-ci avec John Hodge, scénariste de nombreux de ses films précédents. Celui-ci lui offre un scénario assez étrange où on ne sait jamais bien si on se trouve dans la réalité ou dans le rêve avec ces histoires d'hypnose. Cela au service de la traque d'un tableau « perdu » par l'un des personnages

principaux. Il y a en ce sens un rapport assez clair et évident avec un film déjà devenu culte et référence, je veux bien sûr parler de *Inception* de Christopher Nolan. Mais la comparaison n'est pas vraiment juste car on a affaire là à un véritable chef d'œuvre difficile à égaler dans son genre. Le long-métrage de Danny Boyle ne peut prétendre à aucun moment à rivaliser mais *Trance* n'en reste pas moins un film qui n'est pas dénué d'intérêt, qui tient plutôt en haleine le spectateur et qui recèle quelques séquences vraiment de qualité.

Cette histoire d'hypnose permet à Danny Boyle de mener une histoire à plusieurs niveaux (le monde réel, bien entendu, mais aussi ce qui se passe dans le cerveau de différents protagonistes, et surtout celui de Simon). C'est une bonne manière de donner du coffre à une enquête un peu particulière car la solution se trouve dans l'esprit même du personnage principal. Mais, parfois, le tout s'embrouille un peu et on ne sait plus bien où on en est véritablement. C'est un peu complexe par moments (et la réalisation de Danny Boyle ne fait rien pour simplifier le tout) mais on finit par s'y retrouver à la fin et à comprendre les principaux tenants et aboutissants de cette histoire à rebondissements multiples et peut-être un peu trop nombreux. En effet, dans la partie centrale, on peut avoir l'impression en tant que spectateur que ça tourne un peu à vide ou, en tout cas, que ça se répète sans apporter trop de nouveautés. Les masques tombent chez les personnages mais, en fait, pas tant que ça car il y a toujours un nouvel élément qui fait basculer le tout. Il faut aussi reconnaître que l'on sent assez tôt venir l'enjeu principal qui se cache derrière tout cela. Je n'en dis pas plus parce que sinon je casse une bonne partie de l'intérêt du film mais je pense que, si vous voyez le film, vous verrez assez vite de quoi il s'agit. Mais il y a aussi des séquences pas loin d'être formidables où de nouveaux éléments apparaissent et où Danny Boyle arrive à faire monter une forme de tension avec un montage rapide et une musique de plus en plus présente. C'est notamment le cas de tout ce passage qui se déroule à la Chapelle Notre-Dame-du-Haut de Ronchamp (Franche-Comté *forever*) et qui est assez génial. En contrepartie, il y a quelques séquences stylistiquement beaucoup plus discutables...

Les trois personnages principaux sont très bien interprétés par des comédiens que l'on ne voit finalement pas si souvent que cela ces derniers temps. Il y a d'abord James McAvoy qui avait un peu disparu de mes radars depuis sa prestation dans *Reviens-moi*. Il est ici très bon dans le rôle de cet homme qui redécouvre peu à peu sa propre vie. On trouve aussi le *frenchy* de service d'Hollywood, ce bon vieux Vincent Cassel qui a parfaitement la tête et la dégaine générale pour ce rôle de chef de gang prêt à tout pour récupérer le tableau autour duquel il a échafaudé tout un plan tombé à l'eau mais qui, lui aussi, n'a pas toujours de prise sur ce qui se passe réellement. Enfin, Rosario Dawson joue le rôle de cette hypnothérapeute qui, elle, pour le coup, tire vraiment les ficelles de ce qui se passe et contrôle au mieux toute la situation pour la retourner à son avantage. Alors qu'elle s'était fait plutôt rare ces derniers temps, la revoilà avec un rôle vraiment ambigu, voire même presque tordu. Elle s'en sort parfaitement en donnant une vraie consistance à son personnage. Avec ces trois acteurs (et presque uniquement eux puisqu'on voit très peu les autres personnages), Danny Boyle réussit à réunir un casting à la fois intéressant et qui a le mérite de s'adapter plutôt bien à l'univers de ce dernier.

Le réalisateur ne change pas tant que ça sa manière de faire avec des angles de caméra parfois assez invraisemblables, un univers particulièrement coloré (rouge, jaune et vert ici), un montage très nerveux et une grande importance donnée à la musique. D'ailleurs celle-ci, composée par Rick Smith, est assez géniale car elle donne un vrai côté planant à certaines scènes et, au contraire, une vraie pulsation à d'autres. C'est incontestablement l'un des points forts d'un film qui, malgré quelques côtés un peu agaçants, n'en reste pas moins un long-métrage prenant et même pas loin d'être génial par moments. En fait, c'est du Danny Boyle, quoi. Il est toujours sur un fil. Là, pour moi, il ne dépasse jamais vraiment les limites mais on en n'est jamais bien loin non plus, notamment avec le jeu des couleurs qui est parfois presque écœurant... On aime ou on n'aime pas mais il n'y a pas non plus des masses de surprises avec lui, c'est l'avantage... Et au fond, je suis en train de me dire que, de mon côté, les côtés positifs l'emportent plutôt sur ceux plus négatifs, au moins pour ce film là. Mais c'était déjà pareil pour les précédents, donc...

VERDICT :

Même si Danny Boyle en fait parfois un peu trop, il n'en reste pas moins que *Trance* est un film loin d'être inintéressant et qui, par moments, est même vraiment bon. Le réalisateur dirige aussi parfaitement un trio de comédiens plutôt en forme.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LES TROIS COMÉDIENS PRINCIPAUX



MUD – SUR LES RIVES DU MISSISSIPPI

Jeff NICHOLS

Date de sortie : 01-05-2013 Vu le : 07-05-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Ellis et Neck sont deux jeunes adolescents qui vivent sur les bords du célèbre fleuve Mississippi. Un jour, alors qu'ils partent en expédition sur une île à la recherche d'un bateau suspendu à un arbre, ils font la rencontre avec Mud, un homme qui vit à cet endroit et qui, visiblement, cache pas mal de choses...

CRITIQUE :

C'est peu dire que l'on attendait au tournant Jeff Nichols après la réussite qu'était son film précédent (*Take Shelter*). Celui-ci constituait son deuxième long-métrage, et il faisait suite à un *Shotgun stories* remarqué par la critique mais sorti de façon plus confidentielle dans nos contrées... Le deuxième, par contre, avait fait beaucoup plus de bruit et m'avait surpris en tout début d'année dernière, par son côté extrêmement puissant mais aussi par son écriture fouillée qui instillait une frontière toujours floue entre réalisme et fantastique et qui parlait de façon détournée de l'Amérique profonde et de ses peurs. A Cannes, l'an dernier, celui que l'on dit être le nouveau prodige du cinéma américain présentait donc son nouveau film en compétition officielle et il a plutôt été vu d'un bon œil par

ceux qui ont la chance de la visionner. Néanmoins, à l'heure du palmarès, il est reparti bredouille, ce qui a pu en étonner plus d'un. Personnellement, ce qui m'étonne un peu plus, c'est qu'il ait fallu attendre un an (puisque le Festival 2013 commence dans deux semaines) pour avoir droit à des copies en France. Je trouve ce délai particulièrement long, surtout pour un film aussi attendu et dont on entend parler depuis si longtemps. Voir un film un an après les premières séances officielles a même quelque chose de presque agaçant. Mais, bon, il a fallu prendre son mal en patience. Et, au final, le spectateur est plutôt récompensé puisque *Mud* (raccourcissons le titre officiel...) est un vrai beau film, pas parfait, mais qui dégage vraiment quelque chose et qui confirme par la même occasion que son réalisateur doit vraiment être suivi avec beaucoup d'attention. Oui, Jeff Nichols est bien l'une des nouvelles têtes hollywoodiennes à surveiller de très près.

Ce qui marque le plus dans ce film, et que l'on retient le plus à la sortie de la séance, c'est son côté formellement extrêmement réussi. En fait, pour dire les choses plus simplement, c'est visuellement assez magnifique. Toutes les scènes sont travaillées et sont filmées à la perfection. Le réalisateur réussit notamment très bien à gérer le jeu des lumières et nous offre certains plans absolument géniaux. Mais c'est surtout sur la durée que c'est impressionnant car presque rien n'est à jeter dans ce film. Et, de mon côté, je trouve même qu'il se « malickise » un peu avec ce film, et qui est loin d'être un défaut. C'est peut-être parce que je veux voir la patte de ce réalisateur génial partout mais, néanmoins, on remarque qu'il nous offre beaucoup de plans de nature qui ressemblent parfois de très près à ce que peut faire Malick (notamment avec les arbres inondés de soleil). Ce sont ici des plans beaucoup plus courts et qui ne sont pas là « innocemment » puisqu'on peut remarquer qu'au début de chaque nouvelle séquence importante, on trouve trois ou quatre plans qui font débiter ce nouveau passage. C'est donc une manière aussi de rythmer son film et de séparer de façon plus nette les différents éléments qui le composent.

Mais, en même temps, derrière cette enveloppe plastique étonnamment belle, on a parfois l'impression que le film tourne un peu à vide. C'est notamment vrai dans une première moitié qui n'est pas exempte de quelques longueurs et qui, à certains moments, serait presque un peu ennuyeuse. Heureusement que les images sont jolies !! Mais on se rend aussi compte à la fin que cette première partie est essentielle pour poser les bases de ce

qui se déroulera à la fin. Jeff Nichols prend néanmoins son temps, c'est le moins que l'on puisse dire. Dans son écriture, il veut peut-être traiter un peu trop de thèmes différents, qui, tous, tournent autour de l'idée générale de violence : les questions entre les parents d'Ellis sur un départ de cet endroit particulier où ils habitent, les mystères de Mud et son histoire d'amour contrariée avec Juniper, les premières histoires amoureuses d'Ellis... Au bout d'un moment, tout cela se mélange un petit peu trop et on perd le fil de ce qui est vraiment essentiel au film. Mais on peut se dire aussi que, justement, c'est dans ce lien tissé entre tous ces thèmes que se trouve le réel intérêt de *Mud*. C'est d'ailleurs autour du personnage d'Ellis que tournent toutes ces intrigues et c'est lui le vrai pilier du film. Par contre, la deuxième moitié monte en puissance de façon assez intelligente pour finir sur un quart d'heure final de très haut niveau. Tous les thèmes qui ont été abordés plus ou moins profondément au cours du film refont surface et se cristallisent en deux ou trois séquences très fortes. Il y a en tout cas vraiment quelque chose qui se dégage de ce film et qui ressemble à une lame de fond qui, peu à peu, ne peut que toucher le spectateur. Cela tient aussi sans doute dans la manière dont ce film brasse différents styles et est ainsi difficile à définir (drame, thriller, fresque,...). C'est sûr que c'est moins surprenant et déroutant que *Take Shelter* mais ça n'en reste pas moins très beau.

En plus, ce film s'inscrit dans une nouvelle « mode » lancée par le « jeune cinéma américain » : celle de filmer ces Etats-Unis un peu en marge, à l'écart de ce que l'on a comme image de la première puissance mondiale. Ici, ce sont les bords du fleuve Mississippi où vivent des personnages qui cherchent à rester reclus (ce voisin d'en face un peu intrigant notamment) et pour qui la « ville » – une petite bourgade, en fait – fait plus peur qu'autre chose et apparaît comme quelque chose à repousser absolument. C'est une Amérique plutôt déshéritée, encore très marquée par une forme de violence sourde et qui semble chercher à se réinventer, tout en tissant un lien très fort avec son environnement. Dans ce rapport direct à la nature, et plus particulièrement à l'eau, on peut voir une relation avec *Les Bêtes du Sud Sauvage*, autre film mis en scène par un tout jeune réalisateur et qui développait, de manière différente, des thèmes finalement pas si lointains. Tout cela est un peu cristallisé dans ce personnage central de Mud, magnifiquement interprété par un Matthew McConaughey qui prouve, film après film, qu'il est bien plus que le beau gosse auquel on l'a réduit dans sa jeunesse et pendant de longues années. Il est plein de mystères mais est aussi une forme de symbole de cette Amérique qui se cherche et qui ne sait plus bien où elle en est. Jeff Nichols parvient parfaitement à filmer tout cela et le mérite lui en revient entièrement, d'autant qu'il a aussi écrit ce film qui, malgré quelques longueurs en son cœur, n'en reste pas moins un vrai grand long-métrage comme on aimerait en voir beaucoup plus souvent.

VERDICT :

Même s'il est vrai que la première heure est un peu languette et que tout n'est pas toujours génial, on ne peut s'empêcher d'être marqué par la beauté visuelle et l'intensité que dégagent ce film. C'est confirmé, Jeff Nichols est donc bien un grand réalisateur.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA BEAUTÉ PLASTIQUE DU FILM



L'ÉCUME DES JOURS

Michel GONDRY

Date de sortie : **24-04-2013** Vu le : **08-05-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Colin a plutôt une belle vie puisqu'il n'a pas à travailler et profite du temps qui passe en s'amusant. Lors d'une soirée, il fait la rencontre de Chloé, avec qui l'histoire d'amour va mener à un mariage. Mais lors de la lune de miel, Chloé devient malade...

CRITIQUE :

Autant l'avouer tout de suite, je n'ai jamais lu ni *L'écume des jours*, ni aucun livre de Vian. Oui, je sais que c'est presque impardonnable, surtout pour quelqu'un qui a fait trois ans de classe prépa littéraire mais ça ne m'a jamais véritablement tenté et il y a vraiment d'autres bouquins qui me font plus envie et que j'ai déjà du mal à lire, faute de temps. Néanmoins, une telle « ignorance » permet aussi de juger les long-métrages qui adaptent ces romans de manière indépendante et non dans une comparaison souvent assez vaine avec le livre puisque cinéma et littérature sont deux vecteurs très différents et que les comparer n'est pas toujours la meilleure

chose à faire. Par contre, j'ai quand même souvent entendu parler de ce roman, de son aspect presque loufoque et de l'univers très décalé qu'il mettait en place tout autant du fait qu'il était inadaptable. Ainsi, quand j'ai pris connaissance que le réalisateur qui allait s'occuper de nouveau d'un passage à l'écran (il y en a eu une autre dans les années 1960) serait Michel Gondry, sans doute l'un des réalisateurs français les plus barrés de ces dernières années, je me suis dit qu'on allait avoir droit à quelque chose de sans aucun doute assez surprenant. C'est en plus le premier film de fiction français pour le réalisateur qui a construit sa carrière plutôt aux Etats-Unis, notamment grâce à la réalisation de clips et à un premier succès, le plutôt sympathique (autant que je m'en souviens) *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*. Depuis, je n'ai vu aucun de ses films alors que certains m'attiraient plus que d'autres. Cette fois-ci, l'occasion était trop belle et le film s'annonçant comme l'un des événements cinématographiques de l'année (autant par son casting que par son thème), je ne pouvais pas le rater. Mais, en même temps, je n'étais pas bien rassuré. Et j'avais en grande partie raison.

On doit reconnaître à Michel Gondry le fait de mettre en place une esthétique particulière et à laquelle il se tient pendant tout le film. Même s'il y a quelques choix un peu discutables (notamment l'aspect très graphique de certains éléments comme la nourriture), on peut dire que le metteur en scène s'en tient du mieux possible à son projet et c'est déjà une bonne chose d'avoir une telle cohérence apportée aussi par un travail sans doute énorme du côté des décors et des costumes. Mais, le problème, c'est que ça ne marche pas du tout avec moi car, très vite, ce genre d'esthétique me fatigue. Alors, oui, il y a beaucoup de bonnes idées par ci par là, plein de petites choses très amusantes et qui font rire (du fait du décalage notamment) mais, dans l'ensemble, je trouve que c'est vraiment trop marqué et, beaucoup trop rapidement, ça me fatigue plus qu'autre chose. En même temps, c'est vrai que cela sert parfaitement une histoire qui, elle, est aussi un peu loufoque, même si, en y réfléchissant un peu, ce n'est en fait qu'une histoire d'amour de plus un peu « déguisée » derrière tout cet attirail étrange. Il y a aussi d'autres thèmes évoqués de façon plus partielle et qui sont encore d'actualité aujourd'hui : l'inhumanité du monde du travail ou encore la place et le sens de la religion (terribles mariages et enterrements). C'est aussi pour cela que Gondry a choisi d'installer son film dans un espace temps assez peu définissable puisque c'est un Paris à la fois ancien mais moderne (notamment cette référence plutôt drôle au chantier en cours du secteur des Halles). C'est en tout cas un Paris complètement réinventé dans lequel les personnages évoluent. Ces personnages sont interprétés par des acteurs qui se fondent très bien dans cet univers avec une mention particulière à

Gad Elmaleh, à la fois drôle et plutôt mélancolique.

Cela donne une jolie histoire d'amour mais qui n'est pas vraiment tant développée que cela, comme si ce n'était pas l'enjeu principal du long-métrage. Toute la dernière partie, elle, est très longue : il s'agit de la longue descente aux enfers de Colin qui perd sa femme et certains de ses amis, qui n'arrive pas à trouver de travail et qui voit donc une vie heureuse partir peu à peu en lambeaux. En perdant beaucoup de sa fantaisie pour devenir plus sombre (cela est marqué par le passage à une image d'un gris assez douteux) et en étirant au maximum certaines séquences, on a l'impression que le réalisateur veut contrebalancer de façon un peu artificielle les deux premiers tiers qui étaient peut-être un peu trop « charmants ». En tout cas, on a vraiment envie que le long métrage se termine car il devient particulièrement long et perd au fil du temps de la force qu'il aurait pu avoir. C'est toujours dommage de voir un film finir un peu à l'agonie de cette manière car cela nous ferait presque oublier tous les jolis (petits) moments qui ont ponctué précédemment *L'écume des jours*. Ce long-métrage confirme une nouvelle fois (mais je n'en n'avais pas tant besoin que cela) que je reste un amateur de cinéma plutôt classique, posé et réaliste et que, dès que ça part un peu trop dans tous les sens, j'ai beaucoup plus de mal à me mettre dans le film et à ne pas me concentrer vers tous les petits trucs qui m'agacent rapidement. Mais ce qui est bien avec le Septième Art est justement qu'il y en a pour tous les goûts et que chacun peut y trouver à un moment son compte. Pour *L'écume des jours*, c'est raté de mon côté, mais je comprends tout à fait que l'on puisse adhérer à ce genre de films. Et c'est tant mieux.

VERDICT :

Un film qui part d'un univers déjà assez farfelu que Michel Gondry renforce encore par sa mise en scène. Malgré quelques jolies trouvailles, c'est une esthétique et un style général qui ne me plaisent guère.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

QUELQUES TRÈS BONNES IDÉES



STOKER

Park CHAN-WOOK

Date de sortie : **17-04-2013** Vu le : **??-04-2013**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

India Stoker vient de perdre son père et ne vit plus qu'avec sa mère dans une grande bâtisse quand un oncle dont elle ignorait l'existence vient s'installer chez eux. Tout en se méfiant de lui, elle sent aussi un rapprochement de plus en plus fort...

CRITIQUE :

Il n'y a donc pas que des réalisateurs européens qui franchissent l'Atlantique pour aller tourner un film à Hollywood. Park Chan-Wook, metteur en scène coréen reconnu, fait le même chemin cette année (même s'il traverse plutôt le Pacifique, pour le coup) pour réaliser son nouveau film. Après une trilogie visiblement assez violente autour de l'idée de vengeance, dont était tiré son plus grand succès, *Old Boy* (que je n'ai jamais vu), puis deux films passés un peu plus inaperçu chez nous, le réalisateur revient en force en mettant en scène un scénario de Wentworth Miller. Oui, vous avez bien lu : il s'agit bien de l'acteur mythique et *so hot* de *Prison Break* (série que je me suis toujours refusé à regarder). Pour être honnête, on aurait eu au premier abord un peu de mal à l'imaginer en scénariste. Mais il a écrit celui-ci sous pseudonyme, afin de ne pas éveiller les soupçons et les droits ont été achetés assez vite par la Fox. Il ne faut donc pas y voir un quelconque favoritisme (du moins, en théorie). Et ce long-métrage est interprété à la fois par une star internationale (Nicole Kidman), une autre en devenir et qui s'affirme de plus en plus dans le paysage hollywoodien (Mia Wasikowska) et enfin par un comédien un peu plus discret mais qui n'en n'est pas moins étonnant ici (Matthew Goode). Et alors, qu'est-ce qui ressort finalement de cet attelage qui, au départ, semble tout de même assez surprenant, voire même un peu bizarroïde ? *Stoker* est un film qui ressemble bien plus à un exercice de style qu'à autre chose, et qui, de fait, manque du minimum de vie qu'il faudrait pour que le spectateur puisse un peu s'y attacher.

Ce que l'on peut reconnaître à *Stoker*, c'est qu'il soit très bien mis en scène. C'est même le moins que l'on puisse dire. Park Chan-Wook livre une réalisation extrêmement soignée, avec beaucoup de belles images et quelques séquences assez impressionnantes. Mais, paradoxalement, on atteint très vite le revers de la médaille d'une telle mise en scène : l'ensemble devient presque déréalisé et empêche toute émotion de la part du spectateur. En fait, au bout de quelques minutes, je me suis senti très éloigné de toute cette histoire et même, au bout d'un moment, complètement extérieur. Observer d'un œil lointain ces péripéties familiales se dérouler pourrait ne pas être désagréable mais avoir la sensation d'être complètement mis à l'écart de cette manière est pour le moins agaçant. Cela vient aussi d'une image extrêmement froide, voire glacée. Aucune couleur ne ressort, tout est dans des tons qui se ressemblent (autour de variations de gris notamment). Cela renforce le côté extrêmement désincarné des personnages mais aussi de tout cet univers (et notamment ce grand manoir) où se déroule l'essentiel de cette histoire. Le travail technique de cinéaste n'est pas à blâmer, loin de là, mais à force de se styliser à l'extrême son film, le réalisateur lui donne un côté presque « morbide » qui, s'il correspond plutôt au fond de cette histoire, ne permet pas de lui donner véritablement un sens.

De plus, alors qu'on nous le vendait depuis un certain temps comme un vrai thriller, à la limite du film d'horreur, il s'avère que *Stoker* est bien plus décevant qu'à autre chose de ce côté-là. En effet, il y a très peu de suspense car on comprend rapidement les principaux tenants et aboutissants. Et la réalisation en fait, là encore, tellement pour styliser les possibles montées de tension que celles-ci en perdent toute leur saveur possible. Si des sujets

assez durs et sensibles sont abordés par ce film, ils le sont un peu à la va-vite vers la fin et ne sont pas vraiment développés, ce qui est toujours dommageable. Le casting, lui, était assez intrigant au premier abord et, s'il s'inscrit plutôt bien dans cet univers plus que feutré, il est surtout marqué par la performance de Matthew Goode. Nicole Kidman et son allure générale très froide correspondent très bien à cette ambiance générale. Elle a en plus un rôle un peu effacé qui lui permet de ne pas trop être mise en avant. Mia Wasikowska, elle, semble un peu perdue. On a l'impression qu'elle voudrait donner un peu plus de vie à son personnage mais qu'elle est en grande partie brimée par une réalisation qui, pour le coup, fait tout pour lui ôter un semblant d'émotivité. Elle reste donc presque à l'état d'image animée et il faut reconnaître qu'elle est performante dans un tel rôle. Matthew Goode, lui, est parfait dans ce rôle particulièrement glaçant de celui dont on sent qu'il n'est pas armé que de bonnes intentions. Je ne l'avais jamais trop repéré dans les films précédents où il jouait (*Match Point*, *A single Man*) mais il est pour moi une vraie découverte ici. Lui aussi manque de vie, forcément, mais cela correspond peut-être un peu plus au personnage dans sa globalité. Il symbolise bien ce film qui est un très bel objet que l'on regarde avec intérêt mais que l'on a du mal à véritablement apprécier.

VERDICT :

Park Chan-Wook livre avec *Stoker* un parfait exercice de style, parfois assez impressionnant esthétiquement, mais qui tourne complètement à vide tant il est désincarné et froid... Dans cette ambiance, Matthew Goode excelle.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

MATTHEW GOODE

SOUS SURVEILLANCE

Robert REDFORD

Date de sortie : 08-05-2013 Vu le : 10-05-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER



HISTOIRE :

Sharon Solarz, activiste une trentaine d'années plus tôt et accusée de meurtre, est arrêtée par la police. Ben Shepard, jeune journaliste local, essaie de comprendre ce qui se passe réellement, il tombe sur Jim Grant, un avocat qui cache de vrais secrets sur son identité. Lorsqu'il disparaît, la chasse est lancée, d'autant que le FBI est sur le coup...

CRITIQUE :

Bien que ce soit l'un des derniers « grands » de l'Age d'Or d'Hollywood qui a encore une vraie activité cinématographique (avec, entre peu d'autres, Clint Eastwood), je dois bien avouer que je connais très peu la carrière de Robert Redford, à la fois en tant qu'acteur, mais aussi comme réalisateur. S'il n'a pas été aussi prolifique que le grand Clint au niveau de la mise en scène, *Sous surveillance* n'en reste pas moins le neuvième long-métrage que Redford réalise. Pourtant, il y a dans sa filmographie de vrais succès comme *Et au milieu coule une rivière* (qui lança la carrière de celui que l'on considère comme son fils spirituel : Brad Pitt) ou encore *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* (faisant découvrir, cette fois-ci, Scarlett Johansson). En plus d'être marquée par la révélation de talents, la filmographie de Redford a pris depuis quelques années un tour

plus politique avec *Lions et Agneaux*, violente charge contre la guerre en Afghanistan ou encore *La conspiration*, sur l'assassinat d'Abraham Lincoln. *Sous surveillance* poursuit dans cette veine et pour cela, Redford fait sans l'aide des grands studios, lui le chantre du cinéma indépendant (il est quand même celui qui a donné toutes ses lettres de noblesse au Festival de Sundance), afin de pouvoir garder une certaine liberté de ton. Cela ne lui permet malheureusement pas de sortir un vrai bon film. Hésitant toujours entre deux voies qui auraient pu être conciliées (le thriller et le côté plus politique), *Sous surveillance* perd peu à peu en intensité et se révèle finalement assez fade et longuet sur les bords, bien que pas forcément désagréable.

Le problème principal de ce film tient dans le fait que le scénario ne sait pas vraiment où placer le curseur entre son aspect politique d'un côté, le côté thriller d'un autre et enfin la dimension personnelle d'un troisième. Tout cela se mélange de manière un peu trop prononcée et le film a tendance à tourner à la bouillie à certains moments. Parfois on a vraiment le sentiment que, se rappelant que le spectateur est aussi venu voir un thriller, on lance cinq minutes de course-poursuite de manière téléphonée, et ça s'arrête aussi vite. Dans ce triangle thématique, il faut bien dire que c'est le côté « action » qui est le moins bien traité, d'abord parce qu'il y a un vrai manque de rythme dans toutes ces scènes (c'est même sacrément mou du genou et presque un peu « pathétique » par moments, nous y reviendrons), et que, quand on a compris au tiers d'un thriller de quoi il en retournait véritablement, ça a tout de même un côté assez embêtant. Car il faut bien le dire, l'intrigue qui sous-tend le film est assez vite compréhensible et paraît finalement presque ridicule par rapport à l'enjeu qu'il y aurait pu avoir. D'un film politique à multiples facettes (l'idée de la reconnaissance de crimes commis trente ans plus tôt notamment, le rôle du journalisme dans ces affaires, le lien entre journalistes et autorités), on tombe finalement à une « banale » histoire bien plus personnelle. Ce n'est pas forcément en soi une mauvaise chose, mais, là encore, le scénario est beaucoup trop cousu de fil blanc et finit de manière tellement prévisible que c'est presque agaçant.

S'il y a bien un aspect du film qui est mieux réussi que les autres, c'est bien la traque du journaliste. C'est à se demander si le film n'aurait pas dû s'intéresser uniquement à cela. Cela tient aussi peut-être à la performance de l'acteur qui interprète ce journaliste têtue comme tout. Shia Laboeuf a plutôt tendance à m'énervier d'ordinaire mais il faut avouer qu'il est pas mal ici car c'est justement son côté agaçant qui ressort le plus de ce personnage prêt à tout pour aller au bout de son histoire. Il y a là de vrais thèmes intéressants qui sont sous-jacents mais qui ne sont pas forcément bien traités. Certaines scènes avec ce journaliste sont ainsi expédiées à la va-vite et c'est bien dommage car il y avait là sans doute le terreau pour permettre au film de prendre bien plus d'ampleur. En restant à un niveau un peu trop superficiel et en insistant plus sur le côté individuel de tous ces événements, *Sous surveillance* se perd et ne parvient jamais à véritablement redresser la barre. Il y a aussi, il faut le dire, un vrai problème du côté de l'acteur principal : je n'ai rien contre Robert Redford mais il n'est ici pas très crédible. Je suis désolé mais il est censé jouer quelqu'un de 65 ans tout au plus, mais il fait bien ses 76 ans dans l'affaire. Les scènes où il court (de son plein gré ou parce qu'il est poursuivi) ont un côté un peu pathétique et presque triste. Pourquoi n'avoir pas choisi un acteur plus jeune pour se concentrer uniquement sur la réalisation ? D'ailleurs, au niveau de celle-ci, pas grand-chose à redire si ce n'est le côté plan-plan de pas mal de séquences. Redford n'est pas forcément aidé par une bande originale, composée par Cliff Martinez que l'on a connu beaucoup plus inspiré. Ici, sa musique est assez paresseuse et ne donne aucune plus-value au film.

Si certains longs métrages de Redford ont permis de découvrir ou de mettre en lumière des talents aujourd'hui reconnus, ce n'est pas avec ce film que l'on va découvrir des têtes que l'on ne connaissait pas (bien que la petite Jackie Evancho soit plutôt pas mal même tout en étant assez agaçante). En effet, on a plutôt ici un véritable défilé d'acteurs américains pas forcément extrêmement connus mais que l'on voit souvent dans des seconds rôles. Il n'est qu'à voir l'affiche française qui met en valeur pas moins de treize noms d'acteurs (rien que ça). Ainsi, le film se permet de donner un rôle riquiqui à une actrice comme Susan Sarandon, c'est pour dire. Parfois, ça fait un tout petit peu défilé et, alors que l'on aurait envie d'en savoir plus sur chacun de ces personnages, on passe à autre chose sans autre forme de procès. Enfin, je pousse un petit coup de gueule qui n'a pas grand-chose à voir avec le film en lui-même ou qui, en tout cas, ne peut pas être imputé au réalisateur ou à son équipe mais plutôt à la société de distribution française (SND pour l'occasion) : faites attention aux sous-titres !! Cela fait plusieurs fois que je remarque des fautes ou des approximations (même si je suis loin d'être bilingue) mais alors, là, on atteint une forme de sommet puisqu'on trouve des oublis de mots, des traductions plus que discutables et surtout, une alternance dans le prénom du personnage joué par Redford et dans le nom de celui joué par Laboeuf. A une minute d'intervalle on passe de Jim à James ou de Shepard à Shepherd. Ce n'est pas si grave que cela mais ça démontre tout de même une certaine forme de je-m'en-foutisme plus que désagréable. Surtout que quand un film n'est pas forcément passionnant, on fait plus attention à ces petits détails. Et c'est malheureusement le cas ici...

VERDICT :

Robert Redford signe ici un thriller qui peine vraiment à décoller. Un peu tirailé entre un côté chasse à l'homme et une réflexion plus politique, il ne s'en sort jamais véritablement et livre un film trop mou et prévisible pour être vraiment réussi.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

SHIA LABOEUF

LE POUVOIR

Patrick ROTMAN

Date de sortie : 15-05-2013 Vu le : 16-05-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DOCUMENTAIRE

HISTOIRE :

Le documentariste filme les huit premiers mois du mandat présidentiel de François Hollande dans le cadre strictement professionnel, à l'Élysée ou en déplacement. Cela nous permet une plongée au cœur de notre système politique.

CRITIQUE :

Un an jour pour jour après la passation de pouvoir entre Nicolas Sarkozy et François Hollande (séquence qui ouvre d'ailleurs le long-métrage), voilà que sort *Le pouvoir*, documentaire signé Patrick Rotman, un habitué de ce genre de format, notamment pour la télévision. Il avait même signé le scénario de *La conquête*, film de fiction sur l'ascension de Nicolas Sarkozy entre 2002 et 2007, jusqu'à être élu Président de la République. On pourrait presque dire qu'en débutant *Le pouvoir* par cette passation de pouvoir, c'est une façon pour lui de « clore » le chapitre Sarkozy et d'en ouvrir un autre. Je ne sais pas vraiment comment se sont passées

les tractations entre les conseillers du Président et le documentariste afin d'avoir le droit de filmer ainsi au cœur de l'Élysée mais je trouve cela sur le principe plutôt pas mal. Ce n'est pas forcément le signe d'une « présidence normale » (qui est filmé chez lui ou dans son travail ?) mais ça a le mérite de montrer une certaine ouverture, qui doit tout de même être assez contrôlée, du moins, je l'imagine. Au fond, ce qui m'aurait vraiment intéressé, c'est un document sur les coulisses du tournage et du montage car il y a sans doute eu des discussions serrées et des choses plutôt intéressantes à montrer... Mais, bon, pour l'instant, il faut s'occuper de ce qu'on a sous les yeux : un documentaire pas renversant (en même temps, ce n'est pas facile) mais pas inintéressant non plus.

Il y a déjà deux écueils préliminaires à prendre en compte pour vraiment pouvoir critiquer un tel documentaire et je vais essayer d'entrer de les déminer. Le premier concerne la question de la portée politique en tant que telle de cet objet un peu inédit, il faut bien le dire. En effet, on peut voir ce film comme un exercice de style dans le cadre d'une volonté de donner une bonne image du Président. Il y a sans doute de cela, ne soyons pas dupes, mais je pense que le souhait de Rotman est d'aller plus loin que la figure elle-même en allant plutôt chercher du côté de la fonction, ce que le titre semble indiquer. De mon côté, je ne cherche pas à rentrer dans un débat politique et je ne pense pas que *Le pouvoir* soit vraiment fait pour cela. Il y a bien sûr quelques messages qui ne sont pas neutres au cours du film mais rien non plus de bien décisif. Le deuxième problème qui reste est celui (inhérent à tout documentaire d'ailleurs, mais peut-être plus ici) de ce que l'on veut bien montrer au spectateur. En plus de ce qui est mis en boîte ou non, le montage peut aussi faire ce qu'il veut des images que l'on a sous la main. Ça s'avère en fait un exercice compliqué car il est difficile d'envisager de tout montrer ce qui se passe à l'Élysée car y sont traités de nombreux sujets extrêmement sensibles mais, en même temps, en autorisant des caméras, le Président doit aussi accepter de dévoiler certains éléments. Il y a donc un entre-deux à trouver et qui n'est pas forcément évident au premier abord. A mon sens, Patrick Rotman s'en sort pas mal dans cette sorte de dilemme en ne nous donnant à voir pas beaucoup de moments vraiment futiles et en introduisant des événements clés (conseils des ministres, rencontres plus stratégiques) en n'en montrant que le début avant de se retirer.

Tout commence donc à cette fameuse passation de pouvoir qui nous permet de passer de la cour de l'Élysée à l'intérieur du bâtiment même. Ensuite, c'est une succession de séquences qui permettent au spectateur de rentrer dans les coulisses du lieu de pouvoir par excellence en France. Patrick Rotman ne veut pas faire de son film quelque chose de didactique : on ne nous présente par exemple les personnes importantes qu'au générique de fin (l'organigramme des collaborateurs les plus proches de François Hollande). C'est un peu fragmentaire par moments, mais c'est aussi en un certain sens le jeu. En tout cas, nous sont montrés tous les moments qui sont inhérents à la fonction de président : les grandes conférences de presse, la réception d'un homologue étranger (ici le Président italien) ou encore les voyages loin de la France (ici aux États-Unis pour aller parler à l'ONU). Cela nous permet de voir des instants un peu plus graves (même s'il y a bien sûr rien de véritablement décisif) mais aussi, à certains moments, un François Hollande plutôt drôle et blagueur. *Le pouvoir* parvient malgré ce côté fourre-tout à garder un certain rythme, notamment en insistant (parfois de façon un peu caricaturale) sur le passage des saisons : de l'été à l'automne puis à l'hiver. Là où le film est vraiment intéressant, c'est dans cette manière de capter des petits moments de la vie d'un Président et de les remettre dans un contexte plus global.

Ce qui est aussi une bonne chose, c'est cette manière de prendre en compte l'Élysée pas seulement pour ce qu'il représente mais aussi pour ce qu'il est : un bâtiment exceptionnel. D'ailleurs, on y revient toujours avec de nombreux plans sur les différentes salles ou encore les jardins. Il y a aussi une étrange volonté que j'ai du mal à m'expliquer de toujours aller chercher les plafonds. Cela doit avoir une signification car c'est assez récurrent mais je ne trouve pas vraiment d'explication rationnelle à cet aspect. En plus du bâtiment en lui-même, l'Élysée, c'est aussi un personnel qui fait son maximum pour que tout soit toujours en place le mieux possible. Un rôle important leur est accordé dans le long-métrage. Il y a un choix « scénaristique » assez étonnant qui est fait : celui de donner à François Hollande lui-même la *voix-off* qui est présente à certains moments du film. Elle est parfois intéressante mais aussi quelquefois un peu redondante par rapport à ce que l'on a à l'écran. Techniquement, *Le pouvoir* est plutôt pas mal réalisé avec une image de qualité orchestrée par Romain Winding, césarisé cette année pour *Les Adieux à la Reine*. La musique, elle, n'est pas toujours géniale mais s'accorde plutôt bien à l'ensemble du film. Après, le « problème » est que ça reste un documentaire, qui n'est pas forcément le genre qui fait le plus rêver au cinéma. Mais, c'est mieux d'avoir un honnête documentaire qu'un mauvais film de fiction. C'est pourquoi *Le pouvoir* est à classer dans la catégorie des films à voir si on a le temps mais qu'il ne faut pas absolument aller visionner. Sauf si on est un fan de François Hollande, bien évidemment !!

VERDICT :

Si *Le pouvoir* ne nous apprend pas grand-chose sur le fond de la politique présidentielle, il n'en reste pas moins intéressant pour découvrir un peu ce qui se passe réellement « sous les Ors de la République ».

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE CÔTÉ UNIQUE DU PROJET

GATSBY LE MAGNIFIQUE

Baz LUHRMANN

Date de sortie : 15-05-2013 Vu le : 16-05-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX



HISTOIRE :

Nick Carraway revient sur sa vie qui l'a vu se rendre à New York pour travailler. Il a emménagé dans la maison voisine de celle de Gatsby, un homme mystérieux connu pour le faste des soirées qu'il donne. Mais ce dernier cache aussi ses parts d'ombre et ses doutes.

CRITIQUE :

Baz Luhrmann n'est pas connu comme étant le réalisateur le plus sobre de ces dernières années, c'est le moins que l'on puisse dire. Personnellement, je l'ai connu avec *Romeo + Juliet*, avec lequel j'ai toujours eu beaucoup de mal. *Moulin Rouge* a un côté flamboyant assumé pas désagréable mais ce n'est pas non plus ma tasse de thé, loin de là. Enfin, le dernier film que j'avais vu de lui (et le seul au cinéma) était son précédent, *Australia*, une grande fresque amoureuse dans l'Australie du milieu du vingtième siècle. Là encore, c'est plutôt le qualificatif de grandiloquent qui convient le mieux pour décrire ce long-métrage... Vous l'aurez compris, le réalisateur australien n'est pas le spécialiste des drames intimistes. Ainsi, quand

j'ai appris qu'il s'attellait à une (nouvelle) adaptation de *Gatsby le Magnifique*, je me suis dit qu'il pouvait y avoir de sacrées étincelles. En effet, même si je n'ai jamais lu ce livre (je vais arrêter de dire ça avant chaque film tiré d'un roman car je passe pour un inculte...), je savais à peu près de quoi il en retournait. Cet ouvrage donne une vision du plein cœur des Années folles aux Etats-Unis, et son cortège d'excès en tous genres alors que les mœurs se font de plus en plus libres. Mais en même temps, c'est fondamentalement l'histoire d'un amour compliqué et se rapproche en cela de tous les précédents films de Luhrmann qui, s'il change d'époque et décors, raconte au fond toujours un peu la même chose. Et alors, en s'inscrivant dans le New York des années 20, le metteur en scène réussit-il à nous offrir une vraie belle histoire d'amour ? Pour moi, c'est encore en grande partie raté et ce *Gatsby le Magnifique*, malgré quelques passages étonnants, ressemble plus à une pièce montée kitsch et surchargée qu'à un gâteau simple et efficace.

Si *Gatsby le Magnifique* est une nouvelle fois adapté au cinéma (pour la troisième fois au moins), c'est aussi parce que c'est une histoire qui est à mettre en rapport direct avec la société actuelle. C'est en tout cas de cette manière que l'on peut lire la façon de faire de Baz Luhrmann et c'est en ce sens pas inintéressant. En effet, l'époque à laquelle se passe cette histoire n'est pas sans rappeler à certains égards le début des années 2000, avant la crise économique de 2007-2008. Le scénario insiste ici beaucoup sur le côté complètement fou de la finance, sur les inégalités qui se creusent entre les habitants (comme le montre ce quartier déshérité et sombre entre les lieux de vie et le centre économique) ou sur l'importance toujours plus grande donnée au paraître. Les similitudes sont ainsi nombreuses et ce film dit pas mal d'une forme de folie ou d'hystérie collective qui a pu se développer et conduire finalement à une catastrophe économique. Tout ce qui constitue le background de l'histoire d'amour principale du film est ainsi à relier directement à notre époque. Cela est encore plus renforcé par la musique du film, qui fait des ponts entre ces deux périodes historiques, ce qui n'est pas un hasard. Car s'il y a bien un aspect vraiment étonnant dans ce long-métrage, c'est la bande originale, produite par Jay-Z en personne (soit le musicien sans doute le plus influent au monde aujourd'hui). Elle mélange de façon assez folle Lana del Rey et Beyoncé, Rihanna et Amy Winehouse ou encore The XX avec une chanson de U2 reprise par Jack White. Certaines chansons de l'époque sont aussi remixées à la sauce moderne. L'ensemble donne donc un mélange assez détonnant qui s'inscrit plutôt bien dans le film, notamment lors des fêtes, en leur donnant encore

plus un aspect presque intemporel. Cela permet donc, comme nous avons déjà pu le dire, le rapprochement entre cette époque et notre monde actuel. D'ailleurs dans cette musique, je me demande s'il n'y a pas une référence au *Manhattan* de Woody Allen car, lors d'un feu d'artifice, j'ai cru entendre la même musique que celle qui accompagne le début du film d'Allen (plans de New York conclus par un feu d'artifice). Il faudrait vérifier mais j'en suis quasiment sûr.

Comme attendu, Baz Luhrmann ne fait pas dans la demi-mesure et cela à différents niveaux. Un exemple tout simple : le fait que l'on est dans une adaptation littéraire (mais aussi que c'est l'un des personnages qui raconte son histoire en écrivant) est montré par une sorte de surimpression des lettres sur l'image à certains moments. Le genre d'effets qui fait rarement de l'effet... De toute manière, dans l'ensemble, tout est amplifié et exagéré. Quand Nick rentre dans une salle, il n'y a pas un rideau qui vole au vent mais bien une dizaine. De même, ce n'est pas un majordome qui sort de la pièce mais bien trois ou quatre en même temps. Tout cela fait penser à une sorte d'opéra où il faut absolument « rentabiliser » les nombreux décors que l'on a fabriqués. Dans cette exagération perpétuelle, ce qui est le plus marquant est sans doute la vision des fêtes organisées par Gatsby dans sa splendide demeure. C'est un point plutôt central de l'histoire et Baz Luhrmann y accorde visiblement beaucoup d'importance. Ainsi, ce sont toutes ces séquences qui apparaissent comme les sommets du film. Et, là, clairement, le réalisateur ne fait pas les choses à moitié : c'est clinquant, kitsch, ça part dans tous les sens... Il y a quelques plans assez impressionnants et de belles trouvailles visuelles mais elles sont un peu perdues au milieu de quelque chose qui est plus à rapprocher d'un certain fatras, qui tire même parfois vers le particulièrement moche. La 3D utilisée ici n'est pas sans intérêt car elle permet, en plus d'offrir une vraie profondeur et quelques effets pas mal du tout, de déréaliser encore un peu plus toutes ces séquences en leur donnant un aspect encore plus graphique à rapprocher des films d'animation.

Malgré une réalisation vraiment marquée par l'absence de demi-mesure, il n'en reste pas moins qu'un petit côté émouvant naît de cette histoire d'amour contrariée. On aurait envie que cela aille plus loin par moments. Mais il faudrait pour cela aller vers une vision plus épurée de celle-ci et ne pas tout faire pour la « cacher » derrière une réalisation comme celle-ci. Dans ce déluge de décors, de costumes et de prises de vue improbables, il y a tout de même des acteurs et des actrices qui essaient un peu d'émerger. Ce qui est drôle, c'est que tout le marketing a été fait autour de Leonardo DiCaprio (qui est Gatsby) mais c'est bien le personnage joué par Tobey Maguire qui est le personnage central de cette histoire et celui que l'on voit le plus. J'apprécie plutôt cet acteur et je trouve qu'il s'en sort pas mal ici. Pour ce qui est de DiCaprio, il est plutôt bon même s'il en fait lui-aussi un peu trop lors de certaines scènes. La vraie déception vient de mon côté de Carey Mulligan, dont le potentiel est, à mon avis, complètement sous-exploité dans le film. Elle avait prouvé lors de longs métrages précédents (*Une éducation* ou *Shame*) qu'elle avait une vraie sensibilité et un côté fragile qui pouvaient être mis en avant et ce personnage de Daisy n'en est, dans l'absolu, pas dénué. Mais le scénario ainsi que la mise en scène en font un personnage beaucoup moins intéressant et finalement assez plat. L'actrice a visiblement du mal à bien s'y retrouver dans un univers qui la met peu en valeur. C'est un peu dommageable mais cela confirme que l'aspect particulièrement clinquant de la réalisation de Baz Luhrmann ne laisse malheureusement que peu de place à ses personnages. Ici, il y avait pourtant vraiment quelque chose à en tirer. Mais on ne refait pas comme cela un réalisateur. A l'avenir, je pense que je risque de passer mon tour...

VERDICT :

Baz Luhrmann en fait une nouvelle fois des tonnes pour adapter le roman de Fitzgerald. C'est souvent assez terrible et rarement réjouissant. En étant plus sobre dans la réalisation, il était vraiment possible de faire mieux et d'utiliser davantage les comédiens et leurs qualités...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA BANDE ORIGINALE



LE PASSÉ

Asghar FARHADI

Date de sortie : 17-05-2013 Vu le : 20-05-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Ahmad arrive à Paris pour signer les derniers qui officialiseront le divorce avec Marie. Mais en revenant là où il a vécu pendant quelques années, ce sont aussi des secrets et des choses inavouables qui sont dévoilées. Le passé ressurgit alors...

CRITIQUE :

La tâche n'était pas facile, loin de là, pour Asghar Farhadi. Il s'agissait pour lui de gérer l'après-triomphe, chose jamais évidente. En effet, son film précédent a été acclamé dans le monde entier et avait remporté presque tous les prix imaginables (Ours d'Or, Oscar, César, Golden Globe). En France, surtout, ça avait été un succès complètement inattendu et exceptionnel pour un drame iranien, *a priori* pas le genre de long-métrage qui fait se déplacer les foules. Au final, le film aura fini sa carrière en atteignant presque le million d'entrées. Personnellement, ce *Une séparation* (puisque c'est de ce film dont il s'agit) ne m'avait pas enchanté, même si

je lui trouvais quelque chose de difficilement identifiable. Je me dis que dans son pays d'origine, ce succès planétaire n'a pas dû être très bien vu car *Une séparation* disait beaucoup de la société iranienne actuelle et il était même étonnant que ce film ait passé si facilement les grilles de la censure d'état. Le réalisateur n'a pas pris le temps de savourer son succès et pour s'éviter tout problème (parce que je pense qu'il sera maintenant compliqué pour lui de tourner en Iran), Asghar Farhadi a choisi de mettre en scène son film suivant en France, avec des acteurs français et un autre iranien pour une histoire qui relie (un peu) les deux pays. Cerise sur le gâteau, *Le Passé* a été sélectionné en sélection officielle au Festival de Cannes cette année. C'est une forme de consécration pour ce réalisateur qui nous offre ici un film assez incroyable, d'une puissance émotionnelle folle, malgré quelques tous petits défauts. Il n'en reste pas moins qu'il aura fallu attendre le mois de mai pour que je me prenne une première claque au cinéma. Et j'espère que ce n'est que le début...

Le Passé est en fait un film assez singulier dans le sens où c'est une forme d'« enquête sentimentale » même si cette expression est à la fois étrange et ne correspond pas exactement à ce qu'est ce long métrage. Asghar Farhadi, qui a aussi écrit ce film, offre un scénario particulièrement dense où le rythme est finalement très élevé. Il se passe presque toujours quelque chose même si ce sont parfois des événements qui paraissent anodins, tous ont leur importance. Peu à peu, alors que le film avance, on comprend les différents enjeux qui font de ce retour de Ahmad en France quelque chose de très compliqué. Plusieurs triangles relationnels se mettent en place, parfois avec des personnages que l'on ne voit jamais (ou presque) et qui sont presque comme des fantômes qui hantent les protagonistes. Tous ces liens vont se faire et se défaire au cours de cette histoire qui se construit et s'explique peu à peu. Des secrets sont dévoilés, parfois de manière fortuite et parfois de façon tout à fait délibérée. A certains moments, on peut se dire que le rythme de ces « nouveautés » est quand même un peu trop soutenu et que les personnages n'ont pas le temps de se poser qu'ils découvrent une nouvelle réalité qui chamboule tout. Mais en même temps, c'est dans cet enchaînement de révélations que la véritable puissance du film se trouve. En ce sens, le scénario du *Passé* pourrait faire penser à une forme de tragédie grecque. Il y a finalement assez peu de personnages mais les liens sont importants entre chacun d'entre eux et une révélation pour l'un peut avoir de grandes conséquences pour l'autre. Peu de lieux différents sont explorés mais chacun a une signification très forte. Beaucoup de choses se passent tout de même dans cette maison qui appartient à Marie et qui est le symbole du passé de celle-ci mais aussi du futur qu'elle cherche à se construire.

Le Passé est aussi un film sur le dilemme et le questionnement intérieur. Souvent, d'ailleurs, on voit des personnages partir dans une direction puis se retourner et revenir sur leurs pas afin de s'expliquer ou se faire pardonner. Le long métrage brasse ainsi un grand nombre de problèmes personnels pour chacun des personnages, parfois presque un peu trop car ils ont tendance à se télescoper. Mais, là encore, c'est une grande force du film de réussir à les entremêler de façon si intime. Il y a néanmoins, malgré un scénario très dense, quelques petites longueurs qui auraient pu être évitées. Mais ce n'est vraiment pas pesant et ça pourrait presque permettre de faire des pauses dans un rythme finalement pas loin d'être effréné. Dans sa réalisation, le metteur en scène utilise peu d'effets, voire pas d'effets du tout. Il laisse seulement sa caméra saisir des moments, dans un style très fluide. Il a une vraie faculté à nous offrir aussi des séquences d'une très grande puissance et même d'une violence (psychologique plus que physique) parfois vraiment étonnante. En tant que spectateur, on est pris par ce qui se passe dans cette « famille » et par les secrets qui la bouleversent. Asghar Farhadi nous offre aussi une fin superbe qui laisse tous les possibles ouverts et qui clôt avec délicatesse ce grand film.

Le Passé a aussi une telle force parce qu'il est interprété par des acteurs qui ne sont pas loin d'être au top. Tahar Rahim nous offre une partition nerveuse comme il sait si bien le faire. Son rôle lui convient bien puisque son personnage est plein de sentiments rentrés et a du mal à réellement exprimer ce qu'il ressent. Ali Mosaffa est excellent dans une partition vraiment pas simple d'homme qui découvre peu à peu ce qui se passe réellement, alors qu'il se trouve lui-même dans une situation compliquée. Enfin, au cœur de ce triangle aux relations complexes se trouve Bérénice Bejo. Dans un rôle qu'aurait initialement dû tenir Marion Cotillard, l'actrice césarisée en 2012 est vraiment incroyable ici. Son personnage se trouve au cœur de tous les enjeux développés pendant le film et doit assumer tout ce qui se passe. Elle donne à cette Marie un mélange de force et de faiblesse qui est excessivement bien dosé. Le spectateur a du mal à se faire une vraie idée sur ce qu'il doit penser d'elle du fait de sa grande complexité. J'aurai aussi un petit mot pour Pauline Burlet, jeune actrice belge qui est ici une vraie découverte et dont on devrait entendre de nouveau parler très vite. Si tout le monde est aussi bon, je me dis que le réalisateur ne doit pas non plus y être pour rien. On peut donc dire qu'il dirige ici parfaitement son équipe, dans une histoire qu'il a lui-même écrite. C'est donc une vraie réussite pour lui, qui ne devrait pas repartir bredouille de Cannes, d'après les premiers échos qui font de ce film l'un des grands favoris à la récompense suprême. Maintenant, Asghar Farhadi sera attendu à chacun de ces films. Je ne sais pas quels sont ses projets actuels mais il est le bienvenue en France si c'est pour nous refaire un film de la même qualité...

VERDICT :

S'il y a quelques longueurs, *Le Passé* n'en reste pas moins un film d'une très grande puissance, porté par des comédiens au sommet et une réalisation fine et sensible. Oui, Farhadi est décidément un grand et il pourrait bien repartir de Cannes avec un très joli prix...

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

CETTE FAÇON D'AVANCER DANS L'INTRIGUE

ONLY GOD FORGIVES

Nicolas WINDING REFN

Date de sortie : 22-05-2013 Vu le : 23-05-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER



HISTOIRE :

Julian vit à Bangkok du trafic de drogue et des combats clandestins de boxe. Lorsque son frère, associé à lui, est tué sauvagement, il voit sa mère débarquer et exiger de retrouver ceux qui ont fait ça. Mais Julian est-il à la hauteur ?

CRITIQUE :

En voilà un autre qui était très attendu depuis son précédent film. Il y a deux ans, au Festival de Cannes, *Drive* avait remporté un Prix de la mise en scène qui était loin d'être immérité. Ensuite, lors de sa sortie à l'automne, une sorte de *buzz* assez incroyable est né autour de ce film. Il faut quand même dire que c'était un long-métrage de qualité, mais assez étrange ou, en tout cas, qui ne répondait pas vraiment à ce que beaucoup de gens attendaient (je me souviens de l'avant-première où, visiblement, la plupart des spectateurs étaient surpris). Il y a aussi la chanson de générique (*Nightcall* de Kavinsky) qui a beaucoup fait parler, tout comme la

performance absolument lunaire de Ryan Gosling qui, grâce à ce film, « renaissait » au cinéma. Au final, cela donnait un total d'entrées de plus d'un million et demi, ce qui était une grande surprise et une forme de « mythe », il faut bien le dire, autour de ce film. Autant dire que le réalisateur danois était scruté avec plus que de l'intérêt et quand, très vite, on a su que Ryan Gosling ferait de nouveau partie du projet suivant, que celui-ci se déroulerait à Bangkok – ville qui trouve de plus en plus de place dans le cinéma mondial pour son côté assez interlope (il n'est que voir le deuxième volet de *Very Bad Trip*) –, ça s'est un peu emballé. Le Festival de Cannes n'a pas laissé passer l'occasion de revoir le Danois et a donc fait de ce film l'un des candidats de la Sélection officielle. La projection de presse s'est plutôt mal passée puisque le film s'est fait huer par une partie de l'assistance. Puisqu'on a la chance de le voir sortir en même temps en salle, on peut le juger immédiatement. Et alors ?

La première chose que l'on peut dire, c'est que ce *Only God Forgives* est plutôt un drôle d'objet et, en tout cas, un film comme on n'en voit pas tant que ça. Ceux qui trouvaient que *Drive* était à la fois longuet sur les bords et particulièrement violent risquent d'en être cette fois-ci pour leurs frais. Pour moi, c'est à la fois beaucoup plus lent mais aussi d'une violence plus brute et sauvage. En un sens, autant le dire d'entrée comme cela, ce film est bien plus radical que le long métrage précédent de Winding Refn, qui en avait déjà déconcerté plus d'un. Tout part déjà d'un scénario extrêmement mince qui repose en grande partie sur la simple idée de vengeance. D'autres thèmes vont se greffer dessus mais on arrive tout de même à quelque chose de très simple. Peut-être est-ce une volonté du réalisateur (aussi scénariste) afin de se détacher du besoin d'expliquer certains éléments qui pourraient être parasites afin de se concentrer sur ce qu'il considère ici comme essentiel ? Sans doute mais, tout de même, ça manque un peu de fond. C'est en fait une véritable plongée dans les bas-fonds de Bangkok avec ses quartiers louches, ses clubs pas très nets et tous les hommes qui y gravitent, locaux comme occidentaux. Mais ce qui est sans doute le plus fort dans ce film et qui en est l'un des aspects les plus importants, c'est la façon dont est montrée cette relation mère-fils. Julian est vu pendant tout le long-métrage comme un homme qui cherche une certaine virilité, avec de nombreux symboles (les statues toujours présentes en fond, notamment). Quand on voit arriver sa mère, on comprend qu'il est en fait totalement dominé et presque « castré » par celle-ci. Les scènes où ils se retrouvent les deux sont ainsi terribles pour ce personnage qui va en plus voir le peu de virilité qui lui reste en prendre un sacré coup, c'est le cas de le dire.

Plus que dans un scénario, qui n'était pas non plus la force principale de *Drive*, c'est bien dans la façon de faire que Winding Refn se radicalise tout en gardant une approche finalement assez similaire. C'est comme s'il disait au spectateur : « Vous n'aviez encore rien vu... ». En faisant de son film plus une succession de tableaux que quelque chose de suivi, le Danois vire gentiment vers l'exercice de style plus qu'autre chose. Et le problème est que ça sonne un tout petit peu creux. Alors, c'est sûr, c'est souvent absolument magnifique mais, pour le coup, ça tourne beaucoup plus à la démonstration qu'autre chose. Pour le dire ainsi et un peu brutalement, *Only God Forgives* a même un côté un peu prétentieux sur les bords. *Drive* pouvait nous faire pressentir cela mais là, clairement, Winding Refn se regarde un peu filmer. Mais, le pire, c'est que c'est un formidable metteur en scène car il construit des séquences parfois magistrales et c'est souvent virtuose visuellement (notamment dans la gestion des ombres) mais là, ça ne passe pas vraiment... Il y a notamment un vrai travail sur les couleurs puisque presque aucune scène ne se passe en « couleurs naturelles » : ce sont dans des teintes de jaunes, de bleus et de rouges très saturées que toute l'histoire se déroule. Cela donne en tout cas un aspect complètement halluciné à l'ensemble. La musique elle-même, une nouvelle fois composée par Cliff Martinez, est aussi moins facile à déchiffrer puisqu'elle mélange différents styles dans un mélange pas toujours vraiment digeste. Pour ce qui est de la violence, partie importante du cinéma de Winding Refn, elle me semble ici bien différente que dans son film précédent où quelques scènes choquaient par leur côté extrêmement brutal et inattendu (la fameuse scène de l'ascenseur par exemple). Ici, c'est beaucoup plus fléché – on voit les coups venir – mais c'est aussi plus long et moins supportable. Je pense notamment à une séquence de cinq minutes absolument terrible. En ce sens, pour moi, ce *Only God Forgives* est bien l'un des films les plus violents et durs que j'ai pu voir ces derniers temps (et même depuis longtemps).

Pour ce qui est du jeu d'acteurs, on retiendra les trois performances principales, entre un Ryan Gosling mutique au possible (il doit dire dix mots tout au plus dans le film) mais faisant preuve de toujours autant de présence, un Vithaya Pansringarm (acteur thaïlandais, comme son nom l'indique) glaçant en policier justicier et chanteur à ses heures perdues, et surtout une Kristin Scott Thomas absolument incroyable. On ne l'attendait pas du tout dans un rôle comme celui-ci : mère odieuse, blonde peroxydée, ... C'est l'une des vraies surprises du film et c'est un sacré coup de maître de la part de Winding Refn que d'avoir pu penser à l'actrice franco-britannique pour cette composition bien loin de ce qu'on a l'habitude de la voir faire. Ces trois comédiens s'inscrivent parfaitement dans l'ambiance voulue par le réalisateur et c'est déjà un bon point. *Only God Forgives* est en tout cas un film qui risque de diviser encore plus que les précédents de ce réalisateur. Et, visiblement, ça commence déjà quand on jette un œil sur les avis autour de ce long-métrage. Moi-même, j'ai finalement du mal à me faire une vraie idée de ce film, tiraillé que je suis entre la beauté visuelle de certaines séquences et la vacuité de certaines autres. C'est aussi pour cela que ce n'est pas un film facile à réellement appréhender. Maintenant la question est la suivante : repartira-t-il en fin de semaine avec un prix ? Dans l'absolu ce n'est pas impossible car tout n'est pas à jeter dans *Only God Forgives* mais on peut tout de même un peu regretter que le réalisateur ait voulu trop lui donner un aspect stylisé. Cela lui fait perdre de la vie et ne lui permet pas d'être un vrai bon film. Ça sera peut-être pour la prochaine fois, qui sait ? Mais pour cela, il faudrait que Winding Refn en revienne à des choses un tout petit peu plus « simples ».

VERDICT :

Bien plus radical que *Drive*, *Only God Forgives* séduit par la beauté de certaines séquences et par le jeu d'acteurs mais, à force de trop en faire et de tant dédaigner le scénario, Nicolas Winding Refn finit par faire perdre de l'intérêt à son long-métrage. Une petite déception, quand même...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES TROIS ACTEURS PRINCIPAUX



SONG FOR MARION

Paul Andrew WILLIAMS

Date de sortie : 15-05-2013 Vu le : 28-05-2013

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Marion, bien que très atteinte par une grave maladie, fait partie d'une chorale pour personnes âgées animée par la pétillante Elizabeth. Par contre, son mari, Arthur, n'est vraiment pas amateur de cette activité. Mais certains événements vont le faire changer d'avis...

CRITIQUE :

Ah, ces bons vieux *feel good movie* à l'anglaise... En France, on nous en sort comme ça traditionnellement un ou deux par an. Par exemple, en 2012, c'était Ken Loach qui avait donné avec son *La part des Anges*. Celui-ci avait tout de même réussi à gagner un *Prix du jury* à Cannes, récompense venue d'un peu on ne sait où tant ce film, sans être déplaisant, était loin d'être un grand long-métrage. En 2013, c'est donc le réalisateur Paul Andrew Williams (un peu un inconnu chez nous, il faut bien le dire) qui nous offre la cuvée annuelle. Pour cela, il s'adjoint les services de deux acteurs britanniques qui ont largement dépassé les 70 ans (Terrence Stamp et Vanessa Redgrave) ainsi que ceux de la relève des comédiens anglais,

en la personne d'une Gemma Arterton que l'on avait un peu perdu de vue après sa folle année 2010 où elle était à l'affiche d'un nombre incalculable de films. Par expérience, je sais que pour aller voir ce genre de films, il faut se laisser aller et ne pas trop réfléchir. Quand je m'y suis rendu, il était 22h et je n'étais pas loin d'être cramé donc, j'ai un peu débranché le cerveau. Et, dans de telles conditions, ça passe plutôt pas mal... En fait, c'est typiquement le genre de films dont on ne peut pas vraiment dire de mal mais, en même temps, pour trouver de vrais éléments positifs, c'est assez compliqué. C'est donc un film sur lequel il n'y a finalement pas grand-chose à dire. Donc, je vais devoir faire court, puisque je n'ai pas bien le choix...

Le vrai problème de ce long métrage est que le scénario est beaucoup trop attendu et prévisible. Tout se passe de la manière dont on pourrait l'imaginer. Je ne vais pas trop en dévoiler mais, dans l'ensemble il n'y a absolument aucune surprise. Tout est fléchi de manière (trop) évidente. Alors oui, l'histoire de ce film est plutôt jolie, on ne peut pas le nier et il y a quelques émotions qui naissent à la fin chez le spectateur même si on s'attend tellement à tout que c'est presque décevant (en jouant à parier sur les plans suivants, je me suis rarement trompé...). Mais bon, il n'y a pas non plus de quoi se faire lever les fesses. C'est plutôt gentillet mais parfois, il n'en faut pas beaucoup plus et on se fait quand même un peu avoir ici. Oh, pas grand-chose, attention, mais tout de même... En tout cas, pendant le film, on peut faire la *check-list* de tout ce qui fait un bon *feel good-movie* à l'anglaise : des personnages attachants, un héros un peu grincheux sur les bords, des personnages secondaires *funky*, des petites répliques très drôles, un challenge *a priori* impossible mais réussi, un bonheur qui « naît » du malheur, l'évolution des personnages de « méchants » à « gentils »,... Bref, on nous offre ici la grande totale, ce qui n'est pas nécessairement bon signe sur le principe car l'ensemble manque énormément d'originalité et il rappelle par certains aspects plein d'autres longs métrages du même genre que l'on a déjà pu voir par le passé.

Par contre, ce film a le mérite de parler de manière assez tendre et parfois humoristique de sujets pas facile comme la maladie, la mort mais aussi la solitude face au deuil. L'angle adopté par rapport à ces thèmes est plutôt intéressant et renforce le côté touchant de l'ensemble. Mais, à trop en rajouter (comme l'histoire de couple de Elizabeth ou les problèmes relationnels avec le fils), *Song for Marion* perd de sa force car tout s'entremêle et on ne sait plus bien ce qui est important ou non alors que tout est loin d'être utile. Je pense que c'est une manière pour

le réalisateur de se dire qu'en empilant toujours des éléments, ça ne pourra que rajouter au côté émouvant de l'ensemble. C'est malheureusement une théorie qui tient rarement à l'épreuve des faits. Au niveau des acteurs, Terrence Stamp est plutôt pas mal même si je trouve qu'il en rajoute un peu trop dans le côté « ours mal léché ». Face à lui, il trouve une Gemma Arterton qui, elle aussi, dans un autre style, ne fait pas les choses à moitié. En surjouant cette jeune plus que dynamique qui s'occupe d'une chorale de personnes âgées, l'actrice ne donne pas le meilleur d'elle-même et atteint même parfois (un peu) le ridicule. C'est dommage car elle est capable de mieux, tout de même... Dans l'ensemble, *Song for Marion* est donc plutôt un film assez mineur, qui, c'est sûr, ne restera pas dans les annales mais c'est aussi le genre de long-métrage qui ne fait jamais de mal quand on n'a pas grand-chose d'autre à aller voir... Si ça ne gagne pas, au moins, ça débarrasse, comme dirait l'autre...

VERDICT :

Si vous aimez les petits films pas déplaisants qui, sur le coup, procurent une petite émotion mais qu'on oublie presque aussi vite, alors vous aurez avec *Song for Marion* un parfait prototype et vous vous ferez plaisir. Sinon...

NOTE : 13**COUP DE CŒUR :****LE PETIT CÔTÉ ÉMOUVANT**



VERY BAD TRIP 3

Todd PHILLIPS

Date de sortie : **29-05-2013** Vu le : **30-05-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Rien ne va plus pour Alan, toujours aussi compliqué à vivre et qui vient de perdre son père. Ses amis décident alors de lui offrir une thérapie dans un établissement à deux jours de route. Mais, sur le trajet, les embrouilles vont commencer...

CRITIQUE :

Bon, ben, voilà... *Very Bad Trip*, c'est (jusqu'à nouvel ordre) fini. En soi, ce n'est pas non plus une immense perte pour le cinéma même si on ne m'enlèvera pas de l'idée que le premier opus était vraiment chouette grâce, notamment, à un concept de base vraiment amusant. C'était complètement déjanté, parfois extrêmement drôle, un peu transgressif par moments et, surtout, c'était frais. Bref, *Very Bad Trip* avait vraiment tout pour plaire, et ça a plutôt marché puisque le film a quand même réussi, en plus d'un succès public indéniable, à récupérer un *Golden Globe de la meilleure comédie*. Ayant compris le succès planétaire et le filon qu'il fal-

lait en tirer, les producteurs et le réalisateur ont réussi à en faire deux suites, avec les mêmes personnages (et les mêmes acteurs qui ont du s'y retrouver financièrement). La première se déroulait à Bangkok et reprenait presque exactement le même principe de soirée qui tourne (très) mal et dont il faut remonter le fil. C'était encore plutôt drôle même si on sentait bien que les répétitions étaient nombreuses et que l'humour commençait gentiment à s'essouffler. Pour cette seconde suite (puisqu'il a été annoncé officiellement qu'il n'y en n'aurait pas, bien qu'on ne soit à l'abri de rien aujourd'hui à Hollywood), il a été décidé de revenir aux Etats-Unis et de ne pas tirer encore une fois sur le même concept. En soi, ce n'est pas une mauvaise chose (trois épisodes presque identiques, ça aurait fait un peu trop) mais le problème, c'est qu'à la place, on nous sert plutôt du très grand n'importe quoi. Et ça ne marche pas du tout, malheureusement...

Le scénario n'a vraiment ni queue ni tête : Doug, l'un des quatre de la bande, est enlevé par un brigand désireux de retrouver de l'argent que Chow lui a piqué. Il demande donc aux trois comparses de retrouver et de livrer le bandit asiatique. Entre Tijuana, Los Angeles et Las Vegas (là où tout a commencé et où tout doit se terminer), Stu, Alan et Phil vont donc partir à la recherche de celui qui les a mis dans cette situation. Sous forme de *road-trip*, ce film n'avance jamais véritablement car, dans les faits, il ne se passe vraiment pas grand-chose de bien intéressant... En ramant autant sur l'histoire, l'humour ne permet pas non plus de se développer, notamment dans un comique de situation complètement absent. Et c'est finalement très peu drôle dans l'ensemble. Il y a quelques gags qui font plus sourire que rire mais rien de bien transcendant. C'est peut-être finalement dans le générique que l'on retrouve le vrai esprit de la franchise avec un côté complètement barré et même transgressif. Mais, malheureusement, il est un peu tard... Le personnage de Leslie Chow prend toujours plus d'importance. Alors, c'est vrai que, sur le principe, cet excentrique complètement barré est plutôt drôle mais c'est vraiment le type de rôle qui, sans se renouveler, devient finalement plus fatigant qu'autre chose. Il en est de même pour celui d'Alan (interprété par Zach Galifianakis), qui est ici au cœur de l'intrigue. Ce grand ado attardé est un personnage qui n'est pas inintéressant même s'il est un peu trop tiré du côté débile (il faut le voir avec sa girafe...). Mais, là, cela fait quand même quatre films (j'inclus volontairement *Date limite* du même réalisateur, qui réutilise de la même manière cet acteur) et on frise malheureusement l'overdose. On ne peut pas dire grand-chose d'autre sur ce film qui est en tous points une déception. Même si c'était prévisible, c'est toujours dommage de voir une franchise s'achever de cette manière. Ça fera peut-être méditer certains producteurs avant de relancer des suites à n'en plus finir

de films qui ont bien marché. Ça ne fonctionne pas toujours, et même, plutôt rarement. Alors, pour ce qui est de *Very Bad Trip*, restez sur l'original et n'allez pas plus loin, et surtout pas jusqu'à ce troisième volet plus qu'inutile.

VERDICT :

Il était donc bien temps que l'aventure *Very Bad Trip* se termine. Sans idées, avec un scénario en carton et un humour souvent aux abonnés absents, ce troisième volet est bien loin de clore en beauté une franchise qui avait une super idée de départ mais qui n'a pas vraiment su bien l'exploiter...

NOTE : 10**COUP DE CŒUR :****QUELQUES GAGS**



JUIN

<i>L'ATTENTAT</i>	148
<i>THE ICEMAN</i>	150
<i>OH BOY</i>	152
<i>THE CALL</i>	154
<i>THE BLING RING</i>	156
<i>STAR TREK INTO DARKNESS</i>	158
<i>LE GRAND MÉCHANT LOUP</i>	160
<i>LA GRANDE BOUCLE</i>	162
<i>MAN OF STEEL</i>	164
<i>A VERY ENGLISHMAN</i>	166
<i>MOI, MOCHE ET MÉCHANT 2</i>	168
<i>LES BEAUX JOURS</i>	170



L'ATTENTAT

Ziad DOUEIRI

Date de sortie : **29-05-2013** Vu le : **02-06-2013**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Amine Jaafari est arabe mais aussi l'un des médecins les plus respectés où il vit, en Israël. Lorsqu'un attentat kamikaze est commis, il s'interroge sur ce qui pousse ces personnes à effectuer des actes aussi barbares. Mais quand il apprend qui a réellement commis cet acte, cet interrogation se fait encore plus forte...

CRITIQUE :

C'est décidément l'année de l'adaptation des ouvrages de Yasmina Khadra au cinéma. Après *Ce que le jour doit à la nuit* en septembre dernier (film d'ailleurs plus que moyen), voici un autre roman de l'auteur algérien sans doute le plus connu en France mis en scène pour le cinéma. Cette fois-ci, c'est un livre un peu plus polémique et brûlant dans ce qu'il traite que Ziad Doueiri décide de mettre en image. En effet, situé au cœur d'une trilogie qui comprend aussi *Les hirondelles de Kaboul* et *Les sirènes de Bagdad*, *L'attentat* est un roman qui cherche à saisir et à comprendre les problèmes toujours plus importants entre les sociétés occidentales et celles considérées comme plus orientales. Aujourd'hui, c'est l'une des grandes difficultés de notre monde. Ici, c'est le conflit israélo-palestinien qui est évoqué à travers les yeux d'un arabe vivant et exerçant à Tel-Aviv

et qui va voir sa vie bouleversée par le geste incompréhensible et impensable pour lui de la personne qu'il aime. Il est tout à fait logique que ce livre qui, lors de sa sortie en 2005, avait remporté un très grand succès public et critique soit adapté pour le grand écran car il s'agit d'un vrai sujet fort, toujours actuel (malheureusement) et qui touche, surtout qu'il est abordé par un biais assez « original » qui pousse le lecteur (et donc le spectateur) à se poser vraiment des questions. Mais c'est aussi le type de base de départ avec laquelle il faut être extrêmement prudent car il y a un nombre incalculable de chausse-trapes dans lesquels il ne faut pas se fourrer. Et le réalisateur réussit plutôt son affaire, même si *L'attentat* n'atteint jamais de véritables sommets. C'est en somme une honnête adaptation.

Quand on parle du conflit israélo-palestinien, le risque est toujours important de tomber soit dans des caricatures, soit dans une bataille partisane entre deux conceptions. L'objet de cette critique n'est aucunement de prendre parti pour l'un des deux camps (j'ai d'ailleurs renoncé à cela depuis bien longtemps) mais bien de juger un film qui, lui, arrive aussi à rester relativement neutre devant des questions pas évidentes. *L'attentat*, plus que de donner l'avis de l'auteur ou du réalisateur, pose de vraies questions sur le pourquoi de cette guerre sans fin, sur ce qui peut l'expliquer et où on en trouve le terreau (les humiliations quotidiennes, les rancunes tenaces). Ainsi, il pousse le spectateur à s'interroger sur cette problématique, en lui donnant des clés de lecture. Mais à trop être « didactique », le film prend parfois un côté un petit peu « moralisateur » dans le sens où, de la bouche de certains personnages, sortent parfois des phrases qui ressemblent plus à des vérités générales ou des slogans qu'à quelque chose de réellement personnel. Ainsi, certains dialogues paraissent un peu lunaires tant ils sont déconnectés de la véritable façon de parler sont bien plus des manières de faire passer des messages.

De même, l'ensemble, bien que plutôt propre (et assez scolaire) dans la réalisation, manque d'émotions. En tant que spectateur, je me suis senti assez extérieur à tout ce qui pouvait se passer alors qu'il s'agit tout de même d'une histoire vraiment forte. Là aussi, c'est sans doute une volonté du réalisateur de ne pas trop développer ce côté-là, au risque, justement, de se faire en quelque sorte piéger par le sujet. Il y a aussi un problème selon moi

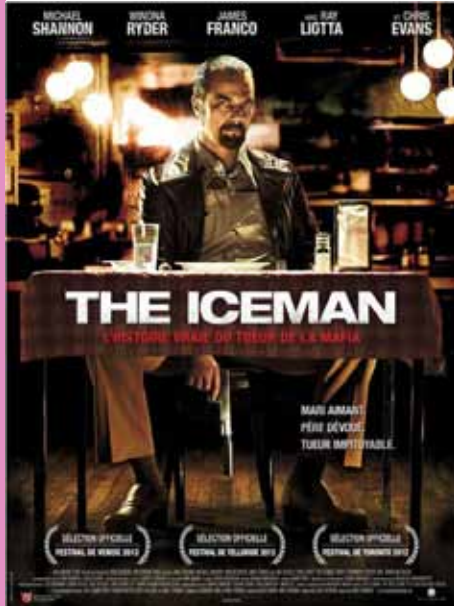
dans la construction d'ensemble du film : c'est la place accordée à tout ce voyage mené par Amine à Naplouse (dans les territoires palestiniens) afin de découvrir réellement comme sa femme a pu devenir ce qu'il ignorait totalement. Au lieu d'une vraie plongée dans cette recherche de la vérité (ou d'une certaine vérité), on trouve plutôt des ellipses très importantes, parfois assez incompréhensibles et en deux ou trois dialogues, le personnage principal revient à Tel-Aviv, avec, visiblement, une bonne partie des réponses qu'il cherchait. Finalement, on voit assez peu de tout cela alors que c'était vraiment intéressant de creuser ce côté qui ressemble plus à un thriller ou au moins une forme d'enquête et c'est dommage car je l'attendais aussi là-dessus. J'ai aussi trouvé les comédiens un peu en retrait, comme s'ils étaient dépassés par leur sujet et qu'ils ne pouvaient pas complètement se lâcher. Finalement, *L'attentat* est un film qui manque singulièrement de force pour en faire un vrai bon long métrage.

VERDICT :

Sur un tel sujet, il y avait vraiment moyen de faire de vraies fautes de goûts. Le réalisateur s'en sort plutôt correctement même s'il n'arrive pas non plus à donner une vraie force à son long-métrage.

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :**

LA FAÇON D'ABORDER UNE QUESTION PLUS QUE SENSIBLE



THE ICEMAN

Ariel VROMEN

Date de sortie : 05-06-2013 Vu le : 05-06-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Richard Kuklinski est un mari et un père de famille exemplaire. Sauf que ses proches ignorent qu'il mène une double vie puisqu'il est aussi tueur à gages pour certaines familles de la mafia new-yorkaise...

CRITIQUE :

Cette histoire vraie absolument « démentielle » devait bien un jour ou l'autre être portée à l'écran. En effet, mort en 2006, le vrai Richard Kuklinski s'est vu attribuer (et il s'est attribué lui-même, je crois bien) une centaine de meurtres, commis pendant une trentaine d'années pour le compte de différentes familles de la pègre new-yorkaise. En plus d'être l'un des tueurs les plus violents de l'histoire américaine, il a aussi été connu pour avoir répondu à des journalistes télé alors qu'il était en prison (condamné à deux peines de perpétuité...) et n'avoir exprimé absolument aucun regret sur sa vie passée.

C'est d'ailleurs cette interview qui a poussée le réalisateur Ariel Vromen (dont c'est le premier projet d'importance aux Etats-Unis) à s'emparer de cette histoire et de la mettre en image. C'est un sujet pour le moins ambitieux car il y a beaucoup de choses à dire et à montrer. Nous verrons d'ailleurs que c'est l'un des soucis majeurs de ce long-métrage. Pour le rôle clé de Kuklinski, le réalisateur a la chance de pouvoir compter sur l'un des acteurs les plus talentueux de sa génération (mais aussi l'un des moins connus) en la personne de Michael Shannon qui est notamment exceptionnel dans *Les noces rebelles* ou bien encore *Take Shelter*. Avec une telle garantie, il y a peu de chance de faire une grosse faute de goût et de rater complètement son film. En effet, ce n'est pas le cas et Ariel Vromen livre un long métrage plutôt classique dans la forme mais pas assez abouti dans le fond. Dans l'ensemble, ça reste quand même correct.

En fait, là où *The Iceman* a un problème, c'est dans son sujet même. En effet, celui-ci est sans doute beaucoup trop vaste, complexe et inscrit dans une trop longue durée pour n'en faire qu'un film de moins de deux heures. Il y avait là tout à fait le matériau pour faire une série ou, au moins, une mini-série (de cinq ou six heures). L'histoire de cet homme est montrée sur plus de vingt ans, et, inévitablement, il y a de très longues ellipses (une de dix ans environ, notamment). Avec le peu de temps qu'il a, le réalisateur n'arrive pas vraiment à se fixer sur certains éléments précis mais décide de traiter un peu tout, sans vraiment hiérarchiser quoi que ce soit, sous forme de « saupoudrage ». C'est notamment le cas pour ce qui est de l'un des aspects les plus intéressants de ce homme : ce Kuklinski, en plus d'être un tueur froid et méthodique, était aussi un père de famille attentionné. *The Iceman* essaie de saisir au mieux cette forme de paradoxe apparent mais il pêche un peu car, là encore, il ne prend pas le temps de véritablement développer des aspects plus particuliers mais choisit une vision plus globale. Ainsi, parfois, on a l'impression d'assister à une succession de scènes où des personnages apparaissent, reviennent et disparaissent, sans que cela ne soit véritablement hiérarchisé et expliqué. Le scénario va même chercher à expliquer ce qu'est Kuklinski par son origine familiale (son père était violent, son frère est en prison) mais c'est fait très rapidement et ça tombe en plein milieu du film, un peu comme un cheveu sur la soupe. La construction d'ensemble est donc un peu bancal du fait même de l'importance de ce qu'il y a à traiter.

Et cela a aussi quelques répercussions sur la mise en scène et le jeu des acteurs. En effet, étant parfois en manque d'explications par rapport à ce qu'il veut vraiment montrer, le réalisateur se sent obligé d'en rajouter (dans la mise en scène ou dans la dramaturgie) pour essayer de faire passer plus efficacement le message. On trouve ainsi par-

fois trop d'effets qui ne sont pas forcément justifiés. Mais sinon, la réalisation est assez classique pour ce genre de films. Il faut noter le superbe travail de reconstitution qui est mené tant au niveau des décors, de tous les accessoires que des costumes et des looks des principaux protagonistes. C'est une vraie plongée dans l'Amérique des années 60 et 70 et ça a toujours un côté assez jouissif quand c'est bien fait et que ce n'est pas montré de manière trop ostentatoire (parce que les films qui ne jouent que là-dessus, c'est plutôt agaçant). Michael Shannon, dans un rôle pourtant taillé pour lui, n'est pas vraiment exceptionnel dans ce film tant on a l'impression que le fait que l'histoire soit peu suivie ne l'aide pas à vraiment camper ce personnage au combien fascinant. C'est dommage car on sait tous que ce comédien a vraiment quelque chose et là, ce n'est pas vraiment exploité. J'avais pourtant de vrais espoirs qui ont été en partie déçus. Pas tant pour le film que pour la performance de Shannon que j'attendais plus marquant que cela. Il ne ressort pas vraiment d'un film qui lui-même ne subsistera pas dans les annales mais qui reste un long métrage pas inintéressant et parfois assez prenant.

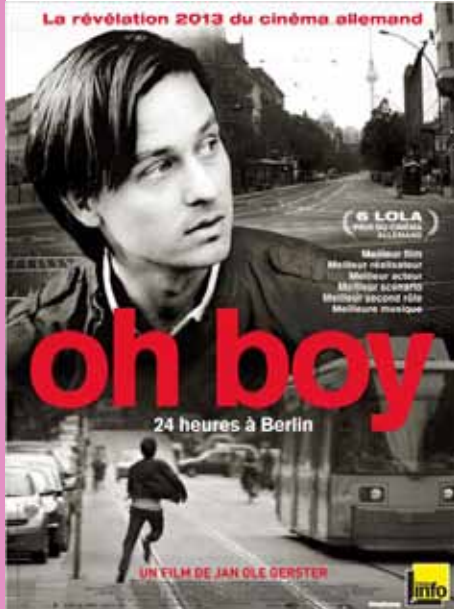
VERDICT :

***The Iceman* ne tire pas vraiment tout ce qu'il pourrait d'un sujet assez incroyable. En voulant être trop exhaustif, le film en devient plus brouillon qu'autre chose. La reconstitution vaut quand même le détour, tout comme un Shannon pas forcément exceptionnel mais parfois glaçant.**

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA RECONSTITUTION PARFAITE DE CETTE ÉPOQUE



OH BOY

Jan Ole GERSTER

Date de sortie : 05-06-2013 Vu le : 09-06-2013

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

24 heures dans la vie de Niko, jeune homme berlinois, qui va vivre toutes sortes d'aventures dans sa ville notamment avec sa copine, son père, un voisin, une ancienne camarade de classe, son ami de toujours...

CRITIQUE :

Cela fait maintenant plus de dix ans que le cinéma allemand a tendance à importer en France des longs métrages de qualité. Cela avait surtout commencé (pour moi, en tout cas) avec *Good Bye, Lenin !* en 2003, énorme succès critique et public en France. Ce film est depuis devenu « mythique » puisqu'il n'est pas rare qu'on en reparle pour certaines répliques ou des scènes marquantes. Puis il y a eu le choc *La vie des autres*, réalisé par un tout jeune réalisateur, Florian Henckel von Donnersmark et sorti début 2007. Là encore un immense succès, mérité, car c'est le type

de films qu'on ne voit pas tous les jours : précis, émouvant, magnifiquement interprété. Et puis, l'an dernier, on a aussi pu voir *Barbara*, long métrage délicat et intelligent sur les heures sombres de l'Allemagne de l'Est. Il y a aussi eu entre temps quelques films plus discutables, mais ne les évoquons pas forcément ici. Le souci de ce cinéma semble plutôt se situer dans la suite que ces réalisateurs parviennent à donner à leur carrière : Wolfgang Becker n'a jamais retrouvé le succès et semble même un peu en dehors du coup maintenant, Florian Henckel von Donnersmark a décidé de réaliser son film suivant à Hollywood mais il s'est bien raté (*The Tourist*). Pour Christian Petzold, il faut attendre, mais bon, s'il suit la même voie, ce n'est pas forcément gagné. Et voici donc un nouveau représentant de ce cinéma allemand en ébullition ces derniers temps. D'ailleurs, il est amusant de voir que Jan Ole Gerster dont c'est le premier film de fiction, était l'assistant personnel de Wolfgang Becker pour *Good Bye, Lenin !* Mais avec un film sans doute plus ambitieux sur le fond et la forme, il n'arrive pas vraiment à séduire autant que ses prédécesseurs.

Ce qui caractérise sans doute le plus *Oh Boy* c'est son côté vraiment unique. En effet, on voit très rarement ce genre de films qui sont finalement excessivement difficile à définir. Je l'ai classé dans la catégorie des comédies dramatiques, mais c'est à la fois assez arbitraire et en partie faux. Il s'agit plutôt d'une forme de *road-trip* d'une journée au cœur de Berlin, et notamment du quartier de Prenzlauerberg (que je reconnais bien car j'ai la chance d'y avoir de la famille proche qui y habite). On suit donc Niko, une sorte de grand adolescent qui, visiblement, a beaucoup de mal à prendre les bonnes décisions et à se responsabiliser. Il a tout de même un appartement où il vient de déménager mais où rien n'est encore installé, comme une preuve du passage à l'âge adulte qui est très compliqué. Il va rencontrer lors de cette journée de nombreuses personnes et toutes vont avoir une importance plus ou moins importante sur l'évolution de sa journée (mais aussi, sans doute, de sa vie à venir) : il y a déjà sa copine qui en a marre de son indécision permanente puis un nouveau voisin qui vient se lamenter chez lui, un psychologue qui le déclare émotionnellement instable, son père qui lui coupe les vivres, son ami de toujours avec qui il va acheter des substances illicites dans l'appartement d'une grand-mère, une ancienne camarade de classe qui a bien changé et est devenue comédienne de théâtre et un homme rencontré dans un bar. Dis comme cela, le sujet du film ressemble plus à une liste à la Prévert qu'à autre chose.

C'est en fait un peu le cas et il y a trois fils qui raccrochent toutes ces scénettes. On trouve d'abord le personnage principal, interprété tout en dilettantisme et avec une côté assez « pathétique » par Tom Schilling. L'acteur

parvient bien à rendre cet aspect très *looser* de cet adolescent (utilisons ce terme à ce bon vieux Aldebert) qui semble plus se laisser porter par la vie que se chercher véritablement. Il y a ensuite la ville de Berlin qui apparaît presque comme un deuxième personnage principal puisque tout s'y passe et qu'entre chaque nouvelle séquence, il y a deux ou trois plans de la ville (ses habitations, son métro,...). Enfin, il y a le *running-gag* plutôt drôle qui dure tout le film et qui consiste à « empêcher » par tous les moyens le personnage principal d'avoir un café : c'est trop cher, la machine ne fonctionne pas,... Il y a toujours une raison pour qu'il ne puisse pas arriver à ses fins. Et cela jusqu'au bout. C'est vraiment une chouette idée car elle donne un semblant d'unité à l'ensemble. Parce que, sinon, c'est souvent beaucoup trop morcelé et éparpillé pour moi et je ne vois pas bien où veut en venir le réalisateur. A certains moments, c'est même plutôt longuet. D'ailleurs, je crois que je me suis quelque peu assoupi alors que certaines séquences commençaient dangereusement à trainer en longueur. Le noir et blanc utilisé pendant tout le film est plutôt stylé et l'image est de qualité dans l'ensemble mais on peut se demander son intérêt sinon d'offrir un style visuel différent. J'y vois même un peu de prétention de la part du réalisateur mais peut-être suis-je un peu méchant là-dessus. En tout cas, son film ne m'a pas vraiment enchanté et j'ai du mal à y voir un réel intérêt. Mais c'est aussi un long métrage de sensations, que, personnellement, je n'ai pas ressenties mais qui peuvent très bien toucher d'autres personnes. Bien leur en fasse.

VERDICT :

Oh Boy est un film pas forcément facile à appréhender tant il ne ressemble pas à grand-chose. Entre *road-trip*, film à sketch et réflexion accélérée sur le vrai passage à l'âge adulte, ce long métrage se cherche quelque peu. Et moi, j'ai eu du mal à m'y retrouver malgré une esthétique pas déplaisante.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

TOM SCHILLING

THE CALL

Brad ANDERSON

Date de sortie : 29-05-2013 Vu le : 09-06-2013

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Jordan est téléopératrice au service d'urgence de la police de Los Angeles. Alors qu'une jeune fille l'appelle, elle commet une erreur fatale qui va coûter la vie à cette dernière. Six mois plus tard, elle reçoit un appel qui ressemble étrangement à celui qui avait si mal tourné...

CRITIQUE :

Brad Anderson s'était surtout fait connaître en 2005, avec la sortie de *The Machinist*, film où Christian Bale perdait (déjà) plus de vingt kilos pour interpréter un homme insomniaque et paranoïaque. Hollywood refusant de financer ce projet, c'est en Espagne qu'il avait réussi à trouver de l'argent. Depuis, il s'était un peu fait oublier, réalisant deux films beaucoup plus mineurs et participant à des séries comme *Alcatraz* notamment. Il revient en force cette année avec un film cette fois bien produit par Hollywood et notamment par un studio qui monte : *WWE Studios*, qui n'est autre qu'une filiale de la surpuissante fédération de catch professionnel.

Cela peut sembler à première vue un peu étrange mais cette année, par exemple, le film *Dead Man Down* était déjà produit par ces studios et cela s'inscrit dans la logique de participer à la création de plus en plus de thrillers ou de films d'action (pour qu'il y ait quand même une forme de logique avec le cœur de métier de la WWE). Avec *The Call*, ils ne se trompent pas de cible puisque c'est un vrai thriller qui nous est donné de voir, avec tous les éléments qui sont constitutifs de ce genre : course poursuite, tension, histoire louche, méchant bien méchant, ... Au final, même si ce n'est pas le film de l'année et qu'il ne renouvelle en aucun cas les codes, *The Call* reste un film qui se laisse regarder et devant lequel on ne s'ennuie jamais véritablement. On ne demande pas beaucoup plus à un thriller, en fait.

L'idée de départ du film est plutôt intéressante : c'est de mettre véritablement en scène le 911, à travers une téléopératrice (Halle Berry, honnête). Celle-ci va véritablement voir sa vie changer par un appel et une terrible erreur qu'elle commet. Elle se verra offrir une seconde chance qu'elle fera tout pour saisir et ainsi sauver la jeune fille (Abigail Breslin, pas géniale) piégée par un terrible kidnappeur. Une grande partie du film consiste donc à un long appel entre la jeune fille et Jordan. Cette dernière lui donne des instructions pour essayer de se sauver. C'est très rythmé et le spectateur est un peu sous pression puisque, parfois, on pense qu'elle va s'en sortir et à d'autres, au contraire, que c'en est fini pour elle. Ces deux bons tiers du film font vraiment beaucoup pour la relative réussite du film car c'est particulièrement efficace et bien rythmé. La réalisation n'est pas toujours au rendez-vous (Brad Anderson aime notamment bien faire des « images par images » qui ne sont pas toujours de franches réussites), mais cela reste assez correct dans l'ensemble. Par contre, toute la partie finale, où Jordan quitte son téléphone pour aller elle-même sur le terrain mener l'enquête, est beaucoup moins bonne, notamment car elle est beaucoup moins crédible. On y retrouve un certain nombre de clichés mais aussi beaucoup d'incohérences et de coups du sort un peu venus de nulle part. La toute fin est même plus que discutable et est tellement bâclée que c'est à se demander si les scénaristes ont fait leur boulot jusqu'au bout.

Dans l'ensemble, il y a quand même dans ce long-métrage assez peu de surprises et on s'attend à la plupart des événements. En ce sens, ce ne peut pas être un vrai bon thriller qui nous surprend scène après scène. Là, c'est bien plus fléché et, finalement, alors qu'à certains moments, on peut espérer un petit *twist*, il n'en n'est rien. Les incohérences sont aussi relativement nombreuses dans ce film et à certains moments, on se dit que le hasard fait

tout de même bien les choses... Mais, par contre, c'est d'une efficacité redoutable et c'est sans doute là-dessus que le réalisateur veut jouer en priorité. On ne s'ennuie presque pas tant on est pris par cette course-poursuite menée par téléphones interposés. Alors, en ce sens, on peut dire que c'est réussi de la part du réalisateur et, honnêtement, on oublie assez vite tous les défauts (dans le scénario ou la mise en scène) pour se souvenir de ce côté extrêmement efficace et rythmé de *The Call*. C'est en ce sens que c'est un film qui mérite un coup d'œil même si c'est très loin d'être le long métrage du siècle. Mais, alors que je m'attendais à quelque chose de beaucoup plus mauvais, je peux dire que j'ai été plutôt surpris positivement. Et ce n'est déjà pas si mal...

VERDICT :

Loin d'être révolutionnaire, discutable par moments, *The Call* n'en reste pas moins un thriller plutôt efficace dans son genre. Le rythme fait qu'on ne s'ennuie jamais. En fait, ça ne passe pas si mal que cela...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE RYTHME



THE BLING RING

Sofia COPPOLA

Date de sortie : 12-06-2013 Vu le : 13-06-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

A Los Angeles, quatre filles et un garçon qui ne sont pas dans le besoin ont comme hobby d'aller dans les villas des stars et de voler ce qu'ils peuvent y trouver (habits, bijoux ou sacs à main). Peu à peu, l'étau se resserre autour d'eux.

CRITIQUE :

De Sofia Coppola, j'ai un souvenir très précis, celui de son film *Marie-Antoinette* devant lequel je m'étais littéralement endormi avant de me faire réveiller brutalement par une chanson des Strokes. C'était pendant la fête du cinéma 2006 (circonstance atténuante car à l'époque, c'était un film toutes les deux heures pendant trois jours...) et, vraiment, j'avais eu beaucoup de mal avec ce long métrage dont je n'avais vraiment compris ni l'objet ni l'esthétique. Depuis, elle a réalisé *Somewhere* que j'ai fui autant que j'ai pu malgré son Lion d'or obtenu à la Mostra de Venise. Autant dire que c'est plutôt compliqué pour moi d'avoir un avis positif sur cette

réalisatrice et j'ai même une forme d'a priori pas forcément fondé mais qui tient sans doute de l'espèce d'aura qu'elle a dans certains cercles de critiques, phénomène que j'ai toujours du mal à comprendre et dont je me méfie. Il faut aussi dire que je n'ai encore pas vu ce qui est considéré comme son meilleur film, à savoir *Lost in Translation*, ce qui, forcément, n'aide pas non plus... J'ai tout de même décidé de me donner une nouvelle chance avec son dernier long-métrage présenté dans la sélection *Un certain regard* au dernier Festival de Cannes et qui n'a pas reçu un si mauvais accueil que cela. Par contre, de mon côté, je dois bien dire que mon avis est plutôt négatif car ce film m'a bien plus agacé qu'autre chose. On ne peut pas dire que ce soit mauvais mais il y a vraiment trop de défauts pour en faire un long métrage au moins passable.

Pendant une heure et demi (pas plus), on ne peut s'empêcher de voir ce film comme le reflet beaucoup moins trash et sulfureux du dernier film d'Harmony Korine : *Spring Breakers*. Si le milieu dans lequel évoluent ces jeunes n'est pas le même (ceux de *The Bling Ring* viennent de la haute de Los Angeles), le point de départ est sensiblement identique : comment une bande de jeunes un peu désœuvrés commence peu à peu, sans forcément s'en rendre exactement compte, à faire n'importe quoi. Mais là où Korine jouait à fond sur le côté outrancier et *borderline* de son sujet, Sofia Coppola en reste à une version beaucoup plus épurée et sage. Et le résultat n'est pas vraiment à la hauteur, surtout parce que la réalisatrice ne s'empare pas vraiment du vrai thème sous-jacent du film : celui de savoir pourquoi cette jeunesse dorée, à qui il ne manque absolument rien, en vient à sombrer dans le fait d'aller voler directement dans les villas de stars. Ce sujet, au demeurant très intéressant et qui méritait un vrai traitement en conséquence, se révèle finalement très mince à cause de la manière minimaliste dont Coppola s'en saisit : on visite avec cette bande de jeunes les maisons les unes après les autres. Cela nous fait découvrir un envers du décor pas forcément passionnant (pour moi en tout cas) : défilé de tenues de marques toujours plus connues les unes que les autres, discussions sur les produits de beauté,... Forcément, vous imaginez bien que ça ne m'enchant pas des masses. Il y a aussi d'autres questions qui découlent du reste, qui sont rapidement évoquées mais qui sont autant de portes d'entrées séduisantes aussitôt refermées : le rapport aux stars, la fascination pour leur mode de vie, le besoin d'exister à travers elles, ou encore l'abandon des parents. Dans notre société actuelle, ce sont de vraies problématiques et ce film aurait pu être un bon angle pour les aborder mais, là encore, Coppola en reste à des intentions et c'est plus qu'agaçant.

Parce que le vrai souci avec *The Bling Ring*, c'est que c'est un long-métrage qui reste complètement désincarné puisque les personnages principaux ne dépassent jamais leur simple condition de « petits cons ». Sofia Coppola ne cherche jamais vraiment à expliquer le comportement de ces jeunes adolescents et se contente de les suivre sans ne jamais aller plus loin qu'une position qui confine presque ici à la posture. A la fin, on se demande presque, en tant que spectateur, si elle ne se moque pas un peu de nous en nous donnant à voir tout cela, sans avoir l'air d'y toucher et en refusant de manière aussi claire tout début d'analyse de ces comportements. Bien sûr, le rôle du cinéma n'est pas forcément de toujours donner un véritable sens à tout ce qui est montré, mais, là, tout de même, il me semble que c'est bien le cœur du sujet. Non, ce qui intéresse visiblement plus Sofia Coppola, c'est le côté un peu *people* de ces virées et, honnêtement, il y avait beaucoup mieux à faire. Alors, c'est vrai que, esthétiquement, ce n'est plutôt pas mal et qu'il n'y a pas grand-chose à en redire. Les acteurs, surtout des jeunes inconnus ou en passe d'être connus, font plutôt le boulot et Emma Watson continue – plutôt efficacement – à se « dévergondner » (même si ce n'est pas bien violent ici) et à effacer toute trace de sa première carrière. On peut aussi noter quelques idées de réalisation qui font de *The Bling Ring* un film que l'on ne peut pas qualifier de mauvais cinématographiquement. Mais quand tout cela est mis au service d'un fond aussi peu intéressant et même terriblement vide, il ne reste finalement plus grand-chose de vraiment acceptable...

VERDICT :

Creux et assez vain, ce *The Bling Ring* ne restera pas dans les mémoires malgré quelques idées de réalisation pas inintéressantes. J'ai donc décidément bien du mal avec le cinéma de Sofia Coppola et je ne pense pas que j'irai voir son prochain film.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LE SUJET DE BASE (MÊME S'IL N'EST PAS VRAIMENT TRAITÉ ICI)

STAR TREK INTO DARKNESS

J.J. ABRAMS

Date de sortie : 12-06-2013 Vu le : 17-06-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

John Harrison est un terroriste qui s'en prend à Starfleet, l'armée qui défend les planètes. Le capitaine Kirk se voit confier la mission de le traquer au plus loin, mais les choses vont peu à peu se compliquer.

CRITIQUE :

Comme vous le savez sans doute, la science-fiction, ce n'est pas vraiment ma tasse de thé, loin de là. Depuis quelque temps, je me « force » quand même à aller voir les grosses productions de ce genre, pour ne pas passer pour un inculte. Mais je ne pense pas que ce soit forcément la bonne solution, parce que, presque à chaque fois, j'en ressors plus dubitatif qu'autre chose tant cela me passe par-dessus la tête. Là, c'est une nouvelle fois l'univers de *Star Trek* qui est adapté. Univers parce que c'est un monde qui a été créé dans les années 60 et qui depuis est une source

d'inspiration pour des séries télévisées (six), des films (douze), des jeux vidéos ou encore des romans. Personnellement, j'y suis complètement étranger et la seule chose que j'avais en tête quand on parlait de *Star Trek* était la tête de ce Mister Spock avec sa coupe improbable et ses oreilles pointues. Sinon, je suis un ignorant complet. En 2009, alors que l'ensemble était un peu en sommeil, J.J. Abrams avait décidé de relancer le tout en réalisant un long métrage qui, visiblement, s'éloigne un peu des événements déjà racontés et qui en bouleverse la chronologie. Devant l'immense succès rencontré, surtout aux Etats-Unis, il était logique qu'une suite soit mise en chantier. Et la-voilà qui sort donc cette année, pour ouvrir la saison des blockbusters. Après avoir refusé de voir le long métrage précédent, il fallait bien que je puisse me faire une idée en visionnant celui-ci. C'est chose faite et, le moins que l'on puisse dire, c'est que je n'en suis pas ressorti conquis...

Le souci principal de *Star Trek Into Darkness* tient dans l'incroyable pauvreté de son scénario : c'est en effet le type d'histoire tellement simple que, au bout d'un moment, on se demande s'il n'y a pas un piège ou si on n'a vraiment rien compris du tout. On ne trouve aucune surprise ni aucun suspense et tout se déroule comme prévu avec les passages obligés de ce genre de long-métrage. Ça en devient à la longue presque un peu triste, tant toute volonté d'originalité est absente. Les méchants sont bien méchants, avec les têtes et les dégaines qui vont bien alors que ceux qui sont gentils le sont aussi complètement. Au moment de l'arrivée d'un nouveau personnage dans le vaisseau, on se prend à rêver qu'on ait enfin trouvé un individu un peu « trouble » ou qui vienne au moins casser un tout petit peu ce bel ordonnancement mais non, on comprend assez vite que nos espoirs vont être douchés. Dans l'ensemble, ça ne va donc pas chercher bien loin et j'ai même eu beaucoup de mal avec un début que j'ai trouvé particulièrement lent. D'ailleurs, au cours de la première demi-heure, il m'est arrivé plus d'une fois de piquer du nez... Tout ce scénario simpliste est en fait au service à la fois d'une esthétique pas malhonnête sans être révolutionnaire non plus, mais surtout de l'action pure. En effet, ça pète dans tous les sens, il y a des poursuites, des armes futuristes, des batailles,... Bref, de ce côté-là et si c'est cela que l'on recherche en priorité, on ne peut pas être déçu... Mais, pour moi, cela reste quand même un peu pauvre et ça a du mal à me faire vibrer même si ce n'est pas désagréable visuellement.

Parfois, on a l'impression que le tout se prend même un peu trop au sérieux. Il y a, au final, assez peu d'humour (même si ce n'est pas censé non plus être un *OSS 117*) et je trouve cela un peu dommage. Le seul personnage qui en apporte un peu est celui de Spock, du genre quelque peu psychorigide sur les bords. Il est plutôt

bien interprété par Zachary Quinto, qui commence à se faire une place au cinéma après, notamment, une prestation déjà remarquée dans *Margin Call*. Pour ce qui est du personnage principal, le Capitaine Kirk, c'est encore Chris Pine qui s'en charge et j'ai vraiment du mal à trouver quelque chose à cet acteur. Alors, oui, il serait plutôt beau gosse (visiblement, je ne suis pas expert) mais il n'a absolument aucun charisme et fait perdre ici beaucoup de ce que son personnage aurait pu vraiment être... Il ne reste de ce Capitaine Kirk qu'un gentil soldat que l'on ne suivrait pour rien au monde. Finalement, avoir vu ce film ne m'a vraiment rien apporté du tout, si ce n'est une bonne réponse au quizz du Paddy's Corner, ce qui n'est déjà pas si mal. Mais bon, c'est quand même bien maigre. Maintenant, J.J. Abrams va pouvoir se concentrer sur un projet qui risque de défrayer la chronique dans les deux prochaines années mais qui, personnellement, me laisse plus froid qu'autre chose : le fameux septième volet de *Star Wars*. D'ici-là, j'aurai quand même eu le temps de voir de nombreux longs métrages bien plus passionnants que ce *Star Trek into Darkness*. Enfin, j'espère...

VERDICT :

Pas déplaisant mais pas vraiment intéressant non plus, ce nouvel épisode de *Star Trek* ne me donne pas vraiment envie de m'intéresser à cet univers bien particulier. Je préfère vraiment les films avec des « vrais gens »...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :
ZACHARY QUINTO



LE GRAND MÉCHANT LOUP

Nicolas et Bruno

Date de sortie : 10-07-2013 Vu le : 20-06-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Alors que leur maman est victime d'un infarctus, trois frères, Henri, Philippe et Louis, commencent à se questionner sur le sens de leur vie. Et tous vont connaître une aventure en voyant arriver le fameux grand méchant loup...

CRITIQUE :

En 2008, le duo Nicolas et Bruno (des anciens de chez Canal+) avaient signé l'un des films les plus frustrants de ces dernières années avec *La personne aux deux personnes*. En effet, l'idée de départ était assez géniale (un personne se retrouve avec l'esprit d'une autre, forcément totalement différent, ce qui engendre de nombreuses situations cocasses) et le duo d'acteurs plus qu'improbable – Alain Chabat et Daniel Auteuil – mais le résultat du final était bien trop décevant avec notamment de vraies longueurs au cœur du long métrage. Il leur aura fallu cinq années pour repasser derrière la caméra et s'emparer du remake d'un film québécois

qui, lui, était sorti en 2007 et qui était réalisé par l'homme qui joue (si bien) à dans *Starbuck*. Bref... En voyant la bande annonce de ce dernier, on ne peut que noter de vraies similitudes et même des dialogues qui sont repris exactement à l'identique. C'est un peu gênant puisque si on voit rapidement dans le générique que *Le grand méchant loup* est inspiré d'un film québécois, le discours des réalisateurs n'en faisait aucunement mention. Je dis ça car nous avons eu l'immense privilège d'être les premiers en France à pouvoir visionner ce long métrage puisqu'il s'agissait pour l'équipe du film de la première date d'une tournée d'avant première. Quand on sait cela avant le début du film, c'est plutôt drôle et il faut bien avouer que ça donne à l'ensemble un côté presque excitant. Malheureusement, *Le grand méchant loup*, malgré de bons passages, ne parvient jamais à véritablement passer la vitesse supérieure afin de devenir la vraie bonne comédie qu'il aurait pu être. Ca reste finalement un long métrage assez drôle dans l'ensemble mais loin d'être extraordinaire.

D'abord, je dois bien dire que ce genre de films où les personnages mentent tous à leurs femmes me gêne beaucoup. Ce doit être ma bonne morale héritée d'une éducation parfaite de mes parents qui me joue encore des tours mais je me sens toujours mal pour les personnages qui se font rouler dans la farine. Là, c'est surtout le cas au début car, au bout d'un moment, les perspectives changent, ce qui me plaît plus. Mais c'est quand même fondamentalement l'histoire d'hommes qui, alors que leur mère est sur le point de mourir, vivent tous une aventure extraconjugale plus ou moins poussée. D'ailleurs, à ce propos, et par rapport aux questions auxquelles ont eu droit les réalisateurs en fin de séance, je ne pense pas qu'il faille vraiment voir ce film comme autre chose qu'une comédie sur le thème de la fidélité, du désir mais aussi du pardon (en partie). Ce sont des thèmes desquels il est très facile de tirer des situations comiques et drôles. S'il y a un petit message sur la place de l'homme ou de la femme dans le couple et la société, je ne suis vraiment pas persuadé que ce soit là l'important du film. Car, justement, celui-ci ne va pas véritablement fouiller du côté de la vie de couple, sinon de manière souvent très anecdotique. Ce sont véritablement les histoires de ces trois hommes qui nous sont montrées et les six femmes (rien que ça) apparaissent finalement bien plus comme des personnages secondaires et sont là comme objets de fantasmes mais aussi de rappels à la réalité pour chacun de ces frères.

Il ne faut pas le nier : ce film possède en son sein quelques pépites, notamment grâce à des répliques qui font mouche (et que l'on trouve malheureusement un peu trop dans la bande-annonce) et des situations pour le moins loufoques. Un vrai travail est aussi mené sur les références aux contes de départ (les prénoms, les maisons,...). Cela donne un aspect moderne à des histoires légendaires et c'est plutôt bien vu. On rit de bon cœur quand même relativement souvent (notamment pour cette petite référence gratuite à *OSS 117*, produit également par les frères Altmeyer). Les acteurs n'y sont pas non plus pour rien, notamment un Benoît Poelvoorde qui est fait pour ce genre de rôles et un Fred Testot toujours au top quand il s'agit de faire l'idiot. Mais, dans le même temps, on trouve aussi de vrais temps faibles avec des scènes qui s'étirent parfois un peu artificiellement. Il y a aussi des blagues plus que discutables et des clichés un peu éculés qu'il s'agirait maintenant de dépasser (notamment à propos des catholiques). Sans doute que l'un des soucis majeurs de ce film réside dans une histoire tout de même un peu bidon et une structure pas toujours évidente à suivre puisqu'elle donne beaucoup de place à une *voix-off* parfois un peu envahissante. D'un point de vue purement technique de la réalisation, il n'y a pas grand-chose à dire, tant en bien qu'en mal si ce n'est noter quelques idées pas mauvaises et quelque chose qui, dans l'ensemble, se tient plutôt. Oui, c'est cela, ça se tient, mais ça ne va jamais au-delà et l'on ne peut qu'être frustré.

VERDICT :

Très drôle par moments, longuet à d'autres et parfois plus que discutable, ce *Grand méchant loup* alterne le bon et le moins bon. Dans l'ensemble, on ne s'ennuie pas mais on ne tient pas là la comédie de l'année. Ce n'est que partie remise, espérons-le.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

BENOÎT POELVOORDE



LA GRANDE BOUCLE

Laurent TUEL

Date de sortie : 12-06-2013 Vu le : 21-06-2013

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

François Nouel a du mal à faire la séparation entre sa vie privé et sa vraie passion : le vélo. Lui l'ancien coureur dans sa jeunesse est devenu vendeur dans un magasin de cycles. Quand il se voit donner l'opportunité de suivre la course de l'intérieur, sa famille n'est pas heureuse et le lâche. Il va donc vivre le Tour de France à sa façon.

CRITIQUE :

Ah, c'est sûr, je vous vois déjà venir : « forcément, ce n'est pas bon, ça se voit rien qu'à l'affiche » ou « mais pourquoi donc es-tu allé voir ce film ? » ou encore « Clovis Cornillac et Elodie Bouchez dans un même film, on a déjà vu ça une fois (Brice de Nice) et ça suffit ». J'entends tout ça et je vous promets que je me faisais les mêmes réflexions et me posais les mêmes interrogations alors que j'avais pris mon billet. Mais, pour le dire simplement, ça avait été plus fort que moi. Depuis le temps que j'avais entendu parler de ce projet, j'étais persuadé que j'irais voir ce film malgré tout ce qui pourrait me faire changer d'avis. Et les occasions de se détourner de ce projet ont été nombreuses entre la promo qui a été faite, la bande-annonce qui semblait tout raconter et les premières critiques (même si, de façon totalement lunaire, *Le Monde* a plutôt apprécié). Honnêtement, je savais bien

que ce serait loin d'être un grand film et qu'il y avait même de grandes chances pour que ce soit mauvais, voire désastreux. Mais il subsistait un tout petit espoir, celui d'être surpris positivement car les films sur le vélo sont suffisamment rares pour être soulignés (on peut penser au mythique *Vélo de Ghislain Lambert*) et un film ayant pour toile de fond le Tour de France ne pouvait qu'intéresser un amateur de sport comme moi. Malheureusement, cette infime espérance s'est très vite échappée et, jusqu'au sprint final, cette étape cinématographique m'aura bien plus atterré qu'autre chose. Un tour pour rien, quoi...

Pour faire vivre le Tour de France de l'intérieur, les scénaristes ont pensé, et ce n'est pas forcément bête, que le personnage principal pourrait faire le parcours un jour avant les coureurs. Mais il fallait déjà amener cette idée de manière subtile et ne pas la gâcher avec tout ce qu'on peut faire tourner autour. Et c'est là que le bât blesse vraiment. En effet, on tombe très vite (mais alors très très vite) dans tous les passages obligés que l'on peut imaginer pour ce genre de films : les problèmes familiaux (avec sa femme et son fils), le côté revanche personnelle, les gentils qui vont l'aider, celui qui va lui faire du mal mais qui a malgré tout bon cœur, ... Et puisque l'on est du côté du cyclisme, on va inventer une fausse histoire de dopage (c'est complètement lié, n'est-ce pas ?). Au pire, ça ne coûte rien... Et les clichés sont légions, notamment autour de l'italien vantard, du belge alcoolique ou de l'allemand psychorigide. On ne passe à côté de rien et c'en est presque étonnant de « non-créativité » du côté du scénario. Quand on croit que l'on a atteint le point le plus ridicule du film, ce n'est qu'un faux espoir car, dans la séquence suivante, on nous sert encore pire et plus invraisemblable. Le plus pathétique est sans doute atteint avec ce contre la montre par équipes entre le leader de l'équipe Sport 2000 et nouvel ennemi personnel de François aidé de ses coéquipiers et le bon François, aidé de Laurent Jalabert et Bernard Hinault. C'est amené de façon totalement lunaire et cela donne une séquence qui pourrait rester dans les annales tant elle est risible. Même toute la partie avec le rappeur ou la dernière image du film valent aussi le déplacement dans le genre...

Si la structure globale du film, à la fois vue et revue (malheureusement) et dégoulinante de bons sentiments, est absolument terrible, même le côté « hommage au cyclisme et au Tour de France » est raté. Si, comme moi, on fait un tout petit peu attention aux séquences de prises de vue de la course, on se rend compte qu'il y a une multitude faux-raccords. En effet, le réalisateur a pu utiliser des images du vrai Tour de France de l'an dernier pour les insérer dans son film. Cela fait que lorsque l'on a ces images, l'équipe fictive présente dans le film n'existe pas. Alors, en tête de peloton, on passe d'une équipe en rouge à une équipe en noir et bleu (la Sky, pour ne pas la nommer). Bien sûr, c'est furtif et ce n'est finalement pas très important mais, quand même, pour un film sur le Tour de France, je trouve que ça fait un peu désordre, tout comme les problèmes de dates et d'étapes qui ne correspondent pas vraiment à la réalité. Je n'ai pas pour habitude de taper sur le jeu des acteurs (parce qu'ils ne sont pas toujours entièrement responsables) mais, là, ce n'est juste pas possible d'y échapper. J'ai pourtant vu un nombre non négligeable de films dans ma vie mais la performance de Clovis Cornillac ici restera comme l'un des *summums* de ridicule atteint ces dernières années. Dans certaines séquences, il est tellement faux que c'est à se demander si ce n'est pas voulu. À côté de lui, tout le monde en fait des tonnes (mention spéciale à Nelson Monfort, horripilant) de telle manière qu'il n'y a absolument rien à sauver de ce côté-là non plus, bien au contraire. Même Bouli Lanners m'a fait de la peine alors que c'est un acteur que j'estime plutôt. Bref, c'est catastrophique à tous les points de vue.

Ce film, qui se présente finalement comme un vaste spot publicitaire pour le Tour de France (hasard, on fête cette année, la centième édition), dégouterait presque les gens de regarder cette épreuve, tant elle est vue par le bout de la lorgnette et de manière totalement caricaturale. C'est la vision d'une France rurale, sympathique mais quand même un peu dépassée que veut offrir ce film et c'est parfois assez gênant de se retrouver devant une telle entreprise de communication... En tout cas, ça ne relève pas le niveau moyen de la comédie française qui, ces derniers temps, a plutôt tendance à s'enfoncer de façon inexorable. S'il reste (heureusement) quelques pépites, l'ensemble est la plupart du temps d'une qualité bien trop médiocre, notamment au niveau des scénarios. Il va vraiment falloir que les producteurs se réveillent car, à ce rythme-là, le cinéma français court à sa perte. Si les films à gros budget ne rentrent plus du tout dans leurs frais du fait de la désaffection totale du public, ce sont aussi les plus petits projets qui font la particularité et la vitalité de notre cinéma qui vont sérieusement trinquer. Et ça serait vraiment dommage que, par exemple, une société de distribution comme *Wild Bunch*, en se prenant des rôles avec ses gros films ne puisse plus s'occuper de projets plus modestes. Bref, les enjeux sont multiples, donc, s'il-vous-plaît, réalisateurs, scénaristes et producteurs : réveillez-vous et arrêtez de nous « offrir » ce genre de catastrophe ou réfléchissez-y vraiment à dix fois avant de vous lancer dans de telles entreprises... Sinon, le vrai Tour de France commence dans moins d'une semaine et devrait être beaucoup plus intéressant que ce film. Si ce n'est pas le cas, alors...

VERDICT :

Ca ne faisait déjà pas bien rêver au départ mais le résultat est encore plus catastrophique que ce que je pensais. Il n'y a rien à retirer d'un film qui ne tourne malheureusement pas rond... Pas loin d'être la lanterne rouge de l'année.

NOTE : 8

COUP DE CŒUR :

LES BONS MOMENTS DEVANT LA PERFORMANCE « EXTRAORDINAIRE » DE CLOVIS CORNILLAC



MAN OF STEEL

Zack SNYDER

Date de sortie : **19-06-2013** Vu le : **24-06-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Alors que la planète Krypton est en danger de destruction, Jor-El, un scientifique renommé décide d'envoyer son fils sur terre pour préserver leur race. L'enfant est recueilli par ceux qui deviennent ses parents adoptifs. En grandissant, il se découvre des pouvoirs très importants qu'il va chercher à comprendre.

CRITIQUE :

Superman est peut-être, avec Batman, le super-héros le plus connu en France. En tout cas, moi qui suis plutôt inculte dans ce que l'on appelle les comics et où la bataille fait rage entre *DC Comics* et *Marvel*, c'est le sentiment que j'ai. Après quatre films dans les années 80, *Superman Returns* avait marqué en 2006 le retour de ce super-héros au cinéma. Malgré un budget énorme, le film fut un échec relatif au box-office (200 millions de recettes aux Etats Unis et 1,5 millions d'entrées en France). La suite qui était prévue fut annulée et il a été décidé de passer à un autre projet. Quand j'ai su que c'était Christopher Nolan qui prendrait en charge cette nouvelle *saga*, tout en ne réalisant pas les films (au moins pas le premier), je n'ai pas pu m'empêcher de penser à ce qu'il avait fait avec la trilogie sur Batman. Il s'agissait là d'un vrai retour aux origines et d'une volonté de

faire un peu table rase du passé en termes d'adaptation pour en donner une vision la plus juste possible. Avec les trois films sur le *Dark Knight*, Nolan avait vraiment réussi son coup, en livrant des films d'action parfaitement maîtrisés mais où le côté sombre et torturé du personnage principal était également très important. On était donc en droit d'espérer pour ce reboot (terme donné pour une nouvelle version qui repart sur des bases identiques mais pour prendre d'autres directions) quelque chose de grand, avec, en plus, Zack Snyder aux commandes, lui qui est considéré comme l'un des réalisateurs à l'identité visuelle la plus forte aujourd'hui. Mais, dans l'ensemble, si ce *Man of steel* reste assez impressionnant par son côté spectaculaire, il demeure aussi un film assez peu intéressant sur le fond.

Comme dit précédemment, je ne m'y connais pas beaucoup en comics mais il me semble que ce super-héros n'est pas forcément le plus intéressant en termes de personnalité pure. D'abord, pour moi, quand il commence à y avoir des histoires d'autres planètes et tout le tintamarre intergalactique qui va avec, je dois bien avouer que ce n'est pas forcément ma tasse de thé. Et là, pour le coup, on est servi puisque tout est basé sur le fait qu'il ne vienne pas de notre monde. La seule question qui se pose vraiment est celle que tout le film ressasse, parfois un peu trop d'ailleurs : quelle est sa place dans le monde humain ? Doit-il être considéré comme un héros ou un paria ? Après la partie introductive qui se passe sur la planète Krypton, le scénario décide de ne pas utiliser une structure vraiment chronologique mais de partir de Clark Kent à l'âge adulte et de revenir par des *flash-backs* successifs sur les événements essentiels dans sa jeunesse et son adolescence et qui ont fait de lui ce qu'il est devenu : un jeune homme qui se sait différent des autres, qui doit tout faire pour ne pas le montrer et qui cherche un sens à cette spécificité et au fait de savoir comment utiliser au mieux la force surnaturelle qui est en lui. Il aura même au cours du film de plus amples explications sur le lieu d'où il vient et la tâche qu'on lui a assignée et qui n'est pas vraiment évidente au premier abord.

Ces retours dans le passé sont parfois intempestifs et surtout pas toujours amenés de la manière la plus fine (il voit un bus de ramassage scolaire et pense au moment où il a sauvé ses camarades d'école de la noyade...). Ils permettent en fait de poser au mieux les bases de la psychologie et du fonctionnement du héros, ce qui est d'ailleurs l'objet de tout le film en vue des suites qui vont venir. Cela ne permet néanmoins pas au personnage principal de véritablement se révéler et il reste donc assez peu intéressant tout au long du film. Henry Cavill l'interprète pourtant de manière honnête mais il n'a pas grand-chose à en tirer du fait même d'un scénario qui ne le met sans doute pas assez réellement en valeur et qui ne pose finalement les questions existentielles qu'il devrait se poser qu'à une échelle qui le dépasse toujours. Amy Adams, elle, campe une Lois Lane qui semble ici un peu niaise alors que le méchant du film, le Général kryptonien Zod (Michael Shannon, qui fait un peu peur), aurait peut-être pu être davantage fouillé car c'est un personnage finalement assez ambigu et loin d'être inintéressant. On devrait sans doute être amenés à revoir tous ces personnages dans les prochains films qui vont suivre et qui, je l'espère, vont permettre de fouiller davantage chacun des protagonistes.

Mais *Man of steel* ne fait pas que poser tranquillement les jalons de tout ce qui pourrait suivre, c'est aussi et surtout un film d'une « brutalité » inouïe. En effet, j'ai rarement vu autant de casse. C'est simple, je pense que presque un tiers des 140 minutes du long-métrage sont consacrées à des scènes de batailles ou guerres en tout genre (que ce soit sur Krypton ou sur la terre) et ça en met partout. Zack Snyder ne fait pas les choses à moitié puisque le tout est fait à grand renfort d'effets spéciaux en tous genres. C'est sûr que c'est particulièrement jouissif au début parce que, au fond, on adore quand ça cartonne dans tous les sens au cinéma. C'est l'un des côtés « magique » du Septième Art et ici, c'est techniquement plutôt réussi. Mais, au bout d'un moment, ça devient tout de même particulièrement abrutissant de voir notamment Superman arriver en volant à pleine vitesse vers tout ce qui bouge. Ça pète tellement de partout que l'on a à la fin du mal à réellement se réjouir devant une forme d'orgie absolue en termes de scènes de ce genre. Pour compléter le tout, Hans Zimmer envoie clairement la sauce en termes de musique avec la puissance qui peut le caractériser quand il décide d'en mettre. Sa bande son s'accorde en tout cas très bien à l'ensemble du film puisque les thèmes plus calmes sont aussi plutôt réussis. Bref, le compositeur allemand prouve une nouvelle fois que, dans ce genre de situations, un réalisateur peut lui faire confiance pour composer une musique de qualité. Pour ce côté spectaculaire, il n'y a donc rien à dire, si ce n'est que c'est juste dommage que ce soit au service d'un scénario dans l'ensemble trop creux.

VERDICT :

On a rarement vu une telle débauche de moyen tant ça explose dans tous les sens pendant plus de deux heures. Techniquement, il n'y a rien à dire mais c'est quand même un peu lassant à la longue, surtout qu'il n'y a pas grand-chose dans le fond.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES EFFETS SPÉCIAUX

A VERY ENGLISHMAN

Michael WINTERBOTTOM

Date de sortie : 19-06-2013 Vu le : 25-06-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

A la fin des années 50, Paul Raymond se lance dans l'ouverture d'un club privé. Il devient producteur de revues dansantes et éditeur d'un magazine pour adultes. Il deviendra l'homme le plus riche d'Angleterre au début des années 90. Mais sa vie personnelle n'est pas aussi idyllique.

CRITIQUE :

Ah, ce bon vieux Michael Winterbottom et sa filmographie quelque peu étrange... En effet, c'est un réalisateur capable de passer de la comédie (*Tournage dans un tournage anglais*) à la tragédie (*Trishna*) en passant par le thriller psychologique (*The killer inside me*) ou encore le documentaire (*The road to Guantanamo*). On ne peut donc pas dire de lui qu'il reste enfermé dans un seul genre mais le problème, c'est que la qualité de ses longs-métrages est, elle aussi, plutôt erratique. Alors que *The killer inside me* était un film particulièrement dérangeant dans ce qu'il montrait mais formellement plutôt réussi, *Trishna* n'était rien d'autre qu'une catastrophe comme on en voit quelque fois (on espère toujours le moins

possible), aussi creux dans son fond que raté sur la forme. Depuis ce gros ratage, il a mis en scène un téléfilm pour la télévision britannique et nous revient cette année une nouvelle fois avec un genre différent : celui du biopic. Et il s'intéresse ici à la vie d'un personnage que je ne connaissais pas mais qui est visiblement loin d'être un inconnu en Grande-Bretagne en la personne de Paul Raymond qui était, avant sa mort, l'un des hommes les plus riches du Royaume, si ce n'est tout simplement le plus fortuné. Mais ce qui a surtout fait la légende de ce personnage, c'est la manière dont lui, alors que son père a abandonné la famille quand il avait cinq ans, a réussi à amasser cette richesse : en devenant le roi des revues dansantes et des publications pour adultes. Il y avait vraiment là quelque chose à tirer d'un tel destin mais Winterbottom passe en grande partie à côté du film qu'il aurait dû réaliser, notamment du fait d'un aspect d'ensemble pas du tout assez tenu (à tous les sens du terme...).

Ce qu'on peut reconnaître à *A very englishman*, c'est de nous offrir un vraie plongée dans l'ambiance des années 60 et 70 et notamment celle des clubs et autres endroits plus ou moins louches. Au niveau des décors et des costumes, il y a un vrai travail de fait et on ne peut que le saluer. Même le générique du début est parfaitement dans ce ton. La réalisation nous sert même à certains moments des effets que l'on peut qualifier de *vintage* (l'écran divisé en quatre notamment). Bref, pour le côté *back to the seventies*, ce film est plutôt une réussite. Mais le souci, c'est que cela apparaît au bout d'un moment comme le seul vrai intérêt du film car le fond est beaucoup trop fouillis pour que l'on puisse réellement s'y intéresser. Le scénario se base donc sur la vie de Paul Raymond qui, visiblement était le genre d'homme à ne jamais vraiment s'arrêter. L'histoire nous livre à la fois la vie privée et la vie publique qui étaient intimement liées. Pour montrer ce côté frénétique, le film emploie un rythme qui l'est tout autant. *A very englishman* a visiblement comme projet de tout nous raconter sur cet homme mais cela dans un temps imparti de moins de deux heures. Sur le papier, ça s'annonce plutôt compliqué et, dans les faits, c'est malheureusement un peu indigeste.

A force d'aller vraiment beaucoup trop vite, en passant d'une situation à une autre, en enchaînant les événements, le long métrage se perd beaucoup car il n'opère plus aucune hiérarchisation entre les passages qui sont réellement importants et d'autres qui relèvent plus de l'anecdote. Tout cela se mélange dans un joyeux fatras qui n'est pas sans rappeler, bien sûr, le côté complètement déjanté de la vie de ce Paul Raymond. La relation avec sa

filles est par exemple très importante, on le sent bien, puisqu'il veut à la fois lui mettre le pied à l'étrier (en construisant un spectacle autour d'elle) mais aussi la protéger au mieux (en lui évitant l'échec). C'est bien sûr au cœur du film mais on souhaiterait en voir davantage que ce qui nous est montré et qui est bien trop maigre. Des personnages apparaissent et disparaissent presque aussitôt sans qu'on sache s'ils ont une vraie importance ou non. En fait, le tout manque d'un minimum de suivi et est dans l'ensemble bien trop brouillon pour que le spectateur puisse réellement s'y intéresser et se passionner. Le seul fil véritable est bien entendu la présence du personnage principal. Pour le jouer, Steve Coogan est particulièrement drôle et il prend manifestement un vrai plaisir à interpréter Paul Raymond. Parfois, ça ressemble presque à du cabotinage tant il en rajoute mais étant donné le personnage qu'il joue, on peut se dire qu'il n'est sans doute pas si loin que cela de la réalité. En tout cas, il porte sur ses épaules ce long métrage qui aurait mérité d'être plus maîtrisé au niveau du scénario car la base est plutôt intéressante mais malheureusement gâchée par un aspect d'ensemble vraiment trop bordelique.

VERDICT :

Le personnage central est plus qu'intéressant mais le traitement qui en est fait par ce film est beaucoup trop brouillon pour que le spectateur puisse vraiment le saisir. C'est dommage car Steve Coogan prend un vrai plaisir à interpréter cet homme excentrique.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

STEVE COOGAN



MOI, MOCHE ET MÉCHANT 2

Mac Guff Line

Date de sortie : **26-06-2013** Vu le : **29-06-2013**

Au cinéma : LES VARIÉTÉS (BELLEGARDE-SUR-VALSERINE)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Gru est rangé des camions et s'occupe maintenant du mieux qu'il peut de ses trois filles adoptives. Mais, un jour, une jeune agent secret vient le chercher pour lui confier une mission finalement assez simple : sauver le monde d'un terrible péril....

CRITIQUE :

Il y a trois ans, *Moi, moche et méchant* réalisait l'une des plus grosses surprises de l'histoire du cinéma en faisant un carton alors que le film sortait de nulle part. L'histoire veut même que les studios Universal, désireux d'avoir aussi un département animation, étaient allés chercher une petite équipe française, logée au fin fond d'une impasse dans le quinzième arrondissement de Paris. On se demanderait presque si tout cela ne serait pas un peu romancé tant c'est extraordinaire. Ce studio (Mac Guff Line) s'était tout de même fait connaître par quelques pubs ainsi que l'animation et les effets spéciaux de certains films. Ainsi, Pierre Coffin s'était vu

adjoindre les services de Chris Renaud (un ancien de chez Blue Sky – *L'âge de glace*) et ils avaient donc créé ce film qui avait été, à la surprise générale, une réussite totale puisque la critique avait aussi suivi un public en folie. Personnellement, je ne l'avais pas vu car, honnêtement, je n'y croyais pas une seconde (grave erreur de ma part). Après *Le Lorax* l'année dernière, c'est donc à la suite de *Moi, moche et méchant* que la même équipe s'attaque, ce qui n'est jamais évident quand on a connu un tel succès, notamment sur un concept finalement assez étrange de héros méchant. Devant la réussite du premier et des papiers qui étaient encore particulièrement positifs pour ce deuxième opus, je ne pouvais qu'aller faire un tour pour voir ce que ça donnait en réalité. C'était aussi l'occasion de voir mon premier film d'animation de l'année et le test était assez simple : si, en ressortant de la séance, j'avais envie de voir le premier épisode, c'est que je considérerais le film comme réussi. Et bien, c'est concluant car je regarderai prochainement les aventures initiales de Gru.

Pourquoi ? D'abord et surtout parce que c'est plutôt drôle. Honnêtement, il y a beaucoup de passages qui sont vraiment amusants, que ce soit pour un humour tout simplement enfantin (mais qui me fait toujours marquer) mais aussi un qui est destiné à un âge plus avancé (comme cette petite blague sur Hugh Jackman comme particularité australienne qui en met plein les yeux). En ce sens, tout le monde en a pour son compte. Il y a aussi quelques idées assez fameuses (comme ce sombrero qui fait office de Tacos et de récipient pour le guacamole). C'est plein de petites trouvailles comme cela qui rendent ce film attachant. Parce que, dans l'ensemble, le scénario a déjà été vu et revu cent fois pour ce genre de films d'animation avec des rebondissements que l'on attend et que l'on voit venir de très loin. Au final, c'est plutôt mignon et rythmé, mais ça ne casse pas trois patates à un poulet. Finalement, on a réellement l'impression que là n'est pas vraiment l'important puisque c'est vraiment dans les à-côtés que le charme opère, bien plus que dans une intrigue assez peu intéressante et totalement abracadabrantesque. D'ailleurs, on a presque l'impression que les réalisateurs ont conscience de cet état de fait et font avancer l'histoire justement pour insérer tranquillement ce qu'ils veulent en parallèle.

Et le meilleur exemple est bien entendu donné par ces Minions, personnages déjà mythiques dans l'animation moderne et qui rejoignent la grande caste des personnages secondaires qui, au final, retiennent bien plus l'attention du spectateur que les principaux (comme Scrat dans *L'âge de glace* notamment ou encore Iago dans *Aladdin*). Ces Minions sont tout simplement géniaux car ils sont toujours en décalage avec tout ce qu'il peut se passer

et leur façon de s'exprimer est légendaire (on ne distingue rien de connu tout en comprenant l'essentiel). Ils tiennent sur les épaules (qu'ils n'ont d'ailleurs pas) ce film en le faisant rentrer à certains moments dans les hautes sphères des longs métrages d'animation devenus légendaires. Mais ça reste un peu trop court pour faire de ce *Moi, moche et méchant 2* un vrai film d'animation qui restera réellement, au même titre que *Le Roi Lion* ou encore les meilleures productions de chez Pixar (*Là-Haut* ou *Toy Story 3* par exemple). Il manque une bonne dose d'émotion ainsi que plus de personnages vraiment marquants. Ça reste quand même un bon divertissement qui pourra ravir toutes les générations même si ce n'est pas ce qu'on a fait de mieux en la matière. Enfin, on sent vraiment que le film a été conçu pour la 3D et quand on le voit comme moi en version « à l'ancienne », c'est un peu embêtant. Mais même en 2D, l'animation reste vraiment de qualité. En gros, le cahier des charges est rempli, les Minions en plus, mais le charme n'opère pas non plus complètement pour ce *Moi, moche et méchant 2* parti pour faire un nouveau carton dans les salles.

VERDICT :

Très drôle par moments mais au scénario convenu, ce film d'animation vaut surtout pour la présence hallucinante des Minions qui s'imposent vraiment comme des personnages incontournables des dessins animés et ne devraient pas tarder à avoir leur propre long métrage...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LES MINIONS



LES BEAUX JOURS

Marion VERNOUX

Date de sortie : 19-06-2013 Vu le : 30-06-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

A 60 ans, voici venu l'âge de la retraite pour Caroline, ancienne dentiste. Alors qu'elle a du temps libre et de nombreuses envies, son existence n'est pas si rose. Elle rencontre alors Julien, professeur d'informatique dans le club pour retraité « Les beaux jours »...

CRITIQUE :

De Marion Vernoux, réalisatrice du film, je ne connaissais absolument rien, ce qui, en soi, n'est pas une mauvaise chose puisque cela évite de nombreux *a priori* avant même de visionner le long-métrage. J'ai appris par la suite qu'elle a été l'épouse à la ville de Jacques Audiard, réalisateur chéri du cinéma français ces dernières années mais surtout que, depuis 2004, elle n'avait plus réalisé pour le cinéma puisqu'elle n'avait mis en scène qu'un téléfilm pour Canal + en dix ans. Elle est donc de retour avec un film assez ambitieux et au casting assez détonnant puisqu'on y retrouve notamment Fanny Ardant, devenue de plus en plus rare dans le cinéma français (elle tourne surtout pour des réalisateurs italiens ces der-

niers temps), Patrick Chesnais, que c'est toujours un plaisir de voir évoluer et, pour l'une des premières fois dans un vrai grand rôle dramatique, Laurent Lafitte, qui a pu développer son potentiel comique dans de nombreux longs métrages ces dernières années. Tout ça pour nous raconter l'histoire d'une femme tout juste en retraite qui tombe sous le charme de son (beaucoup plus jeune) professeur d'informatique dans un club pour personnes âgées. On pouvait se demander si ce n'était pas encore un film de plus qui surfait encore sur la vague « cougar » comme *Perfect Mothers* ou *20 ans d'écart* l'ont fait, chacun à leur manière. De toute façon, il faut bien avouer que sur le papier, ce film donnait plutôt envie même si, mal traité, un tel sujet pouvait vite s'avérer catastrophique. Et alors, finalement, qu'est-ce que ça peut bien donner ?

Bien plus qu'un film sur une femme « cougar », *Les beaux jours* propose une réflexion sur la retraite, le bouleversement que cet événement peut amener ainsi que sur le temps qui passe en général et sur la vieillesse. Le titre est bien trouvé car c'est à la fois le nom du lieu où Caroline se redécouvre peu à peu dans sa relation aux autres mais aussi ce qu'est censée être la retraite après une vie de travail bien remplie. Pour elle, ça ne semble pas vraiment être le cas, comme on a pu le voir. En effet, cette femme qui a visiblement eu une vie professionnelle accomplie se voit démunie lorsqu'elle quitte son travail (alors que son mari, lui, exerce encore) et qu'elle se retrouve donc seule chez elle. Ses filles, qui ont pensé à elle, lui ont offert un forfait de découverte pour un club de personnes âgées qui propose toutes sortes d'activités (de l'œnologie à la poterie en passant par le théâtre). D'abord réfractaire à cette ambiance, elle va peu à peu s'y trouver bien et se faire des connaissances. Elle va surtout rencontrer Julien, le professeur d'informatique, avec qui elle va vivre une histoire d'amour particulière. Car, alors qu'elle semble redécouvrir d'une certaine façon un amour quand on en connaît tout jeune (elle ressemble parfois à une adolescente avec ses mensonges, ses cachoteries, son côté tête en l'air (le coup des pizzas) et ses petites folies), elle est face à un homme qui lui, a un comportement assez inattendu dans ce genre de films. Visiblement, s'il s'attache un peu à Caroline, celle-ci n'est qu'une de plus dans un tableau de chasse qu'il continue néanmoins d'alimenter pendant sa relation. On ne sait pas bien ce qu'il recherche avec cette façon de vivre et le film s'y intéresse finalement peu alors que ça aurait pu être un fil intéressant à creuser.

D'ailleurs il y a d'autres éléments qu'on aimerait voir aussi plus développés : c'est notamment le cas de la relation de Caroline à ses deux filles trentenaires. Des pistes sont évoquées mais jamais suivies d'effet, sans doute parce que cela n'a pas tant d'importance que cela dans le parcours de cette femme. Au cœur du film on trouve aussi quelques longueurs et certaines séquences un peu discutables, mais l'ensemble est tout de même bien tenu et la réalisatrice réussit à trouver une distance assez intéressante qui lui permet de garder face à son sujet un certain détachement. Elle nous offre aussi quelques jolis passages cinématographiques avec un vrai travail sur la photographie qui met parfaitement en valeur les différents comédiens et surtout Fanny Ardant. Cette dernière est assez incroyable dans ce film, avec ce rôle de cette femme pour qui la retraite est un moment extrêmement difficile à passer, d'autant qu'elle a perdu peu avant un être proche. Elle va donc tenter de redonner un nouveau sens à sa vie et cela passera par de nouvelles rencontres qui vont l'aider à se reconstruire. Personnellement, j'ai beaucoup de mal avec la voix de cette actrice et sa façon de s'exprimer en général. Il y a quelque chose dans sa diction qui m'agace profondément. C'est bien sûr personnel mais, tout en reconnaissant la grande performance de la comédienne, son jeu a eu du mal à vraiment me plaire à cause de cette particularité tout de même importante et qui, très vite, prend la tête plus qu'autre chose. Face à elle, on trouve un Patrick Chesnais toujours assez formidable, qui joue ici un personnage dans une situation pas évidente mais qui s'en tire à la fois par une certaine élégance et un sens de l'humour à froid décapant. Enfin, le troisième personnage, cet homme plus qu'ambigu dans sa relation aux femmes en général et à Caroline en particulier, est joué par Laurent Lafitte, au look assez improbable (avec son bouc) mais parfaitement juste dans ce rôle compliqué. Ces trois comédiens, performants ici, donnent vraiment vie à un long métrage qui, s'il manque de pas mal de choses pour faire un vrai très bon film, n'en reste pas moins un long-métrage de qualité.

VERDICT :

Un film plutôt sensible sur un amour interdit autant que sur la vieillesse et le sentiment de vide terrible que peut procurer la retraite. Fanny Ardant, bien qu'agaçante, y est étonnante, tout comme Patrick Chesnais et Laurent Lafitte, impeccables.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

PATRICK CHESNAIS



JUILLET

<i>LES PETITS PRINCES</i>	174
<i>WORLD WAR Z</i>	176
<i>LE CONGRÈS</i>	178
<i>MONSTRES ACADEMY</i>	180
<i>HIJACKING</i>	182
<i>PACIFIC RIM</i>	184
<i>METRO MANILA</i>	186
<i>INSAISSISSABLES</i>	188



LES PETITS PRINCES

Vianney LEBASQUE

Date de sortie : 26-06-2013 Vu le : 01-07-2013

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

JB réussit à intégrer un centre de formation d'élite pour jeunes footballeurs malgré un secret qu'il cache et qui pourrait lui coûter la vie. Dans ce nouvel univers fait de rivalité, de frime mais aussi d'amitié, il va devoir se faire une place, grâce à son talent balle aux pieds mais pas seulement.

CRITIQUE :

Le football est le sport le plus populaire dans le monde, ses règles de base sont plutôt simples (ceci expliquant sans doute cela) et, pourtant, il vit une histoire plus que complexe avec le cinéma. C'est simple, si on écoute tout le monde, il faut remonter à la toute fin des années 70 pour voir un film réussi qui a pour base le football. Il s'agit du *Coup de tête* de Jean-Jacques Annaud avec, dans le rôle principal, le regretté Patrick Dewaere. Je ne l'ai jamais vu mais, depuis, c'est quasiment le vide complet. Il y aurait peut-être *The Damned United*, le premier film de Tom Hooper (*Le discours d'un Roi*) mais, à l'époque, je l'avais raté alors que, paraît-il, il valait le déplacement. Sinon, c'est une succession de rendez-vous ratés avec des longs métrages qui ressemblaient plus à de vastes spots promo-

tionnels (la série des *Goal!*), des incursions plus ou moins comiques dans ce milieu (3 *Zéros* par exemple) ou à des délires conceptuels (le délirant *Shaolin Soccer*). A sa manière, le film *Dias de Gracia* parlait aussi de football mais on ne peut pas le considérer comme un long métrage sur le football. Bref, j'attends toujours un vrai bon film sur ce sport qui, pourtant, a priori, ne semble pas si compliqué que cela à mettre en images. Quand j'ai appris que le joueur Eric Abidal (accompagné de son agent) était producteur associé d'un projet portant sur une histoire dans un centre de formation, je me suis dit qu'on pouvait avoir un espoir légitime autour de ce film. D'autant plus que le réalisateur, dont c'est le premier long métrage, reprend beaucoup d'éléments autobiographiques, lui qui a connu le football de haut niveau jusqu'à qu'une grave blessure vienne mettre fin à ses rêves de gloire à l'adolescence. Plein de bonnes intentions, Vianney Lebasque livre un film pas inintéressant, mais qui aurait mérité un peu plus de maîtrise à tous les niveaux.

Le véritable problème de ce long métrage, c'est qu'il est assez décevant dans sa manière de s'emparer de son sujet. Ce dernier est intéressant (car assez neuf) mais, malheureusement, plutôt mal traité car les clichés sont beaucoup trop nombreux et le déroulement de l'histoire globalement bien trop prévisible. Le jeune garçon a d'abord un problème de santé, puis avec sa famille, puis une histoire d'amour qui vient se rajouter là-dessus, un coach qui le prend sous son aile parce que lui a raté une grande carrière... Et tout finit dans une partie « décisive » où le jeune héros sera exceptionnel. Honnêtement, on s'attend à tout ce qui se déroule et je trouve personnellement cela dommage. En fait, tous les moments obligés du film d'apprentissage y passent, comme ça, à la suite, sans qu'il y ait véritablement de recul ou d'adaptation par rapport au sujet traité. Ainsi, on peut dire que le scénario manque de « finesse » dans cet aspect. Mais le sujet principal du film est bien la vie dans ce « monde-clos » qu'est un centre de formation. *Les petits princes* montre en effet bien une partie de l'envers du décor de la vie de footballeur (et qui peut expliquer en grande partie tout ce que les gens reprochent plus tard à ces sportifs) : le centre de formation et son ambiance bien particulière. Il y a de vraies rivalités, ce qui est logique car on parle de compétition sportive, mais, surtout, beaucoup de comportements très limites (jalousie, coups bas...). J'en vois déjà venir de loin avec des discours sur un certain nombre de clichés, voire même d'une forme de racisme que pourrait véhiculer ce film. Malheureusement, je crois que cela se passe vraiment comme cela dans les centres de

formation, avec une très forte importance des différentes communautés et une volonté de toujours chambrer, parfois très méchamment.

Pour ce qui est du football en lui-même, et qui occupe une certaine partie du film, je ne le trouve pas très bien réalisé. Il y a, à mon goût, beaucoup trop de plans serrés ainsi que de ralentis un peu artificiels. Mais cela correspond aussi à cette façon toujours dommageable de ramener ce sport à quelque chose de finalement personnel où les gestes techniques comptent plus que le reste. C'est vrai aussi que c'est plus facile à mettre en valeur du point de vue cinématographique... Alors que, justement, on apprend à ce jeune garçon qu'il n'y a rien de plus important que l'équipe, il se trouve que lors du match décisif, où une grande partie de sa jeune carrière se joue, c'est lui qui va faire la différence grâce à des gestes techniques tous plus fous les uns que les autres. C'est donc finalement l'inverse de tout ce qui peut être dit au cours du long métrage et ce décalage est quand même un peu ballot. Néanmoins, c'est dans l'ensemble pas trop mal réalisé et il y a même quelques séquences qui valent le coup d'œil comme celle avec comme musique l'entêtant *FUYA* de C2C. Pour un premier long métrage, Vianney Lebasque ne s'en sort même pas trop mal, en signant un film au moins correct et qui, s'il manque de maîtrise, n'en démontre pas moins un vrai sens du cinéma pour ce réalisateur. Pour le coup, il y a peut-être mis un peu trop de lui et a du mal à prendre un peu de hauteur sur le sujet. Il nous offre même une sacrée surprise avec la présence d'Eddy Mitchell auquel je ne croyais pas du tout dans cet univers quand j'ai appris qu'il était de la partie. Mais, en fait, il passe plutôt bien en éducateur à l'ancienne qui, bien sûr, sort un peu des grands poncifs sur le jeu et la façon de se comporter mais qui garde une vraie crédibilité. C'est finalement plutôt bien trouvé et confirme que ce réalisateur a quelque chose. Il lui reste à trouver un scénario moins caricatural et que lui-même produise moins de clichés pour faire quelque chose de vraiment pas mal. Dans un centre de formation, on parlerait de « bon potentiel ».

VERDICT :

En voulant trop en faire à certains moments, le réalisateur gâche en grande partie un sujet pas simple à traiter et plutôt pas mal exploité dans l'ensemble. On ne tient donc toujours pas le grand film sur le football. C'est si compliqué que cela ? Il faut bien le croire...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

UN FILM CORRECT SUR LE FOOT, C'EST DÉJÀ PAS MAL, NON ?



WORLD WAR Z

Marc FORSTER

Date de sortie : **03-07-2013** Vu le : **09-07-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Gerry Lane, ancien enquêteur de l'ONU, se retrouve avec sa femme et ses filles au cœur d'une attaque de zombies. Très vite, il prend conscience du danger, devenu mondial. Après avoir mis sa famille en sécurité, il doit partir à la recherche d'explications, et, surtout, d'un remède.

CRITIQUE :

Dès qu'il est sorti en 2006, le roman de Max Brooks a fait l'objet d'une vraie bataille entre les maisons de production de Leonardo DiCaprio d'un côté et de Brad Pitt de l'autre. C'est finalement ce dernier qui a remporté le gros lot et qui a pu mettre en chantier ce film qui, très tôt a eu pour réalisateur Marc Forster (*Neverland* ou *Quantum of Solace*) et comme acteur principal Brad Pitt lui-même. Ensuite, ce long métrage a connu une histoire plus que mouvementée, faite de retard dans le scénario initial mais aussi d'une réécriture de la fin une fois le tournage bouclé, ce qui a nécessité deux nouvelles semaines de prises de vue. Bref, la mise en place de *World War Z* n'a pas été de tout repos et alors que le film était prévu

pour la fin de l'année 2012, ce n'est qu'en juillet que les spectateurs français ont pu découvrir ce qui s'annonçait depuis longtemps comme l'un des gros films de l'année. Il faut dire que, depuis quelques années, la présence de Brad Pitt au générique d'un film est plutôt synonyme de réussite puisque cela fait très longtemps que l'acteur ne s'est pas trompé et qu'il n'a pas tourné dans un gros navet. Il a appris à gérer sa carrière avec brio, en ne faisant que des longs métrages de qualité et en tournant avec les plus grands. Les prochains Steve McQueen (*Hunger* et *Shame*) et Ridley Scott (pas besoin de le présenter) lui font par exemple la part belle. Là, c'est donc dans un film de zombie qu'il exerce ses talents. Je dois bien avouer que, au premier abord, ce n'est pas ma tasse de thé et je ne jugerai donc aucunement par rapport aux films mythiques de ce genre. Mais, traité de cette manière, le film de zombie peut s'avouer être un petit plaisir. C'est ce qu'est finalement *World War Z* : pas un grand film mais un long métrage qui se laisse largement regarder malgré de vrais défauts.

Avec *World War Z*, ce qui est bien, c'est qu'il n'y a pas de faux semblants : dès le générique, on sait qu'il y a sur Terre quelque chose de dangereux qui se passe, notamment chez les animaux et que cela pourrait bien se transmettre d'homme à homme. On retrouve ensuite Gerry Lane avec toute sa petite famille dans ce genre de scènes un peu ridicules pour introduire (trop artificiellement) les protagonistes principaux. Ils se retrouvent vite dans un embouteillage monstre à Philadelphie où le héros comprend peu à peu que les choses ne tournent pas rond. Au bout de cinq minutes, le film débute vraiment et ça commence plutôt fort puisqu'on a droit à une première attaque de zombies en plein cœur de ville. Pour filmer cette panique toujours plus forte et la réaction de Gerry face à celle-ci, Marc Forster s'en tire plutôt bien et a même un vrai sens de ce genre de plans de foule. C'est d'ailleurs une constante dans tout le film, bien meilleur pour faire passer quelque chose dans les grandes séquences de panique générale plutôt que dans les passages plus intimistes. Pendant plus d'une demi-heure, on est pris dans une course effrénée contre la montre (et les zombies, d'ailleurs) où le rythme est vraiment soutenu. La tension est souvent à son comble puisque l'on ne sait pas bien où se cachent ces morts-vivants qui transmettent en douze secondes chrono leur « virus ». Une fois que la famille est à l'abri, c'est finalement un tout autre film qui commence : cet ancien inspecteur de l'ONU va partir en mission pour comprendre ce qui a pu se passer et trouver une solution. Et honnêtement, en baissant de rythme et d'intensité, *World War Z* perd aussi malheureusement pas mal de force et d'intérêt.

C'est en fait un tour du monde qui s'engage (Corée du Sud, Israël et Pays de Galles) et c'est tout même moins intéressant car, mis à part en Israël, où des séquences sont fascinantes et valent vraiment le coup, on perd ce côté « panique générale » pour aller vers une forme de « un contre un » moins palpitant. En plus, c'est à partir de là que les incohérences et les (très) grosses ficelles se font vraiment jour. Et puis, si le principe de zombies qui courent très vite est plutôt bon et participe à la logique de la première partie, il faut bien avouer qu'en les voyant de plus en plus près à mesure que le film avance, ils deviennent rapidement plus ridicules qu'autre chose. De toute manière, on sait que Gerry finira par trouver quelque chose et qu'il sauvera le monde. La fin est d'ailleurs à ce niveau-là plus que limite tant elle est dans le cliché et presque dans l'outrance. Bien que je ne sois pas spécialiste du tout, j'ai toujours entendu dire que le film de zombie était aussi une critique de la société, plus qu'un simple divertissement. Là, pour le coup, Marc Forster se sert des zombies pour un spectacle relativement grand public, sous tension mais aussi au rythme plutôt soutenu, bien plus qu'un film donnant matière à réflexion. C'est même parfois un peu « bête et méchant ».

Enfin, c'est drôle que la musique de Muse soit utilisée dans ce long métrage car j'avais toujours dit que ce *Isolated System* (la dernière chanson de leur dernier album) ressemblait bien plus à de la musique de films qu'autre chose. Je ne m'étais donc pas trompé et elle est ici plutôt pas mal utilisée, permettant de rajouter à l'instillation d'une vraie tension, ce qui est quand même l'intérêt premier d'un film sinon pas exceptionnel...

VERDICT :

Long métrage vraiment prenant par moments et presque un peu grotesque à d'autres, *World War Z* est plus inégal qu'autre chose. Marc Forster réussit tout de même son pari, notamment grâce à son talent pour mettre en scène la panique générale qui s'empare peu à peu du monde.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES SCÈNES DE FOULE



LE CONGRÈS

Ari FOLMAN

Date de sortie : **03-07-2013** Vu le : **11-07-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

L'actrice Robin Wright a visiblement déjà atteint le sommet de sa carrière. Pour que celle-ci puisse se poursuivre, sa maison de production lui propose un arrangement : la scanner entièrement pour que celle-ci puisse en faire ce qu'elle veut...

CRITIQUE :

Très peu de réalisateurs avaient réalisé ces dernières années une entrée aussi fracassante dans le grand monde du cinéma mondial que celle d'Ari Folman au Festival de Cannes 2008 avec son documentaire d'animation *Valse avec Bachir*. Bizarrement, c'est la même année et au même endroit que l'on peut effectuer une comparaison valide en la personne de Steve McQueen, qui était reparti avec la *Caméra d'or* pour le fascinant *Hunger*. Avec son film, le réalisateur israélien était rentré directement dans la cour des grands, notamment parce qu'il inventait un nouveau genre et qu'il donnait surtout à voir un film incroyable de force et parti-

culièrement poignant sur la fin. Je n'avais jamais vu (et ne reverrai peut-être jamais) une telle ambiance dans une salle après une projection puisque, pendant le générique, personne n'avait dit un mot ou esquissé le moindre mouvement (le rêve, quoi...). Le souci, quand on a tellement marqué le spectateur, c'est de réussir à revenir avec un long métrage de qualité similaire (voire mieux, si possible). Steve McQueen a passé cet écueil en offrant au spectateur un film d'une puissance incroyable (*Shame*) mais Ari Folman souhaitait visiblement prendre plus son temps. C'est pourquoi il aura attendu cinq ans pour présenter son nouveau projet, adaptation d'un livre du début des années 70, et mélange entre film d'animation, science-fiction, cinéma « réel » et réflexion sur l'art cinématographique dans son ensemble. Lors du dernier Festival de Cannes, il a reçu un accueil assez mitigé et, personnellement, j'attendais beaucoup du nouveau film d'un réalisateur qui m'avait vraiment marqué. J'en suis ressorti beaucoup plus interloqué qu'autre chose car *Le congrès* est bien un long métrage qui ne ressemble à rien d'autre et qui, tout en brassant des thématiques intéressantes, part à certains moments dans le n'importe quoi le plus complet. Et, bien après la séance, j'ai encore du mal à me faire une véritable idée sur un film étrange à différents points de vue.

Pourtant, la première partie est plutôt intéressante, bien qu'un peu languette sur les bords. Elle permet une vraie interrogation sur les comédiens en général, et surtout sur les actrices, qui, passées un certain âge, ne revêtent plus vraiment d'intérêt, si ce n'est dans l'image d'elle à leur sommet (physique, vous l'aurez compris). Face à une problématique qui est bien réelle, le film apporte un « remède » assez intéressant dans la manière qu'il questionne vraiment le cinéma en ce qu'il a de plus profond : scanner sous toutes les coutures l'actrice pour en faire ce que l'on veut ensuite. Et c'est un questionnement très fort. En effet, depuis que l'ère du numérique s'est développée au cinéma, pour certains longs métrages, on ne sait plus bien ce qui est du ressort de l'acteur lui-même et ce qui vient des ordinateurs. Ari Folman n'est donc pas complètement déconnecté de ce côté-là et je trouve qu'il pose bien tous les enjeux d'une solution qui peut apparaître extrême mais qui n'est peut-être pas aussi loin que ça de ce vers quoi on tend aujourd'hui. Tout cela est cristallisé dans la séquence de scannage qui est assez magnifique tant visuellement que dans la manière dont le discours prononcé en même temps peut vraiment nous faire réfléchir. Avec en plus l'histoire sur l'enfant handicapé de l'actrice qui veut aussi dégager du temps pour s'en occuper, on tient là un objet cinématographique vraiment correct et intelligent.

Malheureusement, un petit écriteau « Vingt ans plus tard » va faire basculer cet équilibre et *Le congrès* va quelque peu partir en vrille. En effet, on retrouve Robin Wright, qui a vieilli et qui se rend au fameux congrès organisé par la *Miramount Nagasaki*, le studio qui l'a scanné, devenu entretemps une grande multinationale qui a de multiples autres activités. Passé le *check-point* à l'entrée, le film bascule tant sur la forme (on passe à l'animation pure et dure) que sur le fond. Alors qu'il était jusque-là plutôt tenu, l'ensemble commence à à sombrer vers le n'importe quoi. Pourtant, il y a encore des thèmes pas inintéressants (l'interrogation sur les multinationales qui s'occupent de tout en même temps ou encore sur le lien entre réalité et vie rêvée) mais la manière de les amener est beaucoup trop baroque pour moi. Parce que, en terme de style visuel, Ari Folman ne fait pas dans la demi-mesure, c'est le moins que l'on puisse dire. Tout commence dans un déluge de couleurs et de créatures plus ou moins fantasmées qui accompagnent Robin Wright dans sa voiture. Même si j'emploie beaucoup ce mot, on peut tout de même parler du caractère lunaire de cette séquence et de beaucoup qui vont suivre. Personnellement, j'ai eu du mal avec l'univers très coloré que le réalisateur veut mettre en place et même avec un style graphique que je ne trouve pas forcément adapté au sujet. En plus de la forme, ça part aussi dans tous les sens dans ce qui est raconté avec, notamment, ce grand discours du patron de la boîte (un croisement assez hilarant de Steve Jobs pour son nom et de Bill Gates dans la dégaine générale) ou encore cette attaque de rebelles qui viennent d'on ne sait où.

Je pense qu'il faut se laisser porter par cet univers mais j'ai eu beaucoup de mal à m'y inscrire réellement et à y trouver mon compte. J'ai trouvé ça long et plutôt sans intérêt. Peut-être n'étais-je pas suffisamment en forme pour apprécier toutes les subtilités et l'intelligence du cinéma de Folman et que je suis passé à côté de beaucoup de choses. Mais j'ai surtout eu l'impression qu'on rentrait dans une forme de n'importe quoi qui n'était plus forcément maîtrisé, là où le film précédent de ce réalisateur, était justement marqué par un très grand contrôle de la forme et du fond. La toute fin revient un peu à quelque chose de plus posé mais, vraiment, pendant plus d'une heure, on ne sait parfois plus bien où l'on est. Au milieu de tout cela, et pour jouer une actrice en pleine décrépitude mais qui s'interroge aussi sur sa vie, Robin Wright est assez incroyable dans sa manière de faire passer tout simplement ses émotions. On ne la voit finalement pas tant que ça de façon « réelle » mais elle est vraiment exceptionnelle dans un rôle qui ne doit pas être forcément évident à accepter pour une actrice comme elle, même si, à l'inverse du personnage qu'elle joue, elle semble plutôt actuellement dans la période la plus faste de sa carrière, comme si une seconde jeunesse s'offrait à elle. A ses côtés, on retrouve, en plus de nombreux personnages célèbres dans la partie animée (passages lunaires de Mohammed Ali, Elvis Presely ou Michael Jackson), des acteurs de qualité comme Harvey Keitel, Danny Huston ou encore Paul Giamatti. Ils réussissent à raccrocher à certains moments ce film à quelque chose d'un peu plus « terre à terre » car, dans l'ensemble, *Le congrès* est vraiment un long-métrage dont on a parfois l'impression qu'il a été fait sous hallucination. Même si je respecte le travail d'Ari Folman sur ce projet, je préfère quand même rester sur l'image de *Valse avec Bachir*, en espérant que son prochain film soit de même qualité. Il a quand même le talent et les idées pour. Il faut juste ne pas partir dans des délires comme ici...

VERDICT :

Vraiment déroutant, *Le congrès* nous emmène parfois tellement loin, tant visuellement que dans la façon d'aborder les thèmes principaux, qu'il est difficile de vraiment s'y accrocher. Mais il faut reconnaître à Ari Folman une vraie audace qu'il canaliserà, je l'espère, un peu mieux dans son prochain long métrage.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

ROBIN WRIGHT



MONSTRES ACADEMY

PIXAR

Date de sortie : 10-07-2013 Vu le : 15-07-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Avant de devenir les terreurs d'élite que l'on a connu dans Monstres & Cie, Sulley et Bob ont du passer par l'université où, avant de devenir amis, ils ont surtout été de vrais rivaux...

CRITIQUE :

Et le voilà donc le *Pixar* annuel de l'été. C'est toujours un grand moment parce que, tel un enfant impatient avant Noël, j'attends la dernière production du génial studio américain qui nous a tant régales au cours des dix dernières années. Une nouvelle fois, *Pixar* s'attaque à une suite de l'un de ses premiers succès. Mais, plus qu'une véritable continuation, c'est plutôt un préquel que nous offrent les créateurs basés à Emeryville puisque, en effet, *Monstres Academy* n'est autre que l'histoire de ce qui

se passe avant *Monstres & Cie*. Ce dernier date de 2001 et constituait à l'époque seulement le quatrième long métrage d'animation du célèbre studio. Ils en étaient encore à leurs balbutiements (mais quels balbutiements) et c'est surtout grâce au film suivant (*Le monde de Nemo*) qu'ils se sont faits une place à part dans le monde de l'animation mais aussi du Septième Art dans son ensemble. Depuis, c'est une suite de succès critiques et publiques presque sans interruption. Mais, il faut bien avouer que depuis la merveille qu'était *Toy Story 3* en 2010, les deux dernières productions étaient de qualité bien moindre que ce qui avait pu se faire auparavant (et qui était, il faut bien le dire, à un niveau complètement incroyable). Autant *Cars 2* (vraiment paresseux) que *Rebelle* (trop marqué par l'influence de *Disney*) m'avaient, chacun à leur manière, déçus. En revenant un peu aux fondamentaux et à partir d'une histoire qui tient la route (le premier volet vaut vraiment le détour, autant que je m'en souviens), je me disais que ça allait pouvoir le faire et qu'on allait retrouver ce fameux cocktail d'émotion, de beauté visuelle et de rire. Mais malheureusement non car, sans être déshonorant, ce *Monstres Academy* peine à vraiment enchanter.

Ce qui est le plus gênant, et qui est un peu dans la droite lignée des deux films précédents de *Pixar*, c'est qu'on ne retrouve plus du tout le côté un peu « adulte » qui faisait justement de *Wall-E*, de *Là-Haut* ou de *Toy Story 3* des films formidables. Les enfants y trouvaient bien entendu leur compte avec des gags en tous genres, mais il y avait aussi une vraie profondeur dans les thèmes abordés mais aussi dans la manière de le faire. Pour le coup, cela donnait à ces films une dimension supérieure. Là encore, on reste à un niveau très enfantin pendant tout *Monstres Academy* avec une histoire simpliste, qui n'est pas agrémentée par des thèmes supplémentaires et qui manque vraiment d'émotion et de surprises. De plus, il y a un vrai manque de second degré ou d'un humour tout du moins un peu corrosif. C'est dans l'ensemble très plat et même, pour le dire honnêtement, pas excessivement drôle. Cela vient aussi sans doute du fait qu'il manque de vrais personnages secondaires intéressants. On est forcément ravis de retrouver les deux héros du film précédent et de voir comment ils se sont formés et rencontrés mais, à part eux, c'est plus que plat entre une bande de compagnons improbables d'un côté et tous ceux qui vont leur mettre des bâtons dans les roues de l'autre. Tout cela donne à l'ensemble un côté vraiment trop plat pour véritablement soulever un minimum d'enthousiasme chez le spectateur tout de même enfantin que je suis resté.

Du point de vue visuel, c'est évident que *Pixar* reste une référence et c'est donc quasi parfait mais, là encore, je trouve que ça manque un peu de fantaisie et d'audace. Les animateurs sont restés dans des choses qu'ils savaient faire mais on ne trouve pas véritablement de petites trouvailles magiques qui font souvent le sel des films *Pixar*. S'il y a bien un élément vraiment positif à retirer de ce film, il est à trouver du côté de la partition que nous offre Randy Newman. Le compositeur est, comme souvent, au top avec une musique excessivement classieuse et qui s'inscrit parfaitement dans le film. Je me rends bien compte que je suis négatif avec ce film alors que, dans le fond, on passe plutôt un bon moment en le visionnant, mais il faut bien se rendre compte que j'attends toujours beaucoup de ces studios qui m'ont si souvent émerveillé. Alors, si *Monstres Academy* est loin d'être formidable, il n'en reste pas moins un film d'animation d'une qualité tout à fait honnête, qui a peut-être comme défaut principal d'être jugé à côté des films précédents offerts par *Pixar*. Mais il va tout de même falloir que les patrons du studio se mettent un petit coup de pied aux fesses pour essayer d'aller plus loin et de recommencer à innover comme ils l'ont fait précédemment, afin de revenir avec de vrais bons films. Pas de ceux qui se laissent regarder comme celui-ci, mais de ceux qui marquent profondément le spectateur. Ils en ont la possibilité, on le sait, mais il va falloir qu'ils le démontrent à nouveau. Je leur fais tout de même confiance car ils sont vraiment capables de choses fabuleuses. Rendez-vous dans un an, donc, avec, visiblement, une histoire de dinosaure... Et puis, à quand le retour du court-métrage inaugural. Tout se perd...

VERDICT :

Ce *Monstres Academy* n'est pas déplaisant mais il est dur de lui trouver un réel intérêt. Ainsi, c'est mignon, sans plus... Décidément, Pixar n'a toujours pas retrouvé son niveau d'antan et ça commencerait presque à m'inquiéter...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA PARTITION DE RANDY NEWMAN



HIJACKING

Tobias LINDHOLM

Date de sortie : 10-07-2013 Vu le : 19-07-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

Un bateau est pris en otage au cœur de l'océan indien avec à son bord un équipage de sept personnes. A des milliers de kilomètres de là, au Danemark, le PDG de l'entreprise à laquelle appartient le navire se lance dans une négociation compliquée.

CRITIQUE :

C'est donc un collaborateur récent de Thomas Vinterberg, et notamment pour son dernier film (*La Chasse*) dont il était co-scénariste, qui s'attaque ici à la réalisation de son premier long métrage. Ce Tobias Lindholm était aussi connu pour être l'un de ceux qui a écrit *Borgen, une femme au pouvoir*, série qui avait fait son effet au Danemark et avait même connu les honneurs d'une diffusion sur Arte il y a un an environ avec un vrai succès. Pour son premier film aux manettes, il écrit bien sûr lui-même son scénario et ne fait néanmoins pas dans la facilité puisqu'il décide de s'attaquer à un thème qui, il y a deux ou trois ans, a connu une actualité brûlante : celui des prises d'otage de bateaux par des pirates somaliens.

Visiblement, les choses se sont un peu calmées puisqu'on en parle moins mais, dans les faits, je ne suis pas persuadé que ce soit beaucoup plus rassurant de se trouver dans l'océan indien à l'heure actuelle. Mais, plus que de s'intéresser aux conditions de détention des otages ou à ce qu'ils peuvent penser, ce qui titille Lindholm ici semble être plutôt l'aspect de la négociation, qui se passe très loin de là, au plein cœur de la firme danoise qui possède le navire. C'est dans ce lien entre ces deux faces d'une même affaire, évidemment liées, que le film se construit. Ce n'est pas bête, loin de là, mais le souci, c'est que *Hijacking* a plus tendance à se perdre qu'autre chose dans la volonté de mettre en parallèle ces deux points de vue.

En fait, ce film est vraiment frustrant car on a presque l'impression quand il se termine que le véritable fond du problème se trouvait bien plus dans ce qui n'est pas montré plutôt que ce qui nous est donné à voir. Et cela des deux côtés puisque, si l'on comprend de façon sommaire les conditions de vie des otages, on n'en sait pas beaucoup plus sur leur relation aux geôliers ou encore sur la manière dont les négociations ont un impact sur leur captivité. De l'autre côté, on ne voit que les moments véritablement essentiels (les coups de fil clés) mais pas tout ce qui peut se passer en coulisses et qui a une vraie importance dans de telles situations. A la fin, finalement, on ne sait pas grand-chose de plus, notamment sur ce qui se passe réellement lors de négociations d'une telle envergure. Ce ne sont ici que chiffres et coups de téléphone. C'est sans doute là que le scénario est le plus bancal et aurait clairement du choisir un point de vue (et à mon sens, celui des négociations est le meilleur car, développé, il peut vraiment être très intéressant). A force de toujours alterner, parfois dans un rythme assez difficile à suivre, Tobias Lindholm perd plus le spectateur qu'autre chose et celui-ci a du mal à véritablement s'accrocher aux personnages. Le réalisateur a tout de même le mérite de garder un ton assez froid et distancié par rapport au sujet : quasi-documentaire, il ne tombe pas dans l'affect ou quoi que ce soit qui y ressemble et qui aurait pu vraiment porter préjudice au film dans son ensemble.

Le film, par son sujet, crée une forme de suspense (vont-ils être libérés ? quelles seront les contreparties ?) mais la réalisation ne parvient jamais à instaurer une tension qui aurait du y être associée, d'une part parce qu'il y a trop d'ellipses (parfois incompréhensibles) et que les personnages ne sont pas suffisamment creusés pour que l'on s'y intéresse vraiment et qu'on soit pris de compassion pour eux. C'est notamment le cas pour ce PDG qui est

pourtant plus qu'intéressant dans son côté extrêmement froid et presque détaché de tout ce qui peut se passer (en bien comme en mal). Son interprète est d'ailleurs excellent. C'est un vrai personnage de cinéma complexe, que l'on voudrait vraiment voir traiter davantage, mais le film ne nous en donne malheureusement pas la possibilité. Le cuisinier pris en otage est plus une figure « connue » et ne me semble donc pas forcément plus enrichissant que cela. Au final, on peut se demander si un tel sujet n'aurait pas mérité une série (ou au moins plusieurs épisodes), plutôt qu'un seul film qui réduit forcément le champ des possibles dans ce que l'on veut montrer. Un tel format (en moins de deux heures) ne permet pas d'instaurer peu à peu une réelle tension qui n'aurait pu être que bénéfique. *Hijacking* reste tout de même plutôt honorable même si j'ai bien peur qu'il ne reste pas très longtemps dans ma mémoire. Pourtant, avec un tel sujet, il était possible de faire un vrai bon grand film. Ce n'est peut-être que partie remise pour ce jeune réalisateur qui a encore tout l'avenir devant lui...

VERDICT :

En voulant montrer en parallèle prise d'otage et la négociation qui a lieu loin de là, Tobias Lindholm fait perdre beaucoup de force à un film qui aurait pu être bien plus puissant et stressant. C'est dommage car il a clairement le matériel de base...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE SUJET (MÊME S'IL N'EST PAS FORCÉMENT TRÈS BIEN TRAITÉ)



PACIFIC RIM

Guillermo DEL TORO

Date de sortie : 17-07-2013 Vu le : 18-07-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

En plein cœur de l'Atlantique, une faille permet aux Kaiju, immenses créatures de venir sur notre planète et de détruire tout ce qu'elle y trouve. Face à eux, les humains ont mis au point les Jaegers, d'immenses robots contrôlés par deux pilotes qui communiquent par télépathie. La guerre est lancée...

CRITIQUE :

Guillermo del Toro est bien un cinéaste à part aujourd'hui dans le monde du Septième Art : à la fois réalisateur de projets très personnels (notamment *Le Labyrinthe de Pan*) mais aussi pour de très grosses productions de studios (les deux *Hellboy* ou encore *Blade II*), scénariste des films *Le Hobbit* (dont il aurait du réaliser au moins le premier volet), producteur boulimique (presque vingt films depuis dix ans et dans tous les styles) et grand consommateur de projets jamais véritablement achevés (un nouveau *Frankenstein* ou un remake de *Tarzan*), ce Mexicain est un peu une idole dans certains milieux par rapport à des thèmes récurrents qui reviennent dans beaucoup de ses films (les monstres notamment). Personnellement, je suis toujours resté à l'écart de tous ses films qui ne

m'ont jamais véritablement tenté, tant ses thèmes de prédilection ne me font pas vraiment rêver. De plus, il était absent à la réalisation depuis 2008, ce qui limitait tout de même largement toute possibilité de visionner l'un de ses longs métrages. Mais, en 2013, il revient en force avec l'un des *blockbusters* de l'été, annoncé comme tel depuis longtemps, et qui, au vu des premières images, correspondait parfaitement à ce que l'on peut attendre d'un gros film de l'été : violent, bourrin, et pas forcément très « cérébral ». Au fond, c'était loin de me tenter véritablement mais, parfois, il faut bien se forcer un peu et il faut bien avouer que ce n'est pas non plus la bousculade frénétique de bons films en ce moment. Le problème, c'est que, en fait, *Pacific Rim* s'est avéré presque pire que ce que j'avais imaginé. Ça explose tellement dans tous les sens que ça ferait passer le pourtant déjà bien doté dans ce domaine *Man of steel* pour une aimable blagounette...

Ce qui est très impressionnant et presque surprenant, c'est cette manière d'assumer et de mettre les choses au clair d'entrée de jeu : en cinq minutes chrono, on a compris grâce à une *voix-off* et des images faisant comme si c'était des infos que la guerre fait rage entre les bêtes et les humains et que ceux-ci ont réussi, pour se défendre le plus efficacement possible, à unir leurs forces et à construire d'immenses robots qui, pour le coup, semblent un peu en bout de course et plus vraiment en mesure de combattre des *Kaiju* de plus en plus imposants et qui s'adaptent aux techniques humaines. On aurait presque le sentiment que le film est déjà fait avant même qu'on le visionne. En fait, non, même si tout ce qui va suivre ne sera pas bien différent de ce que l'on nous a donné à voir en accéléré. En effet, devant l'inefficacité toujours plus importante de ces robots géants, le programme *Jaeger* est mis en suspens au profit de la construction d'immenses murs de protection (pas beaucoup plus performants mais bon...). Finalement, et comme souvent, c'est dans un esprit de dernière chance (il ne reste que quatre robots dont l'un d'ancienne génération), et avec un drôle de duo que les humains vont tenter d'abattre leur dernière carte. A ce niveau-là, on est guère surpris tant cela reprend des schémas (bien trop) souvent exploités dans ce type de films. On rajoute une histoire de famille, un soupçon d'amour et deux scientifiques barrés (mais trop cliché) qui interviennent comme un cheveu sur la soupe là au milieu et on pense avoir un scénario paré à toute éventualité. C'est presque le cas ici car, dans les faits, l'histoire est complètement accessoire puisqu'on l'oublie très vite au « profit » de ces combats qui vont rythmer tout le film.

C'est simple, pendant deux heures, il va y avoir presque la moitié du film consacrée à des scènes de combat, qui, pour le coup, se ressemblent presque toutes, si ce n'est le lieu où elles se déroulent (en mer, dans une ville ou sous la mer). On a tout de même l'impression de voir et de ressentir toujours la même chose : énormément de bruit, des effets spéciaux quand même assez stupéfiants, une musique d'assez piètre qualité en fond sonore et des séquences qui semblent se répéter comme un *gimmick*. C'est en ce sens que l'on peut dire de *Pacific Rim* que c'est un long-métrage pour le moins abrutissant : on en ressort avec la tête farcie et l'impression d'avoir vu toujours la même chose. La question que l'on peut légitimement se poser à la fin, quand on a encore les bruits de ferrailles dans la tête (ça rend fou, je vous l'assure), est assez simple. C'est la suivante : pourquoi ? On a vraiment le sentiment d'une débauche de moyens et d'énergie pour vraiment pas grand-chose du tout, si ce n'est du grand spectacle (OK, c'est impressionnant cinq minutes car c'est maîtrisé techniquement). Mais sinon, c'est vide et on retrouve un côté gentiment patriotique américain, même si c'est bien dit que c'est une alliance mondiale mise en place avec ce projet, on retrouve bien au cœur des processus de décision et de commandement, les américains. Ce n'est ni la première fois, ni si grave que cela, mais ça montre bien que le film s'inscrit dans des schémas extrêmement traditionnels. La seule explication que je vois pour comprendre ce film, et ce n'est pas forcément rassurant, c'est d'y voir le symbole d'un cinéma qui va peu à peu s'effacer devant des machines, dirigées par l'homme, sans doute, mais qui apparaissent toujours plus imposantes et de moins en moins contrôlables. Ce film, où les effets spéciaux et le numérique ont une place plus qu'importante et où le facteur humain de la réalisation semble avoir disparu en est malheureusement la preuve. Allez, on oublie, et on passe à autre chose...

VERDICT :

Sans aucun doute le film le plus abrutissant que j'ai pu voir depuis longtemps. Il ne se passe pas grand-chose si ce n'est des combats incessants entre monstres et machines, tout cela dans le bruit et la fureur. Très fatigant.

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :

LES EFFETS SPÉCIAUX



METRO MANILA

Sean ELLIS

Date de sortie : 17-07-2013 Vu le : 20-07-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Oscar, sa femme Mai et leurs deux enfants doivent quitter leur campagne natale puisqu'ils ne récoltent plus assez. Pour assurer leur survie, ils doivent migrer jusqu'à Manille, capitale des Philippines. Là-bas, rien ne sera facile...

CRITIQUE :

Après une comédie (*Cashback* en 2006) et un film fantastique (*The Broken* deux ans plus tard), que je n'ai pas vu tous deux, le réalisateur britannique Sean Ellis revient cette année avec un long métrage qui oscille entre drame et thriller et qui se déroule aux Philippines. On a comme l'impression qu'après deux œuvres qui n'avaient pas été épargnées par la critique et qui n'avaient pas forcément rencontré un immense succès public, le metteur en scène voulait effectuer une forme de nouveau départ. Il se rend donc dans un pays que je n'avais encore jamais vu évoqué au cinéma (pourtant, Brillante Mendoza, réalisateur souvent en compé-

tition à Cannes en est originaire), avec des acteurs locaux et un sujet complètement en prise avec ce qui peut véritablement se passer là-bas. Ce n'est donc pas un long-métrage qui montre des occidentaux à qui il arrive des aventures dans une région asiatique (comme *Very Bad Trip 2* ou encore *Only God Forgives* notamment) et qui a forcément un regard décalé. Là, non, on commence les pieds dans les rizières des campagnes environnantes pour continuer en plein cœur de cette jungle urbaine que semble être Manille. Et on effectue ce voyage tout en découvrant ce nouvel univers à travers les yeux de cette famille que pas grand-chose n'épargnera. Entre drame, thriller, film d'amour et chronique quasi-documentaire, ce *Metro Manila* est un film qui a vraiment de l'intérêt et qui, parfois, fait même passer pas mal d'émotions. Une jolie réussite, même si son audience risque d'être confidentielle.

On peut dire que *Metro Manila* est un film plutôt intelligent dans la manière dont il est construit. En effet, rien n'est laissé au hasard et le film se décompose vraiment en deux parties séparées par une séquence clé au milieu. Dans la première, on assiste vraiment à la découverte de la ville, avec tous les problèmes qui vont avec ainsi qu'à la recherche d'un emploi pour le couple. Celui-ci trouvé pour les deux (ils sont montrés lors de la séquence médiane), le film bascule plus dans le thriller dans sa deuxième moitié avec tout ce qui va arriver notamment à Oscar, justement par rapport au job qu'il a pris. C'est cette façon de lier intimement le drame et le thriller qui fait de ce film un objet cinématographique plutôt intéressant. On est, en tant que spectateur, face à un vrai drame quand nous est montré la dureté de la ville et de ses habitants (en tout cas ceux qui profitent de la misère des autres). Les nouveaux arrivants apparaissent comme de véritables proies qu'il faut absolument dépouiller et dont on peut faire ce que l'on veut. Toute cette première partie a un côté quasi-documentaire puisqu'on voit plusieurs événements s'enchaîner (recherche d'un appartement, expulsion, changement de lieu, quête d'un boulot). D'ailleurs, cela restera en toile de fond de tout *Metro Manila* car, jusqu'au bout, on aura droit à des passages assez terribles, car démonstratifs de réalités comme la corruption, la violence ou bien encore la perversité. En ce sens, on peut parler de ce film comme plutôt universel dans ce qu'il montre du monde d'aujourd'hui : l'exode rural et la découverte souvent très violente de la ville, de sa mentalité et de ses vices. C'est peut-être un peu cliché sur le principe mais, dans l'ensemble, ce n'est pas si faux et montré ici de manière plutôt fine.

La seconde moitié du film tombe plus dans le thriller puisqu'une affaire naît dans le travail d'Oscar et la tension monte peu à peu. D'ailleurs, Sean Ellis est plutôt doué pour mettre au spectateur des petits coups d'adrénaline. Ce n'est pas non plus bien violent mais, à certains moments, on se dit qu'il va vraiment se passer quelque chose et puis, pas forcément. En même temps, le rythme global du film est plutôt lent mais je trouve que l'on s'y fait plutôt bien puisqu'il y a un côté presque un peu contemplatif (ce n'est pas du Malick non plus, attention). Néanmoins, certaines longueurs se font jour et tous les plans ne sont pas toujours d'une utilité flagrante. Le réalisateur insiste pas mal sur des plans d'ensemble (de la campagne puis de la ville) mais il a aussi une volonté non démentie de toujours aller filmer au plus près des personnages avec énormément de gros plans sur les visages. C'est de ce côté-là assez impressionnant et cela s'inscrit dans cette logique quasi-documentaire qui semble vraiment guider le travail de Sean Ellis. On peut véritablement le remercier pour ce long métrage qui offre en plus une jolie fin, à la fois assez triste mais pleine d'espoir. Il signe avec *Metro Manila* le genre de film dont on se souvient plus tard avec quelques images clés et une ambiance générale. Ce n'est pas parfait ni génial mais il s'en dégage quelque chose et c'est aussi (et peut-être surtout) le rôle du cinéma. Dans une année 2013, il faut bien le dire, plutôt morose, *Metro Manila* sera à n'en pas douter dans le haut du panier à l'heure des bilans...

VERDICT :

Malgré quelques longueurs, *Metro Manila* est un film qui marque tant par l'histoire de ce couple que par l'image donnée de la capitale des Philippines. Une vraie plongée, pas toujours agréable, que nous offre ce long-métrage. Plutôt une bonne surprise.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA MANIÈRE DE LIER DRAME ET THRILLER



INSAISSABLES

Louis LETERRIER

Date de sortie : **31-07-2013** Vu le : **29-07-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

« *Les quatre cavaliers* » sont des magiciens d'exception qui, lors de leurs représentations, pillent une banque ou dévalisent un banquier un peu trop près de ses sous. Face à eux, le FBI, accompagné d'un membre d'Interpol et d'un ancien magicien reconverti en expert de truccages. La course contre la montre commence.

CRITIQUE :

La magie reste un sujet qui fait plutôt l'actualité dans le cinéma actuel. Il faut dire qu'en plus d'attirer de plus en plus de monde dans des shows devenus parfois complètement fous, la magie a aussi un rapport indéniable avec le Septième Art. En effet, les deux se basent sur une certaine forme d'illusion : c'est évident pour la magie, mais c'est aussi le cas pour le cinéma où ce sont les effets spéciaux et même le montage qui créent ce sentiment d'illusion. Ces dernières années, *L'illusionniste*, *Le prestige* ou encore *Le monde fantastique d'Oz* avaient pu mettre en valeur ce lien, sans parler de toute la saga *Harry Potter* qui reposait entièrement sur ce concept (mais pas que). Dans tous les cas, c'était un peu une vision « à l'ancienne » de la magie. En 2013, c'est Louis Leterrier, réalisateur français connu pour la mise en scène de gros films aux Etats-Unis (*Le Transporteur*

2, *L'incroyable Hulk* ou encore *Le choc des Titans*) qui se voit confier un scénario où la magie est centrale mais avec un objet bien différent des films cités précédemment puisque c'est dans l'optique d'un vrai thriller et, surtout, à notre époque. Il a la chance d'avoir derrière lui un casting très haut de gamme qui mêle de vrais routiers comme Michael Caine (tiens, tiens, il était déjà du *Prestige* de Nolan) ou Morgan Freeman, des acteurs expérimentés comme Woody Harrelson ou Mark Ruffalo, des plus jeunes plus ou moins célèbres (Jesse Eisenberg, Isla Fisher ou le petit frère Franco, Dave) et même des petits *frenchies* avec, notamment, Mélanie Laurent. Avec tout ça, il y avait véritablement moyen de faire quelque chose de bien, non ? Malheureusement, *Insaissables*, sans être désagréable, peine à vraiment séduire et ne fait pas illusion bien longtemps...

Le réalisateur n'a visiblement qu'une envie pour son film : mettre du rythme. En effet, le tout se passe à une vitesse effrénée. Cela tient bien sûr d'un scénario qui, par nature, fait avancer les choses rapidement, nous y reviendrons. Mais, dans la mise en scène, Louis Leterrier veut aussi créer du rythme de manière totalement artificielle, notamment en faisant toujours bouger sa caméra. C'est rare de voir un long métrage où il n'y a pas un seul moment où l'image ne connaît aucun mouvement. Pour cela, il utilise les vues aériennes, les tours des personnages, un montage très rythmé, et une musique omniprésente et, à la longue, assez horripilante... Au bout d'un moment, il faut bien dire que c'est un peu fatigant de ne pas pouvoir se poser un tout petit peu. Au moins, me direz-vous, et vous n'aurez pas tort, on n'a pas le temps de s'ennuyer, ce qui est déjà un bon point. C'est vrai que, pendant deux heures, on est plutôt transporté dans cette histoire où une équipe qui se fait passer pour les Robins des Bois des temps modernes réussit à faire tourner en bourrique le FBI et Interpol réunis. Mais le souci principal, c'est que ce scénario est quand même un peu en bois. En effet, entre les incohérences, les invraisemblances (Interpol est à Lyon, pas à Paris, par exemple) et les moments beaucoup trop attendus, j'ai été plutôt déçu par l'histoire dans son ensemble. De plus, on voit beaucoup trop le « truc » final venir et il y a trop peu de surprises en cours de long-métrage pour que l'on soit véritablement enchanté et même convaincu. Avec une telle idée de départ, je pense vraiment qu'il était possible de garder le même univers mais de créer une histoire avec plus de tiroirs et moins d'évidences scénaristiques et de moments vraiment trop balisés.

Mais, néanmoins, malgré une réalisation artificiellement gonflée et un scénario pas vraiment au top, il se dégage quand même quelque chose de ce film qui tient sans doute d'une forme d'énergie dégagée ou de quelque chose d'un peu plus « magique » (le tour se trouverait donc là ?!!). En effet, à certains moments, on peut même qualifier ce film de *funky* tant il a un côté drôle et même parfois un peu délirant. Cela vient en grande partie à certains des acteurs car face au sérieux de Mark Ruffalo (pas avar de petites blagounettes par ci par là), on trouve des magiciens en très grande forme, enfin surtout deux car le personnage d'Isla Fisher est sous utilisé et le petit Dave Franco fait un peu de la figuration là au milieu. Non, ceux qui attirent la lumière ce sont Jesse Eisenberg et son débit mitraillette et surtout le légendaire Woody Harrelson, ici complètement détraqué en hypnotiseur déjanté. Dans le genre second rôle qui marque, il se pose une nouvelle fois là. Sinon, Mélanie Laurent et José Garcia nous font bien rire avec leur accent français à couper au couteau mais on ne peut pas dire que leur performance soit vraiment marquante. Finalement, *In-saisissables* peut être comparé à un vaste tour de magie : une fois qu'on a compris le truc, ça perd quand même beaucoup de son intérêt. Malheureusement, je me suis douté beaucoup trop tôt de ce qui allait se passer et le *twist* final ne m'a aucunement surpris. En gros, c'est comme si un magicien ratait son tour. Alors, dans ces cas-là, on retient tout ce qu'il y avait à côté de la magie en elle-même et, il faut bien le dire, ce n'est pas folichon. Donc, dans l'ensemble, je ressors déçu du spectacle. A quand le prochain *show* ?

VERDICT :

Un divertissement honnête mais de vraies failles dans le scénario qui gâchent un peu l'ensemble. Globalement, on s'attend un peu trop à ce qu'il va se passer. Certains acteurs sont vraiment géniaux, dont l'inimitable Woody Harrelson.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

WOODY HARRELSON



AOÛT

<i>LES SALAUDS</i>	<i>192</i>
<i>KICK-ASS 2</i>	<i>194</i>
<i>JEUNE ET JOLIE</i>	<i>196</i>
<i>ALABAMA MONROE</i>	<i>198</i>
<i>ELYSIUM</i>	<i>200</i>
<i>GRAND CENTRAL</i>	<i>202</i>

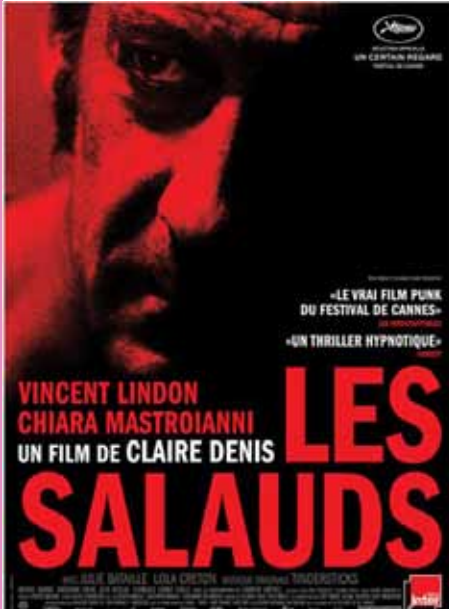
LES SALAUDS

Claire DENIS

Date de sortie : 07-08-2013 Vu le : 15-08-2013

Au cinéma : PLAZZA VICTOR HUGO (BESANÇON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Marco, capitaine de bateau, rentre de façon précipitée à Paris pour retrouver sa sœur dont le mari (mais aussi son propre ami lors de ses études) s'est suicidé. Il emménage alors juste au-dessus d'un homme d'affaires très riche et de sa femme, ce qui n'est pas un hasard.

CRITIQUE :

Je ne connaissais pas le cinéma de Claire Denis, pourtant réputée comme l'une des réalisatrices à suivre en France pour son côté assez radical. Néanmoins, sa notoriété reste toute relative du fait de longs métrages qui ne sont pas du type à passer dans tous les cinémas de France et même à être nominés dans les grandes cérémonies de récompenses annuelles. Je ne m'y étais encore jamais frotté, à la fois parce que les sujets ne m'intéressaient pas vraiment mais aussi, sans doute, du fait d'une certaine forme de paresse (il faut aller chercher ses films, ils ne viennent pas à nous). Par contre, ce *Les salauds* m'intéressait davantage. Peut-être la présence de Vincent Lindon (ici aussi coproducteur) y était-elle pour

quelque chose puisque cet acteur choisit suffisamment bien ses films pour ne pas (plus, en tout cas) tomber dans le piège des navets et il est presque toujours très bon dans les longs-métrages où il a un rôle. Cela me fait donc dire que la présence d'un comédien peut me pousser à aller voir un film alors que je pensais être détaché de ce genre de considération. Ayant peur de ne plus voir *Les Salauds* à l'affiche à Lyon lorsque je rentrerais, je suis même allé au cinéma à Besançon (ce qui m'arrive très rarement) et j'ai donc effectivement payé une place plein tarif (ce qui fait, avouons-le, un peu bizarre). Pour ne pas être déçu, il fallait donc que le film soit au moins bon. Et bien, honnêtement, j'ai trouvé ça plutôt pas mal même si ce n'est pas un long métrage qui s'aborde extrêmement facilement et si la fin est même particulièrement terrible.

Qui sont les véritables salauds ? Visiblement, Claire Denis ne cherche pas à sonder ses personnages du point de vue psychologique mais elle les fait plutôt évoluer dans un univers fait de non-dits, de mensonges et de trahisons. C'est là qu'ils vont se découvrir peu à peu et que l'on va pouvoir les qualifier ou non de salauds, selon notre propre perception de spectateur. Au cœur de tout cela, il y a ce personnage de frère qui ne comprend vraiment pas grand-chose à ce qui se passe, notamment avec sa sœur et sa nièce. Rien n'est clair non plus pour le spectateur, car le scénario embrouille pas mal les événements, et parfois même un peu trop avec des séquences qui peuvent ne pas avoir grand-chose avec ce qu'on a vu avant ou encore des passages plus énigmatiques qu'autre chose. On souhaiterait un peu plus de clarté à certains moments mais c'est aussi sans doute cela qui donne à ce long métrage une telle ambiance. Ce qui est assez impressionnant avec *Les Salauds*, c'est cette manière d'effectuer une forme de plongée dans l'horreur et le dégoût. Peu à peu, on comprend ce qui a pu véritablement se passer mais on ne veut pas, en tant que spectateur, se projeter plus loin et s'imaginer des choses encore pire que ce que l'on perçoit déjà. Pourtant, jusqu'à la fin et à une dernière séquence terrible, cette plongée va se poursuivre et nous attirer jusqu'aux profondeurs de la noirceur humaine. Il n'y a absolument aucune rémission. Alors que l'on peut croire que les choses vont s'arranger d'une certaine façon, c'est finalement pire que ce que l'on croit.

Dans sa réalisation, Claire Denis donne une grande importance à l'image et il faut avouer qu'elle est vraiment de qualité. Certaines séquences valent même plus que le coup d'œil (notamment dans cette gestion d'une obscurité très présente). Néanmoins, à certains moments, le tout est un peu trop dans l'effet et on pourrait souhaiter un peu plus de sobriété dans la mise en scène. C'est d'ailleurs assez étrange car il y a une vraie économie dans le script et surtout dans la façon d'exprimer les sentiments que voir la réalisation s'emballer de cette manière est surprenante. Dans tous les cas, la réalisatrice s'y entend bien pour plonger le spectateur dans cette ambiance à la fois assez glauque mais aussi un peu mystérieuse. Elle est aussi servie par deux acteurs très bons ici. Les autres autour sont pas mal mais sont en parti éclipsés par Michel Subor et Vincent Lindon car c'est d'eux dont il s'agit. Il y a donc d'abord Michel Subor, un peu inconnu pour moi, mais qui joue ici à merveille ce vieil homme d'affaires que l'on considère au premier abord comme un véritable mauvais mais qui va se découvrir peu à peu. Enfin, Vincent Lindon, toujours excellent dans ce type de rôle un peu mutiques, nous ressort une prestation dont il a le secret. Alors, c'est certain, on a toujours l'impression de voir un peu la même chose avec lui, mais il est tellement bon que l'on ne va pas s'en plaindre.

J'ai entendu dire que ce n'était pas du « cinéma plaisir » et pas le type de film que l'on veut voir en été. Je déteste cette expression qui, pour moi, ne veut pas dire grand-chose mais aussi cette manière de catégoriser les films par rapport au moment de leur sortie. Doit-on trouver « plaisant » forcément une comédie qui n'aborde que des sujets légers ? Selon moi, le rôle du cinéma est aussi d'aborder des thèmes compliqués, parfois même polémiques, et ce n'est pas pour cette raison que le film ne peut pas être bon et donc qu'on puisse y prendre du plaisir. D'ailleurs, personnellement, je trouve souvent plus mon compte avec ce type de films un peu durs plutôt qu'avec des comédies. Et puis, en été ne devraient sortir que des longs métrages qui parlent de soleil ou des *blockbusters* américains sous prétexte qu'il fait beau dehors ? Qu'on arrête avec cette conception « simpliste » du cinéma. Voilà, le coup de gueule est passé. Après, c'est vrai que c'est un type de cinéma qui ne peut pas plaire à tout le monde et que chacun a le droit d'aimer ou de ne pas aimer mais qu'on ne juge pas les films à partir d'*a priori* qui me semblent idiots. C'est sûr que *Les salauds* n'est pas un film amusant, par le sujet qu'il traite et dans la manière qu'il a de le faire. Mais c'est aussi un film qui confronte et qui nous met face à des réalités que l'on ne veut pas voir. Claire Denis s'en sort plutôt bien dans l'ensemble et donne à son long métrage une véritable ambiance qui fait que ce film nous habite bien longtemps après être sorti de la salle. C'est ça aussi le cinéma, non ?

VERDICT :

***Les Salauds* est un long métrage qui marque, du fait de son côté extrêmement noir et, parfois, angoissant. Claire Denis nous plonge dans une ambiance assez particulière qui fait de son film une réussite, tout comme le jeu de la majorité des acteurs.**

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

L'AMBIANCE DE TOUT LE FILM



KICK-ASS 2

Jeff WADLOW

Date de sortie : **21-08-2013** Vu le : **25-08-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Alors que Hit Girl se range des camions, Kick-Ass, lui, rejoint une ligue de justiciers masqués amateurs. Lorsque la ville doit faire face à un nouveau super-vilain, le « Motherfucker », les choses vont devoir changer et Hit Girl prendre les choses en main...

CRITIQUE :

Il y a maintenant plus de trois ans, *Kick-Ass* avait été un choc pour pas mal de monde dont moi. Déjà parce que ce n'était pas du tout le film auquel on pouvait s'attendre au premier abord et ensuite parce que, drôle, déjanté, hyper-violent et complètement anti politiquement correct, c'était vraiment un long-métrage qui sortait des sentiers battus. Après une telle réussite, même si les chiffres n'ont pas été extraordinaires (moins d'un million d'entrées en France), il était devenu évident que les aventures de ce super-héros sans aucun super pouvoir allaient connaître une suite. Très tôt, le réalisateur du premier épisode, Matthew Vaughn, a décidé de ne pas poursuivre l'aventure aux manettes mais de garder

un rôle de producteur (avec Brad Pitt, d'ailleurs). C'est donc Jeff Wadlow, dont c'est la première expérience à la tête d'une telle production, qui a, cette fois-ci, le rôle de metteur en scène. Le challenge est loin d'être évident puisqu'il se retrouve à la tête de ce qui s'apparente à une très grosse production, très attendue à la fois par les fans du premier opus mais aussi par la critique en générale, souvent assez circonspecte et critique (justement) devant de telles suites. De plus, avant même sa sortie, le film s'était offert une vraie polémique avec le refus de Jim Carrey (l'une des stars de cette suite) de participer à sa promotion, du fait de la trop grande présence d'armes à feu au cours de l'histoire et d'une forme d'impunité autour de leur utilisation. Sujet complexe que celui de l'influence du cinéma sur des actes horribles commis dans le monde réel... Tout cela pour dire que *Kick-Ass 2* était attendu pour sa sortie et, sans décevoir complètement, il peine véritablement à convaincre autant que le premier opus.

Forcément, l'effet de surprise est passé et, en tant que spectateur, on s'attend beaucoup plus à ce que l'on va avoir sous les yeux. De ce côté-là, par rapport au premier opus, le cahier des charges est plutôt rempli : c'est souvent drôle et quelques gags valent même le déplacement ; ça a un côté gentiment irrévérencieux ; ça part un peu dans tous les sens. Bref, on ne peut pas être trop déçu même si l'ensemble manque clairement d'un minimum de créativité pour réinventer un peu l'univers. On reste un peu trop dans ce que l'on avait pu voir précédemment, au risque d'un certain essoufflement. Cela est renforcé par le fait que le scénario n'est pas vraiment la grande force de ce film, tant il est simple et conduit vers ce que l'on attend depuis le début : un affrontement entre Kick-Ass d'un côté et le « Motherfucker » de l'autre. La différence avec le premier opus vient du côté collectif qui rentre ici plus en jeu puisque, de chaque côté, c'est plutôt à une forme d'armée (ou de gang) qu'on a affaire, de sorte que l'affrontement final ressemble à s'y méprendre à une scène de film sur le Moyen-Âge ou encore au début de *Gladiator*. Ce script que l'on pourrait presque qualifier de simpliste ne permet pas non plus de creuser certains personnages (notamment ce Colonel Stars and Stripes trop vite oublié) qui auraient mérité plus d'attention, parce qu'ils ont, justement, un côté un peu moins manichéen et plus *borderline*. Par contre, *Kick-Ass 2* réserve autant de violence que le premier épisode, si ce n'est plus, avec, toujours ce côté extrêmement graphique dans les scènes les plus crues. De ce côté-là, Jeff Wadlow a bien suivi la ligne de Matthew Vaughn.

Par contre, ce qui est très drôle et nouveau, c'est que ce film aurait pu sans problème s'intituler, plutôt que *Kick-Ass 2*, *Hit-Girl*. En effet, elle est la véritable héroïne du long-métrage et c'est autour d'elle que tout s'articule, même si c'est toujours Kick-Ass en personne qui assure la *voix-off*. Alors qu'elle formait un duo mythique avec son père dans le premier opus, elle est cette fois-ci seule (Big Daddy est mort...) et doit composer entre un tuteur qui veut en faire une gentille jeune fille et son instinct personnel qui la pousse vers l'action. Kick-Ass lui-même la pousse dans ce sens car il est trop content de trouver une amie mais aussi une véritable super-héroïne capable d'assumer son costume (parce qu'elle envoie du bois quand il s'agit de casser du méchant). Il y a aussi en filigrane une critique de la vie au lycée (le cercle des filles qui se trouvent supérieures, les humiliations pour les autres,...). Ce n'est pas toujours amené de manière très fine mais cela permet de comprendre véritablement ce qui habite cette Mindy, capable de se transformer en une tueuse implacable. D'ailleurs, pour preuve qu'elle tient une place essentielle dans le film, c'est un double combat auquel on a le droit à la fin puisque Hit-Girl doit combattre la terrible Mother Russia. Enfin, le rapport aux *comics* est plutôt amusant durant tout le film. Les personnages sont tirés eux-mêmes d'une bande dessinée et la mise en scène ne se prive pas de le rappeler (bulles, montage parfois très saccadé, comme autant de vignettes,...). Mais, en même temps, les dialogues ne cessent de répéter : « *on n'est pas dans un comics mais dans la vraie vie !* ». Comme pour rappeler justement la distorsion qui fait le charme de ce concept de super-héros (trop) ordinaire qui ne sait pas vraiment quoi faire de ce costume un peu trop grand pour lui. Par contre, celui de Hit-Girl convient toujours aussi bien à son interprète, Chloé Moretz, parfaite dans toutes les contradictions de ce personnage sans doute plus intéressant que le héros éponyme...

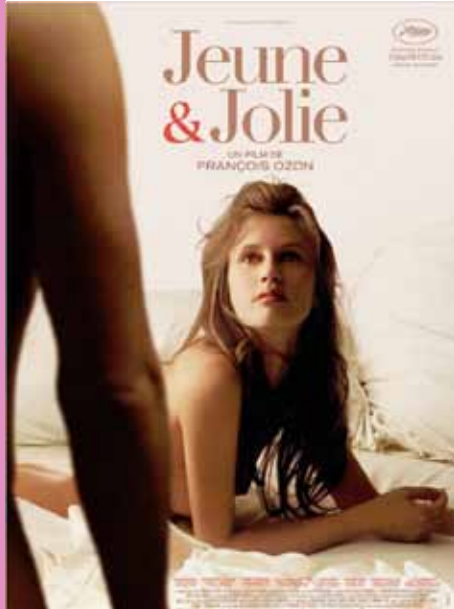
VERDICT :

Bien plus centré sur Hit Girl que sur Kick-Ass lui-même, cette suite manque un peu de folie pour atteindre le niveau de l'original. L'effet de surprise ne fonctionne plus mais ça reste tout de même un bon divertissement.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CHLOÉ MORETZ



JEUNE ET JOLIE

François OZON

Date de sortie : **21-08-2013** Vu le : **27-08-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Isabelle a dix-sept ans, est au lycée, et choisit de se prostituer pour de riches clients. Pourquoi ? Tout au long d'une année, on va suivre son parcours.

CRITIQUE :

Avec sa régularité métronomique (un film par an), François Ozon continue de creuser son sillon dans le cinéma français. Ce qui caractérise surtout son œuvre, c'est une diversité plutôt importante, entre comédies (voire comédies musicales) et films beaucoup plus intimistes ou au sujet bien moins légers. C'est pourquoi parler du cinéma d'Ozon est toujours un peu compliqué tant il recouvre différentes réalités. Néanmoins, cer-

tains aspects reviennent souvent, et ce nouveau film, présenté en Compétition officielle au dernier Festival de Cannes, bien que ne ressemblant pas à ce qu'il a pu faire par le passé, reprend aussi plusieurs thèmes chers au réalisateur. D'ailleurs, à Cannes, le film avait connu une vraie polémique (comme on sait si bien les monter sur la Croisette) mais pas à cause du long-métrage en lui-même mais du fait de propos de François Ozon disant en substance que beaucoup de femmes rêvaient au fond d'elles d'être prostituées. Je ne sais pas bien si la phrase avait été sortie de son contexte et même la manière dont il était arrivé à dire une telle chose, mais le mal était fait et, malgré ses excuses, la machine médiatique était lancée et *Jeune et jolie*, en tant que film, était passé au second plan. Pourtant, c'est un long métrage dont il y a pas mal de choses à dire, parce qu'il évoque à sa manière un sujet compliqué, qui faisait jusque là plus l'objet de reportages dans des émissions souvent trop racoleuses. Là, François Ozon prend le parti de filmer la jeune fille en question, sans vulgarité et même avec une forme de délicatesse. Pari réussi car *Jeune et jolie*, malgré un thème plus que casse-gueule, réussit à toujours rester correct mais c'est vraiment un long-métrage sur lequel j'ai du mal à me faire une véritable idée. Et c'est toujours un peu agaçant, il faut bien le dire...

En ressortant de la salle, on est forcément un peu sous le choc par ce qu'on a pu voir car *Jeune et jolie* est un film fort, qui marque et qui reste assez longtemps en tête. La fin est assez brutale et quelque peu énigmatique comme souvent avec Ozon (épilogue ? fantasme ?). Mais je me suis vite demandé si c'était véritablement le film en lui-même qui touchait ou bien toutes les questions qu'il pouvait soulever : le difficile passage à l'âge adulte, l'ambiguïté sur le statut d'Isabelle (doit-on la considérer comme une fille ou une femme ?), le rapport à la famille par rapport à cela, les raisons qui peuvent pousser à en arriver à vendre son corps de la sorte, la découverte de son corps et de son pouvoir sur les autres... Les interrogations sont très nombreuses, et d'autant plus que le film n'apporte finalement que très peu de réponses. Ce n'est visiblement pas le but de François Ozon et c'est plutôt louable car c'est sans doute là que se situait le piège avec un sujet si sensible et polémique. On peut percevoir à certains moments quelques esquisses d'explication de l'attitude de la jeune femme (j'alternerai donc entre les deux), notamment dans l'absence d'un père, parti vivre en Italie. Mais ce n'est jamais véritablement de ce côté-là que le film va chercher. D'ailleurs, la jeune fille elle-même semble perdue et ne pas bien comprendre ce qui a pu la pousser à faire cela et à continuer. La seule chose qui permet de « comprendre », ce sont en fait quatre chansons de Françoise Hardy qui séparent le film en autant de chapitre (comme cette découpe symbolique en saisons) et dont les paroles peuvent un peu nous éclairer. Mais si ce n'est pas inintéressant dans la construction globale du film, ça ne permet néanmoins pas de réellement aller plus loin dans les explications.

François Ozon confirme en tout cas avec ce film la drôle de fascination qu'il a pour le thème du voyeurisme. Avec lui, certains personnages sont clairement des voyeurs mais, surtout, le spectateur a toujours le sentiment d'observer des choses qu'il n'est justement pas vraiment censé voir. C'était clairement le cas dans *Swimming Pool* qui jouait justement beaucoup sur ce côté ambigu (plans de loin, à travers des portes ou des fenêtres). Son dernier film, *Dans la maison*, se basait même complètement sur ce thème et en jouait, avec notamment une dernière séquence très symbolique. Là, dans *Jeune et Jolie*, ce n'est pas un hasard si le premier plan du film est une vue à travers des jumelles d'Isabelle. On se rend compte en fait que c'est le petit frère de l'héroïne qui observe. C'est sur le principe un peu moins gênant mais, pendant toute la durée du film, on aura l'impression qu'il est lui-même toujours dans une position de voyeur (il écoute beaucoup aux portes notamment et surprend Isabelle dans des moments intimes). Ça va même encore plus loin car, à certains moments, la jeune fille s'observe elle-même, ce qui donne véritablement un aspect très étrange et gênant à ces séquences. Et avec un tel sujet, le spectateur est forcément mal à l'aise devant certaines séquences montrant Isabelle se prostituer avec des hommes beaucoup plus âgés et pas toujours le mieux intentionné du monde. Tout cela donne au film dans son ensemble un aspect, il faut le dire, un peu étrange, voire même, un peu dérangeant. Mais, avec les longs métrages de François Ozon, on sait que l'on n'est pas souvent ménagé et qu'il aime justement bien jouer là-dessus.

VERDICT :

Un film fort qui, sur un sujet aussi sensible, s'en tire plutôt pas mal. Personnellement, je n'ai pas vraiment été convaincu par la performance de l'actrice principale, Marine Vacth.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA FAÇON D'ABORDER LE SUJET

Sur Marine Vacth, qui est quand même au cœur du film, j'ai un avis beaucoup moins enthousiaste que tout ce que j'ai pu entendre ci et là depuis des mois. Oui, elle est extrêmement bien filmée par le réalisateur qui arrive parfaitement à la mettre en valeur. Oui, elle est par moments assez troublante, dans ce mélange de détermination, de faiblesse et d'une forme d'incompréhension propre à l'adolescence (car en fait, elle est surtout une adolescente qui se cherche encore). Elle ne sait visiblement pas exactement ce qu'elle veut faire de sa vie et se perd plus qu'autre chose dans la prostitution. Je trouve qu'on voit bien chez elle tous ces dilemmes mais, ensuite, à pas mal de moments, je la trouve assez « fausse » (et même parfois mauvaise), comme si elle n'était plus vraiment dans le monde réel (du fait de sa façon de s'exprimer notamment). C'est sans doute un choix de la part d'Ozon de la filmer de cette manière mais je ne suis pas convaincu par cette façon de faire et je suis persuadé que ça dessert plus l'actrice et le film dans son ensemble qu'autre chose. C'est un peu dommage. Face à elle, on trouve surtout sa mère, interprétée par une Géraldine Pailhas assez intense et qui cherche absolument des explications. Certaines confrontations entre les deux sont assez dures, du fait justement d'une vraie incompréhension. En tant que spectateur, on a aussi ce sentiment devant les actes de cette jeune fille. Mais en l'observant de cette façon, François Ozon livre un film qui fera sans doute parler, réfléchir et débattre mais qui laisse surtout d'une certaine façon plus perplexe qu'autre chose. Il confirme donc qu'il est un auteur pas toujours facile à déchiffrer.

ALABAMA MONROE

Felix van GROENINGEN

Date de sortie : 28-08-2013 Vu le : 28-08-2013

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre : DRAME FAMILIAL



HISTOIRE :

Didier est musicien dans un groupe de country. Elise est tatoueuse, découvre cette musique et tombe sous le charme de Didier jusqu'à faire partie du groupe. Mais de leur histoire d'amour naît aussi une fille, Maybelle, qui bouleversera leur couple...

CRITIQUE :

Après *Bullhead* il y a maintenant un an et demi, le cinéma flamand revient dans nos contrées grâce à ce film. Et c'est suffisamment rare pour être noté. En effet, on est bien plus habitué au cinéma belge francophone : soit celui qui fait rire, soit celui qui fait pleurer. En gros, François Damiens contre frères Dardenne. *Bullhead*, déjà, permettait de sortir de cette opposition en traçant sa voie propre vers le film noir. Pour *Alabama Monroe*, c'est un peu différent car on a là affaire à un film assez singulier, adaptation d'une pièce de théâtre qui a fait un carton en Belgique et qui, depuis sa sortie en octobre dernier, s'est offert suffisamment d'exposition et de bonnes critiques pour lui permettre d'être distribué en France. C'est pro-

fondément un drame mais qui a un aspect finalement assez lumineux, notamment grâce au rôle de la musique qui a une très grande importance dans tout le long-métrage. Elle donne le rythme mais a aussi une fonction narrative puisque les différentes chansons scandent le film en insistant sur les moments importants (amour, naissance, morts). On en retrouve ainsi certaines qui se répètent et que l'on retrouve à différents moments. D'ailleurs, cette musique a fait un véritable tabac en Belgique où la bande originale s'est plus vendue que celle de *Titanic*, ce qui n'est pas rien. Si ce film est très loin d'être parfait et même s'il comporte certaines séquences discutables et des défauts dans sa construction, on ne peut pas s'empêcher de globalement l'apprécier. Il dégage en effet quelque chose qui ressemble à une forme de force de vie et laisse au final le spectateur un peu pantois mais aussi surpris.

Parce que, il faut bien le dire, je ne m'attendais pas à ça, mais plutôt à une comédie un peu dramatique sur les bords mais où l'humour avait toute sa place. En fait, c'est bien un drame, voire même un double drame auquel on assiste : familial d'abord puis amoureux. Rien que ça... C'est vrai que si on raconte le *pitch* dans sa globalité, ça pourrait paraître très triste (je ne le ferai donc pas !). Ça l'est en parti mais le réalisateur réussit à donner à ce *Alabama Monroe* un vrai souffle qui lui permet de dépasser cet aspect et le fait plutôt rentrer dans la catégorie des films poignants et touchants. Par rapport au sujet, on ne peut pas ne pas penser *La guerre est déclarée* puisqu'il y a là aussi une histoire d'enfant gravement malade. Mais la comparaison s'arrête là car c'est traité de manière très différente ici. Felix van Groeningen n'en fait pas forcément le cœur de son film, qui se situe plus dans le couple lui-même (avec deux acteurs exceptionnels dont une vraie révélation avec Veerle Baetens, aussi pétillante qu'émouvante). C'est l'histoire de celui-ci que l'on va pouvoir observer dans sa totalité. Car, au final, le film se déroule sur une petite dizaine d'années, avec une construction qui mélange un peu toutes les périodes. Il y a des passages incessants entre passé et présent qui permettent d'abord de ne pas garder un aspect linéaire qui aurait pu être rébarbatif mais aussi de correspondre à une musique plutôt rythmée, faite justement de changements mélodiques et qui peut aussi bien être entraînante que très mélancolique. Par contre, je me demande vraiment pourquoi les distributeurs français ont fait le choix de ne pas traduire les paroles de ces chansons car, autant que je peux comprendre l'anglais, chacune avait un sens par rapport à ce qui se déroulait. C'est un choix étrange et décevant, n'ayons pas peur de le dire.

Le rapport à l'Amérique (pays qui fascine le personnage Didier) est plutôt bien travaillé avec des paysages qui ressemblent aux grandes plaines américaines mais aussi le côté très *cow-boy* de leur habitation et de leur style de vie. Enfin, ce n'est pas un hasard si on voit sur un écran de télé les attentats du 11 septembre et quelques discours de George Bush Jr. D'ailleurs, Didier ne semble pas accepter la décision américaine d'interdire les cellules souches (cela est en rapport avec sa fille, évidemment) mais cela tombe un peu comme un cheveu sur la soupe et la place qui est donnée à cela me semble démesurée par rapport à l'histoire globale. Cela fait partie des passages un peu plus étranges qui ne m'ont pas forcément plu, soit parce que je ne leur voyais pas d'intérêt, soit parce qu'il leur était donné trop d'importance. *Alabama Monroe* est de ce genre de film extrêmement sensible et à fleur de peau, et qui, c'est le revers de la médaille, sont aussi toujours à la limite. Forcément, dans ces cas-là, ça casse un peu à certains moments avec des séquences plus discutables esthétiquement mais j'ai une forme d'indulgence pour ce cinéaste qui ne réussit pas tout ce qu'il entreprend mais qui y met vraiment du cœur et construit l'ensemble avec sincérité. Cela ressort vraiment de ce film et c'est pour cela qu'il touche de cette manière. Pour cela, *Alabama Monroe* est un long métrage à voir et à savourer car il n'y en a pas tant que cela, des films qui marquent de cette façon et qui, tout en étant triste sur le fond, arrivent à créer un univers particulier qui fait passer cela au mieux. On peut donc encore remercier le cinéma flamand pour cette jolie découverte et on n'a plus qu'à espérer en voir toujours plus car, s'ils arrivent jusqu'à nous, c'est visiblement qu'ils sont bons.

VERDICT :

***Alabama Monroe* est un film qui a vraiment quelque chose : une sorte de poésie qui vient de ce lien entre la musique et ce qui se passe. Les deux acteurs principaux sont géniaux avec une mention pour Veerle Baetens qui est, pour moi, une véritable découverte).**

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

VEERLE BAETENS



ELYSIUM

Neill BLONKAMP

Date de sortie : **14-08-2013** Vu le : **29-08-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Au milieu du vingt-deuxième siècle, la Terre est devenue surpeuplée et dangereuse. Les plus riches, eux, vivent sur Elysium, une station spatiale qui leur offre tout le confort. Max, un petit brigand maintenant rangé, doit s'y rendre pour essayer de sauver sa vie. Mais sa mission sera en fait plus importante que cela...

CRITIQUE :

District 9, le premier film de Neill Blonkamp, avait fait beaucoup de bruit en 2009. Un peu sorti de nulle part, ce long métrage venu d'Afrique du Sud avait réussi un carton au box-office avant d'obtenir des nominations et même des récompenses dans les cérémonies annuelles. Pourtant, c'était un film de science-fiction au budget plutôt limité et pas forcément très attendu, même si un sacré marketing viral avait été mis en place en amont avec des sites internet dédiés et des vidéos plus ou moins documentaires et si Neill Blonkamp s'était placé sous le « haut patronage » de Peter Jackson. Mais ce qui a donné ses lettres de noblesse à *District 9*, c'est qu'il réussissait, à travers le prisme de la science-fiction, à aborder des thèmes bien plus contemporains et actuels comme la question des

expulsions, celle du racisme ou encore celle de la privatisation de la défense d'un pays. Même si j'étais passé à côté, j'avais entendu beaucoup de bien sur ce long métrage à la fois passionnant et intelligent. Forcément, Hollywood allait faire les yeux doux à ce nouveau venu auteur d'une entrée fracassante dans le monde des longs-métrages même s'il s'était nombreux courts fait remarquer par de. Et cela n'a évidemment pas manqué. Se retrouvant à la tête d'un budget plus de trois fois supérieur, avec un casting bien plus important, il fallait que le Sud-africain assure. Il ne s'en tire plutôt pas trop mal avec un nouveau film de science-fiction qui essaie aussi de traiter à sa manière des problèmes actuels (les inégalités qui se creusent entre riches et pauvres notamment), tout en laissant une bonne place à l'action. Bref, le cahier des charges est rempli. Mais *Elysium* ne va pas beaucoup plus loin, ce qui est un peu regrettable.

Ce qui est bien avec ce film, c'est que l'on ne s'ennuie presque jamais. En effet, il est particulièrement rythmé, voire même parfois un peu trop. Il se passe toujours quelque chose et les scènes d'action sont bien réparties sur tout le film. En suivant ce Max, on découvre un peu toutes les facettes de ce « nouveau monde » qu'est devenue la Terre : une pauvreté généralisée, un monde du travail brutal et une surveillance de tous les instants par des machines contrôlées depuis Elysium. Cette description est plutôt pas mal faite et cela permet au film de se placer en comparaison avec ce qui se passe aujourd'hui dans notre monde et c'est une forme de miroir grossissant des mouvements auxquels on assiste de nos jours, même si c'est forcément vu de manière très manichéenne (en deux heures de film, on est obligé d'utiliser des clichés). Pour cela, *Elysium* n'est pas bête même si, et c'est le problème principal, les réponses données à ces problèmes sont beaucoup trop simplistes et se résument au courage d'un seul homme aidé d'une petite équipe. Si c'était aussi simple, ça se saurait... Il est vrai que l'on est dans un film, mais en se plaçant de cette manière dans une comparaison avec le monde actuel, on ne peut éviter une telle remarque. D'ailleurs, l'ensemble de l'intrigue du film est un peu trop « facile » avec des événements et des rebondissements que l'on voit venir de très loin. Les surprises sont trop peu nombreuses et manquent véritablement pour faire de ce *Elysium* un vrai bon film de science-fiction, tout comme une vision un peu plus « sociologique » (même si le terme est un peu fort ici) ou « psychologique » n'aurait pas été superflue. Ici, c'est plutôt la méthode bourrine qui est employée, à tous les points de vue.

Car, quand il faut y aller de ce côté-là, Neill Blonkamp n'hésite pas beaucoup. Il réussit plutôt bien à mettre en scène les différents combats même s'il n'y a rien de très inventif ni de bien extraordinaire. Sinon, pour un tel film, tous les ingrédients y sont, notamment une bande originale bien puissante et pas géniale. C'est un peu la même chose pour la création d'enjeux parallèles, toujours présents dans ce genre de films : des *flashbacks* bien ratés sur l'enfance, une histoire d'amitié (amour ?) un peu inutile, un méchant très méchant, ... Ce que Neill Blonkamp aime visiblement par-dessus tout, ce sont les plans en survol. Que ce soit de la Terre ou encore de Elysium, il nous en sert un nombre incalculable de fois. Forcément, c'est vrai que cela permet de prendre conscience très rapidement de l'état dans laquelle la Terre se trouve (grise, surpeuplée, ...) et de comparer avec la navette spatiale géante (verdoyante, très peu densément peuplée). Mais, à la longue, c'est un peu agaçant car ça revient comme si c'était un tic duquel il n'arrivait pas à se débarrasser. Là au milieu, on retrouve un Matt Damon un peu en pilote automatique, bien que, visiblement, il n'ait pas besoin d'en faire beaucoup plus. Un peu comme le réalisateur qui, à mon goût, n'en fait pas assez avec un tel sujet de départ qui lui aurait permis de réellement aller plus loin dans une forme de dénonciation ou de faire encore plus prendre conscience au spectateur de ce qui peut se tramer. Là, on en reste un peu au stade des intentions et ça ne suffit malheureusement pas. Reste qu'*Elysium* se laisse largement regarder et que c'est suffisamment rythmé pour qu'on ne s'ennuie jamais. Ce n'est en fait qu'après la séance que l'on prend conscience de ce à côté de quoi le réalisateur est passé. Mais il est trop tard...

VERDICT :

Un divertissement honnête qui ne restera pas non plus bien longtemps dans les annales. L'ensemble est un peu trop télé-guidé pour être vraiment réussi. Mais, honnêtement, on ne s'ennuie pas, et ce n'est déjà pas si mal, non ?

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

L'IDÉE DE DÉPART



GRAND CENTRAL

Rebecca ZLOTOWSKI

Date de sortie : **28-08-2013** Vu le : **30-08-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Gary se retrouve embauché dans une centrale nucléaire, là où les radiations et les dangers sont les plus grands. Il tombe aussi sous le charme de la future femme de l'un de ses collègues. Quel sera le plus grand péril ?

CRITIQUE :

Rebecca Zlotowski fait complètement partie de cette génération de réalisatrices françaises qui se font de plus en plus remarquer dans le paysage cinématographique hexagonal. On peut ici penser à Céline Sciamma, Mia Hansen Løve ou encore Alice Winocour. Valérie Donzelli est aussi l'une des précurseurs de ce « nouveau cinéma féminin » comme on pourrait le nommer. Aujourd'hui, on a même l'impression que ces jeunes (souvent moins de quarante ans) réalisatrices ont, d'une certaine façon, pris le pouvoir car il semble y avoir moins de jeunes metteurs en scène

aujourd'hui. Ce n'est pas une mauvaise chose, loin de là, car cela renouvelle à la fois le cinéma français dans son ensemble, mais aussi, peut-être des façons de faire un peu figées. C'est souvent à la Femis que ces jeunes femmes se forment, ce qui semble quelque peu les enfermer dans des cadres un peu identiques, notamment au niveau des thèmes de prédilection (l'adolescence et le passage à l'âge adulte). D'ailleurs, pour son premier film, *Belle épine*, Rebecca Zlotowski n'y coupait pas en contant l'histoire d'une jeune fille livrée à elle-même et découvrant un nouveau monde. Rien de bien nouveau sous le soleil mais le film avait fait son petit effet, et avait même reçu le Prix Louis-Delluc du meilleur premier film, ce qui est loin d'être anodin, tout cela après une sélection cannoise à la Semaine de la critique. Personnellement, j'étais largement passé à côté, sans trop que je sache pourquoi d'ailleurs. Cette fois-ci, son nouveau film était présenté à Cannes dans la sélection « bis » (Un certain regard) et a fait pas mal de bruit après sa projection, certains parlant même de renouveau du cinéma français (expression entendue plus d'une fois depuis dix ans). De fait, *Grand central* est plutôt un bon film mais il lui manque quelque chose pour être un vrai grand long-métrage.

Ce qui est fort dans ce film, c'est la façon dont Rebecca Zlotowski rend très bien le danger indicible du travail qu'effectue Gary. En effet, dans une centrale nucléaire, on ne se rend pas compte de façon claire de ce qui peut nous guetter. Ce n'est ni une odeur, ni un liquide ou un solide mais bien quelque chose que l'on ne ressent pas directement. Un compteur doit indiquer les radiations et tout dépend de lui. Pendant tout le film, dès que le héros et son équipe se trouvent dans les parties les plus dangereuses, on ressent vraiment le danger. Le fait que la réalisatrice ait pu tourner dans une vraie centrale nucléaire (en Autriche puisque j'imagine qu'en France, les accès lui ont été fermés) donne vraiment du cachet et une bonne dose de véracité à l'ensemble en plus d'être instructif. De plus, l'histoire dans sa globalité est faite d'une tension permanente puisque plane toujours une idée de menace. A certains moments, on a vraiment le sentiment qu'il va se passer quelque chose et puis, finalement non, ou pas vraiment ce que l'on pouvait imaginer. C'est très bien fait car le spectateur se retrouve dans une sorte de position d'« insécurité », étant toujours à l'affût du moindre évènement. Et le danger vient à la fois du travail, évidemment, mais aussi de ce qui se passe à côté. Car *Grand central* est aussi (surtout, je ne sais pas), un film sur un amour interdit. C'est d'ailleurs dans ce lien entre les deux dangers que se trouve le réel intérêt du film. Les deux sont clairement reliés pour Gary et ne font finalement qu'un. C'est pourquoi le danger est présent partout et la tension toujours à son comble.

Il y a dans la réalisation de Rebecca Zlotowski quelque chose d'assez magnétique. Elle sait parfaitement orchestrer de belles séquences même si, à mon goût, l'ensemble manque un peu de rythme et on a parfois l'impression qu'elle se regarde filmer. Mais il ressort vraiment quelque chose, pas forcément très facile à décrire. On est plus dans l'ordre de la sensation qu'autre chose. Par contre, au niveau technique, *Grand central* est très moyen du point de vue du son, comme souvent, malheureusement dans le cinéma français actuel. A force de trop vouloir aller vers une forme de naturalisme, on en perd un peu les fondamentaux... Car ce long-métrage est très réaliste - et parfois, presque, naturaliste tant on a l'impression de voir ces hommes filmés comme pouvaient être décrits les mineurs dans les romans de Zola. Ainsi, on peut parler de *Grand central* comme d'un film social, puisqu'il traite à la fois du travail lui-même mais aussi des conditions de vie qui vont avec. Et, le moins que l'on puisse dire, c'est que ce n'est pas facile puisqu'aux accoutrements lourds et compliqués pour travailler et au danger toujours présent, répond un salaire pas forcément mirobolant et, surtout, l'impression de ne pas être considéré par rapport aux ingénieurs qui, eux, n'affrontent pas de si près les risques nucléaires et sont mieux considérés. Ce sont un peu les « sous-fifres » du nucléaire, d'ailleurs recruté sans aucune classification et dans des populations recherchant du travail à tout prix (jeunes déjà un peu marginalisés). C'est honnêtement une réalité qui n'est pas bien connue et qui méritait qu'on s'y intéresse.

C'est une forme de lutte des classes des temps modernes qui se joue ici même si on sent une certaine résignation dans le comportement de ces travailleurs. De plus, cela les marginalise dans la société, en tout cas le film les montre comme tel. Ils vivent dans un camping, entre eux, et font toujours les mêmes sorties. En même temps, ils développent aussi une vraie solidarité, aussi bien au travail qu'en dehors. Forcément, tout film sur le nucléaire est « polémique » étant donnés les débats qui ont lieu en France sur ce sujet. Mais, là, honnêtement, *Grand central* ne me semble pas vraiment un acte politique sur ce sujet. Plus que s'attaquer à la problématique du nucléaire (même si l'idée d'un danger toujours présent est très importante dans le film), la réalisatrice veut plutôt nous donner à voir une réalité finalement assez peu connue : celle de l'existence de travailleurs que l'on peut qualifier de « déclassés » et qui font le sale boulot. Parmi ceux-ci, celui que l'on suit plus particulièrement est un jeune homme qui semble un peu perdu et qui trouve là-bas une sorte de famille. Il est interprété par un Tahar Rahim, une nouvelle fois excellent dans un rôle très nerveux et intense. On a toujours le sentiment que brûle en lui une sorte de feu, toujours prêt à jaillir.

Olivier Gourmet et Denis Ménochet sont eux-aussi parfaits dans des rôles qui leur conviennent bien. Par contre, je reste toujours aussi circonspect à propos de Léa Seydoux qui, film après film, peine vraiment à me convaincre. Un peu comme ce film qui, malgré de bonnes intentions, patine par moments et ne reste qu'au stade de la belle promesse.

VERDICT :

***Grand central* est un film fort, qui aborde pas mal de sujets et le fait plutôt bien, notamment dans le sentiment général de danger qui est répandu. Mais j'y trouve trop de petits défauts pour que ça me convainque totalement...**

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

TAHAR RAHIM



SEPTEMBRE

<i>UNE PLACE SUR LA TERRE</i>	206
<i>LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE!</i>	208
<i>ILO ILO</i>	210
<i>TIREZ LA LANGUE, MADEMOISELLE</i>	212
<i>WHITE HOUSE DOWN</i>	214
<i>GIBRALTAR</i>	216
<i>DIANA</i>	218
<i>EYJAFJALLAJÖKULL</i>	220
<i>9 MOIS FERME</i>	222
<i>JIMMY P. - PSYCHOTHÉRAPIE D'UN INDIEN DES PLAINES</i>	224
<i>MA VIE AVEC LIBERACE</i>	226
<i>LE MAJORDOME</i>	228
<i>ELLE S'EN VA</i>	230
<i>LES AMANTS DU TEXAS</i>	232
<i>BLUE JASMINE</i>	234
<i>RUSH</i>	236
<i>SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE</i>	238
<i>PLAYERS</i>	240

UNE PLACE SUR LA TERRE

Fabienne GODET

Date de sortie : **28-08-2013** Vu le : **02-09-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Antoine est un photographe de talent mais qui semble plus désabusé qu'autre chose. Il vit seul et garde souvent le fils de sa voisine. Un jour, alors qu'il prend en photo une autre voisine, celle-ci va tenter de se suicider...

CRITIQUE :

Et voilà que je vais voir un nouveau film réalisé par une femme. Ça en fait même deux à la suite. C'est suffisamment rare – le cinéma reste un milieu quand même très masculin – pour être noté mais, rassurez-vous tout de suite, cela n'a aucune influence sur la manière dont je regarde et analyse ces longs métrages, dans un sens comme dans un autre, d'ailleurs. J'aurais même tendance à penser que, dans l'ensemble, j'ai le sentiment d'apprécier davantage des œuvres féminines que masculines. Mais, bon, là n'est pas vraiment le problème. Fabienne Godet n'en n'est pas à son

coup d'essai avec ce long métrage puisqu'elle a déjà écrit et réalisé pour le cinéma même si cela faisait sept ans qu'elle n'avait pas fait de fiction. Alors que, sur le principe, ce film ne me bottait pas du tout, j'en avais entendu dire pas mal de bien par différents échos et, ayant un peu de temps libre et rien d'autre sous la main, je me suis laissé tenter. Malheureusement, j'aurais peut-être dû m'abstenir. En effet, *Une place sur la terre* n'est globalement pas très bon et n'a qu'un seul intérêt véritable : le jeu d'acteur de Benoit Poelvoorde. Autour de cela, c'est bien plus discutable, notamment du fait d'un problème majeur : le film n'a aucun intérêt en tant que tel ou en tout cas, je ne l'ai pas perçu. Dire cela de cette manière, c'est à la fois un peu violent et aussi provocateur. En effet, en soi, un film n'a pas à avoir d'intérêt plus que cela. Mais ce que je veux « dénoncer » ici, c'est que, pendant plus d'une heure et demie, on se demande bien jusqu'où va nous emmener cette histoire d'un homme finalement assez banal et que, à la fin, on a très peu de réponses. C'est donc un joli petit film, sans doute sans trop de prétention mais également sans ambition aucune.

En fait, ce qui est le plus marquant, c'est la pauvreté scénaristique d'ensemble. Dans les faits, il ne se passe presque rien, si ce n'est la rencontre entre un homme toujours au bord de la dépression et une jeune femme qui a tenté de se suicider. Bon sujet pour un court métrage... Mais, là, ça dure pendant plus de quatre-vingt-dix minutes, autant dire suffisamment longtemps pour avoir le temps d'ennuyer. Ce qui est dommage, c'est qu'il y avait manifestement quelques fils à tirer un peu plus intéressants mais le scénario ne cherche même pas à les aborder. Le premier est celui de la famille de cette jeune femme. Celle-ci semble plus que compliquée. On voit un repas et puis, hop, cela disparaît aussi vite que c'est venu sur la table. C'est un peu la même chose pour le traitement de la relation entre Antoine et Elena. Est-ce de l'amour, de l'amitié ou bien quelque chose d'un peu hybride ? C'est loin d'être inintéressant et pas mal de films se sont construits là-dessus (je pense ici au beau *Dans ses yeux*) mais, ici, ce n'est même pas creusé, comme si ce n'était pas vraiment assumé par la réalisatrice. Par contre, le film insiste beaucoup sur la présence de cet enfant dans la vie d'Antoine. Mais, dans les faits, qu'est-ce que cela apporte de plus ? Pas grand-chose une fois qu'on a compris la relation que les deux peuvent avoir et même ce que cela implique comme rapport triangulaire pour le photographe. En fait, j'ai l'impression que *Une place sur la terre* passe à côté de son propre sujet, ce qui n'est, en soi, pas une mince affaire. Ou sinon, c'est moi-même qui suis passé totalement à côté et qui n'ai pas été sensible à une certaine forme d'émotion. Ce n'est pas totalement impossible mais l'ensemble m'a tout de même paru longuet, pas très utile et même un peu tristounet.

Parce que c'est aussi le genre de long-métrage dont il n'y a pas grand-chose à redire sur la forme. C'est loin d'être exceptionnel mais, au moins, aucun défaut majeur ne vient irrémédiablement gâcher l'ensemble. C'est en fait un film qui vaut presque exclusivement pour la performance de Benoit Poelvoorde. En effet, ce dernier est vraiment formidable dans ce rôle d'homme toujours à la limite de la dépression mais aussi de l'amour. Il prouve une nouvelle fois qu'il ne doit en aucun cas être réduit à un simple boute-en-train ou à un ambianqueur de plateaux télé en manque de phrases chocs. Non, Poelvoorde, c'est bien plus que ça : c'est un grand acteur, capable d'à peu près tout jouer avec le même talent et la même générosité. C'est encore le cas ici et on ne peut que le féliciter pour cela. Pourtant, ce ne sont pas ses partenaires qui le poussent car, pour dire les choses franchement, on a un peu l'impression qu'il est seul à jouer. Entre un enfant assez insignifiant et une actrice principale qui manque clairement de charisme, il est vraiment le seul à tirer son épingle du jeu. Au moins le fait-il de très belle manière. Car, sinon, de ce film, on ne peut pas retirer grand-chose d'autre et donc, au final, ça fait trop peu pour être satisfaisant. Sans être vraiment mauvais, *Une place sur la terre* ne séduit jamais et ennueie même parfois. C'est typiquement le genre de long métrage qui s'oublie très vite.

VERDICT :

Un film où Benoit Poelvoorde crève l'écran mais qui, à part ça, ne m'a guère convaincu. En fait, le problème principal est que l'on ne voit pas bien où le film veut aller et ce qu'il veut montrer. Plutôt décevant...

NOTE : 11**COUP DE CŒUR :****BENOIT POELVOORDE**



LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE !

Guillaume GALLIENNE

Date de sortie : 20-11-2013 Vu le : 03-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

En revenant sur sa jeunesse, Guillaume Gallienne explique les malentendus qui ont fait de sa vie quelque chose de très compliqué jusqu'à qu'il réussisse à s'en détacher : il s'est toujours considéré lui-même comme une fille...

CRITIQUE :

Jusqu'à maintenant, on connaissait Guillaume Gallienne comme homme de télévision (avec ses apparitions dans *Le Grand Journal*), de radio aussi (sur France Inter), de théâtre (on doit toujours rajouter « de la Comédie Française », attention) et même comme acteur de cinéma où il n'a jamais eu vraiment de grands rôles mais plutôt des apparitions plus ou moins lunaires (dans *Le Concert* ou le dernier *Astérix et Obélix*). Il a même écrit des livrets pour des ballets. C'est donc à un artiste multiscarte auquel on a affaire. Entre toutes ses activités, il avait aussi pris le temps de monter un spectacle autobiographique racontant l'éducation qu'il a reçu

étant jeune et ce que cela a pu impliquer dans sa vie. Ce one-man-show avait rencontré un bon succès il y a trois ans et son interprète avait même remporté un Molière (révélation théâtrale masculine) et d'autres prix du même genre. Quand il a décidé de l'adapter en film, il faut bien dire que certains se sont posé des questions. C'était un pari risqué et ambitieux, d'autant que les choses très personnelles passent parfois moins bien au cinéma que dans une ambiance de théâtre. A Cannes, où il a été présenté dans la sélection Un Certain Regard cette année, c'est plutôt un tonnerre d'applaudissement (dix minutes non-stop, ce qui n'est pas habituel) qui a accueilli la première réalisation d'un visage devenu familier dans le paysage cinématographique français. La légende urbaine veut même que des journalistes aient demandé la présence de sous-titres tant on ne pouvait plus suivre à cause du bruit fait par les trop nombreux rires. Autant dire que ce film est attendu depuis et j'ai eu la chance d'assister à une avant-première presque deux mois avant sa sortie officielle. Je n'ai qu'une chose à dire : on tient sans doute là le film français de l'année et une des meilleures comédies depuis longtemps.

Assister pendant presque une heure et demie à un exercice de psychanalyse, ça pourrait paraître au premier abord déroutant, voire même dérangeant. C'est pourtant ce que nous offre Guillaume Gallienne ici, mine de rien. Et même plus, puisque c'est de lui-même dont il s'agit. C'est en effet tout l'objet du film qui reprend donc le spectacle créé par le réalisateur-acteur. D'ailleurs, la mise en scène donne une part non négligeable au spectacle en lui-même puisqu'on revient souvent sur cette scène, bien qu'on ne voie jamais le public et qu'on ait l'impression qu'il soit seul. Cela constitue en fait la *voix-off* et la trame de tout le film où les différents épisodes sont ensuite mis en image. Et Guillaume Gallienne se joue non seulement lui-même (à tous les âges) mais il décide aussi de prendre à son compte le rôle si important de sa mère. Car, il faut bien le dire, c'est elle qui est centrale dans tout le long métrage. Elle se trouve au cœur du malentendu initial contre lequel le fils va finir par se battre. A force de toujours le différencier de ses deux frères (d'où le titre qui vient de ce que Gallienne a entendu pendant toute sa jeunesse), elle finit par le persuader qu'il est une femme. C'est un concept assez baroque raconté comme cela mais qui est formidablement bien mis en mot et en image par ce film. On comprend les mécanismes qui ont poussé ce jeune garçon à se croire jeune fille puis homosexuel. Autour de cette idée de féminité « imposée », Gallienne invente tout un univers parfois assez déjanté (la séquence complètement folle où il imite *Sissi*) mais qui a finalement toujours un côté doux-amer. On n'est ainsi absolument jamais dans la comédie pure, même s'il y a de francs moments de rigolade.

Car ce qui est vraiment remarquable dans ce film, c'est cette facilité qu'il a pour passer en deux temps trois mouvements d'un moment extrêmement comique à un passage bien plus dramatique. Cela tient d'abord dans le fait que c'est extrêmement rythmé et que les événements s'enchaînent à grande vitesse. D'ailleurs, à certains moments, on pourrait espérer que le scénario passe un peu plus de temps sur tel ou tel élément. L'ensemble est finalement presque un peu trop court tant le matériau est riche. Mais la manière de raconter cette histoire, en montrant toujours les fêlures que toute cette éducation ont pu laisser, est aussi très importante et participe grandement au succès de ce film. Gallienne réussit à trouver une certaine distance qui lui permet justement de ne pas tomber dans la farce mais de toujours être sur le fil de l'émotion. Car, au fond, c'est bien d'une succession de malheurs et d'humiliations dont parle ce film. En effet, tout le récit de cette jeunesse nous emmène en Espagne, dans une pension et même en Angleterre où le jeune Guillaume va avoir beaucoup de mal à trouver véritablement sa place parce qu'il n'est pas considéré à sa juste valeur (et qu'il ne semble pas lui-même se considérer tel qu'il est vraiment). C'est bien cette distorsion que le jeune Gallienne a véritablement vécu qui est au cœur du film et c'est aussi, toujours en toile de fond, une réflexion sur l'homosexualité qui est loin d'être idiote et qui, même, mérite le détour. Et le réalisateur réussit véritablement à faire de ce sujet pas évident au premier abord un film à la fois grave par moments mais surtout extrêmement joyeux et lumineux.

En effet, rarement ces derniers temps, j'ai autant ri au cinéma. *Les garçons et Guillaume, à table !*, en plus de présenter une galerie de personnages géniaux (la grand-mère est incroyable, notamment quand elle commence à s'embrouiller) recèle d'un nombre très important de séquences appelées à devenir culte (l'arrivée en Espagne, le service militaire ou encore la cure thermique en Autriche). Ce sont de vrais très bons moments de comédie, parfaitement écrits (dialogues au cordeau, expressions mythiques), réalisés et amenés. Ils sont ni lourds, ni traités avec trop de délicatesse mais juste très bien sentis. C'est dans l'ensemble très inventif, avec, parfois des raccords très intelligents, il y a une multitude de petites idées par-ci par-là et la musique est plutôt pas mal du tout. Bref, c'est un vrai bonheur de cinéma. Allez, pour faire la fine bouche, il y a peut-être quelques tous petits défauts (quelques longueurs minimales notamment ou des séquences un peu plus discutables sur le fond), mais, honnêtement, ils ne pèsent pas suffisamment pour réellement les évoquer. En fait, ce qui manque le plus, c'est sans doute encore plus de film pour creuser davantage ce personnage... Je retournerai le voir avec plaisir lorsqu'il sortira vraiment en salles. Et j'espère qu'il rencontrera alors un grand succès car il le mérite vraiment. C'est un film comme on n'en voit pas si souvent et la seule question qui vient après la séance est la suivante : que peut faire Guillaume Gallienne après une telle réussite ? Il ne peut nécessairement plus faire un film comme celui-là et il sera donc obligé de se réinventer. Mais pour cela, je lui fais confiance. Visiblement, le garçon a de la ressource ! Déjà, faire sa psychanalyse au cinéma, c'était couillu. Alors, la réussir de cette façon...

VERDICT :

Très drôle, tendre, émouvant et sincère, *Les garçons et Guillaume, à table !* est une véritable pépite, un film original et créatif. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître de la part de Guillaume Gallienne aussi bon devant que derrière la caméra.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

GUILLAUME GALLIENNE, FORCÉMENT



ILO ILO

Anthony CHEN

Date de sortie : 04-09-2013 Vu le : 04-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Jiale est un enfant turbulent dont les parents ont du mal à s'occuper. Ils font donc appel à Terry, une jeune Philippine, qui va aussi remplir les tâches domestiques. La cohabitation ne sera pas évidente...

CRITIQUE :

Au dernier Festival de Cannes (oui, je sais, beaucoup de films qui sortent actuellement sont passés par Cannes), *Ilo Ilo* avait remporté la prestigieuse Caméra d'Or qui récompense le meilleur premier film dans toutes les sélections. Et si tous les vainqueurs n'ont pas forcément fait une immense carrière derrière, deux vrais talents se sont révélés dans les cinq dernières années avec Steve McQueen pour *Hunger* et Benh Zeitlin pour *Les Bêtes du sud sauvage* (dont on attend quand même confirmation avant d'en tirer une conclusion définitive). Cela montre bien que ce prix

a un sens et peut vraiment déboucher sur une grande carrière. Anthony Chen est très jeune (il n'a pas encore trente ans) et, grâce à cette récompense, il s'ouvre forcément beaucoup de portes, peut-être vers Hollywood, même s'il faudra pour cela que son film soit reconnu à l'international (par exemple à travers une nomination au film étranger de l'année pour les prochains Oscars). Il faut dire que son premier long métrage n'est pas mal du tout et démontre surtout une vraie maîtrise pour un si jeune réalisateur. Alors que, parfois, les artistes encore débutants ont plutôt le défaut de trop en faire pour montrer tout ce qu'ils savent faire, Anthony Chen reste plutôt bien mesuré et choisit la maîtrise formelle pour son premier film. Heureusement, car, au niveau du scénario, c'est beaucoup plus foisonnant. En effet, *Ilo Ilo*, sous ses dehors de chronique familiale assez simple, aborde en fait de très nombreux sujets, notamment sur la situation sociale à Singapour. Ainsi, c'est un film qui est très loin d'être inintéressant et qui mérite un visionnage mais qui, dans l'ensemble, n'est pas non plus exaltant. Du bon cinéma, en somme.

Tout se passe au sein d'une famille Singapourienne que l'on peut qualifier de classe moyenne. La mère travaille beaucoup, le père, lui, est au chômage (ce que sa femme ignore) et leur enfant est plus que turbulent. L'arrivée dans ce cocon d'une quatrième personne, en l'occurrence une bonne, va quelque peu chambouler l'ensemble. D'abord parce qu'elle n'est pas du même niveau social (ni de la même nationalité) et est un peu exploitée par sa patronne. Ensuite parce qu'elle va tout faire pour nouer une relation particulière avec Jiale, ce qui, au premier abord, est loin d'être gagné. Le réalisateur filme cela avec beaucoup de délicatesse, en laissant une vraie place aux images et à la succession d'événements qui, reliés entre eux, permettent de saisir l'atmosphère familiale. C'est presque une chronique d'une famille ordinaire, avec des passages plus ou moins durs, et, parfois, il faut bien le dire, c'est un peu longuet et répétitif sur les bords. Mais là où le film devient vraiment intéressant, c'est dans la manière qu'il a de lier intimement cela à une vision plus globale de la société de Singapour alors en pleine crise économique. Les deux parents vivent la dureté des licenciements (pas du même côté) et on voit bien comment le monde dans lequel ils évoluent est en train de tourner et comment, peu à peu, ils semblent glisser vers un inexorable déclassement dans la société. Ainsi, on peut parler d'*Ilo Ilo* comme d'un film « social », voire « sociétal » par rapport à cette manière qu'il a de chercher à montrer, parfois très ponctuellement, les travers du monde dans lequel les personnages évoluent mais aussi la manière dont cela influe sur leurs comportements.

On sent véritablement que ce réalisateur a quelque chose. Il sait en quelques plans faire comprendre des éléments pas évidents et a un vrai regard critique sur la société. Avec une économie de moyens de mise en scène (formellement, c'est clair et net), il réussit à dire énormément. C'est un vrai atout mais je trouve que, dans ce film, il ne va pas assez loin dans ses intentions et peine finalement un peu à réellement exposer son talent que l'on devine pourtant. Il a clairement beaucoup d'idées mais le tout n'est pas toujours assez bien ordonné ce qui donne, à certains moments, un aspect un tout petit peu fouillis. Mais, bon, dans l'ensemble, ce que l'on peut dire, c'est que Chen sait filmer mais aussi écrire (il est scénariste ici). Il a un côté assez clinique et distancié qui permet à son film de ne pas trop s'étendre et d'en rester au maximum à l'essentiel. Dans sa façon de scénariser son histoire, il ne s'interdit pas une certaine forme d'humour, toujours un peu grinçant, qui permet parfois d'avoir un regard un peu décalé. C'est notamment le cas pour la relation du couple, qui vivent plus en cohabitation que véritablement ensemble. Tout cela donne finalement un long métrage qui ne restera sans doute pas dans les annales mais qui pose d'emblée son auteur et lui donne plutôt une jolie carte de visite. A lui de faire fructifier le talent qu'il a et de prendre un peu plus d'ampleur afin de réaliser des vrais grands films. Je l'en sens capable et c'est pourquoi je le suivrai avec attention dans le futur.

VERDICT :

Maitrisé, formellement réussi, et liant plusieurs thématiques intéressantes, Ilo Ilo manque quand même un peu de coffre pour être un vrai grand film. Mais c'est très prometteur pour son jeune réalisateur.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA MANIÈRE DE LIER CHRONIQUE SOCIALE ET FAMILIALE



TIREZ LA LANGUE, MADEMOISELLE

Axelle ROPERT

Date de sortie : **04-09-2013** Vu le : **05-09-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Dans le treizième arrondissement de Paris, deux frères exercent ensemble la profession de médecin. Ils vont être bouleversés par la mère de l'une de leur jeune patiente dont tous deux tombent amoureux...

CRITIQUE :

Bon, je ne vais pas vous refaire une nouvelle fois le couplet sur les femmes réalisatrices, mais il s'avère vraiment que cette rentrée est marquée par un nombre très important de longs métrages réalisés par des femmes. Hasard ou réelle « prise de pouvoir », l'avenir nous le dira... Axelle Ropert, elle, s'était fait remarquer précédemment avec un film pourtant passé un peu inaperçu aux yeux du public, *La famille Wolberg*, qui permettait surtout à François Damiens de montrer qu'il savait faire autre chose que des pitreries. Il faudrait d'ailleurs que je me penche sur

ce film que j'avais raté au cinéma malgré des échos plutôt bons. La femme du réalisateur Serge Bozon (second rôle ici dans le film), dont elle coécrit les scénarios, livre ici un film plutôt réussi dans son genre et qui réinvente un peu la notion de triangle amoureux en y incluant une dimension familiale. Tourné dans un quartier de Paris très peu abordé au cinéma (le treizième arrondissement) mais qui prend son sens dans le film, *Tirez la langue, mademoiselle* est à la fois un drame et aussi, d'une certaine manière, un conte amoureux qui met aux prises des personnages finalement assez banals mais qui, grâce à leurs actions et à ce qui se passe pour eux, gardent tout de même un certain intérêt pour le spectateur. Si on regarde bien, il ne se passe vraiment pas grand-chose dans ce long-métrage mais c'est justement dans cette économie d'action mais aussi de dialogues que le véritable sens du film va se révéler. *Tirez la langue, mademoiselle* est donc un film qui s'apprécie pour son côté extrêmement « doux » et sensible, bien qu'il ne soit pas non plus dénué de certains défauts.

C'est une histoire d'amour « double » tout ce qu'il y a de plus « simple » et c'est pourquoi le scénario n'offre pas grand-chose de palpitant ou de spectaculaire. C'est justement plutôt dans la simplicité que se trouve l'intérêt du film. Son côté singulier vient du fait que les prétendants de la jeune femme (Louise Bourgoïn, qui s'en sort très bien) sont deux frères, qui travaillent ensemble (ils font consultation commune, ce qui est quand même lunaire), sont voisins et ont donc presque des attitudes de jumeaux. Pourtant, quand on voit les deux acteurs (Cédric Kahn d'un côté et Laurent Stocker de l'autre), on a vraiment du mal à les imaginer frères. Mais cette différence permet à leur jeu de prendre encore plus de relief puisque, à la fin, leur lien semble assez évident. Bien plus que dans une ressemblance physique inexistante, tout passe par des attitudes, des gestes ou des regards, même si leurs caractères diffèrent aussi. Les deux comédiens s'en sortent très bien et donnent à la fois une vraie singularité à chacun de leurs personnages tout en formant un « couple ». Et là où le film est plutôt fort, c'est dans cette façon de montrer comment l'irruption dans leur vie de cette jeune femme va les bouleverser à la fois individuellement mais aussi et surtout dans la relation qu'ils ont l'un avec l'autre. C'est comme si cet événement avait valeur de déclic pour eux qui ne pourront plus se comporter entre eux comme avant. Finalement, ce triangle amoureux va assez vite se décanter et cela aura de vraies conséquences sur chacun.

Tout n'est pas parfait, par exemple dans des dialogues parfois un peu tirés par les cheveux et qui font bien trop penser à du théâtre du filmé tant ils manquent de naturel. Il en est de même pour certains thèmes évoqués au cœur du film et dont on ne comprend pas forcément ni la pertinence ni l'intérêt. C'est notamment le cas pour

celui de l'alcoolisme qui touche l'un des deux frères. Il se rend parfois aux réunions des alcooliques anonymes mais ces scènes tombent comme un cheveu au milieu de la soupe et n'apportent finalement rien du tout au projet d'ensemble. On a presque l'impression que c'est plus du remplissage qu'autre chose. Dans sa façon de faire, Axelle Ropert privilégie beaucoup les silences qui, souvent en disent plus que des paroles. Ainsi, l'ensemble manque parfois un peu de nerf et on a l'impression de revoir (ou même re-revoir certaines séquences) mais c'est aussi de cette manière que la réalisatrice valide sa manière de faire avec une réalisation sensible, très loin du tape à l'œil et qui fait de son film un objet un peu hors du temps. D'ailleurs, on trouve quelques raccourcis scénaristiques et des situations bien trop hasardeuses pour être crédibles. Cela fait penser que ce film a aussi été écrit comme une sorte de conte amoureux, un peu déconnecté du réel et de ses contingences. Le fait que la majorité du film se passe la nuit n'est sans doute pas étranger à cette volonté du scénario. En effet, cette femme (serveuse dans un bar) et ces deux médecins ont une vie nocturne aussi (voire plus) importante que diurne et c'est souvent pendant ces périodes un peu intermédiaires (tombée de la nuit et aube) que se jouent véritablement les enjeux et que se dévoilent chacun des personnages. Et cela se fait comme tout le film, de manière assez élégante, sans trop d'effets et avec une vraie réflexion qui font de ce *Tirez la langue, mademoiselle* un film qui mérite un coup d'œil.

VERDICT :

Un film sensible et plutôt intelligent qui, bien que non dénué de certains défauts, n'en garde pas moins un vrai charme. Les trois interprètes principaux n'y sont d'ailleurs pas pour rien...

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE TRIO D'ACTEURS PRINCIPAUX



WHITE HOUSE DOWN

Roland EMMERICH

Date de sortie : **04-09-2013** Vu le : **09-09-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Alors qu'il vient d'effectuer un entretien pour rentrer au service de protection du Président et qu'il visite la Maison Blanche avec sa fille, John Cale est le témoin privilégié d'une tentative de coup d'état. Et il ne va pas rester sans rien faire...

CRITIQUE :

Roland Emmerich, est, avec Michael Bay (qui sort d'ailleurs aussi un film en ce mois de septembre) considéré – à juste titre, disons-le – comme le réalisateur un peu « bourrin » d'Hollywood. Il faut dire que, après s'être fait connaître par *Independence Day*, il s'est spécialisé dans les destructions du monde en tout genre avec *Godzilla*, *Le jour d'après* ou bien encore *2012* qui était plutôt rigolo sur le principe bien qu'un peu répétitif. La seule entorse dans sa filmographie était son dernier film, *Anonymous*, drame historique sur Shakespeare et le fait qu'il ait écrit (ou non) ses principales œuvres. Visiblement, le public n'a pas suivi puisque les résultats

au box-office ont été désastreux. Il fallait donc que Roland Emmerich revienne à son fonds de commerce : les films à grand spectacle et à très gros budget. Et, là, avec *White House Down*, il est plutôt servi puisque, pendant plus de deux heures, il prend visiblement un vrai plaisir à faire péter tout ce qui est possible dans la Maison Blanche. D'ailleurs, il est plutôt amusant de voir qu'en mars dernier, un autre film sur le même sujet (ou presque) était déjà sorti (*La chute de la Maison Blanche*), ce qui montre bien l'importance qu'a ce lieu dans la mythologie américaine. Cette fois-ci, pourtant, par rapport aux autres films d'Emmerich, la menace ne vient pas de l'extérieur (extraterrestres ou éléments météorologiques) mais bien du cœur même du pouvoir avec un complot qui voit des paramilitaires prendre le contrôle du centre névralgique de toutes les décisions. Mais, manque de bol pour eux, se trouve par hasard dans les parages un membre de la sécurité du Congrès voisin, en visite avec sa fille... Forcément, le plan des méchants va être mis à mal et l'intérêt pour les spectateurs renforcé : comment tout cela va-t-il se finir ?

Autant le dire tout de suite, même si je pense bien que vous vous en doutez, tout le monde va s'en sortir pour le mieux (sauf les méchants, c'est évident !). Du côté du suspense, on repassera et il n'y a finalement que trop peu de vraies montées d'adrénaline puisqu'on s'attend à tout, absolument tout. Ce qui est marrant, c'est de voir la manière dont les péripéties principales sont annoncées dès le début. En effet, certains zooms sur des détails nous font comprendre que ceux-ci auront un vrai rôle plus tard. Ce n'est donc pas de ce côté-là qu'il faut chercher l'intérêt du film. Malheureusement, le personnage principal (joué par un Channing Tatum tout en muscles) est, lui, beaucoup trop caricatural et manque de charisme pour lui permettre d'être vraiment passionnant. Comme souvent dans ce genre de films (c'était déjà le cas dans *2012*), c'est un père divorcé qui se bat à la fois pour sauver son pays (à travers le fait qu'il protège le Président) mais aussi pour que sa fille, avec qui les relations sont compliquées, soit fière de lui et qu'il retrouve à ses yeux un vrai rôle. De ce côté-là non plus, guère de surprises. En fait, dans l'ensemble, il n'y en a pas beaucoup, si ce n'est la façon un peu à l'ancienne de traiter les enjeux politiques et même géopolitiques. Le Président veut faire la paix avec tous les pays du Moyen-Orient alors que ses ennemis veulent leur balancer le feu nucléaire, c'est aussi net que cela et c'est beaucoup trop simpliste pour être un minimum crédible. Par contre, ce film va assez loin dans le rapport au patriotisme et même au Président lui-même (au-delà de réflexions par ci par là qui valent le détour) puisque, quand même, plusieurs présidents sont assassinés, Air Force One est détruit par un missile, les codes nucléaires sont hackés et la Maison Blanche

occupée. Autant de symboles qui tombent en même temps, ce n'est tout de même pas commun et ça a du faire du bruit Outre-Atlantique.

Mais, bon, soyons honnête, ce n'est pas pour un traité de géopolitique que l'on va voir ce genre de films mais plutôt pour passer deux heures que l'on espère marrantes devant des explosions à tout bout de champ. Et, franchement, de ce côté-là, l'ami Emmerich s'y entend plutôt bien. Ça défouraille dans tous les sens, ça se bat un peu à mains nues, il y a de vraies belles explosions, toute la Maison Blanche passe au feu de la mitraille... Tout cela à un rythme effréné puisque la course poursuite ne s'arrête jamais véritablement et que le couple Cale-Sawyer (le nom du Président) est toujours à la merci de ses ennemis dans les couloirs ou les tunnels. C'est pourquoi on ne s'ennuie jamais devant ce long métrage qui, bien que pas très stimulant intellectuellement, n'en reste pas moins un vrai petit plaisir dont on a parfois besoin. Même si l'ensemble n'est pas vraiment porté sur l'humour, il y a bien quelques petites touches par ci-par là avec des petites phrases qui valent le détour dans leur contexte. Surtout, et c'est sans doute le plus important, il est nécessaire de prendre ce film au neuvième ou au dixième degré, ce que ne se gêne pas de faire lui-même le réalisateur, notamment quand on voit le Président changer de chaussures pour mettre des Air Max. Il y a même une autocitation très drôle quand le guide de la Maison Blanche annonce tout fièrement que c'est cet endroit qui a explosé dans *Independence Day*... De toute façon, l'ensemble est tellement lunaire (le Président des Etats Unis qui tire au bazooka) et la façon dont ils s'en sortent toujours si exagéré que le spectateur est bien obligé de prendre cela avec beaucoup de distance. Mais bon, on s'y attend et c'est aussi pourquoi on va voir ce genre de films : prendre sa dose d'effets spectaculaires en tous genres et de scènes complètement folles. De ce côté-là, on est servi, et même si l'ensemble n'est pour le moins pas intelligent, il n'en reste pas moins que le contrat est rempli...

VERDICT :

***White House Down* est un vrai petit plaisir coupable que l'on peut se faire quand on a un peu de temps et pas grand-chose d'autre à aller voir. Dans son genre (rythmé, bourrin et à l'ancienne), Emmerich sait y faire. Mais bon, quand même, on ne verrait pas ça toutes les semaines...**

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES EXPLOSIONS !



GIBRALTAR

Julien LECLERCQ

Date de sortie : 11-09-2013 Vu le : 12-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Marc Duval est parti à Gibraltar avec sa femme et son bébé pour fuir les problèmes d'argent. Mais là-bas aussi la vie n'est pas évidente pour eux. Alors quand un officier des douanes françaises lui propose de servir d'indic, il y voit une opportunité de se refaire...

CRITIQUE :

Gibraltar est un lieu un peu mythique et plein de fantômes qui circulent, notamment sur ce qui s'y passe, ce qui s'y trafique réellement ou l'argent que l'on peut y planquer en toute sécurité. D'ailleurs, le générique du film (plutôt stylé d'ailleurs) ne nous prive pas de nous faire les « présentations » en insistant sur le trafic de drogue qui y est très important. Il faut dire que le film aura cela comme thème, mais au cœur des années 1980. Le scénario se base sur une histoire vraie, ce qui est rappelé de manière très explicite d'entrée de jeu. Un tel affichage me gêne toujours un peu car faut-il que l'histoire soit vraie pour qu'elle en prenne plus de sens ou de valeur. Et de plus, elle ne sera jamais « vraie » car racontée

au cinéma et donc scénarisée comme telle, avec ses immanquables écarts avec une réalité qui, de plus, est celle, vécue par cet homme et pas forcément partagée par tous. Il faut dire que ce qu'il a vécu est quand même assez incroyable et fait réfléchir sur les questions de secrets d'Etat et de personnes que celui-ci est prêt à « sacrifier » pour se couvrir. Est-ce pour autant essentiel de mettre autant en avant que c'est une histoire vraie ? Je n'en suis pas si sûr... On a donc une histoire solide et un lieu emblématique, bref, tout pour faire un bon scénario, surtout quand celui aux commandes s'appelle Abdel Raouf Dafri et a pour états de service les deux films sur Mesrine et *Un Prophète*. Mais, assez étrangement, le problème principal de ce long-métrage vient justement d'un scénario plus que limite qui empêche au réalisateur de faire un vrai bon film.

C'est aussi vrai parce que, au niveau de la réalisation, Julien Leclercq nous offre quelque chose d'honnête mais pas un long métrage génial du tout. Il n'y a absolument rien de révolutionnaire ni une séquence que l'on peut réellement sortir du lot. L'ensemble est même un peu mou : ça se veut thriller ou film d'action mais le suspense est trop peu présent, certaines scènes n'avancent pas et il y a de vraies longueurs sur certains éléments trop peu importants... Sinon, l'image est trop stylisée pour moi avec ce filtre marron qui nous (pour)suit tout le long du film. On est content, quand on ressort de la salle, de voir que les couleurs vives existent encore... Mais il faut tout de même revenir sur ce qui plombe en grande partie ce *Gibraltar* : son scénario. En effet, entre dialogues vraiment ratés (ils sont même parfois presque risibles), situations trop attendues, ellipses narratives incompréhensibles, personnages trop peu fouillés et ensemble beaucoup trop fouillis, ça fait tout de même un peu trop. Cela donne quelque chose de très brouillon, dont on ne sait pas toujours bien où il va et devant lequel il y a parfois plus d'interrogations que de réponses. A certains moments, il faut vraiment se creuser la tête pour réellement comprendre les tenants et les aboutissants et, pour un thriller dont l'histoire de base n'est finalement pas si compliquée, c'est tout de même un peu gênant. Et ce qui m'a vraiment embêté, c'est la manière dont ce lieu (Gibraltar) est trop peu utilisé. En effet, ça pourrait se passer de la même manière à Marseille ou à Dunkerque. Pourtant il y a là un vrai décor naturel et quelque chose qu'il n'aurait pas été inutile de plus mettre en avant et en valeur.

Pour une fois dans un film où il est présent, ce n'est pas Tahar Rahim qui m'a marqué en tant qu'acteur. Il est même assez étrangement absent. Cela tient bien sûr à son rôle d'agent des douanes toujours à la limite de la légalité mais, de toute façon, on a le sentiment qu'il fait ce film à moitié. Par contre, j'ai été plutôt surpris par la performance de Gilles Lellouche. En plus, venant de moi, ça a encore plus de sens car je ne peux pas dire que je suis un grand adepte de cet acteur et je l'ai égratigné plus d'une fois pour un jeu assez pauvre à mon sens. Là, plutôt sobre et efficace, il rend avec talent les tourments qui assaillent son personnage et les soucis qui s'accumulent sans qu'une bonne solution soit possible. Il est vraiment pris dans un cercle vicieux dont il ne pourra pas se sortir. À côté d'eux, les actrices ne font que de la figuration (sous-utilisées comme souvent) et Riccardo Scamarcio (acteur qui s'est un peu spécialisé dans le rôle d'italien de service du cinéma français) n'a pas le rôle le plus intéressant, c'est le moins que l'on puisse dire. Finalement, tout cela donne un long métrage qui n'est pas si désagréable que cela mais qui aurait mérité un bien meilleur scénario car celui-ci fait malheureusement un peu tout foirer et ne rend pas justice à une histoire vraiment forte et un lieu qui garde donc une bonne partie de ces mystères que le film ne nous permet pas d'explorer plus précisément... *Gibraltar* nous fait une nouvelle fois prendre conscience que sans un scénario potable, c'est vraiment dur de faire un film plus que correct...

VERDICT :

Desservi par un scénario vraiment bâclé, *Gibraltar* ne brille pas non plus par sa réalisation honnête mais sans plus. En somme, ce n'est pas un mauvais film mais c'est très loin de ce que ça aurait pu être avec un tel matériau de départ.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

GILLES LELLOUCHE



DIANA

Olivier HIRSCHBIEGEL

Date de sortie : **02-10-2013** Vu le : **13-09-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

En 1995, Diana ne vit plus avec le Prince Charles. C'est alors qu'elle fait la connaissance de Hasnat, un chirurgien d'origine pakistanaise avec qui elle va vivre une grande histoire d'amour, compliquée du fait de leur différence de culture et de statut.

CRITIQUE :

Décidément, ces séances *Label des Spectateurs UGC* ne sont pas de grandes réussites. Déjà, il est assez amusant de voir que c'est la troisième fois que je suis invité et, à chaque fois, c'était des *biopics*, à croire qu'ils ne souhaitent le donner qu'à ce genre de films. Et, les deux fois précédentes, c'était déjà des films plus que limites et je l'avais bien dit sur le petit papier qu'ils nous distribuaient. Les deux fois, le film a gagné le Label, donc, honnêtement, j'ai eu l'impression de ne pas servir à grand-chose. Et comme on dit chez nous, jamais deux sans trois. Je repartais donc vaillamment à cette séance et quand j'ai très vite compris que ce serait *Diana*, j'ai pris un tout petit peu peur parce que ce long métrage s'est fait assassiner dans

la presse anglaise et que même ce que j'avais pu en voir dans d'autres médias ne me laissait guère optimiste. Par contre, ce qui est tout de même assez drôle, c'est le fait de voir le réalisateur du film très polémique *La chute* (sur les derniers jours d'Hitler) passer quelques années plus tard à l'histoire de Diana. En même temps, on peut se dire que les deux sont des personnages qui ont marqué l'histoire du Vingtème Siècle, chacun à leur façon et que, dans les deux cas, il s'agit d'un *biopic*, genre quand même plutôt à la mode. Et, enfin, à chaque fois, Olivier Hirschbiegel s'intéresse à la fin de vie du personnage principal. Mais même si je n'ai (toujours) pas vu *La chute*, je suis persuadé qu'il est plus réussi que ce *Diana* qui apparaît plus comme une sorte de grosse guimauve indigeste et peu intéressante.

Diana se base évidemment sur l'histoire de la Princesse la plus célèbre du vingtième siècle. Depuis sa mort il y a plus de quinze ans, on a à peu près tout entendu sur son divorce, sa mort (meurtre ou accident ?) mais aussi sur la fascination qu'elle exerçait sur le peuple britannique principalement, et même à travers le monde. Le long-métrage prend le parti de ne pas s'intéresser à la mort de Diana en tant que telle (on ne verra jamais l'accident par exemple et aucune théorie n'est privilégiée), ni même au divorce en tant que tel (il se déroule dans une ellipse d'un an), qui sont les deux événements les plus « publics » de la fin de vie de la Princesse. Non, ce qui intéresse le scénario dans ces deux dernières années, c'est à la fois son engagement humanitaire mais surtout l'histoire d'amour qu'elle a eu avec un chirurgien d'origine pakistanaise. Ainsi, le film semble toujours hésiter entre un vrai *biopic* et un film d'amour. Et c'est cette forme de tergiversation qui coule en grande partie le film. Pour bien montrer le côté public de Diana, le scénario prend plus que des gros souliers. On la voit par exemple en Angola, en Australie, à New York ou en Serbie mais ce sont autant de pastilles composées de trois ou quatre séquences au maximum et qui, à la fois, n'apportent rien, mais semblent surtout complètement déconnectées du reste de l'histoire. Surtout, ce qui est le plus grave dans ce *Diana*, c'est la manière dont le scénario est écrit : la plupart des dialogues sont en effet ridicules, soit parce qu'ils sont cucul au possible, soit parce qu'ils ont tout simplement ni queue ni tête. On a vraiment le sentiment que tout cela a été écrit très vite, sans forcément faire plus attention que cela.

De plus, alors que, justement, le film veut jouer sur l'émotion en mettant au cœur des deux dernières années de la vie de la Princesse cette histoire d'amour impossible, ça ne marche absolument jamais. A aucun moment on se sent emporté dans cette histoire. Cela tient peut-être au fait que l'on sait depuis le début comment elle va se terminer (encore que...), mais, plus certainement, à la manière dont elle est écrite et mise en scène : Diana et Hasnat se retrouvent, se séparent, se rabibochent,... A la longue, ça devient un tout petit peu longuet, du moment qu'on a compris les tenants et les aboutissants. En fait, l'ensemble du film est pour le moins « lourdingue ». On a l'impression de toujours revenir sur les mêmes choses et de ne jamais avancer. Ça donne vraiment le sentiment d'une toute petite chose emballée dans tout plein de papiers pour cacher du mieux possible qu'en fait, il n'y a vraiment pas grand-chose. Le film permet tout de même de faire des pubs plus ou moins déguisées (ça commence quand même par un gros plan « gratuit » sur un sac Dior...). Et on trouve aussi des éléments que je n'ai toujours pas bien compris comme cette insistance que le réalisateur a avec les pieds du personnage principal qu'il filme en gros plan un nombre incalculable de fois. Etrange... Par contre, Naomi Watts a gagné une nomination aux Oscars grâce à sa performance ici. Alors, oui, on est dans le domaine de la pure imitation, mais c'est quand même très fort et, pour une actrice, jouer le rôle d'une telle personnalité, ce n'est pas rien. Alors il faut féliciter l'australito-britannique pour avoir relevé le défi. Dommage que, autour d'elle et de sa performance, absolument rien ne fonctionne correctement. On risque de parler du film parce que la personnalité de Diana est encore très présente dans les mémoires et que certains aspects du long métrage feront sans doute polémique, mais, du point de vue cinématographique, c'est vraiment raté...

VERDICT :

Mise à part la performance de Naomi Watts, dans le pur style de l'imitation, *Diana* n'a absolument aucun intérêt. C'est très long par moments, mal écrit, mal dialogué et au final très peu intéressant. Pas loin d'être un plantage royal...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

NAOMI WATTS

EYJAFJALLAJÖKULL

Alexandre COFFRE

Date de sortie : 02-10-2013 Vu le : 16-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : COMÉDIE



HISTOIRE :

Alain et Valérie doivent se rendre au mariage de leur fille en Grèce. Mais le trafic aérien est suspendu du fait de l'éruption du volcan islandais. Se détestant cordialement depuis leur divorce vingt ans plus tôt, ils vont devoir pour autant faire la route ensemble...

CRITIQUE :

Mettons les choses au clair d'entrée : dans cette critique, je ne redonnerai plus le titre exacte du film (j'en ai marre des copier-coller) mais l'appellerai plutôt par son « petit nom » : *Le volcan*. C'est mignon tout plein et plus facile à retenir (et à écrire, d'ailleurs). Cette précision étant faite, on peut commencer à parler du long métrage en lui-même, parce que c'est tout de même le but de ce papier... Alexandre Coffre m'avait plutôt surpris il y a deux ans et demi avec son premier film, *Une pure affaire*, comédie assez subtile qui mettait un couple de personnes ordinaires devant la découverte d'une grande quantité de drogue. Ce film n'a pas forcément eu le succès qu'il méritait à l'époque (à peine 150 000 entrées) car, honnêtement,

sans être génial, ça sortait plutôt du lot des comédies habituelles françaises. Preuve que son talent a tout de même été remarqué, le jeune réalisateur se voit offrir une bien plus grosse production par QUAD (la maison de production dans beaucoup des belles réussites françaises de ces dernières années, notamment *Intouchables*) puisqu'il a sous la main Dany Boon, l'un des acteurs les plus *bankable* actuellement dans le pays et le soutien d'une très grosse campagne de promotion (ça fait longtemps que l'on entend parler de ce film). Enfin, dans le rôle principal féminin, il utilise une actrice que l'on découvre en France un peu sur le tard et qui, après de très nombreux seconds rôles, s'est surtout fait connaître pour son rôle délirant dans la série *Fais pas ci, fais pas ça*. Je veux bien sûr parler de Valérie Bonneton. A quarante ans passés, elle se voit offrir son premier vrai grand rôle de comédie. Et elle ne laisse pas passer sa chance car elle est l'une des raisons principales de la réussite relative du long métrage.

Puisqu'on parle des acteurs principaux, réglons d'entrée cette question étant donné que, dans les faits, on ne voit presque qu'eux deux. Les seconds rôles sont réduits à la portion congrue mais ne sont pas inintéressants, comme nous pourrions le voir. Dany Boon ne m'a pas du tout impressionné. Il fait là ce qu'on sait qu'il est capable de faire : le looser presque magnifique qui s'en sort toujours avec ses grimaces et ses bons mots. Il est plutôt bon là-dedans et ce film le confirme. Mais, si on attendait quelqu'un au tournant, c'était bien Valérie Bonneton. Elle est ici assez incroyable dans un rôle vraiment pas si facile que ça de garce totale (elle est vraiment horrible) qui ne doit pas non plus être antipathique pour le spectateur. Toujours sur un fil, elle réussit parfaitement ce pari et prouve bien qu'elle peut tenir sur ses épaules ce genre de comédie. Ce n'est pas forcément une révélation absolue mais c'est bien d'en avoir une confirmation sur pièce. Comme on a pu le dire, les seconds rôles sont très peu nombreux mais on peut tout de même retenir la performance complètement lunaire de Denis Ménochet, dans un vrai rôle de comédie décalé, loufoque et hilarant. Je n'en dis pas plus car ça dévoilerait trop de bons gags mais il est vraiment très grand dans son genre et son passage donne lieu à certains des tous meilleurs passages du film. Parce que, il faut bien le dire, *Le volcan* est plutôt bien doté de ce côté-là. Dans l'ensemble, on rigole assez souvent avec un humour un peu différent au cours du film (du vulgaire assumé au comique de situation en passant par des petits jeux de mots par ci par là) et, en tout cas, on ne s'ennuie presque jamais.

Ce *road-trip* à travers l'Europe est extrêmement rythmé. Il arrive toujours quelque chose à notre couple qui, tout en cheminant, se déchire et fait tout pour embrouiller l'autre et le laisser en plan là où il se trouve, usant de stratagèmes plus ou moins honnêtes. Alors, au bout d'un moment, ça devient un peu gênant, cette manière qu'ils ont de se haïr. C'est sans doute lié à ma propre sensibilité qui fait que je n'aime guère voir des couples se déchirer au cinéma. En même temps, là, c'est tellement gros et amplifié que c'est un peu différent. Néanmoins, à la longue, je trouve cela un tout petit peu fatigant puisqu'on sait comment le film va se terminer. Et c'est le principal reproche que l'on peut faire à ce long métrage : son côté un peu trop prévisible. Mises à part quelques trouvailles scénaristiques vraiment intéressantes, tout se déroule à peu près comme on peut le penser depuis le début. Globalement, ils s'en sortent et se retrouvent toujours. Je ne vous raconte pas la fin même si je pense que vous l'avez déjà devinée... Mais, dans l'ensemble, ça reste une comédie honnête, *funky* par moments et réservant quelques vrais bons moments de rigolade. L'ensemble manque quand même un peu d'émotion ou même d'un regard parfois un peu moins caricatural sur l'histoire de ce couple pour dépasser le stade de la simple comédie, aussi réussie soit-elle. A ce titre, je trouvais le film précédent du réalisateur peut-être moins « drôle » mais plus « intelligent ». S'il arrive à rassembler ces deux aspects, son prochain film ne pourra qu'en être meilleur. Mais ça reste quand même pas mal du tout et il faut donc suivre ce metteur en scène qui s'inscrit dans la jeune garde de la comédie française actuelle, qui fonctionne plutôt pas mal du tout.

VERDICT :

Une comédie très rythmée, qui ne brille pas forcément par son inventivité mais qui a le mérite de livrer quelques très bons gags. Ce n'est pas génial mais ça se laisse largement regarder. Dany Boon est en pilote automatique alors que Valérie Bonneton est une nouvelle fois géniale.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

VALÉRIE BONNETON



9 MOIS FERME

Albert DUPONTEL

Date de sortie : 16-10-2013 Vu le : 17-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Ariane Felder est une brillante magistrate qui n'a jamais voulu ni mari ni enfants et qui privilégie par-dessus tout sa carrière. Mais, de façon assez étrange, elle se retrouve enceinte. Les circonstances et l'identité du père va encore plus la bouleverser...

CRITIQUE :

Albert Dupontel est vraiment un personnage qui compte aujourd'hui dans le paysage cinématographique français, d'abord en tant qu'acteur, puis aussi, au milieu des années 90 en tant que réalisateur avec *Bernie*, fable paraît-il complètement déjantée, qui avait fait plutôt du bruit et qui reste culte pour pas mal de monde encore aujourd'hui. Depuis, il a tracé sa voie, en réalisant ses films, en jouant pour d'autres et en gardant toujours une image de trublion du cinéma français, capable d'humour très noir et de performances parfois un peu frappées. Son précédent film, *Le vilain*, n'était pas génial mais on reconnaissait son goût pour le côté très

décalé même si le ton général s'était plutôt assagi. Le relatif succès du long métrage (presque le million d'entrées au total) avait confirmé qu'un Dupontel un peu moins *borderline* passait sans doute mieux auprès du public. Il n'en reste pas moins que l'on sent chez cet acteur-réalisateur quelque chose d'une révolte toujours prête à exploser. Pour son nouveau film, il utilise l'univers de la justice en nous racontant l'histoire d'une magistrate (un peu trop) bien sous tous rapports qui va voir sa vie bouleverser par l'arrivée future d'un bébé mais surtout par l'identité du père. Le point de départ n'est pas inintéressant mais, bon, sur le principe, on se dit que ce n'est pas forcément l'idée du siècle. Par contre, quand on apprend que ce pitch est venu à Albert Dupontel en regardant le documentaire *10^{ème} chambre, instants d'audience* de Raymond Depardon, les choses évoluent quelque peu et se font plus intrigantes. De fait, *Neuf mois ferme* est une vraie bonne comédie, pas seulement drôle gratuitement, mais qui arrive à évoquer de façon finalement assez sensible des questions pas si faciles que ça.

Pourtant, au début, je n'étais pas si rassuré. J'ai en effet trouvé le film un peu longuet à démarrer avec une insistance sur des éléments pas forcément si importants. L'humour est là, mais pas forcément si grinçant qu'on pourrait l'attendre. Bref, on est un peu sur notre faim pendant un petit tiers du film. C'est en fait la rencontre des deux personnages principaux et leurs aventures en commun qui font rentrer ce film dans une autre dimension. Le rapprochement de ces deux êtres complètement différents, tant par leur milieu d'origine que par leur position dans la hiérarchie judiciaire (elle est juge, lui accusé de meurtre) font que de leur confrontation ne peut naître que quelque chose d'un peu fou. Et c'est vraiment le cas. A partir de là, on s'aventure de plus en plus dans le loufoque, mais un loufoque très maîtrisé. En effet, on ne peut pas dire que ce soit du grand n'importe quoi comme certains films car on trouve là un vrai fond. Finalement, derrière toutes ces bêtises, on parle quand même en creux des questions de maternité, du fonctionnement du système judiciaire ou encore du droit à une seconde chance. Autant de sujets assez différents et qui, traités par-dessus la jambe, peuvent vite former une bouillie scénaristique. Albert Dupontel arrive à trouver le ton juste pour évoquer tout cela en étant finalement toujours sur un fil : dans la comédie, bien sûr, mais jamais bien loin du drame qui pointe son nez quelque fois. D'ailleurs, le réalisateur définit son film comme un « drame drôle » plus que comme une comédie et il n'a pas tort. Et c'est surtout là que le ton humoristique est le plus dur à trouver car les blagues peuvent très vite tomber à plat. Dans *Neuf mois ferme*, cette limite n'est jamais franchie et l'ensemble est très amusant.

Certains moments sont même exceptionnels et pourraient bien rentrer dans les annales. C'est le cas notamment de toute la séquence de reconstitution du meurtre. En s'enfonçant de plus en plus dans ses théories pour se défendre, l'accusé nous offre quelque chose de plus en plus délirant et qui finit dans un bain de sang spectaculaire et hilarant. Car Albert Dupontel confirme avec ce film un certain goût du *trash* gratuit. Mais bon, ce n'est pas si violent, car même moi qui n'aime pas beaucoup les grandes effusions de sang, j'ai trouvé ça plutôt drôle et bien tourné. Que ce soit dans les sous-sols de la police judiciaire ou encore lors de cette longue séquence de reconstitution, il y a de l'hémoglobine à gogo. Autre exemple de très grands moments de rire : quand on voit les zappings d'extraits de télévision se rapportant à l'affaire en cours. Et là, il y a quand même un vrai souci : on ne sait plus où donner de la tête car l'écran est rempli de trucs drôles à différents endroits. Entre Jean Dujardin qui fait les gestes pour les personnes sourdes de façon incroyablement drôle, les bandeaux défilants en dessous avec des infos toutes plus absurdes les unes que les autres et des tweets loufoques (avec, surtout, des noms de comptes à coucher dehors) et les journalistes débitant des choses plus grosses qu'eux, c'est vraiment compliqué de tout suivre. C'est en tout cas, en creux, une vraie critique des médias qui, s'ils nous en mettent de plus en plus plein la vue, ne s'améliorent pas (c'est le moins que l'on puisse dire) au niveau du fond. Toujours cette façon de faire rire mais pas gratuitement.

Et, pour qu'une comédie fonctionne bien, il est nécessaire d'avoir des acteurs performants. Dupontel, lui, fait un peu son rôle habituel de gentil un peu escroc et débile sur les bords. Il s'acquitte plutôt correctement de sa tâche mais il est surtout éclipsé par sa partenaire dans le rôle principal et par un second rôle totalement improbable. Parlons donc déjà de Nicolas Marié, extraordinaire en avocat bègue et survolté, une performance loin d'être évidente mais qu'il réussit parfaitement en offrant des séquences grandioses. Mais c'est surtout Sandrine Kiberlain qui est épatante. Depuis quelques années, celle qui était considérée comme sérieuse et même froide s'aventure du côté de la comédie et, actuellement, elle ne fait même plus que cela. Il faut dire qu'elle est assez délirante ici dans ce rôle d'une femme très sérieuse qui voit peu à peu tout ce qu'elle a pu construire durant sa vie se fissurer et le contrôle qu'elle avait d'elle-même voler en éclat. Finalement, *Neuf mois ferme* est un film relativement court (pas beaucoup plus d'une heure et quart si on enlève le générique), ce qui, normalement, a plutôt tendance à m'agacer. Mais, honnêtement, là, c'est bien que le réalisateur n'ait pas tout fait pour atteindre absolument les 90 minutes syndicales. Parfois, il faut se contenter de ce qu'on a et se dire que, réduit comme cela, le film est plus « musclé ». Albert Dupontel prouve qu'il est bien entré dans la caste des réalisateurs capables de faire de vraies très bonnes comédies et nous offre donc un vrai petit plaisir de cinéma, drôle et bien ficelé. On n'en demande pas plus...

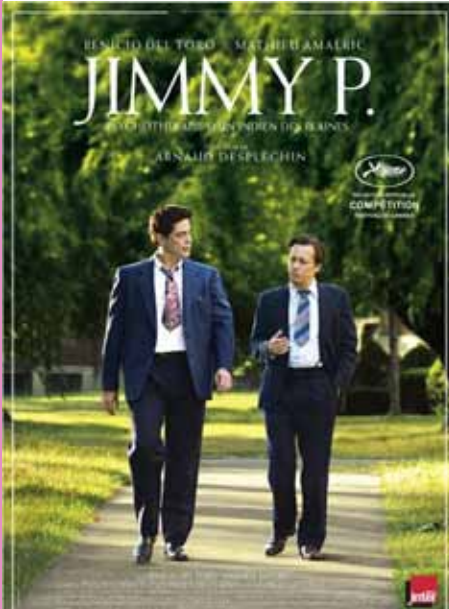
VERDICT :

Une vraie comédie à la fois extrêmement drôle et tendre. S'il y a quelques petites longueurs, elles sont compensées par des séquences exceptionnelles. Le « couple » Kiberlain-Dupontel fonctionne à merveille.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA SÉQUENCE DE LA RECONSTITUTION DU MEURTRE



JIMMY P. - PSYCHOTHÉRAPIE D'UN INDIEN DES PLAINES

Arnaud DESPLECHIN

Date de sortie : 11-09-2013 Vu le : 19-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

James Picard est un indien qui a combattu en France lors de la Deuxième Guerre Mondiale. Trois ans après son retour, il souffre de très nombreux troubles et est admis dans un hôpital spécialisé des maladies du cerveau. Il va alors y rencontrer Georges Devereux, un ethnologue et psychanalyste, avec qui il va effectuer un vrai travail sur lui-même.

CRITIQUE :

Arnaud Desplechin est un peu, il faut bien le dire, le chouchou de la critique français mais aussi des Festivals puisque, depuis le début de sa carrière au tout début des années 90, tous ses longs métrages ont été présentés à Cannes (sept fois dans différentes catégories) ou à Venise (deux fois), soient les deux événements les plus prestigieux et les plus courus en Europe. Et malgré de très nombreux prix glanés ci et là ainsi que des critiques très souvent élogieuses, ses longs métrages n'ont jamais fait un vrai carton (à peine 500 000 entrées au mieux), sans doute parce que son cinéma n'est pas forcément le plus accessible. Desplechin serait-il le symbole ultime d'une certaine déconnexion de la critique et du public ? Ce n'est pas totalement impossible. Moi-même, j'avais trouvé son film précédent (*Un conte de Noël*) pourtant encensé par toute la presse, assez étrange et sans grand intérêt, même si c'était très loin d'être mauvais.

Cinq ans plus tard, il revient avec l'adaptation de ce qui est, paraît-il, son livre de chevet et, pour cela, il franchit l'Atlantique puisqu'il va tourner aux Etats-Unis la rencontre entre un indien en proie à de vrais problèmes physiques et un psychanalyste et ethnologue français qui, visiblement, ne fait pas l'unanimité dans son pays. C'est une confrontation assez étrange, entre deux personnes qui n'ont absolument rien en commun mais qui vont finalement apprendre à se connaître et s'aider mutuellement. Sélectionné à Cannes en mai dernier, le film n'y a pas fait un carton, repartant bredouille et même éreinté par une certaine partie de la critique. Pourtant, ce *Jimmy P.* (pour la faire courte) est un film qui a vraiment quelque chose et qui est loin d'être dénué d'intérêt.

Pour être honnête et pour dire les choses clairement d'entrée, je n'ai pas bien compris l'intérêt véritable du film (si tant est qu'il doive y en avoir un). En effet, on suit cette psychanalyse effectuée par quelqu'un sur un autre, à travers notamment les rêves et les souvenirs de Jimmy mais, au final, on n'a pas beaucoup plus « appris » ou « découvert » de choses que cela. Ce long métrage montre tout de même bien comment une relation saine entre un médecin et son patient peut exister et comment celle-ci peut être bénéfique pour les deux protagonistes. En effet, si Jimmy semble guéri, cet épisode est aussi très marquant pour la vie de docteur puisqu'il a réussi à construire une vraie relation de confiance constructive avec un homme dont il ne connaissait rien avant. La majorité du film montre ses entretiens entre les deux hommes. Peu à peu, Jimmy va se dévoiler, poussé qu'il est par son médecin. Le spectateur va alors pouvoir visionner avec cet indien tous ses souvenirs et ses rêves. Et c'est là que le film prend toute sa force car ceux-ci sont souvent très bien mis en scène avec un vrai soin apporté à l'image. On a vraiment l'impression de rentrer dans la tête de cet homme qui, peu à peu, grâce à tout ce travail sur lui, va prendre conscience de certaines choses et être guéri. Ce film, c'est donc aussi (et peut-être surtout) la confrontation de deux très grands acteurs que, à première vue, on aurait du mal à voir ensemble dans un même long métrage. C'est justement dans cette différence que se joue leur relation et qu'elle y est renforcée. Benicio del Toro est vraiment incroyable, réussissant à montrer tout le sentiment de est faiblesse qui peut accabler cet

homme. En psychanalyste un peu déjanté mais parfaitement conscient de ce qu'il fait, Mathieu Amalric et son charmant accent anglais fait aussi merveille.

Mais c'est tout de même un film dans lequel il faut prendre le temps de se mettre. J'ai eu, je l'avoue, beaucoup de mal pendant le premier tiers et, surtout, avec les premières longues discussions entre le médecin et son patient. Je me suis dit à ce moment-là que si tout le film se déroulait à ce rythme, ça allait être très compliqué. De fait, la suite n'allait pas monter une grande évolution, même s'il y a quelques ruptures dans le rythme, notamment amenées par la présence dans ce centre hospitalier de la maîtresse de Devereux, Madeleine, qui vient lui rendre visite. Les scènes en sa présence ne sont pas forcément d'un immense intérêt même si elles permettent d'avoir un regard un peu extérieur et décalé sur le travail en cours du médecin mais aussi de ne pas toujours être dans la relation entre les deux hommes. Néanmoins, de façon assez étrange, je me suis laissé emporter par le côté un peu « fascinant » de ce film. C'est difficile à expliquer ce qui fait réellement son « charme » mais, peu à peu, on s'intéresse de plus en plus à l'histoire de ces deux hommes et, surtout, à ce qu'il en découle pour Jimmy. Cela tient sans doute d'une mise en scène formellement irréprochable et même brillante par moments. Dans l'ensemble, on peut parler de *Jimmy P.* comme d'un film plutôt costaud du point de vue visuel. Il n'empêche que c'est aussi un long métrage qui m'a laissé plutôt dubitatif sur le fond et sur ce que le réalisateur voulait vraiment faire et montrer. Personnellement, du moment qu'un long métrage s'en sort bien sur la forme, ça me conviendra toujours à peu près. Et puis Benicio del Toro est tellement bon ici qu'on ne peut pas ne pas au moins apprécier sa performance centrale ici. Un petit Prix d'interprétation masculine n'aurait peut-être pas été usurpé même si je n'ai pas vu la performance du vainqueur, Bruce Dern...

VERDICT :

Un film dont je n'ai pas forcément compris le véritable intérêt mais qui se révèle, après une première partie un peu compliquée, finalement assez « fascinant » et, surtout, très bien réalisé et magnifiquement interprété, notamment par un Benicio del Toro épatant.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

BENICIO DEL TORO

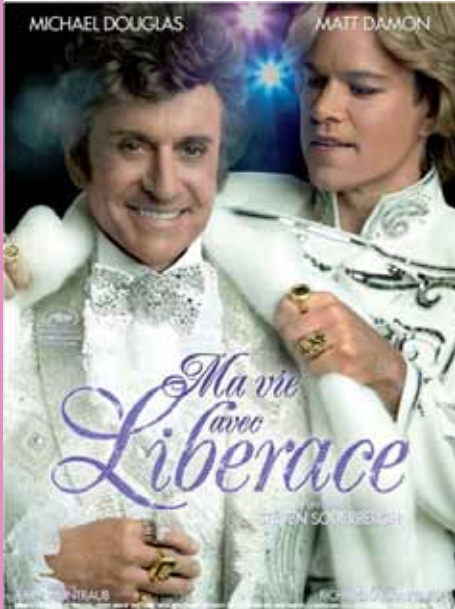
MA VIE AVEC LIBERACE

Steven SODERBERGH

Date de sortie : 18-09-2013 Vu le : 20-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC



HISTOIRE :

Scott Thorson, jeune vétérinaire, fait la connaissance un peu par hasard de Liberace, pianiste virtuose et star médiatique du fait de son côté excentrique et mégalo. Entre eux va naître une histoire d'amour de cinq années, qui nous est racontée ici.

CRITIQUE :

Cette fois, c'est le dernier, c'est promis. Après de multiples annonces ces dernières années, Steven Soderbergh a bel et bien réalisé son ultime film (avant une pause, et, donc, potentiellement un retour, bien sûr...). Ce qui est assez « amusant » (bien que pas forcément rassurant sur la véritable ouverture d'esprit d'Hollywood), c'est que ce long métrage n'a pas été produit et distribué par des canaux habituels, loin de là et, surtout, n'est pas sorti au cinéma dans le pays de l'Oncle Sam. Le Festival de Cannes, lui, a choisi de donner une chance à ce film, distribué ensuite en France. Quand je dis que ce *Ma vie avec Liberace* n'a pas été produit

de façon habituelle, c'est que c'est une chaîne de télé qui s'est occupé de le financer mais aussi de le diffuser. Cette chaîne, ce n'est pas n'importe laquelle puisqu'il s'agit de HBO, qui s'était déjà aventuré dans le cinéma en distribuant par exemple le film *Elephant* de Gus van Sant. Cette chaîne est surtout connue pour ses séries à succès (*Boardwalk Empire* ou *Games of Thrones* actuellement ou *Rome*, *Les Soprano* et même *Sex and the City* par le passé) mais aussi ses deux mini-séries produites par Steven Spielberg et Tom Hanks sur la Deuxième Guerre Mondiale (*Band of Brothers* et *The Pacific*). Dans tous les cas, ce qui était marquant dans ces œuvres pour la télévision, c'était l'extrême soin qui leur était apporté et des budgets ressemblants à peu de choses près à ceux du cinéma. Ce n'est donc pas incongru que HBO s'occupe à part entière d'un film, surtout quand celui-ci a un sujet un peu vaguement « polémique ». Mais, tout de même, ça reste un projet très costaud avec un réalisateur réputé et deux acteurs plus que cotés : Michael Douglas et Matt Damon. Tout cela donne un film un peu longuet mais traversé de quelques très beaux moments.

Liberace, honnêtement, je ne le connaissais ni d'Eve ni d'Adam avant d'entendre parler du film. Mais je crois ne pas être le seul dans ce cas en France. En effet, il fait partie de ces stars typiquement américaines (un peu comme pourrait l'être un joueur de baseball ou un chanteur de country...) que tout le monde connaît de l'autre côté de l'Atlantique mais qui, dans le monde entier, n'a pas une grande notoriété. Il faut dire que, bien que ce soit un pianiste de talent, il s'est surtout fait connaître pour son sens du *show* et son côté incroyablement excentrique (il arrivait sur scène en limousine et portait toujours des tenus *kitsch* au possible). C'est aussi le premier artiste à avoir parlé directement à la caméra lorsqu'il était filmé, comme s'il parlait directement au public. Bref, aux Etats-Unis, Liberace est une star. Mais, en même temps, que l'on ne le connaisse pas ici n'est pas une mauvaise chose pour le film car cela permet de voir le long métrage comme un objet pas forcément lié à la réalité mais plutôt comme un drame amoureux entre deux personnes que tout pourrait opposer à première vue. Car, de fait, *Ma vie avec Liberace* raconte bien la rencontre d'un jeune homme avec cette grande star, le début de leur histoire d'amour puis la fin de cette relation qui ne se fait pas facilement, c'est le moins que l'on puisse dire. D'ailleurs, le scénario est tiré du livre écrit par Scott Thorson lui-même. Et de ce côté, on peut dire que *Ma vie avec Liberace* est plutôt un beau film d'amour qui montre bien l'évolution des sentiments, surtout du côté de Scott qui est, dans les faits, un peu « manipulé » par son amant et qui, bien qu'il s'en rende compte, a du mal à faire face.

Le souci majeur de ce film, c'est qu'il s'étire un peu en longueur à certains moments. En effet, bien que ce soit plutôt rythmé dans l'ensemble, certains passages m'ont paru être un peu trop allongés parfois un peu artificiellement. D'autres séquences sont même assez inintéressantes voire redondantes. C'est dommage car en gagnant un peu plus en « muscle », ce film aurait pu être plus nerveux et donc plus réussi. Dans sa réalisation, Soderbergh réussit bien à alterner entre les scènes de *show* où sa mise en scène se fait plus grandiloquente et celles plus intimistes où il parvient à trouver la bonne distance avec ses deux personnages principaux. Néanmoins, rien ne m'a véritablement marqué dans ce film, ni une séquence, ni un plan en particulier. Non, ce qui est plutôt à retenir, c'est bien le jeu d'acteurs. Car ce film, c'est aussi la « résurrection » pour Michael Douglas, très grand acteur des années 80 et 90, un peu oublié depuis le début des années 2000 et qui a, depuis, surtout fait parler de lui pour des problèmes de santé et pour son mariage avec Catherine Zeta-Jones. Ici, totalement investi dans son rôle d'excentrique un brin barré, il est incroyable. Mais ce qui est très fort, c'est que ce long métrage nous montre aussi l'envers du décor où ce personnage est beaucoup moins sûr de lui et plus vulnérable. Et c'est sans doute là que Douglas est encore plus fort. Une performance de très haut niveau, passée elle aussi à côté d'un Prix à Cannes (décidément, ce Bruce Dern doit être très bon pour avoir raflé le prix devant Douglas et Del Toro). A côté de Douglas on retrouve Matt Damon, qui, dans son genre, se pose aussi plutôt là même s'il est forcément un peu éclipsé. Devenu une sorte d'acteur caméléon, qui passe sans transition de l'action au drame intimiste, il se construit vraiment une filmographie plus qu'intéressante. Tout comme celle de Soderbergh qui clôt (?) avec ce film un cycle de douze films en sept ans (!!!)...

VERDICT :

Un peu long par moments et pas toujours passionnant, *Ma vie avec Liberace* n'en reste pas moins un film assez impressionnant sur certaines séquences. Il est surtout marqué par la performance dantesque de Michael Douglas et celle de Matt Damon, tout aussi intéressante.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

MICHAEL DOUGLAS

LE MAJORDOME

Lee DANIELS

Date de sortie : 11-09-2013 Vu le : 21-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Parce qu'il est doué dans ce qu'il fait, Cecil Gaines est repéré pour devenir majordome à la Maison Blanche. Pendant sept présidences successives, il va y travailler, tout en devant s'occuper de sa femme et de ses fils, avec qui les relations ne sont pas toujours évidentes.

CRITIQUE :

Lee Daniels est ce réalisateur qui s'était fait connaître en 2009 avec *Precious*, film présenté dans de nombreux Festivals, nominé un nombre incalculable de fois et qui avait remporté quelques récompenses. Depuis, le metteur en scène s'est occupé de *Paperboy*, polar poisseux esthétiquement plutôt réussi mais un peu vain. Là, il revient avec la très grosse artillerie puisqu'il réalise un film qui dure sur plus de quatre-vingt ans, qui traite à la fois d'un majordome à la Maison Blanche mais, surtout, de la bataille pour les droits des noirs aux Etats-Unis pendant toute cette période et qui possède un casting hallucinant (comme on en a rarement vu). Là, clairement, on est dans le très gros morceau qui se pose déjà là

pour les futures cérémonies de récompense (en plus les frères Weinstein sont dans le coup, toujours bon signe pour les Oscars) et qui, en plus, a réussi un coup de communication magistral en révélant que le film avait fait pleurer Obama, rien que ça. Forcément, moi, en sachant tout cela, j'étais un peu dubitatif et réticent et je voyais venir d'assez loin le piège que peut être ce genre de long métrage : brouillon, pas assez fouillé et trop démonstratif. Mais bon, si *Le Majordome* avait fait pleurer Obama, comment passer à côté ?... De fait, je suis ressorti de la séance avec la sensation que je m'étais fait le film en avance et que ce que j'ai pu voir n'y a absolument rien changé. Alors, est-ce que, vraiment, ce long métrage est identique à ce que je pouvais attendre ou est-ce plutôt que je n'ai pas voulu changer d'avis ? On ne le saura jamais mais, honnêtement, *Le Majordome* n'est pas le grand film qui pouvait s'annoncer et a beaucoup trop de défauts pour être réussi.

Si on y réfléchit bien, ce film propose quand même un programme totalement insensé en à peine plus de deux heures de temps : la vie personnelle d'un homme, l'histoire de l'obtention des droits par les noirs américains, sept Présidents des Etats-Unis, et tout cela sur une période de quatre-vingt ans même si, pour être honnête, c'est surtout sur les trente années où Cecil Gaines travaille à la Maison Blanche que le cœur du film se déroule. Mais quand même, c'est énorme et cela donne un matériel beaucoup trop important pour être réellement en capacité de le traiter de la manière dont il le faudrait, c'est-à-dire en profondeur. En liant l'histoire (celle d'un homme) avec l'Histoire (celle d'une nation), le scénario fait ce qui est le plus « simple » pour aborder des événements historiques sans faire un film « théorique ». Mais là, si tout est lié, rien n'est véritablement fouillé. Ce qu'on peut voir, c'est par vignettes (un discours par ci, une rencontre avec un président par là, un mouvement de protestation des noirs américains à un autre moment). Tout cela forme au bout d'un moment quelque chose qui ressemble plus à une bouillie qu'autre chose. Mais on se rend tout de même compte assez vite que ce Majordome n'est en fait qu'un prétexte, car, ce qui est le plus important, c'est bien la cause des noirs américains (c'est d'ailleurs confirmé par les derniers mots du film). Ce n'est donc pas le métier de cet homme qui importe mais bien la relation compliquée qu'il a avec son fils, lui qui, très tôt, se bat pour les droits de façon plus ou moins violente. Ce film m'a finalement fait penser à *J. Edgar*, le dernier Eastwood (d'ailleurs, à quand un nouveau film ?) qui voulait raconter beaucoup trop de choses en même temps et qui, finalement, passait trop vite sur à peu

près tout. Là encore, je me demande si une série n'aurait pas été plus appropriée, afin de creuser toutes les problématiques soulevées.

Mais le souci majeur de ce *Majordome* ne se trouve pas forcément dans ce projet de base compliqué à tenir, mais plutôt dans la manière dont Lee Daniels le met en scène. Pour dire les choses gentiment, on ne peut pas considérer ce dernier comme un apôtre d'une certaine discrétion. Non, lui, pour montrer ce qu'il veut, il emploie les gros sabots (voire les très gros parfois) tant dans la manière dont c'est écrit que celle dont c'est réalisé. On trouve beaucoup trop de séquences où il en fait des tonnes, soit pour bien appuyer son propos, soit pour tenter d'émouvoir le spectateur. Parfois, c'est tellement gros que c'est presque drôle. Mais cela vient forcément du fait que le réalisateur a finalement trop peu de temps pour montrer ce qu'il veut donc il doit le faire vite et avec des images marquantes. On en revient donc au départ : l'ambition du film est beaucoup trop grande et pas du tout réalisable. Pour incarner ce majordome, il fallait bien un acteur comme Forrest Whitaker, à la fois capable d'une vraie discrétion (la base du métier de celui qu'il interprète), mais qui, à côté de cela, a aussi une vraie présence. Il est très bon même si je l'espérais encore meilleur que cela. À côté de lui, c'est un véritable défilé de stars, comme on en voit rarement. Même les plus petits rôles (deux plans, trois minutes et deux mots) sont interprétés par de grandes vedettes et des *guest* prestigieux (Mariah Carrey, Lenny Kravitz, Jane Fonda, Vanessa Redgrave,...). Par ailleurs, tous les Présidents sont interprétés par de grands noms (Cusack, Rickman, Williams,...). Mais ce qui est peut-être le plus surprenant dans cette distribution, c'est la présence d'Oprah Winfrey dans un rôle majeur (la femme de Cecil Gaines). Celle que l'on considère parfois (à tort ou à raison) comme la « femme la plus influente au Monde » n'est honnêtement pas très bonne, surjouant trop la plupart du temps. C'est donc encore une mauvaise idée dans un film qui les cumule un peu trop pour séduire davantage. Mais bon, si Obama a pleuré...

VERDICT :

Brouillon car voulant aborder beaucoup trop d'éléments, Le Majordome ne brille pas non plus par une réalisation qui ne fait souvent pas dans la finesse. C'est dommage car il y a quelques bonnes idées et un Forest Whitaker plutôt pas mal. Mais l'ensemble est plus décevant qu'autre chose.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

FOREST WHITAKER



ELLE S'EN VA

Emmanuelle BERCOT

Date de sortie : 18-09-2013 Vu le : 22-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Bettie a la soixantaine mais sa vie ne va pas fort. Son amant la quitte, son restaurant est au bord de la faillite... Un jour, sur un coup de tête, elle monte dans sa voiture et prend la route. Ce qu'elle ne sait pas encore, c'est qu'elle ne rentrera pas de sitôt...

CRITIQUE :

Actrice, scénariste et réalisatrice, Emmanuelle Bercot commence à se faire un nom dans le cinéma français. C'est surtout le succès de *Polisse*, qu'elle avait coécrit avec Maïwenn et où elle jouait également, qui lui a donné un vrai poids et sans doute la force pour réaliser un nouveau film, neuf ans après son dernier (entre temps, elle avait mis en scène le dérangeant téléfilm sur la prostitution étudiante, *Mes chères études* et l'un des segments des *Infidèles*). Et pour s'assurer d'entrée une certaine adhésion du public (mais aussi de la critique), rien de tel que de construire le film autour d'une actrice à la fois légendaire et très actuelle : Catherine De-

neuve. En effet, si ses rôles les plus marquants commencent sans doute à dater maintenant, il n'en reste pas moins que cette comédienne continue à beaucoup tourner, et dans des styles très différents (de la comédie *Potiche* au film musical *Les bien aimés* en passant par des apparitions dans des films plus « sérieux »). Et, il faut bien le dire, elle conserve une forme d'aura qui semble la préserver de toute critique (et les films qu'elle porte avec) auprès d'une bonne partie de la presse française. Alors, forcément, quand un film se construit entièrement autour de sa personne, c'est sûr et certain que l'on va avoir du mal à trouver beaucoup de contradicteurs. Est-ce la seule raison pour laquelle *Elle s'en va* a bénéficié (et bénéficie encore, d'ailleurs) d'une si bonne presse ? Parce que, honnêtement, ce film est bien plus que limite et je le qualifierais même de mauvais, tout simplement. Sur-tout, plus que son côté profondément inintéressant, ce long métrage m'a marqué pour son côté excessivement gênant et même vraiment dégoûtant par moments. Je vais m'en expliquer.

Passons assez rapidement sur l'histoire qui, pour le coup, n'est vraiment pas intéressante et qui confirme ma théorie selon laquelle le principe du *road-movie* n'est pas vraiment une bonne façon de faire. On accumule des situations, on voit défiler des personnages, mais, si ce n'est une personne (ou plusieurs) qui maintiennent un fil directeur, il manque souvent quelque chose comme un minimum de cohérence. Là, c'est vraiment le cas car tout ce qui suit le départ de Bettie, qui se fait sur un coup de tête et sans y avoir visiblement vraiment réfléchi, n'est qu'une suite de situations, entrecoupées par des vues de routes depuis la Mercedes avec différentes musiques (la base ultime du *road-movie*). Et, la plupart du temps, c'est vraiment inintéressant et creux au possible. A travers ce voyage, c'est bien entendu le portrait d'une femme qui est dépeint mais, en tant que spectateur, on arrive jamais à s'y attacher ni même à réellement s'en soucier... Après des rencontres toutes plus insignifiantes les unes que les autres, et qui ont déjà bien commencé à saper mon moral, Bettie finit par retrouver son petit-fils qu'elle n'a presque jamais vu et doit l'emmener voir son grand-père (comme par hasard, sa fille l'appelle à ce moment-là...). On se dit alors que le long métrage va réellement prendre son envol avec un vrai « enjeu » qui apparaît et un garçon qui fait un peu contrepoint à cette femme qui commence à nous horripiler. Mais le souci, c'est que ça empire plutôt et le film s'embourbe de plus en plus, de situations attendues en rencontres grotesques jusqu'à une partie finale à la fois tellement prévisible (tout est annoncé dès le premier plan où l'on voit cet homme) mais surtout assez pathétique dans ce qu'elle montre et la manière dont elle le fait.

Car si *Elle s'en va* se contentait d'être tout simplement insignifiant dans ce qu'il raconte, ça pourrait encore passer. On en a vu d'autres qui s'en sont sortis au moins honorablement avec un scénario bancal ou tenant sur une serviette en papier. Mais là, il y a tout de même tout un aspect du film qui m'a dérangé, et cela de plus en plus fort alors que le film avançait. A certains moments, c'est même un sentiment de dégoût qui a fini par m'envahir. Mais qu'est-ce qui peut être si choquant dans un film *a priori* « inoffensif » ? C'est tout simplement l'image qu'est donnée dans ce film d'une certaine partie de la population française. Lorsqu'elle traverse la France d'Ouest en Est, Bettie rencontre de nombreuses personnes et cela toujours à la campagne. Et ce qui est particulièrement incroyable, c'est tous les clichés que ce *Elle s'en va* peut véhiculer, comme par exemple le fait qu'on regarde Jean-Pierre Pernaut dans tout le village, que, à la campagne, on est habillé comme il y a cinquante ans, ... La liste est très longue mais plus que des faits vraiment précis, c'est une impression qui se dégage et qui m'a réellement mis mal à l'aise plus d'une fois. C'est le cas par exemple de toute cette séquence dans le dancing. Il y a un regard posé sur les gens qui sont dedans que j'ai ressenti comme méprisant et même moqueur. Et ce n'est pas du tout un cas isolé. La séquence de l'homme âgé qui n'arrive pas à rouler une cigarette m'a semblé être le paroxysme de cela et m'a rebuté au plus haut point. Alors soit je n'ai pas compris ou voulu comprendre ce que montrait réellement la réalisatrice, soit son film est vraiment ignoble dans le regard qu'il porte sur ce que l'on pourrait qualifier de « France profonde », même si je préfère parler de France rurale. Et je ne dirai même pas un mot de ce qui est montré à propos de la cigarette car c'est beaucoup trop fréquent dans les films même si c'est amplifié ici. Fumer est vu comme le seul moyen pour se sortir de ses problèmes et s'offrir un temps de repos. Je n'évoquerai pas le terme d'« apologie de la cigarette » mais la place qui lui est donnée dans tout le film m'a vraiment agacé et presque choqué.

En enfin, dernière chose, qui va peut-être passer pour une évidence : pour faire un film, il faut des acteurs et actrices qui savent jouer. Et oui, c'est aussi simple que cela. Emmanuelle Bercot s'est sans doute dit qu'en prenant l'une des plus grandes comédiennes françaises de l'histoire en rôle principal, tout allait marcher comme sur des roulettes. Sombre erreur... Alors, oui, Catherine Deneuve est plutôt pas mal, donnant un peu de corps à cette femme qui effectue ce voyage sans trop évoluer dans son caractère. Mais elle paraît toujours un peu perdue, en décalage avec ce qui se passe réellement, comme si elle ne faisait pas vraiment partie du film et qu'elle le traversait plus qu'elle ne l'incarnait véritablement. Il faut dire qu'elle n'est pas servie (ce qui est le comble, quand on tient un restaurant !) par la distribution qu'on lui a collée autour. D'abord, le gamin est (très) mauvais. Même s'il faut un peu d'indulgence pour les enfants dans les films, là, ce n'est juste pas possible. A aucun moment il n'est véritablement crédible (qu'il chante, qu'il pleure ou qu'il rigole d'ailleurs). Mais que dire de la performance des deux néo-comédiens que sont Camille (chanteuse) et Gérard Garouste (peintre et sculpteur) ? Ce n'est pas une mauvaise chose que de donner des rôles à ce genre d'artistes. Mais il faut quand même s'assurer avant qu'ils pourront jouer correctement. Camille est ainsi totalement lamentable, surjouant comme si elle faisait du théâtre (et encore, ça ne passerait même pas) et se rendant à une vitesse record totalement insupportable dans ce rôle de fille à la mère indigne. Gérard Garouste n'est pas très bon non plus mais pour des raisons différentes : dans une partition qui aurait exigé une certaine présence, lui n'en fait aucunement preuve. Ce sont donc des paris totalement ratés et qui enfoncent encore un peu plus ce film, qui s'avère vraiment être l'une des très grosses déceptions de l'année cinématographique. Il faudra s'en remettre...

VERDICT :

Un film raté et même particulièrement gênant par moments. Dans un *road-movie* sans aucun intérêt, Catherine Deneuve semble perdue dans cette France rurale telle que la voit de manière caricaturale la réalisatrice. Elle s'en va et bien moi, je me suis tâté à en faire de même pendant la séance.

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :

CATHERINE DENEUVE



LES AMANTS DU TEXAS

David LOWERY

Date de sortie : 18-09-2013 Vu le : 23-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Bob et Ruth attendent leur premier enfant. Mais, pris dans une fusillade, ils doivent se rendre et Bob s'accuse du tir qui a blessé un policier. Alors en prison, il n'a qu'un but : s'évader pour rejoindre sa femme et sa fille. Mais la réalité ne sera pas aussi belle que ce qu'il imagine...

CRITIQUE :

Le Festival de Sundance (qui est celui du film indépendant américain) confirme qu'il est un sacré découvreur de talents puisque la dernière édition, en janvier dernier, nous a sorti quelques petites pépites dont le premier film de ce jeune réalisateur qui a très vite été acheté par une maison de distribution et aidé par le Festival lui-même. Il faut dire que pour une première réalisation, David Lowery réussit à convoquer un casting de choix avec des jeunes acteurs qui ne sont pas encore de véritables têtes d'affiche mais qui ont tout pour devenir des stars à l'avenir (Casey Affleck, Rooney Mara et Ben Foster). Tout cela pour un film assez intrigant car compliqué à réellement classer dans une catégorie. On se trouve un peu

entre le film noir, le thriller, le drame amoureux mais aussi, d'une certaine façon, le western. De plus, il y a un côté vraiment intemporel à ce film puisqu'on a du mal à voir quand l'histoire se déroule véritablement. J'ai tendance à penser que c'est dans les années 80 mais rien n'est moins sûr. C'est en tout cas une plongée dans une certaine Amérique, qui a conservé des codes et des valeurs assez anciennes. En ce sens, ce film m'a étrangement fait penser à du Cormac McCarthy (très grand écrivain de cette Amérique « intemporelle ») porté à l'écran (économie des mots, insistance sur les images), ce qui, forcément, n'est pas pour me déplaire. La référence à Terrence Malick peut aussi bien entendu être évoquée tant certains plans (notamment tout au début) ressemblent à ceux qu'a pu faire ce dernier, notamment dans *La balade sauvage*, qui est aussi son premier film. Néanmoins, David Lowery trouve une vraie singularité qui fait de son long métrage un objet plutôt réussi, intéressant et même impressionnant par moments.

Sur un rythme assez lent se déroule une histoire finalement très simple puisque Bob souhaite juste revenir chercher Ruth qui, elle, n'est pas sûre de vouloir vivre en cavale avec lui. Parce qu'un personnage a fait son apparition, de façon presque imperceptible : ce policier au grand cœur qui espère de l'affection de la part de Ruth. C'est sûr que ce n'est pas très complexe mais, visiblement, là n'est pas vraiment le souci pour David Lowery qui joue de cette simplicité pour insister plutôt sur les sentiments de chacun des personnages plus que sur leurs actions. Ainsi, les paroles sont assez rares et l'action quasiment oubliée. Pourtant, il y a de quoi avec une « course poursuite » entre Bob et la police d'un côté et d'autres qui le cherchent pour le tuer de l'autre. On trouve quelques scènes que l'on pourrait qualifier d'action mais elles apparaissent bien comme secondaires. Car ce qui intéresse vraiment le film, c'est bien plutôt ce sentiment amoureux qui étreint les deux personnages principaux et le dilemme terrible qui se pose à Ruth. La fin est en ce sens très forte car elle concentre tous les enjeux dans une séquence poignante et pleine d'émotions. Ce que l'on peut dire, c'est que David Lowery sait vraiment filmer. Porté par une photographie de grande qualité (dans des tons un peu jaunés), il orchestre quelques séquences de très haut niveau, avec un soin tout particulier apporté à la lumière, très importante ici. Ainsi, *Les amants du Texas* est un long métrage qui a vraiment de la classe, un peu comme pouvait l'avoir aussi *L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford* d'Andrew Dominik, qui, finalement, lui ressemble un peu à différents égards (au-delà de la présence de Casey Affleck). Le seul reproche que je peux faire à ce long métrage, c'est l'importance trop forte

donnée à la musique, toujours présente et qui, parfois, n'est pas forcément utile et gâche un peu le plaisir en rajoutant trop.

Comme chacun sait (ou pas), je suis un très grand fan de Casey Affleck que j'ai toujours trouvé excellent. Il l'est encore ici, avec ce rôle de personnage traqué, à la fois si proche et si loin d'arriver à ses fins. Mais, ce qui est incroyable, c'est qu'il se fait en partie éclipser par les deux autres comédiens principaux, en l'occurrence Rooney Mara et Ben Foster. Commençons par ce dernier que je ne connaissais pas vraiment avant et qui s'était surtout révélé grâce à la série *Six feet under*. Il est assez génial ici, dans une partition où il ne dit vraiment pas grand-chose mais où il fait passer énormément avec sa simple présence. Pris entre son métier et ses sentiments, il a du mal à réellement se dévoiler, notamment face à Ruth, pour laquelle il a de plus en plus d'affection. Et cette Ruth est interprétée par Rooney Mara, tout simplement géniale. Celle qui avait été découverte dans la scène d'ouverture de *The Social Network* avant d'exploser en Lisbeth Salander pour la version de *Millénium* réalisée par David Fincher, prouve une nouvelle fois qu'elle a un vrai talent pour, elle aussi, faire passer beaucoup de choses sans trop en dire. Parce que, dans l'absolu, elle ne parle quasiment pas dans ce film mais on comprend tout ce qui peut se passer dans sa tête, les dilemmes, les doutes mais aussi l'amour qu'elle a pour Bob malgré leur séparation. C'est vrai qu'on a toujours vu cette actrice dans le même type de rôles (où elle est plutôt renfermée et peu souriante) mais elle y est excellente, donc bon... Ce trio s'inscrit en tout cas parfaitement dans le projet du réalisateur et réussit à donner une vraie force à l'ensemble du film. Ce David Lowery a de l'avenir et ça ne m'étonnerait pas qu'il se voit confier un plus gros budget très vite. Il devra alors garder sa façon de faire qui fait sa force.

VERDICT :

Film à la fois prenant et classieux, *Les amants du Texas* jouit aussi d'un magnifique trio d'acteurs. Quelques petits défauts à régler mais ce David Lowery fait plutôt une belle entrée dans le monde des réalisateurs américains. Bonne suite à lui.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

ROONEY MARA

BLUE JASMINE

Woody ALLEN

Date de sortie : 25-09-2013 Vu le : 25-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Parce qu'elle a dû quitter son mari financier pris pour escroquerie, Jasmine se retrouve à devoir fuir sa vie mondaine d'avant pour se retrouver chez sa sœur, dans un petit appartement, et ne sachant même pas ce qu'elle va pouvoir faire de sa vie...

CRITIQUE :

Et voici donc le Woody Allen annuel. Devenu depuis presque cinquante ans une institution comme peut l'être le Beaujolais nouveau ou le dossier sur les Francs-Maçons dans les hebdomadaires, cet événement cinématographique s'est vraiment installé dans le paysage et n'est même plus attendu tant que cela. On sait bien qu'il finira bien par sortir un jour dans l'année, c'est un fait. Pourtant, en 2013, quelque chose semble un peu différent. D'abord parce que *Blue Jasmine* marque une rupture dans le « trip » européen effectué par le réalisateur depuis sept ans et débuté avec *Match Point*. Le mauvais *Whatever Works* (filmé à New York) était tel-

lement mineur que l'on peut presque le considérer un peu à part dans sa filmographie... Allen avait tourné de Londres à Rome, en passant par Barcelone et Paris. Avant de retourner dans le sud de la France pour son nouveau long métrage, il livre un vrai film basé dans son pays, entre New York et San Francisco. Car *Blue Jasmine* est un film « double » qui met toujours en parallèle la vie actuelle de Jasmine (à San Francisco, chez sa sœur) et sa vie d'avant (à New York, avec son mari). Les deux s'imbriquent de façon assez intelligente et, en tout cas, plutôt naturelle (même si certains liens sont un peu tirés par les cheveux). Mais ce qui est assez drôle, c'est la manière dont Woody Allen semble avoir du mal à se détacher de l'Europe et de son influence tant de nombreux dialogues font référence à ce continent (à travers des voyages effectués par exemple) et si on allait même plus loin, on pourrait dire que la séquence d'ouverture dans un avion (qui, pour le coup, vient probablement de New York) est une façon pour le metteur en scène de montrer qu'il se pose véritablement pour ce film, avant de repartir pour de nouvelles aventures. De fait, *Blue Jasmine* est son meilleur long-métrage depuis longtemps, sans doute *Match Point*.

En mettant fin à son tour d'Europe, Woody Allen arrête aussi les comédies un peu dramatiques sur les bords (ou pas) uniquement basées sur la question de l'amour et ses contrariétés. *To Rome with Love* étant le symbole le plus parlant de cela mais aussi un raté assez monumental, comme si Allen était totalement en panne d'inspiration. *Blue Jasmine* marque le retour au drame, toujours teinté d'un peu d'humour et d'un regard décalé, forcément, mais, là, c'est quand même beaucoup plus sombre. En fait, ce film, plus que véritablement sombre, est surtout extrêmement cruel : il montre la descente aux enfers d'une femme qui avait tout mais qui vivait, sans doute, dans un monde artificiel, alors qu'elle ne voulait pas voir la réalité en face. En se permettant de revenir de façon plutôt importante sur toute cette période, le scénario montre en fait tout ce que Jasmine a perdu (une qualité de vie, bien sûr, mais aussi des relations et une place dans une certaine société) et qu'elle cherche à retrouver, bien que ce soit très compliqué pour elle et qu'elle ne soit pas prête à « tout » sacrifier. Ainsi, elle se cherche elle-même alors qu'elle se trouve dans un choc des cultures quand elle arrive chez sa sœur (d'ailleurs, c'est peut-être montré de manière un peu trop caricaturale). C'est bien là que le film est particulièrement terrible car, malgré tous ses efforts (qui ne sont pas toujours énormes tant elle reste marquée par sa vie d'avant), elle n'arrive pas à s'en sortir et a toujours un souci qui finit par la bloquer, tant dans sa vie professionnelle qu'amoureuse. Même sa relation avec sa sœur ne s'améliore pas vraiment. Il faut dire qu'elle passe son temps à lui casser du sucre sur le dos... Bref, la descente aux enfers de Jasmine est complète.

Et tout cela permet à Woody Allen de jouer sur un registre plutôt absent de ses précédents films, qui étaient, eux, beaucoup plus légers : celui de l'émotion. En effet, ce personnage est réellement touchant et bien que parfois absolument insupportable, on ne peut s'empêcher d'avoir pour cette Jasmine une certaine empathie. Cela tient aussi dans la façon dont le film est écrit. Ne sombrant jamais dans une forme de misérabilisme, le scénario maintient toujours le personnage principal un peu la tête hors de l'eau et on a constamment l'impression qu'elle va pouvoir s'en sortir. Le fait que le film se déroule sur deux temporalités différentes lui permet aussi de garder un certain rythme. Le spectateur a donc toujours la sensation qu'il va se passer quelque chose (de positif) pour Jasmine. Le style visuel du metteur en scène est bien présent et on le reconnaît ici. On trouve une vraie volonté de ne pas faire trop d'effets. Ce qui compte, c'est une certaine efficacité et, surtout que l'image soit en lien avec tout ce qui se dit. Woody Allen conserve son talent pour les répliques et les séquences qui font mouche. Les dialogues sont souvent teintés d'un humour un peu grinçant, les situations un brin ubuesques et surtout, Allen garde cette immense capacité à planter les situations. Il suffit là d'un long monologue de Jasmine dans l'avion puis dans les couloirs de l'aéroport pour saisir le personnage et les enjeux principaux qu'elle va pouvoir drainer. C'est là tout le talent de Woody Allen, à la fois scénariste et réalisateur de ses longs-métrages.

Dans la pléiade d'acteurs et d'actrices qui auront joué pour Allen ces dernières années, et dont on aura oublié jusqu'à la présence, ici, une comédienne sort vraiment du lot. En effet, Cate Blanchett, actrice qui se fait suffisamment rare pour que sa présence soit vraiment remarquée, éclabousse le film par sa performance. Alors que, souvent, chez Woody Allen, le comédien doit passer derrière le texte et le rythme imposé, et a un peu du mal à faire véritablement exister son personnage, l'actrice australienne réussit justement à donner une vraie consistance à cette Jasmine mais aussi à faire passer une réelle émotion. Cette femme étant toujours sur un fil, tiraillée qu'elle est entre la déception d'avoir perdu sa vie d'avant et l'envie de se reconstruire, il fallait une comédienne capable de jouer un peu sur tous les registres, mais aussi de ne pas rendre ce personnage « odieux » et Cate Blanchett s'y emploie vraiment très bien en jouant sur la sensibilité de cette femme. À côté d'elle, Sally Hawkins fait plutôt bien le travail en sœur beaucoup plus simple mais à la fois envieuse de la vie de Jasmine. Tous les autres seconds rôles sont correctement tenus sans faire d'éclat.

Blue Jasmine, s'il est sans souci l'un des meilleurs Woody Allen de ces dernières années, ne peut pas non plus être considéré comme un grand film. On passe un bon moment, c'est sûr, mais il manque trop de choses pour en faire un vrai long métrage de qualité. Mais, honnêtement, pour du Woody Allen, on est plutôt dans le haut du panier. Et vu que j'avais commencé à perdre foi en ce réalisateur, c'est une bonne nouvelle ! Maintenant, la question est la suivante : faudra-t-il attendre sept ans pour le revoir à ce niveau ?

VERDICT :

Un Woody Allen à la fois enlevé et assez sombre. C'est plutôt mieux que ce qu'il a pu nous faire dernièrement même si ça peine à réellement m'émerveiller. Cate Blanchett, elle, est absolument grandiose.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

CATE BLANCHETT



RUSH

Ron HOWARD

Date de sortie : 25-09-2013 Vu le : 26-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Dans les années 70, la rivalité entre James Hunt et Niki Lauda est à son maximum dans la monde automobile. Tous les deux brillants, ils sont surtout extrêmement différents. Tout cela se cristallisera au cours d'une saison 1976 où ils passeront par tous les états.

CRITIQUE :

Personnellement, j'avais découvert Ron Howard comme réalisateur avec *En direct de EdTV*, un des premiers films dont je me rappelle réellement au cinéma (mis à part tous les Disney) et que j'avais vu seul avec mon papa à l'époque (pourquoi ? Ca, je ne sais pas). Ca commence à remonter et, à dix ans, je ne me rendais pas bien compte du fait que c'était ce réalisateur aux commandes. Lui n'en n'était pas à son coup d'essai puisqu'il avait déjà réalisé de grand succès comme *Cocoon* ou encore *Apollo 13*. Et depuis, il a continué à creuser son sillon entre films racontant l'histoire de personnalités plus ou moins célèbres (*Un homme d'exception*, *De l'ombre à la lumière*), adaptations des romans de Dan Brown ou films passés un peu

plus inaperçus. Son principal fait d'arme restera donc cet Oscar glané en 2001 pour *Un homme d'exception* (film plutôt honnête, pour autant que je m'en souviennne) en tant que meilleur film et meilleur réalisateur. Là, il revient avec un film qui a pas mal fait parler de lui, notamment dans le milieu du sport (notamment par des articles dans *L'équipe*, ce qui n'est pas forcément le plus fréquent). Il faut dire que *Rush* raconte l'histoire de l'une de ces rivalités qui font le sel du sport, et notamment de la Formule 1, où les risques sont plus grands et le danger toujours présent : celle entre Niki Lauda et James Hunt, qui s'est cristallisée lors d'une saison de championnat devenue mythique, celle de 1976. Aujourd'hui, alors que ce sport est (malheureusement) devenu d'un ennui presque total, avec des pilotes très aseptisés qui sont punis dès qu'ils sortent un tout petit peu des clous, il est bon de se rappeler ce qu'avait pu être la course automobile dans ces années-là : un combat de têtes plus ou moins brûlées, toujours prompts à se charrier et à se défier sur la piste. Ce côté-là, Ron Howard le rend plutôt bien. Mais le souci principal de son long métrage vient de son côté extrêmement caricatural.

En mettant en scène la rivalité entre deux pilotes, et surtout, deux caractères si opposés, Ron Howard n'a pas une mauvaise idée en soi. C'est vrai que c'est une histoire vraiment cinématographique avec, en plus, la possibilité de faire vrombir de grosses voitures, forcément un immense plaisir pour tout réalisateur amateur de grand spectacle. Mais, en opposant de manière si nette les deux personnages, *Rush* perd quand même beaucoup de son intérêt. *A priori*, tout ce qui est raconté est à peu de choses près vrai et vérifié mais il y a surtout un souci dans la manière de le montrer. Durant l'ensemble du film, tout est fait pour mettre en opposition ces deux pilotes : leur manière de vivre, d'aborder la compétition, de piloter... On ne les voit pas si souvent que cela les deux ensemble, mais c'est plutôt une succession de séquences qui permettent de montrer pourquoi ils sont si différents. Et tout y passe : la rencontre avec leurs femmes, leur façon de préparer leurs voitures et de vivre leur statut de star... Au bout d'un moment, montrée de cette manière, cette différence devient trop forte et on a l'impression d'être devant des personnages de bande dessinée ou de dessin animé tant ce n'est même plus un duel qu'ils se livrent mais une sorte de choc déréalisé. Un petit peu de mesure et de discernement n'aurait sans doute pas été de trop car, à force de top insister là-dessus (bien sûr, c'est quand même la base du film), on perd peu à peu le côté véridique de l'histoire. Et ce ne sont pas les acteurs principaux qui permettent de garder un peu de mesure car les deux, chacun dans leur comportement, en font des tonnes, avec un Chris Hemsworth charmeur à l'excès

et un Daniel Brühl constamment renfrogné. Lors de leur tête à tête, cela donne des rencontres parfois assez improbables avec, surtout, des dialogues écrits un peu n'importe comment.

Dans sa manière de mettre en scène, Ron Howard ne fait pas les choses à moitié non plus. Mais, là, pour le coup, tout n'est pas négatif. En effet, pour ce qui est des scènes de course, *Rush* est plutôt très bien réalisé. Le montage est hyper rythmé, avec de très nombreux angles de vue et les reconstitutions parfaites (même s'il y a une petite erreur qui se glisse au milieu sur un nombre de points de retard au championnat...). On a réellement l'impression de se trouver au cœur de la course et c'est de ce côté-là parfois même jouissif car il y a une vraie impression de vitesse. Avec la partition de Hans Zimmer et le côté « bruit et fureur » du son des moteurs en plus, cela donne vraiment de grandes séquences, parfois virtuoses, de pur cinéma d'action. On peut juste regretter qu'elles ne soient finalement pas si nombreuses que cela. Parce que, à côté, pour raconter la vie des deux pilotes en dehors des circuits, les choses vont beaucoup trop vite et le réalisateur utilise de vrais raccourcis pour rythmer au maximum et préfère passer par des images symboliques plutôt que par des scènes qui pourraient être un peu plus longues. Alors parfois, ça fait presque un peu rire tant c'est simplifié à l'extrême. Et à force de tant caricaturer les deux personnages, on a vraiment le sentiment qu'il simplifie au maximum les tenants et les aboutissants réels de leur relation et que l'on passe à côté d'un bien plus grand film, qui serait allé plus loin de ce côté-là et qui aurait donc été bien plus intéressant. Je me demande si une telle histoire, avec un scénariste moins porté sur la simplification de l'histoire et un réalisateur un peu plus « fin », n'aurait pas pu donner un vrai grand film car la rivalité a existé et a marqué l'histoire de ce sport. Il y avait vraiment une bonne matière mais Ron Howard n'arrive pas à dépasser le simple fait de divertir le spectateur.

VERDICT :

***Rush*, c'est un bon divertissement, très rythmé et même parfois assez jouissif, mais le gros problème, c'est le côté extrêmement caricatural de l'histoire qu'il raconte et des deux personnages principaux. Ce n'est pas loin de gâcher le tout et c'est un peu bête, non ?**

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES SÉQUENCES DE COURSE



SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Pascal PLISSON

Date de sortie : 25-09-2013 Vu le : 29-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DOCUMENTAIRE

HISTOIRE :

A travers le destin de quatre jeunes enfants à travers le monde (au Kenya, au Maroc, en Patagonie et en Inde), ce film montre pourquoi il n'est pas toujours pas facile d'aller à l'école et le combat qu'il faut même parfois mener.

CRITIQUE :

Quelle surprise de voir une salle (presque) remplie pour ce film un dimanche en plein après-midi. Je me doutais un peu que ce long métrage aurait du succès puisque son sujet est forcément rassembleur (tant pour une diversité d'âge que sociologique) mais, dans l'absolu, je ne m'attendais pas à voir autant de monde, vraiment pas. La question que je me suis posé est donc la suivante : est-ce vraiment si surprenant ? Ce film tombe en effet à une période où chez nous, on se dispute pour savoir si le rythme scolaire est adapté, et c'est logique de vouloir nous rappeler que l'école n'est pas un acquis mais bien une chance et qu'il faut savoir en profiter.

D'ailleurs, c'est le sens des mots prononcés en introduction et qui sont, il faut bien le dire, un peu moralistes sur les bords (ça fait un peu penser à ce qu'on peut dire aux enfants quand ils ne mangent pas leurs courgettes à la cantine...). C'est sans doute pour cela que *Sur le chemin de l'école* va connaître un succès relativement important. Il faut dire en plus que le film bénéficie d'une bonne presse depuis sa sortie et tout le monde en parle avec beaucoup de sympathie et même de tendresse. Et, autant le dire tout de suite, c'est un vrai biais pour juger le film en lui-même. En effet, le problème majeur d'un tel long métrage, c'est qu'on ne peut pas ne pas l'apprécier ou même dire qu'on l'a trouvé un peu cucul. Non, ça ne serait pas politiquement correct et même franchement mal venu. On nous montre quand même des enfants qui se battent réellement pour aller à l'école, effectuant des trajets complètement fous (parfois deux heures par jour rien que pour se rendre en classe). Alors, forcément, on doit trouver ça extraordinaire, par principe. Personnellement, une telle façon de faire a plus que tendance à m'agacer et sans me déplaire (loin de là), ce documentaire m'a plutôt laissé sur ma faim.

Les quatre histoires racontées ici sont plutôt « jolies » (on est même obligé d'utiliser ce genre de termes pour en parler...) et mettent en scène de vraies aventures. Entre le voyage au cœur de la savane, celui à travers les montagnes de l'Atlas, la longue chevauchée dans les plateaux argentins ou ce convoi en fauteuil roulant dans le sable ou les routes défoncées, ce sont réellement des parcours exceptionnels. Justement, c'est pour moi l'un des soucis de ce long-métrage (enfin, pas si long que ça : moins d'une heure vingt, quand même...). A force de vouloir montrer la difficulté de ces parcours, la caméra s'éloigne encore et encore pour finalement ne plus faire de ces personnages enfantins que des petits points dans le paysage. Ceux-ci sont grandioses et la réalisation insiste beaucoup dessus. Ainsi, à certains moments, on a presque l'impression de se retrouver devant un documentaire animalier (éléphants et girafes sont au programme) ou tout simplement un travail pour *National Geographic*. Pour moi, ça dénature un peu le projet initial du film en faisant passer les enfants au second plan derrière ces paysages magnifiques. C'est pourquoi l'histoire la plus intéressante sur les quatre est sans aucun doute celle qui se déroule en Inde. Il y a d'abord un côté extrêmement émouvant à voir ces deux garçons transporter leur frère en faisant rouler un fauteuil pour l'emmener au collège mais ce sont aussi les séquences qui s'intéressent le moins aux paysages (car ils sont moins intéressants) mais restent plus sur les enfants, véritablement. Et, personnellement, je trouve que c'est mieux car cela comble le « décalage » évoqué ci-avant et donne un vrai souffle épique. Ce défaut vient aussi sans doute du manque d'un vrai scénario. En effet, ce n'est pas en enchaînant des

séquences que l'on crée un documentaire. Il faut aussi un but, un certain regard sur ce que l'on filme et je trouve qu'il manque un peu de tout ça ici.

C'est évident que *Sur le chemin de l'école* n'est pas un documentaire qui veut prouver ou réellement démontrer quelque chose puisque, sur le constat (il n'est pas toujours facile de se rendre à l'école), tout le monde ne peut qu'être d'accord. Ça ne porte aucunement à polémique ou même à discussion. C'est donc un documentaire plutôt fait pour exposer cette réalité et la rendre intelligible pour le plus grand monde, notamment les enfants occidentaux. Cela ne doit néanmoins pas empêcher de travailler un peu sur une scénarisation qui est ici manquante. De plus, ce documentaire a vraiment un côté gentillet et presque naïf. Ce n'est pas tant le discours des enfants (extrêmement volontaires, ils voient vraiment l'école comme une chance, sans doute leur seule) qui est en cause mais plutôt celui de leurs parents, qui ressemble presque à une leçon qu'on a pu leur apprendre et qu'ils récitent pour « motiver » leurs enfants (je pense que les voix françaises souvent ridicules n'y sont pas pour rien non plus). Bien sûr, on ne peut qu'espérer que ces quatre élèves réussissent et parviennent à s'élever socialement par rapport à leurs familles (même si tous ne le souhaitent pas forcément), mais je trouve personnellement que les discours ne sonnent pas vraiment juste. Sans doute aussi que, dans notre société actuelle, nous n'avons plus le même rapport à l'éducation et que nous sommes en grande partie blasés devant tant d'optimisme un peu béat. *Sur le chemin de l'école* ne m'a pas déplu, puisqu'on ne s'ennuie pas et qu'il y a même, parfois, un peu d'émotions mais ça reste un documentaire au cinéma, et moi, personnellement, ça a vraiment du mal à m'émerveiller. Puisque, visiblement, il faut avoir aimé ce film, je vais dire que je l'ai au moins apprécié, pour ne pas passer pour un vieux schnock rabat-joie...

VERDICT :

Un documentaire plutôt réussi sur la forme mais qui manque d'un vrai regard sur ce qu'il filme. Si ce n'est un discours sur la chance que nous, occidentaux, avons de pouvoir aller facilement à l'école, ce film n'apporte pas grand-chose.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES PAYSAGES



PLAYERS

Brad FURMAN

Date de sortie : 25-09-2013 Vu le : 30-09-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Richie Furst est un étudiant qui se paie ses études en jouant au poker en ligne. Mais il se retrouve ruiné et est persuadé d'avoir été floué par le site internet. Il se rend donc au Costa Rica pour tenter de trouver Ivan Block, le fondateur du site. Il va alors devenir son poulain, pour le meilleur et pour le pire...

CRITIQUE :

Voilà donc un film que je suis allé voir parce que j'avais un peu de temps et pas trop envie de me prendre la tête. Objectif à moitié réussi car, pour le coup, j'avais raison, *Players* n'est pas un film où l'on se triture les méninges mais le souci, c'est que c'est suffisamment mauvais pour que le long métrage devienne agaçant et tape un peu sur le système. Pourtant, ce réalisateur (ancien assistant personnel de Julia Roberts sur certains films) avait mis en scène un long métrage qui, paraît-il, passait plutôt pas mal voilà deux ans (*La défense Lincoln*). Mais, là, en voulant s'attaquer à une histoire autour du poker en ligne, Brad Furman passe totalement à côté et réalise un film qui n'a strictement aucun intérêt. Il pourrait même passer pour une sorte de prototype du long-métrage dont on se

demande un peu pourquoi et comment il a été produit (mais qu'est-ce que Leonardo DiCaprio est allé mettre des sous là-dedans ?). En sortant de la salle, on se dit vraiment que si des gens ont de l'argent à dépenser pour faire ce genre de films, et bien, soit c'est qu'ils en ont beaucoup et qu'ils ne savent pas quoi en faire, soit qu'ils ont très mauvais goût, soit qu'ils n'étaient pas vraiment informés du résultat final (ce qui n'est pas impossible). Bon, tout de même, il faut être honnête : *Players* n'est pas absolument mauvais mais c'est juste que c'est à la fois attendu, convenu, très peu intéressant et, à certains moments, quand même, vraiment pas très bon. Le véritable problème, c'est que c'est un long métrage tellement creux qu'il n'y a pas grand-chose à en dire. Alors, je vais faire les choses rapidement et vite passer à autre chose de plus intéressant.

Le souci principal de *Players* se situe dans son scénario qui est, on peut le dire, en bois. Les incohérences sont multiples, les raccourcis non moins nombreux et, surtout, le film ne raconte vraiment rien de passionnant. C'est censé être un thriller mais il n'y a pas un seul moment ne serait-ce que de tension. On s'attend à tout, les possibles difficultés que pourraient rencontrer les personnages sont escamotées sans ménagement, les rebondissements sont inexistantes, la fin totalement bâclée et l'action très très *soft* (sauf une poursuite en voiture ridicule de moins de trente secondes). Et ce qui est totalement fou, c'est qu'en à peine une heure et demie, la majorité du film est passée en discussions en tous genres entre les personnages principaux, comme s'il n'y avait rien d'autre à montrer. Se rendant sans doute compte que l'histoire était très légère, les scénaristes nous font le coup de rajouter une histoire d'amour complètement bidon et téléphonée et, puisqu'on n'est jamais trop prudent, une relation père-fils que l'on ressort du tiroir si besoin (c'est toujours pratique d'avoir ça sous la main quand l'inspiration manque). Pour couronner le tout, le film ne s'interdit aucunement quelques clichés, des séquences caricaturales et des répliques qui se veulent bien senties pour parfaire le tout. Cet ensemble mêlé donne finalement une histoire qui manque de rythme et, surtout, d'un réel intérêt alors qu'en basant l'intrigue au Costa-Rica, dans le monde un peu interlope des sites de poker en ligne, il y avait vraiment la possibilité de faire mieux. Pour cela, il aurait fallu un minimum d'ambition et non pas un enchaînement de scènes toutes plus attendues les unes que les autres. Ici, tous les enjeux un peu essentiels et potentiellement porteurs de questionnements sont mis de côté pour se centrer plutôt sur ce qui n'a pas d'intérêt. Drôle de choix...

Honnêtement, avec un tel scénario, un réalisateur ne peut pas faire grand-chose. Il pourrait, au mieux, tirer le film un peu vers le haut. Mais ce n'est même pas le cas. La mise en scène n'est pas ignoble mais elle est beaucoup trop caricaturale (elle aussi) avec des gros plans bien moches, des ralentis trop évidents et des jeux de couleurs parfois à la limite de l'acceptable. Et étant donné que tout le monde (du scénariste au réalisateur) est en mode automatique, il est logique que les acteurs en fassent de même. Le duo entre Ben Affleck et Justin Timberlake ne fonctionne pas du tout, le premier étant un supposé bandit pas du tout crédible et le second est lisse comme tout. Là au milieu se glisse Gemma Arterton qui minaude et en fait des tonnes pour essayer de faire exister un rôle totalement insignifiant. Les seconds rôles sont à l'avenant, surjouant tous leurs partitions. Bref, ce n'est pas loin d'être un désastre de ce côté-là et on peut réellement se demander ce que des acteurs qui ont fait suffisamment de bons films pour savoir ce que c'est sont allés faire dans cette galère. La seule réponse crédible que je vois est que c'est pour eux un film purement alimentaire, qui leur permet ensuite d'aller vers des projets plus ambitieux. Enfin, j'espère que c'est cela car, sinon, je ne vois vraiment pas. Ça ne peut en tout cas pas être le scénario qui les a attirés. *Players*, c'est donc le symbole d'un cinéma « à la petite semaine », fait à la va-vite et sans autre ambition que de mise sur trois têtes d'affiche pour attirer du monde. J'avoue, je me suis fait avoir et je n'aurais pas dû (même si je pressentais que ce ne serait pas le film de l'année). Ce film ne mérite vraiment pas qu'on s'y attarde tant il est finalement très insignifiant.

VERDICT :

***Players* est vraiment l'exemple type d'un film produit et réalisé à la va-vite, sans aucun intérêt et qui ne s'en sort même pas par son côté spectaculaire. Si on rajoute des acteurs en roue libre, ça donne un joli plantage. Vraiment pas grand-chose à en retirer...**

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :

NON, VRAIMENT



OCTOBRE

<i>MON ÂME PAR TOI GUÉRIE</i>	244
<i>LA VIE DOMESTIQUE</i>	246
<i>PARKLAND</i>	248
<i>LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES 1 ET 2</i>	250
<i>PRISONERS</i>	254
<i>SHÉRIF JACKSON</i>	256
<i>GABRIELLE</i>	258
<i>AU BONHEUR DES OGRES</i>	260
<i>GRAVITY</i>	262
<i>FONZY</i>	264
<i>L'EXTRAVAGANT VOYAGE DU JEUNE ET PRODIGIEUX T.S.</i>	
<i>SPIVET</i>	266
<i>MALAVITA</i>	268

MON ÂME PAR TOI GUÉRIE

François DUPEYRON

Date de sortie : 25-09-2013 Vu le : 01-10-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Frédi vient de perdre sa mère mais celle-ci lui a transmis le don de guérir avec ses mains. Lui n'en veut pas car il a déjà suffisamment de mal à gérer sa vie comme cela. Mais le destin va le rattraper et il va devoir accepter ce que sa mère lui a donné.

CRITIQUE :

Juste avant la sortie de ce film, François Dupeyron a jeté un (petit) pavé dans la mare en dénonçant de façon extrêmement virulente les producteurs qui sont, selon lui, inféodés aux télévisions qui financent actuellement en grande majorité le cinéma français. Il faut dire que ce long métrage a été extrêmement compliqué à monter pour lui puisqu'il a essayé de trouver de l'argent du côté des télés qui lui ont refusé. D'après lui, ça fait même maintenant dix ans que tout ce qu'il propose est recalé. Pourtant, en 2001, il avait connu un relatif succès public (500 000 entrées) mais, surtout, une belle reconnaissance critique avec son film *La chambre*

des officiers. Je me souviens être allé le voir et avoir été assez marqué par ce film de guerre au regard un peu décalé et qui s'intéresse plus aux conséquences du conflit qu'aux batailles en elles-mêmes. Depuis, c'est un peu une longue traversée du désert pour Dupeyron qui, avec ses quelques films, ne fait pas beaucoup recette. Entre temps, il a été aussi assistant de Claude Berri pour le dernier film de ce dernier (*Trésor*). Il en a même repris le tournage après seulement quatre jours suite au décès de Berri. *Mon âme par toi guérie* marquerait donc le véritable retour de Dupeyron avec un casting vraiment intéressant : Grégory Gadebois (César du meilleur espoir masculin l'an dernier), Céline Salette (Prix Romy-Schneider qui récompense la meilleure jeune comédienne du pays, cette année) et Jean-Pierre Darroussin, l'un des vieux routiers et tête d'affiche principale du cinéma français. C'est vrai qu'avec ces acteurs, on se demande comment Dupeyron n'a pas réussi à trouver plus de soutien du côté des chaînes de télévision. Sans doute le sujet évoqué ne s'y prêtait pas forcément puisque, racontée de façon simple, l'histoire ne fait pas forcément se lever les foules. Mais il n'en reste pas moins que c'est vraiment un film qui mérite d'être vu et qui, finalement, marque bien plus qu'on ne peut le penser *a priori*.

Pour qualifier ce long métrage, le premier mot qui me vient à l'esprit est celui-ci : « envoutant ». Ça peut sembler à première vue un peu étrange mais j'ai vraiment eu le sentiment de me faire emmener peu à peu, sans forcément m'en rendre compte, dans l'univers proposé ici. Alors qu'au début, on peut trouver l'ensemble longuet, peu à peu, on se fait à ce rythme et on commence à rentrer véritablement dans l'histoire de cet homme. Quand on parle d'univers, ce n'est pas un monde parallèle (encore que) mais plutôt une manière de filmer des choses simples, avec un très grand soin apporté à l'image et à la lumière (le soleil perce toujours un peu et illumine certains plans), une importance donnée aux silences et aux dialogues d'une vraie simplicité. Dupeyron orchestre son film avec de très longs plans où les silences sont beaucoup plus parlants que les mots. Ce sont surtout les non-dits qui ont le plus de sens car ils montrent la grande difficulté à véritablement exprimer ses sentiments, notamment pour le personnage principal. Celui-ci est véritablement perdu mais va peu à peu se découvrir lui-même et voir ce qu'il peut faire de ce don incroyable qui lui a été légué et dont il ne veut pas au premier abord car cela lui fait voir trop de misère. C'est à la fois très sensible, parfois émouvant (comme ce dialogue avec la maman du petit dans le coma) mais aussi assez dur à certains moments. La deuxième partie du film, après sa rencontre avec Nina, est un peu différente et, personnellement, je la trouve moins réussie car moins « fine » dans

son écriture et dans ce qu'elle montre. Elle permet tout de même de continuer à suivre l'évolution de Frédi, notamment par rapport à l'acceptation de son don.

Mon âme par toi guérie s'intéresse à une population qui me semble de plus en plus présente dans le cinéma (et notamment français) ces derniers temps : il s'agit des personnes un peu en marge de la société, qui vivent par exemple dans des bungalows à l'extérieur des villes. Dans *Grand central*, c'était déjà dans ce genre de décors où tout se passait. Là, autant que les personnes qui vivent dans ces endroits, ce sont les paysages qui sont « étudiés », notamment dans la manière dont ils se trouvent à l'écart de la ville centre et ses beaux quartiers (ici le bord de la Mer Méditerranée). Il suffit juste de voir la route empruntée pour arriver dans ce lieu (d'ailleurs, le film commence par cela et ce n'est pas un hasard). C'est un peu une France que l'on a sans doute tendance à oublier, parce qu'elle est plutôt silencieuse, mais à qui le cinéma est en train de redonner en quelque sorte ses lettres de noblesse en saluant une certaine forme de solidarité mais aussi une vraie humanité. Pour représenter cette « coupure » dans la société, c'est le symbole de la moto qui est choisi. Celle-ci est absolument indispensable pour passer d'un « monde à l'autre » et son usage est récurrent dans le film. *Mon âme par toi guérie* débute et termine d'ailleurs par de longs plans qui suivent Frédi sur sa bécane. Mais ces séquences sont très différentes tant dans le trajet effectué que par rapport à la personne qu'il emmène à la fin. C'est la marque ultime du changement que l'on a pu voir s'effectuer au cours du long métrage, par petites touches et par une succession de séquences intelligemment montées.

Grégory Gadebois continue son petit bonhomme de chemin dans le paysage cinématographique français avec ce film. Il est ici incroyable de présence mais, en même temps, malgré son physique imposant et sa stature plus qu'importante, il joue parfaitement sur la corde sensible de son personnage qui, finalement, est bien plus faible que ce que l'on pourrait penser quand on le voit. Perdu avec un don qu'il ne souhaite accepter et cherchant un vrai sens à sa vie, il ne va jamais complètement se livrer et reste toujours un peu en retrait. Et c'est là où l'acteur est vraiment très bon pour rendre tout ce qui peut bouleverser cet homme. On tient là l'un des favoris au César de meilleur acteur en février prochain... J'ai été un peu moins convaincu par Céline Sallette qui, dans un rôle pas évident car toujours à la limite, en fait un tout petit peu trop à mon goût. Darroussin, lui, est égal à lui-même dans un rôle (père désabusé et taiseux) qui lui convient parfaitement. Pour conclure, je peux dire que, personnellement, c'est vraiment le type de cinéma que j'aime bien. Ce n'est pas vraiment conventionnel et ça ne se veut pas non plus tout public mais on sent qu'il y a derrière vraiment quelque chose et une vraie patte de réalisateur. Celui-ci a de vraies convictions, une idée très claire du cinéma et il la fait transparaître à travers ce film. Alors, c'est sûr que ça ne peut pas plaire à tout le monde et que le public ne sera sans doute pas au rendez-vous (je vois même un bouillon assez terrible). Mais ce n'est pas grave, Dupeyron doit garder cet esprit et ce regard sur le monde qu'il fait passer à travers sa caméra. Après, c'est sûr que sans financements, ça va être compliqué de continuer à tourner. Visiblement, lassé de tous ses soucis, le réalisateur envisagerait de faire un break. Il nous laisse en tout cas une œuvre forte et marquante. C'est déjà ça...

VERDICT :

Un film qui touche surtout par sa simplicité mais aussi par la manière dont il entraîne peu à peu le spectateur dans son univers. L'image est globalement très belle et Grégory Gadebois formidable. Marquant.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

GRÉGORY GADEBOIS



LA VIE DOMESTIQUE

Isabelle CZAJKA

Date de sortie : 02-10-2013 Vu le : 03-10-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Une journée dans la vie de femmes aux foyers, au cœur d'une banlieue résidentielle typique. Juliette qui attend une réponse pour un possible nouveau travail, Marianne, qui va bientôt accoucher, Betty ou Inès, sont autant de destins que l'on va suivre puisqu'elles vont se croiser.

CRITIQUE :

Quand on voit la bande-annonce et qu'on lit le scénario de ce film, on ne peut s'empêcher de penser à l'une des séries cultes des années 2000, *Desperate Housewives*. Il y a en effet trop de ressemblances (elles sont quatre, leur lieu d'habitation est une traduction française de la fameuse *Wisteria Lane*, certaines prennent le café ensemble) pour que ce soit purement fortuit. Pourtant la réalisatrice s'est appuyée sur un livre (*Arlington Park*) qui décrit la vie de huit femmes au foyer dans la banlieue chic londonienne. La structure du film (tout se passe en une seule journée) fait aussi penser à l'un des romans les plus célèbres de Virginia Woolf (*Mrs. Darlington*). Les références ne sont donc pas forcément à chercher du côté de la série créée par Marc Cherry qui a donné un vrai éclairage sur

un pan de la société un peu ignoré et considéré forcément comme très avantage. D'ailleurs, le ton est extrêmement différent et là où *Desperate Housewives* se veut un vrai divertissement, très rythmé, avec un côté gentiment satirique, *La vie domestique* cherche beaucoup plus un réalisme et ce que l'on pourrait considérer comme une étude de cas (un lieu, une journée, quatre femmes). Pour s'attaquer à ce sujet, c'est Isabelle Czajka qui s'y colle. Ce n'est pas forcément la plus connue des réalisatrices même si son précédent film, *D'amour et d'eau fraîche*, avait un peu fait parler et permis à ses deux acteurs principaux d'être nominés aux Césars du meilleur espoir (Pio Marmai et Anaïs Demoustier). Ses deux premiers longs métrages parlaient plutôt de l'adolescence et du passage compliqué à l'âge adulte. Là, justement, elle s'inscrit complètement dans ce dernier et signe un film assez étrange, pas si loin que cela d'un pur concept. Sans être totalement déplaisant, ce long métrage souffre de trop de défauts pour convaincre complètement, même s'il faut reconnaître à Isabelle Czajka plusieurs mérites.

Le premier est de s'attaquer de cette manière à un sujet un peu invisible dans la société, que *Desperate Housewives* avait mis en lumière mais tellement tourné en dérision (et en plus, c'était loin, aux Etats-Unis) pour que ça n'apparaisse pas comme une question essentielle chez nous. D'abord, la réalisatrice pose sa caméra dans des banlieues (le grand est parisien) où le cinéma français va assez peu où, sinon, en coup de vent. Clairement, il y a ici une volonté de montrer ce que sont réellement ces quartiers qui, assez vite, apparaissent pour ces femmes comme des prisons à ciel ouvert. Avec ces nombreux plans qui servent de transition, la réalisation insiste beaucoup sur une nature extrêmement présente (grand parc, pelouse devant chaque maison) et qui est sensé contribuer au bien-vivre. Mais, en fait, assez vite, on se sent oppressé dans cet univers presque en dehors du monde où toutes les maisons sont identiques ou presque, où tout le monde a la même voiture et où tout semble terriblement uniforme. Le cadre est donc presque aussi important que ce qu'il va s'y passer. Et de ce côté-là, le film s'en sort plutôt bien pour montrer l'aspect presque angoissant de l'endroit. Là où ça pêche un peu plus, c'est dans ce qu'il se passe pendant le film. En fait, tout arrive en une journée (la réponse pour un travail où tout se décale en quelques heures, une jeune fille disparue dans les environs, des invitations diverses, le passage de la maman). C'est comme si, en une journée, on avait droit au résumé de la vie de ces femmes. Ça fait tout de même un peu

beaucoup et ça manque de crédibilité, surtout que la construction du film nous fait passer d'une femme à l'autre (elles sont parfois ensemble) sans forcément de rapport ou de transition.

Parfois, on a l'impression d'observer une sorte de documentaire puisqu'on nous montre des événements vraiment sans importance. Bien sûr, cela montre que la vie de ces femmes au foyer est bien loin de ce que l'on peut imaginer et, surtout, faite d'une succession d'actions ou de discussions pas forcément passionnantes. Tout est mis sur le même plan (du plus essentiel à ce qui l'est moins) et, parfois, ça manque un peu de hiérarchie dans la construction et ça donne un côté un peu fouillis. Néanmoins, il y a une certaine maîtrise, et même une « douceur » dans la mise en scène d'Isabelle Czajka. Elle arrive surtout à ce qui était sans doute le moins évident dans son film : montrer l'indicible. En effet, tout ce que vivent ces femmes ne se met pas forcément facilement en images et c'est plutôt compliqué à réellement le saisir. La réalisatrice, elle, réussit cela, justement parce que son actrice principale, Emmanuelle Devos, n'en fait pas trop mais reste au contraire dans une forme de retenue qui permet de saisir les moments où elle prend vraiment conscience de sa vie qui, pour le coup, était sans doute plus intéressante avant d'arriver dans ce lieu. Personnellement, je me serai plus concentré sur ce personnage sans autant m'« éparpiller » avec d'autres histoires parallèles, surtout qu'elles sont interprétées avec moins de finesse et qu'elles ont plutôt tendance à rajouter des problématiques, parfois de façon totalement artificielle. La femme la plus intéressante est vraiment cette Juliette et il y avait de quoi la traiter plus en profondeur et de faire des ses voisines que des personnages plus secondaires qui appuient certains éléments mais sans en rajouter d'autres.

La vie domestique apparaît donc comme un vrai film féministe ou, en tout cas, un appel à considérer davantage la condition de femmes que l'on pourrait croire très heureuses mais qui vivent une forme d'emprisonnement à la fois mental et physique. Ce n'est pas une mauvaise chose en soi (l'appel, pas la condition de ces femmes...), et je trouve ce regard plutôt intéressant. C'est un film « militant » qui montre une réalité parfois oubliée, avec un regard vraiment assez désabusé et qui, d'une certaine manière, « dénonce » quelque chose. Mais il y a quand même un vrai souci dans la manière dont sont traités les hommes dans l'ensemble du long métrage. C'est tellement caricatural et prononcé que c'est bien l'ensemble du propos qui perd de sa vigueur. En effet, ils apparaissent vraiment tous comme égoïstes, ne faisant pas vraiment attention à leurs femmes, ne leur facilitant pas la vie et étant même assez condescendants avec elles. Ça commence notamment très fort par cette séquence d'ouverture lors d'un repas entre deux couples où l'un des hommes est absolument horrible, notamment avec les femmes qu'il considère vraiment comme des boniches. Et c'est un peu comme cela pendant tout le film où les hommes apparaissent presque comme des enfants qui ont besoin d'être guidés par leurs femmes qui deviennent donc presque des mamans. À côté de cela, ces femmes, elles, sont gentilles et même « dociles », en obéissant à tout ce qu'on peut leur demander. Alors, au bout d'un moment, arrivé à un tel point de manichisme, ça agace quand même un peu et, surtout, je trouve que ça dessert vraiment l'ensemble du film alors qu'un peu plus de finesse aurait justement pu lui donner plus d'impact. C'est un peu dommageable et cela prouve que parfois, l'excès d'intention peut véritablement nuire au propos que l'on veut exposer. La limite est ténue mais Isabelle Czajka est malheureusement tombée un peu trop du mauvais côté. Mais tout n'est pas à jeter...

VERDICT :

C'est vraiment un drôle de film, pas forcément si déplaisant, notamment parce qu'il aborde des questions finalement peu traitées. Mais c'est parfois tellement caricatural que ça perd beaucoup trop de sa force...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LE REGARD SUR CETTE BANLIEUE



PARKLAND

Peter LANDESMAN

Date de sortie : 02-10-2013 Vu le : 04-10-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Le 22 Novembre 1963, à Dallas, John Fitzgerald Kennedy, Président des Etats-Unis, est mortellement touché par un tir de fusil alors qu'il parade dans la ville. Il est emmené très rapidement au Parkland Hospital... Là vont se cristalliser de très nombreux enjeux...

CRITIQUE :

Quand pour son premier film de fiction, on s'attaque à un événement aussi « mythique » que l'assassinat de Kennedy, c'est que, fondamentalement, on n'a pas vraiment froid aux yeux. On pourrait donc le dire de Peter Landesman, un ancien journaliste qui avait déjà réalisé il y a six ans un documentaire. Il se base pour cela sur un livre écrit par un célèbre procureur, Vincent Bugliosi, et considéré comme l'un des plus documentés sur cette affaire hors normes. En effet, tout le monde a vu les images de ce qui est l'un des assassinats les plus incroyables du vingtième siècle ou, en tout cas, l'un de ceux qui a fait le plus de bruit. D'ailleurs, depuis, de multiples thèses liées à cet événement se contredisent et reviennent sur

la table : était-ce un tueur isolé ? Le coupable désigné était-il vraiment le tireur ? Ne s'agissait-il pas d'un vaste complot ? Depuis cinquante ans maintenant, tous ceux qui aiment les théories en tout genre (plus ou moins farfelues) s'en donnent à cœur joie. Et pour les personnes intéressées uniquement par cet aspect de l'histoire, autant le dire tout de suite, elles seront particulièrement déçues par *Parkland*. L'objet de ce film, c'est plutôt de donner le point de vue de nombreux personnages qui ont vécu cet événement d'une manière ou d'une autre et de montrer comment, dans les heures et les jours qui ont suivi, cela a pu profondément les bouleverser. Un tel projet n'est pas inintéressant sur le principe mais il comporte de nombreux dangers, notamment celui de rester très superficiel et de ne pas aller véritablement au fond des choses. Quand j'ai vu que le film dépassait à peine l'heure et demie, mes craintes se sont renforcées et, de fait, je n'ai pas été tant surpris que cela devant ce qui m'était proposé. Et le mot qui me vient à l'esprit pour décrire ce film est assez simple : décevant.

Le début de *Parkland* est particulièrement terrible et réussit à mêler deux choses avec lesquelles j'ai énormément de mal au cinéma. La première est une spécialité du film choral : le côté « grande présentation » de tous les personnages que l'on va suivre pendant le long métrage. Là, ça se fait entre trente secondes et une minute par protagonistes, avec, en sous-titres, nom et profession. Et le pire, c'est que ça dure quand même longtemps car on a droit à au moins dix histoires différentes qui vont s'entremêler (toutes n'ont pas non plus la même importance). Tout cela est tellement artificiel (en quelques plans, on doit faire comprendre au mieux qui sont les personnages) que c'est assez terrible. En plus, là, il faut réellement se concentrer car, à la vitesse où ça va, on se dit que, si on ne veut pas être perdu très vite, il est préférable de retenir tout le monde au plus vite. Le deuxième souci vient du lien entre images d'archives et images tournées. Puisque le film se base sur une histoire qui s'est vraiment déroulée et qu'il veut garder un côté assez réaliste, il n'hésite pas à insérer de nombreuses vidéos d'archives de ce voyage présidentiel au Texas et plus particulièrement à Dallas. Tant que c'est fait par exemple à travers des écrans de télévision, ça va encore mais, là, on a vraiment droit aux séquences qui combinent images d'archives (pas restaurées) et prises de vue fictives de bonne qualité. Personnellement, ça me fatigue toujours de voir ce mélange, d'abord parce qu'il n'est pas agréable visuellement et, surtout, parce qu'il me semble illogique du point de vue de la structure même du film et de ce que le réalisateur souhaite vraiment faire. Ça met une confusion

vraiment inutile. Donc, autant dire que les dix premières minutes ont été particulièrement terribles pour moi. Ça s'améliore un peu par la suite, mais pas autant que j'aurais pu l'espérer, et c'est bien le problème...

Le film débute véritablement quand les coups de feu abattent le Président et que celui-ci est transporté dans un hôpital où personne n'est véritablement prêt à recevoir la personne la plus importante au monde dans un très sale état et déjà quasiment mort. Débute alors une très longue séquence « médicale » assez compliquée pour moi (je déteste ce genre de scènes) mais qui est marquée par une volonté du réalisateur de donner un style particulier avec une caméra qui bouge énormément et un montage très nerveux. Cela traduit bien entendu l'effervescence qui règne dans la pièce remplie par les services secrets, le FBI, les équipes du Président, le corps médical, Jackie Kennedy elle-même,... Et pendant tout ce temps, on voit aussi l'homme qui a filmé par hasard les événements, le frère du premier accusé, la police d'Etat,... Bref, ça part un peu dans tous les sens et ça sera comme cela jusqu'à la fin du film puisque les histoires se suivent et leur enchaînement ne faiblit à aucun moment. Si, lors de certaines séquences, le rythme se ralentit un peu, c'est bien le côté extrêmement cadencé de la suite des personnages qui l'emporte. Ce qui est alors dommage, c'est que, en passant si peu de temps sur chacun des protagonistes, tout ou presque est mis sur le même plan. Ainsi, on retiendra le dialogue assez fort entre Oswald et son frère, autant que le fait que les services du Président aient du scier une cloison de l'avion pour faire rentrer le cercueil dans celui-ci. En fait, tout devient presque anecdotique et, au bout d'un moment, finit par perdre de son sens premier et ça devient donc beaucoup moins intéressant.

Parkland, en rendant presque anecdotique cet assassinat spectaculaire, a au moins le mérite de ne pas se prononcer sur les controverses liées à ce meurtre et donc de ne pas relancer d'éternels débats de façon trop claire. Il s'en tient à la thèse officielle (Lee Harvey Oswald était un tueur isolé) et ne va pas chercher la polémique. Mais c'est aussi, paradoxalement, le souci de ce film qui, finalement, ne sert pas à grand-chose, si ce n'est à montrer des petits moments que certains ont pu vivre et qui va les bouleverser à jamais (d'ailleurs, la fin du film nous explique ce que chacun des protagonistes essentiels est devenu après ces quatre jours fatidiques). A force de multiplier les points de vue, il est évident que l'ensemble devient beaucoup trop fouillis et que ce sont les petites histoires dans la grande que l'on retient. Peter Landesman ne fait pas non plus preuve d'une extrême finesse à la réalisation en insistant beaucoup trop sur les émotions des personnages, joués par des acteurs qui, pour la plupart, en font des tonnes. La musique est en plus omniprésente et souligne le tout de façon prononcée. S'il devait y avoir un protagoniste à sauver, ça serait ce chef des services secrets de Dallas, interprété par un Billy Bob Thornton glaçant. On sent bien que cet homme se sent coupable de ne pas avoir vu venir le coup et qu'il essaie de se rattraper comme il peut. Le film aurait pu se concentrer sur lui au lieu de trop papillonner et de se perdre finalement. Sur la durée du film (très courte quand on pense au projet), je suis finalement partagé car, s'il avait été plus long, il aurait sans doute pu gratter un peu en dessous du vernis présenté ici mais, en même temps, une demi-heure de plus dans ce style m'aurait peut-être achevé. Donc, finalement, ce n'est pas plus mal.

VERDICT :

Avec une ambition beaucoup trop importante pour un tel projet, *Parkland* se perd très vite dans le trop plein de personnages et d'histoires parallèles. En plus, la réalisation est particulièrement lourde et ne fait rien pour sauver le film. Si le projet n'était pas bête, la mise en œuvre n'est pas réussie...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

BILLY BOB THORNTON, MAIS BON...



LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES 1 ET 2

Abdellatif KECHICHE

Date de sortie : **09-10-2013** Vu le : **09-10-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Adèle est en classe de première et ne s'interroge pas vraiment sur sa sexualité, jusqu'au jour où elle croise dans la rue une jeune femme aux cheveux bleus. Elle cherche alors à la retrouver et débute entre elles une histoire qui va faire grandir Adèle autant que la faire souffrir.

CRITIQUE :

S'il y a bien un film dont on a entendu parler cette année, c'est bien celui-là. D'abord parce qu'un nouveau long-métrage d'Abdellatif Kechiche fait forcément du bruit. Depuis le début des années 2000, celui qui s'est fait connaître d'abord en tant qu'acteur a réalisé quatre longs métrages qui, chacun à leur façon, ont marqué le paysage cinématographique français et ont remporté à peu près partout des récompenses multiples. Personnellement, je n'ai pas vu ses deux premiers films (*La faute à Voltaire* et *Lesquive*) mais j'ai découvert ce metteur en scène avec *La graine et le mulet*, film pour lequel j'étais allé à reculons mais qui m'avait vraiment convaincu par la vraie force qu'il dégageait et par la puissance de cer-

taines séquences. *Vénus Noire*, son précédent long métrage, sorti en 2010, était un peu passé inaperçu en France même s'il avait fortement divisé la critique bien que tout le monde salue le côté très courageux du sujet abordé. En 2013, le Franco-tunisien est revenu en force en présentant son nouveau film au Festival de Cannes. Et là-bas, *La vie d'Adèle* (simplifions comme cela) a fait un véritable carton auprès de la critique et surtout du jury qui lui a décerné la Palme d'Or à l'unanimité et, chose très rare (voire unique), l'a fait au nom du travail du réalisateur et du jeu des deux actrices, intimement associées à cette récompense. Le triomphe était donc déjà total pour Kechiche. Mais, depuis, il ne se passe pas un mois sans que l'on reparle du film à travers le prisme de la polémique. Ce sont d'abord les techniciens qui se sont plaints de conditions de travail terribles. Ensuite, les deux actrices principales ont donné une interview où elles dénonçaient le traitement infligé par le réalisateur et son côté presque tyrannique sur le plateau. Elles se sont (mollement) rétractées, Kechiche a répondu à sa façon... Bref, ça a animé le landerneau cinématographique pendant une bonne période cette affaire-là. Mais maintenant que le film est sorti, il s'agit de le juger sur pièce. Place au cinéma, au vrai et il y a en plus beaucoup à en dire...

C'est typiquement le genre de critique qui n'est pas facile à écrire car, après avoir vu un tel film, beaucoup de choses se bousculent dans la tête. Le réalisateur brasse tellement d'éléments et l'histoire est si forte qu'il n'est pas évident de trouver un vrai fil directeur pour analyser. Et de cette *Vie d'Adèle*, on peut à la fois tout et rien dire tant c'est vraiment un long métrage qui doit se vivre, se ressentir et dont il n'est pas facile de parler. Je vais quand même essayer et pour commencer, il faut tout de même évoquer le côté quasiment « monstrueux » du projet. A l'heure actuelle, il est très rare que des films de cette durée (trois heures) sortent dans les salles, sans doute parce que ce n'est plus ce que le public attend, mais aussi parce que les distributeurs sont frileux devant une telle durée qui implique nécessairement moins de séances et un public bien moins nombreux (ceux prêts à passer 180 minutes dans un cinéma ne sont pas légion). Et puisqu'on parle du projet en lui-même, il y a un chiffre qui résume peut-être bien son côté totalement fou : 700 heures d'images auraient été tournées, ce qui paraît, quand on y pense un peu, complètement délirant. Finalement, on se dit que réussir à ne faire que trois heures de film confine presque à un vrai coup de force. Mais, quand on évoque cette durée, ce qui est absolument dingue, c'est que, en visionnant le film, on se dit qu'il se construit presque autant dans ce qu'il ne montre pas que dans ce qui est projeté. Car, *La vie d'Adèle*, c'est un projet quand même un peu fou dont l'histoire se déroule sur plus de

cinq ans et qui est principalement une sorte d'épopée amoureuse qui va aussi chercher beaucoup plus loin en étant un film d'apprentissage et, d'une certaine manière, une réflexion sur la société actuelle. C'est donc un long métrage plein, pas forcément facile à appréhender même si tout, finalement, se passe assez « naturellement ».

La vie d'Adèle, c'est principalement une histoire d'amour ou, plutôt, la vie amoureuse d'Adèle car, avant qu'elle ne rencontre Emma, on voit déjà comment elle découvre le désir et comment, aussi, elle semble se chercher. Tout cela dans un univers pas évident puisque ses copines de classe ne la laissent pas tranquille de ce côté-là. C'est tout de même sa rencontre avec cette fille aux cheveux bleus qui va tout déclencher chez elle. D'ailleurs, la séquence où elles se croisent la première fois est assez incroyable et montre déjà beaucoup de choses, tout comme celle où elles se parlent pour la première fois. C'est avec elle qu'elle va vivre une histoire d'amour incroyable car à la fois très belle et très dure, faite de pur désir mais aussi de déceptions terribles. Il ne faut pas réduire ce long métrage à une histoire homosexuelle car je ne crois vraiment pas que ce soit ce qui importe. Il n'y a pas de message militant derrière et ça pourrait aussi bien se dérouler entre une femme et un homme ou entre deux hommes. On a beaucoup monté ce fait en épingle lors du Festival de Cannes car on se trouvait en plein débat sur le mariage pour tous, mais, honnêtement, c'est bien plutôt une histoire d'amour universelle qui est montrée. Mais c'est aussi un film d'apprentissage puisqu'Adèle apprend grâce à sa relation avec Emma beaucoup de choses, elle grandit et devient véritablement une femme. C'est la naissance et l'épanouissement du désir qui est notamment au cœur du film. D'ailleurs, toute cette évolution est marquée par le renversement qui s'opère entre le premier tiers où elle est élève (on la voit en cours) et le dernier où elle devient institutrice (et où elle fait donc la classe). On retrouve même certains éléments et certaines attitudes qui se répondent, pour bien montrer le chemin parcouru pendant toute cette période. Le long métrage se déroule sur plusieurs années mais ce n'est pas une notion importante pour le réalisateur qui choisit plutôt de saisir des instants clés, sans expliquer quand ils se situent. Il y a de longues ellipses, notamment entre ce que l'on peut considérer être les deux chapitres séparés d'au moins trois ou quatre ans et qui sont marqués par le changement de couleur des cheveux d'Emma.

Pour filmer cette vraie épopée amoureuse, le réalisateur ne change pas vraiment ses façons de faire avec une caméra très mobile, une grande importance donnée aux gros plans et un montage qui laisse la part belle à de longues séquences même si, là, on trouve beaucoup de dialogues découpés de façon plus rythmée. Surtout, il a une particularité ici très importante, celle de filmer les corps comme presque personne. Alors que je considère Terrence Malick comme celui qui met le mieux en scène la nature dans toute sa beauté, je pense que je peux dire la même chose sur la question spécifique des corps pour Kechiche. En effet, il a une manière de les mettre en scène et, surtout, de s'en approcher au plus près et de ne pas « desserrer l'étreinte ». La mémorable danse du ventre qui clôt *La graine et le mulet* en était déjà un très bel exemple mais, là, il va encore plus loin en insistant énormément sur les visages, et notamment la bouche (nous y reviendrons) mais aussi sur la façon dont Adèle se « sert » de son corps. Ainsi, on la voit très souvent se détacher ou se rattacher les cheveux. Il va en tout cas chercher très profondément les émotions de ses personnages, quitte à ne pas les lâcher. Par rapport à ces corps, comment ne pas évoquer cette fameuse séquence de sept minutes trente (certains ont donc chronométré...) qui fait tant couler d'encre ? Celle où l'on voit l'acte sexuel entre Adèle et Emma. Pour cela, d'ailleurs, le film est interdit aux moins de 12 ans et on pouvait même s'interroger sur une interdiction encore plus « dure » car, autant le dire tout de suite, c'est très explicite et je comprends que cela puisse choquer. Mais, là encore, ça s'inscrit tout à fait dans la logique du long métrage puisque le réalisateur veut montrer un amour dans sa globalité et le sexe ne peut être ignoré ou mis de côté. Alors, il en fait notamment une séquence qui est peut-être un peu trop longue mais qui est surtout marquante par sa beauté (c'est très pictural) et son caractère finalement très sobre (pas de musique ou d'effets stylistiques). Ainsi, pour moi, on ne peut pas parler de véritable pornographie (comme certains l'ont fait) mais plutôt d'une façon vraiment personnelle de montrer l'une des facettes essentielles du sentiment amoureux et du désir qui en découle.

Kechiche confirme aussi qu'il sait formidablement bien filmer les repas. Alors que c'est un élément très important dans la culture française, lui leur donne une vraie importance. On se souvient de cette séquence absolument géante dans *La graine et le mulet* autour d'un repas de famille et bien, là, ce sont deux scènes très importantes qui ont lieu pendant des repas : les rencontres avec les parents d'Emma puis d'Adèle, des rencontres qui n'ont rien à voir et qui montrent aussi la différence de milieu entre les deux amoureuses et qui disent à leur façon beaucoup sur la société dans son ensemble. Avec Kechiche, on sent que rien n'est jamais dû au hasard et que toutes

ses scènes veulent toujours dire quelque chose, du personnage ou encore du monde qui l'entoure. Parfois, on cherche mais il faut bien se dire que rien n'est gratuit. Mises à part ces deux scènes clés, pendant tout le long métrage, la nourriture et le fait de manger ont une vraie importance et Kechiche n'hésite pas à filmer au plus près les bouches qui avalent les aliments. Même si ça semble parfois un peu trop marqué et ça pourrait passer pour ridicule, on sent que c'est très important chez lui et que ça a une vraie signification. D'une certaine manière, ça rythme aussi le film et lui donne bien ce côté simple et universel. Il orchestre aussi certaines séquences vraiment incroyables pour la force qu'elles dégagent. Et ce qui est le plus étonnant, c'est cette manière qu'il a de donner à des scènes *a priori* anodines un caractère bien supérieur par la façon dont il les filme. C'est le cas par exemple de l'anniversaire d'Adèle où des plans magnifiques se succèdent sans que l'on s'y attende vraiment. Autant dire que, pendant trois heures, on a le temps de voir une succession de passages parfois tout près de la virtuosité.

La vie d'Adèle, c'est aussi (et peut-être surtout) une actrice, Adèle Exarchopoulos, qui dévore littéralement le film. Jamais je n'avais vu une performance autant marquer un long métrage. Cette jeune comédienne de vingt ans est une révélation absolue et doit déjà être érigée au rang de star. Et si j'utilise le terme « dévorer », c'est loin d'être un hasard car Kechiche la filme énormément de près, en gros plans et sa bouche est ainsi particulièrement importante pendant tout le film. C'est une bouche qui parle, qui mange, qui embrasse, qui tremble, bouche toujours entrouverte (même quand elle dort), toujours prête à l'action. Mais le jeu dans son ensemble de l'actrice est à souligner. Elle passe par tous les états et les rend tous parfaitement, comme si elle était totalement habitée par son personnage. C'est même dans les séquences les plus banales où elle est la plus étonnante comme lors de cette fête qu'Adèle organise pour Emma et où on ressent véritablement tout ce qui peut se passer en elle (une certaine peur, de la gêne et un sentiment d'infériorité). A certains moments, je me suis demandé si cette présence plus que marquante n'était pas justement trop forte car on ne voit plus qu'elle et on oublie le film en lui-même et notamment tout ce qui gravite autour d'elle. Elle incarne en tout cas complètement une jeune fille qui devient femme et qui apprend de la vie, avec ses bonheurs et ses malheurs. Même Léa Seydoux, que je trouve d'habitude assez fade et peu intéressante, est ici particulièrement performante. Forcément, elle est en grande partie éclipsée par sa partenaire mais elle réussit tout de même très bien à rendre le côté presque solaire et évanescent de son personnage. Pour sûr, le tournage n'a pas dû être évident pour les deux actrices car elles vont très loin dans chacun des sentiments qui les habitent.

Finalement, de ce long métrage, je ne suis pas forcément un adorateur absolu. Il y a quelques petites longueurs (même si je n'ai pas vu les trois heures passer) et des éléments un peu discutables par ci par là. Mais on ne peut quand même qu'être ébahi devant une telle démonstration de cinéma. Ce film est une vraie œuvre où le réalisateur est allé au bout de ses intentions et a vraiment réussi à transmettre des émotions au spectateur. On sent qu'il y a un véritable souffle derrière, que c'est à la fois construit et presque intuitif et que le projet au départ un peu fou a été mené jusqu'au bout pour aboutir à un film comme on en voit très rarement. Ce qui est pratiquement certain, c'est qu'avec *La vie d'Adèle*, Abellatif Kechiche a marqué de son empreinte le cinéma français. Alors que ses films précédents (auxquels il glisse quelques références comme ce début et cette lecture de Marivaux, comme une suite à *L'esquive*) n'avaient justement pas franchi ce cap, celui-ci le fait car c'est un long métrage dont on reparlera dans de nombreuses années tant il est marquant et inoubliable. Longtemps après la séance, on y pense encore et certains flashs nous reviennent. On ne ressort pas pareil après un tel film et on ne peut s'empêcher de voir aussi le cinéma dans son ensemble différemment. Et c'est quand même aussi ce qu'on attend du Septième Art : nous toucher jusqu'au plus profond et nous offrir des longs métrages dont on se souviendra longtemps. Alors, fi des polémiques et de tout ce qui a pu être dit depuis six mois, *La vie d'Adèle* est un très grand film, unique en son genre et qui mérite complètement sa Palme d'Or. Il se pourrait bien que ce ne soit pas sa seule récompense glanée au cours des prochains mois... Rendons donc hommage et remercions Kechiche et son interprète principale, Adèle Exarchopoulos, pour nous avoir offert une telle œuvre. Un vrai chef d'œuvre ? Je n'irais pas jusque-là, mais quand même, quel long métrage...

VERDICT :

Un film comme on en voit quand même très rarement et qui marque très profondément. C'est à certains moments virtuose et dans l'ensemble assez incroyable. L'actrice principale, Adèle Exarchopoulos est tout simplement magistrale.

NOTE : 18

COUP DE CŒUR :

ADÈLE EXARCHOPOULOS



PRISONERS

Denis VILLENEUVE

Date de sortie : **09-10-2013** Vu le : **10-10-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Dans une banlieue pavillonnaire américaine, un jour de Thanksgiving, deux petites filles de 6 ans disparaissent. Un suspect est arrêté mais relâché, faute de preuve. Le père de la fillette va alors décider de se faire vengeance alors que l'enquête devient de plus en plus compliquée.

CRITIQUE :

Denis Villeneuve est vraiment la démonstration de comment un film peut bouleverser une destinée cinématographique. Alors qu'il déroulait une carrière assez confidentielle, principalement au Canada, celle-ci a pris un tour tout nouveau en 2010 quand est sorti *Incendies*, son précédent film. Cette adaptation d'une pièce de Wajdi Mouawad a fait un véritable carton à travers le monde, remportant de nombreuses récompenses et étant même nommé comme meilleur film en langue étrangère aux Oscars (battu par *Revenge*). Je ne l'avais même pas vu (la honte !) et je ne sais même pas pourquoi même si j'en avais entendu plutôt du bien à l'époque. Toujours est-il que de nombreuses portes se sont ouvertes pour ce réalisateur puisqu'il s'est vu offrir deux projets en même temps.

Le premier filmé (et qui n'est pas encore sorti), c'est une sorte de thriller fantastique produit en Espagne et tiré d'un livre écrit par un Portugais. Et le second, c'est donc *Prisoners*, une plus grosse machine américaine même si le budget n'est pas forcément énorme sur une trame d'un jeune scénariste qui voyait son script trainer depuis pas mal de temps. En plus d'un casting de choix, Denis Villeneuve s'est entouré d'une équipe technique de qualité avec, entre autres, Joel Cox, le monteur attitré de Clint Eastwood et Roger Deakins, un directeur de la photographie connu pour son travail avec les frères Coen ou encore pour quelques autres réussites, c'est le moins que l'on puisse dire, sur le plan de l'image (*L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford* ou encore *Skyfall*). Tout cela mis bout à bout donnait plutôt envie de voir le film et, honnêtement, je n'ai pas été déçu. Ce n'est pas le thriller du siècle mais c'est un film policier sombre, que je qualifierais même de « poisseux » et qui, malgré sa durée (presque deux heures et demie), réussit à tenir en haleine le spectateur.

L'histoire est quand même particulièrement dure car la disparition d'enfants est un sujet qui touche forcément tout le monde. A partir de ce point de départ, le film prend deux directions différentes : celle « légale » incarnée par l'enquête menée par l'inspecteur Loki et une autre plus parallèle, puisque, de son côté, le père de l'une des fillettes va se venger à sa manière sur celui qu'il estime être le coupable. Ces « deux enquêtes » se rejoignent finalement peu et sont menées de front, sans avoir trop d'interactions. *Prisoners* est donc aussi un film sur la vengeance personnelle, par rapport à la justice régulière. Personnellement, je trouve cela toujours un peu problématique, surtout que, là, le scénario et la réalisation ne lésinent pas sur le côté « torture ». Ça en devient un peu gênant et, selon moi, ça brouille un peu le propos en le radicalisant trop. C'est dommage car le fond de l'histoire est plutôt intéressant et le film est dans l'ensemble bien mené. On sent un peu trop venir les rebondissements à mon goût mais ça n'en reste pas moins un thriller labyrinthique qui peine à réellement surprendre mais demeure efficace. En plus des éléments que l'on attend trop fortement, on trouve selon moi quelques incohérences et des choses qui manquent de logique et de crédibilité. C'est notamment le cas de cet inspecteur qui s'occupe visiblement seul d'une affaire où deux fillettes ont disparu. Étrange sur le principe, non ? En plus, dès qu'il a une fouille à faire, il est invariablement seul, ce qui renforce le suspense, évidemment, mais qui me paraît un peu gros. *Prisoners* est aussi un vrai film d'ambiance. Au cœur d'une banlieue comme on en trouve partout

aux Etats-Unis se déroule cette histoire qui vire au glauque. Il faut rendre hommage au travail sur l'image opéré par Roger Deakins et qui plonge vraiment cet endroit dans une ambiance à la fois inquiétante et presque sans espoir avec des teintes assez sombres et un camaïeu de marron et de gris. Quand la neige se surajoute à ce décor, ça donne vraiment des images parfois impressionnantes et une sensation qui colle bien à l'ensemble du film.

Denis Villeneuve s'était donc entouré d'un casting de qualité avec la présence de nombreux acteurs confirmés. Les seconds rôles tenus par Paul Dano et Melissa Leo le sont avec talent mais ce sont surtout les deux performances principales qui ont ici de l'importance. On a déjà Hugh Jackman, en père éploré qui décide de se faire justice lui-même. Personnellement, je trouve qu'il en fait un peu trop et qu'il manque globalement de nuances dans son jeu. Forcément, avec un tel personnage, il est compliqué de ne pas en rajouter mais, quand même, l'acteur australien est suffisamment doué pour ne pas surligner de cette manière tout ce qui se passe dans l'esprit de cet homme torturé. Face à lui, on trouve Jake Gyllenhaal, parfait en flic consciencieux et bon élève mais qui voit peu à peu l'enquête qu'on lui a confié partir en vrille, du fait de ses supérieurs mais aussi de ses propres erreurs. Lui, justement, apporte vraiment de la nuance à son personnage et, avec son tic (de cligner les yeux sans arrêt), il lui donne une vraie bonne consistance. En fait, on a envie de suivre l'enquête avec ce flic et qu'il réussisse à retrouver les deux jeunes filles. Va-t-il y réussir ? Je vous laisse le plaisir de le découvrir même si je ne dirai qu'une chose par rapport à la toute fin, c'est que c'est très loin d'être le meilleur moment du film et qu'elle m'a plutôt laissé une mauvaise impression. Et c'est dommage car l'ensemble du long métrage est plutôt correct et se laisse largement regarder. Ce n'est pas le film du siècle, mais, dans le genre, ça faisait un petit temps qu'on en n'avait pas vu un de cette qualité. En bossant à peine plus le scénario et en évitant quelques petites incohérences, il y avait même peut-être moyen de faire encore mieux.

VERDICT :

Un thriller « poisseux » plutôt pas mal fichu même si on voit trop venir les retournements et les incohérences sont un peu trop nombreuses à mon goût. A la performance un peu trop forcée de Hugh Jackman, je préfère celle plus sobre de Jake Gyllenhall.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

JAKE GYLLENHALL



SHÉRIF JACKSON

Logan MILLER

Date de sortie : 09-10-2013 Vu le : 14-10-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: WESTERN

HISTOIRE :

Sarah, une ancienne prostituée, vit avec son mari à proximité d'un fanatique religieux qui finit par tuer ce dernier. Pendant ce temps-là, le shérif Jackson, un homme complètement barré, arrive en ville. Il y aura du dégât...

CRITIQUE :

Voilà que nous arrive des Etats-Unis un film qui n'a même pas connu la chance d'être distribué outre-Atlantique (ni en Grande-Bretagne d'ailleurs). La France serait donc le premier (et le seul ?) pays à proposer dans les salles ce western, au casting pourtant pas inintéressant puisqu'on trouve, en plus d'une valeur sûre (Ed Harris), une actrice principalement connue pour un rôle dans une série (January Jones) et un habitué des rôles de méchants (Jason Isaacs). Tout cela, donc, dans un western, genre qui semble de nouveau avoir la cote cette année, si on en croit le fait que l'un

des gros blockbusters de l'été (*Lone Ranger*) en utilise largement les codes. Alors, la question qui se pose est la suivante : comment se fait-il qu'un tel film n'ait pas été montré sur les écrans aux Etats-Unis mais qu'il le soit chez nous ? Je n'ai pas vraiment la réponse et, honnêtement, ça me semble très étrange sur le principe. Mais bon... Le réalisateur (et son frère jumeau qui réalise plus ou moins aussi, je n'ai pas bien compris) en est à son deuxième long métrage et, dans le premier, on retrouvait déjà Ed Harris. Mais *Touching Home* n'était même pas sorti en France et, visiblement, n'avait pas fait un carton aux Etats-Unis. Cela explique peut-être la frilosité des distributeurs américains. Mais c'est aussi sans doute le niveau de ce film, et son côté finalement assez peu intéressant, qui explique cet état de fait surprenant. Sans être mauvais, parce qu'on a vu bien pire, et il n'y a pas longtemps, *Shérif Jackson* peine à vraiment convaincre, notamment parce que le film dans sa globalité semble avoir du mal à se trouver. Cela donne un long-métrage un peu long par moments et qui, malgré quelques séquences réussies, ne parvient jamais à emporter le spectateur.

Pourtant, le travail sur le décor, les costumes et l'ambiance est de qualité. On est vraiment dans le pur western, avec ces grands espaces, la ville à une rue et les personnages clés qui vont avec. D'ailleurs, le film s'appelle *Shérif Jackson*, ce qui fait directement référence à toute cette mythologie. Mais c'est en soi assez étrange car, finalement, il n'apparaît pas comme le personnage central de l'histoire. Il n'est que l'un des trois autour desquels toute l'intrigue se construit. On trouve d'abord un homme qui se dit prophète et qui fait de la terre où il habite une « Terre Sainte » (Jason Isaacs, qui surjoue comme il faut un homme fou et outrancier). Ce personnage est dans l'excès total et on retrouve tous les clichés de ce genre d'hommes qui n'est rien de plus qu'une sorte de gourou à l'ancienne. Face à lui, on trouve Sarah, ancienne prostituée qui n'a plus en tête que la vengeance de son mari et devient une sorte de « veuve violette » qui tire sur tout ce qui bouge (January Jones, pas très performante, il faut bien le dire). Entre les deux, ce fameux shérif appelé dans le coin du fait de la disparition de deux frères et qui comprend assez vite que le prophète Josiah n'est pas pour rien dans cette affaire (Ed Harris, qui s'en donne vraiment à cœur joie pour jouer ce shérif déjanté). On trouve autour quelques personnages plus secondaires mais c'est vraiment autour de ce trio que se déroule l'histoire. Celle-ci est d'une très grande simplicité et on sent assez vite venir le duel final (à trois, je ne sais pas comment ça se nomme) qui règlera l'affaire. Et, en plus, on sait comment il se terminera ! Bref, ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut trouver l'intérêt de ce film même si la vengeance sans faille de cette jeune femme a un côté assez jouissif. Néanmoins, son personnage, pas ininté-

ressant au départ, se transforme peu à peu en une sorte de robot déréalisé qui n'a plus qu'un seul but et, donc, beaucoup de son intérêt.

Le problème principal de ce film, c'est que les réalisateurs (et le scénariste) ne savaient visiblement pas sur quel pied danser. Les références aux films de ce genre qui ont construit le mythe hollywoodien sont trop importants pour ne pas être innocents : l'idée de vengeance, les grands paysages, les personnages clés,... Mais j'ai du mal à saisir s'ils ont voulu faire un hommage ou s'ils ont essayé de se servir d'une base connue pour réaliser un film un peu différent. De toute manière, dans les deux cas, c'est raté. Là où les Frères Coen avaient justement réussi à reprendre ces codes et les magnifier pour sortir un vrai très grand film (*True Grit*), les Frères Miller sont dans un entre-deux à la longue un peu pesant. Ce n'est ni vraiment très amusant (un peu d'humour noir par-ci par-là mais pas de quoi rire aux éclats), ni complètement sérieux (les personnages principaux sont, chacun à leur manière, *too much*) mais pas non plus parodique. C'est comme s'ils ne savaient pas trop s'ils devaient prendre leur film au sérieux ou pas. Forcément, le spectateur se retrouve dans le même cas de figure et ça finit par agacer. Tout comme ce souci de rythme car le film met vraiment du temps à démarrer et il y a au milieu de vraies longueurs. Quand on sait que la durée excède à peine l'heure et demie, ça veut peut-être dire que le scénario manque un peu de consistance. *Shérif Jackson* laisse finalement le spectateur assez indifférent. On ne peut pas s'attacher à ces personnages tant ils manquent de relief. Il y aurait bien ce Shérif mais il n'est pas assez présent pour devenir le cœur du film. Peu de surprises, peu d'émotions et peu de choses à en dire... Bref, ce long-métrage est largement oubliable même s'il n'est pas dénué d'un certain charme lié aux codes du western. Pour ceux qui aiment les grands espaces, les colts à l'ancienne et les chapeaux de cowboys...

VERDICT :

Un western qui manque globalement de rythme et dont on ne sait pas bien quoi penser au final. Ce n'est pas déplaisant mais c'est loin d'être folichon... Heureusement, Ed Harris égaie un peu tout ça et Jason Isaacs, en prophète bien barré, est plutôt pas mal.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

ED HARRIS



GABRIELLE

Brad FURMAN

Date de sortie : 16-10-2013 Vu le : 16-10-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Gabrielle et Martin sont handicapés. Mais ils se sont rencontrés dans la chorale où ils préparent un spectacle important et s'aiment profondément. Leur histoire n'est pas forcément bien vue par leurs familles respectives. L'amour sera-t-il plus fort que tout ?

CRITIQUE :

Comme un clin d'œil du destin sort une semaine après la mort de Patrice Chéreau un film qui a pour titre le même que l'avant-dernier du réalisateur français. Celui-ci mettait en scène un couple Pascal Greggory-Isabelle Huppert qui se désagrège à la Belle-Epoque. Là, c'est tout à fait différent même s'il s'agit aussi d'une histoire d'amour (on trouve bien les liens qu'on peut...). Ce film est québécois et c'est le premier de l'année que je vois alors que, en moyenne, c'est une ou deux productions francophones provenant du Canada que je vais voir annuellement. La maison de production qui s'est occupée de ce film (*Micro_scope*) est relativement connue car elle a justement réussi à exporter quelques uns des derniers

longs métrages québécois découverts en France comme *Incendies* ou *Monsieur Lazhar*. Et puis, c'est tout de même une histoire assez singulière qui est racontée ici car c'est principalement (mais pas uniquement comme nous le verrons) une histoire d'amour entre deux personnes handicapées. On ne montre pas souvent les handicapés au cinéma (si ce n'est dans *Le Huitième jour* de Jaco van Dormael qui questionnait cette réalité de façon très claire et nette) et c'est une très bonne chose de le faire de cette façon, sous l'angle d'une histoire d'amour qui permet de poser beaucoup de questions, et notamment celle très importante du « droit » que l'on laisse à ces personnes pour décider elles-mêmes de leur vie. Tout cela est abordé à sa manière par *Gabrielle*, un long métrage qui a le grand mérite de ne jamais tomber dans la mièvrerie ou le regard un peu trop compatissant ou voyeuriste. Non, Louise Archambault, la réalisatrice dont c'est le deuxième film, décide de mettre en scène cela comme une histoire d'amour habituelle, rendue compliquée par les familles respectives, un peu comme un *Roméo et Juliette* décalé, finalement. Mais, en même temps, *Gabrielle* souffre de trop de défauts dans la réalisation pour être plus qu'un joli film.

L'histoire de cette Gabrielle est plutôt sympathique. On la suit un peu dans sa vie de tous les jours et notamment dans cette chorale où elle retrouve Martin. Son amour pour lui va la pousser à chercher son indépendance, puisqu'elle estime qu'en ayant un appartement à elle, elle pourra vivre tranquillement avec Martin. Mais, autant que cette relation naissante avec un garçon lui aussi handicapé et couvé par sa mère, c'est celle avec sa propre famille et notamment sa sœur qui est ici extrêmement importante. On voit finalement pas tant que ça Martin et Gabrielle ensemble, si ce n'est à des moments très précis et forcément clés. Ce qui est très bien fait, c'est la manière de montrer comment les deux se rapprochent et comment, lorsqu'ils sont séparés, leur vie est totalement différente et bien plus triste. Ainsi, on peut véritablement parler d'une double histoire d'amour pour évoquer ce film. Et je trouve personnellement que c'est là que se trouve le vrai intérêt du long métrage car il met les deux en contrepoint. De plus, cette relation familiale est extrêmement forte pour Gabrielle car sa sœur s'occupe véritablement d'elle en la recueillant le week-end et quand ça ne va pas très bien alors qu'elle-même a planifié (et déjà retardé) d'aller vivre en Inde avec son compagnon. L'amour de deux sœurs est très bien montré ici alors que la mère de ces deux là est bien plus absente. Pour autant, le film ne paraît pas « militant » pour la cause des handicapés. L'objet de la réalisatrice est juste de montrer une réalité et, surtout que ces gens que l'on oublie parfois

parce qu'ils semblent très différents de nous ont tout simplement les mêmes sentiments et les mêmes soucis. En ce sens, le message est important et amené de manière intelligente et constructive.

Mais, car il y a un mais, si ce film est très tendre, il n'en reste pas moins que la réalisation d'ensemble ne m'a pas vraiment convaincu. Pour dire les choses rapidement, là où, justement, un tel sujet aurait mérité un traitement épuré et sobre, c'est plutôt l'inverse que nous offre Louise Archambault avec une mise en scène qui laisse un peu trop de place aux effets. Entre une caméra très mobile (parfois un peu trop) ou cette importance donnée à certains moments aux silences (ce qui n'est pas toujours justifié), les choix de mise en scène ne sont pas forcément les meilleurs. De plus, à certains moments, on a réellement l'impression que la réalisatrice a un peu hésité entre le côté fiction et une volonté un peu plus documentaire puisque le scénario lâche un peu de lest pour laisser la caméra plus nous montrer une réalité que réellement s'occuper de l'histoire en elle-même. Cela procure quelques instants de déséquilibre pas très graves mais tout de même un peu préjudiciables. L'actrice principale, réellement handicapée, est assez formidable et parvient à donner à la fois une vraie joie de vivre mais aussi une profonde tristesse quand il le faut. C'est l'une des vraies découvertes de ce long-métrage, en plus de l'acteur qui, lui, pour le coup, a joué un vrai rôle de composition et qui s'en sort parfaitement. C'est quand même un vrai joli film, dont la fin nous emmène dans l'émotion avec toute cette chorale qui chante avec l'une des idoles musicales du Québec, Robert Charlebois. Cette dernière chanson finit de nous emporter et ferait presque oublier tous les défauts précédemment évoqués. À sa façon, *Gabrielle* est un *feel-good movie* qui permet de passer un moment sympathique et de ressortir touché et heureux. Allez, on ne va pas en demander beaucoup plus quand même !

VERDICT :

Un film plein de bons sentiments (au sens noble du terme) mais qui pêche un peu par une réalisation qui veut trop en faire là où l'histoire aurait mérité plus de finesse. C'est un peu dommage mais c'est tout de même un joli long métrage.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA TENDRESSE DE CETTE HISTOIRE



AU BONHEUR DES OGRES

Nicolas BARY

Date de sortie : 16-10-2013 Vu le : 18-10-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Benjamin Malaussène travaille dans un grand magasin parisien. Il y est officiellement contrôleur technique mais est en fait bouc-émissaire professionnel. En plus de son boulot, il doit gérer toute une tribu de demi-frères et sœurs avec lesquels il vit dans un joyeux désordre. Alors quand des explosions ont lieu dans le magasin et une journaliste charmeuse fait son apparition, ça devient vraiment le bazar le plus complet...

CRITIQUE :

Je crois me souvenir avoir lu il y a très très longtemps (du temps où ma maman m'obligeait à lire) des romans de Daniel Pennac et avoir déjà été familiarisé avec l'étrange famille Malaussène. Mais vous dire si j'ai effectivement lu le premier opus de cette saga qui comporte six ouvrages, j'en suis totalement incapable (ce qui veut dire que ça ne m'a pas marqué...). Tout ce que je sais, c'est que j'ai lu *Au bonheur des dames* de Zola auquel la référence est très claire. En tout cas, dans le contexte cinématographique actuel, il n'est pas du tout illogique de voir *Au bonheur des ogres* adapté pour devenir un film, d'abord parce que c'est un livre qui parle à pas mal de monde (très gros succès littéraire) et ensuite, parce qu'il ouvre, en cas de succès, à la possibilité de nombreuses suites... Pour mettre en scène ce long métrage, c'est un jeune réalisateur qui prend les choses en main, en la personne de Nicolas Bary, qui s'était fait remarquer pour avoir réalisé à 27 ans *Les enfants de Timpelbach*, film au budget relativement conséquent mais au score pas forcément à la hauteur (650 000 entrées). Il avait

quand même le mérite d'offrir son premier vrai rôle à Adèle Exarchopoulos. Cinq ans plus tard, le voilà donc de retour, de nouveau avec une adaptation et un budget une nouvelle fois plutôt conséquent (presque 12 millions d'euros, ce qui n'est pas rien pour un film produit en France). Il a avec lui un casting assez hétéroclite puisqu'on retrouve Raphaël Personnaz et Mélanie Bernier, deux jeunes pousses du cinéma français, Guillaume de Tonquédec qui commence à y prendre une vraie place, Emir Kusturica, ce qui est toujours surprenant et, enfin, Bérénice Bejo, propulsée star depuis sa performance muette dans *The Artist*. Et alors, qu'est-ce que cet ensemble qui pourrait être sur le papier assez prometteur donne dans les faits ? Un film finalement assez peu intéressant et dont il n'y a, surtout, pas grand-chose à dire.

Pourtant, le début du long métrage est plutôt sympathique puisqu'il nous plonge dans un univers un peu loufoque, qui ressemble beaucoup dans le style à du Jean-Pierre Jeunet dans ce côté à la fois assez réaliste (rien n'est complètement absurde) mais truffé de petits détails qui rendent les lieux et les personnages décalés. Ça commence par le magasin que l'on « visite » puis l'appartement où vit la famille Malaussène. Dans les deux cas, il y a quelques trouvailles pas bêtes qui nous permettent de découvrir avec plaisir ces nouveautés. Mais, le souci, c'est que, très vite, *Au bonheur des ogres* se met à sérieusement tourner en rond. Pendant une heure et demie, on a vraiment le sentiment que le film n'avance pas et reste toujours sur les mêmes éléments. Même l'arrivée de cette journaliste, censée faire avancer le scénario, ne permet pas vraiment au film de décoller. Il y a une sorte d'enquête policière mais on ne la voit que trop peu se dérouler. Finalement, on ne sait pas bien comment le tout a été résolu et ce n'est visiblement pas le plus important. Cela est mêlé à une romance et à une sorte de chronique familiale. L'ensemble est beaucoup trop brouillon pour réellement entraîner le spectateur au cœur de toutes ces histoires qui seraient censées se répondre mais qui, dans les faits, sont trop séparées les unes des autres. Ce qui est sans doute le plus agaçant, c'est ce sentiment de ne pas voir où ça veut vraiment en venir : les

séquences s'enchaînent, des scènes sont répétées mais sans qu'un but précis soit visiblement recherché. Et au bout de 90 minutes, c'est toujours le même sentiment de répétition sans avancée qui prédomine, ce qui n'est guère agréable.

Alors, c'est vrai que ce n'est pas « terrible » : il y a un certain soin apporté aux décors et aux costumes, l'ensemble est assez rythmé et on ne s'ennuie pas tant que ça. Mais c'est quand même bien loin d'être exaltant et on pouvait légitimement s'attendre à mieux. Dans le lot, on trouve quelques répliques et situations plus amusantes que d'autres, mais rien qui soit véritablement folichon et qui pousse à un vrai rire franc et massif. Alors on sourit quand on peut ou, sinon, on observe l'histoire se dérouler sous nos yeux d'un air plus indifférent qu'autre chose. Et cela tient aussi sans doute aux performances d'acteurs qui sont plus que moyennes. Passons rapidement sur les cas Bernier et Kusturica, beaucoup trop sous-employés pour être réellement jugés, même s'ils ne crèvent pas l'écran non plus. Par contre, je trouve que Bérénice Bejo, plutôt sympathique et rigolote au départ, agace assez vite du fait qu'elle surjoue trop son personnage à mon goût, jusqu'à le rendre assez désagréable. Et le personnage principal est mal tenu par Raphaël Personnaz qui manque singulièrement de charisme dans un rôle qui, justement, en aurait demandé beaucoup pour qu'on s'y attache vraiment. C'est dommage d'avoir le personnage central auquel tout s'articule qui soit à ce point insignifiant... La toute fin du film annonce clairement une suite, qui devrait logiquement être basée sur *La Fée Carabine*. Si c'est dans la même veine, il est clair que je passerai mon tour mais quelque chose me dit que le succès de ce premier épisode ne sera pas vraiment au rendez-vous et que les producteurs en resteront là. Ce ne serait finalement pas une si mauvaise chose... Si vous êtes vraiment amoureux de Daniel Pennac, vous y trouverez peut-être votre compte, mais je n'en suis même pas certain...

VERDICT :

Trop peu souvent drôle, assez répétitif et dans l'ensemble pas très bien joué, Au bonheur des ogres se révèle finalement plus anecdotique qu'autre chose. Ce n'est pas complètement mauvais mais largement oubliable...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

QUELQUES RÉPLIQUES



GRAVITY

Alfonso CUARÓN

Date de sortie : 23-10-2013 Vu le : 18-10-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Pour le docteur Ryan Stone, c'est la première expédition dans l'espace. Matt Kowalsky, lui, fait sa dernière mission avant de prendre sa retraite. Lorsque des débris commencent à dangereusement approcher de là où ils se trouvent, on se doute bien que la mission ne sera pas de tout repos...

CRITIQUE :

Depuis qu'il est sorti aux Etats-Unis (au début du mois), ce film fait un véritable carton, au-delà de toutes les espérances. Ce serait le quatrième meilleur démarrage pour un film sorti en octobre (ah, les Américains et leurs statistiques en tout genre), même si ça ne veut rien dire car ce sont les résultats en dollar et avec l'augmentation du prix des places, forcément... Il faut tout de même bien dire que, dans son genre, c'était un long métrage attendu depuis un certain temps. D'abord, parce que, depuis que le projet a été annoncé, il fait fantasmer pas mal de monde par son côté novateur et forcément spectaculaire. Ensuite car cela faisait sept ans que l'on n'avait pas vu une production de Cuarón. Son dernier film était *Les fils de l'homme* (que j'ai en DVD depuis des années mais que je

n'ai toujours pas vu alors qu'il est, paraît-il, très bon), qui faisait lui-même suite à sa participation à la saga *Harry Potter* (avec le troisième volet *Harry Potter et le Prisonnier d'Azkaban*, l'un des tout meilleurs, autant que je m'en souviens). Cuarón fait partie de ces réalisateurs mexicains qui se sont faits une place de choix à Hollywood ces dernières années, en proposant un cinéma un peu différent et moins stéréotypé. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien s'il est très ami avec Guillermo del Toro et Alejandro Gonzalez Inarritu, deux metteurs en scène de la même génération que lui et qui ont aussi réussi aux Etats-Unis. Avec *Gravity*, il y a de grandes chances pour qu'il se fasse réellement un nom dans le cinéma hollywoodien car son film est un objet absolument unique, comme il n'y en n'a peut-être jamais eu. Mais, surtout, c'est un vrai grand film de cinéma, pas dénué de quelques défauts parfois agaçants, mais qui met quand même une sacrée claque au spectateur.

D'entrée de film, un très long plan fixe nous met en condition : on se trouve dans l'espace, au-dessus de la terre et, ce qui frappe au premier abord, c'est l'extrême beauté de l'image, tant techniquement (elle est très pure) que dans ce qu'elle montre (on y voit notre planète, entre le jour et la nuit). Pendant tout le long métrage, on aura ainsi droit à de très longs plans qui permettent de saisir la beauté de la Terre vue du ciel ainsi que l'immensité de l'univers dans lequel évoluent les deux personnages. D'ailleurs, à ce propos, il est tout de même rare de voir un film qui repose aussi peu sur les acteurs, surtout que ceux-ci (au nombre de deux) sont tout de même très connus puisqu'il s'agit de Sandra Bullock et George Clooney. On voit très peu ce dernier mais plutôt l'actrice qui était un peu raillée ces derniers temps pour des rôles très limite et qui retrouve ici une forme de légitimité. Mais, si on est presque tout le temps avec elle, puisque c'est son personnage qui vit cette aventure hors-normes, elle est finalement presque « absente » car cette femme n'est pas vraiment l'intérêt du film mais bien plutôt ce qu'elle vit et la manière dont elle pourra s'en sortir vivante. On l'oublierait ainsi presque et c'est une drôle de sensation. Car *Gravity* est un vrai film catastrophe. Au bout d'un quart d'heure de film, la mission part complètement en sucette du fait de débris qui percutent la navette où ils se trouvent. C'est le point de départ d'un long voyage qui doit ramener les deux personnages sur terre (ou pas). Différentes étapes vont être franchies, plus ou moins difficilement (car les problèmes s'accumulent), ce qui rapproche ce long métrage d'une forme de quête (ce n'est pas non plus *Le Seigneur des Anneaux*...) dont l'objet est bien un retour sur terre dans les meilleures conditions.

Et c'est là l'un des reproches que l'on peut faire à ce film : celui d'accumuler les situations toujours plus dangereuses, au point que ça en devienne à la longue un peu trop et que le côté stressant se perde peu à peu dans cette succession très rythmée mais trop prévisible. D'ailleurs, dans l'ensemble, le dernier tiers est plutôt un peu moins bon, accumulant les longueurs et les passages plus discutables. C'est beaucoup moins impressionnant visuellement et ça se rapproche plus de ce que l'on a déjà pu voir dans le même genre. Ainsi, il faut surtout retenir la première heure, qui, elle, est vraiment complètement folle. Nécessairement se pose la question de savoir si ce qui se déroule pendant une heure et demie est crédible ou non. Je ne suis pas astronaute et pas du tout spécialiste de ces questions donc je ne pourrai pas y répondre de moi-même mais j'ai tendance à penser qu'il y a bien certains arrangements avec la réalité. Mais, en même temps, on s'en moque un peu car on sait que c'est avant tout une œuvre qui vise un certain divertissement et elle doit nécessairement prendre des distances avec un côté très factuel et « scientifique ». Dans tous les cas, la sensation de pesanteur est très bien rendue à l'image et on se croirait réellement dans l'espace avec son côté à la fois majestueux mais aussi terriblement dangereux. Cet aspect des choses est très bien rendu et constitue l'un des socles du film dans son ensemble. Techniquement, *Gravity* est ainsi incroyable et d'une beauté visuelle sidérante par moments. La 3D est vraiment étonnante et nous emmène réellement au cœur de cette aventure en offrant à la fois une vraie profondeur mais aussi le côté « ludique » des objets qui viennent dans la direction du spectateur.

Forcément, en allant voir ce film, on ne peut s'empêcher de penser à *Buried*, autre « film concept » assez fascinant où (absolument) tout se passait dans les quelques mètres cubes d'une boîte complètement close. Ce film était extrêmement radical puisqu'il s'en tenait jusqu'au bout à son programme initial. Pour *Gravity*, c'est différent car si on se trouve toujours dans l'espace, différents lieux sont explorés (sans trop en dire) et, justement, le long métrage joue à la fois sur l'immensité de l'espace mais aussi sur son côté très oppressant, notamment quand on dépend d'une combinaison et d'oxygène (dont les réserves diminuent, forcément). En alternant les plans très éloignés et ceux au cœur même du masque (parfois en un seul mouvement de caméra), la mise en scène arrive très bien à faire prendre conscience de cette double réalité et c'est en ce point très bien réussi. Cuarón signe donc un véritable huis-clos dans le lieu le plus ouvert et le moins définissable spatialement possible. En cela, c'est déjà une véritable prouesse cinématographique, réussie grâce à de vrais talents de metteur en scène. Mais là où *Buried* jouait sur les peurs primaires (être enterré vivant), c'est quand même différent avec *Gravity* puisque le spectateur aura du mal à réellement s'identifier à ces personnages qui sont dans l'espace. C'est sans doute un rêve pour beaucoup de personnes mais chacun sait qu'il a très peu de chance que cela se déroule réellement. Ce qui peut leur arriver fait donc moins « peur » car l'attachement à leurs destins est moindre. Il n'en reste pas moins qu'il y a quand même de vrais moments de tension, renforcés par une musique qui parvient parfaitement à réinventer à sa manière un son que l'on pourrait percevoir dans cet univers marqué justement par une absence de bruit. En ce sens, *Gravity* peut réellement être considéré comme une vraie expérience de cinéma, unique et magnifique.

Le film de Cuarón fera sans doute date dans la longue histoire du cinéma tant il est une œuvre vraiment rare. Il se pourrait bien qu'il mette aussi tout le monde d'accord lors de la prochaine cérémonie des Oscars, même si, traditionnellement, les films de genre n'ont pas énormément de succès. Mais, là, on dépasse quand même largement ce cadre selon moi et *Gravity* mériterait d'être reconnu à sa juste valeur : celle d'un long métrage étonnant, captivant, et fascinant par moments. Le type de films qui marque et que l'on n'oublie pas de sitôt. En sortant de la salle, une des premières réflexions que je me suis fait, c'est de me dire que le cinéma est quand même assez extraordinaire car c'est un art capable de donner du plaisir au spectateur avec des œuvres radicalement différentes. Après m'être pris une vraie claque il y a un peu plus d'une semaine avec *La vie d'Adèle : chapitres 1 et 2*, j'en ai repris une, mais d'un style extrêmement différent et même incomparable. C'est là tout le charme du Septième Art : permettre avec des projets qui n'ont rien à voir de donner de l'émotion au spectateur. Dans son genre, *Gravity* réussit parfaitement sa tâche même si le long métrage n'est pas non plus exempt de quelques défauts. Je retiendrai quand même principalement la beauté visuelle d'ensemble et le côté absolument fou du projet initial.

VERDICT :

***Gravity* est une vraie expérience cinématographique et c'est le type de films totalement unique en son genre. Il y a quelques longueurs et un déroulement d'ensemble trop attendu mais, quand même, quelle claque...**

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LE PROJET DANS SON ENSEMBLE



FONZY

Isabelle DOVAL

Date de sortie : **30-10-2013** Vu le : **22-10-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Diego Costa est l'un des plus gros losers que la France connaisse. Livreur de poissons pour la poissonnerie familiale, il a surtout d'énormes problèmes d'argent et doit pour cela cultiver de la drogue chez lui. Quand il apprend qu'il est le père biologique de 533 enfants, les affaires se compliquent encore un peu plus...

CRITIQUE :

Je me retrouve dans un cas de figure inédit et plutôt compliqué à gérer. Ce qui implique que cette critique sera assez différente de celle que je peux faire couramment. Car le problème est le suivant : *Fonzy* est un long métrage que je ne peux pas critiquer et juger comme d'habitude. En effet, c'est un *remake* d'un film que j'ai pu voir il y a à peine plus d'un an au cinéma (et de nouveau cet été en DVD), le fameux *Starbuck*, écrit et réalisé par Ken Scott. Ce film avait connu un joli succès à l'époque avec presque 400 000 entrées et, surtout, un bouche à oreilles positif vraiment très important. Il faut dire que si ce long métrage n'était pas dénué de quelques défauts, il partait d'une idée de base absolument géniale et offrait le vrai charme du Québec avec ses expressions fleuries et son accent inégalable. Le point de départ du film a tellement plu à travers le monde

que des producteurs de différents pays ont senti le bon filon et s'en sont emparé pour en faire une version domestique. D'ailleurs, la version américaine (produite par Spielberg et réalisée par Ken Scott lui-même) sort le mois prochain dans les salles aux Etats-Unis. En France, c'est Isabelle Doval qui s'est vue confier la tâche d'adapter le film original dans notre pays. Il est amusant de voir que c'est un *remake* français d'un film d'outre-Atlantique, ce qui est plutôt rare et contraire aux « traditions » même si, cette année, *Le grand méchant loup* avait ouvert la voie à cette pratique... *Fonzy* est donc une adaptation mais il y a plusieurs manières d'effectuer ce travail et là, clairement, la voie qui est choisie est celle de rester exactement dans les clous du premier en faisant un copier-coller à plus de 95% du film original. Et, honnêtement, ça ne peut pas passer...

Déjà, ce qu'il faut dire, c'est que regarder ce film quand on a déjà vu *Starbuck* s'avère être une expérience très étrange : celle d'avoir l'impression de visionner de nouveau le même film mais tout de même un peu différent. Et quand on a compris que presque tous les dialogues seraient repris, on s'attend à tout et on cherche juste à voir comment ça sera adapté dans cette version. Car il faut bien le dire, les changements sont minimes entre la version originale et ce *remake*. Bien sûr, d'origine polonaise, le personnage principal devient espagnol (en même temps, José Garcia n'allait pas camper un Norvégien...) et il y a, à la marge, quelques différences, avec certains dialogues en plus ou en moins et parce que les lois ne sont pas les mêmes au Canada et en France. Mais, l'immense majorité de *Starbuck* se retrouve dans *Fonzy*. La vision d'Isabelle Doval n'apporte aucune valeur ajoutée, sa réalisation dessert même à certains moments l'histoire globale et on trouve une incohérence footballistique – que fait Marvin Martin à Sochaux dans un match contre Marseille se déroulant à Paris ? – même si je sais que je chipote sur ce point-là. Ce qui est fou, c'est qu'on retrouve les mêmes longueurs que dans l'original... Néanmoins, Isabelle Doval affirme que son film n'est pas un copier-coller et qu'il donne une autre vision de cette histoire au spectateur. Car la réalisatrice, ainsi que ses deux acteurs principaux (José Garcia et Lucien Jean-Baptiste) étaient présents lors de cette avant première et, pour une fois, le jeu des questions/réponses n'a pas tourné à la louange unanime. En effet, quelques personnes ont osé dire que le film n'était pas à la hauteur et elles ont interrogé de

manière assez vive la réalisatrice. Et vu que, sur le film en lui-même, je n'ai pas grand-chose à dire, je vais en profiter pour évoquer un peu ce qu'Isabelle Doval a pu dire lors de cet échange, et qui m'a à la fois dérangé et agacé.

En plus d'un côté assez impudique, évoquant plusieurs fois la question personnelle de cette histoire et l'importance pour son couple avec José Garcia, elle a eu plusieurs remarques que j'ai trouvé détestables et condescendantes par rapport au film d'origine, long métrage qui a connu « *son petit succès* » (ce sont ses termes) et qui, s'il partait d'une bonne idée, avait quand même pas mal de défauts (qu'elle a, et c'était sous-entendu, réussi à gommer). Je trouve que quand on reprend plus de 90% d'un scénario d'origine, il faut avoir le minimum de décence de ne pas dire qu'il manquait ceci ou cela (elle le dit notamment de la place donnée à la parole des enfants, même si je n'ai pas vu la différence...). Honnêtement, s'il manquait tant de choses, le scénario adapté aurait du être plus différent que cela, non ? A travers son discours, elle n'a pas assumé le fait que c'était clairement un film de commande, demandé par des producteurs qui ont vu le succès qu'ils pouvaient tirer d'un tel scénario, et que son apport à l'ensemble est plus que limité. En soi, ce n'est pas déshonorant ni honteux de faire un tel travail d'adaptation même si, à mon goût, la différence est trop mince. Il faut juste être en mesure de l'avouer et de ne pas faire croire qu'on a réinventé et transformé une base qui existait bien avant elle et à laquelle elle n'a aucunement participé. Pour moi, c'est le minimum de l'éthique professionnelle... Après, j'ai du mal à savoir si les personnes qui n'auront pas vu *Starbuck* avant pourront apprécier ce film. Peut-être, après tout, même si ce n'est sûrement pas la réalisation ni le jeu d'acteurs (crédibilité totalement nulle du couple Fleurot-Garcia) qui les éblouira. Alors, oui, l'idée de départ et les questions soulevées sont plus qu'intéressantes. Mais, à ce compte-là, il faut plutôt voir *Starbuck*...

VERDICT :

A cette copie française, préférez l'original. Cette version est moins drôle et moins fine, tout en posant toujours des questions intéressantes et de manière originale. Forcément, puisque le scénario de base n'a pas été changé...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

LE SCÉNARIO ORIGINAL, NON ?



L'EXTRAVAGANT VOYAGE DU JEUNE ET PRODIGIEUX T.S. SPIVET

Jean-Pierre JEUNET

Date de sortie : **16-10-2013** Vu le : **24-10-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'AVENTURE

HISTOIRE :

T.S. Spivet vit dans un ranch dans le Montana avec ses parents, un couple si dissemblable, sa sœur qui se rêve comédienne et le souvenir d'un frère jumeau disparu. Très doué, il réussit à inventer une machine au mouvement perpétuel. Mais il faut aller chercher un prestigieux prix à Washington, à l'autre bout des Etats-Unis...

CRITIQUE :

Depuis 2001 et l'immense succès rencontré à travers le monde par son long-métrage *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, Jean-Pierre Jeunet est forcément un réalisateur qui compte en France, même si, en douze ans, il n'a mis en scène que deux films. Le premier, *Un long dimanche de fiançailles*, avait connu un succès public et critique, couronné de cinq César (et autant de nominations). Il faut dire que c'était un film assez épique, contant une romance impossible sur fond de Première Guerre mondiale. Le deuxième, *Micmacs à Tire-larigot* avait un peu moins convaincu tout le monde, dont moi. C'était amusant mais ça manquait de continuité pour en faire un vrai bon film. Ces deux films étaient produits par la Warner Bros, très grosse machine américaine mais étaient pour autant de vrais films hexagonaux. Là, pour son nouveau film, il a décidé de partir réelle-

ment de l'autre côté de l'Atlantique, en adaptant un livre assez récent (sorti en 2009), écrit par un jeune auteur américain, Reif Larsen. Là encore, une majorité des financements sont américains même si Gaumont n'est pas non plus bien éloigné et que l'ensemble du film a été tourné au Canada... Quand on lit le résumé de ce film, on se dit que c'est un univers qui peut parfaitement correspondre à Jeunet, notamment dans cette manière que cette histoire a d'être un tout petit peu en décalage avec le réel avec des personnages et des situations pas forcément possibles mais qui n'ont rien de fantastique ou de paranormal pour autant. De fait, Jean-Pierre Jeunet prend visiblement plaisir à mettre en scène l'épopée de ce tout jeune héros, notamment en utilisant la technologie 3D (je l'ai vu en 2D...). Mais le souci, c'est qu'il n'arrive pas vraiment à transcender son sujet et si *T.S. Spivet* (c'est plus simple comme cela) n'est pas désagréable, ce n'est pas non plus du tout un grand film.

Ce qui est drôle avec ce long métrage, c'est que c'est à la fois caractéristique du style propre à Jean-Pierre Jeunet à plein de niveaux mais que, en même temps, on sent une certaine envie de se renouveler. D'abord, au niveau de l'image, tout simplement. Alors que ses précédents film étaient fortement marqués par une photographie plutôt sombre, renforcée par un effet sépia omniprésent, ce *T.S. Spivet* s'ouvre d'emblée sur des plans aux couleurs bien plus vives, avec des paysages typiques des grandes plaines américaines gorgés de soleil. Et s'il est bien une vraie réussite dans ce film, ce sont bien ces séquences de paysages, notamment lorsque le jeune garçon se retrouve dans le train qui l'emmène de son Montana natal jusqu'à Washington. C'est absolument magnifique et on sent qu'il y a un vrai travail de l'image pour bien rendre le côté à la fois majestueux mais aussi quasi-désertique de ces grandes étendues. Ainsi, on peut dire de ce côté-là que ce nouveau long-métrage est globalement plus « lumineux » que ses prédécesseurs. Mais, dans le même temps, la patte Jeunet est plus que visible, notamment avec cette *voix-off* omniprésente et à la longue un peu fatigante, surtout que, souvent, elle se surajoute à ce qui est déjà visible à l'écran, comme si Jeunet ne faisait pas confiance au spectateur pour comprendre. Et puis, surtout, *T.S. Spivet* est truffé de nombreuses idées un peu farfelues et décalées qui font le charme des films de Jeunet. C'est parfois très bien trouvé, à d'autres moments moins intéressant mais, au moins, grâce à cela, son film a une vraie singularité et un côté original, au moins dans sa mise en scène. Il paraît que, en 3D, c'est encore

plus notable, notamment dans cette utilisation des incrustations (notamment des schémas). Alors, c'est sûr, *T.S. Spivet* est un film que l'on peut qualifier de « mignon » mais le souci c'est qu'il ne va pas beaucoup plus loin car le fond est plus que creux.

En fait de voyage extravagant annoncé par le titre, il s'agit d'un petit tiers du film, passé dans un train et dans un camion. Je pensais vraiment qu'on allait avoir de réelles aventures avec ce personnage mais il s'agit plus de petites péripéties qu'autre chose. De plus, les personnages qu'il rencontre ne sont pas très intéressants. C'est notamment le cas pour cette séquence avec Dominique Pinon, à qui Jean-Pierre Jeunet aime donner un rôle coûte que coûte dans ses films. Là, honnêtement, c'est à la fois raté et surtout inutile au reste de l'histoire. Alors, si le voyage n'est pas des plus intéressants, il faut se pencher sur le premier tiers qui permet de planter le décor et sur le dernier, quand T.S. Spivet est arrivé à Washington pour recevoir son prix. C'est sans doute sur cette partie finale qu'il y aurait le plus de choses à dire car c'est malheureusement la moins réussie. En voulant effectuer une critique des médias, Jeunet en fait des tonnes et des tonnes et offre des scènes plus lourdes les unes que les autres. D'ailleurs, dans l'ensemble, il y a pas mal de longueurs, aussi apportées par le manque de profondeur de tous les personnages qui gravitent autour du jeune garçon (plutôt bien interprété même si l'acteur n'a rien d'extraordinaire) : ses parents comme sa sœur sont à la fois trop peu creusés et trop caricaturaux pour avoir un vrai intérêt. C'est aussi le cas pour tous les autres protagonistes croisés... Ainsi, on se retrouve au cœur d'une histoire dont on ne voit pas bien le sens profond et c'est bien dommage. C'est vraiment le symbole d'un film qui charme au premier abord pour son côté extrêmement travaillé et parfois presque éblouissant mais qui, passé cette première impression, déçoit plus qu'autre chose du fait d'un fond bien plus limite. Jean-Pierre Jeunet a donc très bien réussi à « jeter de la poudre aux yeux » et ce n'est déjà pas si mal. J'avoue que je ne me suis pas fait avoir bien longtemps mais ça peut marcher. Etant donnés les premiers scores du film en France, ça ne fonctionne visiblement pas si bien que ça, mais bon...

VERDICT :

Un film mignon mais sans grand intérêt. L'ensemble est bien trop décousu pour en faire au moins un bon long métrage. Les multiples bonnes idées disséminées ne permettent pas à l'ensemble d'être de qualité.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

QUELQUES IDÉES CI ET LÀ



MALAVITA

Luc BESSON

Date de sortie : **23-10-2013** Vu le : **29-10-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Giovanni Manzano est un ancien de la mafia new-yorkaise, désormais sous la protection des autorités. Avec toute sa famille, le voilà installé à Cholong-sur-Avre, en plein cœur de la Normandie française. S'ils essaient de faire des efforts pour s'intégrer, leur nature reprend souvent le dessus...

CRITIQUE :

Luc Besson, c'est un peu le phénix du cinéma hexagonal. Il y a maintenant sept ans, il avait annoncé clairement que le Septième Art, c'en était fini pour lui et qu'il préférerait se consacrer à des actions citoyennes (!). Depuis, il a réalisé pas moins de cinq films (et en tourne en ce moment un autre) et il en a produit un nombre incalculable, notamment via la société qu'il a créé (*Europacorp*). Bref, il n'est pas prêt de s'arrêter. Et il a aussi fait parler de lui par la création d'une Cité du cinéma ainsi que, tout dernièrement, par l'ouverture d'un complexe révolutionnaire. Bref, il s'est imposé comme un vrai personnage dans le cinéma français, d'abord par ses réalisations (*Léon*, *Le grand bleu* pour les plus connus), puis, surtout depuis une quinzaine d'années, par son travail autour du Septième Art.

Car, depuis les années 2000, si ses films sont de relatifs succès commerciaux, il faut bien dire qu'ils se font plutôt égratigner par la majorité de la critique. Moi-même, j'avais été plutôt déçu par *Adèle Blanc-Sec*, sous Indiana Jones porté par une Louise Bourgoïn pas loin d'être horripilante. J'avais évité *The Lady*, ayant bien trop peur d'un raté monumental (ce que c'était, visiblement). Pour *Malavita*, il dit avoir coécrit le scénario avant d'avoir l'accord de Robert De Niro, puis des autres acteurs principaux, sans penser à réaliser le film lui-même. Puis, ses recherches étant infructueuses et le projet se dessinant de plus en plus, il s'est dit que ce serait une très belle occasion de pouvoir diriger de tels acteurs hollywoodiens (De Niro, donc, mais aussi Pfeiffer ou Lee Jones). Au final, il s'est donc gardé le rôle de réalisateur. Quand on voit le résultat final, on se dit qu'il aurait peut-être mieux fait de déléguer davantage car ce *Malavita* est assez terrible : très peu drôle et parfois consternant...

Pourtant, il s'agit de l'adaptation d'un roman de Tonino Benacquista, livre plutôt apprécié mais que je n'ai jamais lu (je ne peux pas tout faire non plus...). Mais, le romancier n'a pas participé au développement du film et, visiblement, Luc Besson s'est plus servi de la trame principale qu'autre chose et n'a pas vraiment cherché à aller plus loin. Car ce qui est marquant dans *Malavita*, c'est son côté extrêmement superficiel : de fait, tout se déroule extrêmement vite et les personnages ne sont pas du tout creusés. Il faut dire qu'entre les nombreux *flashbacks* qui montrent le passé de Giovanni et sa famille et l'histoire qui se déroule différemment pour chacun des personnages de la famille qui connaissent leurs propres péripéties, il y a vraiment de quoi faire et peut-être trop. Et, de cette matière, Luc Besson ne sait visiblement que faire et part un peu dans le grand n'importe quoi en enchaînant les séquences montrant une fois la fille tabassant des mecs un peu trop pressants, une autre la mère faisant exploser l'épicerie où le commerçant n'a pas été sympathique, ou encore le fils faisant régner la terreur dans le lycée et, enfin, le père, personnage central, en train d'écrire ses Mémoires mais aussi de faire régner l'ordre à sa façon dans son village d'accueil. Alors, c'est sûr que ça peut être drôle par moments (pas souvent, je vous l'assure), mais cette succession paraît assez vite vaine. Alors qu'on voudrait en apprendre plus sur chacun des personnages, ce n'est que par petites vignettes que l'on trouve des informations mais sans explications. Il faut aussi dire que les acteurs principaux (le casting est pourtant dément) ne sont pas vraiment à la hauteur et semblent presque un peu perdus, notamment une Michelle Pfeiffer qui fait, il faut le dire, un peu de peine et un

Tommy Lee Jones qui traîne sa tête de Droopy quand il est montré à l'écran (ce qui est bien rare). Robert DeNiro, lui, surjoue son rôle habituel de mafieux, sans trop de nuances...

Mais là où ce film m'a stupéfié, c'est son côté extrêmement cliché. Luc Besson voulait faire un film qui puisse être à la fois distribué en France et aux Etats-Unis et, donc, forcément, pour le public américain, il a sans doute du y aller un peu plus fort sur les clichés mais, là, franchement, ça dépasse les bornes, au point que ça en soit vraiment gênant. Dans ce village, on a d'abord l'impression de se retrouver au milieu du siècle et, surtout, d'être en présence d'habitants demeurés. Il peut y avoir des façons assez fines de se moquer gentiment des travers de ses compatriotes mais, là, ce n'est pas la méthode employée. Tout est sujet à des moqueries tellement grosses qu'elles en deviennent ridicules et contre-productives. D'ailleurs, dans leur genre, les Américains en prennent aussi un peu pour leur grade, pas de manière plus raffinée, d'ailleurs. Ce qui fait au moins égalité à ce niveau-là... *Malavita* est finalement une sorte de greffe un peu étrange qui ne prend jamais. Car on ne sait jamais vraiment où se place le long métrage : film noir, comédie policière ou encore film d'action vitaminé... A la fin, on se demande encore ce qu'on a vu et c'est plutôt difficile à définir car, si on prend chacun de ces genres, c'est raté et l'assemblage ne fonctionne pas mieux. Ce n'est jamais vraiment drôle, les blagues sont souvent très lourdes. On ne peut pas non plus considérer cela comme un vrai film noir tant le scénario est couru d'avance et les péripéties trop attendues. Les incohérences sont aussi trop nombreuses pour être passées sous silence. Enfin, en termes de film d'action, on a vu beaucoup mieux, et ce n'est pas la tuerie finale qui va nous faire changer d'avis.

Bref, *Malavita*, ce n'est finalement pas grand-chose et même la réalisation n'est pas à la hauteur avec aucune scène marquante et un défilé de séquences déjà vues et revues (forcément, il y a aussi une forme d'hommage dans la mise en scène de Besson, mais quand même). Certains ralentis sont même tellement « grossiers » que ça en devient gênant. C'est le type de séquences que l'on ne pense plus revoir aujourd'hui tant elles sont à la fois clichés et ridicules. Il y a aussi beaucoup trop de musique. Celle-ci est toujours présente et fatigue assez vite. Ce n'est donc pas la mise en scène qui sauve le film, ce qui donne finalement un ensemble pas loin d'être catastrophique et le fait est que j'ai vraiment du mal à ressortir un point positif pour ce film, ce qui n'est forcément jamais bon signe. Peut-être que la plus grosse surprise du film se situe dans le générique quand on apprend que Martin Scorsese en est le producteur exécutif... Mais qu'est-il venu faire dans cette galère ? C'est à se demander s'il a vraiment eu un œil sur ce qui se faisait... Au lieu de faire plein de choses en même temps, Luc Besson aurait peut-être mieux fait de réellement se concentrer sur son dernier film car c'est un nouveau ratage pour lui. C'est dommage car la base était visiblement pas mal mais à force d'accumuler les clichés et les scènes beaucoup trop faciles, il fait perdre beaucoup de son intérêt à un sujet plutôt excitant. Je pense me rabattre sur le livre pour faire oublier ce mauvais souvenir. J'espère que d'autres films d'ici la fin de l'année le feront aussi passer...

VERDICT :

Luc Besson me déçoit une nouvelle fois en tant que réalisateur. Ce *Malavita*, qui se veut une sorte d'hommage décalé aux films de mafia tourne à vide et est même gênant par moments. Presque rien ne fonctionne dans ce long-métrage...

NOTE : 9

COUP DE CŒUR :

PAS GRAND-CHOSE, JUSTEMENT...



NOVEMBRE

<i>BLOOD TIES</i>	272
<i>ATTILA MARCEL</i>	274
<i>INSIDE LLEWYN DAVIS</i>	276
<i>QUAI D'ORSAY</i>	278
<i>EN SOLITAIRE</i>	280
<i>CARTEL</i>	282
<i>THOR 2 : LE MONDE DES TÉNÈBRES</i>	284
<i>LA VÉNUS À LA FOURRURE</i>	286
<i>SNOWPIERCER -</i>	288
<i>LE TRANSPERCENEIGE</i>	288
<i>VIOLETTE</i>	290
<i>CAPITAINE PHILLIPS</i>	292
<i>IL ÉTAIT TEMPS</i>	294
<i>HEIMAT 1 – CHRONIQUE D'UN RÊVE</i>	296
<i>AVANT L'HIVER</i>	298
<i>CASSE-TÊTE CHINOIS</i>	300
<i>THE IMMIGRANT</i>	302
<i>LA MARCHE</i>	306



BLOOD TIES

Guillaume CANET

Date de sortie : **30-10-2013** Vu le : **04-11-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM POLICIER

HISTOIRE :

New York, dans les années 70. Alors que son frère Frank est policier, Chris sort de prison après avoir passé de nombreuses années derrière les barreaux pour meurtre. Mais leurs retrouvailles sont loin d'être évidentes même si Frank l'aide beaucoup pour qu'il se refasse...

CRITIQUE :

Et voilà qu'on retrouve un schéma un peu plus logique puisque *Blood Ties* est l'adaptation américaine d'un film français sorti en 2007 et réalisé par Jacques Maillot (*Les liens du sang*, pas vu). Ça paraît plus « logique » comme cela mais vu que, ces derniers temps, c'étaient plutôt des films d'Amérique du Nord (surtout québécois, d'ailleurs) qui étaient adaptés chez nous. Là, on en revient à quelque chose de plus traditionnel. Encore que... L'histoire de la création de ce film est assez drôle, puisque, après avoir doublé Ridley Scott pour les droits d'adaptation, Guillaume Canet (qui jouait l'un des deux frères dans la version originale) a mené un véritable parcours du combattant (entre désistements d'acteurs et de

financeurs, réécritures du scénario, tournage complexe...) avant de pouvoir sortir son premier film aux Etats-Unis. Car celui qui est un peu l'un des enfants chéris du cinéma français, notamment depuis qu'il réalise, fait le pari de traverser l'Atlantique et d'aller lui-même mettre en scène cette histoire forte dans le milieu des gangsters en la plaçant dans le New York des années 70. Pour un coup d'essai, c'est quand même plutôt ambitieux tant on sait que ce lieu comme cette époque et le milieu décrit ont déjà été filmés un bon nombre de fois et pas par les premiers venus (De Palma, Scorsese ou Coppola par exemple). Forcément, Guillaume Canet va devoir s'inscrire dans une longue lignée et, même si je suis loin d'être un spécialiste de ces films de gangsters, en voyant *Blood Ties*, on sent bien que le réalisateur français se place dans des sentiers déjà balisés un grand nombre de fois. Et pour finir, l'écriture du scénario s'est faite avec un réalisateur devenu un grand nom des films noirs actuels en la personne de James Gray (*La nuit nous appartient* ou *Two Lovers*). C'est loin d'être anodin car on sent aussi toute la patte de ce dernier, notamment par rapport aux thèmes évoqués.

Car l'histoire fait forcément penser à celle de *La nuit nous appartient*, qui, elle, se déroule plutôt à la fin des années 80, mais aussi à New York. En effet, le thème central (annoncé dès le titre) est bien la relation qui peut exister entre les deux frères, que tout oppose au premier abord puisque l'un est un policier consciencieux alors que l'autre sort de prison. C'est donc une véritable histoire de famille, surtout que comme dans le film de James Gray, le père a un rôle central et il constitue avec ses deux fils un véritable triangle de relation autour duquel tout va graviter et les enjeux se cristalliser. Mais alors que dans *La nuit nous appartient*, le père était clairement du côté de la loi (lui-même était flic), ce n'est pas le cas dans *Blood Ties* et c'est l'un des aspects intéressants de ce film : clairement, il a une préférence pour son fils aîné, celui qui a fait le plus de bêtises et ne semble pas vraiment considérer celui qui s'en tient à la loi et qui la fait même régner. Forcément, chez les deux personnages centraux, ces liens familiaux vont avoir une très grande influence et la question est de savoir s'ils seront plus forts que leurs aspirations profondes. On sent bien dès le départ que tout va se jouer autour de cette question et, de fait, même si plusieurs intrigues naissent, c'est bien ces liens fraternels qui seront l'enjeu de l'ensemble du film et qui en constitueront la (belle) conclusion. Mais *Blood Ties*, c'est aussi l'histoire de plusieurs couples (anciens, nouveaux, plus ou moins dangereux) qui vont justement faire avancer toutes les intrigues. Il est juste dommage que, comme souvent dans ce type de longs métrages, les personnages féminins soient si peu exploités. C'est

donc un polar plutôt pas mal écrit, qui ouvre de multiples intrigues et devant lequel on ne s'ennuie jamais malgré un rythme pas des plus élevés et des clichés assez nombreux (la prostituée, l'ami un peu benêt, la sœur silencieuse...). Mais on n'arrive jamais à passer au stade supérieur (celui du vrai grand film noir), et c'est vraiment ce qu'il manque...

Il faut aussi dire que Canet réunit une nouvelle fois un casting détonnant, cette fois-ci aux Etats-Unis, avec de nombreux acteurs déjà bien installés, notamment un Clive Owen assez étonnant et un James Caan génial dans le rôle d'un patriarche en fin de règne. Matthias Schoenaerts, dans un petit rôle, se permet une entrée du côté d'Hollywood et les personnages féminins, bien que finalement trop anecdotiques, sont plutôt bien tenus. La vraie révélation de ce film, c'est quand même Billy Crudup, acteur que j'avais déjà vu ci-et-là mais qui ne m'avait jamais marqué. Il est ici parfait, dans une partition toute en silences et en choix intérieurs. Il est pour moi une vraie surprise et je suis étonné de ne pas le voir plus souvent sur le devant de la scène. Mais, à force de vouloir bien faire, Guillaume Canet fait perdre de sa force au film, notamment en stylisant trop l'ensemble. En effet, en travaillant beaucoup sur la reconstitution (très réussie) et en soignant la photographie pour donner un vrai ton 70s, la mise en scène devient presque plus importante que ce qu'elle raconte et c'est un peu gênant. De fait, *Blood Ties* semble parfois tourner un peu à l'exercice de style où Canet veut démontrer qu'il sait faire du cinéma comme aux Etats-Unis et qu'il a bien révisé ses classiques. Alors, c'est sûr, il y arrive et l'ensemble est propre mais cela se fait au détriment d'une intrigue et de personnages un peu désincarnés. L'importance donnée à la musique est encore une preuve de ce besoin de s'inscrire réellement dans la culture américaine puisque de nombreux standards des années 70 sont utilisés au cœur du film, un peu dans n'importe quelles situations, et ce n'est pas un hasard si le film commence par une séquence montrant un personnage allumant un tourne-disque. La bande originale est donc très importante mais nuit elle aussi parfois un peu au bon déroulement de l'histoire en rendant celle-ci presque accessoire. *Blood Ties* est donc un film formellement réussi, peut-être un peu trop tant il apparaît comme un long métrage très lisse et sans aucune aspérité. Réussi mais pas très excitant, donc...

VERDICT :

Guillaume Canet signe un film plain de style mais justement peut-être un peu trop car l'ensemble est presque trop lisse et parfois un peu désincarné. Néanmoins, on peut estimer qu'il a réussi son examen de rentrée à Hollywood.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

BILLY CRUDUP

ATTILA MARCEL

Sylvain CHOMET

Date de sortie : 30-10-2013 Vu le : 05-11-2013

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE



HISTOIRE :

Paul vit depuis trente ans avec deux vieilles tantes qui font tout pour qu'il devienne un as du piano. Mais lui, muet, semble bien malheureux, surtout qu'il a du mal à se souvenir de ses parents qu'il a perdu à deux ans. Mais sa rencontre avec Madame Proust va bouleverser son existence...

CRITIQUE :

S'il y a bien quelqu'un que je voulais voir passer de l'animation aux prises de vue réelles, c'est bien Sylvain Chomet. En effet, celui qui s'est fait connaître par ses bandes dessinées puis, surtout par ses films d'animation possédait vraiment un quelque chose qu'il pouvait sans souci mettre au service du cinéma plus traditionnel. En 2003, lorsque *Les triplettes de Belleville* était sorti, ça avait été une forme de révolution dans le paysage de l'animation française puisque, en plus de rencontrer un succès public, ce film avait émerveillé la critique et la profession : il avait même été nommé dans la catégorie du meilleur film aux César, ce qui est très rare pour un dessin animé (il y a eu depuis *Persepolis* dans le même cas mais, c'était, je crois, la première fois). Il faut dire que c'était une vraie petite pépite,

qui ne ressemblait à pas grand-chose d'autre. Sylvain Chomet a depuis réalisé ce que je considère comme l'un des plus « beaux » films de ces dernières années avec *L'illusionniste*, fable magnifique et très touchante qui n'a pas connu le succès public escompté (quand même 300 000 entrées, ce qui n'est pas rien non plus pour ce genre de films). Entre temps, Chomet était tout de même passé « derrière la caméra » en mettant en scène l'un des segments de Paris, je t'aime. Mais c'est bien avec *Attila Marcel* qu'il passe vraiment à la prise de vue réelle. Pour cela, il s'est lui-même écrit un scénario et il donne sa chance à un acteur (Guillaume Gouix) encore méconnu du grand public mais qui mérite vraiment de l'être davantage car il est souvent excellent. Il s'avère aussi que c'est le dernier rôle au cinéma de Bernadette Lafont... Et *Attila Marcel* est au final une jolie surprise et c'est déjà plus que bien comme ça.

En passant à la prise de vue réelle, Sylvain Chomet ne se « renie » pas, loin de là. En effet, *Attila Marcel* ressemble dans l'esprit beaucoup à ce qu'il a pu faire auparavant. D'ailleurs, sur le scénario, il y a une histoire assez drôle puisqu'il dit avoir trouvé le titre (assez formidable car nous plongeant directement dans une ambiance particulière) et qu'il a ensuite construit son histoire autour de celui-ci. Je me dis d'ailleurs que ce n'est pas un hasard si son personnage principal est muet alors que *L'illusionniste* était justement un long métrage où la parole était plus que rare. C'est plus qu'un clin d'œil en tout cas. Dans l'ambiance, dans ce côté un peu « hors du temps », dans cet humour tendre et décalé, dans cet aspect presque fantastique par moments, Sylvain Chomet transpose vraiment son univers de dessin animé dans la vie réelle. Car l'histoire se déroule bien à notre époque, en plein cœur de Paris. Mais il donne une vision très personnelle d'aujourd'hui puisqu'on a toujours l'impression d'être un peu en décalage : que ce soient les décors ou les costumes (notamment du personnage principal et de ses deux tantes), ils font extrêmement vieillot et montrent bien le côté totalement sclérosé de la vie de ce jeune homme. Ce décalage permanent est assez réjouissant et le réalisateur y prend un vrai plaisir, surtout que c'est renforcé par les *flashbacks* très nombreux (le fruit des souvenirs de Paul) qui, eux, pour le coup, nous plongent dans un passé presque mythifié. Car on va revivre avec Paul les principaux moments de sa petite enfance (à deux ans) qui vont lui faire comprendre qui étaient réellement ses parents. Ces passages sont très différenciés des autres, notamment dans le travail de l'image ou encore l'utilisation de la musique (toujours très importante pour Chomet)

puisque ce sont la plupart du temps des chansons ou des thèmes musicaux qui accompagnent ces résurgences du passé. D'ailleurs, dans l'ensemble du long métrage, la musique a une importance capitale (Paul est pianiste et des thèmes particuliers reviennent assez souvent) pour marquer des étapes.

Mais *Attila Marcel* est surtout touchant dans cette manière qu'il a d'aborder les problèmes (la maladie, l'amour) de manière sensible et jamais frontalement mais, là encore, toujours en décalage. Les choses ne sont jamais dites clairement mais se découvrent au détour d'une scène, d'un plan ou d'un dialogue. Ainsi, le film se construit autant sur des éléments presque pas tangibles que sur ce qui est véritablement montré à l'image. Même s'il n'est pas exempt de quelques petites longueurs, d'éléments moins réussis et de raccourcis parfois exagérés, c'est une vraie tendresse qui se dégage de ce film, notamment dans une fin attendue mais émouvante, et c'est cela que l'on a envie de retenir en sortant. Certaines séquences valent ainsi vraiment le détour comme ce combat de catch qui est un vrai moment de grâce (dit comme cela, ça peut paraître étrange, j'en ai bien conscience...). C'est aussi un vrai petit bonheur d'humour subtil. Ce n'est pas toujours drôle (loin de là) mais plein de petits éléments ci-et-là font rire, notamment ce rapport à Marcel Proust, à travers une citation initiale, le nom de la femme qui va changer le destin de Paul mais surtout par cet usage décalé (encore une fois) de la fameuse madeleine qui, là, sert à faire passer le goût des infusions qui permettent aux souvenirs de revenir à la surface. Dans le rôle principal, Guillaume Gouix est vraiment formidable et, grâce à un jeu tout en nuances, parvient très bien à rendre tous les sentiments qui affluent chez ce jeune homme muet et un peu coupé de la vraie réalité. Face à lui, en fofolle au grand cœur, on retrouve Anne Le Ny, très bonne elle aussi. Les deux tantes sont, elles, interprétées avec talent par Hélène Vincent et, donc, Bernadette Lafont. On peut dire que cette dernière part sur une bonne note car *Attila Marcel* est vraiment un joli film dont on en veut retenir que les bons moments.

VERDICT :

Hors du temps, sensible et parfois drôle, *Attila Marcel* est vraiment un film attachant. Ce n'est pas parfait mais il y a une vraie poésie qui s'en dégage et Guillaume Gouix est parfait. Une jolie réussite...

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

GUILLAUME GOUIX

INSIDE LLEWYN DAVIS

Ethan et Joël COEN

Date de sortie : 06-11-2013 Vu le : 06-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Llewyn Davis est un chanteur de folk dans le New York du début des années 60. Mais son existence est loin d'être facile puisqu'il ne connaît pas vraiment le succès. Pendant quelques jours, on va le suivre dans ses pégrinations qui vont l'emmener notamment à Chicago...

CRITIQUE :

Depuis longtemps, j'ai plutôt une drôle de « relation » avec les Frères Coen. Pour résumer les choses, soit j'aime beaucoup leurs films, soit je les trouve particulièrement ennuyeux et même ratés. En gros, il n'y a pas vraiment de juste milieu. Et il s'avère en plus que la bascule s'opère à chaque fois entre chacun de leurs films que je vois (je ne les ai pas tous vu dans le bon ordre) et si j'ai adoré dernièrement *No Country for Old Men* ou *True Grit*, j'avais trouvé *A Serious Man* ou *Burn after reading* beaucoup plus oubliables. Bref, j'ai vraiment du mal à me faire une idée sur les deux loustics qui se sont définitivement faits une vraie place et ont trouvé leur singularité dans le paysage hollywoodien. C'est notamment le succès pu-

blic et critique de *No country for Old Men* qui leur a offert une vraie légitimité mais aussi les coudées franches pour faire à peu près ce qu'ils veulent maintenant. Et ils ne se font pas prier. *Inside Llewyn Davis* avait été présenté en mai dernier à Cannes et avait vraiment séduit le jury qui lui avait quand même décerné ce que l'on peut considérer comme la médaille d'argent, le Grand Prix. Derrière *La vie d'Adèle*, c'est déjà pas mal du tout quand on sait l'impact qu'a eu le film de Kechiche. A l'heure de sa sortie presque six mois plus tard, la grande question est de savoir si le « cercle infernal des frères Coen » va pouvoir s'interrompre. Et bien je suis très heureux d'annoncer que c'est le cas puisque, pour la deuxième fois de suite, j'ai beaucoup apprécié un de leur long-métrage. J'ai du mal à l'élever au rang de chef d'œuvre comme *True Grit* qui m'avait vraiment marqué mais *Inside Llewyn Davis* n'en reste pas moins un film de grande qualité.

Ce long-métrage ne sort pas complètement de l'imagination des Coen puisqu'ils se sont fortement inspirés de la vie de Dave Van Ronk et des *Mémoires* de ce dernier pour écrire leur scénario. C'est en fait l'histoire d'une sorte de loser magnifique qui va vivre en quelques jours ce que l'on peut considérer comme un concentré de ce qu'est sa vie, une suite de déceptions, de coups du sort mais aussi de petits bonheurs par ci par là (enfin pas beaucoup quand même, pour le coup). Sur le principe, ce film m'a un peu fait penser à *Crazy Heart* qui racontait aussi une partie de l'existence d'un chanteur de country en fin de cycle et qui essayait de trouver un sens à sa vie. Dans les deux films, on assiste à une forme de *road movie* musical mais là où *Inside Llewyn Davis* est vraiment intéressant, c'est que, justement, ce *road movie* tourne en rond et que le personnage n'avance jamais vraiment et semble même reculer. Il revient toujours au même endroit (combien de fois le voit-on sonner chez les mêmes amis ?) et le fait que le début et la fin du film se répondent de cette manière n'est pas innocent, tout comme celui que ses « aventures » soient fortement liées avec celles d'un chat (ou de plusieurs, c'est selon), l'animal par excellence qui est connu pour revenir de lui-même à son domicile. C'est bien là le destin de ce Llewyn Davis, magnifiquement interprété par Oscar Isaac, qui se voit enfin offrir un vrai premier rôle après des apparitions déjà étonnantes dans de nombreux films de genres très différents. Il réussit une drôle de performance en tenant sur ses épaules le film avec un personnage de loser quand même un peu antipathique sur les bords. D'ailleurs, on se demande comment tous les personnages qu'il croise (seconds rôles très bien tenus) arrivent à le supporter.

Mais, sans doute sont-ils comme le spectateur. Car on arrive tout de même à s'attacher à ce Llewyn Davis tant il est traité avec une certaine mélancolie et il y a nécessairement une forme d'empathie devant tant de pathétique (parce que, chez lui, tout s'enchaîne de travers, même quand il veut quitter la musique et revenir à son métier de marin). Et puis, il y a les chansons qu'il interprète qui nous rapprochent de lui. Le film s'ouvre sur une interprétation magnifique d'un classique du folk américain et on ne peut qu'être happé par la voix de l'acteur lui-même qui lance parfaitement l'ensemble du long-métrage. La musique aura forcément une vraie importance pendant tout le film et elle est souvent très touchante et dit autant voire plus que toutes les paroles du monde. Certaines interprétations sont même de véritables instants de grâce et les frères Coen réussissent à vraiment saisir tout ce que ses chansons de folk ont à la fois de personnel (gros plans sur les interprètes) mais aussi d'universel. Même si *Inside Llewyn Davis* n'est pas un film joyeux en lui-même, les deux scénaristes réussissent à y glisser beaucoup d'humour, un humour souvent grinçant ou en décalage mais qui peut faire beaucoup rire. Il faut enfin noter le très beau travail sur l'image en général. Le rendu de cet hiver est absolument splendide avec une vraie importance donnée aux teintes grisées et aucune couleur vive. C'est le fruit d'un travail avec Bruno Delbonnel, un Français qui s'est fait connaître en travaillant comme directeur de la photographie pour Jean-Pierre Jeunet sur *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* puis *Un long dimanche de fiançailles*, deux films plutôt réussis de ce côté-là et qui ont permis à Delbonnel de se faire connaître à Hollywood et apporter son expertise à David Yates (*Harry Potter et le Prince de sang-mêlé*) ou encore Tim Burton (*Dark Shadows*). Il avait aussi déjà travaillé avec les frères Coen pour l'un des segments de *Paris, je t'aime* et récidive de belle manière.

L'ensemble donne un film qu'il est difficile de véritablement décrire, entre drame et drôlerie, situations cocasses et vrais questionnements abordés plus ou moins frontalement (sur le suicide, sur l'avortement). En tout cas, il y a quelque chose d'une forme de mélancolie qui semble s'en dégager, à la fois sur cette période et ce qu'elle impliquait mais aussi sur un style de vie un peu bohème. Aux personnes qui réussissent et que l'on voit souvent à l'honneur, les frères Coen préfèrent un antihéros parfait, qui, jusqu'au bout, ratra tout et verra même un jeune homme appelé à devenir une légende prendre sa place pour jouer dans un bar. Décidément... Et si l'ensemble traîne un peu en longueur parfois (notamment dans la partie centrale du voyage à Chicago), il n'en reste pas moins que *Inside Llewyn Davis* est un film qui marque à sa façon et qu'il est difficile de ne pas apprécier. Quand il suffit d'une scène d'ouverture pour se faire emporter, c'est souvent que le résultat final sera de qualité... C'est vraiment le cas ici et on peut remercier les frères Coen pour cette jolie ballade folk. J'espère que leur prochain film sera au moins aussi bon que les deux derniers. Et, alors, on en aura définitivement terminé avec cette fichue malédiction...

VERDICT :

Un film dont se dégage une sorte de mélancolie et qui est un hommage à toute une époque et un style de musique. Grâce aussi à une interprétation très juste et une image magnifique, les frères Coen touchent juste.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

OSCAR ISAAC



QUAI D'ORSAY

Bertrand TAVERNIER

Date de sortie : **06-11-2013** Vu le : **07-11-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Arthur Vlamink, tout jeune diplômé de l'ENA, se voit embaucher par le ministre des affaires étrangères. Alors qu'il découvre à peine le fonctionnement de cette vraie fourmilière, il se voit confier l'écriture des discours. Et ça ne sera pas facile tous les jours...

CRITIQUE :

Trois ans après un vrai film historique en costume et finalement pas très intéressant (*La princesse de Montpensier*), Bertrand Tavernier, un réalisateur qui compte quand même chez nous change tout à fait de style puisqu'il passe à une comédie avec l'adaptation d'une bande-dessinée qui a connu un certain succès et qui raconte les arcanes du ministère des affaires étrangères à l'époque de Dominique de Villepin. D'ailleurs, c'est un diplomate français qui co-scénarisait cette bande-dessinée et on pouvait donc d'une certaine manière se dire qu'il y avait pas mal de vrai dans ce qui était dit. Je ne l'ai pas lu (au fond, je n'aime pas trop la fiction qui se rapproche ainsi de la réalité) mais ça ne m'étonne pas du tout qu'elle soit

adaptée au cinéma. Par contre, que ce soit Bertrand Tavernier qui s'occupe de la mise en scène, ça me surprend davantage car j'avais du mal à me l'imaginer verser dans ce genre de comédie. Mais je me trompais peut-être (finalement pas tant que ça quand on voit le résultat du film...). Entre *La princesse de Montpensier* et *Quai d'Orsay*, deux films excessivement différents, le seul lien que je vois est celui apporté par Raphaël Personnaz qui était une découverte pour moi dans le premier et que je trouve ici vraiment pas très bon (nous y reviendrons). Mais, en regardant ce film, on a plus l'impression d'observer une vaste farce plutôt que d'être devant une vision (qui se voudrait, certes, plutôt humoristique) d'un monde de la politique finalement méconnu (ce qui, d'ailleurs, n'est pas forcément plus mal). Et au fond, ça me gêne plus qu'autre chose et à cette image qui se veut presque uniquement drôle, j'avais largement préféré le film de Pierre Schoeller (*L'exercice de l'Etat*), finalement très proche sur le thème, mais très différent dans son traitement.

Alors que le long métrage de Pierre Schoeller se voulait être une vraie plongée dans les arcanes du pouvoir, réaliste et la plus précise possible, ce n'est visiblement pas le but de *Quai d'Orsay* qui, d'une certaine manière, montre de la politique sans politique. En effet, beaucoup d'aspects sont évités (le rapport aux autres ministres ou au Président notamment, la définition d'une ligne) au profit de quelque chose de plus annexe et de plus évanescent et qu'il est même difficile à réellement définir. D'ailleurs, le fait que le personnage central (un Raphaël Personnaz qui me déçoit grandement pour la deuxième fois en peu de temps) se voit confier « le langage » et qu'il ne sache vraiment que faire avec cela montre bien que le scénario a justement l'intention de ne pas montrer grand-chose de concret. Dans l'ensemble, je trouve que c'est beaucoup trop porté sur le comique et pas assez sur les autres aspects. Alors, là, quand même, il faut avouer que de nombreux passages sont particulièrement drôles. Il y a à la fois des situations amusantes, un comique de répétition et certaines répliques qui font mouche. Mais, ça manque à la fois de densité mais aussi de fond. Pour être vraiment hilarant, *Quai d'Orsay* aurait du se reposer davantage sur un fond concret. En fait, toute la problématique de ce film peut être résumée dans le personnage du ministre interprété de cette manière par Thierry Lhermitte. Il est clairement bien trop poussé dans tous ses extrêmes pour être vraiment crédible et cela renforce donc nécessairement le côté burlesque et farcesque de tout le long métrage. Alors, c'est sûr que ça offre quelques répliques très bien senties et des séquences tordantes (notamment autour du *Stabilo*) mais on a quand même beaucoup de mal à s'y identifier et cela fait nécessaire-

ment perdre de l'intérêt. Il s'inscrit donc finalement bien dans le projet du film mais ça a vraiment quelque chose de pas naturel et de tout de suite beaucoup moins passionnant.

Mais, surtout, ce long métrage a un souci dont on aurait pu se douter en voyant la durée du film par rapport à la bande-dessinée adaptée : c'est sa longueur. En effet, ça part plutôt pas trop mal et le rythme du début ainsi que l'enchaînement des bons mots est pour le moins entraînant mais, au bout d'une demi-heure (quand Arthur s'est vraiment installé, en fait), on commence à se rendre compte que l'ensemble ralentit sérieusement et, plus grave encore, commence à tourner en rond. Alors, oui, forcément, tout tourne autour d'un discours qui doit être réécrit sans cesse mais, quand même, il y a une forme de répétition que ne masque guère les quelques problèmes parallèles qui apparaissent (une crise diplomatique par-ci et un putsch par-là). Cela donne quand même un peu de place au directeur de cabinet (un Niels Arestrup qui, lui, assure plutôt le coup dans son genre) qui essaie de gérer tout ce qui se passe le plus tranquillement du monde. Honnêtement, avec une demi-heure de moins, ça serait beaucoup mieux passé. Et cela aurait évité certains éléments pas très utiles comme l'histoire d'Arthur et sa copine. Celle-ci est à moitié exploitée (ça arrive toujours comme un cheveu sur la soupe) et on a l'impression que c'est juste pour caser une petite histoire d'expulsion de sans-papiers en sous main. Si c'est pour ne pas s'intéresser à une intrigue parallèle et uniquement s'en servir pour une petite rupture de rythme, autant oublier... Et puis il y a quand même un souci (pour moi) du fait que ce soit réel sans l'être. On perçoit évidemment que c'est de Dominique de Villepin (et du problème avec l'Irak) dont il s'agit et tout peut être relu à cette aune et c'est un peu dérangeant, surtout que tout est forcé du côté comique et presque grotesque. Loin de moi l'idée de défendre l'homme mais c'est plutôt par rapport à la fonction que je trouve cela un peu limite (je suis vieux jeu là-dessus...). Conclusion : à force de tout prendre à la rigolade, on ne rigole plus vraiment...

VERDICT :

Très drôle par moments mais versant trop vite vers le burlesque et particulièrement répétitif, *Quai d'Orsay* charme autant au premier abord qu'il déçoit finalement... Un peu comme les hommes politiques, non ?

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

QUELQUES RÉPLIQUES QUI VALENT LE COUP

EN SOLITAIRE

Christophe OFFENSTEIN

Date de sortie : 06-11-2013 Vu le : 07-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Yann Kervadec a du remplacer son ami et futur beau-frère pour participer au Vendée Globe. Alors qu'il effectue un très bon début de course, une avarie l'oblige à s'arrêter réparer aux Canaries. Très vite après cet épisode, il va se rendre compte qu'il n'est plus seul sur son bateau...

CRITIQUE :

C'est décidément l'année où le cinéma français décide de mettre à « l'honneur » le patrimoine sportif du pays. Après le Tour de France qui en avait pris un coup (*La grande boucle*), c'est au tour du Vendée Globe, course de voile mythique (tour du monde en solitaire, sans escale et sans assistance et qui a lieu tous les quatre ans, au départ des Sables d'Olonne) d'être soumis à la difficile transposition de l'événement sportif à la fiction cinématographique. Et de nombreux exemples montrent que c'est vraiment plus compliqué que ça peut en avoir l'air au premier abord. Je passerai gentiment sur le dernier en date puisque *La grande boucle* était un ratage complet qui faisait plus de mal au Tour de France qu'autre chose.

Même si, comme chacun sait, je suis un grand amateur de sport, je dois bien avouer que la voile, ça n'a jamais été ma tasse de thé et je m'y intéresse que de très loin. Mais, quand même, le Vendée Globe dégage quelque chose de différent : il y a dans cette course un souffle épique et, on peut le dire, mythique. Même s'ils sont aujourd'hui très entourés et que la sécurité est vraiment au cœur des préoccupations, je considère encore ceux qui se lancent dans cette course comme les derniers aventuriers (ou presque) du sport moderne. Faire le tour du monde en 80 jours (et même moins pour les plus rapides), seul et dans des conditions qui peuvent être dantesques, ça a quelque chose de magique et, d'une certaine manière, d'assez cinématographique. En tout cas, c'est un point de départ intéressant et un beau projet en perspective. Mais pour faire un film grand public autour d'un tel sujet, il faut réussir à raccrocher une histoire et ne pas se contenter de la dramaturgie d'une course de cette ampleur. Et le souci, c'est que c'est vraiment là que le bât blesse dans *En solitaire*.

C'est Christophe Offenstein, surtout connu pour être un chef opérateur de qualité, notamment pour Guillaume Canet (et dernièrement *Blood Ties*) qui met en scène cette histoire construite autour du Vendée Globe. C'est son premier passage à la direction et pour s'assurer d'une belle image, il a demandé à Guillaume Schiffman (multi-récompensé pour *The Artist*) d'occuper son habituel poste de travail. Une jolie équipe sur le papier mais un long métrage qui réussit à convaincre et insupporter à la fois. Du début à la fin du film, on suit cette compétition puisqu'on attaque directement au premier jour de course et que la dernière image est celle de la remontée du chenal noir de monde après l'arrivée. Et ce que l'on peut dire, c'est que le côté que j'appellerai « course à la voile » est très bien rendu. Bien sûr, il y a tous les éléments que l'on peut trouver dans une telle aventure qui se retrouvent en une heure et demie de film (une grosse avarie, un sauvetage en mer d'une autre concurrente,...) mais, au niveau de l'image, c'est assez magnifique et souvent très impressionnant. On peut parfois presque avoir l'impression d'être sur ce bateau avec le personnage principal. Il faut aussi dire qu'un gros boulot a été fait et qu'un voilier de compétition a même été racheté pour être au plus près de la réalité. Du point de vue technique, il n'y a pas grand-chose à redire et c'est même plutôt une vraie réussite même si tout ce qui lui arrive paraît gros. En plus, en marin un peu rude sur les bords, François Cluzet est un excellent choix et, une fois de plus, il est très bon. Il va quand même falloir songer à la considérer vraiment comme l'un des plus grands acteurs français actuels car je crois que je ne l'ai jamais vu mauvais (ou, sinon, c'est que je ne veux pas m'en souvenir).

Mais le vrai souci, c'est que, sans doute pour attirer un plus large public et parce que c'est compliqué de financer un film qui s'apparenterait plus à une forme de documentaire, la course de ce Yann Kervadec est agrémentée, premièrement d'une histoire invraisemblable (un jeune homme s'est caché dans le bateau, ce qui va modifier profondément la course du skipper) mais aussi de ce qui peut se passer pour les proches du marin. Et, dans les deux cas, c'est raté et ça ne sonne pas vraiment juste. La fille de Yann a le manque de son papa, sa future femme aussi, les relations entre la fille et sa belle-mère ne sont pas faciles mais s'arrangent... Bref, on a l'impression que le scénario a mis un peu toutes les idées cliché dans un mixer et a lancé la machine pour permettre de faire des intermèdes entre les épisodes sur le bateau à chaque fois un peu différents mais finalement étrangement semblables et répétitifs. Et ce n'est vraiment pas réussi et parfois assez insupportable. Quand à ce qui se passe en mer, c'est tellement couru d'avance et plein de bons sentiments que c'en est aussi agaçant. Tout cela jusqu'à la fin où on sent vraiment trop ce qu'il va faire. Alors, *En solitaire* donne l'impression assez étrange que c'est finalement comme s'il y avait deux films en un et qu'ils ne cohabitaient que de manière superficielle. Pour mettre en scène le côté voile, il fallait nécessairement quelque chose autour et on a bricolé à la va-vite une intrigue et quelques idées à placer un peu partout. *En solitaire* est une sorte de film hybride, assez difficilement appréhendable car de moments de vrai bonheur cinématographique, on passe très rapidement à une certaine affliction devant tant de mièvrerie (parfois, pas tout le temps). Et si, finalement, la musique résumait bien cela ? Alors qu'elle n'est pas mauvaise en elle-même, elle finit par agacer en étant autant associée au « mauvais pendant » du film... *En solitaire* : une jolie pub pour le Vendée Globe, une mauvaise pour la fiction « à la française »...

VERDICT :

Le rendu de la voile est assez impressionnant mais tout ce qui tourne autour est particulièrement raté car bien trop convenu et plein de bons sentiments. Et là au milieu, on trouve un François Cluzet toujours aussi bon...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

FRANÇOIS CLUZET



CARTEL

Ridley SCOTT

Date de sortie : 13-11-2013 Vu le : 1-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Un avocat à qui tout réussit plonge dans le trafic de drogues à la frontière avec le Mexique. Pour cela, il s'associe avec Reiter, un homme un peu déjanté dont la compagne ne l'est pas moins. Mais, peu à peu, les choses vont déraiper et l'étau se resserrer...

CRITIQUE :

Une fois n'est pas coutume, commençons une critique en évoquant le scénariste du long métrage. En effet, si le réalisateur est reconnu (on parle quand même de Ridley Scott) et le casting assez impressionnant (on ne voit que ça sur l'affiche), il n'en reste pas moins que, pour moi, le principal intérêt de *Cartel* relevait bien de celui qui l'a écrit. En effet, Cormac McCarthy est vraiment un auteur qui compte aujourd'hui aux Etats-Unis et ce n'est pas parce que c'est l'un de mes écrivains préférés que je dis cela. Il n'a rien publié depuis *La route* (qui est un livre tout simplement extraordinaire, je ne le répéterai jamais assez) mais il continue néanmoins à

faire fantasmer critiques et lecteurs. Son style fait de dialogues courts mais aussi d'une vraie poésie ainsi que les thèmes abordés (notamment la violence et le côté inéluctable de la vie humaine) lui ont donné une vraie singularité. D'ailleurs, depuis cinq ans, Hollywood ne s'y est pas trompé et adapte à tour de bras ses livres. Il y a eu les frères Coen qui se sont occupés de *No country for old men*, puis ça a été au tour de *La route* d'être porté à l'écran alors que je le pensais inadaptable. *Méridien de sang* est depuis longtemps en projet et James Franco a mis en scène une nouvelle absolument terrible et excessivement sombre, *Un enfant de Dieu*. Mais, ce qui est nouveau, c'est que, cette fois-ci, *Cartel* n'est pas une adaptation de l'œuvre de McCarthy mais bien un scénario original écrit par ce dernier. Il a été acheté par les producteurs de *La route* qui ont choisi Ridley Scott pour le mettre en scène. Et cela change forcément un peu les choses car l'écriture « naturelle » de cet écrivain n'est pas vraiment faite pour le cinéma. Toute la question était donc de savoir comment allait se faire cette rencontre entre le style de McCarthy et le Septième Art. Force est de constater que l'assemblage n'est pas exceptionnel et pose même quelques soucis...

On reconnaît sans grande peine la patte de l'auteur sur l'écriture du scénario avec, en plus de cette fascination des paysages à la frontière mexico-américaine, une très grande importance donnée aux dialogues. Ceux-ci ne sont pas vraiment dans l'action mais permettent plutôt à chacun des personnages des réflexions sur des sujets plus ou moins concrets (plutôt moins que plus, d'ailleurs). Parfois, on ne voit pas bien où ces discussions mènent et elles n'ont pas toujours un réel intérêt pour l'intrigue. Car c'est bien-là que se situe le principal souci avec *Cartel*. Ce film reste un thriller mais il manque clairement de rythme et de souffle. L'ensemble est particulièrement lent et il ne se passe au final pas grand-chose. A force de délayer l'action dans tous ces dialogues, on en perd un peu le fil et, alors que l'histoire est quand même plutôt simple, on a une impression de complexité surfaite. C'est aussi le style de McCarthy dans ses livres, qui joue beaucoup sur les non-dits et sur les allusions et les ellipses. En fait, sa façon d'écrire passe plutôt mal au cinéma car elle ne pousse pas à l'action mais plutôt à une certaine réflexion. Avec une histoire comme celle-ci, c'est malheureusement assez rédhibitoire. Mais, d'une certaine façon, c'est aussi cela qui donne son charme à *Cartel*. En n'étant pas un film d'action au rythme effréné, le long métrage trouve une vraie singularité et un côté original pas si désagréable que cela. Tous ces dialogues créent aussi une forme de tension puisqu'on ne voit pas bien où cela mène les différents personnages. On les sent de plus en plus en danger mais on ne voit rien réellement venir de concret. Il y aura bien quelques *flashes* de violence pure,

notamment vers la fin mais, finalement, pas grand-chose de réellement significatif par rapport à ce que l'on peut attendre de ce genre de longs métrages.

On pourrait ainsi dire que *Cartel* déjoue en fait ce qui pourrait ressembler à son programme initial (un thriller autour du trafic de drogues) pour être plutôt un film très noir, qui montre une sorte de descente aux enfers ou encore un jeu de rôles et de manipulation assez terrible. Ridley Scott semble comme prisonnier de ce scénario qui ne lui permet pas de partir dans de grandes envolées en termes d'action. Malgré un côté parfois un peu déjanté et dingo, le script le ramène toujours à ces dialogues, parfois un peu trop « perchés » et trop conceptuels pour être réellement intéressants. Les personnages ont aussi tendance à être un peu trop marqués et stéréotypés. Mais cela vient du fait qu'on apprend assez peu à les connaître réellement puisqu'ils ne font presque que parler. Ce long métrage accorde aussi une très grande importance au sexe, notamment lors de la scène d'ouverture, mais aussi dans beaucoup de discussions et, surtout, dans cette séquence appelée déjà à devenir culte où Malkina « se tape une voiture » (je n'en dis pas plus, c'est tout simplement lunaire). D'ailleurs, cette femme, qui est au cœur de toute l'intrigue est l'un des points forts de *Cartel*. Cameron Diaz s'en donne à cœur joie dans ce rôle de compagne à la fois manipulatrice et complètement givrée sur les bords. Javier Bardem, en truand pas moins déjanté est aussi pas mal du tout. Michael Fassbender, lui, est toujours juste et sobre alors que son personnage comprend peu à peu qu'il s'est fourré dans une situation inextricable et qu'il ne pourra pas en sortir indemne. C'est donc pour lui, mais aussi pour les autres personnages, un véritable voyage au bout de l'enfer, thème très cher à McCarthy. La façon de le mettre en scène lui ressemble aussi beaucoup, ce qui peut faire dire que c'est presque trop le film de l'écrivain plus que du cinéaste. Il n'en reste pas moins un long métrage noir et sans espoir, qui intrigue plus qu'il ne plaît.

VERDICT :

Cormac McCarthy livre un scénario qui aurait sans aucun doute fait un très bon livre. Au cinéma, ça passe plus difficilement et Ridley Scott n'arrive jamais à transcender son sujet. *Cartel* est donc un long métrage assez étrange mais néanmoins pas dénué d'intérêt.

NOTE : 13

**COUP DE CŒUR :
CAMERON DIAZ**



THOR 2 : LE MONDE DES TÉNÈBRES

Alan TAYLOR

Date de sortie : 13-11-2013 Vu le : 14-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre : FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Alors que les différents royaumes sont en paix, ce sont maintenant les elfes noirs, autrefois chassés et presque anéantis, qui menacent grâce à l'Ether, une force incroyable et maléfique. Thor va une nouvelle fois devoir sauver l'humanité et, surtout, Jane Foster qu'il va même emmener à Asgard...

CRITIQUE :

C'est donc maintenant au tour du personnage de Thor de connaître une suite à ses aventures. Après Iron Man (qui a même connu, en plus d'une suite, un troisième volet) et avant Captain America, prévu pour le printemps, c'est au fils d'Odin de se dévoiler une nouvelle fois. On les avait tous retrouvés dans les *Avengers*, film au succès fulgurant à travers le monde et qui, lui aussi, va connaître une continuation... Pourtant, le premier volet des aventures de Thor n'était franchement pas une grande réussite, c'est le moins que l'on puisse dire. Pourtant, avec Kenneth Branagh aux commandes, on pouvait espérer quelque chose d'un peu plus intéressant que la moyenne. Peine perdue, c'était même le film de super-héros le moins réussi par les studios *Marvel*... Il faut dire que ce per-

sonnage n'est pas vraiment intéressant tant il manque de profondeur. Avec une suite, on pouvait se dire que, justement, c'était l'occasion d'aller fouiller un peu plus loin et de nous montrer réellement qui est cet homme... Vous vous demandez sans doute pourquoi, après un tel ratage, je suis quand même allé voir la suite. C'est une bonne question et ce visionnage répond plus à un « délire » et une envie de décompresser qu'à l'espérance de voir un grand long-métrage. Car, au moins, c'est le type de film pour lequel on n'attend absolument rien et donc, pour lequel il est compliqué d'être vraiment déçu. Il faut vraiment y aller dans l'esprit de se dire que ça va être très bourrin, pas intelligent pour deux sous, bruyant et même peut-être fatigant. Avec un peu de chance, ça sera même un peu mieux que le premier épisode. Et bien, honnêtement, deux heures plus tard, les prédictions d'avant film se réalisent largement. Sauf la dernière. Non, ce *Monde des Ténèbres* est encore plus désolant que le volet initial. Alors, on va faire les choses rapidement car ça ne mérite pas beaucoup plus...

Après Kenneth Branagh, qui a quand même du prendre un sacré coup au moral en revoyant son propre film (enfin, pour ce genre de longs métrages, je pense que la production et les studios ont plus que leur mot à dire), c'est Alan Taylor qui a été désigné pour mettre en scène ce scénario. Sans grande expérience au cinéma, il s'est surtout fait connaître comme réalisateur de série. Il a en effet participé à de nombreux très grands succès du petit écran (*Sex and the City*, *Les Soprano*, *Rome*, *Mad Men*, *Boardwalk Empire* ou encore *Game of Thrones*). Cela montre que ce n'est pas un manche et qu'il est plutôt bien vu et qu'il a une bonne faculté d'adaptation. Le voilà donc aux manettes d'une très grosse production et il ne s'en tire malheureusement pas très bien. Mais je ne le blâmerai pas, loin de là, car il a entre les mains un scénario en bois. En effet, presque rien ne se passe sur terre (là où les super-héros ont un peu d'intérêt) mais plutôt dans de nombreuses planètes où des batailles sont menées. Un ancien peuple se réveille et menace de tout casser (dans tout l'univers, quant à faire, c'est plus drôle !). Là au milieu débarque totalement par hasard cette gentille Jane Foster, amoureuse de Thor et chercheuse en phénomènes étranges. Elle possède en fait ce que les méchants convoitent. Bref, je vous passe tous les raccourcis scénaristiques et les nombreuses incohérences qui vont avec car, sinon, on n'est pas sorti de l'auberge. Toujours est-il que rien ne tient debout, qu'on passe d'une planète à une autre en trois séquences, que c'est à la longue fatigant et que, surtout, on voit finalement assez peu celui qui donne son nom au film. C'est sans doute son

demi-frère (Loki) qui est le plus intéressant et, d'ailleurs, les seuls questionnements tournent autour de lui. Thor n'est vraiment qu'un « bourrin » qui tape sur tout ce qui bouge quand il le faut.

Et il le faut quand même assez souvent car il y a de quoi faire en termes de combats. Le scénario est tellement raté qu'il n'y a pas grand-chose d'autre à retenir que ces confrontations armées qui se terminent tout le temps comme on l'attend. Pour les accompagner, on a droit à de la vraie grosse musique de bande annonce. C'est une partition très loin d'être originale mais elle est quand même assez jouissive, il faut bien l'avouer. Et même si elle n'est pas utilisée avec parcimonie (c'est le moins que l'on puisse dire), elle fait plutôt plaisir et nous fait oublier ce qu'on a devant les yeux. Car, esthétiquement, *Thor 2* est un désastre complet : tout (ou presque) est fait en images de synthèse et c'est une succession d'images aux couleurs terriblement artificielles (pour se différencier de la Terre, forcément). Vu que le film se déroule très peu sur notre planète, cette esthétique « spatiale » prend le dessus et assomme littéralement le spectateur qui ne sait plus bien où mettre les yeux... Alors on se raccroche à quelques répliques un peu plus drôles que la moyenne, à ces références croisées aux autres personnages de l'univers *Marvel* (apparition très amusante de Captain America là au milieu) et à une certaine distanciation et une forme d'auto dérision, notamment apportées par les personnages qui restent sur Terre (les collègues de Jane). Mais vu qu'on n'y est presque jamais et qu'on suit plutôt les aventures intergalactiques de personnages dont on se cogne royalement, c'est sûr que ce n'est pas suffisant pour faire passer la pilule. Décidément, donc, *Marvel* ne s'en sort pas avec ce héros... Il est peut-être temps d'arrêter les frais ou de tout changer radicalement (je ne sais pas trop comment avec un tel personnage...). De toute manière, on est prévenu : il reviendra. Moi, sans doute pas... Cette fois-ci, j'ai assez donné avec ce Thor...

VERDICT :

Très moche et scénarisé n'importe comment, cette suite est encore pire que le premier épisode, ce qui n'est pas peu dire. En ne s'intéressant presque pas à ce qui se passe sur Terre, ce sont bien les défauts qui ressortent principalement. Un gros ratage pour *Marvel*...

NOTE : 8

COUP DE CŒUR :

LA MUSIQUE



LA VÉNU S À LA FOURRURE

Roman POLANSKI

Date de sortie : 13-11-2013 Vu le : 15-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Alors qu'il a fini sa journée d'auditions pour sa nouvelle pièce, un metteur en scène voit débarquer une actrice un peu déjantée qui veut absolument être entendue. Entre eux va naître une relation assez étrange, entre théâtre, réalité et fantasme...

CRITIQUE :

Alors que son précédent film était déjà l'adaptation d'une pièce de théâtre (le sans grand intérêt *Carnage*), voici que Roman Polanski remet le couvert et va même encore plus loin puisque, s'il s'agit bien du passage d'une pièce de théâtre au cinéma, cette pièce raconte elle-même la mise en scène d'une pièce. D'ailleurs, la première séquence montre l'arrivée dans ce théâtre grâce à un plan séquence assez magnifique qui nous plonge de l'extérieur à l'intérieur du théâtre (le lieu) pour bien montrer que l'on sort un peu de la « vraie vie » pour rentrer dans un espace où la réalité est différente et où les enjeux ne seront forcément pas les mêmes

(quoi que...). En fait, tout le film sera construit sur cette ambiguïté entre texte théâtral et vrais dialogues entre les deux personnages. En plus, il y a bien une unité de lieu (ce théâtre, donc) mais aussi une unité de temps et d'action (celles de la relecture du texte). Bref, là, on est dans quelque chose qui ressemble un peu aux poupées russes, où tout s'imbrique (le cinéma dans le théâtre, lui-même dans le théâtre...). Le principe n'est pas forcément bête et quand on connaît le goût de Polanski pour les huis-clos (car c'en est un véritable), on se dit que ça pourrait être plutôt pas mal même si j'avoue avoir toujours un peu de mal avec les adaptations théâtrales au cinéma. C'est un principe mais je trouve qu'une pièce a ses caractéristiques, liées aux contraintes imposées et il est dur de conserver l'esprit du texte initial quand on passe à une mise en scène filmée qui, elle, peut s'affranchir de tous ces soucis matériels.

Mais, avec *La Vénus à la fourrure*, l'impression est un peu différente car plus que l'aspect théâtral, c'est plutôt le texte en lui-même qui prend le dessus. En effet, celui-ci est extrêmement bien écrit car il lie directement les répliques de la pièce avec ce que se disent les deux personnages à côté. Tout cela donne alors un jeu de manipulation où le spectateur ne sait parfois plus bien où il en est tant les renversements de tendances sont nombreux. Il suffit d'une réplique pour que l'un reprenne le dessus sur l'autre. Les pistes sont complètement brouillées et c'est parfois vraiment brillant. C'est en fait une relecture féministe d'un texte au départ plutôt ma(so)chiste. Et ce qui est très impressionnant, c'est la réflexion sous-jacente sur les acteurs : où s'arrête le jeu ? Où commence la réalité ? Pendant tout le film, on se saura justement pas bien où se trouve cette limite parfois très compliquée à définir. Tous ces questionnements se retrouvent être les enjeux principaux de cette *Vénus à la fourrure*. Ils questionnent le spectateur et peuvent déranger par moments. C'est plutôt rythmé car les dialogues sont constants et il n'y a presque pas de silences mais, en même temps, ça tourne parfois un peu en rond, notamment dans la partie centrale où on sent qu'il y a moins de *punch* dans l'écriture. Le dernier tiers offre une vraie montée dramatique qui finit, il faut le dire, un peu dans le n'importe quoi. Dans sa mise en scène, Roman Polanski évite le piège du surplace et il fait beaucoup bouger ses deux acteurs qui se transforment grâce à des changements de costumes mais qui évoluent aussi dans tous les recoins du théâtre en le modifiant à leur manière (en bougeant les décors ou en utilisant différemment les lumières). Ainsi, le huis-clos n'a rien d'étouffant et c'est plutôt le texte lui-même qui fait se resserrer l'intrigue et non le lieu où ils se trouvent. Le film joue véritablement avec le texte et c'est plutôt plaisant de ce côté-là.

Au niveau de la musique, on reconnaît au bout de cinq secondes la patte de Desplat qui s'occupe de tous les derniers films de Polanski. Si les thèmes sont plutôt de qualité, il faut dire que le compositeur français ne s'est pas non plus énormément foulé tant on reconnaît son style tellement caractéristique. Ce n'est donc pas l'originalité qui marque la partition de Desplat. Forcément, beaucoup du film repose sur les épaules des deux acteurs puisqu'on ne verra qu'eux pendant plus d'une heure et demie. En double du réalisateur lui-même, Amalric fait plutôt bien le travail avec le génie qu'on lui connaît. En même temps, il a intérêt car il a face à lui une actrice au sommet en la personne d'Emmanuelle Seigner. Pourtant, je n'ai pas toujours été un grand fan de cette actrice (et encore moins de sa sœur mais je crois que c'est plus logique) mais force est de reconnaître que depuis un certain temps, elle choisit des projets plus intéressants et, surtout, qu'elle y est très bonne. Là, elle est même assez formidable, jouant avec délectation cette actrice qui, sous ses airs un peu fofolle, faussement idiote mais assumant très bien son ascendant dans la séduction, sait exactement ce qu'elle veut et mène à la baguette ce réalisateur. Elle a même un côté assez fascinant. Le genre de performance que l'on n'oublie pas et qui marque. On en reparlera sans aucun doute au moment où il faudra décerner les César en février prochain... Il se pourrait bien que le film lui-même fasse partie des nominés car la critique l'a vraiment apprécié dans l'ensemble et Polanski est plutôt bien vu par l'Académie. Personnellement, je suis un peu plus réservé même si je trouve le projet ambitieux et l'ensemble plutôt bien tenu. Mais ça a été loin de m'enchanter complètement, notamment du fait de ces quelques longueurs au cœur du film. C'est quand même un long métrage à voir, au moins pour se faire une idée.

VERDICT :

Un film par moments vraiment fascinant pour sa faculté à mettre en scène un texte qui peut être formidable. Mais ça tourne parfois un peu trop en rond. Les deux acteurs sont parfaits, avec une mention spéciale à Emmanuelle Seigner, formidable.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

EMMANUELLE SEIGNER



SNOWPIERCER - LE TRANSPERCENEIGE

Bong Joon HO

Date de sortie : **30-10-2013** Vu le : **17-11-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

2031, la Terre n'est plus qu'un vaste glacier. Les derniers survivants vivent dans un train qui parcourt le monde en ne s'arrêtant jamais. Celui-ci est divisé en classes avec, à l'avant, les privilégiés et à l'arrière, ceux qui n'ont presque rien et qui sont condamnés à survivre. Mais la révolte n'est pas loin...

CRITIQUE :

Et si *Snowpiercer* était le symbole d'une certaine mondialisation du cinéma ? En effet, c'est un réalisateur Sud-coréen qui adapte une bande-dessinée écrite par des Français (il y a plus de trente ans) avec, dans les rôles principaux une grande majorité d'acteurs anglo-saxons, le tout étant tourné dans des studios situés en République Tchèque... En même temps, pour un film qui raconte l'histoire d'un train qui sillonne inlassablement le monde (un tour de 480 000 km environ en un an) avec, à son bord, des survivants issus de tous les continents, ça a finalement une certaine logique... Le metteur en scène, donc, s'était fait connaître en occident d'abord avec *Memories of Murder* et, surtout, grâce à *The Host*, carton dans son pays mais aussi reconnu à travers le monde comme un film

vraiment important, tant pour son côté spectaculaire que pour la critique politique qui était sous-jacente. Là, il prend en main un gros projet (et le plus gros budget de l'histoire du cinéma coréen), qui est donc international puisque financé conjointement par la Corée du Sud, les Etats-Unis et la France. Je n'ai jamais lu la bande-dessinée dont s'inspire le film (je ne crois pas que ce soit une adaptation très fidèle) mais elle figure, à ce que je sais, en bonne place dans les bons récits d'anticipation et de science fiction. Il faut dire que Bong Joon Ho arrive à en tirer un scénario qui fait la part belle à de nombreuses thématiques extrêmement contemporaines. Sous des airs de film d'action un peu bourrin sur les bords, *Snowpiercer* est surtout un long métrage de science-fiction qui, à sa manière, interroge le monde actuel et ses problèmes. Cela donne un résultat parfois assez étrange puisqu'on a l'impression que le réalisateur ne sait plus trop véritablement quoi faire de son long-métrage. L'ensemble procure un certain plaisir mais aussi quelques réserves...

Le film débute par l'explication de cette ère glaciaire. C'est en fait la conjonction du réchauffement climatique et de la folie scientifique (un gros raté en fait) qui a conduit à la situation telle qu'elle est. Premier thème abordé : l'écologie. Mais celui-ci sera finalement assez vite balayé par celui qui apparaît comme le principal. En effet, à travers l'image de ce train, ce sont aussi les problèmes d'une société compartimentée et où aucune ascension sociale n'est possible qui sont dénoncés. Ainsi, ce n'est pas vraiment le train en lui-même qui importe ici (son avancée est irrémédiable et rien ne peut l'arrêter, pas même des blocs de neige sur la voie) mais plutôt la succession de wagons qui sont autant de passages vers un « monde meilleur ». Le souci, c'est que cet aspect est un peu trop surligné pendant tout le film. Au bout d'un moment, on a compris que le train était une métaphore du monde actuel et on n'a pas besoin de le ressentir à chaque nouvelle séquence... En plus, le discours « politique » est un peu pontifiant et tellement stéréotypé qu'il perd de la force qu'il aurait pu avoir. C'est notamment le cas vers la fin où une rencontre décisive a lieu (je n'en dis pas plus même si ce n'est guère surprenant) et où le dialogue est vraiment décevant car il est finalement très plat et, là où on pouvait espérer quelque chose de fort, et bien, on est plutôt déçu... C'est même pire que ça car on aurait voulu voir certains éléments qui sont racontés et qui auraient vraiment pu être intéressants. Ce n'est donc pas l'aspect « politique » ou plutôt « sociétal » du film

qui est le plus réussi et c'est dommageable car l'idée de base aurait pu être, en étant mieux exploitée, le terreau de vraies problématiques.

Pendant presque deux heures, on va en fait suivre l'avancée progressive d'un groupe de révolutionnaires. Celui-ci est mené par Curtis et il se réduit au fur et à mesure qu'il franchit les différents wagons. En ce sens, la structure du film fait un peu penser à un jeu vidéo où les portes sont autant de niveaux à atteindre et où les difficultés augmentent peu à peu. Il y a de vraies ruptures de rythme (avec des passages presque contemplatifs) mais l'ensemble a un côté un peu trop formaté pour ne pas finir par être trop redondant. La dernière demi-heure, où se concentrent tous les enjeux, est, elle, un peu étrange car tout s'embrouille et on ne sait plus bien ce qu'il se passe réellement... Il n'empêche que dans cette avancée, certaines séquences sont vraiment marquantes et des passages en particulier sont même complètement dingues visuellement. Il faut dire que le réalisateur n'hésite pas à styliser à l'extrême, parfois jusqu'à l'overdose. La violence est ainsi très importante (forcément car c'est une vraie lutte) et les scènes de combat en tout genre filmées avec beaucoup de soin et dans des styles différents. Certaines sont plus fortes que d'autres mais, dans l'ensemble, elles sont quand même réussies. On trouve aussi certains passages un peu ridicules, notamment quand des personnages censés être morts se réveillent on ne sait trop comment pour continuer à combattre. Parfois, on se demande même si le scénario ne tombe pas dans le surréalisme de façon assumée. Mais *Snowpiercer* sait aussi ménager une certaine dose d'humour, bien que celui-ci soit plus grinçant qu'autre chose. Il est notamment apporté par cette femme jouée par une étonnante Tilda Swinton et qui en fait tellement qu'elle apporte un grotesque à la fois amusant mais qui fait aussi peur tant il incarne une vision exacerbée d'un certain totalitarisme. Oscillant toujours entre film d'action musclé et stylisé, long métrage « politique » un peu pataud et œuvre de science-fiction, *Snowpiercer*, sans être une vraie réussite, n'en reste pas moins un objet par moments fascinant et dans l'ensemble pas inintéressant.

VERDICT :

Un film assez impressionnants par moments mais où la structure générale et certains passages plombent en partie l'ensemble. On se prend quand même une sacrée claque visuelle. C'est dommage que ça ne suive pas vraiment au niveau du scénario...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE STYLE DE CERTAINS PASSAGES



VIOLETTE

Martin PROVOST

Date de sortie : 06-11-2013 Vu le : 18-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Vingt ans de la vie de Violette Leduc, écrivain français de l'après-(deuxième) guerre, soutenue par Simone de Beauvoir et qui aura du mal à connaître le succès. C'est notamment la relation entre les deux femmes qui est analysée ici.

CRITIQUE :

Cinq ans après *Séraphine*, voilà que Martin Provost remet en scène un film qui a pour titre un prénom féminin et qui s'intéresse à une artiste un peu oubliée ou, en tout cas, qui ne fait pas partie de la grande histoire de l'art en France. *Séraphine* (que je n'ai toujours pas vu) a été le succès surprise de la fin d'année 2008, avec presque un million d'entrées mais, surtout, il avait presque tout raflé aux César (César des meilleurs film, actrice, scénario original, costumes, photographie, musique, décor), à la surprise générale et devant de solides concurrents, dont une Palme d'or (*Entre les murs*). Entre temps, Provost a réalisé *Où va la nuit* où il remet en scène

Yolande Moreau dans le rôle principal d'une femme qui assassine son mari. Ce réalisateur semble donc vraiment intéressé par les personnages féminins et ce n'est pas une mauvaise chose car, au cinéma notamment, les grands rôles de femme sont encore trop peu présents. Cette fois-ci, c'est Emmanuelle Devos qui prend le relais et qui incarne une écrivain que, personnellement, je ne connaissais pas (j'avoue humblement que la littérature française de la seconde moitié du vingtième siècle, ce n'est pas vraiment ma tasse de thé !). Elle a pourtant eu un destin pas inintéressant puisque, avant de connaître le succès sur le tard, elle a surtout eu beaucoup de mal à trouver sa place malgré des amitiés très célèbres (de Beauvoir, Genet) et des encouragements de ceux-ci. En un sens, *Violette* m'a fait penser à *Inside Llewyn Davis*, où, un peu de la même manière, on suit un artiste visiblement doué mais qui a du mal à le faire comprendre et à véritablement percer. La comparaison s'arrêtera là car les deux longs métrages n'ont pas grand-chose en commun à part cela... Et si l'un était plutôt réjouissant, celui-là, pas dénué de qualité, l'est globalement beaucoup moins...

Violette a ceci de déstabilisant qu'il ne s'intéresse qu'à une partie de la vie de Violette Leduc et pas forcément celle qui est la plus réjouissante pour cette femme. En effet, entre la fin de la guerre où elle vit du marché noir et le début du succès au milieu des années 60, Elle va connaître bien plus de déceptions que de bonheurs, que ce soit « professionnellement » ou dans sa vie personnelles, même si les deux apparaissent intimement liés. C'est notamment sa relation avec Simone de Beauvoir qui est au centre de tout puisque cette dernière en a fait sa protégée alors que Violette Leduc la voit plus comme un modèle et une amante parfaite. De déceptions en désillusion, Violette va peu à peu sombrer dans une forme de paranoïa et de folie que l'écriture lui permettra de combattre à sa façon, comme une véritable thérapie. Si on suit donc environ vingt ans de la vie du personnage principal, il n'y a aucun marqueur temporel très net et, souvent, on ne sait pas bien où on en est. On comprend juste au début que c'est la fin de la guerre mais, à partir de là, rien n'est plus évident. Il y a bien des chapitres qui rythment Violette (sept au total) mais ils sont bien plus centrés sur des personnages (ou des lieux) que sur une perception de la temporalité. Cette construction apparaît d'ailleurs comme un peu artificielle et pas forcément très utile au déroulé général. Il semble surtout manquer d'un vrai fil directeur solide à l'ensemble du film qui tourne parfois à la succession de séquences sans trop de cohérence. On pourrait penser ici que les textes de Violette Leduc elle-même, souvent présents en voix-off, pourraient être ce lien. Mais ils apparaissent plus comme

une façon de remplir et d'accompagner certaines images que comme un vrai fil tiré et permettant de faire vraiment sens.

De plus, il faut dire que le scénario ne s'intéresse pas du tout aux bouleversements sociétaux, si ce n'est sur la question de la place de la femme (un peu à travers les écrits de Simone de Beauvoir) alors que ceux-ci sont nombreux à cette époque. Non, *Violette* se centre plutôt sur cette femme et son destin qui a finalement peu à voir avec ce qui peut se passer autour d'elle dans le monde. En ce sens, ce n'est pas ce qu'on peut appeler un vrai *biopic* mais plutôt un véritable drame, celui d'une femme luttant pour trouver une place dans une société pas du tout tendre avec le sexe féminin en général. Bien sûr, *Violette* peut apparaître comme vraiment longuet à certains moments. Personnellement, j'ai trouvé que des scènes auraient mérité une coupe (totale ou partielle). Je suis même persuadé qu'avec une petite demi-heure en moins, le film aurait gagné en efficacité et en force. Mais, en même temps, c'est aussi un cinéma qui sait prendre son temps, qui laisse vivre les séquences et qui n'est aucunement dans la précipitation. Et c'est aussi agréable, et presque réconfortant, de voir des cinéastes qui décident volontairement d'étirer les scènes et de ne pas vouloir absolument faire dans l'efficacité pure. Surtout que, techniquement, *Violette* est pas loin d'être irréprochable et propose une succession de séquences plutôt joliment composées. Certains passages, notamment ceux dans la nature, sont même magnifiques. Seule la musique (du Arvo Pärt, pas mon compositeur favori) est trop présente et pas forcément bien utilisée. Cette Violette Leduc est interprétée par une Emmanuelle Devos dont la performance m'a intrigué. En effet, elle est globalement juste et même assez formidable dans des séquences plus « banales » mais, dès que son personnage se lâche un peu (dans la colère ou la tristesse), ça coince car on a le sentiment qu'elle en fait beaucoup trop et que ça sonne faux. Bien sûr, Violette Leduc a un côté un peu névrosé mais c'est vraiment montré avec trop d'insistance. Par contre, la performance de Sandrine Kiberlain est à noter et elle fait plus que se positionner dans la course au César du meilleur second rôle féminin. Droite, rigide et froide, elle campe une Simone de Beauvoir assez formidable.

VERDICT :

Un peu lent dans l'ensemble et pas toujours bien construit, ce *Violette* n'en reste pas moins un film qui a son charme propre et qui n'est pas inutile. Il est porté par une Emmanuelle Devos inégale et une Sandrine Kiberlain vraiment bluffante.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

SANDRINE KIBERLAIN

CAPITAINE PHILLIPS

Paul GREENGRASS

Date de sortie : 20-11-2013 Vu le : 20-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

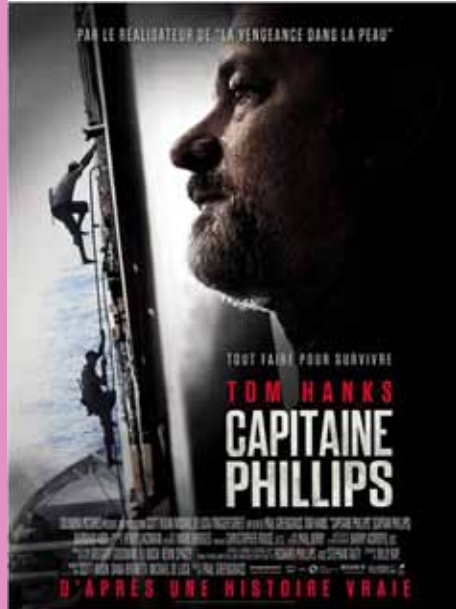
Alors qu'il dirige son navire de marine marchande aux larges des côtes somaliennes, le Capitaine Richard Phillips doit gérer une attaque de pirates qui le prennent en otage et menacent tout l'équipage. Ils demandent une rançon mais les choses vont assez vite dégénérer...

CRITIQUE :

Voilà Paul Greengrass de retour aux affaires ! Quatre ans après *Green Zone*, celui qui s'était surtout fait connaître par sa réalisation des deux derniers volets de la (vraie) trilogie Jason Bourne (*La mort* et *La vengeance dans la peau*), met en scène une histoire vraie (celle de la prise d'otage d'un bateau au large de la Somalie) qui a eu lieu en 2009. Ce qui est assez cocasse, c'est que, en 2006, Greengrass avait réalisé *Vol 93*, qui, lui, était basé sur la prise d'otages d'un avion (celui qui s'était écrasé dans un champ lors du 11 septembre, du fait de la résistance des passagers). En passant des airs à la mer, le metteur en scène britannique (ancien journaliste, ce qui n'est pas anodin) n'en perd pas pour autant ce qui a toujours

fait la force de son cinéma : une capacité à politiser de façon intelligente ses films, un style globalement très nerveux et presque documentaire et une vraie volonté de mettre le spectateur au cœur des enjeux. D'ailleurs, *Green Zone*, sur la guerre en Irak, procédait avec les mêmes recettes et réussissait son coup. Cet été, un film danois (*Hijacking*) avait déjà pris comme sujet l'attaque d'un bateau par des pirates au large des côtes africaines. Ce n'était pas forcément extrêmement réussi mais, bien que la base du scénario soit la même, le traitement était surtout très différent car *Hijacking* s'intéressait presque davantage aux négociations qu'aux conditions de détention de l'équipage. Car détention, il y avait, et longue, en plus, ce qui fait une autre différence avec *Capitaine Phillips*, où, finalement, tout se passe rapidement (peut-être trois ou quatre jours) et où, assez vite, ce n'est plus un bateau qui fait l'objet de la prise d'otage mais bien un homme, le fameux capitaine. Les enjeux sont bien sûr différents mais, honnêtement, Greengrass s'en sort mieux et offre avec *Capitaine Phillips* un film d'action plutôt intelligent et terriblement efficace.

Ce qui est bien avec Paul Greengrass, c'est que l'on peut reconnaître son style très facilement et sans trop de risques de se tromper : avec sa caméra à l'épaule, son montage hyper serré et son grain d'image imparfait, il fait ressembler ses films à des sortes de documentaires « en immersion » où la caméra ferait partie de l'action puisqu'elle en est au centre. D'ailleurs, *Capitaine Phillips* plonge vraiment le spectateur au cœur de cette prise d'otage, notamment dans toute la deuxième moitié du film qui se passe dans un tout petit esquif. On a réellement l'impression de se trouver au milieu des cinq hommes qui composent cet équipage de fortune. Pendant tout le film, il y a une vraie tension qui s'installe de façon progressive et qui est poussée à son paroxysme dans certains passages vraiment forts. Tout le côté action est aussi très bien mis en scène avec un vrai sens du rythme (le fameux temps forts / temps faibles), des rebondissements et des séquences qui valent vraiment le détour par leur intensité dramatique et visuelle. Toute la fin ressemble même à un véritable film de guerre où, malgré la différence évidente de niveau (trois navires militaires américains et des forces spéciales contre quatre malheureux preneurs d'otage dans un canot de survie), les jeux ne sont pas faits car la vie d'un otage est en jeu. La partition de Henry Jackman, bien que pas exceptionnelle, participe aussi de tout cet ensemble qui fait de *Capitaine Phillips* un vrai bon film d'action, très efficace et duquel on a du mal à décrocher. Mais, là où le long métrage



prend une vraie dimension, c'est que ce n'est pas uniquement simplement de l'action. En effet, ce film a aussi une connotation politique importante. Et, ça change un peu, il faut bien le dire, des habitudes de ce côté-là...

Car *Capitaine Phillips* ne s'intéresse pas uniquement au « côté américain » (comme le titre pourrait pourtant le laisser penser) mais on voit aussi la manière dont l'attaque est préparée en Somalie (notamment le « recrutement » des soldats qui se fait de manière un peu étrange) et dont elle impacte les pirates eux-mêmes. Greengrass essaie de comprendre et d'expliquer le pourquoi de cette attaque et les raisons qui peuvent pousser des hommes à commettre un acte qui les condamne presque obligatoirement. D'une certaine manière, c'est aussi l'Occident qui en prend pour son grade car cette misère et cet appât du gain que l'on trouve chez ces jeunes gens (et surtout leurs chefs qui se gardent bien de mener les opérations eux-mêmes), c'est aussi le résultat du délaissement de ce pays par les pays occidentaux. Le duel final représente à lui seul la différence énorme qu'il peut exister entre deux mondes qui s'affrontent littéralement ici. Et cela est bien montré par ce qui est véritablement le cœur du long métrage : la confrontation entre le Capitaine Phillips d'un côté et le chef des preneurs d'otage (Muse de son prénom) de l'autre. Les deux sont animés de motivations très différentes mais, d'une certaine façon, ils essaient de se comprendre. Assez vite, pourtant, leur sort ne dépendra plus d'eux. Pour les interpréter, on trouve un jeune amateur (Barkhad Abdi) assez impressionnant (notamment avec son regard exalté) d'un côté et Tom Hanks de l'autre. Celui qui s'est fait une spécialité des personnages de héros banal trouve ici un rôle tout à fait à sa convenance. En effet, ce capitaine se sacrifie pour son équipage avant de trouver la force de résister aux épreuves. Hanks est parfait et donne une vraie consistance et une profondeur insoupçonnée à cet homme ordinaire qui se retrouve au cœur d'une situation totalement extraordinaire. Il fait un candidat de poids dans la future course aux Oscars. D'ailleurs, le film aussi pourrait bien récupérer quelques nominations, sans que ce ne soit immérité.

VERDICT :

Prenant, très efficace et interprété avec brio, *Capitaine Phillips* reprend à merveille les bonnes recettes des films de Greengrass, notamment ce style très nerveux. Mais ça n'en reste pas moins un long métrage qui pose de vraies questions sur le monde actuel et ses inégalités.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

TOM HANKS



IL ÉTAIT TEMPS

Richard CURTIS

Date de sortie : 06-11-2013 Vu le : 21-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Tim vient d'avoir 21 ans et a connu une vie un peu coupée du monde, avec sa famille un peu particulière et il voudrait bien se trouver une copine. Au lendemain d'un nouvel an où il n'a une nouvelle fois pas brillé, son père lui révèle que, comme tous les hommes de la famille, il a la faculté de voyager dans le temps...

CRITIQUE :

Le maître de la comédie romantique à l'anglaise revient à ses premières amours avec sa troisième réalisation. En effet, celui qui s'est fait connaître comme scénariste d'énormes succès comme *Quatre mariages et un enterrement* ou encore *Coup de foudre à Notting Hill*, met en scène un nouveau film romantique dix ans après *Love Actually*, sa première expérience de réalisateur et long métrage assez culte pour pas mal de gens (j'avoue ne pas faire partie de ceux-ci). Entre temps, il a été coscénariste pour le Cheval de guerre de Spielberg mais, surtout, il a écrit et réalisé la comédie basée sur la musique (et non comédie musicale) la plus réjouissante de ces dernières années avec le *rock'n'roll* *Good Morning England*. Mais bon, visiblement, ce qui l'intéresse le plus, et ce avec quoi il a connu

le plus de succès, ce sont bien les histoires d'amour. Et c'est donc tout naturellement qu'il y retourne et, il faut bien le dire, avec un certain succès. Car *Il était temps* est bien la comédie romantique de l'année (bon, je n'en n'ai pas vu des tonnes non plus) et charme du début à la fin. Alors, oui, c'est sûr que, en disant cela, je vais passer pour une fleur bleue. Mais je l'assume, ne vous inquiétez pas. Richard Curtis a surtout l'excellente idée d'offrir son premier rôle à un acteur jusque-là habitué aux apparitions plus ou moins furtives (notamment dans le dernier volet de *Harry Potter*). Il s'agit de Domhall Gleeson, fils de l'immense (à tous les sens du terme) Brendan Gleeson. Il réussit une entrée parfaite dans cet univers de la comédie et se pose d'emblée comme le potentiel successeur de Hugh Grant, avec son charme un peu décalé et son air juvénile. Il participe grandement à la réussite de ce film qui se laisse regarder comme un petit bonheur, pas parfait mais largement satisfaisant.

Alors, oui, c'est sûr que ce n'est pas du grand cinéma, à la force dramatique étonnante ou porteur d'enjeux importants. Mais, en même temps, ce n'est clairement pas le but et *Il était temps* ne se trompe jamais d'objectif et va plutôt droit à son but en ne prenant guère son temps. En effet, ce film a la particularité d'être très rythmé et le fait que l'on puisse revenir dans le passé permet toujours de conserver cet élan qui traverse tout le long métrage et qui nous fait passer presque dix ans avec le personnage principal. Et, surtout, c'est extrêmement bien écrit. Les situations s'enchaînent parfaitement, de même que les dialogues imparables. On reconnaît là le talent de Richard Curtis pour faire mouche en une ou deux répliques. On trouve à la fois de l'humour à froid britannique typique, des blagues « d'actualité » ou de comique de situation tout simple. C'est inventif et souvent très réussi. Cette finesse dans le scénario se retrouve aussi dans l'écriture des seconds rôles. Tous, à leur manière, ont quelque chose de particulier, que ce soit une attitude, une façon d'être, ou encore des expressions. Ils sont tous interprétés avec beaucoup de justesse. Mais ça fonctionne aussi parce qu'on s'attache vraiment d'abord au personnage central (on ne reviendra pas sur la performance de Domhall Gleeson, épatant) ainsi qu'au couple qu'il forme avec Mary. Celle-ci est jouée par Rachel McAdams, parfaite en *girl next door* réservée. Elle prouve une nouvelle fois qu'elle est capable de jouer à peu près tous les rôles avec la même réussite. Leur histoire procure en tout cas de vraies émotions et, en tant que spectateur, on a envie que tout se passe pour le mieux pour eux ainsi

que pour la famille de Tim. Car les soucis de celle-ci sont aussi abordés, de manière à la fois tendre et émouvante. C'est vraiment cette tendresse qui ressort principalement de ce film.

Bon, sinon, il faut bien le dire : l'histoire est quand même un peu bidon et « facile ». Même si cette affaire de voyage dans le temps est rendue vraiment naturelle et pas du tout extraordinaire par le film, il n'en reste pas moins que c'est un artifice pas vraiment compliqué pour construire une histoire d'amour efficace et y ajouter des petites intrigues parallèles. Et puis, *Il était temps* est loin d'être parfait et a même un grand nombre de défauts. Passons rapidement sur la réalisation qui, pour le coup, n'a rien d'extraordinaire et se contente de suivre son histoire sans trop en faire. Mais, à côté de cela, beaucoup de situations sont attendues, certaines ficelles ressemblent plus à des cordes, des incohérences dans ces voyages dans le temps sont à noter et il n'y a finalement guère de surprises sur l'ensemble du long métrage. C'est même par moments un peu cucul et la morale finale est vraiment trop dégoulinante de bons sentiments pour être honnête. Mais, franchement, pour moi, tout cela est passé au second plan car j'ai bien plus été charmé par l'ensemble qu'agacé par ces soucis (qui pourraient pourtant vraiment être majeurs dans d'autres longs métrages). Le fait que ça fonctionne ou pas dépend aussi beaucoup de l'état d'esprit dans lequel on se trouve lors du visionnage car on est quand même à la limite. Je devais donc être de bonne humeur car, là, ça passe, et tant mieux. En même temps, parfois, ça fait du bien de voir un film qui cherche délibérément à être positif et réconfortant. Il faut quand même que ce genre de longs métrages continue à exister (je ne me fais pas trop de soucis), surtout quand c'est écrit et joué avec talent comme ici. *Il était* (donc) *temps* que j'aie le voir !

VERDICT :

Un vrai petit bonheur de comédie romantique à l'anglaise. Ce n'est pas forcément très original dans les situations montrées mais c'est formidablement bien écrit, drôle, assez émouvant et très bien interprété. On ne peut guère demander plus, en fait.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :
DOMHALL GLEESON



HEIMAT 1 – CHRONIQUE D'UN RÊVE

Edgar REITZ

Date de sortie : **23-10-2013** Vu le : **24-11-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

En plein cœur du dix-neuvième siècle, les paysans allemands sont en proie à de grandes difficultés et tentent de survivre. De nombreuses familles décident de partir vers le Brésil, où un avenir radieux s'annonce. Jakob, lui, en rêve aussi, mais ce qui se passe dans sa famille ne va pas lui permettre...

CRITIQUE :

Pour une fois, ce n'est pas tant le film en lui-même qui m'intéressait mais bien le lieu où je l'ai visionné. En effet, cela faisait longtemps que je m'étais promis de retourner dans ce cinéma mythique qu'est l'Eldorado. Mythique car c'est d'abord une institution dijonnaise et même à l'échelle française (tous les médias s'y étaient intéressés lorsque des risques de fermeture avaient clairement plané) mais aussi parce que j'y ai vu quelques-uns des films qui m'ont marqué et que j'adore. C'est à partir de cette période que j'ai vraiment commencé à apprécier toujours plus le cinéma. En fait, y retourner, c'est pour moi se replonger dans le « vrai Septième Art ». De passage à Dijon pour un week-end, je ne pouvais pas laisser passer l'occasion. Mais un emploi du temps plutôt serré ne me laissait qu'une

seule plage horaire et donc un choix de trois longs métrages. J'en avais déjà vu un (*Inside Llewyn Davis*) et l'autre ne me disait absolument rien. Alors que *Heimat*, lui, m'intéressait davantage. Si j'avais eu plus de temps ces dernières semaines, je serais même allé le voir à Lyon (et j'aurais essayé d'enchaîner les deux à la suite, quant à faire). Mais bon, on ne peut pas tout faire (trouver quatre heures libres de suite n'est pas évident) et le nombre de sorties intéressantes ces derniers temps est trop important. J'avais en plus la chance que ce soit le premier épisode qui soit diffusé à cette heure-là. Bref, j'étais « refait » et je dois bien avouer que me retrouver de nouveau dans ces murs qui respirent vraiment le cinéma m'a fait un bien fou. Mais, bon, il s'agit quand même aussi de juger ce film qui, bien que vu dans ces circonstances, n'a pas réussi à complètement m'enchanter malgré d'indéniables qualités.

Comme chacun sait, je suis extrêmement sensible à la qualité de l'image. Et, avec *Heimat*, on est plus que servi puisque le réalisateur nous offre un sublime noir et blanc. Par principe, je trouve toujours beau les images en noir et blanc, mais, là, c'est vraiment très réussi avec des jeux d'ombres et de lumières, quelques touches de couleur qui font vraiment sens (peut-être cinq ou six dans le film) et un ensemble vraiment de qualité. C'est ce qui m'a séduit dans *Heimat* car le souci est que cette très belle photographie est au service d'un fond qui est un peu moins réjouissant. Ce n'est pas tant le sujet qui est inintéressant (même si une plongée dans l'Allemagne rurale du milieu du dix-neuvième siècle n'apparaît pas au premier abord comme le projet le plus sexy) mais plutôt le traitement qui en est fait. Edgar Reitz prend beaucoup son temps (pour décrire, montrer, presque comme dans un documentaire) et les longueurs s'accumulent dangereusement tout au long du film. Par moments, on a presque le sentiment que le réalisateur soigne trop son long métrage et qu'il lui en fait perdre de sa force dramatique. L'ensemble est ainsi parfois un peu aride et manque de consistance. Il se passe des choses mais le tout ne fait pas vraiment sens dans sa globalité. C'est surtout vrai dans toute la partie centrale qui s'étire en montrant le jeune Jakob avec différents personnages dont on sent bien qu'ils pourront avoir de l'importance dans la suite. Je trouve d'ailleurs que l'on pressent que le deuxième opus va être plus intéressant car les enjeux ont été posés et les personnages ont commencé à être explorés. C'est sans doute une très mauvaise idée de ne pas aller voir cette suite mais le temps

va me manquer. Sinon, je peux toujours m'attaquer aux cinquante deux heures de la série qui parlent de l'Allemagne du vingtième siècle...

VERDICT :

Un film formellement assez magnifique avec un noir et blanc souvent sublime, mais une histoire qui manque clairement de rythme et de profondeur. L'ensemble est quand même un peu aride mais j'ai tendance à penser que la suite sera mieux...

NOTE : 13**COUP DE CŒUR :****LE NOIR ET BLANC**



AVANT L'HIVER

Philippe CLAUDEL

Date de sortie : 27-11-2013 Vu le : 26-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Paul a tout pour être heureux : il est un chirurgien respecté, il vit avec sa femme dans une superbe maison, il vient d'être grand père... Mais sa vie commence à basculer lorsqu'il reçoit des bouquets de rose à son cabinet et chez lui et qu'il fait la connaissance de Lou, une jeune fille mystérieuse...

CRITIQUE :

En plus de ses activités de Maître de Conférences en lettres modernes et d'écrivain à succès, Philippe Claudel a été « happé » progressivement par le monde du cinéma. Son histoire avec le Septième Art a débuté par l'adaptation d'un de ses livres (*Les Âmes grises*) pour le grand écran. Ensuite, il a mis en scène lui-même deux longs métrages qu'il avait aussi écrits. Le premier (*Il y a longtemps que je t'aime*) a connu beaucoup de succès (notamment nominé au Golden Globe du meilleur film étranger) mais je ne l'avais pas vu et le second m'avait vraiment l'air plus que bidon (*Tous les soleils*) et je m'étais abstenu. Voici donc qu'il revient en cette fin d'année avec un long métrage dont le titre est plus que de saison (même s'il arrive peut-être avec une semaine de retard) : *Avant l'hiver*. Il y retrouve

Kristin Scott Thomas (héroïne de son premier film), tout en donnant des rôles à deux très grandes figures du cinéma français : Daniel Auteuil et Richard Berry, ainsi qu'à une petite nouvelle qui n'en finit plus de faire sa place : Leïla Bekhti. Une nouvelle fois, il s'est écrit lui-même un scénario et il met en scène un couple à qui, apparemment, tout sourit, mais qui va voir de façon insidieuse les difficultés apparaître. Ce n'est pas l'idée de départ la plus originale qui soit mais il faut reconnaître à Philippe Claudel le fait de réaliser un film qui ne ressemble pas vraiment à ce qu'on a l'habitude de voir. Cela tient notamment à l'hésitation permanente qui traverse le film : entre drame familial et amoureux d'un côté et thriller psychologique de l'autre, ce long métrage ne se définit pas facilement. Toujours entre les deux, sans choisir véritablement son « camp », *Avant l'hiver* n'arrive pas à dépasser ce dilemme pour devenir le vrai bon film qu'on aurait pu attendre. L'ensemble est finalement trop moyen pour séduire.

Ce qui est vraiment marquant avec ce film, c'est son côté extrêmement mystérieux. Le scénario est ainsi beaucoup basé sur les non-dits, sur ce qui devrait être caché mais qui apparaît insidieusement et l'ensemble du long métrage est soumis à beaucoup d'interprétations de la part du spectateur. En effet, il y a assez peu d'explications concrètes mais plutôt des ressentis ou des éléments qui s'accumulent sans forcément faire de sens précis sur le moment. Au fil du long métrage, on apprend à connaître chacun des personnages et tous les secrets qu'ils pourraient garder en eux. Les carapaces se fissurent et les protagonistes ne sont finalement pas ceux que l'on pouvait imaginer au départ. Il y a même d'une certaine manière un basculement pas inintéressant. Tout cela se déroule dans un univers extrêmement aseptisé mais qui, d'une certaine manière, met aussi mal à l'aise. Le rendu de cette ambiance générale (à la fois dans les décors mais aussi dans le comportement de ce couple) est plutôt bien rendu puisqu'on a réellement l'impression d'une vie dans les teintes de gris, sans couleurs et sans trop d'émotions. D'ailleurs, ce sont les fleurs qui apportent les seules touches colorées, ainsi que Lou, apparemment pleine de vie mais qui, elle aussi, essaie de cacher ses faiblesses. De nombreuses problématiques émergent sur le couple, l'amitié, la parentalité, la famille, le temps qui passe... et, au bout d'un moment, l'ensemble devient vraiment trop confus car on ne sait plus bien quel est le thème principal et vers quoi le scénario veut véritablement nous emmener. Mais, en fait, si on y réfléchit bien, le film repose sur une question « métaphysique » et une

seule : et si j'étais passé à côté de ma vie ? Mais, bien que ça soit en toile de fond durant le film, ce n'est jamais très net et quand cette interrogation est posée de façon frontale, c'est fait de manière extrêmement maladroite et presque en désespoir de cause.

Tout dans *Avant l'hiver* semble montrer que Philippe Claudel a du mal à véritablement saisir son sujet et plutôt que de le mettre en valeur, il choisit de le « cacher » sous de nombreuses autres questions moins essentielles et qui brouillent plutôt l'ensemble. Même dans sa réalisation, il apparaît toujours le « cul entre deux chaises », lorgnant par moments du côté des thrillers hitchcockiens, tout en conservant une structure du drame classique. Alors *Avant l'hiver* apparaît comme un film un peu bancal, qui débute dans un commissariat mais se finit sur un regard entre Paul et sa femme, comme le symbole de ce lien qui ne sera jamais véritablement trouvé entre les genres. Cela implique de vraies longueurs avec des séquences entières qui ne sont pas forcément utiles, notamment les dix dernières minutes que j'aurais volontiers supprimées. Certaines scènes et quelques dialogues sont de qualité, notamment dans les discussions les plus banales et les moins décisives pour l'intrigue. Mais, à côté de cela, des situations sonnent vraiment faux (comme toutes celles avec le fils notamment) et des passages sont même plus que discutables (quid de la minute « pub pour bébés » vers la fin ?). Dans l'interprétation globale aussi, il y a ce côté inégal puisque, si Daniel Auteuil (tout en sobriété dans le rôle d'un homme perdu) et surtout Kristin Scott Thomas (brillante ici) remplissent très bien leur tâche, j'ai été moins convaincu par Berry (assez inexistant, en fait) et par Leïla Bekhti qui en fait un peu trop à mon goût. On ne sait finalement plus bien comment appréhender un film qui, s'il réussit parfaitement à instaurer une ambiance glaçante, n'arrive pas à faire évoluer les personnages et l'intrigue générale au cœur de celle-ci. Alors, bien que les événements soient globalement forts pour chacun des protagonistes, on reste un peu froid. C'est de saison, me direz-vous...

VERDICT :

Un film assez étrange, qui, s'il arrive bien à poser son ambiance, pêche dans le déroulement de son intrigue. C'est surtout l'interprétation des acteurs, en particulier celle de Kristin Scott Thomas, qui permet à *Avant l'hiver* d'avoir un vrai intérêt. C'est presque trop peu...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

KRISTIN SCOTT THOMAS



CASSE-TÊTE CHINOIS

Cédric KLAPISCH

Date de sortie : **04-12-2013** Vu le : **27-11-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Xavier a vécu dix ans heureux avec Wendy à Paris mais c'est la fin de leur belle histoire. Elle s'en va vivre à New York et prend les enfants avec elle. Xavier décide de la rejoindre. Il va devoir affronter cette ville et toutes ses complexités, qui s'ajoutent à celles d'une vie déjà pas facile à gérer...

CRITIQUE :

Ca y est, les voilà de retour : huit ans après *Les poupées russes* et (quand même !) onze après *L'auberge espagnole*, voici que reviennent Xavier, Martine, Isabelle, Wendy et toute la bande... Alors que l'opus initial est entré dans la caste des vrais « films générationnels » (sans doute le premier à parler de cette manière des échanges internationaux) et qu'il garde encore aujourd'hui une certaine « aura », c'était déjà moins évident pour la suite, un peu plus « sérieuse » (forcément, tous ont un peu vieilli) et un peu moins enthousiasmante. Je dis ça maintenant, mais je crois me souvenir que quand il est sorti, j'avais plutôt apprécié... Après deux succès comme ceux-ci, il était logique que ces personnages puissent revenir et que leurs aventures continuent à travers le monde. Très tôt, j'avais pensé

que le titre *Le couteau suisse* aurait été privilégié mais j'avoue que ça manquait sans doute un peu d'exotisme. C'est donc le *Casse-tête chinois* qui a été choisi pour un film qui ne se passe à aucun moment en Chine mais plutôt à New York, et notamment dans le quartier de Chinatown (habile...). Honnêtement, et pour dire les choses franchement, ce troisième opus ne me rassurait pas beaucoup. D'abord parce que, souvent, les suites de suites sont loin d'être les meilleurs films, et aussi parce que Cédric Klapisch a été très loin de me convaincre avec ses deux longs métrages réalisés entre temps, que ce soit avec le choral *Paris* ou avec le très peu fin *Ma part du gâteau*. Alors, le seul espoir qui résidait était qu'en retrouvant tous les personnages qui ont construit en partie son statut (même si son *Péril Jeune* reste pour moi absolument mythique et encore plus fondateur), Klapisch revienne à un cinéma plus attrayant et moins « caricatural ». Malheureusement, ce n'est pas vraiment ce qui se produit et ce *Casse-tête chinois* déçoit bien plus qu'autre chose...

Fait assez drôle, le cinéma français semble actuellement se passionner pour les tournages à New York. Pourtant, dans tous les interviews, les réalisateurs insistent sur le fait que c'est terriblement compliqué de le faire (les lois sont très strictes et parfois même absurdes). Dernièrement, *Nous York* avait tenté le pari (et s'était fortement ramassé) et, dans un sens, *Blood Ties* propose aussi une vision de LA ville par excellence (même si c'est plus « historique »). Cédric Klapisch « cède » lui aussi à la tentation, et après avoir emmené Xavier à Barcelone puis à Londres et Saint-Petersbourg, il était visiblement temps de traverser l'Atlantique... Avant cela, on a droit à une sorte de « prologue » bien dans le style de Klapisch puisque c'est déstructuré à souhait, avec toujours cette voix-off de Xavier qui nous guide dans les recoins de sa vie. Et vu qu'il y a du temps à rattraper (dix ans en fait puisque les personnages sont maintenant âgés de quarante ans), le scénario prend un peu de temps, tout en voulant montrer qu'il résume les choses, notamment avec des animations graphiques. Ça donne un premier quart d'heure assez compliqué, longuet sur les bords et pas forcément très intéressant. Il a le mérite de poser certaines bases qu'on avait pu oublier en route (c'était mon cas, par exemple) tout en insistant un peu caricaturalement sur le côté déprimant de Paris (couleurs grises pour une vie qui part en lambeaux). On pense alors que, arrivé à New York, le film va réellement démarrer et prendre un tant soit peu de force. C'est un peu le cas, mais pas tant que ça finalement...

Et c'est bien là que le bât blesse car *Casse-tête chinois* ne décolle jamais. Bien sûr, l'idée de mouvement (propre à cette ville) est bien plus présente et les couleurs aussi, ce qui redonne un peu de vie à l'ensemble. Mais ça reste désespérément plat. En fait, cela tient plus à la construction du film qu'à ce qu'il montre réellement. Plus qu'un vrai film cohérent, on assiste bien plus à une succession de petites vignettes qui mettent en scène Xavier avec différents personnages. A part la vie de Xavier (tellement déstructurée que c'est difficile à suivre) et peut-être la ville de New York, c'est compliqué de trouver un vrai fil directeur à l'ensemble et les séquences s'enchaînent parfois sans liens les unes avec les autres. Les problématiques s'accumulent et se retrouvent finalement toutes dans une des scènes finales où, en même temps que les personnages sont réunis, ce sont tous les soucis qui sont cristallisés. Alors, oui, c'est sûr que cet aspect permet au long-métrage d'être très rythmé puisque les personnages défilent les uns après les autres, de sorte que ça finit par tourner un peu au gag. Honnêtement, on est même surpris de ne pas voir débarquer là au milieu le frère de Wendy et sa femme russe : ça serait presque un peu décevant... Dans ce défilé ininterrompu, il manque un vrai souffle, quelque chose qui permette à l'ensemble de véritablement faire sens. Par contre, quelques scènes par ci-par là sont vraiment réussies, que ce soit pour des dialogues ou pour des situations amusantes (notamment avec l'avocat dégoté on ne sait trop où). Mais, malgré ces bons passages, ça reste un peu « mou du genou » dans l'ensemble.

Ce qui est peut-être le plus drôle, c'est qu'une réplique du film (je ne vous dis pas à propos de quoi, sinon on va encore dire que j'en raconte trop !) est la suivante : « *ça sent le réchauffé* ». Et bien, oui, il faut bien avouer que l'ensemble du film « sent le réchauffé ». On retrouve bien le style de Klapisch, avec un montage assez particulier, quelques trouvailles visuelles par inintéressantes (même si je trouve le film globalement trop marqué visuellement), une importance donnée à la musique (qui reprend en partie les thèmes des deux premiers films) et le fameux *caméo* (placé ici dès le début du film). Les acteurs eux-mêmes ne se foulent pas trop et jouent à fond leurs personnages qui tournent parfois à la caricature. Bien qu'ils aient dix ans de plus, on a toujours l'impression de voir des ados immatures qui ne savent pas vraiment quoi faire de leur vie. Ce manque de souffle et d'inspiration globale marque-t-il la fin de l'histoire de Xavier et ses acolytes ? C'est ce qui était *a priori* prévu mais ce n'est plus si sûr car Klapisch a clairement laissé entendre que, s'il le fallait vraiment (comprenez, si on lui demande et s'il a l'inspiration), un long métrage sur les cinquante ans des personnages ne serait pas impossible. Il faudra alors qu'il trouve un nouveau titre (je soumetts de nouveau à candidature le *Couteau suisse* et je propose aussi *La douche écossaise* ou *L'allumette suédoise*) mais surtout de quoi nourrir réellement un film et ne pas le transformer en une succession de séquences comme c'est le cas ici...

VERDICT :

Malgré quelques bons passages et des trouvailles visuelles pas inintéressantes, ce *Casse-tête chinois* ne parvient jamais à séduire. Redondant dans la forme et le fond, il se présente plus comme une suite de scènes que comme un vrai film cohérent. Dommage...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

QUELQUES SCÈNES



THE IMMIGRANT

James GRAY

Date de sortie : 27-11-2013 Vu le : 28-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Ewa débarque aux Etats-Unis avec sa sœur Magda. Mais, à Ellis Island, cette dernière est considérée comme malade et doit rester en quarantaine. Ewa, elle, est sauvée par Bruno, un homme qui, malgré tous ses défauts, pourrait bien lui offrir la possibilité de retrouver sa sœur. Ewa n'a pas beaucoup d'autres choix...

CRITIQUE :

C'est seulement le cinquième film en presque vingt ans de James Gray, qui nous a habitués, malgré deux longs métrages en deux ans (*La nuit nous appartient* en 2007 et *Two Lovers* l'année suivante) à être très patient et à laisser passer beaucoup de temps entre ses longs métrages. Là, en plus, il a été un peu occupé par l'écriture de *Blood Ties*, dont il s'est occupé avec Guillaume Canet. Depuis que j'ai découvert ce réalisateur, j'ai tout de suite apprécié son cinéma : classique, net, porteur d'enjeux forts, très travaillé... Ca ne peut que me plaire. Ses deux précédents longs métrages sont de véritables modèles, l'un de film noir dense, l'autre d'une histoire d'amour filmée comme un vrai thriller. Deux claques, où, en plus d'une vraie maîtrise de la mise en scène, le talent de Joaquin Phoenix éclaboussait la pellicule. Pourtant, ce qui est assez cocasse, c'est que James Gray

est peu reconnu aux Etats-Unis (jamais nominé à quoi que ce soit et films qui ne fonctionnent finalement pas très bien) alors que la France offre toujours un bel accueil à son cinéma. Il a aussi un rapport particulier au Festival de Cannes puisque ses quatre derniers films y ont été présentés en sélection officielle mais ils y ont été souvent sifflés (siffler *La nuit nous appartient*, quelle bêtise !) ou, en tout cas, très mal reçus. L'œuvre de James Gray est donc pleine de paradoxes, mais, pour moi, elle fait déjà partie du panthéon, le genre à voir absolument. Forcément, donc, une nouvelle réalisation de sa part est un événement et savoir que Joaquin Phoenix (devenu très rare) était dans le coup ne faisait que renforcer mon attente. Et, si *The Immigrant* n'atteint jamais le niveau des films précédents, je ne peux pas dire que je suis déçu car James Gray livre quand même un long métrage d'une très grande force.

Le premier plan annonce finalement ce que sera le programme de tout le film. En effet, on voit la Statue de la Liberté de dos, un peu dans le flou de la brume. C'est bien l'envers du rêve américain qu'il nous sera donné de voir et non les habituelles histoires sur une immigration réussie. Très vite, on comprend que l'arrivée aux Etats-Unis ne sera pas de tout repos pour Ewa et sa sœur Magda. On abandonne d'ailleurs très tôt cette dernière aux mains des médecins et on ne la reverra plus, même si sa figure traverse tout le film et en est presque la clé principale. Sa sœur ne va en effet jamais s'arrêter de chercher comment la sortir de cette situation. Et c'est aussi pourquoi Ewa noue cette relation avec Bruno, qu'elle voit comme le seul à même de l'aider. Ce personnage est vraiment intéressant car il a absolument tout pour être un salaud complet (souteneur, menteur, manipulateur, pleutre...) mais, en même temps, il se dégage de lui une certaine humanité qui va peu à peu se dévoiler. C'est bien autour de cette relation qui devient peu à peu ambigu que va se cristalliser l'intrigue, surtout qu'un troisième larron va se rajouter à l'affaire, en la personne d'un cousin de Bruno, illusionniste de métier, qui va lui-aussi essayer de conquérir le cœur d'Ewa. C'est en ce sens un drame amoureux assez traditionnel mais de très forts enjeux traversent le long métrage, notamment autour de la culpabilité, de ce que l'on est prêt à faire pour sa famille, de l'immigration... D'ailleurs, ce sont dans des scènes de confessions très fortes, et qui se font à différents niveaux, que toutes ces problématiques sont vraiment mises à jour. Ce sont les seuls moments où Ewa notamment se

confie vraiment et que l'on comprend tout ce qui peut l'habiter. A côté de cela, il y a aussi une certaine pudeur par rapport à l'activité qui la fait vivre – la prostitution – puisqu'on en voit finalement très peu.

Pour mettre en scène une histoire finalement peu originale, James Gray fait appel à sa science d'une réalisation excessivement classique, sans effets mais avec toujours une capacité à parfaitement cadrer, à ne jamais faire le mouvement de trop, à trouver un ton juste et à réussir à saisir parfaitement ce que ses personnages ressentent. D'ailleurs, comme toujours avec ses films, les acteurs sont (presque tous) excellents. Cela signifie d'abord qu'il les choisit bien (en même temps, avec Joaquin Phoenix, on n'est jamais déçu) mais, surtout, qu'il arrive à les diriger à la perfection, en leur permettant d'interpréter leurs personnages avec naturel mais aussi une bonne dose d'émotions. Ici, seul Jeremy Renner apparaît un peu en retrait : il manque de charisme (ce qui est un peu embêtant pour un magicien) et se retrouve donc un peu effacé devant le duo principal. Car, par contre, Joaquin Phoenix est encore dément. Il n'est jamais aussi bon que dans les rôles un peu troubles, ce qui est vraiment le cas ici. Une nouvelle fois, il est très bon et prouve même en une seule séquence qu'il est bien un acteur à part aujourd'hui, bien au-dessus d'une grande majorité, en tout cas. Le grand pari résidait cependant dans l'actrice principale et Marion Cotillard remplit parfaitement sa tâche. Elle parle la plupart du temps polonais (paraît-il parfaitement) et a surtout une composition finalement assez silencieuse où elle doit montrer la force de son personnage (car Ewa semble capable de résister à tout) tout en parlant peu et, même, en faisant passer peu de choses sur son visage. Aux Etats-Unis, on ne l'avait jamais vu jouer aussi bien. Cela tient donc sans doute à l'immense talent de James Gray pour donner une réelle profondeur à ses personnages et leur offrir des interprètes à la hauteur.

Mais – car il y a un mais – cette réalisation très soignée, portée notamment par une photographie dorée absolument sublime (Darius Khondji y prouve une nouvelle fois tout son talent après le gros boulot sur *Amour*), finit presque par se retourner contre le film. En effet, avec un scénario de ce type, très linéaire, qui n'avance pas beaucoup et qui manque peut-être un peu d'enjeux dramatiques annexes, le film a peu à peu tendance à devenir presque scolaire et même « froid ». C'est comme si James Gray nous offrait un très beau devoir sur la forme mais que, dans le fond, on ne serait pas loin du vide. On en n'est quand même pas là mais c'est parfois l'impression que ça peut donner. Derrière la façade de cette mise en scène, on a un peu de mal à réellement chercher les personnages et essayer de les comprendre. Ils seraient presque désincarnés. C'est notamment vrai dans la première moitié du film qui réserve quelques longueurs un peu malvenues. En même temps, ces séquences ont aussi une pertinence car elles servent finalement un dernier tiers du film qui propose une vraie montée dramatique qui aboutit à une fin déchirante et magnifique, notamment marqué par une dernière image sensationnelle, techniquement parfaite et qui reste longtemps gravée dans les mémoires. Dans toute cette partie finale, les enjeux sont exacerbés et on assiste à une forme de retournement de ce que l'on aurait pu imaginer : celui qui soutient l'autre n'est pas nécessairement celui que l'on croit. C'est très fort et l'émotion, honnêtement un peu absente jusque là, culmine dans ces dernières minutes. C'est juste dommage qu'il faille attendre ces plans finaux pour y arriver mais sans doute tout ce qui est fait avant participe aussi à la force de cette fin.

J'ai entendu ci et là que c'était un « petit film », voire même un ratage. Comment peut-on en arriver à dire ça ? On se satisferait largement que tous les longs métrages qui sortent soient aussi bien réalisés et aient la même puissance, quand même, non ? Sans doute l'identité du metteur en scène et la grandeur de ses œuvres précédentes précède-t-elle un tel jugement, ce qui apparaît finalement un peu logique. Alors, oui, *The Immigrant* est beaucoup moins impressionnant que *La nuit nous appartient* ou *Two Lovers* qui sont, rappelons-le, de vrais chefs d'œuvre, reconnus presque unanimement comme tels, en tout cas. Mais il n'en reste pas moins un vrai film de qualité, beau, fort par moments, mais qui n'est pas parfait. On a aussi pu accuser ce film d'être « trop classique ». C'est vrai que ce n'est ni très inventif en termes de mise en scène, ni même dans l'histoire racontée. Mais, en même temps, le cinéma ne doit pas tou-

VERDICT :

James Gray signe un vrai film classique, très beau visuellement, d'une intensité dramatique progressive et très bien interprété. Pourtant, il manque un peu d'une vraie émotion et d'un peu de vie pour en faire un très grand long métrage.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA DERNIÈRE IMAGE

jours se réinventer mais doit aussi rester fidèle à une certaine Histoire. Avec ce genre de longs métrages, James Gray montre un côté assez intemporel et universel du Septième Art. Ce film aurait presque pu être tourné de la même manière il y a bien longtemps et c'est aussi le côté merveilleux du cinéma. En ayant précédemment placé la barre si haute, James Gray nous « piège » un peu car on ne peut être que déçu devant son nouveau long métrage. Il ne faut pas, car si, avec ce film, il redescend peut-être de son (très haut) piédestal, il prouve quand même qu'il est encore largement au-dessus de l'immense majorité des réalisateurs actuels... En tout cas, *The Immigrant* en est une parfaite démonstration et si ses films « ratés » ressemblent éternellement à ça, alors on tient vraiment là un très grand nom du cinéma...



LA MARCHE

Nabel BEN YEDIR

Date de sortie : 27-11-2013 Vu le : 29-11-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

En octobre 1983, suite à plusieurs événements à caractère raciste, un jeune qui s'est fait tuer dessus par un policier dans la cité des Minguettes, à Venissieux, décide de lancer une marche à travers la France, aidé notamment d'un prêtre et de quelques amis...

CRITIQUE :

Attention, film « commémoration » en vue. En effet, le 3 décembre de cette année, cela fera trente ans jour pour jour que la « Marche pour l'égalité et contre le racisme » est arrivée à Paris, devant presque 100 000 personnes, avant que les organisateurs ne soient reçus par le Président de la République en personne. Une semaine avant est donc sorti un long métrage intitulé tout simplement *La Marche*, mis en scène par un réalisateur belge et porté par les fonds de la société de Luc Besson (*EuropaCorp*). Je ne suis pas contre ce genre de longs métrages car c'est aussi d'une certaine manière l'un des rôles du cinéma de remettre au goût du jour des événements importants, afin qu'ils ne soient pas oubliés (ce qui était

en plus le cas pour cette marche). Mais il faut que ce soit vraiment bien fait, fidèle et constructif. Malgré tous ses défauts, *Indigènes* avait permis une vraie prise de conscience de la place des français d'Afrique du Nord au cours de la Deuxième Guerre Mondiale. Depuis la sortie de *La Marche*, il ne se passe presque pas une journée sans qu'une polémique ne naisse, d'abord sur une chanson se trouvant dans le générique de fin et qui a fait fortement réagir *Charlie Hebdo*, ensuite sur l'aspect assez faux de tout ce qui est montré pendant le film. En même temps, *La Marche* reste une œuvre de fiction, qui se dit « librement inspirée des événements de 1983 » et je ne peux pas juger de la véracité de ce que disent les uns et les autres. Mais, il n'en reste pas moins que sur des sujets encore aussi sensibles, il convient de rester le plus objectif et honnête possible. Là, Nabil Ben Yadir nous offre un film qui peine réellement à convaincre, notamment du fait de son côté bien trop caricatural.

Le souci principal avec ce genre de longs métrages, c'est qu'ils sont tellement « marqués » qu'il est compliqué de dire clairement qu'on ne les aime pas, de peur de passer pour un méchant sans aucun cœur, et même, dans ce cas précis, presque pour un ignoble raciste (il suffit de voir les « batailles » sur les pages de commentaires autour de ce film). C'est certain qu'un tel film s'inscrit dans un contexte politique, qu'il ne peut être neutre et que des débats naitront qui feront vite oublier le film en lui-même. Ça a d'ailleurs plutôt tendance à me « braquer » d'entrée et à me donner un *a priori* négatif sur ce que je vais aller voir. Alors, le plus important est de sortir de ce contexte politique, d'oublier ses propres idées préconçues et de ne juger que le long métrage. C'est ce que je me suis efforcé de faire, même si c'est loin d'être évident. En fait, ce qui marque le plus dans ce film, c'est son côté vraiment trop caricatural et cela à différents niveaux : le discours qui ressort de *La Marche* n'apparaît aucunement nuancé et il pourrait presque être assimilé à de la bien-pensance. Alors, oui, le racisme, c'est mal et ce n'est pas bien de discriminer. Une fois qu'on a dit ça, comment aller plus loin ? Le long métrage ne s'interroge jamais véritablement sur les raisons ou les conséquences mais délivre plutôt des dialogues qui ressemblent plus à un échange de slogans et de phrases toute faites qu'à de vraies conversations. Tous les personnages, chacun à leur manière, ont un aspect extrêmement marqué (le bon prêtre, le gentil gros, le beau gosse, le vieux grincheux...) et ils ont du mal à véritablement sortir de cet emploi donné dès le départ pour avoir un peu plus de profondeur et apporter des nuances. L'ensemble manque ainsi clairement de finesse dans le message qui ressort – une image très positive finalement de cet événement – mais aussi la manière dont il est porté.

La Marche, comme son nom l'indique, ressemble à un *road-movie* puisque les personnages principaux vont de Marseille à Paris en passant par Lyon et Strasbourg, notamment. On les suit donc dans leur périple, fait de difficultés en tout genre mais aussi de petits bonheurs. Pour faire vivre ce type de long métrage, le scénario est obligé de multiplier les rebondissements, plus ou moins importants, et là, il se passe un peu toujours quelque chose, de telle façon que ça en devient trop au bout d'un moment et certains éléments auraient largement pu être évités tant ils sont attendus. Alors, oui, dans leurs aventures, il y a quelques moments d'émotion qui rendraient presque le film sympathique, mais ils sont souvent de courte durée car, assez rapidement, on tombe du côté des bons sentiments et d'une certaine mièvrerie plutôt dommageable et qui devient vraiment agaçante au bout d'un moment. Cela vient aussi d'un certain manque de recul et de finesse par rapport au sujet. Et ce n'est pas la réalisation de Nabil Ben Yadir qui va relever l'ensemble car celle-ci est globalement assez pauvre, sans grande inventivité et ne permettant pas au film de prendre une dimension supérieure, comme si le réalisateur était un peu étrié dans un scénario qui, lui-même ne va pas bien loin. *La Marche* repose en plus sur une image sépia pas des plus jolies (pour dire les choses gentiment). Les acteurs, eux, font ce qu'ils peuvent là au milieu mais tous ne s'en sortent pas aussi bien. Olivier Gourmet est par exemple assez limite, Lubna Azabal n'est pas non plus excellente. Par contre, les plus jeunes sont plus convaincants, que ce soit Hafsia Herzi, Tewfik Jallab ou M'Barek Belkhouk. Et puis, il y a Jamel Debbouze qui, pour le coup, en fait vraiment des tonnes en surjouant son personnage, de sorte qu'on ne voit plus que le comique et non celui qu'il est censé interpréter (assez insignifiant par ailleurs). C'est un peu à l'image d'un film qui, à partir d'un sujet important, rate quand même largement son coup. Peut-être pas autant que je l'avais craint, mais c'est tout de même très loin d'être convaincant...

VERDICT :

C'est plutôt une bonne chose de remettre à jour cette « Marche de Beurs ». Mais le faire de cette manière est un peu plus discutable : trop caricatural, pas très bien réalisé, presque cucul par moments, *La Marche* ne réussit jamais à convaincre et ferait presque perdre de sa force au propos initial...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LE PROJET CAR C'EST UN ÉVÉNEMENT IMPORTANT



DÉCEMBRE

<i>LA REINE DES NEIGES</i>	310
<i>HENRI</i>	312
<i>JE FAIS LE MORT</i>	314
<i>LE CINQUIÈME POUVOIR</i>	316
<i>100% CACHEMIRE</i>	318
<i>HUNGER GAMES – L'EMBRASEMENT</i>	320
<i>ZULU</i>	322
<i>THE LUNCHBOX</i>	324
<i>ALL IS LOST</i>	326
<i>A TOUCH OF SIN</i>	328
<i>LE GÉANT ÉGOÏSTE</i>	330
<i>BELLE ET SÉBASTIEN</i>	332
<i>SUZANNE</i>	334
<i>MANDELA - UN LONG CHEMIN VERS LA LIBERTÉ</i>	338
<i>16 ANS OU PRESQUE</i>	340
<i>TEL PÈRE, TEL FILS</i>	342



LA REINE DES NEIGES

Walt Disney

Date de sortie : **04-12-2013** Vu le : **01-12-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Alors qu'Elsa devient Reine du royaume d'Arandelle, elle dévoile par accident son terrible secret (elle contrôle la neige et la glace). Laisant son peuple dans un hiver éternel, elle se retire dans la montagne. Sa sœur Anna va tout tenter pour contrer cette malédiction et la faire revenir...

CRITIQUE :

Alors que depuis de nombreuses années, le film d'animation que l'on attendait était celui produit par les studios *Pixar*, j'ai bien l'impression que les choses sont en train d'évoluer. En effet, cela fait au moins deux années successives où *Disney* nous offre de plus belles réussites que ceux qu'ils ont racheté il n'y a pas si longtemps et dont ils ont rapatrié l'un des cerveaux (John Lasseter). Faut-il y voir une volonté de renforcer les films produits par la branche historique aux dépens de ceux qui ont quand même réinventé à leur manière le film d'animation ou est-ce seulement conjoncturel et donc plus du au hasard ? Ces questionnements sont même renforcés par ce qui se passe avant le film lui-même. En effet, on a

droit à un petit court métrage de presque dix minutes (ancienne spécialité de *Pixar*...) qui est tout simplement incroyable : virtuose visuellement mais aussi très intelligent dans ce qu'il montre de l'évolution du studio (du noir et blanc « à plat » à la trois-dimension ultra colorée). C'est une petite pépite qui met tout de suite dans l'ambiance. Et après *Les Mondes de Ralph* (qui était pour le coup un vrai *Pixar* dans son sujet), *Disney* frappe encore plus fort cette année avec cette *Reine des Neiges*. Et pas besoin d'aller lorgner du côté du « petit frère » puisque c'est ce que l'on peut considérer comme un « vrai » *Disney* : princesse, magie, chansons,... Tous les ingrédients principaux qui ont fait la légende de ce studio sont réunis ici. Ensuite, pour faire un vrai bon film d'animation, il faut réussir à faire de tous ces éléments quelque chose de cohérent et, surtout, parvenir à charmer tous les âges. Mission réussie car, vu le calme des enfants présents dans la salle, ça leur a plu, et, moi-même, mon âme de grand enfant a été transportée.

Parce que, sans être un film d'animation dont on ressort « bouleversé » (comme *Toy Story 3* par exemple), *La Reine des Neiges* possède à peu près tout ce que l'on veut voir dans ce genre de films et qui permet de se sentir heureux après l'avoir vu. C'est pourtant « encore » une histoire de princesse, « encore » un sortilège qu'il faut combattre, « encore » des personnages plutôt caricaturaux,... C'est même l'adaptation d'un conte du maître en la matière (Hans Christian Andersen). Bref, pour le dire vite, ça n'a rien de très original sur le principe. Mais, en fait, ce n'est finalement pas tant banal que ça. Déjà parce que cette histoire a le mérite de ne pas reposer sur une habituelle confrontation entre un gentil et un méchant. Il y a quelques personnages mauvais mais le cœur de l'« intrigue » (ne nous emballons pas non plus) se passe autour de deux sœurs qui ne « peuvent » pas s'aimer car l'une a un pouvoir qu'elle n'arrive plus à maîtriser. Elle n'est en aucun cas animée de mauvaises intentions. C'est presque déstabilisant car ça casse les schémas traditionnels. Mais c'est à l'image d'un scénario qui réussit justement bien à prendre tous les codes traditionnels pour les décaler un peu. Il est aussi par moments très intelligent dans sa manière de montrer des éléments de façon très rapide et sans le surplus d'émotivité habituel (la mort des parents est évoquée de façon imperceptible). Et puis c'est rythmé à souhait puisque ça n'arrête jamais véritablement et l'action est continue, les gags s'enchaînent et c'est globalement très drôle. Seule les chansons mettent un peu de calme (encore que...). La fin est bien sûr attendue mais elle est montrée de telle façon qu'elle n'en

devient pas tant cucul que ça. Il y a tout au long du film ce décalage et une forme de second degré qui permet une distanciation pas désagréable.

Au niveau de l'esthétique, *Disney* reste dans quelque chose de très actuel avec, notamment, tous ces personnages féminins aux très grands yeux et aux petits nez. C'est quelque chose que l'on retrouve chez tous les studios, sans que je ne sache pas bien pourquoi. Techniquement, il n'y a pas grand-chose à redire du film et la gestion des teintes blanches et grises est très bonne. On trouve aussi des petites touches d'inventivité par ci par là qui rendent l'ensemble plutôt charmant. Comme dans tous les anciens *Disney* de notre enfance, la musique a un très grand rôle et le film est construit comme une vraie comédie musicale où tous les moments importants sont chantés et chorégraphiés. Ce sont deux compositeurs ayant officié pour des *Musical* de Broadway qui s'en chargent et, sans être géniales, ces chansons sont tout à fait dans le ton. Et puis, enfin, Disney nous a sorti un *sidekick* (ces petits personnages qui ne font pas avancer l'intrigue mais qui donnent du peps et d'humour au film) de toute beauté. C'est peut-être l'un des tout meilleurs de leur histoire (avec, quand même les « mythes » que sont Mushu dans *Mulan* ou Iago dans *Aladin*). Il s'appelle Olaf, c'est un bonhomme de neige qui n'a qu'un rêve (connaître l'été) et il est absolument légendaire : drôle, funky, complètement décalé, ... C'est une vraie petite merveille et, grâce à lui, la deuxième moitié du film paraît bien meilleure que la première. Je vous l'annonce, ça va être une des stars des cadeaux pour enfants dans les prochaines semaines. Et ça ne m'étonnerait pas du tout qu'on le voit débarquer de nouveau dans un film prochainement. Il est tout simplement génial et vaudrait presque à lui seul que vous alliez voir cette *Reine des Neiges*. Et puis, comme il fait froid dehors, c'est vraiment un film de saison qui réchauffe le cœur des petits et des grands !

VERDICT :

Un *Disney* bien dans la tradition avec des chansons, de l'émotion, une histoire pas des plus originales mais quelques personnages qui valent vraiment le détour. C'est plutôt costaud et ça ravira sans aucun doute les enfants. Et les grands, par la même occasion !

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

OLAF LE BONHOMME DE NEIGE



HENRI

Yolande MOREAU

Date de sortie : **04-12-2013** Vu le : **02-12-2013**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Henri tient un restaurant avec sa femme, Rita. Mais celle-ci meurt subitement, laissant Henri sous le choc et un peu perdu. Pour se faire aider, sa fille va faire appel à un « papillon blanc », une jeune femme résidente d'un foyer pour handicapés mentaux qui se trouve à proximité. Entre eux, une relation particulière va naître.

CRITIQUE :

Si on devait élire un personnage atypique dans le monde du cinéma français, ça pourrait bien être elle la grande gagnante. En effet, Yolande Moreau a toujours été un peu à part dans ce milieu, notamment du fait de son allure toujours un peu en décalage et sa voix traînante. La comédienne belge y a pourtant fait son trou grâce à des apparitions parfois lunaires mais aussi avec des premiers rôles très forts qui lui ont valu deux César de la meilleure comédienne. En 2004, elle avait aussi remporté le César du meilleur premier film pour *Quand la mer monte...*, qu'elle avait réalisé avec Gilles Porte. Ce n'est donc pas la première fois qu'elle passe derrière la caméra mais, pour *Henri*, elle le fait seule et n'effectue qu'une toute petite apparition pour se concentrer à la fois sur le scénario et la réalisation. Elle nous conte l'histoire d'une rencontre un peu improbable

entre deux marginaux, qui, chacun à leur manière, ne sont pas vraiment intégrés à la société et qui vont apprendre à se connaître. Tout cela se passant dans une Belgique en déshérence, au milieu de personnages à la fois pathétiques et sympathiques. A pas mal de niveaux, ça peut faire penser aux films de Kervern et Delépine (*Mammuth*, *Le Grand soir*) qui s'intéressent aussi à ce genre de milieu un peu en décalage du monde qui les entoure et dans lesquels Yolande Moreau joue toujours un rôle. Et ce n'est pas non plus un hasard si on retrouve Miss Ming comme actrice principale dans *Henri*, puisqu'elle a été découverte justement par les deux compères. Bref, on se trouve dans une « famille » de films qui, d'une certaine façon, se ressemblent un peu et n'arrivent pas forcément complètement à me charmer. C'est encore le cas avec ce nouveau long métrage de Yolande Moreau, pas complètement désagréable mais qui peine à être plus qu'un bon petit film.

La réalisatrice a le mérite de planter le décor très rapidement : une banlieue tout ce qu'il y a de plus belge, un comptoir avec des piliers de bar visiblement bien en forme... Ce n'est pas la grande bourgeoisie à laquelle va s'intéresser la réalisatrice, ce qui n'est finalement guère étonnant, mais plutôt à une frange de la population un peu marginale. D'ailleurs, *Henri* réunit ces piliers de bar et les personnes handicapées mentales dans cette même marge puisque, chacun à leur manière, ils ont du mal à s'intégrer à une société qui n'est pas faite pour eux. C'est bien là que se situe l'enjeu principal du long métrage et Yolande Moreau s'évertue de le montrer, parfois de façon un peu lourde et caricaturale. Car son scénario a parfois du mal à trouver véritablement le ton juste : certaines séquences pâtissent d'une longueur trop importante et, à d'autres moments, on aurait justement préféré qu'elle laisse davantage vivre sa caméra pour aller plus loin dans ce qu'elle veut montrer. Il y a pourtant au cours de tout le film une forme de tendresse poétique toujours présente, un mélange parfois subtil d'humour (toujours un peu grinçant) et de drame, ainsi que quelques bonnes idées au détour d'un plan mais l'ensemble manque de continuité pour séduire davantage. C'est dommage car on sent qu'elle sait faire, notamment grâce à un regard sur ces hommes et femmes sans condescendance mais avec plutôt une vraie forme d'attachement. Mais ça reste par séquences et non sur tout le film...

Henri devient pourtant meilleur quand les deux personnages principaux se retrouvent seuls, dans un voyage imprévu qui les emmène au bord de la mer. Ce n'est pas très long mais les enjeux se resserrent et Yolande Moreau prend plus le temps de décortiquer leur relation naissante. C'est là que l'émotion est la plus forte et, surtout, la plus juste. Car, entre ces deux êtres si différents, la relation paraît au premier abord compliquée et même presque dérangeante. Mais elle devient en fait évidente du moment que l'on comprend qu'ils sont tous deux en recherche de repères et qu'ils s'apportent mutuellement ce dont ils manquent. A ce moment-là, le long-métrage est au plus haut, avec une vraie poésie, mais c'est malheureusement trop court. Les deux acteurs principaux sont excellents avec Pippo Delbono, parfait en homme complètement perdu. Il l'était déjà un peu avant le décès de sa femme mais, là, clairement, il ne sait plus du tout où il en est et passe sa vie à boire des bières (jamais vu autant de bières descendues dans un même film !). Face à lui, Miss Ming, qui avait toujours eu des rôles en « arrière plan » jusque-là, prouve qu'elle a vraiment du talent. Elle interprète de façon très juste cette jeune femme un peu simplette et naïve qui ne rêve que d'amour. Elle est véritablement solaire et donne à l'ensemble du film un petit côté mélancolique. Ces deux acteurs valent vraiment le coup. C'est dommage qu'ils se débattent parfois dans une histoire qui ne tourne pas toujours très bien et qui ne permette pas au film de capitaliser sur ses jolis moments...

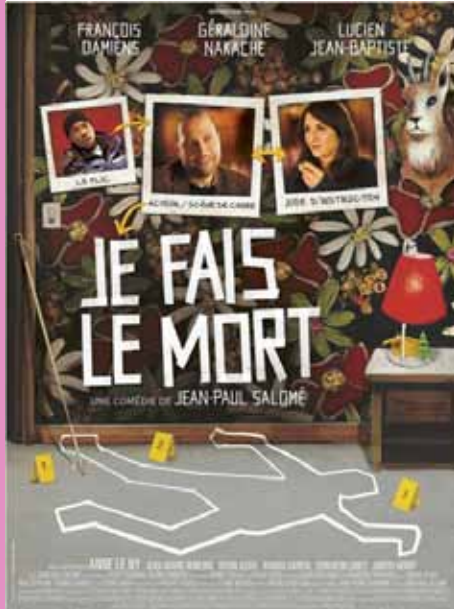
VERDICT :

***Henri* est un film qui n'est pas dénué de jolis moments et d'une certaine dose d'émotions. Mais c'est un peu noyé dans un scénario qui a du mal à avancer et qui finit par perdre le spectateur. Miss Ming y trouve un rôle à sa mesure.**

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

MISS MING



JE FAIS LE MORT

Jean-Paul SALOMÉ

Date de sortie : 11-12-2013 Vu le : 03-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMEDIE POLICIERE

HISTOIRE :

Jean Reno (aucun rapport) est un acteur un peu à la dérive, à qui l'on ne propose plus rien du tout. Pour gagner sa vie, il est obligé d'accepter de « faire le mort » dans le cadre de la reconstitution d'une affaire de meurtre. Mais il va aller plus loin car, comme il le dit lui-même : « je ne joue pas le personnage, je suis le personnage »...

CRITIQUE :

Depuis le début de sa carrière de réalisateur, Jean-Paul Salomé a mis en scène des films de genre très différents entre la comédie (*Restons groupés*), le film en costume (*Belphégor*, *Arsène Lupin*), le film de guerre (*Les femmes de l'ombre*) ou encore le drame (*Le Caméléon*). Là, il s'attaque encore à un nouveau style puisque *Je fais le mort* est tout à fait dans la tradition de ce que l'on appelle la comédie policière, genre pas forcément très présent à l'écran, alors que, bien fait, ça a plutôt son charme. En six films, ce metteur en scène n'a pas vraiment réussi à convaincre la critique puisque tous ses longs métrages ont été (plus ou moins) éreintés par celle-ci. Personnellement, je ne peux pas juger puisque je n'en n'ai vu aucun (il faut dire qu'il n'y en n'a pas un qui m'ait particulièrement tenté à un moment). Mais je dois bien avouer que ce *Je fais le mort*, lui, me faisait

plutôt envie et cela pour plusieurs raisons. D'abord, l'idée de départ est vraiment excellente : à la fois originale et propice à de nombreuses situations cocasses. C'est le cas, comme nous pourrions le voir, mais ce n'est pas forcément bien exploité. Ensuite, le casting était vraiment alléchant avec François Damiens (comment rater un film où il joue ?), Géraldine Nakache dans un rôle un peu à contre emploi (une jeune procureure), Lucien Jean-Baptiste et l'impayable Anne Le Ny dans un plus petit rôle. Je me disais vraiment que si l'alchimie entre acteurs se faisait et que le scénario suivait derrière, *Je fais le mort* pouvait bien être la petite surprise de fin d'année d'un cinéma français qui en aura réservé trop peu en 2013. Peine perdue car si le casting est plutôt bon dans l'ensemble, c'est justement du côté de l'histoire que les choses sont moins évidentes. Et ça donne un long métrage qui, peu à peu, perd de son intérêt, pour finir un peu dans le n'importe quoi...

Pourtant, que l'idée de départ est bonne... Et c'est sans doute cela le plus décevant. Jean-Paul Salomé réussit bien à nous faire comprendre en deux ou trois séquences pourquoi cet acteur est un peu dans la panade : un tournage où il prend tout le monde de haut, un rendez-vous chez son agent où il ne comprend pas ce qui lui arrive et, pour finir, un « repas » avec ses enfants... C'est vu, on a affaire à un loser de première catégorie... Et ce n'est pas son rendez-vous à Pôle emploi qui va changer les choses puisqu'il n'a d'autre choix que d'accepter ce rôle un peu particulier. Le voici donc parti à Megève et c'est là que débute véritablement l'histoire mais, malheureusement, c'est aussi à partir de ce moment que les choses se compliquent pour le film dans son ensemble... Si les vingt premières minutes en montagne sont plutôt drôles, notamment parce que cette idée d'un acteur qui s'investit complètement et modifie le cours de l'enquête est utilisée à fond, plus le scénario avance, plus le film sombre. Le souci, c'est que dans « comédie policière », le deuxième mot est aussi important que le premier et il ne suffit pas de mettre un gendarme ainsi qu'une histoire autour d'un meurtre pour que cela fonctionne. En effet, là, c'est à peu près n'importe quoi avec plusieurs pistes qui sont ouvertes mais de façon complètement bancale et désordonnée. Au bout d'un moment, on ne comprend plus bien les tenants et les aboutissants tant l'ensemble est brouillon. Et les incohérences deviennent de plus en plus flagrantes, à tel point que c'en est parfois gênant. Bref, de ce côté-là, c'est un plantage presque total et le fin mot de l'histoire est lui-même tellement

attendu depuis le début qu'on aurait pu aisément se passer de tout ce qu'il y a autour. Mais il est entouré d'autres histoires un peu loufoques...

Je fais le mort a sérieusement tendance à trainer en longueur, justement car tout l'aspect policier n'est pas vraiment assez travaillé et resserré. Il manque une vraie continuité mais aussi des enjeux importants et véritablement bien amenés. Cette enquête tourne complètement en rond et le film avec. Les séquences s'enchaînent alors, sans véritablement qu'elles soient liées les unes aux autres. Certaines sont meilleures que d'autres, avec des dialogues parfois bien sentis et des situations amusantes, mais, dans l'ensemble, ce n'est pas génial... Le réalisateur semble toujours un peu hésiter entre quelque chose de plus sérieux ou, aller plus loin dans l'ironie et le côté burlesque. A force d'essayer de jouer sur les deux tableaux, il finit par se perdre, comme le spectateur, d'ailleurs. Jean-Paul Salomé veut créer une vraie ambiance, notamment avec la neige, le côté station sans vie (puisqu'en hors saison) et l'angoisse de cette enquête qui se transforme peu à peu avec ses révélations, ses portes qui se referment, ses personnes qui écoutent aux portes et ses joggeurs mystérieux (rien que ça !). Ce n'est pas très bien réussi, notamment à cause du scénario qui ne permet pas d'y croire une seule seconde et d'une mise en scène un peu trop prononcée par moments (notamment avec la musique, trop présente). Par contre, là au milieu, on trouve François Damiens, une nouvelle fois formidable, tout en nuances et par moments hilarant. Lucien Jean-Baptiste, caution sérieuse du film, n'est pas le personnage le plus intéressant du film, malheureusement pour lui. Il peine donc à lui donner un vrai intérêt. Géraldine Nakache, elle, s'en sort plutôt pas mal dans le rôle d'une procureure coincée qui ne veut surtout pas qu'on remette en cause l'enquête. Ce n'est pas exceptionnel mais, au moins, ça fonctionne. Pas comme ce film, qui, malgré quelques moments plus réussis, ne parvient pas à tenir sur la durée un *pitch* assez formidable...

VERDICT :

Malgré une idée de départ géniale, quelques dialogues savoureux et un François Damiens au top de sa forme, cette comédie policière peine vraiment à séduire du fait notamment d'un scénario qui s'enfonce assez vite dans le grand n'importe quoi...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

FRANÇOIS DAMIENS



LE CINQUIÈME POUVOIR

Bill CONDON

Date de sortie : 04-12-2013 Vu le : 04-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

En 2010, le site Wikileaks met un gros coup de pied dans la fourmilière en révélant un nombre impressionnant de documents confidentiels. Le film raconte l'histoire de celui qui se cache derrière ce site, Julian Assange, ainsi que de son bras droit à l'époque, un jeune allemand un peu idéaliste.

CRITIQUE :

L'affaire Wikileaks a été un énorme bouleversement pour le monde entier. En effet, quand tous ces documents classés secret-défense ont été mis sur la place publique, la façon de penser l'information et le comportement des gouvernements a forcément été radicalement changé. Personnellement, je ne sais pas trop quoi penser de tout cela et, au fond, ce n'est pas vraiment le plus important. Par contre, ce qui est assez fascinant, c'est que toutes ces révélations ont eu lieu en 2010 et que, fin 2013, il y ait déjà un long métrage qui soit sur les écrans. Bien sûr, les producteurs essaient de plus en plus de coller à l'actualité mais j'estime que sur des affaires aussi sensibles et polémiques, il serait tout de même bien de se donner un temps de recul nécessaire afin d'être en capacité d'analyser au mieux

ce qui s'est passé. Parce que là, c'est vraiment trop proche pour qu'on ne s'intéresse qu'au film et non à tous les côtés. En effet, Julian Assange, qui est forcément au cœur du film, fait encore parler de lui alors qu'il est réfugié à l'Ambassade de l'Equateur à Londres et il n'a pas cessé de détruire ce long métrage, mettant même en ligne sur internet le jour de la sortie américaine un documentaire produit par Wikileaks et censé rétablir la « vérité ». Toute cette ambiance, et le fait que les leçons de cette affaire n'aient pas véritablement été tirées, donnent forcément au film un aspect profondément polémique qui n'est pas forcément utile. Et cela se cristallise en plus dans une dernière séquence absolument lunaire et dérangeante où l'on voit une fausse interview de Julian Assange qui dit que le film est faux... A ce moment-là, on rentre vraiment dans le n'importe quoi et, surtout, dans le côté très ambigu et presque malsain de tout le projet. On ne devrait pas parler de tout cela mais, au moins, ça fait un peu de choses à dire sur un long métrage finalement assez vide et, surtout, peu intéressant.

A la manière des films d'action moderne, *Le cinquième pouvoir* nous ballade à travers le monde : de Berlin à Nairobi, en passant par Washington, Reykjavik ou Tripoli. C'est une façon de montrer le côté international de Wikileaks et son échelle d'action (un monde global) mais, assez vite, on se rend compte que cette façon de toujours changer d'endroit a aussi pour fonction de cacher à sa manière le vide d'un scénario qui, lui-même, n'avance pas beaucoup et qui, surtout, ne s'attaque pas aux vraies questions mais fait tout pour les éviter. Ainsi, beaucoup d'artifices sont utilisés : représenter l'organisation par une grande salle remplie d'ordinateurs et de piles de papiers en tout genre, montrer une administration américaine complètement désincarnée et presque irréaliste, mélanger prises de vues réelles et images tirées des médias, faire des combines informatiques un moyen de noyer certaines images... Bref, le réalisateur (à qui l'on doit notamment les deux derniers chapitres de *Twilight*...) ne fait pas les choses à moitié et réalise pour le moins sans nuances, alors que, justement, un tel sujet (si récent et polémique) demandait un minimum de justesse. *Le cinquième pouvoir* semble vouloir être un thriller à la fois technologique et politique mais il rate sa cible des deux côtés... Le versant purement informatique est assez nébuleux et mal représenté (les programmes défilent sous nos yeux mais ne sont jamais vraiment expliqués) et l'aspect politique est très vite balayé et seulement abordé dans des grands discours pontifiants et rébarbatifs. A force de vouloir rythmer de façon artificielle une histoire qui, finalement, se passe presque exclusivement dans

un monde virtuel (Internet) et difficile à filmer, Bill Condon semble avouer son incapacité à saisir le vrai sujet du film et à en faire quelque chose.

Car dans ce flot de voyages et de personnages secondaires qui s'accumulent dangereusement (au point qu'on ne sait plus à quoi ils servent), c'est bien un portrait du fondateur de Wikileaks qui est au final recherché. Et le résultat est assez gênant car, à travers ce film, il apparaît presque comme une sorte d'ange exterminateur prêt à tout (sacrifier sa vie et celle des autres en mentant et manipulant si besoin) pour atteindre la vérité. Son bras droit, lui (dont le livre qu'il a écrit a été en partie utilisé pour le scénario) passe plutôt pour une sorte de vertueux ultime, qui a toujours cherché à protéger les sources plus que tout et a fini par se désengager du combat mené par Wikileaks. Alors, où est la « vérité » ? Ce n'est pas forcément très important car *Le cinquième pouvoir* reste malgré tout une œuvre de fiction mais, en tout cas, la manière très caricaturale dont sont montrés ces personnages est presque choquante. Pourtant, on ne peut en vouloir aux deux acteurs principaux. Benedict Cumberbatch, dans le rôle de Assange, est plutôt bon, lui donnant volontiers un côté très énigmatique. Face à lui, Daniel Brühl est convaincant en activiste de la première heure qui, peu à peu, va voir ce qu'il croyait au départ être remis en question. Ils sont obligés de se débattre dans un scénario et une réalisation qui manquent clairement de finesse et de vision. Et ce qui est encore plus cruel pour *Le cinquième pouvoir*, c'est que la comparaison avec *The Social Network* est presque inévitable. Si le film de Fincher était moins politique, il portait aussi sur un bouleversement lié à l'informatique mais il était construit et mis en scène de manière bien plus efficace et brillante. Wikileaks n'a pas (encore) eu droit à un film vraiment intéressant sur sa naissance, mais peut-être l'aspect polémique de toute cette affaire empêchera de faire une œuvre critique avant un certain temps...

VERDICT :

Il est juste dommage que la très bonne interprétation des deux acteurs principaux soit gâchée par un film dans l'ensemble pas bon : ça part dans tous les sens mais ne s'attaque pas aux vrais enjeux. Peut-être aussi qu'il n'y a pas assez de recul pour porter cette affaire au cinéma...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

LES DEUX ACTEURS PRINCIPAUX

100% CACHEMIRE



un film de VALÉRIE LEMERCIER

100% CACHEMIRE

Valérie LEMERCIER

Date de sortie : 11-12-2013 Vu le : 05-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Aleksandra est rédactrice en chef d'un magazine féminin. Elle vit avec Cyrille, galeriste et les deux sont très heureux. Sauf qu'ils n'ont pas l'enfant dont ils rêvent. Pour cela, ils magouillent pour voir arriver un petit Russe de sept ans. Mais ça ne sera pas de tout repos...

CRITIQUE :

Personnellement, j'ai toujours apprécié Valérie Lemerrier. Elle fait partie de ces comédiens (assez rares) qui me font rire uniquement par leur présence (caste aussi réservée à Valérie Bonneton ou François Damians par exemple). Forcément, il y a toujours en toile de fond son rôle mythique dans *Les Visiteurs* mais, même sans cela, elle a toujours réussi à être amusante. Pour ce qui est de la réalisation, je dois bien dire que son *Palais Royal !* ne m'avait pas déçu en son temps même si, autant que je m'en souviens, ce n'était pas exceptionnel mais avait le mérite d'être plutôt enlevé et très drôle par moments. Tout cela pour dire que j'attendais plutôt avec bienveillance sa quatrième réalisation, qui est aussi le premier

film qu'elle a écrit absolument seule. De plus, le sujet, assez compliqué (l'adoption, et plus particulièrement par des personnes qui ont beaucoup de moyens) était potentiellement un bon terreau pour lui permettre de laisser aller son humour finalement assez singulier. Mais le souci, c'est que *100% cachemire* est de ces comédies qui, sans être complètement déplorables, ne fonctionnent jamais véritablement. Et c'est assez compliqué de donner une raison plus importante que les autres pour expliquer le fait que ça ne « prenne pas ». C'est plutôt un enchaînement d'éléments qui tiennent autant à l'écriture (la manière de traiter le sujet) qu'à la façon de mettre en scène le scénario ou, même, de l'interpréter. C'est un peu dommageable car, sur certaines séquences, Valérie Lemerrier prouve qu'elle a vraiment le talent suffisant pour proposer des choses vraiment très amusantes et fines. Mais, ici, c'est beaucoup trop rare et on reste finalement sur notre faim. Contrairement à ce qu'annonce le titre, ce n'est pas un film soyeux et tout doux, comme on aurait pu l'espérer...

Le souci principal de ce long métrage réside quand même dans son scénario. En effet, autour du thème principal qui est l'adoption par un couple d'un enfant de sept ans, Valérie Lemerrier décide de rajouter plusieurs autres « sujets ». C'est le cas notamment de la presse féminine, notamment dans la première partie, ou encore des histoires de couples et de famille. Mais le souci, c'est que tout cela ne tient pas véritablement ensemble et qu'on a presque le sentiment parfois que ce sont des séquences artificiellement mises bout à bout. Il y a ainsi certains personnages qui n'ont strictement aucun intérêt car, finalement, ils ne rejoignent jamais le cœur du film. C'est notamment le cas pour cette collègue jouée par Marina Foïs, dont on peine à véritablement saisir le but dans l'histoire. Cette femme n'y apporte en tout cas absolument rien de bien intéressant. Cette accumulation permet au moins à Valérie Lemerrier de se faire plaisir. Ainsi, tout ce qui tourne autour des magazines pour femmes est extrêmement drôle. Mais bien trop d'autres situations tombent à plat, justement car elles sont trop éloignées de ce qui est censé faire vivre le film. Par exemple toutes les scènes avec la première nounou deviennent à la longue répétitives et, surtout, inutiles. Pour ce qui est du sujet premier du film – l'adoption, donc –, Valérie Lemerrier hésite toujours un peu entre deux tons (la comédie pure mais aussi, d'une certaine manière, le drame) et se perd parfois dans ce dilemme qui semble l'habiter. On a le sentiment qu'elle essaie de pousser la comédie jusqu'au maximum avant de se rendre compte que, cela n'étant plus possible, elle va devoir se rabattre vers quelque chose de moins drôle. Ainsi, toute la deuxième partie du long métrage est assez étrange, justement

car plus rien n'est véritablement assumé et que le ton juste n'est jamais trouvé. Soit c'est trop, soit ce n'est pas assez, mais ce n'est en tout cas jamais ce qu'il faudrait. Et pour le coup, la fin ne fait pas dans la demi-mesure...

Pourtant, quand elle s'y met véritablement, l'écriture de Valérie Lemerrier peut être acide à souhait. Elle le prouve à plusieurs reprises, avec des dialogues parfois fameux, des situations burlesques très drôles et des traits de caractère bien étudiés. C'est notamment le cas pour ce couple de quarantennaires bobos qui sont très branchés mais complètement perdus (surtout elle) devant les vraies responsabilités qui sont les leurs. C'est souvent assez fin de ce côté-là et plutôt bien analysé. Mais, en même temps, ce couple est très caricatural, tout comme la plupart des protagonistes. Tous ont des travers très marqués et ils deviennent des véritables « personnages », presque un peu déconnectés du réel. C'est déjà le cas pour cette Aleksandra qui est, pour le coup, complètement perché. Valérie Lemerrier se fait plaisir mais en rajoute justement trop pour vraiment séduire avec cette composition. Tous les seconds rôles qui gravitent autour (le voisin enquiquinant, la belle-mère envahissante ou l'amant beau parleur) ne sont pas non plus esquissés de la manière la plus fine qui soit, c'est le moins que l'on puisse dire. Et cela se retrouve même dans des séquences entières, qui en deviennent alors discutables : c'est notamment vrai pour l'accueil de l'enfant où je trouve très gênant la rencontre de deux couples si différents. C'est vraiment beaucoup trop marqué pour être au moins drôle et ça tombe à plat, comme malheureusement trop de scènes au cours du film. Là au milieu, il y a Gilles Lellouche, qui est peut-être justement le personnage le moins « marqué » et il s'en sort plutôt pas mal, jouant avec talent sur le côté un peu pince sans rire de cet homme qui doit avant tout raisonner sa compagne. Ce n'est quand même pas le pire film de l'année et ça se laisse gentiment regarder mais il manque à peu près tout pour en faire une vraie bonne comédie sympathique de laquelle on serait ressorti avec le sourire.

VERDICT :

100% cachemire est une comédie qui souffre de beaucoup trop de défauts pour plaire sur la durée. Quelques passages sont plus réussis mais l'ensemble manque vraiment de consistance. Même Valérie Lemerrier en fait trop pour être vraiment drôle.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

GILLES LELLOUCHE



HUNGER GAMES – L'EMBRASEMENT

Francis LAWRENCE

Date de sortie : 27-11-2013 Vu le : 09-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Katniss Everdeen et son partenaire Peeta Mellark partent faire la tournée des vainqueurs puisqu'ils ont gagné les Hunger Games. Mais au cours de ce voyage, ils sentent un vent de révolte gronder. Pourtant, les soixante-quinzièmes Hunger Games approchent et les règles seront différentes des précédents...

CRITIQUE :

C'est quelque chose d'assez compliqué de s'insérer dans un univers en commençant par le deuxième volet... C'est pourtant ce que j'ai tenté. En effet, je n'avais ni vu *Hunger Games*, ni lu les livres dont les films sont tirés. Pourtant, on en a entendu parler, et pas qu'un peu. Il s'agirait en fait du nouveau phénomène littéraire pour les ados (et pas que, paraît-il), un peu comme il y a eu la période *Seigneur des Anneaux* celle d'*Harry Potter* et bien sûr celle de *Twilight*. Tous ont d'ailleurs connu des adaptations cinématographiques qui ont fait des cartons absolus. Je suis passé à côté de ce nouveau phénomène et le premier film ne me tentait pas du tout, tant j'avais l'impression que c'était un énième long métrage qui mettait en scène des adolescents au milieu d'histoires plus ou moins fantastiques. Pour en avoir discuté avec quelques personnes, on m'a affirmé que *Hun-*

ger Games était bien au dessus de ça, que c'était surtout une critique de notre monde, des médias,... Bref, ça n'avait rien à voir avec les navets sortis récemment. Dans ces cas-là, il n'y a qu'une seule solution : se faire une idée par soi-même de ce que ça vaut réellement. Je suis donc allé voir ce deuxième volet, sans prendre auparavant aucune information sur ce qu'était ce monde créé par l'auteur des romans, Suzanne Collins. Je connaissais tout de même quelques rudiments, entendus ci et là, mais, finalement, ça ne dérange pas tant que cela de ne pas avoir vu le premier car on comprend assez vite les enjeux principaux (ce n'est pas non plus *Inception*, je vous rassure, ça reste assez simple). Pour dire les choses franchement, j'avais tellement entendu dire que *Hunger Games*, c'était absolument génial que je m'attendais à quelque chose de bien plus réussi. Oui, c'est sans doute plus « intelligent » que la plupart des films qui semblent du même genre, mais ça n'a absolument rien d'extraordinaire.

En fait, ce qui m'a réellement manqué dans ce film, c'est le fait de véritablement rentrer dans cet univers nouveau. Il faut dire que je suis plutôt réfractaire aux films qui se passent dans des mondes différents de celui dans lequel nous vivons. C'est sans doute mon côté « vieux jeu » qui ressort, mais c'est comme cela. Avec Panem, on est vraiment dans un monde marqué par l'anticipation puisqu'il y a des éléments qui existent actuellement et d'autres qui sont inventés. Cela permet forcément une critique du monde d'aujourd'hui, notamment avec les travers qui sont montrés ici : dictature, place des médias, abrutissement du peuple en lui proposant des jeux toujours plus sanglants,... C'est en cela que l'on peut dire que *Hunger Games* a un côté politique. C'est notamment le cas dans toute la première partie du film qui montre comment est géré le succès de Katniss et Peeta. Là, il y a vraiment une dimension « supérieure » qui est visée, notamment par rapport au sentiment de révolte ou encore à la manière de détourner le discours de Katniss en la « pipolisant » à l'extrême (pour son histoire d'amour avec Peeta). C'est dans l'ensemble plutôt pas mal vu dans le discours mais le souci principal de tout le début du film se situe plutôt au niveau du rythme. Il y a de vraies longueurs et certaines scènes ne se justifient pas vraiment, notamment du fait des redites qu'elles impliquent. Dans la deuxième moitié de ce long métrage (qui ressemblerait presque à un film différent), on a quelque chose de plus convenu avec un véritable *survival* et c'est moins intéressant par rapport à ce qui est dit mais c'est bien plus un pur film d'action, avec ses codes et ses moments

attendus. Les ficelles sont assez grosses et, là encore, on trouve malgré tout quelques moments un peu longuets sur les bords.

Au fil de ses aventures, Katniss rencontre des personnages qui ne sont pas inintéressants car beaucoup ont un côté un peu « double » et ne sont pas caricaturaux comme on pourrait s'y attendre. C'est notamment le cas pour ce Finnick qui nous est annoncé dès le départ comme un bellâtre prétentieux mais qui se révèle assez vite être en fait celui qui porte sa mentor pour la sauver et qui aide Katniss. Il est juste dommage que l'histoire d'amour triangulaire qui se trouve au cœur du film soit si convenue car, là, pour le coup, l'ensemble tombe un peu dans une forme de caricature. En plus, ça pourrait mieux marcher s'il y avait plus d'émotion mais, de mon côté, ça ne fonctionne jamais véritablement et je n'ai jamais été « pris » par cette histoire comme il aurait pourtant fallu pour en faire un vrai divertissement. On ne peut pas en vouloir à Jennifer Lawrence, parfaite dans ce rôle de véritable guerrière, qui sait aussi bien jouer les scènes d'action que celles bien plus calmes. Elle a suffisamment de charisme pour porter toute l'histoire sur ses épaules. Par contre, on ne peut pas en dire autant de ses acolytes du casting, notamment le pauvre Josh Hutcherson qui, à côté d'elle, fait un peu de la peine tant il paraît effacé. Beaucoup de seconds rôles sont tenus par des acteurs connus qui semblent plus en roue libre qu'autre chose (Harrelson, Sutherland ou Seymour Hoffman). Dans sa réalisation, Francis Lawrence fait plutôt le travail correctement avec quelques très beaux passages (l'entraînement est une vraie réussite visuelle) au milieu d'une esthétique d'ensemble qui ne me plaît pas beaucoup et qu'on a surtout l'impression de voir un peu tout le temps dans ce genre de films (teintes de gris et couleurs très vives à certains moments). La dernière image annonce bien évidemment une suite. De toute façon on le savait et il y aura même deux films pour le prix d'un (comme toute bonne saga au cinéma maintenant). Honnêtement, je ne sais pas bien si j'irai la voir. Ce film ne m'a pas déplu en tant que tel mais il a été très loin de m'enchanter et même de véritablement me divertir.

VERDICT :

Ce volet de *Hunger Games* est un blockbuster honnête, plutôt pas mal fait et où Jennifer Lawrence démontre une nouvelle fois tout son talent. Mais ça ne va pas beaucoup plus loin, notamment du fait d'un vrai manque de souffle d'ensemble et de quelques longueurs coupables.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

JENNIFER LAWRENCE



ZULU

Jérôme SALLE

Date de sortie : 04-12-2013 Vu le : 10-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Dans l'Afrique du Sud d'aujourd'hui, deux flics (l'un noir et l'autre blanc) enquêtent ensemble sur le meurtre sauvage d'une jeune femme. Mais ce qu'ils vont peu à peu découvrir dépasse ce qu'ils avaient pu imaginer...

CRITIQUE :

Le hasard du calendrier fait parfois curieusement les choses... En effet, je suis allé voir *Zulu*, film traitant de l'Afrique du Sud d'aujourd'hui et où la question de l'apartheid est très présente, le jour même de la cérémonie en hommage à Nelson Mandela. Ce n'est pas fait exprès mais, d'une certaine manière, ça a du sens. On a parlé pendant une semaine du formidable héritage laissé par Mandela, ce qui est tout à fait normal, mais il ne faut pas non plus oublier que l'Afrique du Sud est aussi un pays gangréné par la violence et où certaines villes font partir des plus dangereuses de la planète, notamment pour les femmes. C'est plutôt sur ce

constat-là que se base le long métrage, tiré d'un roman paraît-il excellent et écrit par un auteur français. Et même si, à sa manière, *Zulu* ne fait pas les choses à moitié par rapport à toute cette problématique complexe à traiter dans sa globalité, il a le mérite de s'interroger dessus et de donner à voir une certaine réalité, ce qui est déjà un premier pas nécessaire. Malgré son tournage en Afrique du Sud, en langues locales (anglais, zoulou et afrikaans) ainsi que son casting anglo-saxon, *Zulu* est un film principalement français, en tout cas dans les financements. Il est réalisé par un habitué de ces productions internationales, Jérôme Salle, qui s'était notamment occupé des deux premiers volets de *Largo Winch*, là-aussi des productions hexagonales mais fortement mondialisées dans le casting. Salle a ici adapté le roman en compagnie de Julien Rappeneau (scénariste qui a déjà touché à la comédie autant qu'aux films d'action) afin d'en tirer un long métrage le plus efficace possible. Il livre finalement un polar qui, s'il se laisse largement regarder, souffre de trop de défauts pour être un vrai thriller de qualité.

Ce qui est vraiment gênant, ce sont ces cinq dernières minutes qui, vraiment, n'auraient jamais dû exister. D'abord, elles traînent beaucoup trop en longueur et là, où le film est justement marqué par son efficacité, j'ai vraiment du mal à comprendre cette manière de prendre autant de temps. Mais, surtout, elles sont dans le fond vraiment dérangeantes. Sans trop en dire, c'est une vraie justification de l'autojustice et d'une forme de barbarie qui est dénoncée pendant tout le film. Et c'est même presque pire car ça concerne un personnage que l'on croyait à l'abri de tels agissements. Alors que le discours véhiculé jusque-là était assez mesuré, malgré des pointes de violence, cette fin remet tout en cause. Ça m'a beaucoup dérangé et je trouve vraiment dommageable que ce long métrage se termine (presque) de cette manière. Mais c'est aussi à l'image d'un film qui, en voulant traiter des questions très compliquées de manière rapide et à travers le prisme d'un polar, perd aussi en niveau d'analyse. Clairement, l'ensemble manque de nuances et les personnages comme les situations sont plutôt brossés à (très) grand trait et deviennent presque caricaturaux. On trouve déjà le flic noir qui a connu dans sa chair la période de l'apartheid (la première séquence nous le fait comprendre), interprété par une Forest Whitaker toujours aussi classe et juste dans ses rôles ; le flic blanc qui, à cause de ses problèmes de couple, est complètement dépravé (Orlando Bloom qui, pour le coup, en fait un peu trop) ; les méchants qui, à leur manière, profitent encore de l'ancien système ; ceux qui se battent encore contre les inégalités... Ainsi, ce ne sont que des stéréotypes qui évoluent les uns avec les autres, sans offrir véritablement d'alternative à des comportements

que l'on attend et offrant des conversations qui sont plus un échange de grands principes lâchés comme des slogans qu'une vraie conversation de fond.

S'il rate quand même pas mal les enjeux principaux qu'il soulève, *Zulu* n'en reste pas moins un polar que l'on peut qualifier d'efficace. La preuve ? On ne s'ennuie jamais pendant les presque deux heures que dure ce long métrage. Cela tient à une intrigue principale pas forcément très compliquée (et même un peu bateau par moments) mais qui est traversée d'autres problématiques, plus personnelles à chacun des personnages principaux. Toutes trouvent néanmoins un sens à un moment précis du film, même si c'est parfois un peu abracadabrantesque. En fait, les deux flics que l'on suit ne sont pas si souvent que cela ensemble et ce sont leurs histoires respectives qui font aussi avancer l'enquête. La manière de voir leurs actions parfois en parallèle (notamment lors de scènes un peu plus nerveuses) est un peu artificielle mais elle permet de conserver un vrai rythme, qui est l'une des caractéristiques de ce film. Dans sa mise en scène, Jérôme Salle fait le travail, en rendant plutôt bien cette ambiance assez sombre qui traverse toute cette histoire finalement assez terrible. Ce n'est pas non plus du grand cinéma noir. Ça manque pour cela de pas mal de choses. A la fois, comme nous l'avons déjà dit, de l'inscription dans un vrai contexte bien traité qui pourrait donner un souffle à l'ensemble, mais aussi d'un scénario vraiment prenant ou renversant, de grandes scènes d'action (ici, c'est bien, mais pas génial) ou encore d'une musique de qualité (Alexandre Desplat est en roue libre pour ce film). En l'absence de tout cela, c'est sûr que ça devient très compliqué d'aller vers un vrai grand long métrage. Mais *Zulu* a quand même des qualités qui ne sont pas négligeables et qui en font un film moyen. Du type qui ne marquera pas l'histoire du cinéma mais qui est loin d'être horrible...

VERDICT :

Thriller sombre, rythmé et parfois très prenant, *Zulu* souffre néanmoins d'un côté un peu caricatural et d'une fin plus que limite. Et puis, il y a Forest Whitaker, toujours épatant quoi qu'il joue.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

FOREST WHITAKER



THE LUNCHBOX

Ritesh BATRA

Date de sortie : 11-12-2013 Vu le : 12-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Ila sent bien que son mari la délaisse. Pour essayer de le reconquérir, elle utilise sa cuisine et lui prépare de savoureux petits plats qui sont ensuite acheminés là où il travaille. Mais elle se rend compte un jour qu'ils ne lui arrivent pas mais que c'est plutôt à un vieil homme solitaire qui les mange. Entre eux, une relation singulière va naître...

CRITIQUE :

Des « vrais » films indiens ne sortent pas si souvent que cela chez nous et on garde une image assez « fantasmée » de ce qu'est le cinéma là-bas : les comédies à l'eau de rose produites par Bollywood et ponctuées par des chants et des danses en tout genre. Dernièrement, des films anglo-saxons se sont aussi intéressés à ce grand pays aussi fascinant que complexe à saisir dans sa globalité, que ce soit sur le ton de la pure comédie (*A bord du Darjeeling Limited*), celui du drame un peu décalé (*Slumdog Millionaire*) ou encore celui du ratage total (le terrible *Trishna*). Chacun à leur manière, ils parlaient (plus ou moins bien) de ce pays-continent. Mais c'était toujours avec un regard extérieur. C'est pourquoi, quand un long métrage provenant réellement d'Inde arrive jusqu'à nos yeux, il est absolument nécessaire d'en profiter. Il faut dire que le premier film de ce réali-

sateur (qui a été élevé au cinéma aux Etats-Unis) a été en partie produit grâce à des fonds français et allemands et qu'il a en outre bénéficié de l'aide du fameux festival de Sundance. C'est donc d'une certaine manière un film qui est appelé à s'ouvrir sur l'international et qui n'est pas uniquement centré sur le marché indien. D'ailleurs, il est bien loin des clichés évoqués plus haut (pas de danse notamment, ce qui n'est au fond pas plus mal). Lors de sa projection au Festival de Cannes, il a rencontré un grand succès et, encore aujourd'hui, lors de sa sortie, il fait un véritable tabac, que ce soit en Inde ou à l'international. On peut dire qu'il le mérite car, sans être extraordinaire, c'est un long métrage qui réussit à instiller une petite musique pas désagréable. C'est vraiment le genre de films dont on ressort heureux même si ce n'est pas un *feel good movie* traditionnel.

C'est justement dans une certaine singularité que se trouve le charme de *The Lunchbox*. D'ailleurs le « charme » est sans doute le terme qui convient le mieux pour décrire ce film. En effet, il a quelque chose d'excessivement doux et sympathique, voire même presque irréel, tant cette histoire d'amour épistolaire semble à la fois improbable mais aussi très jolie. Entre Ila, jeune femme qui voit sa vie devenir de plus en plus morne et Saajan (un Irfan Khan, excellent), en fin de carrière et un peu rugueux sur les bords, notamment depuis les décès de sa femme, ce sont aussi deux mondes, deux générations et deux façons de voir la vie qui se rencontrent grâce au simple échange de lettres. Vont-ils finalement se voir pour de vrai ? Je ne vous le dis pas même si je dois signaler que la fin est très jolie et clôt le film là où il doit l'être. Je dis suffisamment quand il y a cinq ou dix minutes de trop pour que je ne fasse pas la remarque inverse si besoin. Toute cette relation finalement assez étrange donne réellement sa singularité à un film qui réussit à séduire dans la façon subtile dont il met en scène cette histoire et dont, volontairement, il ne la précipite pas mais l'accompagne plutôt. En plus, un personnage assez incroyable vient rompre cette relation (il débarque souvent quand Saajan lit les lettres) : c'est celui de l'apprenti qui est appelé à remplacer Saajan et qui, lui aussi, est une figure encore totalement différente. Très expressif et motivé, il bouscule le quotidien ordonné de son collègue et va peu à peu nouer une relation singulière avec celui-ci, alors que ce n'était pas forcément gagné au début. Un quatrième personnage est aussi très présent sans qu'on ne le voit

une seule fois : il s'agit de la voisine d'Ila (la fameuse Auntie), qui lui sert de confidente et de conseil. Je trouve que c'est une idée assez extraordinaire de donner autant d'importance à une simple voix.

The Lunchbox donne aussi une formidable vision sur la ville de Bombay, où se déroule toute l'action, presque de manière documentaire. On la voit à la fois grouillante mais aussi, d'une certaine façon, très ordonnée, avec ce système fascinant de livraison des repas dont j'ignorais totalement l'existence et qui est pourtant l'une des fiertés de la ville (seulement un repas sur un million n'arriverait pas à son destinataire). C'est à l'image d'une Inde de contrastes que Ritesh Batra arrive tout à fait à saisir, parfois de manière presque imperceptible. D'ailleurs, dans sa mise en scène, il insiste beaucoup sur des éléments répétitifs qui sont justement constitutifs à part entière de cette Inde d'aujourd'hui mais qui, d'une certaine façon, servent aussi l'histoire. En effet, tous les trajets (notamment des fameuses lunchbox que l'on voit dans le train, puis lors de leur distribution) sont en fait le lien entre les deux personnages principaux et leur manière de la continuer. Malgré tout son charme, *The Lunchbox* ne parvient jamais à être un vrai grand film, notamment à cause de quelques longueurs au cœur du film mais aussi de certaines faiblesses de scénario et de mise en scène. L'ensemble manque en effet sans doute un peu de finesse dans la façon de montrer les personnages, assez caricaturaux, notamment ce vieil homme solitaire et un peu acariâtre sur les bords et, surtout, leur évolution. On le voit refaire les mêmes choses qu'au début du film (discuter avec des enfants notamment) avec un résultat très différent car son histoire épistolaire l'a changé. Tout cela aurait pu être montré avec plus de délicatesse et de manière moins évidente. Mais, tout de même, il y a quelque chose dans ce long métrage qui fait que l'on s'y attache et qui donne à cette histoire d'amour épisto(cu)l(in)aire un charme singulier. Et l'envie de manger indien !

VERDICT :

Un film savoureux, doux comme un curry de poulet bien cuisiné et parfaitement interprété. Il manque un peu d'épices – dans la réalisation et le scénario – pour en faire un long métrage vraiment réussi. Mais on reprendrait quand même bien une louche de cinéma indien comme celui-ci.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

IRFAN KHAN



ALL IS LOST

J.C. CHANDOR

Date de sortie : 11-12-2013 Vu le : 13-12-2013

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Alors qu'il se trouve en plein milieu de l'Océan Indien, seul sur son voilier, un homme voit son embarcation heurtée par un container. Les dégâts sont très importants et c'est la vie de cet homme qui s'en trouve menacée. Réussira-t-il à s'en sortir ou tout est-il vraiment perdu ?

CRITIQUE :

En 2011 (2012 chez nous), J.C. Chandor avait fait une entrée impressionnante à Hollywood en réalisant *Margin Call* qu'il avait en plus lui-même écrit (lui valant une nomination à l'Oscar du meilleur scénario original). Bien que je n'aie pas trouvé le film exceptionnel, on pouvait sans peine reconnaître à ce jeune réalisateur un vrai talent pour mener son histoire et diriger un casting de haute volée. Dans ces cas-là, le souci se trouve souvent dans le deuxième long métrage et notamment dans la manière de se renouveler. J.C. Chandor, lui, adopte la solution de changer radicalement de genre puisque des bureaux surpeuplés et frénétiques d'une banque de Wall Street, il passe au dénuement le plus complet d'un homme seul sur son voilier, en plein cœur de l'Océan Indien. Presque sans

aucune parole prononcée, son film pourrait s'apparenter à un simple concept. C'est tout de même un peu le cas et, dans son genre, ce long métrage fait penser à quelques films récents, que l'on peut appeler de vrais *survival*, comme *Seul au monde* (un homme seul sur une île), *127 heures* (un homme est bloqué dans un canyon) ou, bien évidemment, *Gravity* (une femme se retrouve seule dans l'espace), voire même à *L'odyssée de Pi*, qui, dans un genre un peu différent et plus « fantastique », nous contait l'histoire d'un jeune homme seul (ou presque) dans une embarcation au milieu de l'eau. Cela donne de multiples points de comparaison car, à chaque fois, on retrouve le même schéma d'un seul humain contre un environnement où tout se ligue contre lui. Mais je crois qu'il faut prendre *All is lost* dans sa singularité et ne pas chercher à voir le rapport qu'il peut avoir à tous ces longs métrages. Car c'est un film qui a sa propre originalité et qui réussit à marquer le spectateur par sa force et ce qu'il s'en dégage.

Ce qui est assez formidable dans ce film, c'est cette manière qu'a le réalisateur de s'en tenir à son programme initial. Le film s'ouvre (après quelques propos d'ouverture en voix-off) sur le moment même où le voilier est touché par le container. On ne voit absolument rien précédemment sur qui est cet homme (on ne connaît pas son nom et il n'est jamais fait référence à des proches, sauf dans l'ouverture, justement), le pourquoi de son voyage et les circonstances générales de son expédition. Et c'est très intéressant car, justement, cet homme qui, en plus, parlera très peu (quelques jurons) devient presque une figure de l'humanité toute entière qui, dans n'importe quelle situation, peut se battre pour sa survie. Et tout ce qui arrive à cet homme, autant d'étapes qui le mènent vers une existence de plus en plus précaire et dangereuse, montre vraiment la force, le courage mais aussi l'ingéniosité que l'humain peut déployer si besoin. Ce qui marque vraiment dans la réaction de cet homme, qui se sent de plus en plus condamné, c'est son extrême dignité, comme s'il savait que, face à la nature, il ne peut pas grand-chose, mais aussi la manière dont il trouve toujours une solution face à un problème donné. En ce sens, *All is lost* donne vraiment foi en l'humain tout entier, représenté par cet homme. Mais, d'une certaine manière, on peut se demander si ce marin qui est filmé, ce n'est pas Robert Redford lui-même, de sorte que le film s'apparente à un vrai-faux documentaire. Il est en tout cas la véritable pierre angulaire du film, de presque tous les plans et on ne voit que lui pendant presque deux heures. On suit son évolution, notamment dans sa peau qui se

tanne peu à peu et sa résistance physique qui s'amenuise. L'interprète est absolument génial, jouant notamment parfaitement sur le mélange entre espoir et désespoir qui l'habite. Redford prouve qu'un très bon acteur peut faire passer beaucoup plus de choses avec son visage qu'avec des mots.

On pourrait croire que passer presque deux heures sur une embarcation avec un vieil homme, c'est particulièrement long mais, en fait, pas du tout. Cela tient d'abord à cette notion d'étapes déjà évoquée. Dans cette expédition, il y a plusieurs graduations dans les événements et certains sont plus marquants que d'autres (des tempêtes notamment). Cela donne une alternance de moments de pure action et de très grande intensité et d'autres, beaucoup plus calmes mais qui sont aussi très forts et dramatiques pour ce qu'ils montrent sur la nature profonde de cet homme. La fin, elle, n'est pas forcément le meilleur moment même si elle peut se lire de plusieurs manières et que J.C. Chandor a le mérite de ne pas tenir par la main son spectateur et de le laisser plutôt trouver une réponse par lui-même. De fait, on ne s'ennuie jamais même s'il manque un petit quelque chose, assez difficile à définir, pour que l'on accroche complètement à ce long métrage. C'est peut-être un peu plus d'émotion qui fait défaut car si on ne peut avoir que de l'intérêt pour ce personnage, l'empathie n'est pas non plus complètement présente. Cela vient aussi du fait que, personnellement, la mer n'est pas mon univers et que je m'y connais pas du tout en voile et même en marine en général. Néanmoins, il m'a semblé qu'il y avait quelques incongruités et des choses pas forcément logiques à certains moments du film mais, au fond, un peu comme pour *Gravity*, ce n'est pas ce qui est le plus important. Dans sa réalisation, J.C. Chandor fait preuve d'une grande efficacité et montre vraiment qu'il sait filmer à la fois les pures scènes d'action (l'orage est terrible et particulièrement immersif) mais aussi accompagner avec délicatesse un homme qui se sait en danger. Enfin, l'usage de la musique est vraiment intéressant car si la partition de Alex Ebert (qui est en fait le chanteur du groupe Edward Sharpe and the Magnetic Zeros) n'a rien de vraiment marquant, c'est parce qu'elle a son importance sans être omniprésente ou encombrante comme ça peut l'être dans ce genre de films où on se dit que beaucoup de musique va permettre de faire passer le temps. Tout cela combiné fait de *All is lost* un long métrage qu'il ne faut pas hésiter à aller voir, sauf si la solitude ou la mer font vraiment très peur...

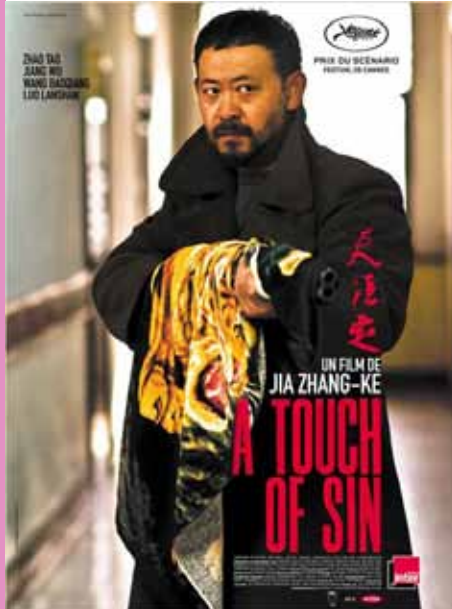
VERDICT :

Porté par un grand Robert Redford, ce *survival* marque par sa force et par la sensation d'avoir été vraiment secoué qu'il laisse après la projection. Il manque peut-être un tout petit quelque chose pour en faire un immense film mais ça reste assez impressionnant.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

ROBERT REDFORD



A TOUCH OF SIN

Jia ZHANG-KE

Date de sortie : 11-12-2013 Vu le : 16-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Au plein cœur de la Chine d'aujourd'hui, on suit quatre histoires d'hommes et de femmes qui vont être confrontés à la violence et qui vont la faire subir aux autres. En creux se dessine un portrait d'un pays en plein développement économique et où la société dans son ensemble évolue aussi de manière très rapide.

CRITIQUE :

Il y a maintenant un certain temps (j'étais encore tout « jeune » dans le visionnage « intensif » de film), un film de Jia Zhang Ke (*Still life*) m'avait un peu traumatisé et a longtemps constitué pour moi une forme de stéréotype absolu du film totalement incompréhensible et surcoté. Car il avait remporté le Lion d'Or à Venise et était encensé par la critique. Mais je n'y avais absolument rien compris et ça m'était passé un peu au-dessus de la tête (sans parler de la fameuse scène où un bâtiment se transforme en fusée, scène qui reste encore aujourd'hui un des mystères les plus indéchiffrables du cinéma contemporain). Encore un peu sous le choc et dans le souvenir de *Still life*, j'avais laissé passer son film de fiction suivant (*24 city*), de peur d'être de nouveau déçu (et aussi un peu pour « protester »). Faisant parti de ces réalisateurs qui sont (presque) toujours sélectionnés

au Festival de Cannes, Jia Zhang Ke y a présenté en mai dernier son nouveau long métrage, qui a été très bien reçu par la critique et qui a attrapé au passage le Prix du scénario (ce qui n'est pas anodin). Depuis, les avis sont toujours aussi unanimes concernant ce film, ce qui n'était pas forcément pour me rassurer plus que cela. Mais il fallait bien se motiver, essayer d'oublier la fusée, et aller voir ce que ce *A touch of sin* donnait. Ce fut chose faite, un soir tard (donc pas forcément dans les meilleures conditions), et avec un a priori assez défavorable. Finalement, ce film ne m'a pas déçu autant que je le craignais et a même un intérêt qui n'est pas négligeable et un côté par moments assez fascinant. Par contre, je ne ferai pas comme la grande majorité des critiques qui font de ce long métrage presque un chef d'œuvre absolu.

Ce qui m'a le plus marqué dans *A touch of sin*, c'est la manière dont il mixe plusieurs genres. En effet, c'est compliqué de le définir car c'est autant un drame (les hommes face à une société qui est violente envers eux), un polar (de nombreuses scènes d'action sont présentes) mais aussi un documentaire car c'est un long métrage qui dit énormément sur la Chine d'aujourd'hui. D'ailleurs, à ce propos, je me demande comment il a pu passer le cap de la censure qui sévit encore durement dans ce pays car ce n'est pour le moins pas un portrait reluisant qui est donné ici. Corruption, prédominance de l'argent, violence toujours présente..., autant de maux qui semblent ronger de l'intérieur une Chine que l'on ne voit finalement que très peu florissante ici mais plutôt comme étant pris d'une sorte de folie des grandeurs (paysages presque dévastés avec des ponts pas terminés ou des villes presque déshumanisées). De ce côté-là, *A touch of sin* est une vraie réussite et est un « document » précieux pour comprendre les évolutions majeures de cette société. Chacun à leur manière, les quatre personnages y sont confrontés et tous vont trouver dans la violence une réponse à leurs maux. Parce que la violence n'est pas que physique, elle est aussi (et peut-être surtout) sociale, psychologique et, en tout cas, insidieuse. Elle semble être quelque chose qui est inhérent à tous ces brusques changements. C'est à chaque fois dans de véritables pics que cette brutalité apparaît et certaines séquences sont donc presque choquantes de sauvagerie. Dans sa réalisation, Jia Zhang-Ke insiste en plus beaucoup sur ces scènes clés en leur donnant à chacune un aspect singulier.

C'est presque parfois trop mais c'est aussi une façon de bien faire comprendre les enjeux qui sous-tendent ce qui se passe aujourd'hui en Chine.

S'il y a quatre histoires, elles ne sont pas véritablement séparées car elles s'enchaînent de façon presque imperceptible avec un personnage que l'on retrouve à un endroit par hasard et dont on suit progressivement le cheminement, presque sans que l'on s'en rende compte. En ce sens, c'est vrai que le scénario est assez fin, bien qu'il ne soit pas non plus génial. Ce qui me chagrine un peu, c'est cette façon de faire telle que les personnages apparaissent presque comme des marionnettes, qui sont ballotées par une forme de fatalité : c'est bien évidemment la société qui est en cause, et notamment le capitalisme qui implique forcément un dérèglement des valeurs. Ainsi, chacun des quatre protagonistes n'est plus vraiment un humain mais une figure particulière du travailleur dans ce système. Et cela implique que l'on a du mal à vraiment avoir des sentiments pour chaque personnage et, donc, à s'accrocher à l'histoire dans sa globalité. Car c'est là que, pour moi, le film atteint ses limites : à force d'être presque trop « théorique », il en devient presque froid (comme ses plaines enneigées filmées avec délice par le réalisateur). Personnellement, je n'ai vraiment pas réussi à véritablement rentrer au cœur du film : j'ai suivi chacun des personnages mais avec un regard beaucoup trop extérieur pour que j'y trouve mon compte. En fait, c'est un long métrage qui ne me transporte aucunement et c'est un peu embêtant. Pour autant, et c'est peut-être paradoxal, Jia Zhang-Ke livre un film formellement réussi (et même plus que cela à certains moments). C'est tout à fait maîtrisé, quelques séquences sont absolument fascinantes (le feu d'artifice par exemple) et, dans l'ensemble, on ne s'ennuie jamais véritablement (cela vient aussi de la structure avec quatre histoires qui se succèdent). Mais bon, tout cela ne suffit pas toujours et là, il m'a clairement manqué quelque chose pour réellement être séduit par ce film. Mais c'est bien supérieur à *Still life* que j'avais considéré à l'époque comme véritablement terrible à regarder. C'est déjà ça !

VERDICT :

Un film qui, bien que réussi formellement et traversé de fulgurances épatantes, n'est pas parvenu à vraiment me séduire car je ne suis pas vraiment rentré dedans. Je reconnais sans souci le talent du cinéaste mais il me laisse beaucoup trop froid.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

QUELQUES SCÈNES VISUELLEMENT SUBLIMES



LE GÉANT ÉGOÏSTE

Clio BARNARD

Date de sortie : 18-12-2013 Vu le : 17-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Arbor a treize ans et vit dans un quartier déshérité de Bradford. Avec son ami Swifty, ils se font renvoyer de l'école mais font la rencontre d'un ferrailleur, pour qui ils vont commencer à travailler. Leur amitié va être mise en péril alors que les intérêts des deux jeunes garçons commencent à diverger.

CRITIQUE :

Rien de tel qu'un bon film social anglais en fin d'année, afin de combler un « vide » en 2013. C'est ce que je me disais avant la séance et, d'une certaine manière, je m'en réjouissais car on est vraiment dans l'ordre du « passage obligé ». En effet, cette année, Ken Loach n'a pas sorti de films et, plus globalement, je ne suis allé voir aucun long métrage qui s'inscrit dans cette veine. Pourtant, c'est une forme de tradition et de *Tyrannosaur* à *Broken*, l'année dernière nous avait donné de très bons exemples de cinéastes s'inscrivant directement dans la lignée ouverte par Ken Loach en Angleterre, bien sûr, mais aussi, d'une certaine manière, par les frères Dardenne en Belgique. Toujours est-il que la sortie de ce *Géant égoïste* (titre d'un conte d'Oscar Wilde dont le film s'inspire en le rendant contem-

porain) m'offrait une dernière opportunité en cette fin d'année. Et c'est une femme qui « reprend le flambeau » puisque c'est le premier long métrage de fiction pour Clio Barnard, qui s'était plutôt fait remarquer jusque-là pour des documentaires tout en étant professeur de cinéma à l'Université mais aussi plasticienne à ses heures perdues. Il était donc assez logique qu'elle finisse au bout d'un moment par arriver à la fiction. Présenté à Cannes en mai dernier dans la sélection de la Quinzaine des réalisateurs, son film a séduit et est reparti avec l'un des nombreux prix (le Label Europa Cinema). Depuis, il se ballade dans les Festivals et fait visiblement son petit effet. Il était donc temps que l'on découvre sur pièce ce fameux drame social tant attendu. Et, d'une certaine manière, ce n'est pas exactement ce à quoi je m'attendais, puisque *Le géant égoïste*, s'il a bien toutes les caractéristiques de ce genre particulier, en propose aussi une vision singulière, pas inintéressante.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le premier plan (court mais superbe) nous montre un paysage de nuit où l'on distingue des chevaux paissant sous une ligne électrique. Ce sont en fait les deux thèmes principaux de ce film : d'un côté les animaux, et plus particulièrement les équidés qui auront une place toute particulière et de l'autre le fil électrique qui sera un enjeu d'importance. En ce sens, tout le long métrage de Clio Barnard est un peu décalé par rapport à ce à quoi l'on peut s'attendre. Bien sûr, *Le géant égoïste* fait aussi le portrait de quartiers populaires, totalement laissés à l'abandon, où les familles luttent contre le chômage et la pauvreté en vivant de petites embrouilles, où les injures sont monnaie courante (le nombre de f*** au cours du film est tout simplement impressionnant) et où, donc, toutes les relations sont empreintes d'une certaine violence. Filmé comme cela, cette partie de Bradford apparaît véritablement comme une sorte de quart monde complètement délaissé. La plongée dans cet univers est réelle et rappelle pour le coup les caractéristiques du drame social mais aussi le passé de documentariste de la réalisatrice. De ce côté-là, il faut bien dire que, si c'est fait correctement, c'est un peu vu et revu. Mais, à sa manière, Clio Barnard s'en affranchit aussi largement en offrant des sortes de respiration ou d'échappées avec de très nombreux plans de nature qui rythment l'action. C'est assez contemplatif par moments et on sent bien que la réalisatrice est douée pour faire de très beaux tableaux. Mais cette nature est rarement sauvage. On voit presque toujours un câble électrique ou une usine nucléaire, qui montrent bien que cet espace à proximité de la ville n'est plus vraiment naturel mais a bien été « envahi » par l'homme. C'est d'ailleurs

dans ce lien, notamment celui du rapport aux animaux, que se trouve l'un des enjeux de ce film qui, en ce sens, échappe à la vision uniquement misérabiliste du quartier, de ses rues défoncées et de ses familles endettées.

Mais ce film est avant tout basé sur ces deux grands enfants (ou jeunes adolescents, c'est selon) et sur leur relation qui va évoluer au cours du temps. Tous deux sont un peu rejetés par les autres jeunes du quartier et ils ont appris à se défendre à leur façon. C'est surtout Arbor, le petit teigneux, qui prend la défense de Swifty, à l'allure un peu plus pataude. On sent très vite que le premier mène plus la danse et pousse le second à le suivre dans les combines qu'il essaie de mettre en place pour gagner de l'argent (et aussi faire vivre sa famille). C'est finalement autour de la ferraille qu'ils vont trouver une occasion de se faire des sous. Les voici donc partis sur une charrette tractée par un cheval à la recherche (plus ou moins licite) de tout matériau qui peut être revendu au ferrailleur local. Cela donne d'ailleurs certaines scènes absolument lunaires avec cette charrette en plein milieu des voitures... Mais la rencontre avec ce ferrailleur va aussi marquer un point de rupture entre les deux amis puisque celui-ci s'occupe aussi d'un cheval de course et Swifty va se prendre d'affection pour celui-ci et va tout faire pour en devenir le jockey lors de courses clandestines (autre séquence mémorable). A partir de là, les aspirations d'Arbor et de Swifty vont différer et ils vont avoir du mal à les réconcilier. Cette évolution pose aussi la problématique du passage à l'âge adulte puisque ces deux jeunes évoluent dans un monde qui n'est plus le leur et dans lequel, à cet âge-là, ils n'auraient rien à faire normalement. Pourtant, malgré l'interprétation parfaite des deux jeunes (Conner Chapman, toute rage dehors, est même assez incroyable), *Le géant égoïste* manque un peu d'une dimension supérieure qui lui ferait passer le cap du bon au grand film. Pourtant, on sent qu'il y a vraiment quelque chose chez cette réalisatrice et elle sera tout à fait en capacité de nous offrir de nouveau un film de cette qualité, voire mieux, c'est certain.

VERDICT :

Un conte social assez singulier où des passages contemplatifs côtoient des bordées d'injures. Ça manque sans doute un peu de force, mais c'est porté avec brio par deux jeunes comédiens, dont l'un, Conner Chapman, devrait refaire parler de lui dans le futur...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CONNER CHAPMAN



BELLE ET SÉBASTIEN

Nicolas VANIER

Date de sortie : 18-12-2013 Vu le : 18-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'AVENTURE

HISTOIRE :

Sébastien est un jeune garçon qui vit avec son grand père dans un village des Alpes et qui passe de longues journées à parcourir les montagnes. Dans celles-ci une « bête » fait régner la terreur. Sébastien va la rencontrer et les deux vont devenir inséparables. Et la bête devient Belle.

CRITIQUE :

Attention, Nicolas Vanier s'attaque ici à ce qui est pour moi un véritable mythe, et je pèse bien mes mots. En effet, la série *Belle et Sébastien* a bercé mon enfance, même si ce n'est pas exactement ma génération. J'ai vu tous les épisodes un nombre incalculable de fois (et il n'y a encore pas si longtemps) et ça reste pour moi, surtout en période de Noël où j'avais l'habitude de les visionner, quelque chose de vraiment marquant, bien plus que les dessins animés, par exemple. Le noir et blanc, la contrebande, le mythique Norbert, Paloma Matta (l'interprète de la fameuse Angelina), la chanson légendaire... Tout cela me rappelle tellement de souvenirs que quand j'ai appris qu'il y aurait une adaptation pour le cinéma, j'ai été

partagé entre une certaine forme de bonheur (revoir tous les personnages) mais aussi de l'inquiétude car ce sont une multitude d'images (sans doute idéalisées avec le temps) qui allaient être remises en question. Savoir que c'était Nicolas Vanier qui s'en occuperait n'était pas forcément pour me rassurer. En effet, ce dernier est surtout connu pour son travail d'aventurier et de cinéaste qui s'intéresse beaucoup aux animaux et à la nature en général. Vous me direz que le film traitant de la relation entre un chien et un jeune garçon, ce n'était pas si bête (c'est le cas de le dire). Vous n'aurez pas forcément tort mais, en même temps, j'avais peur que le côté « nature » prenne le dessus et ne permette pas au film de réellement se déployer autour d'un scénario qui réussirait à transcender la relation et lui apporter un vrai souffle épique. Bien sûr, il ne s'agissait pas de reprendre exactement le scénario de la série (même si j'adore cette histoire de contrebande) mais au moins d'en faire quelque chose de potable pour garder l'esprit général. Malheureusement, ce n'est pas le cas et *Belle et Sébastien* n'est finalement que ce que l'on peut appeler un long métrage de décors, ce qui ne peut être suffisant.

Alors oui, c'est vrai que le travail sur les décors et sur les paysages des montagnes des Alpes (enneigées ou non) est très important. Cela donne beaucoup de très belles images et c'est par exemple le cas pour toute la séquence d'ouverture qui est même assez impressionnante car elle rend bien compte de la verticalité et du danger qui peut guetter les humains dans une situation pareille. Du point de vue purement technique, il n'y a pas grand-chose à redire. Mais le souci, c'est que, à mon goût, Nicolas Vanier utilise beaucoup trop tous les plans qu'il a sous la main (une marmotte par ci, un pic enneigé par là et un cerf qui se ballade pour faire le nombre), comme s'il voulait cacher que, en fait, il n'a pas grand-chose d'autre pour construire un vrai film et ne pas se contenter d'un documentaire sur le Parc Naturel de la Vanoise. Ça aurait pu être un projet en soi, mais, là, ce ne l'est pas. On attendait donc autre chose de ce *Belle et Sébastien*. Et, justement, c'est là que le bât blesse fortement et que cette adaptation ne fonctionne pas du tout et déçoit bien plus qu'autre chose. Car c'est absolument et désespérément creux. Je veux bien admettre que le film soit fait pour un public familial (quand on dit cela, ça signifie en fait que c'est pour les enfants...) mais ça ne peut pas être une raison pour faire quelque chose d'aussi insipide et même complètement crétin par moments. Qui a pu avoir cette idée de replacer la rencontre du chien sauvage et du jeune garçon dans le contexte de la Deuxième Guerre Mondiale ? Alors, oui, forcément, ça parle à plus de monde que les histoires de contrebande. Mais, après *La guerre des boutons* qui avait connu le même traitement (dans la

version de Christophe Barratier), on est en droit de s'interroger sur l'intérêt de toujours en revenir à cette période. Est-ce une solution de facilité pour l'écriture ?

Si, au moins, c'était fait de façon intelligente et pas trop marquée, ça pourrait passer. Mais alors, là, le moins que l'on puisse dire, c'est que les scénaristes n'ont pas fait dans la demi-mesure puisque c'est une avalanche de bons sentiments, de situations grotesques et de dialogues tous plus insignifiants les uns que les autres. La relation de Belle et Sébastien se déroule alors dans tout ce contexte vu et revu et, ce qui est bien, c'est que les surprises ne sont pas légions. On a droit à tout ce à quoi on peut s'attendre (je ne vous en dis pas plus mais c'est vraiment peu original). Et pour interpréter cette histoire quand même assez bidon, il aurait fallu des performances d'acteurs de qualité pour donner un minimum de crédibilité. Mais ce n'est même pas le cas... On a vraiment la sensation que si Nicolas Vanier sait très bien filmer des paysages et des animaux, il se retrouve un peu démuni devant des acteurs faits d'os et de chair. En effet, il n'y en a pas un seul qui est bon. Entre le gamin avec lequel j'ai eu beaucoup de mal, Tchéky Karyo qui en fait des tonnes et des tonnes dans le rôle du grand père bourru et alcoolique et tous les seconds rôles qui semblent eux aussi un peu perdus, il n'y en a pas un pour rattraper l'autre... Et puis l'usage de la musique est beaucoup trop important et finit de donner à tout le long métrage un aspect de documentaire nature déguisé en film de fiction. Et que dire du choix de Zaz pour interpréter la chanson devenue mythique, sinon que ça me semble juste aberrant... En fait, *Belle et Sébastien* pourrait se comparer à un très beau cadre qui n'entoure rien du tout. C'est dommage car c'est pourtant ce qui est à l'intérieur qui nous intéresse le plus. Restent des beaux paysages, des animaux de toutes sortes et l'envie de se replonger dans la série initiale pour retrouver les personnages d'antan et tout le charme qui allait avec. Ça sera peut-être encore chose faite dès cet hiver... En tout cas, j'y prendrai bien plus de plaisir que devant cette relecture parfois consternante...

VERDICT :

Le paysage d'ensemble est superbe et très bien filmé mais, malheureusement, ça ne peut pas suffire à faire un film au moins correct. Le scénario est tellement indigent et le jeu d'acteurs ridicule que tous les efforts visuels apparaissent un peu vains...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

LES PAYSAGES



SUZANNE

Katell QUILLÉVÉRÉ

Date de sortie : 18-12-2013 Vu le : 18-12-2013

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Suzanne est une jeune femme que l'on va suivre pendant presque vingt-cinq ans dans ses galères comme dans ses moments les plus beaux. Mais son histoire est aussi celle de sa famille proche, notamment son père et sa sœur qui s'inquiètent beaucoup pour elle...

CRITIQUE :

Suzanne n'était pas dans mes « radars » de fin d'année concernant les films à ne pas rater. Je dois bien avouer que je l'avais même raté. Pourtant, plusieurs indices auraient dû sérieusement m'inciter à m'y intéresser de plus près. D'abord le pedigree de la réalisatrice dont c'est le deuxième film alors qu'elle n'a que trente-trois ans. Son premier (*Un poison violent*) avait visiblement plutôt été apprécié par les (peu de) personnes qui l'avaient visionné (je n'en faisais pas partie mais la distribution avait été très confidentielle). Ensuite la présence au casting de Sara Forestier, qui, malgré son jeune âge, a déjà le choix dans les projets qu'elle veut grâce à son talent et les multiples récompenses qu'elle a déjà amassées. On peut se dire

que si elle s'est investie autant dans ce film, c'est forcément qu'il y a quelque chose derrière. Voir aussi François Damiens au générique ne gâche rien. Enfin, un dernier élément était le côté assez intrigant du pitch puisqu'on parle du fait de suivre une jeune femme sur environ vingt-cinq ans, le tout en une heure et demie. Une telle façon de faire n'est pas courante et interpelle forcément. Tout cela mis bout à bout aurait vraiment dû me pousser à m'y intéresser d'avantage mais, parfois, on fait les mauvais choix de départ. L'important est bien évidemment de les réparer et, finalement, je suis allé voir ce film. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que ce fut une riche idée car, en cette fin d'année, on tient sans doute là l'un des tous meilleurs longs métrages réalisés en 2013. C'est en tout état de cause l'un des plus forts émotionnellement mais aussi celui qui est sans doute l'un des plus intéressants dans la manière de faire du cinéma (du scénario à la mise en scène). On tient là une des véritables petites pépites que le Septième Art français est encore capable de nous offrir et pour laquelle on ne peut que s'enthousiasmer.

Suzanne se révèle d'abord être un film assez fascinant dans la façon dont il est construit. En effet, en une heure et demie, on suit vingt-cinq ans environ (même si on ne peut pas être certain) de la vie d'une femme. On apprend à la connaître quand elle est jeune fille (six ou sept ans) et la dernière scène la montre avec le fils qu'elle a eu au lycée, qui a bien grandi et est devenu un jeune adolescent. On peut se dire que cela va être un résumé très rapide, sans grand intérêt car pas assez creusé. Et bien c'est une voie tout à fait différente que choisit le scénario. En effet, tout le long métrage est construit sur des épisodes qui se succèdent et qui sont discontinus dans le temps. C'est quand même chronologique mais il y a des ellipses très nombreuses qui rythment *Suzanne*. De plus, le personnage principal n'est pas toujours présent : il apparaît, il disparaît, il revient, il repart... Et le film se construit autant dans ce qui est montré que dans ce qui est « hors champ ». Cette façon de faire a deux caractéristiques majeures. La première, c'est qu'elle ne laisse à l'image que ce qui est important. On a ainsi droit à une sorte de condensé d'émotions pour tous les personnages. Tout le superflu est évacué *manu militari* afin de gagner en « efficacité ». Mais, surtout, avec une telle structure, la réalisatrice emmène le spectateur avec elle car celui-ci est obligé de s'imaginer tout ce qui a bien pu se passer pendant tout le temps où l'on n'a pas vu l'héroïne. On la voit évoluer devant nous mais, finalement, on sait très peu de choses d'elle, ce qui renforce aussi une certaine forme d'identification à ce personnage de femme finalement ordinaire, dont le destin va devenir d'une certaine façon extraordinaire car hors des sentiers battus et de ce qui est moralement convenu dans notre société.

Car *Suzanne* est avant tout un film sur l'amour fou, celui qui fait perdre toute raison et qui peut entraîner des actes qui paraissent insensés. En effet, par amour pour un jeune homme dont on comprend qu'il traîne dans des trucs louches, Suzanne va abandonner les siens, et notamment son jeune fils. C'est absolument terrible et le spectateur aurait envie de la condamner et la rejeter pour cela mais Katell Quilévéré réussit l'exploit de ne pas juger Suzanne et de nous montrer tout simplement comment certains choix de vie peuvent être décisifs et comment, parfois, on peut être totalement perdu et aveuglé. Il y a aussi une vraie volonté de ne pas sombrer dans une certaine forme de misérabilisme et c'est ici très important. Pourtant, il y aurait vraiment de quoi faire entre le fait qu'elle ait perdu sa maman très jeune, qu'elle soit enceinte à seize ans, qu'elle fugue ou qu'elle finisse en prison. Sur tout cela, le scénario évite de porter un jugement en ne montrant presque pas toutes ces périodes mais plutôt en en faisant justement des ellipses qui laissent le spectateur s'imaginer ce qu'il souhaite. Mais *Suzanne* est aussi une histoire de famille puisque, dans sa façon de vivre, la jeune femme va aussi avoir un impact sur sa sœur dont elle est extrêmement proche (il faut les voir les deux siffler les garçons, scène absolument géniale qui retourne les habituels clichés) mais aussi sur son père, visiblement dévasté par la mort de sa femme et qui ne sait plus bien comme s'occuper de ses filles finalement si différentes. Ça pourrait paraître banal comme histoire et, d'une certaine manière, ça l'est mais, en même temps, chaque personnage a vraiment sa personnalité et révèle quelque chose de fort. Tant est si bien qu'on a presque l'impression qu'il y aurait de quoi faire un film sur chacun des membres de cette famille. Mais la force de *Suzanne* se trouve aussi dans cette manière de « condenser » ces destins familiaux et de les relier de façon à n'en faire qu'un.

La mise en scène de Katell Quilévéré répond tout à fait à cette manière de raconter l'histoire de cette jeune femme. En juxtaposant des séquences parfois très disjointes dans le temps, il y a pour le spectateur un vrai besoin de comprendre rapidement de quoi il en retourne et, pour cela, la réalisatrice s'y prend très bien. Elle ne cherche jamais à trop en faire mais reste dans une forme de simplicité et même de spontanéité très agréable et parfois (d)étonnante. Il y a bien quelques petites longueurs par ci par là, mais qui viennent aussi du fait que, justement, à certains (rares) moments, la mise en scène ne trouve pas la bonne distance, le point de vue adéquat ou la façon de raconter un épisode. On est presque surpris et ça « choque » un peu. Mais, dans l'ensemble, c'est très bien géré et on trouve même certaines scènes tout simplement impressionnantes, notamment dans l'émotion qu'elles suscitent. Ce n'est jamais surfait et semble plutôt assez simple. Tout cela sans doute parce que c'est excessivement sincère. C'est le cas notamment pour les scènes de parler ou celle, extraordinaire, de la douane. En plus, le film monte progressivement en puissance et, peu à peu, on sent l'émotion de plus en plus venir, avant de finir dans des dernières séquences absolument déchirantes et émouvantes au possible. L'usage de la musique a aussi une très grande importance et démontre aussi toute la sensibilité et l'intelligence de la mise en scène. En effet, à travers la bande originale, on comprend bien l'évolution temporelle de cette histoire puisque les musiques se font de plus en plus récentes (avec un petit passage par *Noir Désir*) et font donc écho aux changements de chacun des personnages. Pour ce qui est de la musique composée exclusivement pour ce film, un vrai travail est effectué avec des retours de thèmes qui correspondent à des états d'âme du personnage central.

Mais si cette grande fresque d'une famille finalement ordinaire est réussie à ce point et criante de vérité, c'est aussi parce que Katell Quilévéré arrive à tirer le meilleur d'un casting finalement assez détonnant. Outre les seconds rôles tenus très sobrement par des actrices chevronnées telles que Anne Le Ny ou Corinne Masiero, on retrouve ici Paul Hamy, un acteur débutant (et déjà vu furtivement dans *Elle s'en va*) et une Adèle Haenel qui peine à se faire véritablement une place malgré des débuts très prometteurs (*Naissances des pieuvres* de Céline Sciamma) dans des rôles déjà plus importants. Les deux sont très bons car ils s'inscrivent tout à fait dans l'ambiance générale du film et leurs apparitions sont toujours marquantes. Mais que dire de François Damiens et de Sara Forestier ? Le premier continue son exploration d'un univers plus dramatique (après, notamment, *La Délicatesse*) et il est tout simplement immense dans ce rôle de père perdu face aux choix de sa fille mais qui ne peut s'empêcher de l'aimer et, donc, d'essayer de l'aider. L'acteur prouve une nouvelle fois qu'il est capable de tout, jouant ici tout en retenue et en justesse. Le César du meilleur second rôle masculin ne devrait cette fois-ci pas être loin du tout. Et je pense que Sara Forestier, elle, peut préparer une petite place pour un troisième César (qui serait un deuxième en tant que meilleure actrice). En effet, elle est tout simplement immense, réussissant à jouer cette Suzanne à tous les âges avec la même sincérité et la même justesse. Elle est à la fois lumineuse et perdue, amoureuse et abandonnée, jeune et déjà marquée par les épreuves de la vie, charmante et horripilante... Pleine de contrastes, elle est surtout une jeune femme totalement libre, et que cette liberté va finir par perdre. Sara Forestier donne

surtout à son personnage des regards (d'amour ou de détresse) qui sont bouleversants et qui ne peuvent que toucher le spectateur. Tout comme ce film qui restera comme l'un des sommets de l'année et qui confirme bien que le cinéma français est loin d'être mort et qu'il se renouvelle sans cesse...

VERDICT :

Suzanne est un film étonnant dans sa construction, fascinant dans la manière dont il est interprété et absolument bouleversant par moments. Dans l'ensemble, c'est une vraie réussite, car ce long métrage touche vraiment au cœur. Katell Quilévéré frappe en tout cas très juste.

NOTE : 17**COUP DE CŒUR :****LA FAÇON DE RACONTER CETTE HISTOIRE**

MANDELA - UN LONG CHEMIN VERS LA LIBERTÉ

Justin CHADWICK

Date de sortie : 18-12-2013 Vu le : 19-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC



HISTOIRE :

De son village en plein cœur de l'Afrique du Sud jusqu'à son accession à la Présidence de la République, presque soixante-quinze ans se sont écoulés. Ce sont ceux-ci que nous propose de revoir ce film à travers les vies publique et personnelle de cet homme exceptionnel.

CRITIQUE :

Forcément, ce *Mandela* (on va faire court) ne peut pas se visionner maintenant sans penser au fait que le héros de la lutte contre l'apartheid est depuis décédé. D'ailleurs, l'avant-première du film a eu lieu à Londres au moment même où Mandela est mort, ce qui renforce encore un peu plus l'aspect assez étrange que revêt aujourd'hui ce film. C'est évidemment un hasard total et on ne peut pas accuser les producteurs d'un quelconque opportunisme, surtout que ce projet est porté depuis presque vingt ans par son producteur. En effet, lors de la sortie de l'auto-biographie de Mandela, Anant Singh a été l'un des premiers à le lire et en a pris les droits pour le cinéma. Il a ensuite fallu monter ce film, trouver

des financements, un réalisateur (ce sera Justin Chadwick, à qui l'on doit *Deux sœurs pour un Roi*), des acteurs,... Ce fut aussi « un long chemin » et c'est pourquoi le film ne sort que maintenant, au moment où son personnage principal est décédé et n'a pu voir que des extraits du long métrage. Cette coïncidence est simplement troublante et induit un biais inévitable qu'il faut essayer de dépasser dans le visionnage de ce film qui est un vrai *bio-pic*, dans la plus grande tradition (peut-être même un peu trop, nous y reviendrons). Ce qui est assez étonnant, c'est que si beaucoup d'hommes célèbres du Vingtième siècle ont eu droit à des films, presque aucun n'ont été fait du vivant de cette personne. Sauf dans le cas de Mandela, qui a vu sa vie adaptée au cinéma dans trois films et un téléfilm avant cette nouvelle version. Sur ceux-ci, j'en ai vu deux (*Goodbye Bafana* et *Invictus*) qui avaient fait le choix de ne s'intéresser qu'à une partie spécifique de la vie de l'homme (les années d'emprisonnement pour le premier et la Coupe du Monde de Rugby 1995 pour le second). A l'inverse, le choix fait ici est de nous donner une vision bien plus générale et c'est là que, selon moi, se situe le problème de ce film.

Comme dit précédemment, et par rapport à tout ce qui a été filmé sur Mandela, ce nouveau film peut vraiment être considéré comme celui qui est le plus proche de l'homme. En effet, c'est à partir de ses propres *Mémoires* (qui s'intitulent comme le film) que le scénario a été écrit (par celui qui s'était occupé de *Gladiator*, par ailleurs). D'une certaine façon, il est donc assez logique que tous les grands épisodes de la vie de Mandela soient repris, de sa jeunesse comme avocat, à son accès à la Présidence, en passant par son emprisonnement durant lequel il est vraiment devenu célèbre. Pourtant, une telle démarche pose deux au moins deux questions. La première, qui n'est peut-être pas si importante (encore que), est celle de la recherche avec ce film d'une certaine sincérité. En effet, c'est bien la vision de Mandela lui-même qui est donnée et si tout n'est pas forcément rose dans sa vie (son rapport aux femmes, son rôle de père), les côtés négatifs sont largement mis de côté et traités comme de simples anecdotes. Savoir si cela ne doit être considéré qu'à ce simple niveau n'est peut-être pas nécessaire mais, sur le principe, ça me dérange quand même un peu par rapport à la pure objectivité du projet. Mais, au fond, d'un côté uniquement cinématographique (même si pour les *biopics*, réalité et fiction sont toujours liés), c'est plutôt la deuxième question qui m'intéresse car elle pose bien le souci majeur que j'ai eu avec ce film : quel est le point de vue adopté, voire, y'a-t-il un point de vue au cours du film ? Clairement, le sentiment laissé à la fin de la séance est que, justement, il y a un vrai manque de ce côté-là. A force de « tout » vouloir montrer – la vie

personnelle comme l'action publique –, certains points ne sont qu'évoqués et survolés rapidement. Et c'est tout de même un peu gênant.

N'aurait-il pas fallu partir d'un point de départ clair, quitte à revenir ensuite sur des éléments importants qui permettent de comprendre les enjeux ? Dans le cas d'une vie comme celle-ci, c'est sans doute préférable car, en deux heures et demie, on ne peut aborder autant de sujets en étant au moins précis sur les points sensibles. C'est notamment le cas sur la période qui suit sa libération et qui précède son élection. C'est le sujet de toute la dernière partie du film mais je trouve vraiment que c'est passé en revue de manière bien trop rapide. C'est à ce moment-là que la personnalité de Mandela, son charisme et son influence politique sont déterminants et vont s'imposer à ses compatriotes. On reste sur notre faim par rapport à cette évocation de quatre ans qui changent véritablement le pays. Au moins, ce *Mandela* est rythmé (en même temps, si ce n'était pas le cas, ça serait inquiétant) et permet de retracer les grandes lignes de sa vie. Certains passages sont quand même émouvants, surtout parce que la vie de cette légende ne peut laisser indifférent. C'est filmé de manière honnête même s'il y a un peu trop d'effets de réalisation à mon goût (des ralentis inutiles et une volonté d'esthétiser parfois un peu outrancière) mais c'est beaucoup trop lisse et calibré pour revêtir un réel intérêt. Dans le rôle de Mandela, je n'ai pas été époustouflé par la performance d'Idris Elba. Bien sûr, il est quand même très bon mais il ne m'a jamais véritablement transporté et j'avais préféré Morgan Freeman dans *Invictus* (même si le rôle est très différent). Dans un vrai rôle à Oscar (surtout dans les circonstances que l'on connaît), il ne devrait quand même pas être très loin de la statuette. Naomie Harris, elle, campe une Winnie Mandela combative et assez impressionnante par moments même si l'actrice a une petite tendance à vouloir trop en faire. Un peu comme ce *biopic* par moments qui, en ne choisissant pas vraiment une ligne directrice, devient à la longue plus un résumé qu'un film à part entière. Mandela méritait sans doute mieux comme « hommage »...

VERDICT :

Un portrait bien trop rapide d'un homme qui a eu une vie incroyable et qui est résumée ici avec des partis-pris parfois discutables. Idris Elba donne quand même à Mandela une vraie consistance mais ça ne peut pas suffire.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

IDRIS ELBA

16 ANS... OU PRESQUE

Tristan SEGUELA

Date de sortie : 18-12-2013 Vu le : 20-12-2013

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE



HISTOIRE :

Arnaud Mustier a 34 ans, il est avocat, philosophe et symbolise une forme d'excellence. Son petit frère lycéen dont il doit s'occuper pendant que leurs parents partent à l'étranger le trouve surtout très chiant. Mais une drôle de maladie (un syndrome de puberté tardive) va tout changer...

CRITIQUE :

En allant voir ce film, je ne m'attendais pas au chef d'œuvre de l'année. J'en avais bien conscience mais j'avais le secret espoir d'une dernière bonne surprise pour cette année, ce qui n'était pas tout à fait exclu, ou, au moins l'intention de pouvoir passer un bon moment devant une honnête comédie. Ce qui m'a « poussé » à aller voir ce film, c'est aussi la présence de Laurent Lafitte, que j'aime plutôt bien (contrairement à beaucoup de monde, visiblement). Il a une tête qui me fait rire et un côté un peu de la « haute » qui correspond bien à pas mal de personnages qu'il incarne, et particulièrement à celui-ci d'ailleurs. De plus en plus présent dans la comédie française, c'est la première fois qu'il a un vrai rôle en solo dans un

long métrage appelé à avoir un succès (même si, après l'avoir vu, je doute d'une telle affirmation). *16 ans... ou presque* est la première réalisation de Tristan Séguéla (fils de...) et est produit par UGC, qui a quand même pas mal fait de pub autour du long métrage. Malheureusement, malgré une idée de départ qui n'est pas si idiote et qui aurait pu lancer le film sur des bons rails, ça ne fonctionne absolument jamais et, surtout, ça s'enfonce peu à peu dans le grand n'importe quoi et finit par être un long métrage qui ne ressemble vraiment pas à grand-chose de convenable... Tellement qu'il n'y a finalement pas beaucoup à en dire tant c'est pauvre à tous les niveaux. Je vais essayer quand même un peu, parce que j'ai bonne conscience, mais je vais être obligé de me gratter la tête pour trouver deux-trois idées à développer au milieu de ce vide. *16 ans... ou presque* est le prototype du film tellement creux qu'on se demande même comment des gens peuvent mettre de l'argent dans un tel projet.

Alors, oui, c'est vrai que le *pitch* de début n'est pas complètement absurde et, d'une certaine manière, ressemble un peu (en encore plus marqué) à celui du film *Les gamins*. Mais là où le long métrage d'Anthony Marcano réussissait à enchaîner les situations très drôles dans un scénario qui se tenait sans être exceptionnel, celui de Séguéla sombre très vite dans le n'importe quoi. On assiste à une suite de séquences de plus en plus absurdes. Bien sûr, elles montrent la manière dont cet homme caricaturalement « intellectuel » devient un ado tout ce qu'il y a de plus immature et débile. Mais les situations sont tellement marquées que l'on ne peut pas y croire une seule seconde. Le registre choisi est celui de la comédie très lourde où on surligne tout en rajoutant des tonnes. En gros, c'est régressif à souhait. Mais n'est pas Judd Apatow qui veut et, le souci, c'est que là, ça tourne totalement à vide et que ça ne fonctionne jamais. Il n'y a presque aucune scène vraiment amusante et si on se fait arracher deux sourires en une heure et demie, c'est bien le bout du monde. C'est surtout extrêmement vulgaire (aussi bien dans les dialogues que dans les scènes elles-mêmes) et ça en devient presque gênant, notamment par rapport à l'image d'une certaine jeunesse qui est donnée. D'ailleurs, en ce sens, *16 ans... ou presque* est un long métrage qui s'adresse presque exclusivement à la génération ado qui s'y retrouvera peut-être (même si c'est tellement caricatural que j'en doute un peu). Si on a même cinq ans de plus, on se sent un peu exclu de toutes ces blagues, réflexions et façons de faire qui semblent apparaître ici. Et on ne s'identifiera pas non plus à ce Arnaud, dont le portrait est brossé sans aucune mesure.

Laurent Lafitte prend visiblement pourtant un certain plaisir à l'interpréter et il arrive à bien le jouer sur les deux tableaux (l'intellectuel coincé et l'ado déglingué). Mais il n'arrive pas à faire surnager un film qui s'enfonce peu à peu dans une forme d'abîme dont le réalisateur aura sans doute du mal à se relever (comment peut-on raisonnablement lui confier de nouveau un long métrage ?). Même tous les personnages secondaires ne sont pas réussis et n'apportent absolument rien. Pourtant, voir Jonathan Cohen, capable à lui tout seul de vampiriser une scène dans *Un plan parfait*, en vendeur de kebab aurait pu donner un second rôle amusant mais il n'en n'est rien... Les parents sont totalement inutiles et le passage sur la relation avec le père est assez étonnant quand on sait de qui le réalisateur est le fils. On se demande quel message le metteur en scène veut faire passer (s'il veut vraiment en faire passer un car, parfois avec ce film, on se demande bien quel intérêt il a bien pu y voir). Je suis sans doute un peu méchant mais c'est quand même terrible de voir une comédie comme celle-ci, qui accumule les clichés et ne fait jamais dans la demi-mesure, surtout à partir d'un point de départ qui, mieux exploité, aurait pu donner quelque chose de moins mauvais. Ce qui prouve encore une fois que, même avec un *pitch* honnête, on peut faire à peu près n'importe quoi. Au moins, le seul avantage de cette séance, c'est qu'elle m'aura permis de répondre à une question existentielle que je me posais depuis très longtemps : oui, ils lancent les séances s'il n'y a personne dans la salle. En effet, j'étais seul et je suis arrivé à la toute fin des bandes-annonces. Le long métrage était donc projeté. Après avoir vu le film, je me suis dit que c'était finalement assez logique et presque rassurant que je sois seul dans cette grande salle. Le film ne mérite pas même pas qu'on perde une heure et demie de sa journée. C'est aussi le revers de la Carte Illimitée : aller visionner des longs métrages dont on pense bien qu'ils seront loin d'être géniaux. C'est le jeu...

VERDICT :

Très peu drôle, vulgaire, bourré de clichés, ce 16 ans... ou presque est une catastrophe où même Laurent Lafitte semble un peu perdu. On se demande bien comment de tels films peuvent encore être produits aujourd'hui...

NOTE : 8

COUP DE CŒUR :

LAURENT LAFITTE, QUAND MÊME



TEL PÈRE, TEL FILS

Hirokazu KORE-EDA

Date de sortie : 25-12-2013 Vu le : 27-12-2013

Au cinéma : PLAZZA VICTOR HUGO (BESANÇON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Keita est un jeune garçon de six ans qui vit avec ses parents dont le père, Ryota, est un architecte très porté sur la réussite de son enfant. Un jour, cette famille apprend par la maternité où Keita est né que deux nourrissons ont été échangés à la naissance... Comment vont se passer les retrouvailles avec leur fils biologique, élevé dans une famille plus modeste ?

CRITIQUE :

En France, le cinéma asiatique n'est pas forcément celui qui connaît le plus de succès auprès des distributeurs et du public en général. Peu de longs métrages venant de ce continent sortent sur nos écrans et encore moins à « grande échelle » (au moins une centaine de salles dans le pays). Pourtant, quelques réalisateurs tirent leur épingle du jeu et ont réussi avec le temps à s'ouvrir les portes des festivals (notamment celui de Cannes). Cela leur a permis aussi d'avoir une meilleure exposition dans la presse spécialisée. Si, du côté chinois, c'est Jia Zhang-Ke qui représente le mieux cette réalité (notamment avec son dernier *A touch of sin*), pour ce qui est du Japon, on a l'équivalent avec Hirokazu Kore-Eda dont tous les films ont été distribués chez nous et dont quatre sur les sept derniers ont été présentés à Cannes (en compétition officielle ou dans la sélection *Un Certain regard*). C'est notamment le cas pour *Tel père, tel fils*, son dernier

long métrage qui est reparti de la Croisette avec le *Prix du Jury* (sorte de médaille de bronze). Steven Spielberg, Président de ce jury, dit l'avoir particulièrement apprécié et en aurait même acheté directement les droits pour en produire un remake américain (ce qui ne présage pas forcément de quelque chose de bon, d'ailleurs). Chez nous, le scénario de *Tel père, tel fils* ne peut que nous faire penser à un long métrage (La vie est un long fleuve tranquille) resté assez longtemps mythique pour moi, même si l'avoir revu il y a assez peu de temps m'a clairement fait changer d'avis (je n'ai même pas pu le finir...). Celui-ci raconte globalement la même mésaventure, mais dans un style très différent puisque c'est clairement le registre de la comédie qui y est utilisé. Kore-Eda, lui, nous offre un vrai drame familial, juste et efficace, qui manque peut-être d'un peu d'émotion pour être encore plus réussi.

Plus que le côté « amusant » d'une situation à la fois extraordinaire dans ce qu'elle implique mais finalement plus plausible que ce que l'on pourrait croire, le réalisateur japonais cherche plutôt à montrer les rouages de la paternité et la manière dont se construit la relation entre le père et le fils. En effet, c'est réellement la question centrale de tout le long métrage et notamment celle de savoir si la paternité se trouve plus dans les liens du sang ou bien dans la classe sociale dans laquelle l'enfant est éduqué. Les deux pères « confrontés » ici sont extrêmement différents (l'un est un architecte débordé de travail et l'autre tient un magasin et a beaucoup plus de temps pour ses enfants) et ce sont à travers eux des visions du Japon d'aujourd'hui qui sont mises en parallèle (et pas forcément en opposition, et c'est là que le film est intéressant), notamment dans leur rapport à la société de consommation. En ce sens, *Tel père, tel fils* est aussi un témoignage presque documentaire vraiment intéressant sur une société nippone à la fois en évolution mais aussi très ancrée dans des traditions millénaires. Chacun à leur manière, ces deux pères représentent (sans doute de façon un peu trop caricaturale) deux façons d'être très différentes par rapport aux enfants : le premier est plutôt distant et mise beaucoup sur la réussite sociale qui passe par une éducation stricte alors que le second est bien plus « libéral » par rapport à son fils. Différentes

séquences mettent bien ces deux visions en perspective et on comprend bien les difficultés pour accueillir l'« autre » enfant chez soi. Si je parle de paternité, c'est bien parce que ce sont surtout les pères qui sont déterminants ici. Pourtant, les femmes ne sont pas reléguées à un rang inférieur mais leur caractère est plus proche et elles se ressemblent finalement davantage. On sent bien que c'est encore une société où les hommes ont encore un pouvoir très fort.

Avec ce sujet finalement assez délicat quand on veut le traiter de cette manière, Kore-Eda offre un vrai drame où il prend d'abord le temps de poser les choses en nous exposant la façon de vivre de chacune des familles. De toute façon, pendant tout le film, cette manière de ne pas brusquer les événements est une vraie constante. Il ne se passe finalement pas grand-chose mais absolument rien n'est laissé au hasard et tout a un sens. Il organise ses plans comme de véritables tableaux où tout est important (premier comme arrière plan). En ce sens, on peut parler d'une vraie justesse dans la réalisation. Sa mise en scène est marquée par l'absence d'effets de style et donc par une sobriété parfois étonnante. Cela est renforcé par le choix d'une musique particulièrement dépouillée (piano seul et particulièrement les *Variations Goldberg* de Bach) qui prend tout son sens par rapport aux images et à l'histoire globale. Kore-Eda a aussi une manière de très bien trouver la distance avec ses personnages principaux, ce qui permet au spectateur de ne pas se sentir voyeur d'une situation compliquée. Les acteurs principaux réussissent très bien à retranscrire la façon d'être de chacun des personnages et leur manière différente de réagir face à ce drame. Mais cette efficacité dans un certain dépouillement de mise en scène a aussi une petite contrepartie qui est parfois un côté presque un peu désincarné de cette histoire et des relations qu'elle implique. Ça manque un peu de vie, tant la mise en scène est maîtrisée. Ce n'est pas tant un problème en soi car c'est un des aspects de l'existence du couple que l'on voit le plus mais, au niveau de l'émotion globale que procure ce long métrage, c'est un peu plus dérangeant. Lors de la dernière demi-heure, notamment, on sent toujours que l'émotion est à fleur de peau mais elle ne se dévoile jamais complètement, ce qui est un peu dommage. Je pense que c'est aussi une volonté du réalisateur de ne pas tomber dans une forme de sensiblerie mais à trop tout retenir, le film pêche un peu de ce côté-là. Il n'en reste pas moins que *Tel père, tel fils* reste un long métrage de qualité.

VERDICT :

Très juste et émouvant par moments, *Tel père, tel fils* se caractérise surtout par la grande efficacité de sa mise en scène. Ça manque peut-être un peu d'émotion mais c'est du cinéma sans effets comme on aime en voir.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA PURETÉ DE LA RÉALISATION

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
1	JANVIER	03/01/2013	L'homme qui rit	Améris J.P.	10
2		04/01/2013	Le monde de Charlie	Chbosky S.	13
3		06/01/2013	Foxfire : Confessions d'un gang de filles	Cantet L.	15
4		09/01/2013	The Master	Anderson P.T.	16
5		11/01/2013	Une histoire d'amour	Fillières H.	11
6		14/01/2013	Jack Reacher	McQuarrie C.	14
7		15/01/2013	Alceste à bicyclette	Le Guay P.	14
8		16/01/2013	Django unchained	Tarantino Q.	16
9		18/01/2013	Renoir	Bourdos G.	12
10		23/01/2013	Blancanieves	Berger P.	16
11		27/01/2013	Zero Dark Thirty	Bigelow K.	15
12		28/01/2013	Lincoln	Spielberg S.	14
13	FEVRIER	01/02/2013	Happiness therapy	O. Russel D.	15
14		04/02/2013	Gangster squad	Fleischer R.	14
15		05/02/2013	7 Psychopathes	McDonagh M.	10
16		06/02/2013	Hitchcock	Gervasi S.	12
17		10/02/2013	Shadow Dancer	Marsh J.	12
18		13/02/2013	Les Misérables	Hooper T.	12
19		14/02/2013	Passion	De Palma B.	13
20		15/02/2013	Flight	Zemeckis R.	14
21		20/02/2013	Die Hard : Belle journée pour mourir	Moore J.	12
22		21/02/2013	Elefante Blanco	Trapero P.	14
23		27/02/2013	Möbius	Rochant E.	13
24	MARS	03/03/2013	Week-end royal	Michell R.	9
25		04/03/2013	Des abeilles et des hommes	Imhoof M.	13
26		05/03/2013	Une chanson pour mamère	Franka J.	12
27		06/03/2013	A la merveille	Malick T.	16
28		07/03/2013	Au bout du conte	Jaoui A.	13
29		08/03/2013	No	Larrain P.	12
30		09/03/2013	Spring Breakers	Korine H.	13
31		10/03/2013	The Sessions	Lewin B.	15
32		12/03/2013	20 ans d'écart	Moreau D.	13
33		14/03/2013	11.6	Godeau P.	13
34		15/03/2013	Jappeloup	Duguay C.	14
35		18/03/2013	The place beyond the pines	Cianfrance D.	15
36		21/03/2013	Le monde fantastique d'Oz	Raimi S.	11
37		22/03/2013	40 ans : mode d'emploi	Apatow J.	14
38		25/03/2013	Mystery	Ye L.	13
39		26/03/2013	La Religieuse	Nicloux G.	12
40		27/03/2013	Les amants passagers	Almodovar P.	9
41		28/03/2013	Les gamins	Marciano A.	15

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
1	L'homme qui rit	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame amoureux
2	Le monde de Charlie	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie dramatique
3	Foxfire : Confessions d'un gang de filles	UGC Confluence (Lyon)	France-USA	Drame
4	The Master	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
5	Une histoire d'amour	UGC Astoria (Lyon)	France	Drame amoureux
6	Jack Reacher	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
7	Alceste à bicyclette	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
8	Django unchained	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Western
9	Renoir	Les Variétés (Bellegarde-s/-Valserine)	France	Drame familial
10	Blancanieves	UGC Confluence (Lyon)	Espagne	Drame
11	Zero Dark Thirty	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
12	Lincoln	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Biopic
13	Happiness therapy	UGC Confluence (Lyon)	Etats Unis	Comédie dramatique
14	Gangster squad	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
15	7 Psychopathes	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Comédie policière
16	Hitchcock	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Biopic
17	Shadow Dancer	UGC Ciné-Cité (Lyon)	Angleterre	Drame
18	Les Misérables	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Film musical
19	Passion	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller psychologique
20	Flight	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
21	Die Hard : Belle journée pour mourir	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
22	Elefante Blanco	UGC Ciné Cité (Lyon)	Argentine	Drame
23	Möbius	UGC Confluence (Lyon)	France	Film d'espionnage
24	Week-end royal	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Comédie dramatique
25	Des abeilles et des hommes	UGC Confluence (Lyon)	Suisse	Documentaire
26	Une chanson pour mamère	UGC Confluence (Lyon)	Belgique	Comédie
27	A la merveille	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame amoureux
28	Au bout du conte	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
29	No	UGC Astoria (Lyon)	Chili	Drame historique
30	Spring Breakers	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
31	The Sessions	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
32	20 ans d'écart	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie romantique
33	11.6	UGC Confluence (Lyon)	France	Thriller
34	Jappeloup	UGC Confluence (Lyon)	France	Biopic
35	The place beyond the pines	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
36	Le monde fantastique d'Oz	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Fantastique
37	40 ans : mode d'emploi	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
38	Mystery	UGC Confluence (Lyon)	Chine	Thriller
39	La Religieuse	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
40	Les amants passagers	UGC Confluence (Lyon)	Espagne	Comédie
41	Les gamins	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
42	AVRIL	03/04/2013	Effets secondaires	Soderbergh S.	14
43		04/04/2013	Perfect Mothers	Fontaine A.	14
44		05/04/2013	Dead Man Down	Arden Oplev N.	12
45		08/04/2013	La maison de la radio	Philibert N.	11
46		09/04/2013	Des gens qui s'embrassent	Thompson D.	7
47		11/04/2013	Mariage à l'anglaise	Mayer D.	10
48		12/04/2013	Le temps de l'aventure	Bonnell J.	14
49		16/04/2013	Promised Land	van Sant G.	14
50		17/04/2013	Oblivion	Kosinski J.	13
51		19/04/2013	Les âmes vagabondes	Niccol A.	10
52	MAI	05/05/2013	Iron Man 3	Black S.	13
53		06/05/2013	Trance	Boyle D.	14
54		07/05/2013	Mud - Sur les rives du Mississippi	Nichols J.	16
55		08/05/2013	L'écume des jours	Gondry M.	11
56		09/05/2013	Stoker	Chan-Wook P.	13
57		13/05/2013	Sous surveillance	Redford R.	12
58		15/05/2013	Le pouvoir	Rotman P.	13
59		16/05/2013	Gatsby le Magnifique	Luhrmann B.	13
60		20/05/2013	Le passé	Farhadi A.	17
61		23/05/2013	Only God Forgives	Winding Refn N.	13
62		28/05/2013	Song for Marion	Williams P. A.	13
63		30/05/2013	Very Bad Trip 3	Phillips T.	10
64	JUIN	02/06/2013	L'attentat	Doueiri Z.	13
65		05/06/2013	The Iceman	Vromen A.	13
66		06/06/2013	Oh Boy	Gerster J.O.	12
67		09/06/2013	The Call	Anderson B.	13
68		13/06/2013	The Bling Ring	Coppola S.	11
69		17/06/2013	Star Trek Into Darkness	Abrams J.J.	12
70		20/06/2013	Le grand méchant loup	Nicolas et Bruno	13
71		21/06/2013	La grande boucle	Tuel L.	8
72		24/06/2013	Man of steel	Snyder Z.	13
73		25/06/2013	A very englishman	Winterbottom M.	12
74		29/06/2013	Moi, moche et méchant 2	Mac Guff Line	14
75		30/06/2013	Les beaux jours	Vernoux M.	14

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
42	Effets secondaires	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller psychologique
43	Perfect Mothers	UGC Confluence (Lyon)	Australie	Drame familial
44	Dead Man Down	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
45	La maison de la radio	UGC Confluence (Lyon)	France	Documentaire
46	Des gens qui s'embrassent	UGC Confluence (Lyon)	France	Film choral
47	Mariage à l'anglaise	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Comédie romantique
48	Le temps de l'aventure	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame amoureux
49	Promised Land	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
50	Oblivion	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Science-Fiction
51	Les âmes vagabondes	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Science-Fiction
52	Iron Man 3	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
53	Trance	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller psychologique
54	Mud - Sur les rives du Mississippi	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
55	L'écume des jours	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
56	Stoker	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Thriller psychologique
57	Sous surveillance	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
58	Le pouvoir	UGC Confluence (Lyon)	France	Documentaire
59	Gatsby le Magnifique	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame amoureux
60	Le passé	UGC Confluence (Lyon)	Iran	Drame familial
61	Only God Forgives	UGC Confluence (Lyon)	Danemark	Thriller
62	Song for Marion	UGC Astoria (Lyon)	Angleterre	Comédie dramatique
63	Very Bad Trip 3	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
64	L'attentat	UGC Astoria (Lyon)	Israël	Drame
65	The Iceman	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
66	Oh Boy	UGC Astoria (Lyon)	Allemagne	Comédie dramatique
67	The Call	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
68	The Bling Ring	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
69	Star Trek Into Darkness	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Science-Fiction
70	Le grand méchant loup	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
71	La grande boucle	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Comédie
72	Man of steel	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
73	A very englishman	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Biopic
74	Moi, moche et méchant 2	Les Variétés (Bellegarde-s/-Valserine)	France-USA	Film d'animation
75	Les beaux jours	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame amoureux

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
76	JUILLET	01/07/2013	Les petits princes	Lebasque V.	13
77		09/07/2013	World War Z	Forster M.	13
78		11/07/2013	Le Congrès	Folman A.	12
79		15/07/2013	Monstres Academy	Pixar	13
80		16/07/2013	Hijacking	Lindholm T.	13
81		18/07/2013	Pacific Rim	Del Toro G.	9
82		19/07/2013	Metro Manila	Ellis S.	15
83		29/07/2013	Insaisissables	Leterrier L.	13
84	AOÛT	15/08/2013	Les salauds	Denis C.	15
85		25/08/2013	Kick-Ass 2	Wadlow J.	14
86		27/08/2013	Jeune et jolie	Ozon F.	14
87		28/08/2013	Alabama Monroe	van Groeningen F.	15
88		29/08/2013	Elysium	Blonkam N.	13
89		30/08/2013	Grand central	Zlotowski R.	14
90	SEPTEMBRE	02/09/2013	Une place sur la terre	Godet F.	11
91		03/09/2013	Les garçons et Guillaume, à table !	Gallienne G.	17
92		04/09/2013	Ilo Ilo	Chen A.	14
93		05/09/2013	Tirez la langue, mademoiselle	Ropert A.	15
94		09/09/2013	White House Down	Emmerich R.	13
95		12/09/2013	Gibraltar	Leclercq J.	12
96		13/09/2013	Diana	Hirschbiegel O.	10
97		16/09/2013	Eyjafjallajökull	Coffre A.	14
98		17/09/2013	9 mois ferme	Dupontel A.	16
99		19/09/2013	Jimmy P. - Psychothérapie d'un indien des plaines	Desplechin A.	14
100		20/09/2013	Ma vie avec Liberace	Soderbergh S.	14
101		21/09/2013	Le Majordome	Daniels L.	12
102		22/09/2013	Elle s'en va	Bercot E.	9
103		23/09/2013	Les amants du Texas	Lowery D.	15
104		25/09/2013	Blue Jasmine	Allen W.	15
105		26/09/2013	Rush	Howard R.	13
106		29/09/2013	Sur le chemin de l'école	Plisson P.	13
107		30/09/2013	Players	Furman B.	9

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
76	Les petits princes	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Drame
77	World War Z	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
78	Le Congrès	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Inclassable
79	Monstres Academy	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'animation
80	Hijacking	UGC Confluence (Lyon)	Danemark	Thriller psychologique
81	Pacific Rim	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
82	Metro Manila	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Drame
83	Insaisissables	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
84	Les salauds	Plazza Victor Hugo (Besançon)	France	Drame
85	Kick-Ass 2	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
86	Jeune et jolie	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
87	Alabama Monroe	UGC Astoria (Lyon)	Belgique	Drame familial
88	Elysium	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Science-Fiction
89	Grand central	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame amoureux
90	Une place sur la terre	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
91	Les garçons et Guillaume, à table !	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
92	Ilo Ilo	UGC Confluence (Lyon)	Singapour	Drame familial
93	Tirez la langue, mademoiselle	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame amoureux
94	White House Down	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
95	Gibraltar	UGC Confluence (Lyon)	France	Thriller
96	Diana	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Biopic
97	Eyjafjallajökull	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
98	9 mois ferme	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
99	Jimmy P. - Psychothérapie d'un indien des plaines	UGC Confluence (Lyon)	France-USA	Drame
100	Ma vie avec Liberace	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Biopic
101	Le Majordome	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame historique
102	Elle s'en va	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
103	Les amants du Texas	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame amoureux
104	Blue Jasmine	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
105	Rush	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
106	Sur le chemin de l'école	UGC Confluence (Lyon)	France	Documentaire
107	Players	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
108	OCTOBRE	01/10/2013	Mon âme par toi guérie	Dupeyron F.	15
109		03/10/2013	La vie domestique	Czajka I.	12
110		04/10/2013	Parkland	Landesman P.	10
111		09/10/2013	La vie d'Adèle - Chapitres 1 et 2	Kechiche A.	18
112		10/10/2013	Prisoners	Villeneuve D.	15
113		14/10/2013	Shérif Jackson	Miller L.	12
114		16/10/2013	Gabrielle	Archambault L.	14
115		18/10/2013	Au bonheur des ogres	Bary N.	11
116		18/10/2013	Gravity	Cuarón A.	16
117		22/10/2013	Fonzy	Doval I.	10
118		24/10/2013	L'Extravagant voyage du jeune et prodigieux T.S. Spivet	Jeunet J.P.	12
119		29/10/2013	Malavita	Besson L.	9
120	NOVEMBRE	04/11/2013	Blood Ties	Canet G.	14
121		05/11/2013	Attila Marcel	Chomet S.	15
122		06/11/2013	Inside Llewyn Davis	Coen J. et E.	16
123		07/11/2013	Quai d'Orsay	Tavernier B.	12
124		07/11/2013	En solitaire	Offenstein C.	12
125		12/11/2013	Cartel	Scott R.	13
126		14/11/2013	Thor 2	Taylor A.	8
127		15/11/2013	La Vénus à la fourrure	Polanski R.	14
128		17/11/2013	Snowpiercer, le Transperceneige	Bong Joon Ho	13
129		18/11/2013	Violette	Provost M.	13
130		20/11/2013	Capitaine Phillips	Greengrass P.	16
131		21/11/2013	Il était temps	Curtis R.	15
132		24/11/2013	Heimat 1 - Chroniques d'un rêve	Reitz E.	13
133		26/11/2013	Avant l'hiver	Claudé P.	13
134		27/11/2013	Casse-tête Chinois	Klapisch C.	12
135		28/11/2013	The immigrant	Gray J.	15
136		29/11/2013	La Marche	Ben Yadir N.	12

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
108	Mon âme par toi guérie	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
109	La vie domestique	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
110	Parkland	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame historique
111	La vie d'Adèle - Chapitres 1 et 2	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame amoureux
112	Prisoners	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
113	Shérif Jackson	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Western
114	Gabrielle	UGC Confluence (Lyon)	Québec	Drame amoureux
115	Au bonheur des ogres	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
116	Gravity	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
117	Fonzy	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
118	L'Extravagant voyage du jeune et prodigieux T.S. Spivet	UGC Confluence (Lyon)	France-USA	Film d'aventure
119	Malavita	UGC Confluence (Lyon)	France-USA	Thriller
120	Blood Ties	UGC Confluence (Lyon)	France-USA	Film policier
121	Attila Marcel	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Comédie dramatique
122	Inside Llewyn Davis	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
123	Quai d'Orsay	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
124	En solitaire	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
125	Cartel	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
126	Thor 2	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
127	La Vénus à la fourrure	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
128	Snowpiercer, le Transperceneige	UGC Confluence (Lyon)	Corée du Sud	Film d'action
129	Violette	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
130	Capitaine Phillips	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
131	Il était temps	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Comédie romantique
132	Heimat 1 - Chroniques d'un rêve	L'Eldorado (Dijon)	Allemagne	Drame historique
133	Avant l'hiver	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
134	Casse-tête Chinois	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
135	The immigrant	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
136	La Marche	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame historique

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
137	DECEMBRE	01/12/2013	La Reine des Neiges	Walt Disney	15
138		02/12/2013	Henri	Moreau Y.	12
139		03/12/2013	Je fais le mort	Salomé J.P.	12
140		04/12/2013	Le Cinquième pouvoir	Condon B.	10
141		05/12/2013	100% Cachemire	Lemercier V.	12
142		09/12/2013	Hunger Games - L'embrasement	Lawrence F.	12
143		10/12/2013	Zulu	Salle J.	13
144		12/12/2013	The Lunchbox	Batra R.	14
145		13/12/2013	All is lost	Chandor J.C.	16
146		16/12/2013	A Touch of Sin	Zhang Ke J.	13
147		17/12/2013	Le géant égoïste	Barnard C.	14
148		18/12/2013	Belle et Sébastien	Vanier N.	10
149		18/12/2013	Suzanne	Quillévéré K.	17
150		19/12/2013	Mandela - Un long chemin vers la liberté	Chaddwick J.	11
151		20/12/2013	16 ans... ou presque	Séguéla T.	8
152		27/12/2013	Tel père, tel fils	Kore-Eda H.	15

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
137	La Reine des Neiges	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'animation
138	Henri	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
139	Je fais le mort	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie policière
140	Le Cinquième pouvoir	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
141	100% Cachemire	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
142	Hunger Games - L'embrasement	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Science-Fiction
143	Zulu	UGC Confluence (Lyon)	France	Thriller
144	The Lunchbox	UGC Confluence (Lyon)	Inde	Drame amoureux
145	All is lost	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame
146	A Touch of Sin	UGC Confluence (Lyon)	Chine	Drame
147	Le géant égoïste	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Drame
148	Belle et Sébastien	UGC Confluence (Lyon)	France	Film d'aventure
149	Suzanne	UGC Astoria (Lyon)	France	Drame familial
150	Mandela - Un long chemin vers la liberté	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Biopic
151	16 ans ou presque	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
152	Tel père, tel fils	Plazza Victor Hugo (Besançon)	Japon	Drame familial

RÉCOMPENSES TOTALES

Meilleurs films :

- **LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES I ET II** (A. KECHICHE)
- **DJANGO UNCHAINED** (Q. TARANTINO)
- **LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE !** (G. GALLIENNE)
- **LE PASSÉ** (A. FARHADI)
- **SUZANNE** (K. QUILLÉVÉRÉ)

Meilleurs réalisateurs :

- **ABELLATIF KECHICHE** (**LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES I ET II**)
- **ALFONSO CUARÓN** (**GRAVITY**)
- **GUILLAUME GALLIENNE** (**LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE !**)
- **TERRENCE MALICK** (**À LA MERVEILLE**)
- **KATELL QUILLÉVÉRÉ** (**SUZANNE**)

Meilleurs scénarios :

- **TRANCE** (J. AHEARNE / J. HODGE)
- **LA VÉNUS À LA FOURRURE** (R. POLANSKI)
- **LE PASSÉ** (A. FARHADI)
- **PRISONERS** (A. GUZIKOWSKI)
- **SUZANNE** (K. QUILLÉVÉRÉ / M. DÉSERT)

Meilleurs acteurs :

- **ROBERT REDFORD** (**ALL IS LOST**)
- **DANIEL DAY LEWIS** (**LINCOLN**)
- **TOM HANKS** (**CAPITAINE PHILLIPS**)
- **OSCAR ISAAC** (**INSIDE LLEWYN DAVIS**)
- **DENZEL WASHINGTON** (**FLIGHT**)

Meilleures actrices :

- **ADÈLE EXARCHOPOULOS** (**LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES I ET II**)
- **CATE BLANCHETT** (**BLUE JASMINE**)
- **JESSICA CHASTAIN** (**ZERO DARK THIRTY**)
- **SARA FORESTIER** (**SUZANNE**)
- **EMMANUELLE SEIGNER** (**LA VÉNUS À LA FOURRURE**)

Meilleures rôles d'imitation :

- **MICHAEL DOUGLAS** EN **LIBERACE** (**MA VIE AVEC LIBERACE**)
- **IDRIS ELBA** EN **NELSON MANDELA** (**MANDELA – UN LONG CHEMIN VERS LA LIBERTÉ**)
- **ANTHONY HOPKINS** EN **ALFRED HITCHCOCK** (**HITCHCOCK**)
- **BILL MURRAY** EN **F.D. ROOSEVELT** (**WEEK-END ROYAL**)
- **NAOMI WATTS** EN **LADY DIANA** (**DIANA**)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- **FRANÇOIS DAMIENS** (**SUZANNE**)
- **PAUL DANO** (**PRISONERS**)
- **JAMES FRANCO** DANS (**SPRING BREAKERS**)
- **MATTHEW GOODE** (**STOKER**)
- **MICHEL SUBOR** (**LES SALAUDS**)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- **CAMERON DIAZ** (**CARTEL**)
- **ANNE HATHAWAY** (**LES MISÉRABLES**)
- **SANDRINE KIBERLAIN** (**VIOLETTE**)
- **CORINNE MASIERO** (**11.6**)
- **TILDA SWINTON** (**SNOWPIERCER – LE TRANSPERCENEIGE**)

Meilleurs films d'animation :

- **LA REINE DES NEIGES** (**WALT DISNEY**)
- **MOI MOCHE ET MÉCHANT 2** (**MAC GUFF LINE**)
- **MONSTRES ET COMPAGNIE** (**PIXAR**)

Meilleures musiques originales :

- **LE MONDE FANTASTIQUE D'OZ** (**DANNY ELFMAN**)
- **OBLIVION** (**M83**)
- **THOR 2 – LE MONDE DES TÉNÉBRES** (**BRIAN TYLER**)
- **TRANCE** (**RICK SMITH**)
- **ZERO DARK THIRTY** (**ALEXANDRE DESPLAT**)

Meilleures bandes originales :

- **LES GAMINS**
- **ALABAMA MONROE**
- **INSIDE LLEWYN DAVIS**
- **KICK-ASS 2**
- **LA REINE DES NEIGES**

Meilleures chansons originales :

- **HERO** (**JESSIE J.**) DANS **KICK-ASS 2**
- **A LITTLE PARTY NEVER KILLED SOMEBODY** (**FERGIE**) DANS **GATSBY LE MAGNIFIQUE**
- **FARE THEE WELL** (**OSCAR ISAAC ET MARCUS MUMFORD**) DANS **INSIDE LLEWYN DAVIS**
- **FIXER UPPER** (**COLLECTIF**) DANS **LA REINE DES NEIGES**
- **LIBÉRÉE, DÉLIVRÉE** (**ANAÏS DELVA**) DANS **LA REINE DES NEIGES**

Meilleures photographies :

- *À LA MERVEILLE* (E. LUBEZKI)
- *BLANCANIEVES* (K. DE LA RICA)
- *INSIDE LLEWYN DAVIS* (B. DELBONNEL)
- *HEIMAT 1 – CHRONIQUES D'UN RÊVE* (G. ROLL)
- *THE IMMIGRANT* (D. KHONDJI)

Meilleures performances techniques :

- *GRAVITY* (A. CUARÓN) POUR LE TOURNAGE « DANS L'ESPACE »
- *ALL IS LOST* (J.C. CHANDOR) POUR LE RENDU DE LA SENSATION MARITIME
- *DES ABEILLES ET DES HOMES* (M. IMHOOF) POUR LES IMAGES AU PLUS PRÈS DES ABEILLES
- *EN SOLITAIRE* (C. OFFENSTEIN) POUR LE TOURNAGE EN PLEINE MER
- *RUSH* (R. HOWARD) POUR LE SON DURANT TOUT LE FILM

Meilleures Affiches :

- *LA VÉNUS À LA FOURRURE*
- *9 MOIS FERME*
- *ATTILA MARCEL*
- *LINCOLN*
- *THE MASTER*



RÉCOMPENSES FRANCE

Meilleurs films :

- **LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES I ET II** (A. KECHICHE)
- **9 MOIS FERME** (A. DUPONTEL)
- **LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE !** (G. GALLIENNE)
- **LE PASSÉ** (A. FARHADI)
- **SUZANNE** (K. QUILLÉVÉRÉ)

Meilleurs réalisateurs :

- **ABELLATIF KECHICHE** (LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES I ET II)
- **SYLVAIN CHOMET** (ATTILA MARCEL)
- **FRANÇOIS DUPEYRON** (MON ÂME PAR TOI GUÉRIE)
- **GUILLAUME GALLIENNE** (LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE !)
- **KATELL QUILLÉVÉRÉ** (SUZANNE)

Meilleurs scénarios :

- **SUZANNE** (K. QUILLÉVÉRÉ / M. DÉSERT)
- **GRAND CENTRAL** (R. ZLOTOWSKI)
- **LA VÉNUS À LA FOURRURE** (R. POLANSKI)
- **LE PASSÉ** (A. FARHADI)
- **MÖBIUS** (E. ROCHANT)

Meilleurs acteurs :

- **GUILLAUME GALLIENNE** (LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE !)
- **BENICIO DEL TORO** (JIMMY P. – PSYCHOTHÉRAPIE D'UN INDIEN DES PLAINES)
- **GRÉGORY GADEBOIS** (MON ÂME PAR TOI GUÉRIE)
- **GUILLAUME GOUIX** (ATTILA MARCEL)
- **BENOIT POELVOORDE** (UNE PLACE SUR LA TERRE)

Meilleures actrices :

- **ADÈLE EXARCHOPOULOS** (LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES I ET II)
- **BÉRÉNICE BÉJO** (LE PASSÉ)
- **SARA FORESTIER** (SUZANNE)
- **SANDRINE KIBERLAIN** (9 MOIS FERME)
- **EMMANUELLE SEIGNER** (LA VÉNUS À LA FOURRURE)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- **FRANÇOIS DAMIENS** (SUZANNE)
- **PATRICK CHESNAIS** (LES BEAUX JOURS)
- **DENIS MÉNOCHET** (EYJAFLALLAJÖKULL)
- **FREDERIC PIERROT** (JEUNE ET JOLIE)
- **MICHEL SUBOR** (LES SALAUDS)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- **SANDRINE KIBERLAIN** (VIOLETTE)
- **ADÈLE HAENEL** (SUZANNE)
- **ANNE LE NY** (ATTILA MARCEL)
- **CORINNE MASIERO** (11.6)
- **GÉRALDINE PAILHAS** (JEUNE ET JOLIE)

RÉCOMPENSES ÉTRANGERS

Meilleurs films :

- **DJANGO UNCHAINED** (Q. TARANTINO)
- **A LA MERVEILLE** (T. MALICK)
- **ALL IS LOST** (J.C. CHANDOR)
- **GRAVITY** (A. CUARÓN)
- **MUD - SUR LES RIVES DU MISSISSIPPI** (J. NICHOLS)

Meilleurs réalisateurs :

- **ALFONSO CUARÓN** (*GRAVITY*)
- **J.C. CHANDOR** (*ALL IS LOST*)
- **PAUL GREENGRASS** (*CAPITAINE PHILLIPS*)
- **TERRENCE MALICK** (*À LA MERVEILLE*)
- **JEFF NICHOLS** (*MUD — SUR LES RIVES DU MISSISSIPPI*)

Meilleurs scénarios :

- **TRANCE** (J. AHEARNE / J. HODGE)
- **BLANCANIEVES** (P. BERGER)
- **EFFETS SECONDAIRES** (S.Z. BURNS)
- **PRISONERS** (A. GUZIKOWSKI)
- **CAPITAINE PHILLIPS** (B. RAY)

Meilleurs acteurs :

- **ROBERT REDFORD** (*ALL IS LOST*)
- **DANIEL DAY LEWIS** (*LINCOLN*)
- **TOM HANKS** (*CAPITAINE PHILLIPS*)
- **OSCAR ISAAC** (*INSIDE LLEWYN DAVIS*)
- **DENZEL WASHINGTON** (*FLIGHT*)

Meilleures actrices :

- **CATE BLANCHETT** (*BLUE JASMINE*)
- **SANDRA BULLOCK** (*GRAVITY*)
- **JESSICA CHASTAIN** (*ZERO DARK THIRTY*)
- **JENNIFER LAWRENCE** (*HAPPINESS THERAPY*)
- **ROBIN WRIGHT** (*LE CONGRÈS*)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- **MATTHEW GOODE** (*STOKER*)
- **PAUL DANO** (*PRISONERS*)
- **JAMES FRANCO** DANS (*SPRING BREAKERS*)
- **JASON ISAACS** (*SHÉRIF JACKSON*)
- **NAWAZUDDIN SIDDIQUI** (*THE LUNCHBOX*)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- **CAMERON DIAZ** (*CARTEL*)
- **ANNE HATHAWAY** (*LES MISÉRABLES*)
- **KELLY REILY** (*FLIGHT*)
- **TILDA SWINTON** (*SNOWPIERCER - LE TRANSPERCENEIGE*)
- **JACKIE WEAVER** (*HAPPINESS THERAPY*)

UN ... AU CINÉMA EN 2013

- **Un film :** *La vie d'Adèle – Chapitres I et II*, long métrage comme on n'en voit qu'une fois tous les vingt ans. On ne peut pas dire non plus que ce soit parfait mais, tout de même, c'est incroyable.
- **Un film étranger :** *Django Unchained*, qui dans cette année très faste au niveau français, est le premier qui me vient en tête quand on parle d'un long métrage étranger. Brillant par moments, drôle à d'autres, c'est du très bon Tarantino. . .
- **Un titre :** *L'Extravagant voyage du jeune et prodigieux T.S. Spivet* de Jean Pierre Jeunet. On peut difficilement faire plus long et plus difficile à retenir. . . Le prénom et le nom du jeune garçon auraient sans doute suffi. . .
- **Un film sous-estimé :** *Mon âme par toi guérie* dont on a très peu entendu parler et qui n'a pas attiré beaucoup de monde dans les salles alors que c'est un long métrage vraiment très intéressant et par moments magnifique.
- **Un film surestimé :** *Elle s'en va* qui, pour le coup, a reçu des éloges d'à peu près partout et qui a pourtant un film sans grand intérêt et surtout extrêmement gênant par moments. Un gros ratage mais vu que Catherine Deneuve joue dedans. . .
- **Un film à la limite du scandaleux :** *Fonzy* qui est une reprise à l'identique (ou presque) et en moins bien de *Starbuck*. On ne voit aucune appropriation de la part de la réalisatrice puisque tous les dialogues sont les mêmes, souvent à la virgule près. . .
- **Un documentaire :** *Des abeilles et des hommes* car, loin d'être un documentaire animalier, c'est une vraie réflexion sur la place des abeilles dans notre monde. Et certaines images sont tout simplement impressionnantes.
- **Un film d'animation :** *La reine des Neiges* qui marque avec fracas le retour sur le devant de la scène des studios Walt Disney. C'est rythmé, bourré de bonnes idées, très efficace, musicalement génial. Bref, on n'en attend pas moins pour le « dessin animé de Noël ».
- **Une suite :** *Kick-Ass 2* qui, en se décalant un peu (on pourrait appeler le film *Hit-Girl*) parvient à se renouveler tout en gardant les principes fondateurs qui font de cette franchise un drôle d'objet cinématographique.
- **Un réalisateur :** Abdellatif Kechiche, dont on a pu tant lire sur les méthodes de travail mais qui est surtout capable d'offrir des films d'une intensité folle et d'une virtuosité parfois incroyable.
- **Allez, un autre :** Katell Quilévéré car son *Suzanne* est un vrai film de cinéma, puissant et inventif où mise en scène, scénario et direction d'acteurs se conjuguent à merveille. On en ressort en tout cas marqué.
- **Une déception :** *7 Psychopathes* de Martin McDonagh dont j'avais trouvé le précédent film (*Bons baisers de Bruges*) vraiment réussi alors que celui-ci est juste absurde et vraiment pas intéressant pour deux ronds.
- **Un gâchis :** Le Pedro Almodovar des *Amants passagers*. On se demande bien ce qu'il est allé faire dans cette galère tant c'est outrancier, jamais drôle et même pathétique par moments. On sait qu'il est capable tellement de mieux. . .
- **Une bonne nouvelle :** Woody Allen qui revient en forme cette année puisque son *Blue Jasmine* est plutôt inspiré. Meilleur en tout cas que ce qu'il avait pu faire dernièrement.
- **Un acteur :** Joaquin Phoenix qui livre avec *The Master* et *The immigrant*, deux très grandes performances. Avec lui dans le casting, on sait au moins que son jeu sera parfait. Quel drôle d'acteur.
- **Une actrice :** On ne peut pas passer sous silence la performance hallucinante d'Adèle Exarchopoulos dans le film de Kechiche. Honnêtement, j'avais rarement vu une telle intensité développée sur une si longue durée. Une immense comédienne est née.
- **Une performance ridicule :** Sean Penn dans *Gangster Squad*. J'aime vraiment bien cet acteur mais alors là, c'est vraiment n'importe quoi. Il surjoue jusqu'à la caricature ce chef de gang célèbre. . .
- **Un acteur que l'on n'attendait pas :** Dave dans *Une chanson pour ma mère*, un drôle de film mi-comédie pas très drôle / mi-hommage un peu décalé où on retrouve le chanteur qui a fait rêver nos grands-mères dans un rôle assez improbable.
- **Un casting :** *Cartel*, parce que les cinq acteurs principaux sont tous, chacun à leur manière des comédiens très importants. Pour autant, ça ne fait pas un grand film. . .
- **Une révélation :** Pour ne pas toujours revenir sur Adèle Exarchopoulos, je vais changer. . . Alors mon choix se portera sur Veerle Baetens, actrice flamande formidable dans *Alabama Monroe* et que j'espère maintenant revoir dans d'autres rôles.
- **Un pitch de départ :** Celui de *Je fais le mort* car, bien que ce soit vrai, l'idée de prendre des acteurs pour reconstituer les scènes de crime est totalement improbable. Dommage que ce qui en est tiré ensuite soit moins enthousiasmant. . .

- **Une séquence forte :** L'attaque de la maison de Ben Laden dans *Zero Dark Thirty*. Filmée en temps réel, c'est un sommet d'efficacité cinématographique. Du genre où on reste scotché à son siège pendant presque une demi-heure...
- **Un plan :** Celui de la maison vue de loin dans *The Bling Ring* et que l'on voit investie par les jeunes voleurs en herbe. Sans doute la seule très bonne idée de ce film globalement décevant.
- **Un plan séquence :** Le premier de *Gravity* qui dure plus de quinze minutes. Alors que la caméra est toujours en mouvement, on voit un lever de soleil sur la Terre, des personnages dans l'espace, une navette, ... C'est techniquement et visuellement tout simplement hallucinant.
- **Une scène clé :** En un instant, *Capitaine Phillips* passe du récit de la prise d'otage d'un bateau à un huis-clos étouffant dans une petite chaloupe entre trois preneurs d'otages et un capitaine qui s'est sacrifié pour son équipage.
- **Un générique :** Celui du *Casse-tête chinois* car il est bien dans le style des deux films précédents et permet surtout de revoir chacun des personnages à ces différents stades de leurs vies (ce qui n'est pas forcément à leur avantage...).
- **Un début :** Celui de *Spring Breakers* qui, d'entrée de jeu, met tout de suite dans une certaine ambiance (grosse musique, seins nus et alcool à gogo). D'ailleurs, tout le film va se dérouler dans une ambiance assez dingue.
- **Une fin :** Le dernier plan de *The Immigrant*, visuellement magnifique, techniquement fascinant et qui dit tout sur cette fin de film où les personnages se séparent à leur façon.
- **Un coup de théâtre :** Keita n'est pas l'enfant de ses parents mais a été échangé à la naissance dans *Tel père, tel fils*. Le début d'une longue réflexion sur la paternité et les différences sociales dans le Japon d'aujourd'hui.
- **Un dialogue :** Les nombreux dans *Cartel* qui font de ce film autre chose que ce que l'on pouvait en attendre : une sorte de long métrage théorique où ce qui est dit n'a pas forcément de rapport avec l'action montrée mais plutôt avec des thèmes bien plus généraux...
- **Une idée de fou :** Faire de *Blanche Neige* un film muet en noir et blanc et, surtout, de réinventer de cette manière un conte qui est gravé dans les mémoires de chacun. Le pari est en plus réussi. Que demander de plus ?
- **Un plaisir coupable :** *White House Down*, totalement débile mais terriblement jouissif. Ça pète dans tous les sens, ça n'a aucune cohérence mais c'est tellement assumé par le réalisateur que ça passe finalement très bien. A voir en débranchant le cerveau quand même...
- **Un regret :** Ne pas être allé voir *Cloud Atlas*. Je pense que ça ne m'aurait pas vraiment plu mais il aurait quand même fallu que je me fasse une idée par moi-même puisque c'est un long métrage que l'on peut qualifier de « clivant ».
- **Une absurdité :** *Des gens qui s'embrassent* car il n'y a absolument rien qui tient debout. C'est pathétique de bout en bout et le plus grave, c'est que ça empire sur la fin... Honnêtement, on a rarement vu une telle catastrophe industrielle...
- **Un choc :** Celui du container contre le voilier dans *All is lost*. C'est lui qui va conditionner toute la suite du film et qui va transformer cette traversée en voyage d'une vie.
- **Un dégoût :** Devant la dernière scène des *Salauds*. On croit qu'on a tout vu mais les images finales nous plongent vraiment dans quelque chose de terrible...
- **Un méli-mélo d'émotions :** *Les Garçons et Guillaume, à table !* qui réussit à parler avec beaucoup d'humour mais aussi de tendresse de questions compliquées. On rit et on pleure devant ce film vraiment intelligent et sensible.
- **Un torrent de larmes :** Pas vraiment de très grands moments d'émotion cette année mais quelques films qui m'ont quand même un peu troublés (*Suzanne, Le Passé, A la merveille, ...*).
- **Un fou rire :** Toute la reconstitution du meurtre dans *9 mois ferme*. C'est tellement gros, redondant et drôle que même moi qui ne suis pas fan (pour dire les choses gentiment) de l'hémoglobine, je n'ai pu que regarder et rire à gorge déployée.
- **Une bande originale :** Danny Elfman signe une vraie réussite avec la bande originale du *Monde Fantastique d'Oz*. Le film en lui-même n'est pas génial mais la musique, elle, est parfaite. Avec un gros faible pour le thème principal, féérique et magnifique.
- **Une bande son :** Celle des *Gamins* car l'idée est vraiment géniale (faire chanter des titres pop-rock récents par un chœur d'enfants) et c'est en plus très réussi. Ça donne beaucoup de reliefs à des titres déjà connus (ou moins, c'est selon).
- **Une chanson :** La saga *Kick-Ass* s'est spécialisée dans les très bonnes chansons originales puisqu'après Mika pour le premier opus, c'est Jessie J. qui offre dans le deuxième un titre que je trouve assez génial (*Hero*). En plus, ça colle vraiment bien avec le film !

- **Une danse :** Celle autour de laquelle tourne tout le film *Happiness Therapy* puisque c'est un concours de danse entre deux cabos-sés de la vie qui va leur permettre de se retrouver eux-mêmes mais aussi de croire de nouveau en l'amour.
- **Une poursuite :** Les très nombreuses dans *Rush* qui raconte la rivalité entre deux pilotes d'exception et très différents dans leur approche de la course. Toutes les séquences automobiles sont d'une grande puissance.
- **Une relation :** Guillaume et sa mère dans *Les garçons et Guillaume, à table !* car c'est à partir de celle-ci que le film (et l'histoire personnelle du réalisateur-acteur) se construit. Et quand on sait qu'il a plutôt édulcoré les choses...
- **Une histoire d'amour :** Celle au cœur de *À la merveille* puisque le long métrage dans son ensemble est une réflexion sur la notion même d'amour. Ce n'est pas à proprement parler une histoire d'amour mais bien une « sensation » d'histoire d'amour.
- **Un baiser :** Celui qui se répète de nombreuses fois entre Suzanne et son copain dans le film du même nom. La caméra surplombe une place où les deux se séparent avant de se retrouver plusieurs fois à la suite.
- **Une scène érotique :** Cameron Diaz qui fait l'amour à une voiture dans *Cartel*. A la fois totalement lunaire (comment l'ami McCarthy a pu avoir une telle idée) et complètement fou dans la manière dont c'est montré...
- **Un couple :** Je dirais bien Adèle et Emma car c'est le plus évident, mais bon... Celui formé par Fanny Ardant et Laurent Lafitte dans *Les beaux jours* est aussi assez incroyable et fait se poser des questions vraiment intéressantes sur l'âge et l'amour en général.
- **Un regard :** L'homme dans *All is lost* quand il regarde son radeau s'éloigner de son voilier. Détresse absolue dans ses yeux. Où encore tous ceux de Suzanne dans le film du même nom : Sara Forestier les module avec grand talent.
- **Un silence :** Celui de l'espace dans laquelle le Docteur Stone se retrouve prisonnier dans *Gravity*. Aucun son ne peut y être transmis et c'est l'ambiance qui est très bien rendue pendant tout le long métrage.
- **Un sourire :** Celui du nouvel employé qui vient remplacer Saajan dans *The Lunchbox*. Quoi qu'on lui dise et quoi qu'il ressente, il le garde toujours accroché à son visage. Symbole sans doute d'une Inde qui croit que tout est possible avec de la motivation et de l'énergie.
- **Un personnage improbable :** Olaf, le bonhomme de neige qui rêve de soleil dans *La Reine des Neiges*. Il est extrêmement drôle et surtout tendre à souhait. On en rêverait tous d'un compagnon comme lui.
- **Un monstre :** Ceux de *Monstres Academy*, si mignons qu'ils ne peuvent pas faire peur à grand monde. C'est juste dommage que le film dans lequel ils se trouvent ne soit pas aussi drôle et inventif que le premier dont celui-ci est une suite plutôt pousive.
- **Un méchant :** Le prophète Josiah dans *Shérif Jackson*. Jason Isaacs donne à ce personnage déjà barré à la base un côté encore plus déjanté. Pas forcément le plus méchant mais sûrement celui qui est le plus inquiétant...
- **Un fou :** Le policier justicier dans *Only God Forgives*. Il est presque encore plus flippant lorsqu'il se met à chanter que lorsqu'il découpe au sabre ou qu'il torture aux baguettes...
- **Un manipulateur :** Elizabeth l'hypnotérapeute dans *Trance* car on se rend peu à peu compte qu'elle tire véritablement toutes les ficelles et qu'elle contrôle au mieux tout ce qui se passe.
- **Un super-héros :** *Iron Man* car il reste quand même le plus drôle et celui avec le plus d'autodérision des héros auxquels on aura eu droit cette année. On attendait beaucoup de Superman, peut-être un peu trop d'ailleurs...
- **Un animal :** Etant donné que le Belle est « maltraitée » dans *Belle et Sébastien*, je vais me rabattre vers l'abeille, au cœur du documentaire *Des abeilles et des hommes* et que l'on ne regarde plus de la même façon après. Elle est en fait absolument essentielle à la vie humaine.
- **Une maladie :** Celle de la jeune fille dans *Tirez la langue, mademoiselle* car c'est à partir de celle-ci que se construit le triangle amoureux entre les deux frères médecin et la jeune maman.
- **Une naissance :** La première du couple dans *Il était temps*, qui menace d'être « modifiée » par le personnage principal lors de l'un de ses retours dans le temps...
- **Une mort :** Celle de JFK dans *Parkland* puisque c'est à partir de cet événement tragique que tout ce qui va suivre va nous être montré en impliquant autant de personnages différents.

J'AI AIMÉ / JE N'AI PAS AIMÉ

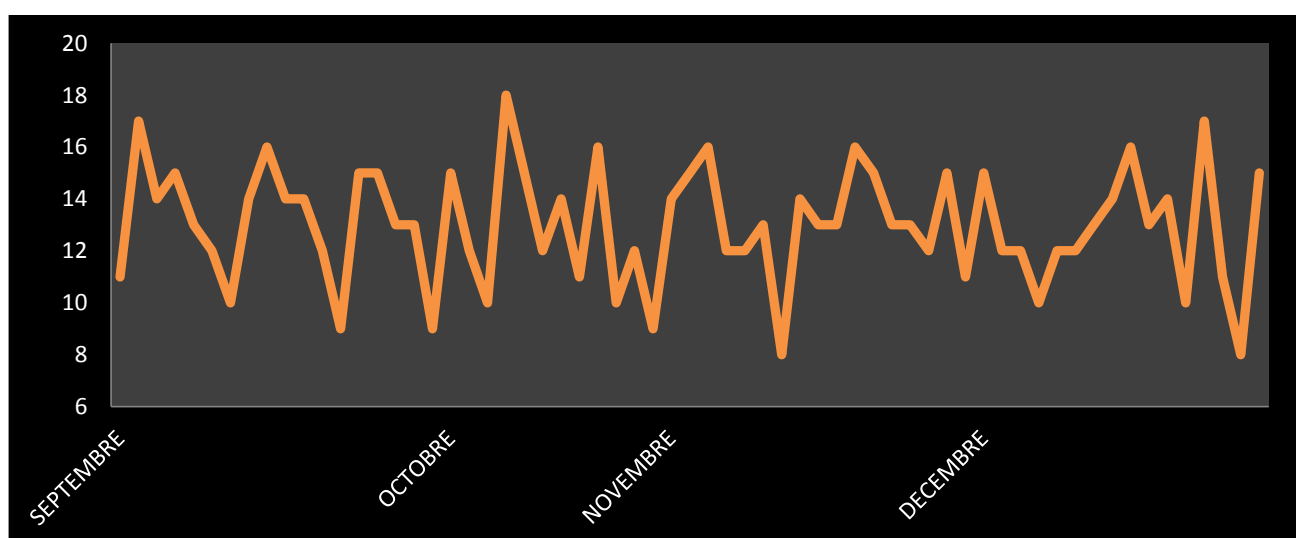
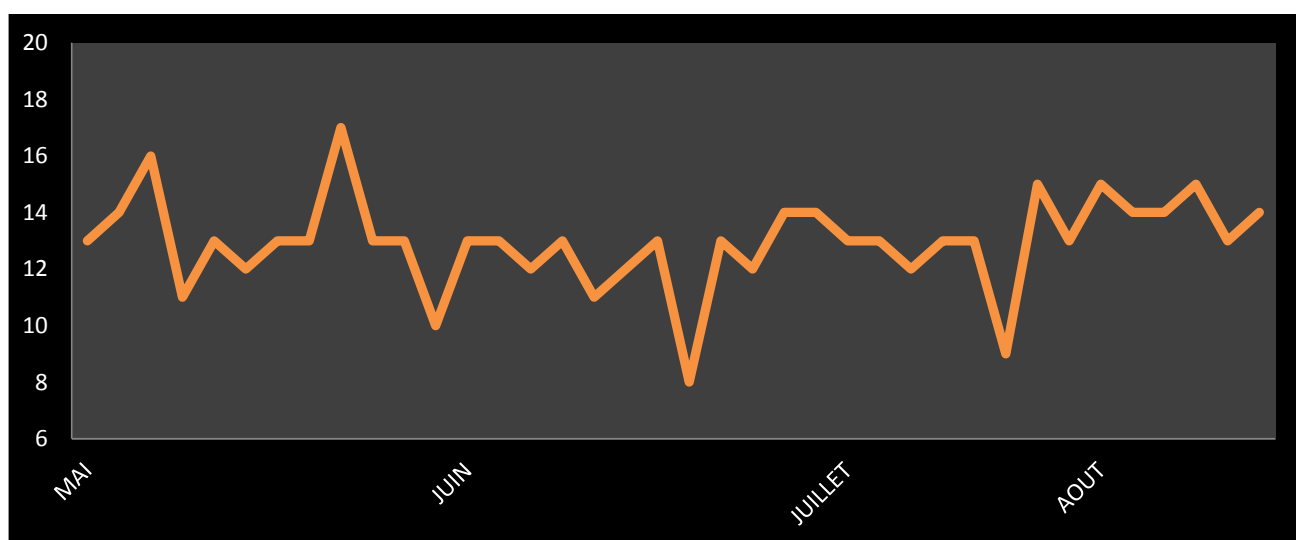
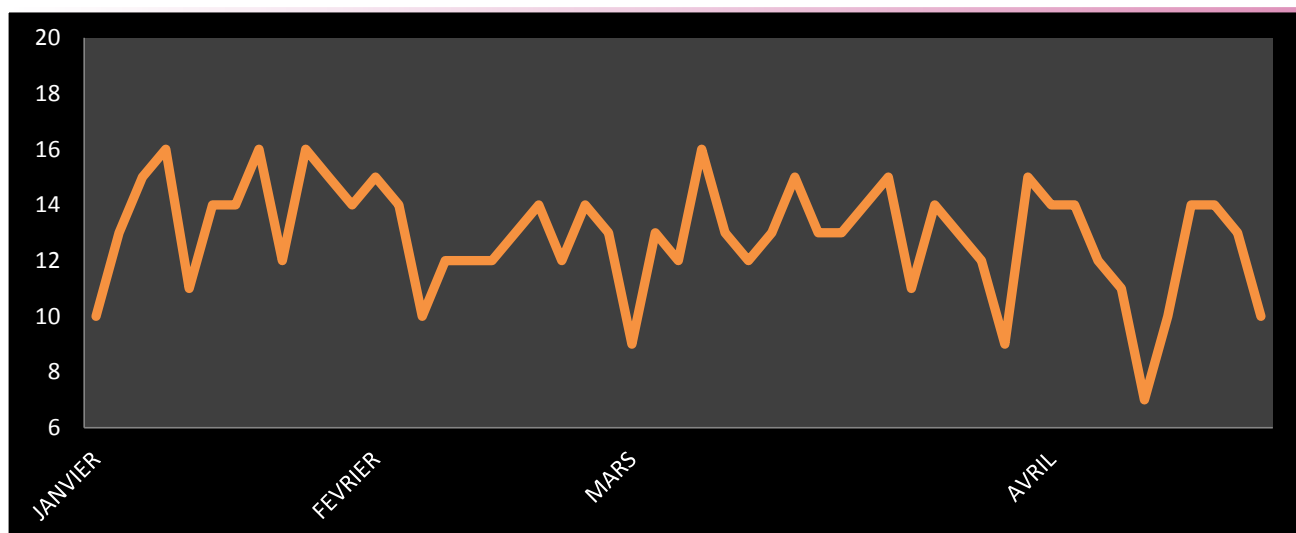
- **La plutôt belle année du cinéma français.** Au moins mes quatre films préférés de l'année viennent de chez nous. Inventifs et hors de sentiers battus chacun à leur manière (même dans une certaine forme de classicisme), ils prouvent une nouvelle fois l'immense diversité du Septième Art hexagonal. Et cela ne peut que donner foi en l'avenir. Cela n'empêche néanmoins pas quelques productions catastrophiques...
- **La présence féminine à la réalisation.** Cette année, j'aurai vu quinze films réalisés par des femmes (soit 10% du total). D'une certaine manière, ça peut sembler très peu mais, dans un milieu où la domination masculine est flagrante (il aura fallu attendre 1993 pour voir une femme – Jane Campion – remporter la Palme d'Or et même 2010 pour qu'une femme – Kathryn Bigelow – gagne l'Oscar du Meilleur Réalisateur), c'est déjà très bien, surtout que, dans la majorité, ce sont des longs métrages de qualité.
- **Le retour au premier plan de Walt Disney** (qui est malheureusement à mettre en lien avec une baisse significative du niveau de chez Pixar). Avec *La Reine des Neiges*, on retrouve un film d'animation bien dans l'esprit de tout ce que ce studio légendaire a pu faire avant : rythmé, musical, bourré de petites trouvailles, mettant en scène des personnages très drôles. Bref, alors qu'on ne l'attendait plus forcément, on est plus qu'heureux de voir le retour aux affaires de Mickey et sa bande !
- **Le gros plantage de comédies françaises terribles.** C'est très méchant ce que je vais mettre et je m'en excuse d'avance mais voir que *Des gens qui s'embrassent* ou *Fonzy* ont fait des scores pitoyables (les producteurs vont en prendre pour leur grade) prouve quand même que le public a encore le dernier mot et ne se fait pas avoir (comme moi, pour le coup) par le mélange acteur populaire-marketing agressif...
- **La confirmation du talent de certains.** Paul Thomas Anderson (*The Master*), David O. Russell (*Happiness Therapy*), Jeff Nichols (*Mud - Sur les rives du Mississippi*), Asghar Farhadi (*Le Passé*), Abdellatif Kechiche (*La vie d'Adèle – Chapitres I et II*), J.C. Chandor (*All is lost*), Paul Greengrass (*Capitaine Phillips*) ou Sylvain Chomet (*Attila Marcel*) prouvent cette année qu'on peut toujours compter sur eux pour faire de vrais bons films.
- **La polémique qui a duré tout l'été autour de *La vie d'Adèle – Chapitres I et II*.** Certains médias se sont visiblement faits plaisir à relayer les plaintes de certains techniciens et des actrices qui, à coups d'interviews donnés puis démentis, ont un peu perdu de crédibilité. En tout cas, cela a empêché le spectateur lambda d'aller voir ce film dans des conditions décentes de « neutralité » et c'est bien dommage. Que ceux qui ont déjà vu les films bien avant ne gâchent pas le plaisir des autres. Au moins, ouvrez les hostilités quand le film est sorti...
- **Le choix de la France pour la représenter aux Oscars 2014.** Elle a choisi le film *Renoir* et c'est pour moi une grave bêtise et le fait qu'il ne soit pas déjà éliminé de la course après une première présélection de neufs longs métrages en est une preuve tangente. Bien sûr, d'après les règlements (assez compliqués), *La vie d'Adèle – Chapitres I et II* ne pouvait prétendre à cette statuette (mais peut pour toutes les autres). N'avait-on pas autre chose que ce film pas déplaisant mais quand même peu excitant à tous les points de vue ? A mon sens, c'est évident que si...
- **Le bruit dans certains blockbusters.** Deux exemples me viennent rapidement en tête. Le premier est *Pacific Rim*. Au-delà de l'idiotie globale de ce film, ce qui m'a le plus marqué est le bruit constant pendant la séance : jamais je n'étais ressorti avec la tête farcie comme cela d'une salle de cinéma. Pour *Man of steel*, ce n'était pas beaucoup mieux. Déluges d'effets spéciaux et de combats en tous genres, ces films à très gros budgets sont devenus des choses totalement inhumaines et, surtout, bien trop bruyantes. Arrêtons la surenchère...
- **Les biopics.** Sur les sept que j'ai vus cette année, aucun ne m'a véritablement enchanté. Si *Lincoln*, *Jappeloup* et *Ma vie avec Liberace* ont, chacun à leur façon un intérêt, les autres m'ont surtout marqué par leur manque d'ambition et leur côté excessivement linéaire et, surtout, sans point de vue. Au cinéma, il ne suffit pas d'aligner les séquences montrant les actions de quelqu'un, il faut les mettre en scène et leur donner un vrai sens. Ça a vraiment manqué cette année.
- **Les réalisateurs pas fidèles aux promesses de leurs films précédents.** Jean-Pierre Améris (*L'homme qui rit*), Martin McDonagh (*7 psychopathes*), Andrew Niccol (*Les âmes vagabondes*), Michel Gondry (*L'écume des jours*) ou Pedro Almodovar (*Les amants passagers*), pour ne citer qu'eux, n'ont pas été à la hauteur de leurs films précédents cette année. Gageons que ce ne soit qu'un accident de parcours et que leur prochain long métrage soit d'une bien meilleure qualité.
- **Le bashing de certains grands réalisateurs.** James Gray et Terrence Malick ont sorti, chacun à leur manière, de vrais beaux films qui sont, il est vrai, pas au niveau de leurs longs métrages précédents qui étaient des chefs d'œuvre, rien d'autre. Alors la presse s'en est donné à cœur joie, parlant de mauvais films, de ratages... Parfois, on se demande bien ce qui se passe dans la tête de certains journalistes. Il faudrait qu'ils voient certains autres films pour se remettre les idées d'aplomb...

L'ABÉCÉDAIRE 2013

A COMME ADÈLE	C'est le prénom qui a agité tout le monde du cinéma français en 2013 tant pour le film qui a énormément fait parler (et pas que pour des bonnes raisons) mais aussi pour cette jeune actrice qui joue dedans et qui est tout simplement épatante (A. Exarchopoulos). Une découverte majeure.
Depuis un certain temps, c'est devenu une habitude de faire des <i>biopics</i> à tout bout de champ. Mais, j'ai l'impression qu'on assiste à une inflation de plus en plus importante. Il faut dire que ce n'est pas trop compliqué à monter dans l'ensemble. Le souci, c'est que souvent, les scénarii ne vont pas chercher bien loin, n'ont pas vraiment d'angles d'attaque et les longs métrages finissent par être vraiment décevants. . .	B COMME BIOPICS
C COMME CONTROVERSE	2013 n'aura pas été avare en controverses et polémiques en tout genre, c'est le moins que l'on puisse dire. Entre les déclarations de Vincent Maraval sur le salaire des acteurs, celles de François Ozon sur la prostitution et les femmes, tout le tintamarre autour de la sortie de <i>La vie d'Adèle – Chapitres I et II</i> , et toutes les autres qui n'ont duré qu'un jour ou deux, le monde du cinéma aura été très loin d'être tranquille cette année.
Je n'avais jamais vu autant de documentaires au cinéma que cette année (quatre au total). Aucun ne m'a vraiment bouleversé (en même temps, c'est compliqué) mais, un peu plus embêtant, aucun ne m'a vraiment plu. Je retiendrai quand même les plans assez incroyables dans <i>Des abeilles et des hommes</i> .	D COMME DOCUMENTAIRE
E COMME EASTWOOD	Le grand absent de l'année 2013 puisque son dernier film (<i>J. Edgar</i>) était sorti au tout début de l'année 2012 et faisait suite à de nombreuses années où au moins un film du maître sortait. Depuis, c'est un peu le silence radio. On a parlé de projet d'une comédie musicale (<i>Jersey Boys</i>) qui serait visiblement sur les rails. J'attends de voir ce que tout cela va donner. . .
Le sport majeur dans le monde (et encore en France) n'a pas connu forcément énormément d'actualité en 2013 mais, au cinéma, un film sur ce milieu est sorti (<i>Les petits princes</i>) et, sans être formidable, il a le mérite d'être au moins correct. Alors que le football était sinistré depuis pas mal d'années au cinéma, ce n'est déjà pas si mal. . .	F COMME FOOTBALL
G COMME GALLIENNE	Avec son film autobiographique improbable sur le papier mais finalement très drôle, émouvant et intelligent, le sociétaire de la Comédie Française fait une entrée très remarquée dans le monde des réalisateurs. Et le public a suivi, ce qui est assez rassurant.
Deux films ont abordé cette année une question qui ne l'est finalement pas tant que ça au cinéma. Et chacun à leur façon, <i>The Sessions</i> (sur la problématique du sexe) et <i>Gabrielle</i> (qui aborde le handicap dans une vision plus générale) ont réussi à le faire avec douceur et sensibilité. Sans en rajouter mais en arrivant tout de même à vraiment poser les questions.	H COMME HANDICAP
I COMME IL ÉTAIT UNE FOIS	Les contes ont été à l'honneur cette année, entre <i>Blancanieves</i> qui revisite avec succès l'un des plus célèbres d'entre eux (<i>Blanche Neige</i>) et Agnès Jaoui qui se sert de cette structure et ses éléments habituels pour construire son film (<i>Au bout du conte</i>).
Il faut bien avouer que certains films ne sont pas très intelligents (voire complètement débiles) mais qu'ils procurent un vrai plaisir parce que ça explose de partout, il y a des tirs dans tous les sens et on en prend plein les mirettes. Et quand c'est bien fait et sans prétention, comme <i>White House down</i> cette année, on ne peut que s'amuser. . .	J COMME JOUISSIF
K COMME KORINE	Harmony Korine, réalisateur légèrement underground sur les bords, signe avec <i>Spring Breakers</i> un film surprenant à plusieurs niveaux : outrancier stylistiquement mais disant beaucoup sur la jeunesse américaine, dévergondant des anciennes actrices Disney, adoré par une partie de la critique que l'on n'attendait pas du tout de ce côté-là, . . . Un drôle d'objet. . .
J'ai pu, cette année, retourner voir un film dans ce cinéma mythique pour moi. Il se trouve à Dijon et il a bercé ma période de trois ans en classe préparatoire où j'y ai vu de très grands films. Y revenir et y visionner un long métrage a été un immense bonheur pour moi.	L COMME L'ELDORADO
M COMME MANDELA	S'il y a bien une drôle de coïncidence cette année au cinéma, c'est bien celle-là. Le célèbre leader sud-africain est en effet décédé au cours de l'avant-première du film qui lui était consacré et qui se basait sur ses propres Mémoires. . . Et pour continuer dans les étranges hasards, je suis allé voir <i>Zulu</i> (film traitant de l'Afrique du Sud) le jour même de la cérémonie officielle après sa mort. . .

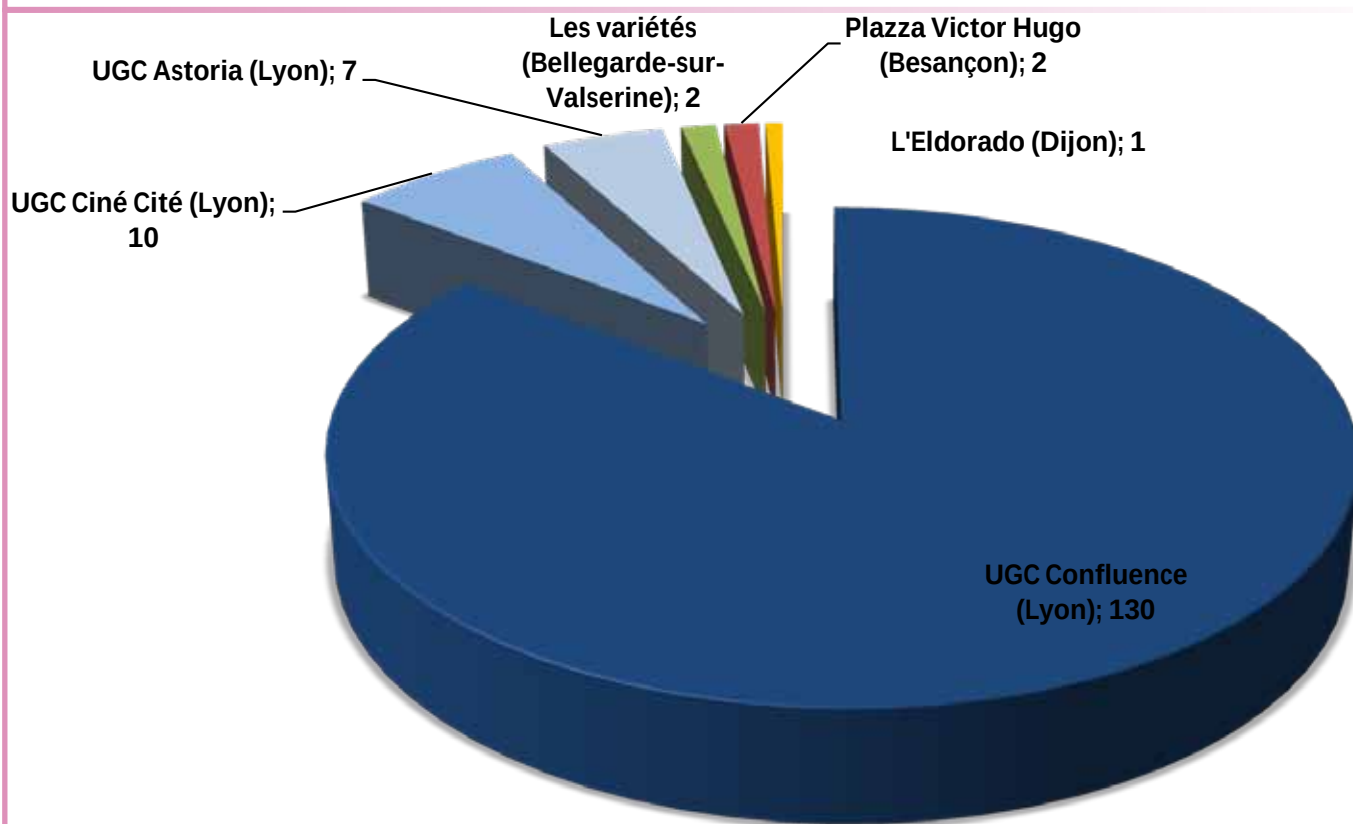
Trois longs métrages sortis cette année l'ont été en noir et blanc. Aujourd'hui, c'est vraiment devenu un artifice stylistique qui ne s'explique pas toujours rationnellement. Dans les trois cas présents, en tout cas, l'effet est plutôt réussi et cela donne forcément au film un aspect différent. Ce ne sont pas forcément des grands films mais au moins l'image est-elle belle !	N COMME NOIR ET BLANC
O COMME OFFENSTEIN	En quatre jours, j'aurai vu un film dont Christophe Offenstein est chef opérateur (<i>Blood ties</i>) et un autre qu'il réalise lui-même (<i>En solitaire</i>). Ce n'est pas si fréquent que des directeurs de la photographie passent vraiment derrière la caméra et il faut saluer le défi même si son long métrage n'est pas forcément génial...
Deux films ont traité de façon différente la piraterie maritime au large de l'Afrique. Le premier (<i>Hijacking</i>) s'intéresse presque plus aux négociations alors que le second (<i>Capitaine Phillips</i>) est un vrai thriller au plus près du commandant du bateau. C'est en tout cas un sujet d'actualité qui interpelle.	P COMME PRISE D'OTAGE
Q COMME QUANTITÉ/ QUALITÉ	A force de voir tant de films, je me demande parfois si je ne privilégie pas la quantité à la qualité. C'est sans doute le cas mais, en même temps, c'est très rare que je regrette vraiment d'avoir vu un film ou que j'aie en voir un en étant presque certain du ratage. Par contre, le nombre de longs métrages que j'aimerais visionner et que je ne peux pas est bien plus longue...
Certains producteurs ne vont pas en être loin après les chiffres catastrophiques. Le pire étant sans doute pour <i>Des gens qui s'embrassent</i> qui, pour un budget de 17,5 millions d'euros n'a ramené que 160 000 spectateurs. En même temps, quand on mise tout sur des acteurs censés être populaires et qu'on se moque autant du spectateur avec un scénario en bois et une réalisation d'une tristesse sans nom, on récolte ce que l'on sème...	R COMME RUINE
S COMME SPIELBERG	En plus d'un film qui ne m'a pas marqué et qui, annoncé favori, est reparti bredouille du marathon des récompenses l'an dernier, le réalisateur américain a fait parler de lui en étant Président du Jury lors du dernier Festival de Cannes. C'est donc à parti à lui que l'on doit ce choix pour la <i>Palme d'Or</i> . On peut le remercier.
Deux longs métrages ont eu pour sujet principal un équipement pour produire de l'énergie. Si, pour l'un, c'était plus pour créer une ambiance (<i>Grand Central</i> et sa centrale nucléaire), l'autre apparaissait bien plus comme militant contre les gaz de schiste (<i>Promised Land</i>), au point que ça en soit presque un peu gênant quand on connaît les financements du film...	T COMME TRANSITION ÉNERGETIQUE
U COMME UNIVERS	Un film, cette année, nous a transportés là où jamais le cinéma ne nous avait emmenés de cette manière. Il s'agit de <i>Gravity</i> et de son voyage au-dessus de la Terre. On voit toujours cette dernière mais, en même temps, on est dans un autre monde, où les sensations visuelles, auditives et sensorielles ne sont plus les mêmes. C'est un autre univers, en quelque sorte...
Qu'elle soit assumée (<i>Django Unchained</i>), prise plus à la rigolade (<i>Kick Ass 2</i>), stylisée (<i>Snowpiercer – le Transpeceneige</i>), autant physique que sociale (<i>A Touch of Sin</i>) ou bien encore sexuelle (<i>Une histoire d'amour</i>), la violence a encore eu sa place au cinéma cette année. Et la palme revient sans doute à <i>Only God Forgives</i> et sa scène de torture insoutenable...	V COMME VIOLENCE
W COMME WALT DISNEY	Alors que le petit frère/concurrent avait pris leur place dans le cœur des amateurs d'animation, les légendaires studios ont frappé fort cette année avec <i>La Reine des neiges</i> qui confirme un retour amorcé depuis timidement avec <i>La princesse et la grenouille</i> en 2010. Cette année, leur film est vraiment réussi et il cartonne au box-office français (comme jamais un Disney depuis 2000), ce qui ne peut pas être qu'une coïncidence !
L'année aura été plutôt chaude et aura animé de nombreux débats sur la question du sexe : <i>La vie d'Adèle – Chapitres I et II</i> méritait-il une interdiction aux moins de seize ans pour ses scènes de sexe explicites ? <i>Jeune et Jolie</i> était-il un film de porno-soft comme l'ont affirmé certains ? <i>Perfect Mothers</i> montrait-il des choses trop choquantes ? Les actrices de <i>Spring Breakers</i> étaient-elles allées trop loin ? Lars von Trier allait-il vraiment sortir un film pornographique au tout début de l'année 2014 ? A chacun de se faire ses propres réponses !!	X COMME X
Y COMME YANKEE	Je n'ai rien trouvé de mieux cette année que ce terme pour désigner les Etats-Unis et ses films qui m'ont laissé un sentiment mitigé. Si aucun ne m'a véritablement ébloui, ils sont nombreux à m'avoir marqué, soit par leur justesse, soit par leur prise de risque, soit pour leur beauté plastique. Mais aucun n'a vraiment réussi à réunir tous les éléments...
Le film de Kathryn Bigelow, l'un des grands favoris pour les Oscars 2013, a finalement pâti d'une polémique bien plus politique qu'autre chose. Car le film, sans être parfait, reste tout de même assez fort et même assez incroyable par moments, notamment dans cette reconstitution millimétrée de l'assaut qui a conduit à la mort de Ben Laden.	Z COMME ZERO DARK THIRTY

QUELQUES STATISTIQUES

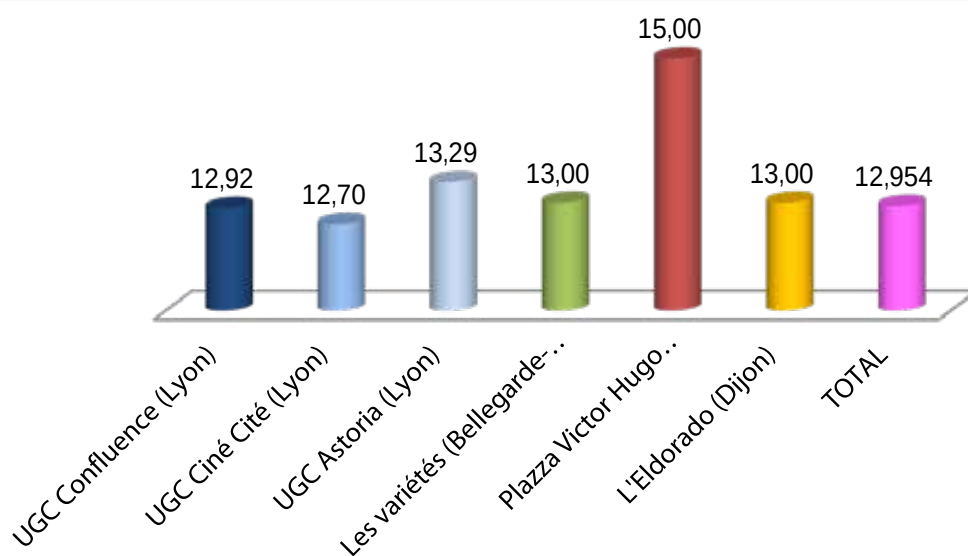


GRAPHIQUE DE
L'ÉVOLUTION DES NOTES

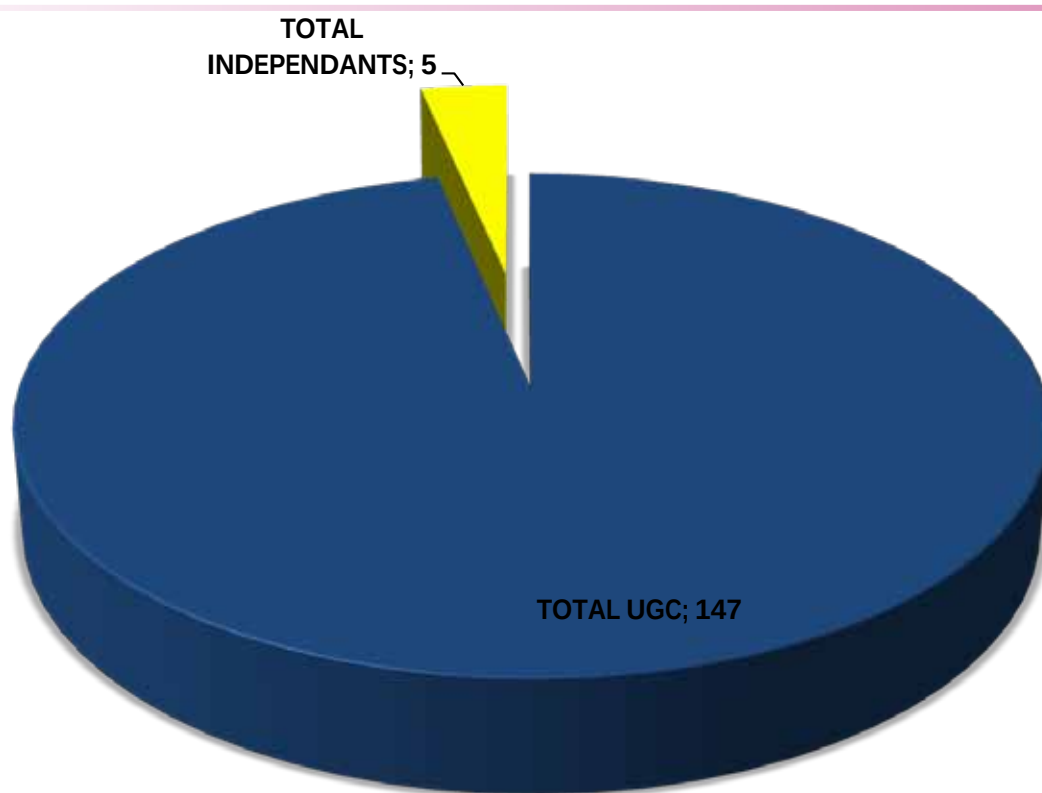
NOMBRES DE FILMS VUS PAR CINÉMAS



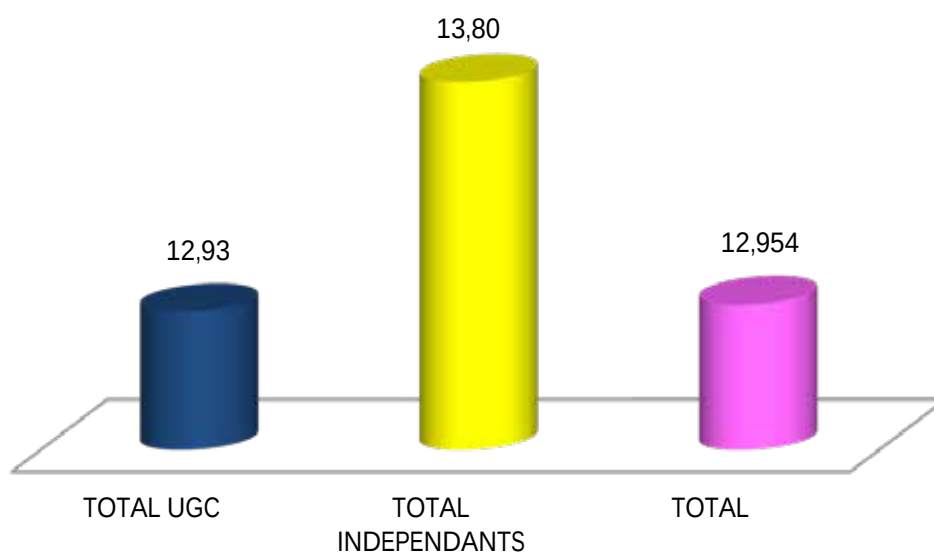
MOYENNES DES NOTES VUS PAR CINÉMAS



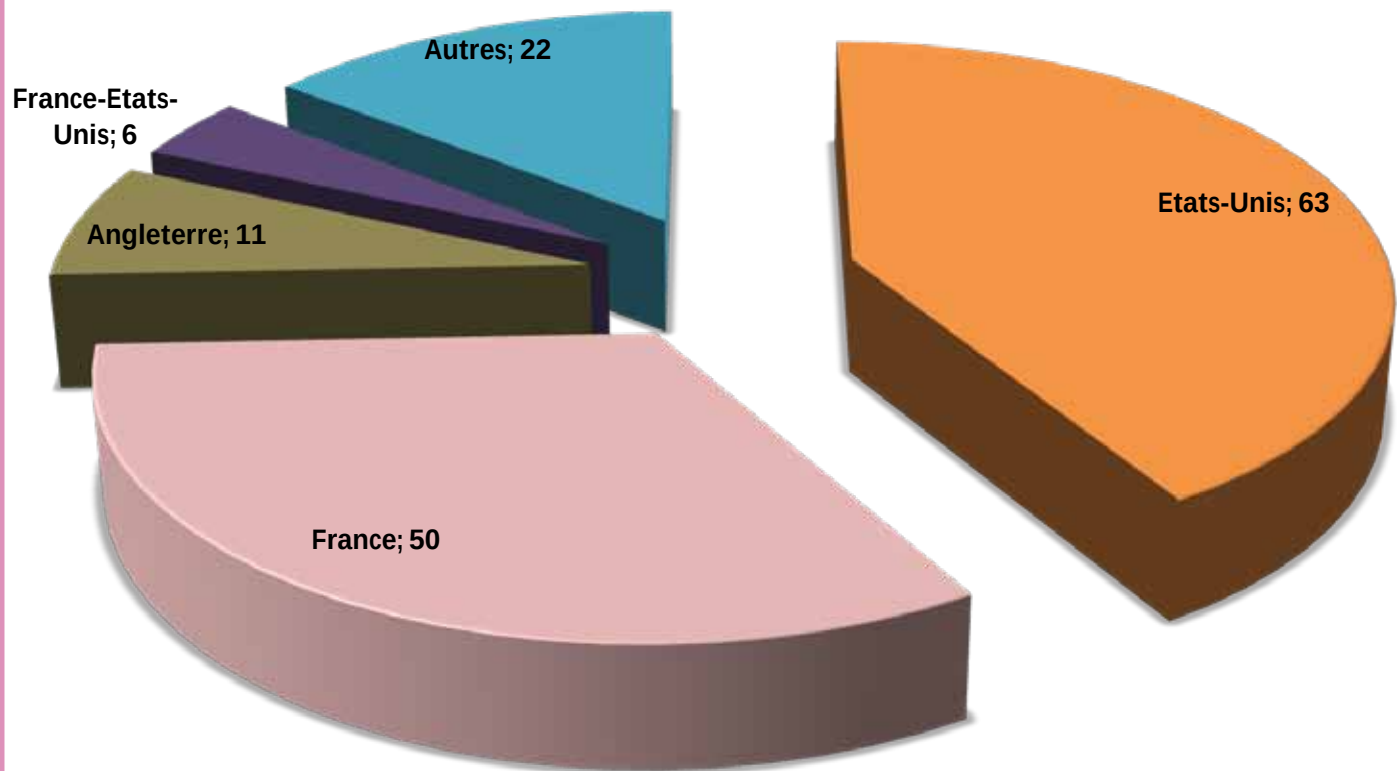
NOMBRES DE FILMS VUS PAR RÉSEAU



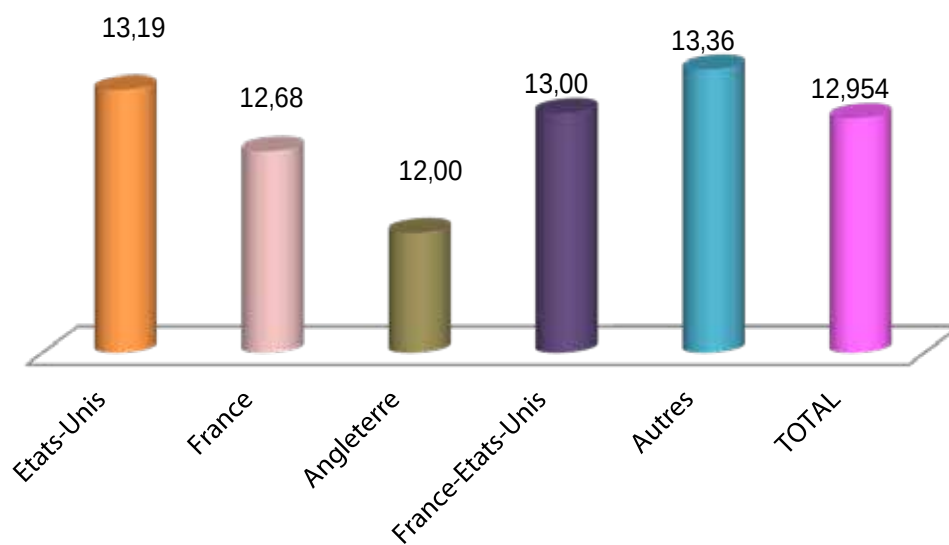
MOYENNES DES NOTES VUS PAR RÉSEAU



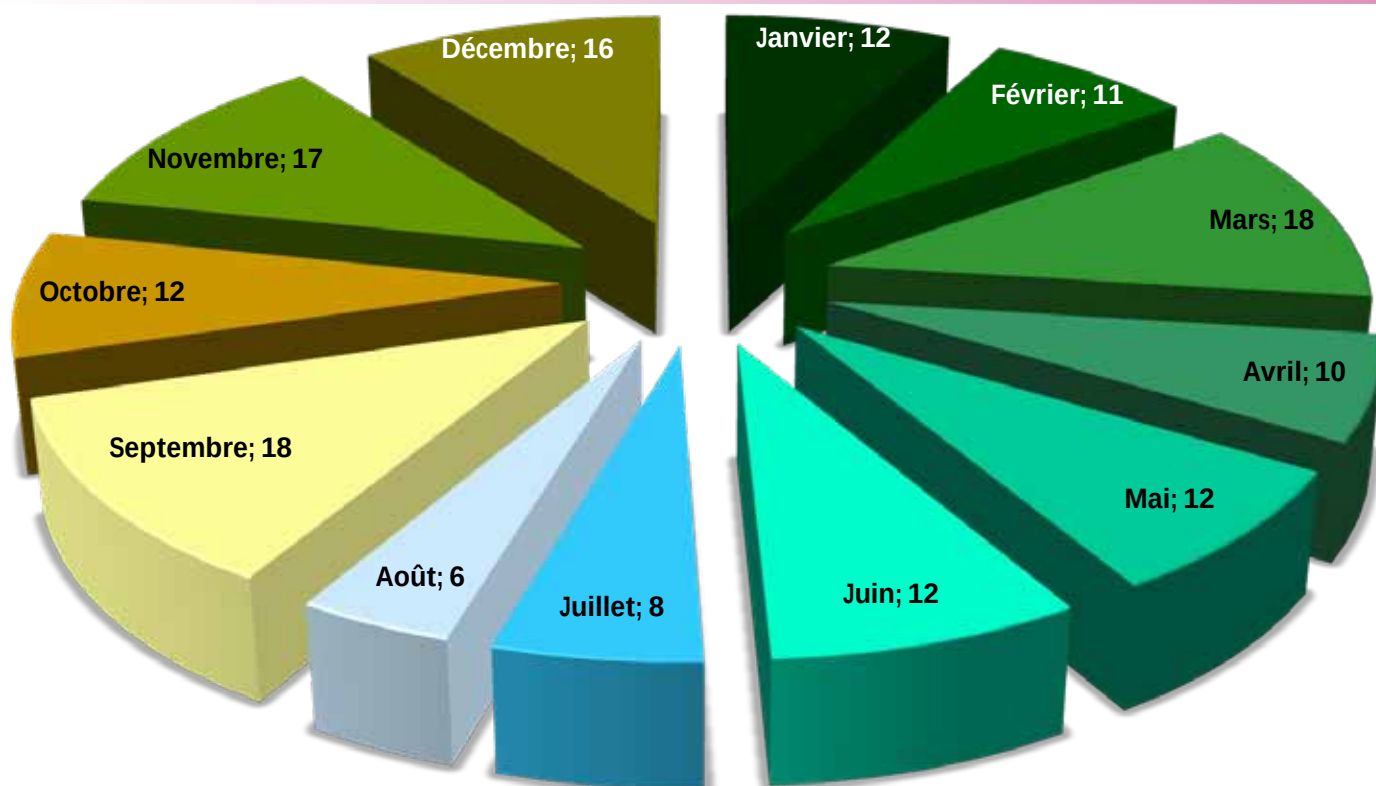
NOMBRE DE FILMS VUS PAR PROVENANCE



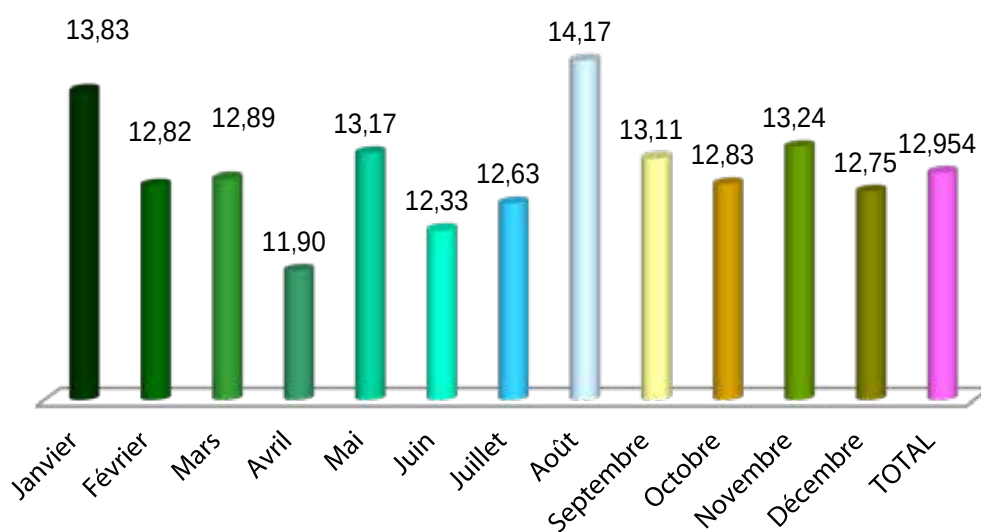
MOYENNES DES NOTES VUS PAR PROVENANCE



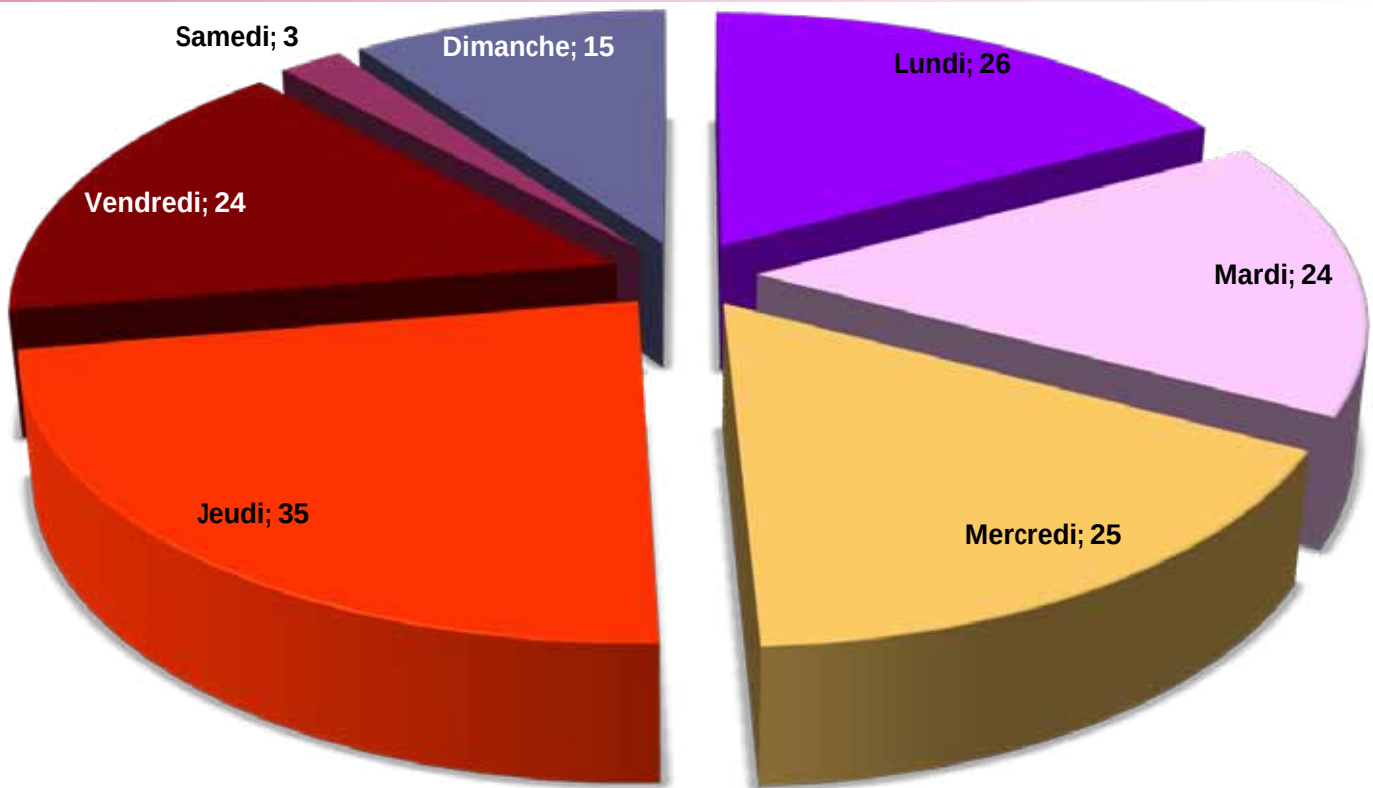
NOMBRES DE FILMS VUS PAR MOIS



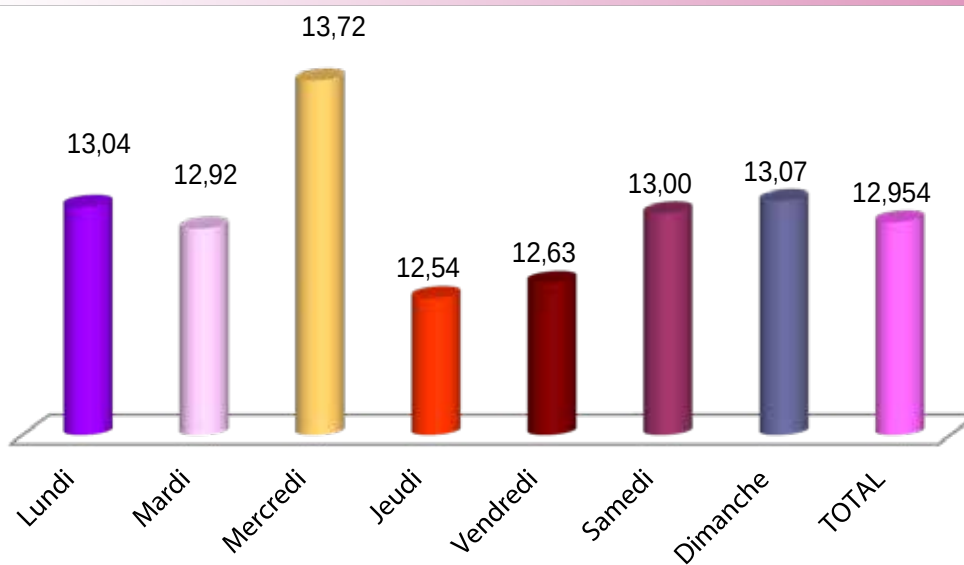
MOYENNES DES NOTES VUS PAR MOIS



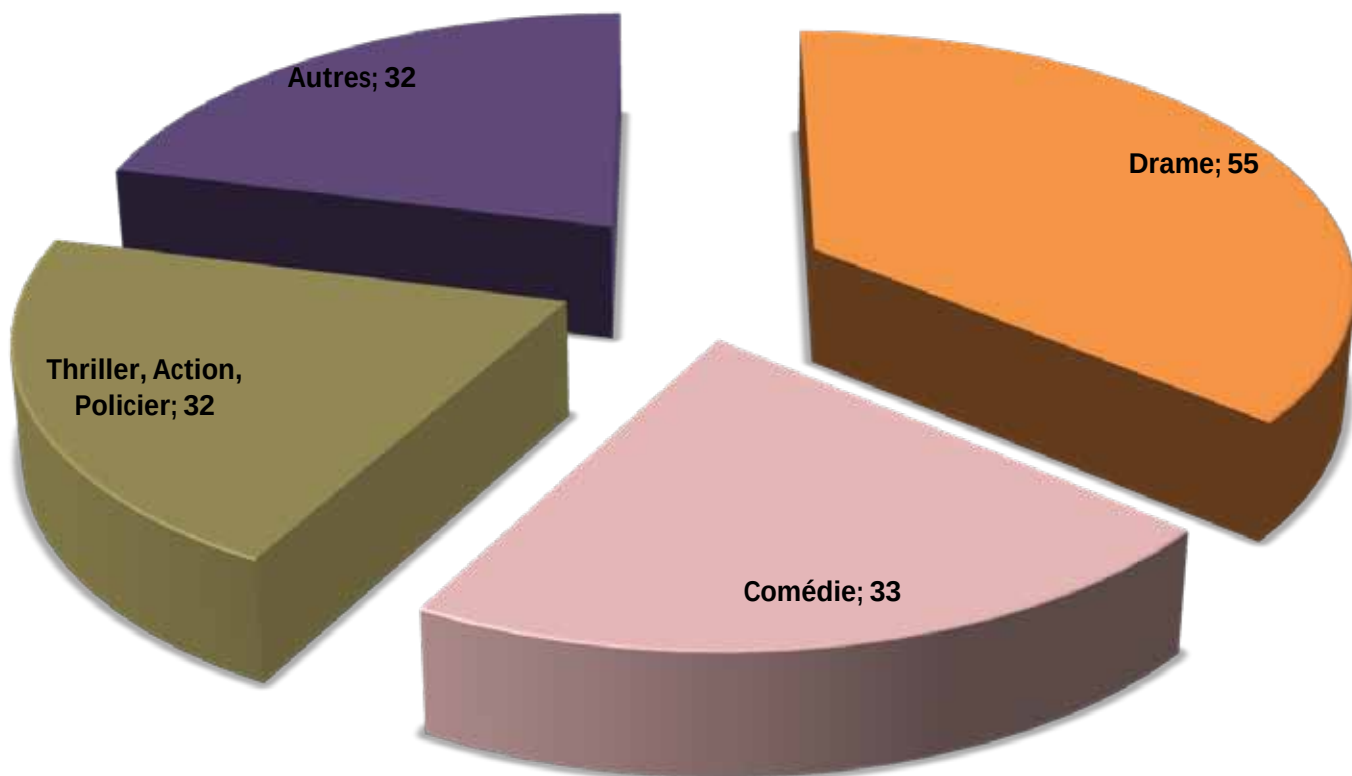
NOMBRES DE FILMS VUS PAR JOUR DE LA SEMAINE



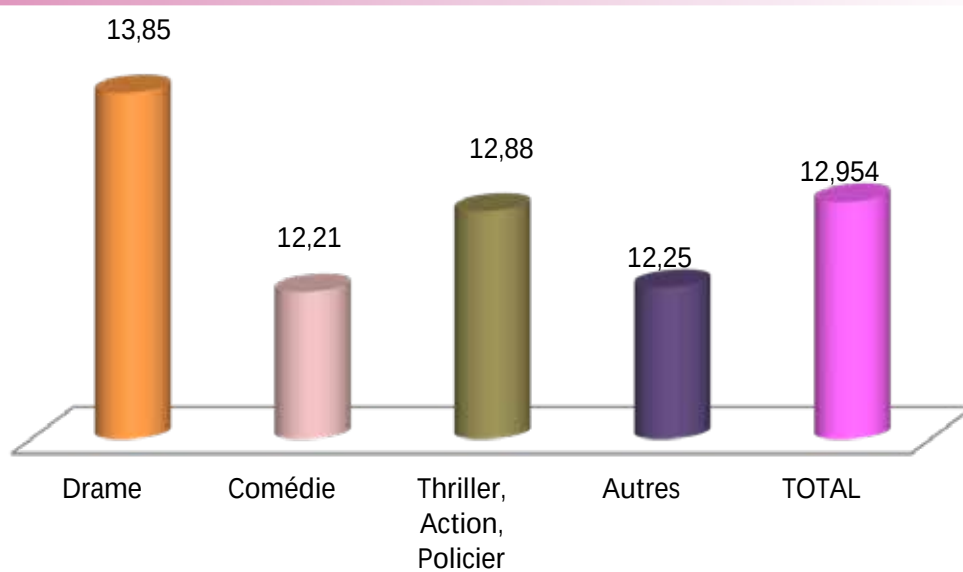
MOYENNES DES NOTES VUS PAR JOUR DE LA SEMAINE



NOMBRE DE FILMS VUS PAR GENRE



MOYENNES DES NOTES VUS PAR GENRE



LES 20 CHIFFRES DE L'ANNÉE

2

Steven Soderbergh a « fini » sa carrière en beauté puisque, en 2013, il a sorti deux longs métrages (*Effets secondaires* et *Ma vie avec Libe-race*) qui sont (*a priori*) ces derniers. Même s'il faut toujours se méfier avec ce bougre...

C'est l'écart type entre toutes mes notes. J'ai toujours du mal à réellement voir ce que ça représente (sans doute que je note avec une trop faible amplitude) mais pour ceux à qui c'est signifiant, voici donc le chiffre.

2,03

2,4

Cette année, j'ai vu en moyenne un film tous les 2,4 jours, ce qui représente aussi une moyenne de 2,92 par semaine.

Le samedi n'est pas mon jour de prédilection pour aller au cinéma puisque je n'ai vu que trois films au cours de cette année 2013 le sixième jour de la semaine. Par contre, plus de deux tiers des jeudis ont été utilisés (35 au total).

3

4

Le nombre de films vus cette année dont la musique est composée par Alexandre Desplat (*Renoir*, *Zero Dark Thrity*, *La Vénus à la fourrure*, *Zulu*), ce qui est à peu près dans ses standards habituels ces dernières années.

En mars, je suis allé au cinéma huit jours d'affilée, ce qui ne m'était encore jamais arrivé (et même **onze fois en treize jours**). Il faut vraiment suivre derrière au niveau logistique, je vous promets...

8

9

Le nombre de suites (ou de *reboot*) vus cette année avec des films de super-héros notamment mais aussi des films d'animation. Y'aurait-il une difficulté à se renouveler ? La mode est en tout cas vraiment à la continuation des *franchises* qui marchent bien...

La moyenne totale des films vus cette année. Elle est donc bien en dessous de celle des 571 longs métrages vus depuis que j'écris des critiques (13,52). Cela s'explique principalement par une plus grande masse et donc une plus forte probabilité de voir des mauvais films.

12,95

13

C'est la note que je donne le plus souvent (presque un quart du temps, soit 37 fois). Pour moi, c'est vraiment la note qui signifie que le film est moyen : pas mauvais mais pas grand-chose non plus à en retirer.

La moyenne des films américains cette année, soit au-dessus de la moyenne générale et largement au-dessus de celle des films français. Pourtant, presque tous mes préférés de l'année viennent de chez nous. Allez comprendre...

13,19

14

Les deux mois d'été ont été assez « creux » puisque je n'ai vu au total en juillet et en août que quatorze films. Mais, avec 14,17 (pour six longs métrages), août a la meilleure moyenne mensuelle...

Si le drame (13,85 de moyenne) reste mon genre préféré, c'est le « sous-genre » du drame familial qui s'en tire le mieux avec cette moyenne vraiment haute (pour sept films vus, ce qui relativise un peu...). D'ailleurs, c'était exactement la même lors de mon bilan des 400...

14,86

15

Les notes supérieures à 15 sont rares cette année (à peine 9% du total) puisqu'il n'y a eu que dix 16, trois 17 et un 18. Cela montre soit que peu de films m'ont vraiment ébloui, soit que je suis devenu plus exigeant avec le temps. La vérité est sans doute entre les deux.

En mars comme en septembre, j'ai réussi à voir pas moins de 18 longs métrages, ce qui commence à faire quand même beaucoup et ce qui demande aussi pas mal d'organisation et de motivation pour écrire derrière les critiques qui vont avec...

18

20

Le nombre de notes égales ou inférieures à dix (ce qui signifie que c'est vraiment de mauvais à pitoyable). Ce n'est pas si énorme quand on y pense. Cela me fait penser que je suis assez indulgent avec pas mal de films... Mais bon, c'est mon naturel gentil qui ressort à chaque fois !

Le nombre de lettres dans le titre du film le plus long de l'année (*L'extravagant voyage du jeune et prodigieux T.S. Spivet*). Vraiment, J.P. Jeunet aurait pu faire plus court parce que l'écrire à chaque fois...

45

96,71

En pourcentage, le nombre de films (147 sur 152) vus chez UGC, mais aussi dans la ville de Lyon. C'est évidemment l'immense majorité et la carte illimitée n'y est pas pour rien !

Le nombre de séances totales car je suis allé voir deux fois *Les garçons et Guillaume, à table !*, une première fois deux mois et demi avant sa sortie officielle et une seconde alors qu'il était vraiment sur les écrans. Ce que je peux dire est que la deuxième fois passe moins bien...

153

210,6

Si on additionne tous les nombres contenus dans les titres des films vus cette année, on arrive à ce total (avec 10 films). Il ne signifie strictement rien, mais il est plutôt drôle !

C'est en minutes le temps que j'ai passé au cinéma en 2013, soit **onze jours, seize heures et vingt-huit minutes**. Annoncé comme cela, j'avoue que ça fait un tout petit peu peur... Le plus court a duré 1h17 (*Sur le chemin de l'école*) et le plus long 2h59 (*La vie d'Adèle – Chapitres I et II*) et la moyenne est fixée très exactement à 1h50m43s.

16828

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :

WWW.ALLOCINE.FR

CONTENU ET MISE EN PAGE :

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

CONTACT :

TIMOTHÉE TAINURIER

06.18.38.93.19

TIMOTHEE.TAINTURIER@GMAIL.COM